ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

CHARLES DE VILLERS

1765-1815

UN INTERMÉDIAIRE ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

ET

UN PRÉCURSEUR DE Mme DE STAËL

PAR

LOUIS WITTMER

DOCTEUR ES LETTRES

GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG ET Cie
Maison à Bâle et Lyon

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard St-Germain, 79

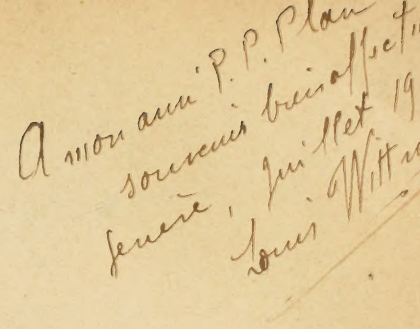
1908

Tous droits réservés.

89 (4) 4B 105

Prèromantisme

PQ
2476
.V3
Z95
1908
SMRS



CHARLES DE VILLERS

1765-1815

« Tôt ou tard... nous serons payés de nos veilles et de nos efforts par les fruits mêmes que nous verrons les autres en recueillir, par l'estime qu'on sera forcé de nous accorder. »

Charles de VILLERS,

Spectateur du Nord, juillet 1798, p. 15.

Genève. — Imprimerie Centrale, Boulevard James-Fazy

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

CHARLES DE VILLERS

1765-1815

UN INTERMÉDIAIRE ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

ET

UN PRÉCURSEUR DE Mme DE STAËL

PAR

LOUIS WITTMER

DOCTEUR ES LETTRES

GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG ET Cie
Maison à Bâle et Lyon

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard St-Germain, 79

1908

Tous droits réservés.

A Monsieur Bernard Bouvier

Professeur à l'Université de Genève

Hommage reconnaissant

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesdeviller00witt

A Mademoiselle Albertine Wittmer

Bien affectueusement

PRÉFACE

Charles de Villers[1] est presque inconnu, malgré les récents articles publiés sur son compte, en particulier celui de M. Joseph Texte. Mais il y a de l'injustice dans l'oubli où est tombé, au lendemain de sa mort,[2] cet homme qui, sous le Consulat et l'Empire, joua un rôle de quelque importance et fut l'ami de M^me^ de Staël, de B. Constant, de Suard, de Cuvier, de Jean de Muller, de Ph.-Alb. Stapfer, de Dalberg, archi-chancelier de la Confédération du Rhin, de Fr.-H. Jacobi, du comte de Montalivet, du baron C.-Fr. Reinhard, de J. Grimm, de Jean-Paul Richter, de G. Görres, etc.

Son tempérament le poussait à prendre une part active aux événements qui transformaient alors la carte de l'Europe. Chassé de sa patrie par les troubles révolutionnaires, il se réfugia en Allemagne où, à part trois voyages en France, il passa les vingt dernières années de sa vie. Il se fixa d'abord à Lubeck puis à Gœttingue.

[1] Charles-François-Dominique de Villers, ancien capitaine au service du roi de France, chevalier de l'Etoile Polaire, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, membre et secrétaire de la Société royale des Sciences de Gœttingue, membre correspondant de l'Institut National de France et de l'Institut National de Hollande, des Académies de Berlin et de Munich, de la Société impériale des Naturalistes de Moscou; nommé professeur à l'Université de Gœttingue en 1811, et honoré en 1814 du titre de Magister der Philosophie (voir Saalfeld, *Geschichte der Universität Göttingen*, Hannover 1820, p. 124). La considération dont il jouissait lui fit décerner par des sociétés de moindre importance des diplômes élogieux; il était membre d'honneur de la Société des Sciences de Paris (an XIII), de l'Athénée de la Langue française (1807), de la Société des Recherches utiles du Département de la Sarre (1809), de la Litterarische Gesellschaft de Ratzeburg, de la Litterarische Gesellschaft zur Beförderung der Künste und nützlichen Gewerbe de Hambourg.

[2] L'abbé Robelot publie, il est vrai, en 1823 un livre contre l'*Essai* de Villers *sur la Réformation*, et le *Journal des Débats* du 21 mars profite de cette occasion pour malmener ce livre qu'il avait si violemment attaqué en 1805; cela ne réussit ni à faire sortir de l'oubli le nom de Villers ni à donner de la vogue au livre de l'abbé Robelot. La même année, la *Revue chronologique de l'Histoire de France* de 1787 à 1818 (Paris, Didot) proteste «contre *certaines relations* du siège de Lubeck répandues en Allemagne dans le but de rendre les Français odieux», — allusion à la *lettre* que Villers adressa en 1807 *à M^me^ Fanny de*

De l'avis des Allemands, Villers est, de tous les émigrés, celui qui a pénétré le plus à fond le génie des peuples germaniques. C'est en 1796 et 1797, lorsqu'il étudiait à l'université de Gœttingue, qu'il résolut de combattre par tous les moyens les préjugés nombreux et tenaces de ses compatriotes à l'égard de leurs voisins d'outre-Rhin. Rechercher les causes multiples de ses succès et de ses revers, le suivre pas à pas dans ses tentatives de rapprochement entre les Allemands et les Français et le voir trouver dans la réalisation de ce rêve « le progrès des lumières », noter enfin ce que lui doit Mme de Staël et, par son intermédiaire, le romantisme français et la littérature cosmopolite du XIXe siècle, nous a paru une étude intéressante et capable d'éclairer les origines de notre mouvement littéraire contemporain.

Pour mener à chef ce travail, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir puiser à une source presque inutilisée jusqu'ici : la collection des papiers de Villers conservés à la Stadtbibliothek de Hambourg. Il est étonnant que des documents aussi importants au point de vue des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne au temps de la Révolution et de l'Empire, aient été si peu mis à contribution. Ces papiers, légués par Mme de Rodde en 1829[1], sont renfermés dans dix-neuf portefeuilles et classés dans un ordre rudimentaire ; les volumes XII, XIII et XIV contiennent la plupart des lettres des nombreux correspondants de Villers ; elles sont reliées et rangées dans l'ordre alphabétique.

Avant la remise de la collection à la bibliothèque quelques-unes des correspondances ont été restituées. Les lettres des parents de Villers leur ont été rendues, peu après sa mort[2] ; P. A. Stapfer redemanda aussi les siennes ; il en détruisit une partie, l'autre est introuvable, ainsi que les réponses qu'il avait reçues de Villers. Mme de Rodde a

Beauharnais. — Thiers ne parle pas de Villers dans ses ouvrages, le baron Ernouf non plus, lorsqu'en 1870, il publie *Les Français en Allemagne en 1806*, époque où le rôle politique de Villers était si en vue. La *Revue rétrospective* de 1870 (n° 4, 5, 6) publie cette *lettre à Mme F. de B.* en la donnant à tort comme inédite (édit. J. Claretie) ; enfin le nom et le rôle de Villers sont à tel point oubliés en 1874 qu'un littérateur, ayant découvert une copie non signée de cette lettre, faisait demander par l'*Intermédiaire des chercheurs* n° 144, des renseignements sur l'auteur.

[1] Voir *Geschichte der Hamburgischen Stadtbibliotek* hg.g. v. Ch. Petersen, Hamburg, 1838.

[2] Begin paraît avoir eu connaissance de quelques-unes.

repris également tous les documents qui la concernaient; il ne nous a pas toujours été possible de combler les lacunes produites par ces restitutions. Nous aurions été heureux de retrouver les lettres que Villers adressa à son frère établi en Russie[1], celles qu'il écrivit à Collignon, imprimeur à Metz, à J.-H. Jacobi, à Baudus, rédacteur du *Spectateur du Nord*, à Millin, rédacteur du *Journal Encyclopédique*, à Suard, etc., mais malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu savoir si ces correspondances existent encore.

Toutefois le nombre de documents que nous avons pu mettre à contribution est considérable; outre les dix-neuf volumes de manuscrits cités, nous avons consulté le Dossier Villers aux Archives nationales de Paris[2]; des papiers d'archives particulières ont aussi été libéralement mis à notre disposition par Mlle Valentine Stapfer[3], par MM. A. Lemaître[4], de Mieulle, G. Rudler et Paul Gautier[5]. Nous leur adressons ici nos bien sincères remerciements. Nous avons aussi dépouillé les journaux les plus importants de France et d'Allemagne parus de 1790 à 1815 et consulté un grand nombre d'ouvrages spéciaux. Nous osons espérer que l'étude que nous présentons, plus complète que toutes celles qui ont précédé, placera dans son vrai jour le rôle politique et littéraire que joua Ch. de Villers.

Il a déjà paru, à diverses époques, un certain nombre d'études et d'esquisses sur Villers. Citons, en France, celles de :

Ph.-Alb. Stapfer, au tome 43e de la *Biographie universelle* de Michaud ;

Begin, *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, brochure publiée à Metz en 1838. Il la reprit et l'augmenta pour l'insérer au IVe volume de sa *Biographie de la Moselle* (p. 410-459). Comme celle de Stapfer, cette notice est plutôt biographique et anecdotique ;

L'*Article* que publia M. Joseph Texte dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (volume V. 1898), met mieux en lumière et d'une façon plus philosophique le développement des idées principales de

[1] Lettres dont W. v. Bippen eut connaissance, du moins en partie, quand il écrivit son article.

[2] Dossier F7 6565.

[3] Château de Talcy, France.

[4] Maître au Collège de Genève.

[5] Professeur au Lycée Louis-le-Grand à Paris.

Charles de Villers, et nous donne de ce Français germanisé un portrait intellectuel et moral complet.

Nous passons sous silence les articles parus ensuite, soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans la *Revue de Paris*; ils procèdent des précédents et n'apportent pas de documents nouveaux.

En allemand, il existe plusieurs études biographiques; il convient, du reste, de remarquer que le souvenir de Villers se conserva plus longtemps en Allemagne qu'en France. Citons :

Celle parue dans les *Zeitgenossen* de Brockhaus (vol. II, 1818);

Celle de Wurm, *Programm des Akademischen Gymnasiums*, Hamburg 1845, qui étudie le rôle politique de Villers dans les villes libres;

Celle de Sander, dans le XXXIX^e^ volume de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*;

Celle de W. v. Bippen, dans le XXVII^e^ volume des *Preussische Jahrbücher*;

La publication d'un certain nombre de lettres des amis de Villers par M. M. Isler (2^me^ édition, 1883)[1];

L'Etude de M. Gräter, *Charles de Villers und M^me^ de Staël*. Programme du Gymnase de Rastenburg, 1881 et 1882;

Enfin, celle de M. O. Ulrich sous ce titre : *Charles de Villers, sein Leben und seine Schriften*, Leipzig, 1899 (98 pages).

Ces travaux, en général peu étendus, ne mettent pas suffisamment en relief l'action exercée par Villers sur ses contemporains, les influences qu'il a subies; leurs auteurs ne se sont pas astreints au dépouillement indispensable des journaux du temps. Ainsi, Ulrich ne parle pas de l'article du *Spectateur du Nord*[2] qui contient en germe les idées que Villers développa dans plusieurs de ses grands ouvrages subséquents. Dans sa notice, d'ailleurs si complète, Sander touche à peine aux relations de M^me^ de Staël et de Villers. Relevons en passant le même oubli dans l'ouvrage de lady Blennerhasset, *Madame de Staël et son temps*.

[1] Lors de la publication de la 1^re^ édition de l'ouvrage de M. Isler, il a paru dans les numéros du *Journal des Débats* des 14 et 15 avril 1880 un intéressant article signé J. Bourdeau.

[2] Que Villers publia en juillet 1798 sous ce titre : « Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne. »

Nous tenons à signaler ici, parce qu'elle est volontaire, une lacune qui pourrait nous être reprochée : nous nous taisons sur le rôle politique de Villers en 1814 et 1815 ; nous n'avons, de même, rien dit, de l'ouvrage[1] qu'il écrivit alors et envoya à Paris, mais qui ne lui fut pas retourné et dont on ne retrouve nulle trace dans ses manuscrits. Tout cela est resté sans effet sur la destinée de ses idées littéraires. Son rôle d'ennemi du césarisme est terminé, la mort ne lui laissera pas le temps d'ébaucher celui qu'il eût pu jouer sous la Restauration[2].

Nous avons dû adopter une distribution du plan et des chapitres qui n'est pas sans inconvénients ; ainsi, ce que nous disons des rapports de Mme de Staël et de Ch. de Villers se trouve, soit dans le chapitre IV, soit dans le chapitre VII ; les éléments de la brève esquisse que nous traçons de l'influence allemande sur la littérature française au XVIIIe siècle sont répartis dans les chapitres II, IV et V. Il nous a été impossible de faire autrement, vu la diversité des sujets que Villers a traités et les dates de publication de ses œuvres principales. Nous aurions pu, il est vrai, en ne tenant pas compte de la chronologie, nous borner à présenter un portrait littéraire dont nous aurions emprunté les traits aux divers ouvrages de l'auteur, mais cela nous eût amené à laisser dans l'ombre le rôle politique de Villers qui nous fournit l'explication d'une partie de ses échecs ; il eût fallu en outre renoncer à étudier ses relations avec ses contemporains ; enfin, c'eût été recommencer l'article de M. Texte, article qui, tel qu'il a été publié, nous paraît définitif. Il nous a donc semblé préférable et plus intéressant, au point de vue de la littérature comparée, de suivre une autre méthode ; en tout cas, cette obligation nous était imposée par la masse de documents que nous avions à utiliser.

Ce n'est pas à dire que nous nous soyons servilement tenu à l'ordre chronologique. Ainsi, dans le chapitre V consacré à l'*Essai sur la Réformation de Luther*, livre qui parut en 1805, nous parlons des travaux d'histoire ou de dogmatique religieuse que Villers publia en 1810 et 1814. Il en est de même de son *Essai sur Kant* ; nous en faisons le centre de son système de philosophie et étudions le développement de

[1] Traité *de la fausse valeur et de la fausse gloire militaire*. Bégin prétend qu'il aurait, en outre, écrit un « Mémoire sur le retour des Bourbons. »

[2] Pour la même raison nous ne faisons que citer sans nous y arrêter les deux petits ouvrages de droit qu'il publia à l'occasion de la faillite de M. de Rodde.

sa pensée et de ses études philosophiques jusqu'à sa mort. Cela explique pourquoi nous reprenons parfois les événements antérieurs à ceux dont il a été parlé dans un chapitre précédent; agir autrement eût été renoncer à une exposition claire. Toutefois, dans les grandes lignes, nous nous sommes toujours laissé guider par la chronologie, et la publication des principaux ouvrages de Villers nous a donné l'ordre des chapitres de cette étude.

En terminant, nous tenons à exprimer notre bien vive reconnaissance à M. Bernard Bouvier, professeur à l'Université de Genève qui nous a donné l'idée de ce travail et a bien voulu nous aider de ses conseils; à M. Gustave Rudler, professeur au lycée Charlemagne, à Paris; à MM. les Directeurs des Bibliothèques de Hambourg et de Genève pour l'aimable obligeance qu'ils ont mise à nous faciliter des recherches parfois ardues; à MM. les professeurs Baldensperger à Lyon et Wohlwill à Hambourg, à MM. les professeurs Emile Redard et Eugène Ritter à Genève, ainsi qu'à M. le Dr M. Schneider à Hambourg pour les indications utiles qu'ils nous ont fournies.

CHAPITRE PREMIER

Charles de Villers, son éducation française, ses premières années en Allemagne.

Premières études de Charles de Villers. — Sa carrière militaire. — Ses succès de salon. — Son goût pour l'art dramatique ; il écrit des comédies et des tragédies. — Il s'occupe de magnétisme : *Le magnétiseur amoureux*. — Il se jette dans le mouvement révolutionnaire et publie des pamphlets (1789-1791). — Son ouvrage *De la liberté* (1791). — Il émigre en Hollande, puis en Allemagne. — Il arrive à Gœttingue. — Il s'enthousiasme pour la culture allemande. — Sa *Lettre à M^lle D. S. sur l'abus des grammaires* (1797). — Les *Lettres Westphaliennes* (1797). — Il s'établit à Lubeck.

Charles-François-Dominique Villers naquit le 4 novembre 1765[1] à Boulay, petite ville de Lorraine située entre Metz et Saarbrück, près de la frontière allemande. Son père, Nicolas-François-D. Villers, receveur particulier des finances et conseiller du roi, était aussi entreprenant qu'ambitieux, mais de fortune modeste ; il avait dû emprunter pour acheter ses charges de receveur et de conseiller ; sans y avoir aucun droit, il ajoute à son nom la particule[2], ce qui faillit lui susciter un procès avec la Chambre des Comptes de Nancy. Homme d'es-

[1] Stapfer dit « en 1767 » ; le brevet de capitaine de Ch. Villers porte : « né le 28 juillet 1764 ». Ces deux dates sont erronées. Un calendrier, conservé à la Bibliothèque de Hambourg, mentionne à la date du 4 novembre 1808 : « A 5 heures du soir, 43 ans ». Dans une autre pièce « Représentation au cabinet hanovrien » on lit : « Je suis né quelques mois avant la fin du règne de notre dernier duc Stanislas, après lequel nous fûmes définitivement réunis. » Or, le duc mourut en 1766. Dans les papiers de Villers se trouve un extrait (des registres) des actes civils de la régie de Boulay, qui indique comme date de naissance « le 4 novembre 1765 ».

[2] La famille Villers, originaire des environs de Toul, est de bonne bourgeoisie. Voir : *Villers, M^me de Rodde et M^me de Staël*, par E.-A. Bégin. — Metz, chez Verronnais, 1839.

prit, d'une instruction supérieure, d'un caractère aimable, il recherchait la société « des personnages distingués par la naissance ». Il épousa la fille d'un noble Languedocien, François-Hugues de Launagay, ancien capitaine au régiment de Berry et chevalier de Saint-Louis. Il eut neuf enfants; Charles-François-Dominique est l'aîné.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, Charles resta sous la garde de sa mère, femme remarquable « par les qualités du cœur et les dons de l'esprit ». Son père, ancien élève des Jésuites, rêvait de lui donner une brillante éducation, aussi l'envoya-t-il au Collège des Bénédictins de Saint-Jacques, à Metz. Il y resta jusqu'à l'âge de quinze ans. C'était, nous dit Bégin, un assez médiocre élève; il montrait « une grande répugnance pour l'étude »; Stapfer [1] prétend au contraire qu'il se fit remarquer par son intelligence et son application; cela semble plus probable et expliquerait le zèle avec lequel Villers étudia pendant toute sa vie. [2]

Si Villers n'entra pas sans difficulté dans le corps royal d'artillerie, c'est qu'il n'était pas gentilhomme; il fallut toute la considération dont son oncle jouissait pour l'y faire admettre, par une « exception assez rare », dit le marquis de Blosseville.

Reçu comme élève le 16 août 1783, il obtint, le 30 mars1792, le grade de capitaine. [3]

Le jeune Villers était très mondain. Sa tournure élégante, sa conversation spirituelle et enjouée, digne de faire quelques années plus tard les délices de Mme de Staël, lui valurent de nombreux succès de salon.

Il était assidu aux réceptions du marquis de Marnésia qui, dans sa résidence de Saint-Julien près de Lons-le-Saulnier, recevait des littérateurs distingués, entre autres: Saint-Lambert, Boufflers, Palissot, Chamfort. La conversation raffinée de ces lettrés fit bientôt, du jeune officier, un homme du monde accompli. Sans doute, il doit à leurs conseils bienveillants ce ton d'élégance et de bonne compagnie que l'on remarque dans ses premiers écrits.

[1] Ch. de Villers, article publié dans la *Biographie universelle* de Michaud, par Ph.-Albert Stapfer, t. 43, p. 505-512.

[2] Montalivet, camarade de classe de Villers, qui lui conserva toujours une amitié sincère, rappelant beaucoup plus tard ses souvenirs de jeunesse, lui écrivait. « Toujours tu fus un penseur profond. » — 7 février 1809.

[3] Le détail de ses états de service se trouve relaté dans le brevet de capitaine (papiers de Hambourg). Il fut nommé second lieutenant surnuméraire le 1er septembre 1783; second lieutenant, le 11 janvier 1784; premier lieutenant, le 5 avril 1787 et capitaine, le 30 mars 1792.

Les leçons de diction qu'il reçoit de Volange[1] lui profitent si bien qu'il devient l'un des acteurs les plus applaudis des théâtres de société; nous le verrons plus tard charmer ses amis Constant, Stapfer et Staël par sa façon d'interpréter Molière. Jouer la comédie devient son passe-temps favori; il tient les rôles de jeune premier avec tant de conviction, qu'il s'éprend de Mme Anthoine, sa partenaire habituelle.[2]

Soit à Saint-Julien, soit à Boulay, Villers s'essaye aussi à composer des chansons, à tourner des madrigaux, à écrire des contes en vers plus ou moins lestes; bref, il se met sans peine au ton de la société élégante d'alors. Son talent, son entrain font de lui le chef de cette troupe d'acteurs improvisés; sans doute est-ce pour eux qu'il écrivit, en 1784, un *Abrégé des principes les plus nécessaires pour jouer la comédie en société*[3]. Villers voit, dans ce divertissement, un moyen d'acquérir certaines qualités nécessaires: « une contenance aisée..., l'habitude de parler en public et d'y bien parler ». « Connaissez à fond la pièce que vous jouez, disait-il; connaissez le caractère de votre personnage, sa place dans l'intrigue, le degré d'intérêt qu'il doit y prendre; ensuite, sentez et parlez. » De tels conseils ne peuvent former que d'excellents acteurs, des artistes capables de donner aux spectateurs l'illusion de la vérité. « Saisir la nature, ajoutait-il, et la rendre d'une manière frappante n'est pas le fruit d'un médiocre travail; peu d'acteurs atteignent ce but. »[4]

Mais les acteurs improvisés auxquels il s'adressait ne furent pas toujours très dociles et les petites rivalités détournèrent bientôt Villers de la comédie de salon.

Après avoir passé un certain temps à Toul, notre jeune officier partit le 11 janvier 1783 pour Strasbourg, où il fut incorporé dans le régiment de Metz. A cette époque déjà, il put se trouver en contact avec les idées et les coutumes germaniques et peut-être même commença-t-il à étudier l'allemand. Cependant, son

[1] Célèbre acteur.

[2] Bégin attribue bien plus à la jalousie de M. Anthoine, lieutenant-général du bailliage, et plus tard député à l'Assemblée nationale, qu'à l'écrit *De la Liberté*, les poursuites dirigées avec tant d'acharnement contre Villers en 1792.

[3] Resté manuscrit.

[4] Toute sa vie il eut une prédilection particulière pour Molière: elle se trahit dans cette observation: « Un préjugé communément établi c'est qu'il est plus difficile de bien jouer la tragédie que la comédie; j'ose assurer positivement le contraire... L'auteur tragique n'a dans ses rôles que des traits vigoureux, le comique est tout en finesses. »

attention se trouve surtout sollicitée par les expériences de Mesmer, qui faisaient alors quelque bruit.

Sous la présidence de M. de Puységur [1] s'était formée une société dite de l'*Harmonie*, composée d'officiers du régiment d'artillerie de Metz; on s'y occupait surtout de magnétisme. Villers exprime le désir d'en faire partie, mais cette satisfaction lui est refusée. Il s'obstine à découvrir seul ce qu'on veut lui cacher et consacre ses loisirs à l'étude du magnétisme animal. Il en pénètre peu à peu les secrets, si bien qu'on est obligé de le recevoir enfin dans l'*Harmonie* dont il devient bientôt l'un des membres les plus zélés. Il compose un *Manuel du Magnétiseur* qui, bien que resté manuscrit, fut lu avec avidité.

C'est à Besançon, au printemps de l'année 1787, que Villers composa et fit imprimer son premier ouvrage intitulé: *Le magnétiseur amoureux* [2]. Cet ouvrage n'est pas un roman, mais on avait alors si peu de penchant pour la science pure qu'il était nécessaire, pour attirer les lecteurs, de présenter ses idées sous la forme la plus agréable; c'est donc pour satisfaire au goût du jour que Villers expose sa théorie du magnétisme en y mêlant une intrigue amoureuse aussi banale que possible, mais nécessaire pour retenir l'attention et servir de lien entre les divers personnages. Il suffit de parcourir la table des chapitres pour s'assurer que l'élément romanesque n'est que la partie secondaire de l'ouvrage. Ce qui le prouve mieux encore, ce sont les vingt-trois pages de notes qui se trouvent à la fin du volume à l'intention de ceux qui seraient tentés de rechercher de plus amples explications sur les phénomènes magnétiques: c'est la partie scientifique de l'ouvrage.

Villers ne s'était pas laissé prendre à l'appareil charlatanesque dont Mesmer et Cagliostro entouraient leurs expériences. Selon lui, ce décor théâtral a détourné du magnétisme bien des gens qui le considèrent comme « une jonglerie dégoûtante » plutôt que comme une science.

Qu'un malade soumis à l'influence du sommeil magnétique puisse découvrir à son médecin le traitement qui devait amener sa guérison, cela lui importe peu, bien qu'il ne méprise pas la valeur pratique de telles expériences; ce qui l'intéresse davan-

[1] Armand-Marc-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, premier quart comte de Soissons, comte de Chessy, vicomte de Buzancy. (Biographie, par le marquis de Blosseville, p. 83.)

[2] Il parut sous ce titre: *Le Magnétiseur amoureux*, par un membre de la Société harmonique du régiment de Metz, du corps royal de l'artillerie, à Genève, 1787, avec cette épigraphe: « Je crois pouvoir lui donner ma vie et l'aimer de mon âme. » J.-J. Rousseau.

tage, c'est la théorie philosophique qu'il édifie sur ces faits: une philosophie idéaliste capable de lutter avec succès contre le matérialisme outré dans lequel se complaisent ses compatriotes.

Voici un aperçu de ses théories: Villers reconnaît deux principes: l'âme et la matière; à elle seule, celle-ci ne pourrait rien; les sens sont imparfaits, insuffisants. « Les facultés de pensée et de mouvement » sont les propriétés de l'âme. L'essence de l'âme « ne peut être que la pensée »; unie à la matière, « elle produit le mouvement ». Donc, pour le corps, « matière inerte », « l'âme immatérielle » est le principe de vie et de santé.

Cela posé, Villers établit une étroite relation entre les deux principes. L'homme est essentiellement un composé de matière et d'esprit; par l'union de ces deux principes, la matière devient « organisée ». L'âme étant le principe moteur, « les mouvements » sont « accessibles à l'action de la volonté », c'est-à-dire à l'impulsion de l'âme; celle-ci peut, chez les malades, « par son action constante », agir comme « modérateur de mouvement ». Si l'âme a ce double rôle, penser et agir, elle n'en est cependant pas moins une dans son essence. Ce mécanisme, dit-il, expliquera mieux que tous les « tourbillons » invoqués jusqu'ici les effets du magnétisme. Il suffit que le magnétiseur, dont l'âme entre en contact intime avec celle du magnétisé, ait la volonté de guérir le malade pour que sa propre énergie morale, venant renforcer celle du patient, la mette à même de réagir plus fortement sur la cause du mal. Si le corps est en état de sommeil, l'âme n'ayant pas à dépenser une partie de sa force en mouvement, la consacre tout entière à la faculté de sentir; elle sera donc beaucoup plus sensible que dans l'état de veille. C'est ce qui explique que, sous l'influence du sommeil magnétique, elle puisse acquérir des « notions si étonnantes » et qui « dépassent les bornes connues de notre sphère de connaissance ».

L'âme a la faculté de se *transporter* par un effort de la *volonté*. N'étant pas soumise aux lois de la matière, elle ne l'est pas non plus aux lois de l'espace; ainsi s'explique ce fait que le rapport entre magnétiseur et magnétisé puisse s'établir à distance.

Mais Villers voit plus loin et plus haut que « la cure des maladies ». Partant du principe que l'âme est la cause initiale du mouvement et que tout mouvement est déterminé « par un être pensant », il en déduit que le mouvement de l'univers est « produit par un être pensant universel qui anime tout » et que « cet être est Dieu ».[1]

[1] Chapitre XXV Existence de Dieu, fin de l'homme et du système, p. 166.

Ne connaissant pas la nature de l'âme, on ne peut connaître celle de Dieu qui l'a créée. « Je n'ai pas, dit Villers par la bouche de Valcourt, l'orgueil de le juger ni de lui attribuer les qualités que je connais aux hommes ». Cependant, on peut admettre que l'univers étant composé de deux principes distincts, matière et esprit, à l'instant de la mort, ils se séparent; la matière ne pouvant s'anéantir, le corps « retournera donc à la masse générale pour y servir à la reproduction continuelle ». Quant à l'âme, s'identifie-t-elle au grand principe de même nature qu'elle? C'est possible; Villers n'ose trancher la question.

Cette théorie témoigne d'un esprit bien contraire à celui de l'époque; elle est la première manifestation de la tendance idéaliste de Villers. Sous l'influence de la philosophie et des idées allemandes, ce penchant à l'idéalisme prendra une allure plus religieuse et deviendra le trait caractéristique de l'œuvre de Villers. La science du magnétisme lui a « appris à croire à la puissance de l'âme et à sa spiritualité ». Remarquons aussi l'importance qu'il donne à la volonté; c'est sur elle que repose entièrement sa théorie; nous nous étonnerons moins plus tard que la philosophie de Kant lui ait plu.

Par crainte des épigrammes et des sarcasmes des gens du monde, qui déclaraient que ceux qui se vouaient à l'étude du magnétisme « donnaient dans le mystique et la contemplation » et ne faisaient que s'y « exalter la tête », Mesmer et ses disciples évitaient d'exposer leur système au grand jour[1]. Villers, ayant découvert dans cette théorie une philosophie capable de convaincre ses contemporains « non seulement par le raisonnement, mais par des faits et par des expériences, de l'existence de Dieu », ne se laisse pas arrêter par des scrupules si mesquins; il cherche à faire bénéficier de ses découvertes un cercle plus étendu que le cénacle restreint des adeptes de Mesmer. Aussi, bien que M. de Puységur l'en dissuade, fait-il paraître le *Magnétiseur amoureux*[2]. Le livre, par ordre du baron de Br..., ministre chargé de la haute police, fut arrêté aux barrières et mis au pilon[3]; aussi cette édi-

[1] Une curieuse lettre de Puységur à A. Pictet, professeur à Genève, bien qu'écrite quelques années plus tard, montre combien cette crainte était encore tenace. (Manuscrits de la Bibliothèque de Genève.)

[2] L'ouvrage fut imprimé à Besançon, quoique, par mesure de prudence, on l'ait mis sous le couvert de Genève.

[3] C'est ce que nous apprend M. de Puységur. Cette mesure faillit briser la carrière de Villers et l'affecta à tel point que, pour le réconforter, le marquis de Puységur lui offrit de revoir l'ouvrage et de le faire réimprimer lorsque les circonstances seraient plus favorables. Ce ne fut qu'après

tion est-elle très rare. Cependant, quelques exemplaires échappés à la destruction restèrent le *vade mecum* des membres de l'*Harmonie*.[1]

Si l'ouvrage ne produisit pas un grand effet, il nous intéresse parce qu'il résume les idées philosophiques de Villers à ce moment, idées qu'il approfondira et modifiera plus tard, mais dont il s'écartera peu cependant.

Sous l'influence de Puységur, le penchant de Villers à une philosophie religieuse s'accentue davantage et le pieux marquis ne désespère pas de ramener dans le giron de l'Eglise le jeune homme égaré pour un temps à travers les erreurs du siècle. Une amitié très vive unit les deux hommes, et Villers, subissant l'ascendant de cet ami plus âgé, d'un noble caractère et d'une grande bonté, se prit d'une ardeur nouvelle pour l'étude. Il se met au grec, à l'hébreu, relit les auteurs latins, travaille avec zèle les mathématiques. « Sa soif de connaître », dit Stapfer, n'est plus satisfaite par les quelques travaux de sa charge. Il n'abandonne pas non plus la littérature et lui consacre ses moments de loisir. En 1787, il écrit une tragédie en cinq actes et en vers, *Les Frères rivaux*. La pièce fut soumise à Laharpe qui, tout en estimant que le style n'est pas « toujours assez correct », le déclare « animé et jamais de mauvais goût ». Cette pièce donne, du talent de l'auteur, une « idée avantageuse et surtout une grande espérance pour le temps où l'expérience et le travail auront développé et mûri le germe précieux du *vis tragica* qui perce » dans ce premier essai.

Ce ne fut pas là son seul essai dramatique; il écrit encore une comédie héroïque: *Isulte et Lénoncourt ou les Preux Chevaliers*. La scène se passe à Boulay vers l'an 1450, sous le règne

la mort de Villers, en 1824, que le marquis exécuta sa promesse. Il n'a que peu retouché l'ouvrage; cependant, il a tronqué plusieurs chapitres et en a augmenté le nombre, s'attachant surtout à rendre plus vivante la fiction romanesque. Il ajouta des notes nouvelles et un journal du traitement d'un jeune soldat dont il avait obtenu la guérison par le magnétisme.

[1] Mesmer et Cagliostro envoyèrent à l'auteur des lettres de félicitations. Quant à Puységur, il écrit dans la notice sur Charles Villers: « Peut-être ne fut-ce pas un très grand mal pour le magnétisme, qui, traité de chimère et d'erreur dangereuse à cette époque, eût probablement été bien plus bafoué et ridiculisé qu'il ne l'a été par ses antagonistes et ses détracteurs, s'ils eussent pu blâmer avec une sorte de raison un de ses plus jeunes adeptes d'oser le considérer sous ses rapports philosophiques et moraux, avant que les sciences ou le temps en eussent fait reconnaître l'existence ou constaté la réalité. » Notice qui se trouve à la fin du 1er volume de l'édition en 2 vol. du *Magnétiseur amoureux*, publié en 1824, par le marquis de Puységur, chez Dentu à Paris.

de Charles VII[1]. Il traduit la *Médée* de Sénèque; pendant un séjour à Cambrai, en 1791, il compose une tragédie grecque, *Ajax fils d'Oïlée*[2]; il y joint un examen, des notes et une notice sur les auteurs de pièces grecques. Ces essais dramatiques sont restés manuscrits. Il en avait bien d'autres en tête[3]; les événements l'empêchèrent de s'en occuper.

En effet, le jeune officier ne put longtemps se tenir éloigné de la politique. La Révolution avait éclaté; Villers en salue l'aurore avec joie; il voit s'ouvrir une ère de progrès pour la civilisation. Il a pitié des maux qui accablent le peuple et comprend l'indignation universelle qui soulève les basses classes rendues enfin conscientes des injustices dont elles ont si longtemps souffert; et cela ne l'étonne pas que « les gémissements se changent tout à coup en cris de sédition ». Comment en serait-il autrement, si l'on compare le contraste odieux de « l'extrême opulence... avec l'extrême misère », si l'on songe à l'arbitraire qui règne en maître, aux faveurs dont jouissent les puissants et les riches au détriment de tout le reste de la nation! Le renversement de tous les privilèges lui paraît donc chose juste et nécessaire; « ce qui existait ne pouvait durer plus longtemps. »[4]

Mais bientôt, des excès se commettent au nom de la liberté: « Ils ont traversé la liberté », disait Gouverneur Morris. C'est aussi l'avis de Villers, qui s'en indigne et publie coup sur coup quatre écrits: en février 1789, *Les Députés aux Etats Généraux*, satire en vers où il flétrit les intrigues électorales; en 1790, l'*Examen du serment civique*, à propos du serment que doivent prêter les gardes nationales fédérées; en 1791, *Les Regrets d'un aristocrate lors de la suppression des Ordres religieux en France*, où il fustige l'insolence et le libertinage des grands et du haut clergé; enfin, la même année, paraît un écrit d'une tout autre importance, intitulé *De la liberté, son tableau et sa définition, ce qu'elle est dans la société;* il porte en épigraphe ces mots d'Aulu-Gelle: *Aliud est aliud dicitur*, « tout le monde en parle et personne ne sait ce que c'est ».[5]

[1] Deux actes en prose.

[2] Trois actes. La scène se passe dans le palais d'Ajax, sept ans après la prise de Troie.

[3] Une tragédie d'*Annibal*; des comédies de caractères: *L'Egoïste*, *Le Moqueur*, *L'Epicurien*; un opéra: *Les Aventures galantes des dieux*; une scène lyrique: *Pygmalion*.

[4] *Lettres Westphaliennes*, p. 39 à 58, passim.

[5] Metz et Paris 1791. Ce volume de 261 pages eut trois éditions dans l'espace d'une année.

L' « amour de l'humanité et de la patrie » emplissent Villers d'enthousiasme. Il vient de relire l'histoire des révolutions de de la Grèce et de Rome; il a vu que « la recherche de la liberté chez les différents peuples, souvent sanglante, marquée de troubles et de malheurs publics, avait presque toujours conduit au plus dur esclavage »; il sait pourquoi les révolutions ont jusqu'ici donné des résultats contraires à ceux qu'on en attendait; il en démontrera les causes à ses concitoyens avec l'espoir que ceux-ci éviteront les écueils qu'il se fait un devoir de leur signaler.

C'est grande naïveté de croire qu'on peut, par la publication d'un livre, fût-ce le mieux pensé et le mieux écrit, enrayer un mouvement aussi formidable que celui de 1789; n'oublions pas cependant, avec quelle générosité, quel courage Villers se met à l'œuvre. Etait-il le seul à nourrir de pareilles illusions? Il suffit de songer à Mme de Staël, à Benj. Constant, pour comprendre combien est tenace, chez certains intellectuels, l'idée de régénérer un peuple au moyen de constitutions élaborées dans le silence du cabinet.

L'ouvrage est divisé en trois livres. Dans le premier, Villers définit ce que c'est que la liberté. L'état de l'homme parfaitement libre consiste à « ne rencontrer d'obstacle que dans la nature », à ne connaître de bornes « à sa volonté que celles de ses forces ». Cette liberté, qui est celle de l'homme naturel, peut-elle subsister dans la société? Si chaque membre prétendait en jouir, quel chaos n'amènerait pas le choc violent de tous les intérêts! Elle dégénérerait en licence. L'histoire en a fourni quelques exemples; on sentit alors la nécessité de « recevoir un frein ». L'homme sacrifia sa liberté naturelle et « courba la tête sous le joug des règlements de la société ». Mais le désir de la liberté sommeille au fond du cœur de l'homme civilisé; gardons-nous de le réveiller, ce serait provoquer « d'affreuses catastrophes et la dissolution de la société »; prêchons, non pas la liberté, mais l'obéissance aux lois!

Le livre II explique ce qu'il faut entendre par le mot *liberté* dans l'Etat social. Deux groupes bien distincts, également dangereux parce qu'en proie à toutes les passions, réclament à grands cris la liberté: ce sont, d'une part, les riches et les oisifs; de l'autre, les « scélérats que les lois contraignent ». Mais le parti le plus nombreux, celui des artisans et des travailleurs, n'en a cure; ceux-ci ne réclament que « sûreté dans leur vie et leur propriété, et justice égale pour tous, si on les attaque dans l'une de ces choses. » Villers déduit de ce principe les deux articles de son pacte social: Art. Ier, Obligation de chaque particulier envers la société: renoncer à la liberté

naturelle, obéir aux lois. Art. II. Obligation de la société envers chaque particulier: garantir l'individu contre les atteintes à sa personne, à sa propriété; ne l'obliger d'obéir qu'aux lois communes instituées pour le maintien de la justice publique, à laquelle tous ont un droit égal. De ces deux formules découlent tous les droits et les devoirs réciproques dans l'état social. Plus on pourra rapprocher les hommes de l'état de liberté naturelle « qui est le secret objet de leurs désirs », plus on devra le faire et mieux cela vaudra.

L'instrument de la justice est la loi; il faut « qu'elle s'étende également sur tous, qu'elle n'ait égard ni aux rangs, ni à la puissance, ni aux richesses ». Les magistrats chargés de la faire exécuter doivent être comme elle, sans passion. S'ils étaient enclins à l'arbitraire, la dissolution du pacte social s'ensuivrait; lois, citoyens, tout disparaîtrait; il n'y aurait plus « qu'un maître et des esclaves ».

La loi doit tendre à maintenir la paix et l'ordre, à contenir les passions. Quelques lois simples suffisent à des gens vertueux, mais un peuple vicieux doit être maté par des lois nombreuses et sévères: « Il est tellement impossible qu'un pareil peuple recouvre la liberté que ceux qui tentent de la lui rendre se trouvent malgré eux-mêmes emportés bien loin de leur but et sont forcés de devenir les tyrans de ce peuple dont ils voulaient d'abord être les libérateurs. » Comme exemple, Villers cite le despotisme de l'Assemblée nationale qui a succédé si rapidement à celui de la cour. « La vertu est donc le seul appui solide des lois »; toute constitution dont le principe n'est pas la vertu est mauvaise; il faut, avant tout, régénérer le peuple.

Si la liberté est impraticable dans l'état social, l'égalité l'est tout autant. « La nature nous crée tous inégaux: depuis le nain jusqu'au géant, et depuis le sot à l'homme de génie.... » En outre, « la société nécessite de nouvelles distinctions d'honneurs, d'autorité, de richesses. »

Voilà, certes, des idées fort défendables; mais était-ce bien le moment de lancer cet appel à la modération et de dire à un peuple, ivre de liberté, et qui vient de briser un joug insupportable, qu'il court à sa perte s'il ne redevient un peuple sage, une société de philosophes! Pas n'est besoin d'insister. Villers n'est pour le moment qu'un jeune homme sans grande expérience; la passion de jouer un rôle, de se distinguer, le pousse à se lancer dans la mêlée, mais il lui manque cette perspicacité propre à ceux qui veulent conduire les hommes.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, Villers expose ses

conceptions politiques. Nous avons vu qu'il fait de la vertu la clef de voûte de l'édifice social. « Chez un peuple simple et tempérant, dit-il, démocratie, aristocratie, monarchie, tout est bon »: même « la démocratie est le meilleur de tous les gouvernements », mais chez un peuple vicieux, « il est au contraire le pire ». En France, toutes les classes de la population sont perverties, aussi la démocratie « ne conviendra jamais aux Français, non pas tant à cause d'un territoire de plus de 60,000 lieues carrées, qu'à cause qu'ils sont Français....» Les révolutions de Rome et d'Athènes ont prouvé que le gouvernement du peuple ne manque jamais de dégénérer « en gouvernement de la multitude et de la canaille; c'est ce que l'on appelle ochlocratie, le plus détestable de tous les gouvernements ». La monarchie, il est vrai, dégénère aussi chez un peuple corrompu, et le roi, abusant de son pouvoir, se transforme en despote. Cependant, c'est la monarchie qui convient à la France; mais il est nécessaire que le pouvoir royal soit « surveillé, tempéré par des individus ou par des corps qui ont l'œil sur son administration. » Ces corps ne doivent pas se mêler d'administrer et il faut se garder « de mettre en présence deux pouvoirs jaloux par essence l'un de l'autre, séparés par des bornes métaphysiques et si idéales que leur emplacement est un perpétuel sujet de dissensions » — allusion aux assemblées légiférantes de France.

Le soin de faire des lois ne peut être confié à des assemblées. Formées par la réunion des représentants du peuple, elles n'ont pas la sagesse nécessaire pour faire de bonnes lois, elles auront seulement le pouvoir de les examiner et de les approuver. Quant aux lois, elles ne peuvent être que « le chef-d'œuvre de la raison et du génie de l'homme », d'un seul homme, car il serait aussi impossible « à un peuple de les faire que de faire les vingt-quatre chants de l'Iliade ».

Il faut dans les conseils de la nation des hommes vertueux et modestes dont l'expérience et les « lumières » soient indiscutables. Comment ces bons citoyens réuniront-ils les suffrages du peuple? Villers ne doute pas qu'« introduire chez un peuple corrompu le choix par scrutin, c'est mettre les suffrages et les places à l'encan » et donner le pouvoir à « des intrigants scélérats et ignares ». Il préconise donc un moyen peu banal de contrôler la probité des candidats: il voudrait « que les prétendants fussent tenus de se mettre en évidence »; alors les mourants, c'est-à-dire les seuls au monde qui n'aient plus aucun « intérêt humain », feraient leur choix. Les prêtres seraient chargés de recueillir ces suffrages et l'on élèverait à la magistrature

celui qui aurait obtenu le plus de voix. Seul ce mode d'élection est capable de faire « aimer et respecter la probité ».

Puis, dans une péroraison enthousiaste, il s'écrie: « Européens du XVIIIe siècle qui êtes bien loin des mœurs nomades et patriarcales, ayez des rois, aimez-les et respectez-les, car c'est aimer la patrie et les lois qu'ils représentent. Méfiez-vous de ceux qui vous exaltent au nom de la liberté et puisque vous n'êtes pas en état de juger leur ouvrage, examinez au moins l'ouvrier... »

Tel est le résumé du premier ouvrage politique de Villers; on y reconnaît, à côté des idées que lui suggéraient les événements contemporains, le souvenir de ses lectures historiques[1]. Plus tard, et pour d'autres raisons, il deviendra un disciple de Rousseau; pour le moment, il attaque ses théories de l'homme né bon et de la liberté de la passion, théories mal comprises, faussées, et au nom desquelles se commettent des excès redoutables qui ne tendent à rien moins qu'à détruire la société.

La base sur laquelle Villers édifie la régénération du peuple, c'est l'instruction largement répandue, la bonne éducation de la jeunesse, c'est aussi la restauration de la vie de famille, seule capable d'inculquer à la jeune génération l'honnêteté, l'amour de la vérité, le respect dû aux vieillards. Ces choses-là étaient bonnes à dire. Pouvaient-elles être entendues et comprises par un peuple en révolution? On en peut douter. Villers n'en a pas moins courageusement énoncé sa pensée, bien qu'il fût conscient d'aller à l'encontre des idées reçues; il n'a pas craint de faire l'éloge de la vertu au moment où beaucoup se faisaient gloire de la mépriser. Pouvons-nous, après avoir lu ce livre, ajouter foi à ce qui vient d'être dit: Villers « se fût confiné dans un royalisme étroit et chagrin »[2] s'il n'avait pas émigré. Il était loin d'être un royaliste aveugle et reconnaissait parfaitement les vices qui avaient souillé les derniers temps de la monarchie.

Mais il avait proclamé avec trop de franchise son mépris de la violence; sa modération le rendait suspect aux exaltés. Cela explique les persécutions dont il fut l'objet, si l'on tient compte aussi de la haine personnelle d'Anthoine qui s'était jeté avec ardeur dans le parti révolutionnaire. Le jeune officier tint

[1] On ne saurait nier non plus que plusieurs des idées exprimées par Villers, dans cet ouvrage, ne lui aient été inspirées par la lecture de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, ou celle du *Discours sur la polysynodie* de l'abbé de Saint-Pierre.

[2] *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1906, p. 130.

tête à l'orage pendant quelque temps. En 1791, il était en garnison à Besançon, où il se lia avec Pichegru. Le 19 janvier 1792, sur la proposition de M. de Puységur, il fut nommé aide de camp du marquis, qu'il rejoignit à l'école d'artillerie de La Fère. En mars, Puységur ayant été nommé commandant en second de l'artillerie pour l'armée de Sambre-et-Meuse, Villers l'accompagna à Metz. Mais l'horizon s'assombrissant de plus en plus, il se rendit en avril à l'armée du prince de Condé et reçut, en août, l'ordre de partir pour le camp des princes, sous les murs de Trèves. Après la défaite de l'armée royaliste, il revint à Boulay dans le plus grand dénuement, retour bien imprudent, au moment où la fureur des jacobins était à son comble, où la délation se glissait partout. Dénoncé le 27 novembre, il ne dut son salut qu'à la présence d'esprit de sa mère et au dévouement d'un domestique. Il s'enfuit le même jour à travers champs. Ayant réussi à passer la frontière, il gagne Aix-la-Chapelle où il se laisse voler le peu d'argent qu'il possédait. A Liège, il trouve un protecteur, mais l'approche des armées françaises l'oblige à partir de nouveau.

Il se réfugie en Allemagne où il passera les vingt dernières années de sa vie; il trouvera dans ce pays la paix et la sécurité nécessaires à ses futures études. Après les vicissitudes d'une existence pleine d'angoisse et de périls, ce calme exerce sur son esprit une salutaire influence.

Ce n'est pas sans regrets qu'il a quitté patrie, famille, amis; la Révolution a brisé sa carrière, l'a arraché aux affections les plus profondes, pour le jeter désemparé dans un monde tout nouveau. Mais, s'il garde quelque amertume contre ceux qui l'ont voué aux souffrances de l'exil, il n'a pas la haine de la France; son souci constant sera de faire profiter ses compatriotes des connaissances qu'il va acquérir, de leur apprendre à regarder autour d'eux, à comparer ce qui se fait à l'étranger avec ce qui se fait chez eux et à rechercher le progrès, même en dehors de leur pays. N'est-ce pas une noble façon d'aimer sa patrie?

Bien des émigrés ont vécu plusieurs années à l'étranger sans se douter de l'intérêt que pouvaient présenter les mœurs d'un autre peuple; ils mettaient leur point d'honneur à conserver pieusement tous leurs préjugés. Villers ne leur ressemble en rien; il s'intéresse à tout ce qu'il voit, il questionne. Ses nouveaux amis, flattés de cette curiosité sympathique et intelligente, prendront plaisir à le renseigner sur les choses de leur pays.

Il parcourt la Westphalie, s'occupant à lire du grec, à

traduire des épigrammes latines, à écrire des chansons plus ou moins légères. En 1793, il établit le plan d'un alphabet raisonné. Après un séjour à Munster, il passe quelques années à Holzminden et se lie avec Brandis, avec l'abbé Haelzeler et le prévôt Bausen, qui commencent à l'initier à la littérature allemande.

En 1794, vivement recommandé au célèbre Kessner, Villers se rend pour la première fois à Gœttingue; il y noue des relations avec un certain nombre de savants; toutefois, il ne s'y fixe pas et quitte bientôt cette ville pour s'installer à Corvey, puis à Driburg, et retourner enfin à Holzminden. En 1796, las de cette vie errante, il revient à Gœttingue et, quoique âgé de 31 ans, s'inscrit comme étudiant [1] à l'université qui était alors à l'apogée de sa gloire.

Qui voulait pénétrer l'esprit et l'originalité des savants allemands, eût difficilement trouvé un centre d'observation plus propice. Il y avait à Gœttingue un cercle de professeurs et de littérateurs célèbres qui attiraient les étudiants de toutes les parties de l'Allemagne: Heyne, philologue renommé, l'orientaliste Eichhorn, les historiens Heeren et Schlötzer, le jurisconsulte Brandis et le philosophe Spittler; tous jouissaient d'une renommée quasi européenne. Villers se lie d'amitié avec eux; il étudie Kant, les écrits de Luther et de Herder, il s'essaye à traduire des poésies de Lessing et de Pfeffel et s'éprend d'une vive admiration pour Gœthe, Schiller, Klopstock et Jean-Paul. Il écrira plus tard en souvenir de ce temps:

« Né Français, j'ai été nourri de lectures françaises et longtemps je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité et que j'étais encore susceptible de fusion. Je me sentis donc bientôt saisi de respect et d'admiration pour ce qui, avant que de le connaître, m'avait semblé comme à tant d'autres mériter assez peu d'attention. » [2]

Après les orages des années précédentes, il éprouve une intime satisfaction à vivre de la vie simple et calme de cette petite ville. L'exemple d'une jeunesse studieuse l'incite au travail. Les professeurs « sont certainement les hommes les plus savants et les plus éclairés de l'Europe », travaillant « depuis

[1] Le 28 novembre 1796.

[2] *Polyanthéa*, p. 18, 1807.

cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir »[1], n'ayant pour seule préoccupation que de préparer leur cours et de toujours mieux connaître les matières qu'ils traitent; le bruit des événements politiques est impuissant à les tirer de leurs méditations. Villers compare l'agitation fébrile dans laquelle il avait vécu jusque-là à l'existence calme, réglée et raisonnable qu'on mène dans cette ville universitaire[2]; il ne regrette pas ses succès de salon, ni les brillantes réunions d'autrefois et leur préfère les entretiens scientifiques, littéraires ou philosophiques de ses nouveaux amis. Cette passion pour la vérité et la science pure le pénètre d'un respectueux enthousiasme[3]. Sous le regard vigilant de ces professeurs d'élite, ayant à sa disposition l'une des bibliothèques les mieux fournies de l'Europe, Villers fait de rapides progrès. L'hospitalité quasi antique avec laquelle il a été accueilli le remplit de reconnaissance.

Il est surtout très lié avec la famille Schlötzer; la fille de cet éminent publiciste, elle-même docteur de l'université, entreprend de germaniser ce Français. Ce ne fut pas chose aisée pour commencer, si l'on s'en rapporte à ce qu'elle écrivit plus tard à Stapfer qui lui demandait, pour la *Biographie universelle*, un article sur Villers:[4]

C'est sans doute pour remercier de ses soins son aimable initiatrice que Villers écrit et publie, sous un pseudonyme[5],

[1] Benj Constant: Lettres à Hochet. *Revue* du 1er mai 1904.

[2] Des écoles de tous les degrés et de tous les genres ont élevé et éduqué le peuple, l'ont instruit et l'ont habitué à discuter avec gravité. Parlant plus spécialement de l'université, Villers dit: « C'est là, au milieu de ce concours d'hommes de toutes les nations et qui viennent y chercher des lumières, les uns déjà dans la force de l'âge, les autres dans l'effervescence des jeunes années et dans tout le feu de l'enthousiasme pour la science, c'est là que professent avec liberté, avec émulation, les maîtres les plus distingués, les écrivains les plus célèbres de l'Allemagne dans tous les genres... Ce sont des hommes qui parlent à des hommes et qui leur révèlent les plus hautes connaissances qu'il soit donné à l'esprit humain d'acquérir. » *Coup d'œil sur les Universités*, p. 41 à 50.

[3] « J'ai été quelquefois admis à ces banquets de sages réunis pour un instant des diverses contrées du Nord. La joie de se trouver une fois rassemblés, de se communiquer, d'anciens nœuds à resserrer, de nouvelles littéraires, de projets pour l'avancement des sciences en rendaient les propos attachants pour les cœurs, instructifs pour l'esprit. Il ne faudrait qu'un narrateur tel que Plutarque pour rendre tel de ces banquets aussi illustre que celui des sept Grecs. » *Spectateur du Nord*, octobre 1799.

[4] « Ich müsste zu viel von mir selbst reden und das kann ich nicht, da ich wirklich einen kleinen Antheil daran habe dass er in die teutsche Litteratur eingeweiht ist. Es war eine Zeit wo er wie seine Landsleute sehr ungerecht war. » Archives du château de Talcy.

[5] Isaac de Colom-Duclos.

sa « *Lettre à Mlle D. S*[1] sur l'abus des grammaires dans l'étude du français et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue »[2]. C'est un résumé spirituel des conseils qu'il a donnés sans doute plus d'une fois. Nous y relevons ce principe bien moderne, et dont alors on était loin d'être convaincu, que vouloir faire commencer l'étude d'une langue par la grammaire, c'est suivre une marche contre nature. Avant d'apprendre à conjuguer les verbes, il est bon de connaître toutes les idées qui se rattachent à un mot et lui donnent ses divers sens; aussi prétend-il que, pour bien apprendre une langue étrangère, il faut étudier les mœurs, les usages, l'histoire de la nation — conseil que reprit Mme de Staël en 1810. — Il faut encore plier les organes à « prononcer le français à peu près comme on le prononce en France ». En un mot, la méthode que propose Villers se réduit « à beaucoup lire, à beaucoup écrire, écouter et parler »; l'étude de la grammaire ne viendra que plus tard, elle en sera moins rebutante et d'autant plus profitable.

Mais, ne nous attardons pas à cet opuscule, et arrivons aux *Lettres Westphaliennes*[3] qui ont pour nous une tout autre valeur.

[1] Dorothée Schlœtzer.

[2] 1797. Im Vorlag Dietrichschen Universität's-buchhandlung zu Göttingen.

[3] Publiées en 1797, 13 Lettres. Le titre exact est: *Lettres Westphaliennes* écrites par M. le comte R. M. à Mme de H., sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire et contenant la description pittoresque d'une partie de la Westphalie. Berlin, 1797, chez Frédéric Vieweg l'aîné. 280 pages in-12.

Quérard, dans sa *France littéraire*, et, d'après lui, Barbier fils dans la réédition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, donnent ces lettres comme étant écrites par le comte Romance de Mesmon. C'est une erreur. Barbier père, dans la 1re édition de son *Dictionnaire*, Stapfer et Brockhaus, tous trois amis de Villers, les attribuent à ce dernier; lui-même, dans sa lettre du 1er octobre 1802 à Mme de Staël, parle de cet ouvrage « que j'ai écrit, dit-il, il y a cinq ou six ans »; enfin, la Bibliothèque de Hambourg en possède un exemplaire chargé de corrections de la main de Villers; à la fin de ce volume, il a écrit sur un feuillet: « La justification de tout ce que j'ai dit sur le partage de la Pologne et sur la détestable administration de ce pays, se trouve dans l'ouvrage suivant fait par un Polonais fort instruit et homme d'esprit: *Briefe über Polen, Oestreich, Sachsen, Bayern*, etc., von E.-T. von Uklansk, Königl. Regierungs-Rathe, Nürnberg, 1808. — Ceci se rapporte à un passage de la Lettre XI, où il est parlé de la Pologne. Il n'y a donc pas à douter que ces lettres ne soient l'œuvre de Villers. Pour quelle raison n'en a-t-il pas avoué la paternité lors de leur publication? Mystère! Remarquons qu'il avait déjà publié sous un pseudonyme la lettre à Mlle D. S. sur l'abus des grammaires, etc. de Isaac de Colom Duclos, auteur de quatre volumes de *Modèles de lettres*. Villers, dans un avis au libraire, disait : « Cette lettre est une œuvre posthume. On l'a trouvée dans les papiers de feu

Tout en décrivant une des parties les plus pittoresques de la Westphalie, Villers nous entretient de toutes sortes de sujets: chimie, physique, médecine, politique, morale, histoire, modes, philosophie, métaphysique, etc. Il nous dépeint cette contrée si riche en vieilles légendes: Driburg et ses environs, le Harz et spécialement le Knochen, Corvey et son abbaye, Bullerborn, etc. Là se sont déroulées des scènes inoubliables: le combat de Varus, la victoire remportée par Charlemagne sur les Saxons. Villers consacre plusieurs pages « au drame patriotique et singulier où le vieux Klopstock a donné une si vive image de la bataille de Hermann. » Tout en admirant du haut du Knochen le vaste panorama qui s'étend à ses pieds, Villers relit le poème; il voit sous ses yeux se dérouler le combat, il entend le rude chant des bardes qui s'accompagnent de leur harpe grossière; il traduit de longs fragments du poème pour en faire admirer « la vigueur et la naïveté ».

Les plus intéressantes de ces lettres sont la IVe et la VIIIe qui traitent de la philosophie. Bien des gens accusent la philosophie d'avoir été la cause des horreurs révolutionnaires[1]; c'est une grave erreur; la sagesse « ne ressemble point à la déesse Raison de Maximilien Robespierre ». Si les classes dirigeantes s'étaient imprégnées des principes philosophiques, prêtres, nobles, princes, eussent été « éclairés, vertueux, prudents, modestes »; ils auraient effacé les contradictions criantes entre les principes et les choses; un changement, qui eût rendu la Révolution inutile, se serait introduit peu à peu dans la politique et les mœurs. La philosophie n'est donc pas, comme certains l'en accusent, la cause des crimes qui se sont commis; elle

Isaac de Colom Duclos, en son vivant docteur et professeur d'éloquence française à l'Université de Göttingen. » Cependant l'auteur de l'article « Villers », paru dans les *Zeitgenossen* et inspiré par Mme de Rodde, attribue cet ouvrage à Villers. Celui-ci a-t-il voulu acquérir quelque célébrité avant de se déclarer l'auteur de ces deux ouvrages, ou a-t-il désiré ne pas attirer sur lui l'attention du gouvernement français? Les deux hypothèses sont admissibles; c'est en tout cas pour la dernière de ces raisons que, plus tard, il ne signera que d'une initiale, suivie de trois ou cinq étoiles, les articles du *Spectateur du Nord*.

[1] « Si quelques principes vraiment philosophiques ont été énoncés dans le cours de la Révolution française, jamais l'esprit de la philosophie n'a dirigé cette Révolution, pas plus que l'Evangile n'a dirigé le glaive de Charlemagne sur les Saxons, celui des Croisés sur les peuples de Syrie; pas plus qu'il n'a dicté l'horrible massacre des Albigeois, celui des Américains, de la Saint-Barthélemy et de tant d'autres... » C'est là le fait d'hommes cruels et ambitieux qui se sont servis de « quelque instrument respectable pour entraîner à leur suite le troupeau que l'on nomme le peuple. » *Lettres Westphaliennes*, p. 43.

les eût, au contraire, empêchés. — Nous retrouvons là les mêmes principes que Villers avait énoncés dans son livre *De la Liberté*.

Il a pu observer chez les Allemands les effets d'une sage philosophie dans la vie politique et sociale. C'est à elle qu'ils sont redevables de l'impartialité qu'ils apportent à l'étude de toutes les questions, de la calme raison avec laquelle ils examinent toutes les idées. Les Allemands, il est vrai, ont une philosophie plus solide et sagace que celle des autres peuples. Ils se gardent de s'égarer dans les rêves mensongers de la métaphysique, de vouloir aller à la recherche des principes premiers, causes de l'univers et de notre existence. Ils se sont rendu compte qu'une « muraille énorme, inébranlable, aussi ancienne que le monde, qui durera autant que lui, est élevée des mains de la nature entre nos faibles regards et la contrée des *causes premières*.... derrière elle reposent les fameuses questions de l'*origine des choses*, du *premier moteur*, de la *substance* et de l'*essence*, de l'*immatérialité* et de l'*immortalité* de nos âmes, de la *liberté* de l'homme et de la *prescience divine*, et tant d'autres. »

Des philosophes, « brillants imposteurs », se sont plu à couvrir cette muraille de vastes perspectives; Démocrite y crayonna ses tristes atomes, Platon, son beau idéal; Aristote fut si habile que pendant des siècles ses peintures captivèrent tous les esprits; puis vinrent Leibnitz, Clarke, Wolf, Spinosa. Mais le sceptique Pyrrhon, Descartes, Bacon et Bayle, plus tard Locke, avaient examiné les peintures des anciens philosophes; ils avaient découvert que toutes n'étaient que mensonge et ils avaient mis la muraille à nu. Enfin, Kant, le dernier venu, « assis sur un rocher nous montre du doigt cette barrière insurmontable qui nous cache les causes et les premiers ressorts de l'univers », et, « sentinelle vigilante, semble placé là pour écarter à l'avenir tout imposteur qui voudrait encore fasciner les yeux. » Il fait, dans la *Critique de la Raison pure*, le procès de toutes les spéculations métaphysiques; « athées, déistes, théologiens, spinosistes, chacun y trouve son affaire.... le sage universel lui démontre la faiblesse et la vanité de sa doctrine. »

Ce livre, dit Villers, nous « apprend ce que c'est que de *savoir*, chose que tant de savants ignorent et qui nous fait voir que nous savons assez peu de chose ». Certes, Kant nous laisse désabusés et son livre n'est ni consolant, ni « flatteur pour le pauvre esprit humain qui aime tant à être bercé »; mais, doit-on regretter ces rêves, et, en fait de science, « la vérité la plus sèche » n'est-elle pas préférable au « mensonge le plus brillant? » Kant a placé des bornes; « on ne s'épuisera pas en efforts pour voir au delà.... C'est le plus grand service qu'un

génie supérieur ait pu rendre à toute la classe des hommes qui pensent. »

Villers trace ainsi, en une dizaine de pages, une brève esquisse du système de Kant. La façon claire et frappante dont il présente la question est bien propre à pousser à l'étude de cette philosophie ceux qui auraient désiré en savoir davantage; aussi, ces deux lettres obtinrent-elles quelque succès.

Si les *Lettres Westphaliennes* avaient pénétré en France, elles auraient été l'un des premiers écrits qui eussent fait retentir le nom de Kant au delà du Rhin, mais, quoique publiées en français, leur succès demeura restreint à l'Allemagne; encore les réfugiés n'en appréciaient-ils que la légèreté bien française, les chansons, les traductions en vers d'Anacréon, d'Horace ou de Pétrarque dont il est parsemé, préférant aussi de beaucoup les pages où Villers disserte sur les modes ou les villes d'eaux à celles qu'il consacre à la philosophie ou à la politique.

Villers avait conservé l'espoir de rentrer bientôt en France. Mais le cours des événements anéantit bientôt cette espérance. En 1797, il résolut de partir pour Saint-Pétersbourg et d'y rejoindre son frère cadet qui était officier; avec son aide, il pensait trouver plus facilement qu'en Allemagne une situation convenable. C'est alors qu'il quitta Gœttingue pour Lubeck, où il comptait s'embarquer. Il retrouva à Lubeck Dorothée Schlötzer, devenue la femme du sénateur Rodde, l'un des hommes les plus influents de la ville. Cédant aux instances de Mme de Rodde, Villers renonça, momentanément du moins, à son projet de voyage en Russie.

Il se sentait captivé par la vie active et indépendante de cette petite république où l'esprit commerçant n'avait pas arrêté tout essor littéraire; le salon des Rodde était le centre d'une société d'élite où se rencontraient Stolberg, Jacobi, Voss, le chanoine Meyer, le poète et philosophe Gerstenberg, le pasteur Gaibel, le syndic Curtius, le philosophe Kœppen et les poètes Schmidt et Owerbeck. Klopstock même était en relations avec les Rodde. Villers, bien accueilli dans ce milieu choisi, se familiarisa bientôt complètement avec les mœurs douces et simples des Allemands du Nord.

A ce moment, un Français fondait à Hambourg le *Spectateur du Nord*. Villers entreprit d'écrire pour ce journal des articles dans lesquels il raconterait à ses compatriotes les découvertes qu'il avait faites. Nous verrons dans le chapitre suivant ce qu'il advint de ce projet.

CHAPITRE II

Le "Spectateur du Nord"

But du journal, ses premiers rédacteurs. — Baudus a dès l'abord manqué aux promesses faites dans le numéro programme du *Spectateur*. — Villers devient le principal rédacteur associé. — Ses articles sur la *philosophie de Kant*. — *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne;* Villers, disciple de Joachim Dubellay. — Articles destinés à plaire au public. — Retour à Kant. — Klopstock, Delille et Villers. — *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande par un Français*. — Articles sur *Goethe* et sur le *Cours de littérature de Laharpe*. — Baudus se querelle avec Villers; Fontanes s'en mêle. — Villers quitte la rédaction du *Spectateur du Nord*; le journal périclite et cesse bientôt de paraître.

Hambourg a été de tout temps, au point de vue du commerce et des relations avec l'étranger, l'une des villes les plus importantes du nord de l'Allemagne. Assez rapprochée de la frontière française pour que l'on y fût promptement renseigné sur la marche des événements politiques, elle ne l'était cependant pas au point de subir le contre-coup des victoires républicaines; aussi devint-elle l'un des centres les plus importants de l'émigration.

Lors de la révocation de l'édit de Nantes, les protestants français y avaient déjà trouvé une large hospitalité; les réfugiés de la Révolution ne furent pas moins bien accueillis, aussi vinrent-ils en si grand nombre qu'en 1799, on donnait à cette ville les surnoms de « Paris du Nord » ou de « capitale de la France extérieure ».

Mais il ne suffisait pas de trouver à Hambourg un séjour hospitalier, encore fallait-il y vivre. Chassés de leur patrie, ruinés par la confiscation de leurs biens, les émigrés eussent difficilement trouvé ailleurs que dans les lettres des consolations « au long supplice de l'exil », en même temps que le moyen de gagner

leur vie et celle de leur famille, restée en France le plus souvent. Telles sont les circonstances qui présidèrent à la naissance du *Spectateur du Nord*, comme à celle d'autres journaux français publiés en Allemagne à cette époque.

Jean-Louis-Amable de Baudus, avocat du roi au présidial de Cahors, gagné comme tant d'autres aux idées révolutionnaires, avait été nommé, malgré sa jeunesse, procureur général et syndic du département du Lot. Mais, ayant refusé d'accepter les mesures décrétées contre les prêtres en 1791, il dut s'enfuir et s'engagea dans l'armée du prince de Condé. Après l'équipée de 1792, il s'était réfugié en Hollande, puis, au moment de l'invasion de ce pays, il l'avait quitté pour se fixer à Hambourg.

En 1795 et 1796, il publia un *Tableau de l'Europe* dont l'esprit réactionnaire lui acquit, parmi les émigrés, une certaine notoriété. Il fonda aussi la *Gazette d'Altona*. Puis, estimant qu'un journal à la fois politique et littéraire obtiendrait plus de succès, il voulut créer, après tant d'autres, un *Spectateur*. Il soumit son projet à l'éditeur et libraire Fauche, homme entreprenant et avisé, qui accueillit favorablement l'idée et mit à la disposition de Baudus les capitaux nécessaires. Ainsi naquit le *Spectateur du Nord*[1], le journal français qui eut le plus de succès parmi ceux qui se publièrent alors en Allemagne.

Baudus le rédigea seul d'abord, puis, dans le courant de la première année, il réussit à intéresser à son journal d'autres gens de lettres parmi lesquels MM. de Mesmon, de Pradt, Rivarol, Chênedollé, Jaubert, Fontanes et même Delille; mais, s'ils envoyèrent des articles de temps à autre, c'est Charles Villers qui reste le vrai collaborateur de Baudus.

Le *Spectateur du Nord*, journal à la fois « politique, littéraire et moral », paraissait une fois par mois et avait pour but de rechercher « tout ce qui peut contribuer au repos des peuples, à la stabilité des gouvernements, au bonheur des individus », et, en général, au « bien de l'humanité ». Nous ne prétendrons pas que cette partie du programme ait été exécutée sans défaillance; la haine de Baudus contre la Révolution, les sorties virulentes qu'il lançait contre Bonaparte dans ses « Coups d'œil sur les événements » n'étaient guère propres à conduire à l'apaisement.

Baudus proclamait la nécessité d'« une tolérance universelle soit pour les opinions politiques, soit pour les opinions religieuses, l'extinction des haines nationales..., la culture

[1] Au début de l'année 1797.

mieux dirigée des sciences et des arts, l'estime aux mœurs, la considération aux véritables services, l'exercice plus éclairé du pouvoir, l'usage mieux entendu des richesses ». — Remarquons, en passant, la parenté entre ces idées et celles que Villers avait défendues dans son livre *De la Liberté*. — Enfin, en littérature, on ne devait traiter que de celle « des Français et des peuples septentrionaux ».[1] Quel programme pouvait mieux plaire à Villers! quel journal, mieux que celui-ci, pouvait l'aider à réaliser son plus cher désir: initier les Français aux choses de l'Allemagne; offrir à la France le spectacle d'un peuple voisin[2], méprisé parce que mal connu, digne cependant de servir d'exemple aux autres nations! Aussi répondra-t-il avec enthousiasme à l'appel que Baudus ne tardera pas à lui adresser.

Mais ne nous laissons pas trop séduire par la largeur de vues dont Baudus fait montre dans ce programme; c'est en le voyant à l'œuvre que nous nous rendrons compte de la valeur de son cosmopolitisme. Grand admirateur de Delille et de Rivarol, il ne paraît pas être l'homme qu'il faudrait pour servir d'initiateur à ses compatriotes. Du reste, ses idées purent se modifier à la suite des persécutions dirigées contre le *Spectateur du Nord* qui se vit interdire l'entrée en France par une décision du Conseil des Cinq-Cents (le 22 fructidor). Pendant les sept premiers mois, les fascicules du journal avaient été imprimés en même temps à Hambourg et à Paris: « J'espérais alors que la France lui (*Spectateur du Nord*) resterait ouverte, dit Baudus, dans ses adieux au lecteur (1802); mais les portes lui en furent bientôt fermées, et je n'eus plus à écrire que pour des lecteurs qui trouvaient dans assez d'autres journaux tout ce qu'ils désiraient de la littérature allemande... ». Enfin, au début de 1798, le Directoire, exaspéré des attaques de Baudus[3], chargeait

[1] « Notre journal, dit Baudus, est destiné à servir comme d'un point de réunion où ils puissent se voir, s'étudier les uns les autres, s'éclairer sur leurs positions respectives et sur leurs progrès... Ce serait faire injure aux uns et aux autres que d'insister sur les avantages qu'ils peuvent trouver à se communiquer leurs lumières. »

[2] « Lorsqu'une nation aperçoit depuis longtemps dans sa littérature, comme la nation française, des symptômes de corruption et de décadence, il lui importe plus que jamais, pour arrêter les progrès du mal, de connaître l'opinion des peuples qui se distinguent dans la culture des lettres. » *Spectateur du Nord*.

Ce point de vue cosmopolite, pour la défense duquel Mme de Staël écrira, en 1800, son brillant plaidoyer, sera celui de Villers durant toute sa vie.

[3] Le *Spectateur du Nord* faisait imprimer des proclamations du comte de Provence ou des adresses à Louis XVIII. *L'Allemagne française*, par G. Servières p. 17.

Roberjot, ministre de France à Hambourg, de présenter au Sénat de cette ville une note qui signalait comme une « atteinte portée à la neutralité » la libre circulation du journal. Baudus, très inquiet, se cacha pendant quelques jours; enfin, les choses s'arrangèrent; il fut décrété que « l'on en voulait non à l'ouvrier, mais seulement à l'ouvrage ». Après plusieurs entrevues de Baudus avec l'un des syndics, il fut décidé, d'un commun accord, que le *Spectateur du Nord* ne s'imprimerait plus à Hambourg. En effet, dès le mois d'avril, Fauche ayant installé une imprimerie à Brunswick, c'est là que le journal fut clandestinement imprimé. Il y avait alors 500 abonnés et Baudus ne doutait pas que le nombre n'en augmentât.

Voyons maintenant comment notre rédacteur en chef a tenu les belles promesses de son programme en cette année 1797. Il donne d'abord [1] un essai sur la poésie allemande et sur les traductions en général. De toutes les langues mortes et vivantes, dit-il, pas une n'offre plus de difficulté que l'allemand à être traduite en français. Il essaye de transcrire une ode de Klopstock, *Die Sonne und die Erde*, en donnant d'abord une traduction littérale, puis une autre en bon français, enfin une imitation en vers. La version en prose, selon lui, est nécessaire « pour faire connaître le caractère du poète et le génie de sa langue », pour conserver à « chaque production le goût du terroir ». Quant à l'imitation, ce doit être un « ouvrage agréable » sans rien ou, du moins, presque rien d'étranger, où les pensées et les images du poète original sont rendues « sous les traits et les formes propres à notre langue ». Pour être réussie, il faut qu'elle donne l'impression d'une « production exotique qui aurait l'air d'être entièrement indigène ».

Quelques mois après, il traduit une autre ode du même poète, *Die zweite Höhe* [2]. Il répète qu'il est presque impossible de rendre dans notre langue « les beautés du genre de celles de l'ode de M. Klopstock ». En parlant de la difficulté de sa première traduction, il avait dit: « Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque les Allemands eux-mêmes ne peuvent sans étude entendre quelques-uns de leurs poètes! » Jugement sommaire qui sent bien un peu son XVIII^me^ siècle! Il n'est pas de franc jeu que Baudus, parce qu'il ne peut interpréter sans peine quelques vers de la *Messiade* ou des odes de Klopstock, applique à toute la haute poésie allemande l'épithète d'incompréhensible.

[1] En février.

[2] Cette pièce était inédite; il semble que Klopstock, en l'envoyant au *Spectateur du Nord*, ait voulu engager le directeur du journal à persévérer dans d'aussi bonnes intentions.

Nous serons cependant d'accord avec lui pour déclarer que, en 1797, il n'existe aucune traduction satisfaisante d'allemand en français, que Gessner lui-même, « si doux et si facile, n'a été que très imparfaitement traduit ». En terminant son article, Baudus annonce une traduction de la *Messiade*[1], ce chef-d'œuvre qui n'est connu en France « que de nom ou par des traductions détestables ».

En mars, à l'occasion d'un article paru dans le *Journal des Savants*[2], sous le titre de: *Coup d'œil général sur l'état des lettres, des sciences et des arts en Europe*, Baudus relève quelques-unes des erreurs qui ont cours en France au sujet de l'Allemagne.[3]

Au mois d'avril, voulant tenir sa promesse de faire connaître les nouveaux événements littéraires de l'Allemagne, Baudus écrit, à un correspondant imaginaire de Philadelphie, une lettre sur la philosophie de Kant. Rien de saillant dans cet article. Que l'Allemagne soit « le pays le plus fécond en écrivains », que la philosophie de Kant fasse « grand bruit dans le monde savant », on commence à s'en douter en France. Il est vrai qu'il assaisonne ces banalités de la réflexion suivante: « J'ai trouvé même plusieurs Allemands (et j'en pourrais citer de très connus) qui m'ont avoué que Kant était pour eux inintelligible; alors j'ai renoncé à l'entendre jusqu'à ce que quelque Français plus heureux que moi eût le courage et le talent de le traduire en notre langue. » Il ajoute que Sieyès traite Kant de « poète » et qualifie le système du philosophe « d'inutile casse-tête ». Donc, tout ce qu'il nous apprend, c'est que la doctrine de Kant est obscure, très discutée et exposée dans une langue peu intelligible; on conviendra sans peine que ce jugement n'est pas sérieux.

Et voilà tout ce que Baudus[4] trouve à dire de neuf sur la

[1] C'est la traduction à laquelle travaillait Chênedollé, sous la surveillance de Klopstock.

[2] 16 nivôse, an V.

[3] Leipzig, dit-il, n'est pas la seule ville où l'allemand soit parlé purement, bien d'autres ont ce privilège, attendu que les gens cultivés sont nombreux dans ce pays. Il reproche à l'auteur de l'article d'avoir ignoré Gœthe, Winckelmann, Platner, Herder et Wolf, d'avoir rabaissé Lessing au rang de conteur agréable. Il est vrai que les productions littéraires sont si considérables depuis un demi-siècle dans ce pays, qu'on ne peut tout connaître; au moins conviendrait-il, Ajoute Baudus, de signaler les meilleures dans de semblables articles, encore que la chose soit difficile, parce que les étrangers n'ont pas de guide qui leur indique ce qu'il faut laisser ou prendre

[4] Il traduit encore une page relative à Ramler et à sa manière de comprendre la poésie, page tirée de l'ouvrage: *Character deutscher Dichter und Prosaisten*.

littérature allemande pendant cette première année. S'il l'avait voulu, lui qui fréquentait à Hambourg des écrivains de valeur, il aurait pu être mieux renseigné et écrire pour ses compatriotes des articles moins superficiels. Mais, quoiqu'il l'eût proclamé au début, son but était-il bien d'initier les Français aux choses de l'Allemagne? Il serait permis d'en douter, à voir les obstacles qu'il mit par la suite à la réalisation des projets de Villers.[1]

Encore, ces quelques articles de Baudus sur la littérature allemande, faut-il les découvrir au milieu de nombreuses productions françaises.[2]

C'est à croire que le *Spectateur du Nord* est plus encore consacré à la littérature française qu'à la littérature germanique. L'on s'intéresse plus aux divagations d'un certain Menuret qui s'étonne de la sensibilité des Hambourgeois, « malgré la situation boréale de leur ville enfermée sous les glaces du pôle », qu'aux productions littéraires d'un Schiller et d'un Gœthe; et le rédacteur puise bien plus dans les journaux français que dans les revues anglaises et allemandes, si nombreuses et si riches pourtant. De fait, Baudus ne se sent pas de force à traiter ces sujets et préfère abandonner cette tâche à un autre. Villers s'en tirera mieux que lui.

Le plus vif désir de Villers est de parler de la philosophie allemande, car sur la foi du programme de Baudus, il ne doutait pas de l'intérêt qu'apporterait à ces questions le directeur du *Spectateur du Nord*. Baudus acceptera « des articles clairs et satisfaisants sur la philosophie de Kant »; toutefois, il insiste pour qu'ils soient « mis autant que possible à la portée de tous les lecteurs ». En revanche, il reçoit avec plaisir quelques dialogues des morts, de jolis contes, la statistique du pays du Hartz, de bons articles de physique que Villers a en portefeuille. « Voilà qui est bon, très bon », s'écrie-t-il.

[1] Au moment où l'entrée de la France fut interdite au *Spectateur du Nord*, Baudus écrit: « La France devait faire ma fortune, la France m'a manqué ». Il ajoutait que l'objet du journal n'étant plus le même, « le plan » allait être changé. En février 1797, il écrivait déjà: « Malgré ma promesse de donner souvent des articles pris dans les meilleurs journaux allemands, je croirai bien mériter de mes lecteurs en les occupant avant tout des productions de la littérature française qui, n'étant pas encore connues, seront dignes de leur attention, et en les offrant ainsi au public dans leur primeur. »

[2] Fragments du *Discours préliminaire du nouveau dictionnaire de la langue française*, par Rivarol, poème de Bernis sur la *Religion vengée*, pièces de vers de Chênedollé, extraits du *Plaidoyer pour les émigrés*, de Lally-Tollendal, hymnes de Delille, fragments de poèmes de Lebrun, sans oublier les *Coups d'œil sur les événements*, par Baudus.

En mars 1798, Villers accepte définitivement les propositions de Baudus: 25 louis d'or et la faculté d'écrire sur les sujets qu'il préférait et quand il le voudrait. L'article d'essai intitulé *Justine ou les malheurs de la vertu*[1] avait déjà été publié en décembre 1797. Dans la critique de cet ouvrage, il s'élève vivement contre les romans révoltants dont il se publia un si grand nombre pendant la Révolution. Sans aucun mérite littéraire, ils sont des plus dangereux en ce qu'ils défendent des thèses immorales telles que celle-ci: vice et vertu sont des termes qui n'ont aucune signification par eux-mêmes. On y démontre, dans une suite de tableaux souvent obscènes, que la vertu conduit à la misère; que tuer et détruire sont, non seulement des plaisirs, mais des devoirs; que les vices seuls nous procurent le bonheur.[2]

On ne trouvera pas de telles œuvres en Allemagne; aussi Villers se propose-t-il de mettre en lumière les qualités des poètes, des romanciers et des philosophes germains, et de démontrer l'importance qu'ils ont pour la culture morale.

Il est donc entendu qu'il sera chargé des articles de littérature ou de morale, tandis que Baudus se réservera la politique et la littérature légère. Pour répondre à ce désir, Villers envoie quelques articles, entre autres une dissertation linguistique: *Recherche sur la dénomination allemande du soleil et de la lune*. Pourquoi soleil est-il du genre féminin en allemand, et lune, masculin? Oubliant qu'il ne disserte pas devant les professeurs de Gœttingue, il cite l'opinion de Wachter, d'Eignoss, de Keister, de Dreyer et d'autres, examine leurs explications, hasarde même quelques conjectures. Cette anomalie, dit-il, ne provient-elle pas du fait que la Germanie a été autrefois habitée par des peuples phrygiens? Il ne tient, du reste, nullement à cette hypothèse et désire que, parmi « le grand nombre de savants capables en Allemagne de traiter cette question intéressante », il s'en trouve qui veuillent bien éclairer les gens de lettres.[3]

[1] Roman du marquis de Sade.

[2] Nous avons déjà pu voir dans l'ouvrage: *De la Liberté*, quelle place Villers donnait à la vertu dans la constitution d'un Etat qui veut être libre et prospère; il sait quelle influence exercent sur un peuple les livres et les journaux, aussi s'écrie-t-il: « Que penser d'un temps où il s'est trouvé un écrivain pour écrire un tel roman, des libraires pour le débiter et un public pour l'acheter? »

[3] Il termine cet article par cette remarque bizarre: « Les écrivains auraient dû faire là-dessus la loi au peuple, se mettre d'accord avec les autres Européens et faire disparaître de leur langue une singularité qui est vraiment une tache d'après les idées mythologiques universellement reçues. On est fâché d'apercevoir une trace de barbarie dans une langue que tant d'excellents esprits cultivent et qui s'enrichit et s'embellit tous les jours.. »

Baudus ne prise pas beaucoup le ton trop sérieux de ce morceau. Est-ce bien là ce qui convient à son journal? Il en doute. « Ne craignez-vous pas que votre érudition n'effraye la plupart des lecteurs? » demande-t-il à Villers. L'érudition, voilà la bête noire des Français; être trop érudits, c'est ce qu'ils reprochent, non sans ironie, aux Allemands. Mais Villers, tout frais émoulu de l'université de Gœttingue, ne juge pas comme les autres émigrés qui, pour calmer les ennuis de l'exil, recherchent toutes les fadaises littéraires publiées dans les journaux de Paris et dédaignent les articles scientifiques et d'allure quelque peu sérieuse qui paraissent dans les périodiques allemands. C'est à cette crainte de l'érudition qu'il attribue les idées et les théories superficielles qui ont entraîné les Français à leur perte. L'étude seule « fait le charme de l'exil [1]; les meilleures heures de Villers sont celles qu'il a passées à travailler dans les bibliothèques; c'est là qu'il s'est senti renaître.

Baudus accepte ensuite avec plaisir un article sur Kant[2]. La *Notice littéraire sur M. Kant et sur l'état de la métaphysique en Allemagne au moment où ce philosophe a commencé d'y faire sensation*, parut dans le fascicule du mois de mai. Villers nous avertit que cette notice ne sera pas un exposé, même succinct, de la philosophie de Kant, mais une esquisse de son œuvre; ce sera comme une introduction au grand ouvrage qu'il prépare. Il raconte la vie du philosophe, nous montre les difficultés que celui-ci eut à vaincre au début de sa carrière, parle de sa science universelle, énumère ses œuvres, s'arrêtant peu sur la première étape de la pensée philosophique de Kant, non sans raison, puisque celui-ci renversa plus tard son premier système. De 1761 à 1781, nous dit Villers, Kant ne publia rien; c'est dans cet intervalle « que s'est préparée et mûrie dans sa tête cette doctrine qui occupe aujourd'hui le monde savant et dont on observe déjà quelques traces dans sa dissertation inaugurale de 1770 ». Après avoir indiqué quelle part revient à Hume dans le changement d'attitude de Kant, Villers montre en quoi celui-ci dépasse le philosophe anglais et comment il est amené à publier en 1781 « ce livre à jamais mémorable », la *Critique de la raison pure*; il retrace l'insuccès du livre (l'attribuant au dégoût général qu'inspire la philosophie) et le chagrin qu'en éprouva Kant. Il parle ensuite de Reinhold qui usa de son influence pour mettre à la

[1] « Les deux morceaux dont vous me parliez, l'un sur la philosophie de Kant, l'autre sur Bonaparte, me paraissent précieux, le premier surtout, si vous avez le bonheur de rendre sensible et clair ce qu'on a jusqu'ici trouvé si obscur. » (16 février 1798.)

[2] *Spectateur du Nord*, vol. VII, p. 9.

mode la nouvelle doctrine, puis du *dictionnaire philosophique* de Schmidt. Grâce à eux, l'indifférence des Allemands est entamée; dès lors, les commentaires, les attaques, les défenses, les explications « se succédèrent avec une rapidité et une abondance extraordinaires » ; le pays est divisé en deux camps. Plus de vingt réputations se sont déjà élevées sur celle de M. Kant. Pour lui, concentré dans une solitude sur les bords de la mer Baltique, il laisse la plupart du temps à ses principaux disciples le soin de parer les coups que lui portent ses adversaires dont, pourtant, le nombre diminue tous les jours. » C'est dans cette attitude recueillie du sage qui se désintéresse de l'agitation mondaine pour s'absorber dans la contemplation des idées, que Villers aime à camper son héros.

La deuxième partie de l'article est un exposé de l'état d'anarchie dans lequel était tombée la philosophie après 1750. Tandis que Bonnet, Hume, Helvétius, Condillac gagnaient des adhérents, Leibnitz et Wolf perdaient chaque jour du terrain; de plus, le sceptique Bayle et son disciple Voltaire avaient « renversé » le trône de la métaphysique.[1]

Telles étaient, en Allemagne, les dispositions générales à l'égard de la philosophie en 1784. La *Critique de la raison pure* semblait consacrer ces tendances négatives; il y a cependant une différence essentielle: Kant admettant qu'il ne sera jamais possible de donner la preuve de l'immortalité de l'âme, de la divinité, de la substance, etc., explique le « pourquoi » de cette impossibilité. « C'est dans ce savant *pourquoi* que consiste une grande partie du mérite de M. Kant », dit Villers. Il a su reconnaître l'origine de nos erreurs, montrer que la connaissance des causes premières est « au-delà de nos facultés » ; non seulement il a « posé la borne », mais « il a donné les moyens de la connaître en tout temps et de ne jamais la dépasser »[2]. Ayant tout soumis à la critique de la raison, Kant rétablit, avec de nouveaux arguments et « sur la base de la moralité », l'existence de Dieu, la réalité de notre libre arbitre, l'immortalité de l'âme. Villers remarque cependant que le philosophe de Königsberg a plus de force pour détruire que pour rebâtir; c'est la seule critique qu'il ose hasarder, encore se hâte-t-il d'en diminuer la portée en déclarant que Kant n'est « jamais faible ni médiocre dans aucun

[1] On affectait de la mépriser et de dire hautement que « ce n'était qu'une chimère », que les questions qu'elle traitait « étaient pour le moins oiseuses en ce qu'elles étaient insolubles. »

[2] A ce propos, Villers note que Malebranche s'était essayé, sans y réussir complètement, à établir les limites de nos facultés.

de ses écrits principaux ». Il a eu le mérite de « réveiller la métaphysique endormie » ; aussi Villers le range-t-il parmi « les grands génies qui appartiennent à tous les peuples et à tous les âges ». La philosophie de Kant a obtenu les suffrages des savants les plus éminents. « Il n'est pas maintenant dans tout le Nord une tête bien organisée, pas un esprit cultivé qui ne fasse de la philosophie critique un sujet de ses méditations. »[1]

Nous avons vu que les Français reprochaient à Kant l'obscurité de son style ; Villers, dans les *Lettres Westphaliennes*, portait un jugement semblable ; mieux informé après une étude plus attentive des écrits du philosophe, il essaye maintenant de le disculper. « Ce n'est pas dans les termes seulement, dit-il, que consiste l'obscurité de la métaphysique pour le commun des lecteurs, c'est dans l'abstraction, c'est dans l'attention et la fixité d'esprit qu'elle exige et dont peu de gens sont capables... Quand tout le monde exercera son esprit et prendra la peine de penser, tout le monde entendra la métaphysique. » Son plus grand désir serait d'inciter ses compatriotes à réfléchir sur cette philosophie, à étudier toutes les questions avec plus de sérieux qu'ils n'ont coutume de le faire, et il termine l'article par ces mots : « Ce qui seul me soutient, c'est l'espoir qu'en faisant connaître à ma nation la nouvelle philosophie je lui aurai payé le juste tribut que tout homme doit à la société en raison de ses moyens et de sa position. »[2]

Cet article, écrit avec verve et d'un style agréable, plaît à Baudus qui ne doute pas qu'il « ne produise un très bel effet ». Le rédacteur en chef, réconcilié avec cette philosophie qui lui paraissait si abstruse auparavant, demande à son collaborateur de donner dans un prochain article « une idée de la philosophie de ce célèbre métaphysicien ». Ne pourrait-il publier dans le *Spectateur* un précis du livre qu'il prépare ?

Parler de Kant, rien ne pouvait plaire davantage à Villers ; mais, ne jugeant pas le terrain encore suffisamment préparé

[1] On comprendra tout l'éloge qui ressort de cette phrase, quand on saura que Villers estime les gens du Nord spécialement aptes à la métaphysique, à l'encontre de ceux du Midi qui semblent mieux faits pour apprécier la poésie. Villers se laisse entraîner à une longue digression sur ce sujet ; nous y reviendrons lorsque nous nous occuperons de Mme de Staël.

[2] Dans la crainte de paraître incompréhensible et de détourner de l'étude de cette doctrine les lecteurs français, Villers prend la peine d'expliquer dans des notes des termes tels que *excentrique*, *éclectisme*, *prémisses* et *conclusion* d'un raisonnement. Satisfait de son essai, Villers prie Baudus de faire un tirage à part pour ses amis d'Allemagne et de France.

pour se lancer dans une exposition, même succincte, de la nouvelle doctrine, il préfère familiariser les lecteurs « avec la tournure d'esprit particulière à ce philosophe, avec sa manière de raisonner et de présenter les idées », en leur offrant la traduction d'un ouvrage « qui ne contient point de métaphysique proprement dite », intitulé: *Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde.* Ces quelques pages renferment « plus de matière » que bien des gros volumes, dit Villers; l'auteur y développe en un vaste tableau la théorie de la perfectibilité. Parti de « l'état sauvage », l'homme a progressé sans cesse pour arriver à la période de « la culture », mais il n'a pas encore atteint le but; « poussé par le désir de connaître, il s'instruit, se perfectionne » sans cesse pour se rapprocher d'un idéal qu'on peut appeler « l'âge de la moralité ». Telles sont les idées développées dans cet ouvrage. Villers donne cette traduction comme complément à celle d'un autre opuscule de Kant, *Projet de paix universelle*, paru en France en l'an IV [1]. Ces nobles idées de paix et de perfection « ont agrandi les miennes, dit-il; elles m'ont paru aussi solides que fines et lumineuses, et surtout, elles m'ont laissé pour longtemps à penser. » Ici encore, le souci de ne rien laisser passer d'obscur le pousse à ajouter, aux trente-trois pages du texte, six pages de notes explicatives [2]. Désireux de voir cet article franchir le cercle restreint des abonnés du *Spectateur* et pénétrer en France, il entre en pourparlers avec Fauche pour obtenir qu'il en soit fait une édition spéciale.

Ne semble-t-il pas maintenant que la voie soit ouverte et que Villers puisse songer à faire un nouveau pas en avant et à donner un court exposé de la doctrine de Kant? Il aimerait auparavant connaître l'opinion des lecteurs du journal sur les deux précédents articles. Le résultat de l'enquête menée par Baudus est peu encourageant [3]. Villers fut profondément déçu et froissé

[1] Villers n'apprécie pas beaucoup cette traduction.

[2] Il définit des termes tels que: *a priori*, *empirique*, *théologie universelle*, etc.

[3] Le 15 mai, Baudus écrit à Villers: « J'ai cherché, Monsieur, à recueillir les suffrages sur le morceau de Kant dont nous avons inséré la traduction dans le dernier cahier du *Spectateur* et il m'a paru qu'il n'avait pas produit l'effet que nous en attendions... Je crois devoir vous en avertir parce qu'il me paraît bien que *(sic)* d'attendre encore quelques mois avant de reparler de Kant. *Sur 500 abonnés, il y en a 450 qui ne lisent pas ces articles ou a qui ils déplaisent*, et vous sentez qu'il est indispensable de consulter leur goût plutôt que le nôtre, au moins sous certains rapports... Préférons autant que possible la littérature légère et la morale traitée légèrement. »

de ce contre-temps dont il ne pouvait rendre responsables que ses compatriotes émigrés, lecteurs ordinaires du *Spectateur*. N'avait-il pas procédé avec assez de ménagements pour les amener, sans qu'il leur en coûtât trop de peine, à comprendre la révolution philosophique provoquée par Kant? Mais il fallait se rendre à l'évidence; au-delà de la frontière, les Français restaient et voulaient rester Français de goût; sauf quelques rares exceptions, ils ne s'intéressaient qu'à la « littérature légère »; tout ce qui n'était pas roman ou badinage poétique leur déplaisait.[1]

Le troisième article sur Kant, qui devait être un résumé de la *Critique de la raison pure*, se trouvait donc renvoyé; il ne parut qu'en avril 1799.

Entre temps, Villers donna plusieurs morceaux dont quelques-uns nous intéressent particulièrement.

S'il est prompt au découragement, s'il souffre vivement de voir qu'on répond si mal aux efforts qu'il tente pour la rénovation de la pensée française, il revient bien vite à l'espoir et adresse, dans le fascicule de juillet 1798, un vibrant appel [2] aux émigrés, sous ce titre: *Idées sur la destination des hommes de lettres* [3] *sortis de France et qui séjournent en Allemagne*. Voici en quelques traits, comment il comprend la tâche des émigrés: « La Providence secrète qui veille au perfectionnement de notre espèce » nous a dévolu le rôle « de servir de moyen de com-

[1] Croyant le calmer et voulant aussi défendre les abonnés, Baudus écrivait à Villers. « Ce n'est pas seulement à nos compatriotes qu'il faut s'en prendre, Monsieur, pour le peu de succès des morceaux de Kant. M. Klopstock et M. d'Archenholz ne m'ont-ils pas dit l'un et l'autre qu'ils n'avaient jamais entendu le philosophe de Kœnigsberg? Il en est ainsi de beaucoup de littérateurs allemands et vous sentez combien leur opinion, ou leur prévention si vous le voulez, fortifie celle de nos compatriotes. »

[2] L'article a été écrit dans la seconde quinzaine de mai 1798.

[3] Parmi tant de Français « aujourd'hui disséminés sur l'Europe entière, il en est un certain nombre que la tournure de leur esprit, leur éducation, leurs goûts, destinaient exclusivement à la culture des sciences et des arts, à la profession d'*hommes de lettres;* ce n'est que d'eux dans ce moment et à eux que je peux parler », déclare Villers. Qu'ils sachent que dans les villes qui les ont si favorablement accueillis, « les sciences et les lettres fleurissent », que ceux qui les cultivent sont honorés. « Nous sommes à l'âge d'or des lettres allemandes, des génies de premier ordre y fleurissent. Nous ne sommes pas « sur une terre barbare ». D'ailleurs, la république des sciences et des lettres n'est-elle pas universelle? Les mêmes études, les mêmes idées, un « enthousiasme pareil pour des objets pareils » ne doivent-ils pas rapprocher les savants de tous les pays, et ces intérêts communs n'en font-ils pas des « frères »?

munication entre deux grands peuples » ; acceptons-le et comprenons-en toute l'importance. Pénétrons-nous de l'esprit allemand, discernons dans les écrivains de l'Allemagne « ce qu'ils ont de bon et qui manque à notre littérature ; qu'une critique saine fasse un choix sévère et envoyons à notre patrie ces précieux matériaux que nous aurons disposés pour elle ! »

On ne pouvait concevoir d'une façon plus pratique et plus grandiose les services que les émigrés seraient capables de rendre à leur patrie. Cette page éloquente laisse bien loin derrière elle la vague grandiloquence du programme du *Spectateur* et l'on ne peut que regretter que l'appel de Villers soit resté sans effet.

Il conseille aux émigrés d'abandonner les intrigues politiques :

« La France est-elle anéantie parce qu'elle est gouvernée par une oligarchie vexatoire ? aujourd'hui république, demain monarchie, dans la diversité des choses humaines, c'est toujours la France qui demeure, c'est la terre qui a nourri nos premières années, qui nous a donné ses mœurs, son langage ; nous y avons puisé ce caractère national, cette fermeté dans le malheur, cette gaieté qui nous soutient et nous console ; là vivent nos parents, nos amis, tout ce qui nous est cher... »

Ces paroles trahissent une émotion et une sympathie qui montrent à quel degré il tenait à sa patrie. C'est à la rendre heureuse et prospère qu'il travaille de toutes ses forces. « Un jour, dit-il, la philosophie calme et froide du Nord vaincra le sophisme enflammé du Midi. » Et sûr de la bonté de la cause qu'il défend, il a confiance en l'avenir [1]. La France n'a pas rétrogradé au point de se refuser à connaître des idées nouvelles ! [2] L'article se terminait par cette phrase que Baudus a supprimée : « France, tu t'applaudiras un jour de tes enfants et si tu t'obstines à ne pas les reconnaître pour tes citoyens, il faudra bien du moins que tu les reconnaisses comme tes bienfaiteurs ! »

[1] « Tôt ou tard, enfin, et quoi qu'il arrive, nous serons payés de nos veilles et de nos efforts par les fruits mêmes que nous verrons les autres en recueillir, par l'estime qu'on sera forcé de nous accorder. »

[2] Travaillons avec ardeur et abnégation, « traduisons, comparons, apprenons aux Allemands et aux Français quelle est leur valeur réciproque » ; nous forcerons la « mère-patrie » à la reconnaissance. « Sans doute... un jour... considérant ces richesses étrangères que nous aurons fait couler dans son sein, elle se rappellera avec attendrissement qu'elles sont dues à notre malheur et à l'émigration du XVIII^me^ siècle. »

Pour entraîner au travail ses compagnons d'exil, il leur annonce que quelques-uns d'entre eux se sont déjà mis à l'œuvre, qu'une traduction du « sublime » Klopstock transmettra « aux Français toutes les beautés de l'Homère allemand », qu'un autre émigré va faire paraître une traduction de la *Révolution du Danemark*, de Spittler; quant à lui, il se réserve de faire connaître à ses compatriotes le célèbre historien et homme d'Etat Schœtzer, le génial Kant, le mathématicien Kaestner et les écrits du physiologiste Brandis.

Sans doute, cet article n'est pas exempt d'exagération, mais la chaleur du style, la conviction passionnée qui perce à chaque mot le rend intéressant au plus haut degré. Baudus doit avouer qu'il est « fort pour plaire aux deux nations »; cependant, bien que Villers se soit abstenu de tout terme blessant à l'égard de ses compatriotes — précaution qu'il n'aura pas toujours — le rédacteur en chef, froissé des éloges que Villers prodigue aux Allemands, supprime çà et là quelques phrases ou épithètes un peu vives. L'auteur s'en offusque. Admettons que Baudus ait fait preuve de goût en supprimant le début de l'article, longue et lourde période dans laquelle la France est comparée à un volcan, la Révolution à un cratère, les émigrés aux cailloux et débris de toutes sortes jetés au loin, on sent que s'il taille avec tant de facilité dans les articles de son collaborateur, c'est qu'il voit avec déplaisir la tendance de celui-ci à priser trop haut la culture allemande, et le parallèle établi entre les Allemands et les Français lui semble presque une trahison envers ses compatriotes. Aussi refuse-t-il d'insérer un article intitulé *Jugement d'une dame allemande sur Zaïre.*

Villers, sans doute à la suite d'une conversation avec Mme de Rodde sur la pièce de Voltaire, fait prononcer par une dame la critique de la célèbre tragédie. Cette critique fine et serrée découvre impitoyablement tous les artifices qu'emploie le poète pour développer l'action tragique malgré beaucoup d'invraisemblances. Tout ce qu'il y a de faux dans le plan de la pièce, les mœurs, les costumes, est relevé. L'interlocuteur français, qui jusqu'alors avait admiré de confiance, est forcé d'avouer que sans les ressorts employés, « il n'y aurait point de tragédie ». Et la dame de conclure: « Quel plaisir ou quelle illusion peut-il en résulter pour le spectateur qui devine à chaque instant les intentions de l'auteur? qui voit que, naturellement, tout devrait arriver autrement qu'il n'arrive? » Elle avait beau reconnaître à la pièce « un vrai don d'émotion », déclarer qu'elle « la relirait et verrait jouer... avec beaucoup de plaisir », cet éloge ne suffit pas à calmer l'irritation de Baudus, d'autant que le morceau se termine par ces mots: « Un des articles de mon catéchisme

littéraire était d'admirer aveuglément la tragédie de *Zaïre*; depuis cette conversation, je ne l'admire plus autant et je suis tout honteux qu'une femme, et qu'une femme étrangère, m'y ait fait apercevoir des taches auxquelles je n'avais jamais songé. » Pour le coup, Baudus se fâche[1] et renvoie le manuscrit avec ces mots: « Nous nous ferions tort en publiant cet article. » On donnait fréquemment *Zaïre* au théâtre de Hambourg; mais était-il défendu de montrer aux Français que les pièces pour lesquelles ils marquaient une admiration exclusive n'étaient, pas plus que les pièces anglaises et allemandes, à l'abri de la critique? On pouvait tout aussi bien « admettre le spectre de Hamlet ou les sorcières de Macbeth » que les invraisemblances de *Zaïre*.

Villers avait envoyé une série d'articles que devaient préférer les abonnés du *Spectateur du Nord*, entre autres, un *Dialogue entre Cromwell et Robespierre aux Enfers*. Robespierre, qui se croit l'égal de Cromwell, se fait remettre à sa place de verte façon. Cromwell lui déclare qu'il n'a été qu'« un insigne poltron » et que jamais il ne serait parvenu à gouverner la France; il ajoute: « Si jamais la France a un Cromwell, ce ne sera qu'un général d'armée, grand capitaine, homme d'Etat, orateur et heureux par-dessus tout. »

Cette allusion à la fortune de Bonaparte nous prouve que Villers prévoyait que la Révolution allait bientôt trouver son maître. Les succès de Bonaparte, une certaine modestie qu'il affectait, le respect et l'amitié qu'il témoignait pour les savants, avaient séduit Villers, qui, pendant un temps, éprouva de l'admiration pour le jeune général et fonda sur lui de grandes espérances pour la rénovation morale et intellectuelle de la France.[2]

[1] « En conscience, écrit-il à Villers, vous défendez Voltaire un peu trop faiblement. On l'attaque sur la plus belle conception de sa pièce, la religion aux prises avec l'amour, et vous avez l'air de l'excuser. »

[2] Villers traduit à ce moment un fragment de l'histoire universelle, de Schlœtzer, sous ce titre: *Histoire abrégée de la Corse jusqu'à la naissance de Buonaparte*. L'ouvrage est resté manuscrit. Voici la dédicace:

« Au général Buonaparte.

Votre naissance, Général, est devenue une époque dans l'histoire de votre patrie. Le moment où vous avez acquis tant de gloire en sera une de l'histoire du monde. Puisse rien de funeste n'en résulter pour vous. Paoli, Corse comme vous, héros comme vous, après avoir été comme vous élevé au commandement des troupes et au maniement des affaires, à l'âge de 29 ans, finit obscurément sa carrière au même lieu et presque dans le même état que Théodore, pensionné par ce gouvernement que vous êtes chargé d'aller détruire. Recevez, Général, l'hommage de cette histoire d'une île qui vous doit être chère et qui, dans notre siècle, a produit deux grands hommes.

Votre ami et camarade: VILLERS. »

Bonaparte venait de partir pour l'Égypte[1]. Tout le monde suivait avec attention la campagne qu'il entreprenait. A cette occasion, Villers publie dans le *Spectateur : La Bibliothèque d'Alexandrie et son prétendu brûlement par les Sarrasins*, article dont le titre seul est intéressant.

Il donne ensuite trois extraits des quatre volumes qui venaient de paraître sur le *Voyage de La Pérouse autour du monde*, heureux de voir les faits réfuter la croyance de J.-J. Rousseau au « bon sauvage » et confirmer la doctrine de Kant établissant que « l'homme le plus civilisé est aussi le meilleur et que le terme le plus élevé de la civilisation sera la moralité. » Il attire l'attention sur le fait que La Pérouse[2] se fit un scrupule de prendre possession de l'île de Mowée au nom du roi, sans tenir compte de l'opinion des 60.000 habitants, et condamne par ce détour la manie conquérante des Français de son temps. Trouvant dans le récit de La Pérouse l'affirmation que les Français avaient introduit des maladies contagieuses à O Taïti, il s'écrie : « Ce seraient donc encore les Français qu'il faudrait charger de ce crime? Nation légère et séduisante, n'es-tu donc faite que pour répandre où tu pénètres tous les germes de contagion et physique et morale? » Ces derniers articles obtinrent un certain succès.

Bien que Baudus n'ait pas partagé toutes les édées de Villers, il tenait à son concours ; aussi, dès octobre, le pressent-il au sujet d'un nouvel engagement. Villers, trop heureux d'avoir un journal à sa disposition, déclare s'en tenir, pour cette seconde année de collaboration, aux conditions du premier contrat ; cependant, il réclame certaines modifications dans la rédaction du *Spectateur* et demande qu'une large place soit réservée aux comptes-rendus des diverses académies du nord de l'Europe. Il se chargerait de ceux de Gœttingue et de St-Pétersbourg et voudrait que Baudus trouvât des correspondants à Berlin, Copenhague et Stockholm. Il souhaiterait qu'on abandonnât la politique pour se vouer plus spécialement à la propagation de la littérature et de la science allemandes en France. Mais Baudus ne tiendra pas compte de ce désir.

[1] Les *observations tirées de M. Niebuhr* sur l'expédition des Français en Égypte nous font connaître l'opinion de Villers sur cette campagne. Elle ne peut amener qu'une suite de guerres terribles où les Français, abandonnés et isolés succomberont infailliblement.

[2] « On s'honore, dit Villers, d'être Français quand on voit que tels étaient les sentiments de la nation et d'un gouvernement qu'on a tant calomnié. »

En janvier 1799, le *Spectateur* publie un examen du discours sur la littérature prononcé par Boufflers[1] à l'Académie des sciences et des lettres de Berlin. Villers, on le croira sans peine, n'est pas, sur tous les points, d'accord avec l'élégant marquis. Nous ne relèverons toutefois que la mention concernant l'*Essai d'exposition des principes fondamentaux de la philosophie critique*. « Ce volume, dit Villers, va paraître incessamment.

En février, il envoie à Baudus un article sur les *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*, par le major Hong-ton et Mungo-Park; on vient de publier de ce livre une traduction française, alors que, depuis longtemps, cet ouvrage est connu en Allemagne; Villers s'étonne que les Français soient toujours les derniers à s'aviser de ce qu'il y a de bon en littérature chez leurs voisins.[2]

Il entreprend l'éloge de l'œuvre de Fathergill pour le relèvement des noirs, en même temps qu'une critique souvent acerbe de la façon de coloniser des Français. Encore sous l'impression de l'expédition d'Egypte, Villers dit un peu vivement leur fait à ses compatriotes, oubliant qu'il est bon de ménager les susceptibilités et que, ce qu'une nation supporte le moins, c'est d'être rabaissée aux yeux de ses voisines.

Il rédige, le même mois, une notice sur la *Société royale de Gœttingue*. Après quelques brefs renseignements sur la fondation et le développement de cette célèbre société — dont plusieurs membres ont été ses professeurs et sont restés ses amis, — il décrit son activité et cite les travaux couronnés. Gœttingue possède les deux institutions indispensables au progrès des lumières: une université pour « cultiver les sciences dans l'état où elles sont parvenues, les enseigner, les répandre »; une aca-

[1] Discours prononcé en septembre 1797.

[2] Si l'on « excepte quelques romans, d'ordinaire plus mauvais que bons, combien d'ouvrages utiles et profonds restent confinés dans les idiomes étrangers, sans que l'homme de lettres français soupçonne leur existence? Il n'est pas douteux, ajoute-t-il, que si des circonstances particulières n'eussent conduit Voltaire à Londres, s'il n'eût mis en vogue la littérature anglaise, s'il n'eût parlé et reparlé à sa nation de Shakespeare, de Newton, Paris fût encore dans une ignorance complète à cet égard. » Veut-on une autre preuve de cette indifférence des Français pour tout ce qui est étranger? « Depuis trente-cinq ans, Kant occupe toutes les têtes pensantes du Nord, les métaphysiciens, les moralistes, les mathématiciens, les physiciens, les chimistes le regardent comme le génie universel qui vient donner une base solide à toutes les sciences, ses adversaires mêmes l'honorent: en France, on sait à peine son nom, et pas un mot de sa doctrine. » Nous verrons, dans un prochain chapitre, ce qu'il y a de vrai dans cette assertion.

démie, société savante dont le but est d'enrichir les sciences de nouvelles découvertes, d'étendre leurs domaines, d'en perfectionner la culture; ajoutons à cela une riche bibliothèque qui a l'immense avantage d'être ouverte à tous[1]. Dans tout le morceau, perce une admiration enthousiaste pour les Allemands. Il profite de l'occasion pour relever une allusion défavorable à Kant, faite par Heyne dans un discours lu à la séance extraordinaire du 17 novembre 1798, à la *Société royale* qui fêtait le 17me anniversaire de sa fondation. Heyne signalait les nouveautés fatales que certains savants introduisent ». Si profonde que soit l'admiration de Villers pour l'illustre philologue, il le blâme assez vertement et déplore la tendance des universitaires à combattre le philosophe pour lequel il ressent une si profonde estime.[2]

Si Villers a combattu le préjugé des Français contre la solide et lourde science des Allemands, il relève aussi chez ceux-ci quelques idées préconçues à l'égard de leurs voisins d'outre-Rhin. On dit couramment en Allemagne que « les Français traitent les sciences superficiellement et avec légèreté », jugement injuste que, plus d'une fois, il a énoncé lui-même; mais il exagérait afin de rendre sa pensée plus frappante. Il signale comme une étroitesse d'esprit le dédain que certains

[1] Voici en quels termes il parle de la bibliothèque: « Chaque jour, aux heures où ce superbe dépôt est ouvert, on peut voir à l'entrée deux files non interrompues de ceux qui y entrent et qui en sortent pour y rapporter, pour en enlever de nouvelles richesses ou pour y aller faire des recherches: ce tableau mouvant ne ressemble pas mal aux abeilles qui se pressent à la porte d'une ruche. — Dans l'intérieur, tout s'exécute avec un ordre, une politesse, un empressement qu'on ne peut assez vanter, de la part des savants qui, dans cette enceinte sacrée, remplissent les fonctions de bibliothécaires et de secrétaires; on dirait qu'on les oblige chaque fois qu'on réclame leurs bons offices et que l'intérêt des sciences est leur intérêt personnel. » Quant à l'Université, elle est « connue dans le monde savant comme celle qui depuis longtemps a le plus de droits à la célébrité et à l'attention générale, qui offre parmi ses professeurs la réunion des plus rares talents dans toutes les parties, qui est ornée des plus magnifiques établissements. »

[2] « Depuis Descartes et Galilée, dit Villers, on n'a cessé de se récrier contre les novateurs, et ce sont les novateurs qui ont porté les sciences au point d'élévation où elles se trouvent aujourd'hui... Quand on est profondément érudit dans les choses passées, il arrive quelquefois qu'on prend malgré soi de l'humeur dès qu'on voit s'élever quelque nouvelle doctrine qu'on ignore et qu'on s'obstine à vouloir ignorer, tandis que de nouveaux savants, des jeunes gens qui n'ont encore aucun poids dans le monde, en deviennent les apôtres et les docteurs. Il est toujours un peu dur de passer de mode et de voir l'attention publique se détourner vers d'autres. »

Allemands manifestent à l'égard de ses compatriotes[1]. Cela le fâche de constater que ces Germains, qui représentent pour lui l'idéal à atteindre, s'abaissent jusqu'au préjugé et il ne peut assez remercier son ami, le géographe de Zach qui s'élève contre cette opinion : « Il s'honore, dit Villers, en la dédaignant. »

Il y a près d'un an que le dernier article sur Kant a paru. Mettant à profit ces quelques mois, Villers a travaillé avec acharnement à s'assimiler la doctrine du philosophe qu'il a le ferme projet de présenter quelque jour à la France. Mais avant d'achever ce livre, il veut préparer l'opinion par une étude plus substantielle que celles déjà publiées. Cet article de trente-six pages, intitulé *Critique de la Raison pure*, est soumis à Baudus[2], qui le parcourt à la hâte avant de le remettre à l'imprimeur et lui en exprime toute sa satisfaction. Mais cette bonne impression ne dure pas, témoin l'*Avis au lecteur*[3] que Baudus met en tête du fascicule, préambule extraordinaire, bien propre à éveiller la méfiance.

Villers se flatte de l'« avantage d'être le premier qui, dans l'idiome de tous le plus répandu, traite de la doctrine du philosophe allemand ». Remarquons son insistance à s'affirmer comme l'introducteur de Kant en France ; nous verrons ce qu'il en faut penser.

Sous le titre de *Critique de la raison pure*, Villers nous présente seulement un « aperçu » de la doctrine.

Que puis-je savoir, que dois-je faire, qu'osé-je espérer ? telles sont les questions que Kant se pose. Mais, avant d'y répondre, il faut résoudre un problème plus général : « Comment l'homme est-il fondé à porter tant de jugements sur lesquels l'expérience ne lui a rien appris ? » en d'autres termes : « comment sont possibles des jugements synthétiques *à priori*... et quand sont-ils valables ? » Le philosophe qui a su exposer ce problème, démontrer la possibilité de le résoudre, « en eût-il donné lui-même une

[1] « Cette opinion ne peut être fondée que sur une petite gloriole nationale dont les dépositaires du savoir humain devraient être exempts. » Ephémérides géographiques, *Spectateur du Nord*, tome IX.

[2] « ... Grâce à vous, je commence à comprendre quelque chose à cette fameuse critique de la raison pure et j'espère que beaucoup de lecteurs vont en dire autant », écrit Baudus.

[3] « Le premier article ne doit pas être lu par quiconque n'est pas disposé à y porter le degré d'attention qu'exigent Locke, Condillac et les meilleurs métaphysiciens. J'espère qu'il satisfera toujours les personnes qui désirant depuis longtemps prendre une idée de la philosophie du célèbre Kant n'ont pu encore y réussir. » (Avis au lecteur.)

fausse solution, a déjà fait faire un pas de géant à l'esprit humain dans la carrière spéculative ».

Que signifient ces mots: *Critique de la raison pure?* En voici la « paraphrase » en langage ordinaire: « examen de cette partie de la cognition (ou faculté de connaître) chez l'homme, indépendante de l'expérience des sens ». Si ce titre n'interprète pas avec une rigoureuse exactitude celui du livre de Kant, c'est du moins « celui qui est exactement rempli et justifié par l'ouvrage ». Dans la métaphysique, en effet, ce n'est pas des sens mais de la raison qu'il s'agit, c'est elle qu'il faut « soumettre à l'examen » afin de trouver « quels sont ses droits et ses facultés pour juger seule et sans témoignage des sens ». Quand peut-elle nous conduire? quand nous induit-elle en erreur? voilà ce qu'il faut savoir.

Villers divise son exposition en deux parties: il intitule la première, *Théorie de la sensibilité* (ou esthétique transcendantale), la deuxième, *Théorie de l'entendement* (ou logique transcendantale).

Toutes nos sensations extérieures et intérieures se rapportent à l'espace et au temps, « les deux grandes toiles sur lesquelles se dessinent les représentations des choses ». Villers s'attarde à prouver que l'espace et le temps sont les formes ou les conditions subjectives de notre sensibilité, parce qu'il sait que les disciples de Locke et de Condillac donnent l'expérience comme unique source de certaines « connaissances universelles et nécessaires », tandis que Kant démontre d'une façon péremptoire que « la base de tout ce qui nous apparaît comme universel et nécessaire n'étant pas dans l'expérience, réside en nous dès avant elle, c'est-à-dire *a priori* ». En d'autres termes, « toute représentation, tout jugement, toute pensée qui porte avec soi un caractère rigoureux de *nécessité* et d'*universalité* absolue ne peut en aucune manière être dérivé de l'expérience » qui ne nous donne connaissance que de faits isolés. Ainsi, ce que l'homme appelle nature est « la somme, le contenu total de ses propres perceptions. » Il est donc évident qu'il faut distinguer deux mondes: le monde expérimental soumis aux lois de l'espace et du temps; le monde intelligible ou « transcendantal » que nous n'avons aucun moyen de connaître.

Dans la seconde partie, Villers démontre que, de même que notre faculté de sentir est conditionnée par l'espace et le temps, de même notre entendement a aussi ses formes propres auxquelles sont soumises toutes nos conceptions. Ces lois de l'entendement ont un caractère d'universalité et de nécessité absolue qui montrent bien qu'elles ne proviennent pas de l'expérience.

C'est sous ces formes que l'entendement, après s'être emparé des impressions fournies par la sensibilité et qui ne sont encore qu'une matière brute, les élabore et les pense. Donc, notre pensée revêt toujours l'une de ces formes. Mais, les objets soumis aux formes subjectives de l'entendement nous sont donnés par notre sensibilité. De l'expérience, notre entendement dégage donc des jugements. A ce moment, la raison entre en jeu, qui, de plusieurs jugements, forme des idées; ce faisant, elle s'écarte de l'expérience. « Entraînée par un attrait dont elle ne peut se rendre compte et qu'elle ne peut dompter, elle descend et monte, par une série de conséquences dans les abîmes de l'infini. » Elle est alors ce que Kant dénomme la raison pure.

Quand on suit la raison pure dans ses excursions transcendantes, on la voit « 1° descendre jusqu'au dernier degré de la divisibilité pour y rencontrer l'*être absolument simple*, l'âme idée psychologique); 2° remonter jusqu'au *tout absolu*, le monde (idée cosmologique); 3° tendre vers l'*absolue et parfaite réalité*, Dieu (idée théologique) ». Ici, l'emploi des catégories de l'entendement, appliquées à ces idées est illusoire et arbitraire. Donc, on a débattu en vain quand on a discuté sur ces questions: le monde est-il infini ou fini? la matière est-elle divisible à l'infini ou non? y a-t-il, ou non, une cause première? etc. En recourant à la méthode critique, on eût évité bien des erreurs et des malentendus.

Villers choisit le libre arbitre comme exemple des solutions que peut fournir la nouvelle doctrine et montre comment Kant « laisse entrevoir qu'on pourra rétablir d'une manière plus solide et sur la base d'une moralité de fait, les points de croyance qui nous intéressent le plus, comme l'existence d'un Dieu, l'immortalité de nos âmes, etc ». Le choix était habile, car si cette explication de l'antinomie de la liberté et du déterminisme est l'une des plus passionnantes, la solution que le philosophe en donne dans sa morale était propre à retenir l'attention des Français qui revenaient peu à peu aux idées religieuses. On leur avait parlé de Kant comme d'un sceptique et d'un athée; tout l'article de Villers combat ces assertions. Il résume en une demi-page tout ce qu'il a dit de Kant, insistant sur le fait que, dans ce court exposé[1], il n'a pu et n'a voulu « qu'inspirer aux penseurs » de sa nation le « désir d'en approcher davantage ». Il espère consacrer à l'exposé complet de la doctrine un autre ouvrage dans lequel il luttera « avec plus de succès contre la terminologie de M. Kant ». Il annonce aussi une traduction de la *Critique*; il n'a pas tenu cette promesse.

[1] 30 pages.

Avant de terminer, il glisse cette note:

« S'il est encore des Allemands qui ne comprennent point ce livre, c'est qu'ils ne veulent point le comprendre. Beaucoup d'écrivains estimables se sont empressés de l'analyser, de l'éclaircir et de le présenter sous toutes ses formes. Je doute que quinze siècles aient fourni à Aristote plus de commentateurs que M. Kant n'en a eu dans quinze années. »

Il se maîtrise si bien dans cet article que c'est à peine si, en quelques passages, il se laisse aller aux vivacités de style dont il est coutumier. Dans sa préoccupation d'être clair, il présente sa pensée sous diverses formes[1]; il ne craint pas les notes au bas des pages, quoiqu'il sache qu'on ne les lit guère; il évite les termes obscurs ou techniques et adopte une disposition typographique nouvelle, donnant en gros caractères l'essentiel de la doctrine et intercalant en caractères plus menus les développements qu'elle lui suggère. Il s'est efforcé d'offrir au lecteur, même le plus prompt à se rebuter, un exposé à la fois clair, peu étendu et intéressant de cette doctrine d'un « génie immortel. »[2]

Villers espérait cette fois être entendu et compris, peut-être même, gagner des disciples à Kant. Il prie Baudus[3] d'entreprendre une nouvelle enquête parmi les abonnés du *Spectateur*. Par retour du courrier, Baudus répond: « Vous me faites trop d'honneur de me croire kantien, je ne suis certainement pas digne du brevet. » Il ajoute que le morceau intéressera « beaucoup de monde », mais « qu'un grand nombre d'autres le sauteront à pieds joints », il cherche à calmer la fièvre d'enthousiasme qui agite Villers. Quelques jours après[4], nouvelle lettre plutôt encourageante; enfin, le 1er juin, il transmet les résultats de

[1] Ainsi, ayant, dans les six premières pages, exposé ce qu'il appelle le problème fondamental de la théorie de Kant, il emploie les deux pages suivantes à refaire sa démonstration, et, pour que l'on ne s'y trompe pas, met naïvement en sous-titre: « Autre manière plus précise d'exprimer le problème fondamental. »

[2] Qu'il appelle son « cher Kantien ».

[3] Le 31 mai 1800, Jacobi écrit à Villers: « Sans doute vous savez déjà que votre exposé de la *Critique de la raison pure* a été traduit en allemand à Kœnigsberg sous les auspices mêmes de Kant... »

[4] Le 7 mai, Baudus écrit: « Il y a ici fort peu de gens (à ma connaissance du moins) en état de lire un article quelconque de métaphysique. Mais je les verrai et sonderai leur opinion sur Kant. Un Anglais qui a bien lu et bien entendu son Locke — ce qui, aux yeux de Baudus, caractérise l'homme intelligent — m'a dit beaucoup de bien de votre article. »

son enquête[1]. Nous y relevons ces deux traits: les Français, pour lesquels Villers a écrit, se sont désintéressés complètement du sujet; les Allemands auxquels ce résumé était tout à fait inutile, non seulement l'ont lu, mais ont estimé qu'il était propre à donner une idée très suffisante de la doctrine de Kant. Si Villers est découragé de son insuccès auprès de ses compatriotes, il accueille avec plaisir les éloges flatteurs[2], les marques d'estime que lui décernent les Allemands. Il n'en a pas moins manqué son but et les quelques Français qui ont parcouru son article, loin d'être gagnés à la doctrine nouvelle, l'attaquaient vivement[3]. Rivarol était au nombre des adversaires. Villers, qui l'avait rencontré à Hambourg et savait quelle influence il exerçait sur le cercle des émigrés, avait essayé de se le rendre favorable. Si les éloges qu'il adresse à Rivarol ont amené ce dernier à retirer la lettre acerbe dont il demandait l'insertion à Baudus, ils ne purent cependant le faire capituler: « Il faudrait, écrit Rivarol à Villers, pour répondre pertinemment à vos désirs.... que M. Kant avouât enfin quelqu'un de ses commentateurs car, tant qu'il restera muet au sein de tant d'interprètes, il paraîtra toujours se réserver le droit de dire: *On ne m'a pas compris, ce*

[1] Il écrit: .... Tout ce qui est Français, léger, peu réfléchissant n'a pas lu, n'a pas entendu ou n'a pas voulu entendre votre morceau; il en a été autrement des Allemands et des Anglais. Je ne vous citerai, entre ces derniers, que le colonel Cronford (frère du ministre) et entre les Allemands, que M. Voght, homme grandement estimé et avec grande raison. Ils m'ont fait l'un et l'autre l'éloge de votre morceau et m'en ont parlé en gens qui l'avaient bien lu. M. Voght m'a dit que vous aviez parfaitement saisi les *principaux contours*, les *linéaments essentiels* de Kant (je conserve ses expressions), qu'on ne pouvait attendre mieux dans un morceau de trente pages; qu'au reste la philosophie de Kant occupait beaucoup moins l'Allemagne aujourd'hui; que cela irait encore en baissant et que ce qu'il avait le mieux aimé dans votre article, c'était la page 35 où vous tirez avec Kant le résultat qu'il n'est pas possible d'avoir une métaphysique, etc. Je vous cite là un homme de beaucoup de sens qui désire au reste que vous donniez la partie morale de la doctrine de Kant.... »

[2] Rheinhold écrit à Villers: « Ich schätze Sie als Philosoph hoch..... » Charles, baron de Dalberg, le futur archi-chancelier de l'empire, lui fera écrire par un ami commun: « .... peu d'Allemands ont aussi bien entendu Kant.... et il est difficile de le mieux rendre. »

[3] Dans cette même lettre du 1er juin, Baudus ajoutait: « Je vous dirai aujourd'hui que votre article sur Kant a fort déplu à Rivarol, qu'il voulait m'adresser une lettre à ce sujet, que je l'avais averti qu'il n'en paraîtrait jamais une dans mon journal où il y eût le moindre trait personnel contre vous, que là-dessus il en avait écrit une fort courte où il n'y avait que quelques plaisanteries sur Kant et pour vous, une sommation d'obtenir du métaphysicien l'assurance que vous l'aviez entendu.... J'allais l'insérer .... lorsqu'est arrivée la vôtre à Rivarol et que celui-ci, assez sensible à la louange, a bien voulu retirer la sienne. Vous a-t-il répondu? »

n'est pas cela... Personne n'a plus que vous les moyens et même le droit d'obtenir un mot d'aveu du prêtre de Kœnigsberg... » Tous les efforts de Villers vont tendre dorénavant à obtenir ce mot d'approbation de Kant.

Ces deux émigrés sont du reste trop différents de caractère; Villers, esprit consciencieux, réfléchi, admirateur de la science allemande, ne peut sympathiser avec Rivarol, le beau parleur à l'esprit vif, pétillant, l'ornement des salons. Or, l'année précédente, Villers avait envoyé à Baudus un article intitulé la *Loquèle* [1] que le prudent rédacteur n'avait pas voulu insérer: « Le morceau sur la *Loquèle*, écrit-il en juillet 1798, a trop l'air de tomber sur Rivarol; je ne recherche pas son amitié, mais il est inutile de l'aigrir. »

Si la doctrine de Kant n'avait rencontré que des détracteurs de cette sorte, Villers en aurait eu facilement raison; mais ceux-mêmes qui passent pour des gens sérieux se mettent de la partie. Pontgérard, ancien professeur d'éloquence au collège de Langres qui s'était retiré à Gœttingue, envoie au *Spectateur* un article dans lequel il critique l'exposé de Villers. Baudus eut d'abord l'idée de l'insérer; il ne lui déplaisait pas de faire entendre une opinion moins favorable au philosophe de Kœnigsberg; puis après réflexion, il change d'avis. Kant déplaît trop aux abonnés; en parler encore, c'est risquer d'augmenter le mécontentement et d'en perdre quelques-uns; il n'entend pas faire un tel sacrifice et prend le parti de ne plus s'occuper des hautes

[1] Voici quelques fragments de ce portrait satirique: « Je veux esquisser quelques traits de l'homme prodigieux, abondant en loquèle et qui sait tout, qui parle de tout, qui tranche sur tout. Voyez-le! il a la tête haute, le coup d'œil vif et méprisant; l'ironie est dans son attitude, l'épigramme est déjà prête à partir. Il parle, écoutez-le: c'est un torrent; il persifle d'abord, taxe d'ignorance ou de mauvais goût tout ce qu'on a dit avant lui; personne n'a encore touché le fond de la question; c'est lui qui va tout éclaircir... Il entre en matière; quel flux de sarcasmes, d'antithèses, de jeux de mots! Le *concetti* italien y brille à chaque parole. Quel galimatias pompeux et pétillant! Je suis étourdi, ébloui! Ce ne sont qu'éclairs, fusées, pétards, et quand ce feu d'artifice est fini, je suis étonné de me retrouver dans les ténèbres.» La manie dominante du siècle est de « tout savoir et raisonner de tout »; l'homme à loquèle « en est le héros ». « Qui ne serait étonné de l'énormité de ses connaissances? Il a dévoré pendant quinze jours un *Sigaud-de-Lafond* et le voilà plus initié dans la physique que Lichtenberg. Il sait la chimie comme Lavoisier, et l'oxygène, l'hydrogène, l'azote sont ses termes les plus familiers. Kant n'est pas plus profond métaphysicien que lui, il tient tout prêt un système qui pourra bien effacer celui de ce philosophe; Blumenbach n'est qu'un enfant en histoire naturelle. De là, il saute à la politique, à l'administration et cite à son tribunal tous les gouvernements. Quant à l'histoire, à la morale, à l'éloquence, à la poésie, à la grammaire, aux belles-lettres, ce sont des babioles dans lesquelles, cependant, il veut bien exceller et donner le ton. »

spéculations philosophiques. Il retourne l'article que, à une seconde lecture, il juge « trop ennuyeux ».

Villers, cherchant une nouvelle occasion de rouvrir le débat, réclamait l'insertion de la lettre de Rivarol. Baudus répond : « Je crois devoir être très sobre de tous articles métaphysiques ; ils conviennent à si peu de gens ! » Du reste, il est brouillé avec Rivarol, puis les nouvelles qu'il reçoit de France le découragent tout à fait de continuer cette polémique[1]. Il a même si grande crainte de paraître trop bien disposé en faveur du kantianisme qu'il l'attaque à l'occasion, même de façon assez perfide. Ainsi, dans l'analyse d'un ouvrage de l'abbé Barruel, intitulé *Histoire du jacobinisme*, il se plaît à rapporter longuement les inepties de l'abbé sur Kant et sa doctrine. Villers se fâche et ne trouve pas suffisant que Baudus se soit borné à déclarer qu'il ne souscrit pas aux jugements de l'abbé. Puisque ces accusations sont injustes, était-il bien nécessaire de les exposer à des lecteurs qui, ne connaissant quasi rien de Kant, n'étaient déjà que trop enclins à n'aborder l'étude de sa philosophie qu'avec des préventions ?

Villers tient à remettre les choses au point, et, sans se soucier des objurgations de Baudus, il lui annonce l'envoi d'un article sur Fichte. Ce philosophe, accusé d'athéisme, avait été chassé de la chaire qu'il occupait à l'université d'Iéna. Villers avait deux excellentes raisons de prendre parti. En premier lieu, cette « affaire malheureusement célèbre » avait causé une grande rumeur dans la république des lettres du Nord de l'Allemagne » — et c'est assez dire l'importance du débat qui émeut si profondément le pays « où se trouve de nos jours la plus grande somme de lumière »[2]. — Puis, une « partie du public étranger à la littérature comme à la langue de l'Allemagne — par cette périphrase, entendons les émigrés — a pris les idées les plus étranges et les plus fausses » sur ce débat. « On y a débité que toutes philosophie nouvelle était prohibée, qu'on y avait découvert une conjuration contre les souverains et contre Dieu, enfin — ce qui irrite le plus Villers, — que M. Kant et tous ses adhérents étaient déclarés athées. »[3]

[1] En effet, Pougens écrit : « Je suis peut-être de tous les gens de lettres parisiens celui qui connaît le moins mal et qui estime le plus la philosophie de Kant ; mais, hélas ! il ne faut à nos lecteurs que des romans, des voyages et des pamphlets.

[2] Des trois nations qui pourraient disputer l'hégémonie à l'Allemagne, la France et l'Italie sont déchirées par les révolutions, l'Angleterre est « exclusivement occupée de sa vaste politique et de son commerce ».

[3] Pour ce motif, Villers résolut de traiter la question et de défendre Fichte que Kant venait cependant d'attaquer, lui aussi. (Voir lettre de Humboldt à Gœthe, 16 septembre 1799.

L'ouvrage de l'abbé Barruel, avidement lu par une partie du public dont il est question », et dans lequel Kant et ses disciples sont stigmatisés de l'épithète de jacobins, donne une certaine consistance à cette accusation d'athéisme. Certes, elle était particulièrement dangereuse au moment où les jacobins étaient la terreur des émigrés et, en France, du parti des modérés. [1]

Cet article nous fait toucher du doigt l'indifférence des Français à se renseigner aux sources. L'absence complète de curiosité philosophique ou littéraire qui caractérise la plupart des émigrés contribuera à détacher Villers de ses compatriotes plus sûrement que toute autre chose.

Baudus, qui à la première lecture avait estimé ce sujet « bien délicat à traiter » est atterré lorsqu'il peut juger l'effet produit. Non seulement il a déplu en France et à Hambourg, mais aussi en Russie où les abonnés du *Spectateur* sont nombreux. Baudus refusera dorénavant tout ce qui touche à la philosophie. Villers se voit contraint d'abandonner l'article qu'il préparait sur la morale de Kant; il « est dans une grande colère »; nous en retrouverons des traces dans l'ouvrage qu'il écrit à ce moment.

Devant renoncer aux articles philosophiques, il se consacrera à la littérature allemande, il se mettra lui aussi aux traductions. Ayant reçu la visite de Delille à Lubeck, il lui suggéra l'idée d'entreprendre une adaptation française de la *Messiade*. Certes, le poème était connu en France; il avait été traduit plusieurs fois, mais ces traductions peu exactes, parfois même mal écrites, n'étaient pas faites pour donner une idée bien favorable du génie du poète allemand. Klopstock en éprouvait d'amers regrets et eût été flatté de voir un poète français de la réputation de Delille se charger de faire une nouvelle traduction, qui ne fût pas une trahison.

Delille ne sait pas assez d'allemand pour comprendre sans peine le poème de Klopstock; il demande donc à Villers une traduction littérale, sur laquelle son adaptation pourrait se modeler. Villers lui soumet la traduction de l'un des épisodes les plus charmants du poème, celui dans lequel *Abbadona* s'oppose, dans le conseil des anges rebelles, à la proposition que fait Satan

[1] « Je hais les jacobins, et les jacobins de tous les partis, déclare Villers, mais je pense qu'on peut bien ou mal raisonner en métaphysique, méditer sur le principe de la cognition humaine, de la morale, des arts, sans être un athée ni un illuminé, qu'on peut enfin être un philosophe et pourtant un très bon royaliste. » Et il ajoute non sans quelque crânerie : « S'il en faut plus que cela, s'il faut adopter les sentiments inverses pour être admis de messieurs les exclusifs, s'il faut déclarer la guerre à tout ce qui est science ou raison, je me récuse. »

de mettre à mort le Messie. Delille après la lecture de ce morceau renonce à son projet [1], le mysticisme de Klopstock diffère trop de sa nature et de son talent, il n'ose s'en faire l'interprète. Villers fit insérer cette traduction de l'épisode d'*Abbadona* dans le *Spectateur du Nord* de septembre 1799, sans y apporter aucun changement.

On a qualifié d'inintelligible [2] le style de ce morceau; c'est aller un peu loin, et l'épithète de français barbare suffirait à le caractériser; encore ce défaut provient-il du souci que prend Villers de rendre aussi exactement que possible l'impression que devait produire la lecture du poème dans le texte original, fût-ce même en faisant quelques entorses à la grammaire et à la syntaxe françaises. Il a eu tort de publier ce fragment sans en modifier certaines tournures trop germaniques. Peut-être voulait-il, comme on l'a dit, opposer à l'ancienne manière de traduire une méthode plus moderne et plus précise? Pourtant nous verrons dans la suite un certain nombre de traductions dans lesquelles, sans cesser d'être fidèle et exact, Villers prend soin d'écrire en un français correct.

Klopstock, irrité des infidélités des premiers traducteurs de sa *Messiade*, déçu de voir Delille renoncer à son projet et *sa dernière espérance* lui échapper, fait retomber sa colère sur Villers et, prenant occasion de quelques expressions mal rendues, écrit à son malheureux traducteur une lettre [3] peu courtoise et même injuste. Villers ne s'en offusque pas; il connaît l'humeur altière du vieux Klopstock et sait qu'en Allemagne ce n'est pas la courtoisie que l'on recherche, mais la vérité et la franchise; son admiration pour le poète reste entière.

Avant de continuer ses traductions, il envoie à Baudus un article intitulé *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande, par un Français.*

Le *Spectateur du Nord* avait déjà publié, en juillet 1798, un article d'Eschenburg sur l'*Etat actuel de la littérature allemande:* médiocre et surtout mal écrit, il ne nous fournit que de courtes observations. Après une comparaison entre les écrivains de France et ceux de l'Allemagne, l'auteur se plaint que les Français mettent trop de dédain dans ces qualificatifs: *gothique* et *tudesque*, qu'ils les dispensent trop volontiers aux choses d'Allemagne. Klopstock, Wieland, Gessner et Gel-

[1] Delille dit: « C'est trop élevé pour moi, il faut que je reste parmi les fleurs. »

[2] *Revue d'Histoire littér. de la France*, N° I, p. 38, année 1906. — article sur le *Spectateur du Nord* par Paul Hazard.

[3] Voir Isler, op. cit., p. 203-204.

lert, dit-il, étaient « loin d'être les seuls génies dont s'enorgueillît » cette nation, bien que les Français ne parlent que d'eux quand il s'agit de *la littérature du Nord*. Il recommande, à côté de la traduction des romans de Lafontaine, celle des romans de Gœthe « pleins d'originalité », et de M. Richter.

Villers trouve ce morceau superficiel et incomplet; Baudus lui-même n'en était pas très satisfait et déclarait ne pas être « fort empressé d'en insérer de nouveaux.... » Mais un éloge d'Eschenburg, paru dans le *Journal encyclopédique*, le fait changer d'opinion et il accepte un second article du même auteur sur les *Nouvelles productions de la littérature allemande*, longue nomenclature des savants et des littérateurs qui n'offre aucune vue d'ensemble, aucun intérêt. Après cet essai aussi infructueux que le premier, Baudus renonce à la collaboration d'Eschenburg et charge Villers d'écrire, dans le courant de l'année, un morceau sur la littérature allemande.

C'est dans le cahier d'octobre 1799 que cet article parut [1]; il porte cette épigraphe significative *Suum cuique*, si nous la rapprochons de cette phrase: « Un arrière coup d'œil sur la littérature antique de la France... vient se mêler à chacune de mes considérations sur la littérature de l'Allemagne... » C'est donc une comparaison que Villers a entreprise et son idée n'est certes pas mauvaise. Ne se rend-on pas mieux compte des choses qui nous sont étrangères en les rapprochant de celles que nous connaissons? Vivant depuis quelques années au milieu des littérateurs allemands qui l'ont « accueilli fraternellement », il va nous faire part de qu'il a entrevu de caractéristique et de frappant [2], nous tracer une image fidèle du mouvement littéraire en Allemagne et faire une esquisse exacte du développement des sciences.

Le tableau se divise en quatre parties: I. *Caractère général de la littérature allemande*; — II. *Organisation*; — III. *Mécanisme matériel*; — IV. *Lois, journaux, esprit, mœurs*. A voir ces titres, ne dirait-on pas que l'on va nous parler d'un peuple inconnu? Telle semble être l'idée de Villers [3]. Cette Allemagne

[1] Article de 33 pages.

[2] « Mon but, dit Villers, ne pouvait pas être d'entrer dans les détails ni de donner une liste, toujours nécessairement incomplète, de noms propres et de titres de livres. »

[3] « L'Allemagne forme un monde à part au milieu de l'Europe moderne; un corps qui a son organisation intérieure, son organisme, ses lois, son activité propre. Rien ne lui est étranger de ce qui se passe chez les autres nations sous le rapport des sciences et des arts, tandis que lui-même leur est totalement étranger. Les richesses s'accumulent dans son sein sans que ses différents voisins s'en aperçoivent; et ici plusieurs mines des connaissances humaines sont exploitées, épuisées même, que là on en est encore à errer sur la superficie. »

savante lui est apparue comme un « phénomène extraordinaire » digne de toute l'attention d'un observateur sérieux ; et il constate, non sans douleur, que même ses compagnons d'exil ignorent tout du pays dans lequel ils ont trouvé une si franche hospitalité.

Villers commence son étude par une description de l'état de la France au moment où il en était parti. Dans ce pays, une seule ville donnait le ton à trente provinces et les applaudissements de ces Parisiens, conquis par les ouvrages « où respirait ce ton de chaleur, d'élégance qui dominait à Paris », décernaient la gloire [1]. A cela vient s'ajouter l'influence des femmes « qui s'étendait jusque sur les productions les plus graves de l'esprit » et qui imprimait à la littérature une certaine « féminisation », accentuant encore ce goût des choses légères qui est la caractéristique des gens de lettres du dernier siècle en France.

Rien de pareil en Allemagne ; l'état politique de ce pays est tout autre et, comme la littérature d'un pays est intimement liée à son état politique et social, la différence s'explique aisément. Là, point d'unité absolue, partant, pas de « centre où tout se fabrique, où tout se juge et d'où tout se distribue ». Berlin voudrait-il s'emparer de l'hégémonie que, non seulement les grandes villes, mais les plus petites, « de simples bourgades, des hameaux où se trouvent relégués des esprits de premier ordre, se révolteraient contre cette prétention ». L'écrivain peut donc se fixer partout où la fortune ou ses affections l'entraînent et il ne craindra nullement de « porter ses pénates dans une très petite ville ou au milieu des champs ». Ainsi, l'écrivain allemand s'adresse [2] :

« à un public dispersé, à l'abri des séductions, des cabales, des prôneries, à un public par sa nature plus simple, plus examinateur ; il cherchera donc plus à instruire qu'à plaire, plus à être qu'à paraître ; il travaillera plus le fond et s'occupera moins de la forme, il fera plus d'estime des choses que des mots, plus de l'érudition que de la pompe du style ; il citera enfin, car sans citer il n'est point de vraie érudition... »

N'ayant pas à se conformer au « goût factice », aux « préjugés » d'un « public réuni en masse »,

[1] « C'est la nation légère, railleuse, avide de plaisir dont était peuplée cette capitale de l'empire qui imposait des lois à la liberté originaire de l'esprit et des talents. C'est elle qui avait proscrit de nos livres une profondeur qui la fatiguait.... Pour que la science osât se montrer à Paris, il fallait qu'elle empruntât une parure si séduisante, tant de voiles brillants, qu'elle en fût presque méconnaissable. » VILLERS.

[2] Dans toutes les citations de cet article nous nous sommes permis de rétablir le texte original dont Baudus s'est plu trop souvent à atténuer les expressions.

« ... il s'abandonne plus librement à l'inspiration de la nature; ... la perfection est pour lui dans le beau absolu; c'est là le but où il tend. L'idée pure du beau.... flotte seule devant ses yeux et devient le type de ses travaux... Cette noble tendance... a été presque partout celle des génies mais on ne la rencontrera nulle part peut-être plus évidente et plus dégagée que dans certaines conceptions du génie allemand. »

Donc, les traits importants à relever dans la littérature germanique sont l'individualisme, l'indépendance de l'écrivain à l'égard de son public, le sérieux et l'érudition. Bien que les femmes soient généralement instruites, elles sont loin de jouir en Allemagne de privilèges aussi étendus qu'en France. Là, elles règnent sur l'opinion et dominent dans les salons; ici, elles mènent « une vie plus retirée, plus domestique ». En France, ce sont les femmes, en Allemagne, ce sont les hommes « qui jugent en dernier ressort ».

On pourrait suivre dans le développement de chaque genre littéraire l'influence de ces deux états politiques et sociaux; Villers prend comme exemple le théâtre où elle éclate plus que partout ailleurs. Ce qui plaît au Parisien, ce n'est pas son voisin qu'il ne connaît guère, mais c'est, dans la foule inconnue, « de saisir les ridicules sans prendre garde à l'individu qui en est porteur »; il lui faut la peinture d'un vice, d'un ridicule, d'un caractère. « L'Allemand, au contraire, fait grand cas de l'individualité »; c'est un homme d'intérieur; il s'ensuit que les scènes domestiques, les tableaux de famille, en un mot tout ce qui retrace les impressions quotidiennes, l'intéresse passionnément: telle est la matière des drames allemands et des romans. Dans le genre dramatique, les Français l'emportent; le théâtre allemand ne possède que de faibles intrigues bourgeoises, car, pour le développement du théâtre, une grande capitale, un public nombreux et riche, une cour qui brille par l'opulence et le goût, sont choses indispensables.

Il aborde ensuite une question de principe. Ceux de ses compatriotes qui s'étaient intéressés à la littérature allemande, tenaient à peu près ce langage à l'égard des écrivains: Votre littérature commence à s'enrichir et à présenter quelques œuvres intéressantes, mais vous êtes encore un peu barbares; votre langue, votre style, la conception de vos romans et de vos pièces de théâtre sentent encore trop le « gothique ». Si vous voulez nous égaler, imitez-nous! Villers est loin de partager cette opinion; il s'élève et s'élèvera toujours contre cette doctrine qui prétend réduire un peuple à l'état de servile imitateur d'un autre et dès le début, il pose ce grand principe: « Chaque peuple a ses mœurs, son génie, sa langue, ses habitudes, ses localités pro-

pres....» Il faut donc « de toute nécessité qu'une littérature soit nationale ». De même que les autres nations, les Allemands se sont mis à l'étude des écrivains étrangers; au lieu de leur dire: Continuez! Villers leur crie: Assez, maintenant; redevenez vous-mêmes! C'est aussi l'avis des Allemands. Il relève les efforts de Klopstock pour inventer de nouveaux mètres et abandonner les alexandrins; mais le poète aurait dû aller plus loin, et, au lieu de chercher ses modèles dans la prosodie grecque et latine, mieux conforme que la française au génie de la langue germanique, il aurait dû faire « un pas de plus » et créer « les mètres qui conviennent à l'allemand ».

La principale cause du développement intellectuel de l'Allemagne, celle qui la met à la tête de la civilisation réside, selon Villers, dans l'importance donnée à l'instruction publique. Beaucoup d'écoles primaires, secondaires, d'écoles spéciales; au-dessus, les universités qui sont dans toute la vigueur que, depuis un siècle, elles ont perdue en France. Mais, dira-t-on, la France a aussi son université, ses académies provinciales, ses sociétés savantes. Oui, répond Villers, mais les universités allemandes sont supérieures; de plus, il convient de rappeler qu'en France, les universités ne constituent pas le corps littéraire, elles n'en sont même pas l'un des premiers organes [1]. Au contraire, de l'autre côté du Rhin, elles forment le lien entre toutes les classes de la population [2] et les étudiants vont porter sur les divers points de l'empire la méthode et le renom de leurs maîtres.

A côté des universités qui répandent la science « parmi toute la nation », des sociétés savantes et des académies où l'on travaille individuellement à la perfectionner, il ne faut pas oublier de nombreuses et riches bibliothèques dont les services sont inappréciables. Enfin, le commerce des livres est « parvenu... à un degré d'activité inimaginable ». Les grandes maisons d'édition sont nombreuses et l'on en trouve dans les plus petites villes; tout le monde connaît les deux célèbres foires de Leipzig. Le nombre des écrivains est considérable, mais tous ne méritent pas l'admiration; « plus il est de gens qui se mêlent d'un métier, plus il s'en trouve qui y excellent ». Ce grand mouvement de librairie met en évidence un fait digne d'attention: « le public des deux sexes [3] a la fureur de lire; chacun veut se monter une petite

[1] « Réduites au rang de satellites, elles étaient effacées, annulées dans le système par l'astre démesuré qui brillait seul au centre. » VILLERS.

[2] « Tout ce qui, dans l'Allemagne, prétend à une éducation un peu distinguée, princes, grands, jeunes hommes de toute naissance et de tout état, vont consacrer quelques-unes des plus belles années de leur vie à entendre les célèbres maîtres qui enseignent dans les universités. » VILLERS.

[3] Villers avait écrit « mâle et femelle ». Certes, il doit être reconnaissant à Baudus d'avoir corrigé.

bibliothèque, il n'est pas de bourgade qui n'ait sa société de lecture. » Quant aux journaux, on ne s'étonnera pas qu'ils soient en nombre prodigieux. Villers les subdivise en deux catégories: «ceux qui se bornent à l'annonce et à la critique des ouvrages nouveaux [1] et les périodiques qui sont des recueils de pièces détachées, de mémoires, de poésies, de dissertations. Tels sont les principaux organes du corps littéraire allemand.[2]

Les Français relevaient avec ironie et dédain la manie d'étiqueter et de classer qui distingue les Germains. Villers ne veut pas laisser passer ces critiques sans y répondre et signaler tous les bienfaits qui sont nés de cet « esprit d'ordre et de système propre aux têtes allemandes ». Grâce à lui, les Allemands ont été les premiers qui aient « vraiment traité à fond, d'une manière systématique et scientifique, la théorie des arts ». On leur doit ces ouvrages d'érudition si nécessaires à l'avancement des sciences. C'est grâce à l'amour général de la lecture et de l'étude, c'est parce qu'il apporte « dans la culture des sciences la gravité et la dignité qui leur conviennent » que le peuple allemand a atteint un si haut degré de savoir. On ne rencontre pas chez lui « l'esprit badaud, ignorant des choses usuelles, qu'on a tant reproché aux Parisiens ». La raillerie y est presque inconnue; « notre mot de *persiflage* n'a point de synonyme dans la langue allemande »; cela tient à un « fond de gravité et de bonhomie inhérente au terroir ».

Dans cet article, Villers s'est efforcé d'analyser tous les moyens employés en Allemagne pour le développement intellectuel du peuple, dans l'intention de «donner un exemple aux Français et de leur prouver qu'ils ne sont plus les premiers [3] il veut les guérir pour toujours de cette orgueilleuse prétention qui

[1] « D'ordinaire, les jugements portés par ces tribunaux sont très motivés et très respectables. . . »; la critique est « docte et fondée »; il n'est pas rare même que ces articles ne forment « d'excellents ouvrages pleins de rapprochements et de remarques curieuses ». VILLERS.

[2] « On sent que ce corps a une vie, une âme active et sans cesse en mouvement, que la circulation est entretenue et égale partout », dit Villers. — On lit entre les lignes: Hélas! la vie littéraire en France est loin de jouir d'une activité aussi riche et profitable! — Et Baudus, blessé dans son orgueil national et désireux d'épargner la susceptibilité de ses compatriotes, faisait suivre la phrase de Villers de celle-ci: « Toute cette marche, cette organisation sont essentiellement ce que nous connaissions en France. » — Cette dernière phrase ne figurant pas dans le manuscrit original ne peut être que de lui.

[3] « Un Français qui n'aura reçu que l'éducation ordinaire, vis-à-vis d'un Allemand élevé comme le vulgaire des gens de son pays, paraîtra communément d'une grande ignorance. » VILLERS.

arrête tout progrès. Il défend avec éloquence et conviction les idées qui lui étaient chères [1]. Quand Mme de Staël les reprendra dans : *La littérature* et *l'Allemagne*, pénétrera-t-elle aussi à fond que lui dans ce qu'il appelle « la nature et le faire » du génie allemand? posera-t-elle d'une façon aussi claire, aussi ferme le problème inhérent au développement et au renouvellement de la littérature française? C'est ce que nous devrons examiner de près.

En terminant ses *Considérations*, Villers compare l'Allemagne à la Grèce antique [2]; — c'est l'Allemagne du Nord qu'il a en vue, et il exprime ses craintes [3] de voir les événements politiques bouleverser ce pays qu'il aime presque à l'égal de la France. Aussi, les attaques sans cesse renouvelées de Napoléon contre les petits Etats du nord ne contribueront pas peu à aviver son aversion grandissante pour l'empereur.

Au reçu de cet article, Baudus écrit à son collaborateur: « Je viens de le lire et il m'a fort intéressé. » Mais, les huit pages d'observations dont il le fait suivre nous montrent sa véritable pensée. Une à une, il relève les comparaisons que

[1] Voici la fin de l'article: « Celui que les circonstances ont placé de manière à pouvoir parcourir d'un œil dessillé et non prévenu la carte de l'Europe savante doit avouer que, balançant tous les avantages divers, la littérature de l'Allemagne l'emporte aujourd'hui sur celle des nations rivales; que le caractère même et le *faire* de cette littérature est préférable sous beaucoup de rapports à toutes celles qui ont existé; qu'il ne manque à la nation que le fléau politique d'une capitale comme Paris pour paraître aux yeux des autres avec l'éclat qui s'impose au loin et pour voir se développer rapidement chez elle ce dernier poli qui, sans donner de valeur plus intrinsèque, donne plus de prix au produit des arts; qu'enfin la répugnance de tous les gens de lettres étrangers à apprendre sa langue, le peu d'empressement à venir s'instruire chez elle et dans ses universités sont la cause unique qui maintient cette étrange barrière élevée entre les lettres allemandes et celles du reste de l'Europe. » Cet article, l'un des plus étendus qui aient paru dans le *Spectateur du Nord*, semble avoir été écrit d'un seul jet. Le manuscrit ne porte presque pas de corrections, l'écriture hâtive indique que les idées se pressaient rapides sous la plume de Villers; on voit qu'il tenait surtout à ce que rien ne lui échappât.

[2] « Ce corps littéraire épars ne rappelle-t-il pas la Grèce honorant un historien en Carie, un philosophe à Priène, un poète en Béotie? Les mœurs simples et hospitalières de la nation aident à la similitude autant que le caractère de sa littérature. Si quelquefois, ce que l'Allemagne a de plus éclairé se rassemblait pour des solennités pareilles à celles des grands jeux de la Grèce, la ressemblance serait complète. » VILLERS.

[3] N'est-ce pas là « que se sont réfugiées pendant ces années de tempêtes civiles les connaissances humaines? C'est là que s'en conserve le dépôt, que s'alimente le feu sacré. C'est à l'abri de la paix qui y règne que les Muses respirent encore sur le sol de l'Europe. Puissent tous les intérêts et tous les gouvernements respecter leur asile! » VILLERS.

Villers a établies entre la France et l'Allemagne et cherche à prouver que celle-ci est restée bien en arrière de celle-là. Il reproche à son collaborateur de n'avoir pas établi un « parallèle entre les meilleurs ouvrages dans chaque genre, entre les auteurs qui s'y sont le plus distingués » dans les deux pays. C'était se méprendre complètement sur les intentions de Villers. Lui qui connaît l'Allemagne mieux que n'importe lequel de ses compatriotes, sait bien qu'il ne suffit pas d'écrire quelques monographies sur les principaux écrivains, ni même de transcrire plus ou moins fidèlement tel ou tel chef-d'œuvre pour faire connaître aux Français un peuple de mœurs et d'esprit si différents des leurs ; il faut chercher à deviner, à pénétrer ce génie étranger: c'est pourquoi il s'est étendu si longuement sur les caractères généraux de la culture allemande, sur les moyens propres à la développer, sur les mœurs de la nation. Il sera temps ensuite de présenter au public français l'œuvre de ceux qui ont marqué dans le développement littéraire et philosophique de la nation étrangère mieux connue.

Comme toujours, dans le feu de la composition, l'expression a parfois dépassé la pensée de Villers; il eût pu présenter sous une forme plus atténuée les critiques qu'il adressait à ses compatriotes. Il s'est efforcé cependant de se montrer juste. N'a-t-il pas, sans détour, fait aux Allemands les reproches qu'il croyait leur devoir faire? Son article ne rend-il pas un compte exact du mouvement littéraire si particulier aux petits Etats d'outre-Rhin? On lui fait un crime de la sympathie qu'il ressent pour cette nation; mais, les Français, en revanche, ne se sont-ils pas, avec autant de parti-pris, attachés à ne voir de l'Allemagne que les mauvais côtés? Certes, des gens à l'esprit ouvert eussent dû ne pas se buter à quelques phrases frondeuses et prêter une oreille moins prévenue à ses conseils.

Ce morceau passe presque inaperçu, les lecteurs du *Spectateur* ne s'intéressant guère qu'aux nouvelles politiques et aux bluettes littéraires. Villers est découragé. Un peuple n'est-il pas condamné d'avance, qui veut n'écouter que les flatteries et qui prétend que l'on ménage constamment ses « préventions nationales » ? Même Baudus, un homme de valeur, se laisse aveugler par les préjugés.

Aussi, dans le fascicule du mois suivant, Villers répond-il aux observations que le rédacteur en chef avait jointes à ses considérations.

Si, en quelques traits, Villers a esquissé la féminisation de la littérature française, il n'entend pas, cela va de soi, parler de l'influence des écrits d'une Sévigné, d'une Maintenon, mais bien

de cette influence indirecte qu'exerçait le beau sexe dans les salons assidument fréquentés par les écrivains. L'idée était claire et la justesse de l'observation ne pouvait manquer de frapper quiconque était au courant de la vie mondaine en France[1]. Baudus, cependant, feint de s'y tromper et annote le passage de cette façon: « Mais que veut dire ce mot *féminisation?* car, en littérature cette expression seule peut paraître un outrage; et je crois entendre l'indignation des Malherbe, des Corneille, des Bossuet, des Pascal, etc., qui comptent pour quelque chose dans notre littérature et qui étaient fort peu féminisés. »

Revenant sur le plan de l'article tel que le lui proposait Baudus, Villers avoue nettement que son but était tout autre. « Vous voudriez, dit-il, comparer la bibliothèque des deux nations et je ne voulais que faire connaître l'esprit de l'une des deux littératures. »[2]

Les Allemands l'avaient mieux compris. Ils se montrent enchantés. Achenholz publie dans son journal *Minerva* une traduction *in extenso* des *Considérations*. Villers, froissé des mesquines et perpétuelles critiques de Baudus, contrecarré dans tous ses projets, songe à abandonner un journal où il ne lui est pas permis d'exprimer ses opinions en toute liberté. Très occupé par la préparation de son ouvrage sur Kant, il se décide à ne pas renouveler son contrat.[3]

[1] L'idée était si juste qu'elle fut reprise par Mme de Staël et par Ancillon. Voir encore Rousseau dans sa *Lettre sur les Spectacles*.

[2] Villers est profondément blessé des corrections de style que se permit Baudus. Nous accordons que ce dernier n'a pas toujours tort, toutefois il aurait pu se dispenser de dénaturer, en l'amoindrissant, la pensée de l'auteur. N'est-il pas aussi français d'écrire, en parlant de poésie, « ces touches vraies », que de remplacer « vraies » par « naïves »? — « Qu'on pense au développement rapide », avait écrit Villers; « qu'on réfléchisse au développement », lui fait dire Baudus. — Villers parle de Vienne; Baudus remplace Vienne par Berlin; il se choque du mot « crudité » et écrit à son collaborateur qui s'offusque de toutes ces corrections: « Si le vrai français a suffi à Racine, à Fénelon, à Rousseau, à Voltaire, pourquoi ne nous suffirait-il pas, et pourquoi créerions-nous à chaque instant de nouveaux mots? On ne sait dans ce français-là ce que c'est que *ville millionnaire*, *féminisation*, *alternation*, *illustration* (dans votre sens), une *caractéristique*, etc., etc. » — Baudus n'oubliait aucune des tracasseries qui devaient pousser à bout son collaborateur.

[3] Baudus prédisait à Villers un insuccès certain en France, à propos du livre sur Kant et s'autorisant de Jacobi qui se serait, dans une conversation, déclaré du même avis que lui, il écrit, non sans ironie, à la fin de novembre 1799, comme Villers déclinait un nouvel engagement au *Spectateur du Nord*: « Achevez donc en 1800 cette ténébreuse métaphysique de Kant, puis nous verrons ce que nous pourrons faire. Mais je crains bien, permettez-moi cette franchise, qu'à cet ingrat travail vous ne gâtiez votre goût et votre style. Il vaut mieux écrire des Lettres westphaliennes... »

Baudus est resté Français et a gardé tous ses préjugés; Villers, transformé par sept années de séjour en Allemagne, est devenu cosmopolite; il a pénétré, de l'aveu même des Allemands, les caractères essentiels qui distinguent le génie de ce peuple de celui des autres nations. Baudus se rend compte cependant qu'il perd en Villers un collaborateur qu'il lui sera difficile de remplacer. [1]

Mais, il s'en faut de deux mois que l'année soit terminée, et, pour tenir ses engagements jusqu'au bout, Villers livre encore quelques articles. Comme avant-coureur de son grand *Dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française* auquel il travaillait depuis plus de vingt ans, Pougens publiait, sous le titre d'*Essai sur les antiquités du Nord et sur les anciennes langues septentrionales* [2], un fragment de son ouvrage. Villers consacre quelques pages à cet essai qui a fait « sensation dans le Nord », non pas que les savants allemands y aient puisé des renseignements nouveaux, mais ils étaient flattés de voir leur littérature ancienne recommandée à l'attention des Français par un livre publié à Paris. Cet ouvrage est surtout remarquable par les promesses de son titre. Villers n'a pas de peine à prouver que, si Pougens connaît bien les Anglais, les Espagnols, les Italiens, il connaît moins l'Allemagne; il aurait dû, pour cette partie de son travail, consulter les ouvrages d'Adelung. Aussi, constatant l'ignorance de l'un des Français les mieux renseignés sur la littérature allemande, ne peut-il retenir cette exclamation qui lui est échappée bien des fois: « En littérature, le sort de l'Allemagne est toujours d'être oubliée par ses voisins de l'Ouest et du Sud! » Mais il a l'espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi [3]. La publication de Pougens est, dit-il, la manifestation d'un « intérêt nouveau pris à des objets et à des peuples étrangers » et propre à combattre « beaucoup de préjugés nationaux », à resserrer « les liens naturels qui doivent unir toutes les têtes pensantes du septentrion et du midi ».

En décembre, Villers publie un article sur Gœthe, certain,

[1] Il regrettait l'auteur des articles sur la pasigraphie, la bibliothèque d'Alexandrie, l'origine de la balantine, le linge des anciens; les articles géographiques tels que le voyage de La Pérouse, la description de la Wolhynie; les dialogues à la façon de Fontenelle (L'ombre du vieux Brutus, Dialogue entre Cromwell et Robespierre); le traducteur d'odes d'Anacréon et des vers du chevalier Croft sur l'arrivée de Delille en Angleterre, articles qui avaient eu un réel succès.

[2] Par Charles Pougens, de l'Institut de Bologne. Paris, 1799.

[3] « Son temps viendra peut-être: *chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.* » VILLERS.

dit-il en note, « d'intéresser tous les lecteurs français en leur parlant de l'auteur de *Werther* »; toutefois, ce n'est pas de *Werther* qu'il sera question, mais bien du poète qui écrivit *Iphigénie en Tauride*. Gœthe était assez peu connu en France et Villers ne risque pas une redite en parlant à ses compatriotes, non seulement du Gœthe homme de lettres, mais de Gœthe ministre et homme d'État. Il rappelle qu'il est l'auteur d'*Otto de Berlichingen*[1] *(sic)*, d'*Egmont*, de *Stella*, de *Clavigo*, et qu'il vient d'entreprendre la publication des *Propylées*, ouvrage périodique consacré particulièrement à la sculpture et à la peinture. Puis il passe à l'analyse d'*Iphigénie* qui est considérée en Allemagne comme le chef-d'œuvre de Gœthe. Dans une comparaison intéressante entre les pièces d'Euripide, de Racine et de Guimond de la Touche sur le même sujet, Villers constate que les défauts de ces pièces proviennent de la fable d'Iphigénie en Tauride, telle qu'elle nous a été rapportée. Gœthe, dit-il, a entrepris de corriger la fable; « il a entièrement altéré l'action du poète. Il a fait un drame très beau, d'une noble et sévère ordonnance, mais n'a point fait une Iphigénie en Tauride; il a traité un autre sujet que celui connu et consacré à la scène. »

Pour que le lecteur puisse juger de la valeur de cette critique, Villers esquisse le plan de la pièce. Voulant satisfaire à la loi d'*unité d'intérêt*, « seule unité que la raison prescrive impérieusement au poète », dit Villers, Gœthe a essayé de sauver le rôle plutôt ingrat de Thoas; il en est résulté l'obligation de « voiler l'éclat » de celui d'Oreste. Gœthe s'est trompé. Reprenant en détail l'étude de la pièce au point de vue de l'émotion qu'éprouve le spectateur, Villers fait un éloge magnifique de la fin du dernier acte et la compare au dénouement de *Bérénice*. Bien qu'il éprouve une admiration profonde pour Racine, — c'est lui qui a engagé le poète Owerbeck à entreprendre une traduction des chefs-d'œuvre du poète français — il a été si ému par la lecture de la tragédie de Gœthe, qu'il n'ose « décider dans quel cas l'intérêt est le plus grand ». Voilà un drame qu'il faudrait traduire! il paraîtrait « avec éclat sur la scène française dont il a la noblesse, la sévérité et la marche ». C'est, du reste, le seul poème allemand dont le caractère se rapproche tout à fait de celui « de nos grands maîtres ». Il ajoute, non sans ironie: D'après l'opinion qu'en ont les Allemands, « il résulterait que la tragédie française est plus de leur goût que le préjugé national ne leur permet de l'avouer ». Il malmène fort le critique qui s'est permis de qualifier la pièce de Guimond de la Touche d'ouvrage *pitoyable* et *détestable*. « Il n'est que trop aisé, dit-il, de

[1] L'erreur fut rectifiée dans un article suivant.

porter des jugements de cette espèce.... il ne faut, pour cela, ni talent ni connaissances quelconques. » Il continue par des considérations sur la vraie critique[1]. On le voit, Villers s'efforce d'être juste et de ne pas se laisser aveugler par ses sympathies. On n'a pas suffisamment tenu compte de sa conscience à faire, comme il le dit lui-même, de la critique objective.

Au lieu de quitter le *Spectateur* dès janvier 1800, comme il le désirait, Villers fut obligé, par la maladie de Baudus, de renoncer momentanément à ses travaux pour venir à Hambourg diriger le journal. Pris à l'improviste, il n'a guère le temps de préparer des articles sérieux[2]. Baudus tient surtout à ce que la partie politique ne reste pas en souffrance et, bien que ce travail l'intéresse peu, Villers récapitulera sommairement les principaux événements de janvier.

Il entreprend aussi l'analyse du *Cours de littérature* que Laharpe publiait en ce moment. L'illustre critique n'est d'ailleurs pas un inconnu pour Villers qui lui avait été présenté lors d'un voyage à Paris. Laharpe avait bien voulu s'intéresser aux essais dramatiques du jeune homme et l'encourager. Aussi, au moment de quitter la France, Villers ressentait il pour Laharpe une vive admiration. Cependant, les trois articles qu'il consacre au *Cours de littérature* sont d'une grande sévérité. Sans doute, les divergences politiques y sont pour quelque chose; mais c'est bien plutôt d'une divergence dans les principes littéraires, dans la façon de concevoir l'histoire du progrès de l'esprit humain, qu'il s'agit entre eux. Aux yeux de Villers, Laharpe personnifie l'esprit classique. Appelé à donner un cours de littérature, il improvisait au jour le jour, devant un auditoire « composé de la plus brillante jeunesse parisienne, de gens de la cour, de femmes, d'Anglais bref, de personnes qui venaient plus encore pour être amusés qu'instruits (*sic*) ». Cette revue rapide des anciens et des modernes, mélange de littérature et de critique, suivant l'ordre à peu près chronologique depuis Homère jusqu'à nos jours, con-

[1] « La vraie critique, dit Villers, procède autrement: elle fait abstraction du juge, elle examine l'ouvrage en lui-même, pénètre dans son esprit, le mesure dans ses diverses dimensions, le décompose, l'analyse et le compare avec les règles les plus célèbres de l'art. Elle est objective, c'est-à-dire s'attache à l'objet. La critique subjective est toujours vacillante, superficielle, elle ne va point au but, mais comme elle est la plus facile, elle est la plus commune. »

[2] Il publie: un *dialogue entre l'Amour et l'Amitié*; des imitations en vers d'odes d'Horace et d'Anacréon; La *lettre d'un député de la Convention nationale à un général français* — c'est l'anecdote insérée par Reinhard dans son Calendrier de 1798, sous le titre: *Liebe und Pflicht, eine neufränkische Geschichte*.

tient certes des morceaux excellents, beaucoup de variété, « quelques traits neufs parmi une multitude d'autres communs et rebattus »; en se moquant des « pédants hérissés de grec et de latin, des érudits, des commentateurs, des faiseurs d'in-folio ». Laharpe fait rire, mais est-ce là un cours? Où est l' « idée fondamentale » autour de laquelle tout vient se classer et se coordonner? où trouve-t-on, dans cette suite de fragments historiques, critiques, le plus souvent polémiques, l'unité de vue et de doctrine nécessaire à toute œuvre qui a la prétention d' « initier à la connaissance des lettres humaines tout lecteur qui, de bonne foi, y cherchera de l'instruction? »[1] Et si cela ne se trouve pas dans l'ouvrage de M. de Laharpe, la cause n'en serait-elle pas à cette méthode purement empirique, à « ce procédé tâtonnant et décidant toujours de ce qui doit être simplement d'après ce qui est » dont les Français sont si fiers! « Les modèles en tout genre ont devancé les préceptes », dit M. de Laharpe. Que prétend-il affirmer par là, sinon émettre « cette petite et oiseuse vérité historique, c'est que la poétique d'Aristote a été écrite après l'Iliade et l'Œdipe-roi, ou tout au plus, en la généralisant, que les hommes ne se sont, la plupart du temps, avisés d'inscrire sur le papier les préceptes d'un art que quand les préceptes féconds avaient déjà produit d'eux-mêmes quelques fruits. » Et Villers ajoute:

« Il est temps enfin de discerner dans toutes nos connaissances ce qui appartient à l'expérience, et ce qui a précédé en nous l'expérience, ce qui lui sert de base, de soutien, ce qui renferme les lois primordiales selon lesquelles elle se règle elle-même. Il est temps de briser la chaîne de cet *empirisme* absolu qui, ne voulant pas sonder assez profondément, ne nous donne pour des principes que des expériences, sans reconnaître que l'expérience elle-même doit avoir des principes pour se régler. »

Ce qui signifie qu'Aristote n'a pas tiré, des poèmes d'Homère et des tragédies de Sophocle, les règles de la poésie épique et de la poésie dramatique, mais que, bien que les préceptes n'en fussent pas encore formulés, ils existaient déjà, et que ces deux grands artistes ont écrit d'après les « préceptes éternels aussi

[1] Ne doit-on pas, dans un cours de littérature, trouver « tout d'abord une bonne et fondamentale théorie de l'art d'exprimer toutes sortes de conceptions, une théorie du goût, du sentiment, en un mot, une esthétique qui forme le jugement et le guide avec sûreté sur les divers objets qui lui seront soumis... ; en deuxième lieu, une histoire des pas qu'a faits l'esprit humain depuis les premiers monuments qui nous restent de ses plus anciens essais, une histoire pragmatique d'un seul jet, qui nous montre tous les développements, la marche de l'esprit? » VILLERS.

anciens que la nature humaine, qui reposent en elle et sont inséparables d'elle ». C'est à cette absence de toute philosophie des arts que le *Cours de littérature* de M. de Laharpe est redevable de ses plus graves défauts: manque de plan et de proportions. Ainsi, l'on passe presque sans transition d'Aristote à Longin, du siècle d'Auguste au siècle de Louis XIV; on saute à pieds joints par dessus le moyen âge. Laharpe se laisse souvent entraîner à une critique personnelle, à des attaques de pamphlétaire qui ne prouvent rien: ainsi, dans le chapitre d'Homère, il est parlé bien plus de Lamothe et de Dacier que du poète grec; et lorsqu'il traite de la philosophie ancienne, Laharpe préfère consacrer au malheureux Sénèque deux cents pages d'invectives sur trois cent cinquante, plutôt que de parler d'une façon approfondie des diverses écoles que représentent Phérécide, Pythagore, Démocrite, Epicure, Socrate, Platon, Aristote, Pyrrhon. Il ne parle pas des littératures orientales, qui comptent pourtant dans le développement de l'esprit humain, et, chose encore plus grave, il néglige complètement les littératures étrangères, surtout celles du Nord.

Quelle différence entre ce cours si superficiel et le manuel dont M. Meusel vient de faire paraître le premier volume sous ce titre: *Leitfaden der Geschichte der Gelehrsamkeit*, bien que ce ne soit qu'un ouvrage élémentaire! [1]

Le cours de M. Laharpe va trouver, en Allemagne, un concurrent redoutable, car une réunion de professeurs « ont jeté les fondements d'un édifice immense, d'une *Histoire des sciences, des lettres et des arts, depuis leur renaissance en Italie jusqu'à nos jours* ». Cet ouvrage considérable s'imprime à Gœttingue « l'une des capitales du monde savant ». Quand il sera terminé, il formera « une sorte d'encyclopédie historique par ordre de matières où chaque artiste, chaque savant trouvera rangés dans un bel ordre tous les documents et les matériaux littéraires qui pourront l'intéresser. »

[1] L'auteur « n'avance pas légèrement que c'est la première fois qu'on entreprend d'écrire un tel ouvrage; il donne au contraire une notice détaillée de tous les auteurs qui ont déjà écrit des histoires, tant de la littérature en général que de quelques-unes de ses branches ou de ses époques, ou qui se sont bornés spécialement à la littérature d'une nation... On sait bien que ce n'est qu'un abrégé, mais cet abrégé a un plan, une marche constante; il est à peu de chose près complet et c'est un vrai fil conducteur, ainsi que l'annonce son titre. Tout y est, érudition et exactitude, et il est parsemé de remarques et de vues neuves excellentes qui décèlent dans son auteur l'homme qui a profondément pensé. C'est un livre en un mot où l'on peut puiser une instruction immédiate, mais surtout, que doit avoir entre les mains, comme un guide excellent, quiconque veut s'instruire à fond de l'histoire littéraire. » VILLERS.

La conclusion se tire d'elle-même. L'ouvrage de Laharpe au point de vue de la critique offre « un grand nombre d'excellentes choses quoiqu'on y trouve bien peu de choses neuves; mais il ne peut se comparer aux ouvrages du même genre qui paraissent en Allemagne pour ce qui est de la profondeur, de la sûreté du jugement, de l'exactitude, de la richesse d'informations et de l'ordonnance du plan. »

Villers dit, non sans dédain, que les Français accueilleront « avec empressement » ce *Cours de littérature* d'une lecture facile et agréable. Ne préfèrent-ils pas en général « dans leurs études cette méthode fragmentaire qui, sautant de branche en branche, favorise la paresse et ne contraint pas la tête d'un honnête homme de se maintenir avec effort toujours dans la même direction pendant le cours de plusieurs gros volumes?» Depuis près de trois quarts de siècle, ne méprisent-ils pas les ouvrages sérieux et ne doit-on pas pour leur complaire présenter les sciences parées de vêtements brillants? Erreur fatale au développement de la science et de la culture générale du peuple!

Chargé seul de la rédaction du *Spectateur*, Villers pouvait en profiter pour puiser plus largement dans les journaux allemands. Il traduit un article de Humboldt qui avait paru dans les *Propylées* sous ce titre: *L'Art des acteurs tragiques français.* Si intéressant que soit le parallèle qu'il établit entre le théâtre allemand et le théâtre français, nous n'en relèverons que quelques traits. Humboldt remarque que le moins instruit des Français parle cependant d'une manière précise; cela tient au fait que, pour chaque pensée, ils ont « une expression toute préparée » et qui la rend avec clarté. L'Allemand, au contraire, « cherche péniblement ses termes ». En France, les écrivains, les poètes, les gens du monde s'attachent avant tout à l'« expression...., la pèsent, l'épluchent sans souvent aller plus loin ». Cet amour de la forme leur fait parfois accueillir avec enthousiasme une idée des plus ordinaires par la seule raison qu'elle a été exposée d'une façon brillante. Il oppose à cela la « bonhomie » de l'Allemand qui « va d'abord au sens...,pardonne obscurité, incorrection même du style pourvu que son cœur ou son esprit soit satisfait. »[1]

Il nous reste encore à parler d'un article important publié par Villers à la demande de Baudus sous ce titre: *Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française.*

Ne semble-t-il pas étonnant que Baudus qui connaît les

[1] Cet article était un fragment d'une lettre à Gœthe que Humboldt lui adressait de Paris.

idées de Villers et qui est loin de les partager, le presse d'écrire ce parallèle? Pour expliquer cette apparente inconséquence, il ne suffit pas de constater que cette question de prééminence est à l'ordre du jour et qu'on la discute partout sans jamais s'entendre. Ne devons-nous pas y voir plutôt une tentative de conciliation de Baudus, qui regrette maintenant la décision qu'a prise Villers de cesser de collaborer au journal? Villers, il va sans dire, s'empresse de répondre aux sollicitations de Baudus.

« La prééminence de fait, c'est-à-dire l'universalité, appartient sans conteste au français », dit-il. Mais cela ne suffit pas pour établir la valeur relative des deux langues; la supériorité de la culture n'est pas non plus un signe de leur valeur intrinsèque, pas plus que la richesse de mots, et c'est mal placer le débat que de le faire porter sur ces divers points. Il croit que le « vocabulaire du français semble bien, à tout prendre, aussi volumineux que celui de l'allemand » et découvre même quantité de classes de mots que la langue allemande ne possède pas.

Si l'on veut traiter à fond cette question, voici les points qu'il importe d'examiner dans chaque langue: sa richesse absolue, sa grammaire, sa syntaxe, son système radical, enfin son euphonie. Il est bien difficile de décider sur le premier point; quant à la grammaire et à la syntaxe, « elles sont également pauvres et défectueuses ».

Villers aborde, d'une façon toute nouvelle pour les Français, la question du système radical. Ici, la supériorité de l'allemand paraît indéniable; ce système jouit « d'autant d'avantages que le grec lui-même »; il possède toutes les racines, tous les mots simples qui entrent dans la formation des termes complexes. On peut déduire de ce fait la haute antiquité de cette langue. Le français, au contraire, « ne subsiste que d'emprunts » faits pour la plupart à des langues encore connues; presque toutes ses racines, tous ses mots simples et primitifs « sont perdus dans le jargon celtique et surtout dans le latin et dans le grec... C'est un idiome superficiel qui, grammaticalement parlant, n'a nulle profondeur; qui de lui-même ne pourrait presque rien produire sans les appuis étrangers sur lesquels il s'étaye. »

Frappé de ce dernier fait, Villers avait même entrepris un *petit vocabulaire des mots français dérivés du grec.*[1] Il n'allait pas jusqu'à penser que la connaissance du grec fût nécessaire pour bien parler français, mais il croyait bon de ne pas ignorer l'origine de quantité de mots de notre langue; aussi prétendait-il, dans ce vocabulaire, donner une explication des « termes de la

[1] Ce travail n'a pas été publié. Villers n'en écrivit que la Préface.

nouvelle chimie et de la nouvelle philosophie critique autant que ces termes sont de nature à n'être point ignorés par les gens qui ont reçu une éducation soignée. »

Exagérant sa pensée, à dessein sans doute, Villers qualifiait le français de « langue la plus timide, la plus misérablement fertile en termes vides de sens, en jeux de mots, en équivoques, en calembours ». Les mots ne forment plus image, ils ont perdu leur énergie. N'ayant plus de racines, le français ne peut plus se créer des termes nouveaux et « s'accroître de son propre fonds »; cela est l'avantage des langues « dont le système radical est intègre et indigène ». Les défauts de notre langue proviennent aussi du fait qu'elle est surchargée d'articles et de particules qui sont un obstacle à la composition des mots, et surtout, de ce que les savants qui ont les premiers cultivé cet idiome ont puisé dans les langues anciennes « quantité de termes qu'ils auraient pu trouver dans les sources nationales »; ils eussent mieux fait de laisser agir le peuple, « artisan illettré », mais qui eût composé des mots intelligibles et plus français. C'est parce que notre langue a perdu sa « force d'amalgame » qu'elle ne peut, à l'imitation de l'allemand, former des mots comme *Wärmemesser*, *Sauerstoff*, *Wasserstoff*, etc. Grâce à cet avantage de s'enrichir de ses propres éléments, l'allemand mérite « d'être compté pour une vraie langue, titre auquel notre jargon ne peut prétendre ». L'allemand est une langue mère, comme le grec; le français ne peut aspirer à ce titre. Il n'est pas le seul, du reste; le danois, le suédois, le hollandais, l'anglais, l'espagnol et l'italien ne sont, comme lui, que des jargons. [1]

Traitant le dernier point, Villers reconnaît que, quant à l'euphonie, la prééminence reste entière au français; toutefois, à étudier de près la prosodie et l'accentuation, on ne peut manquer de trouver la langue allemande plus riche.

En somme, malgré les éloges par lesquels il débute, cet article est un réquisitoire violent contre l'infatuation des Français qui ne voyaient de beau que leur langue. [2]

[1] Pour appuyer son opinion, Villers compare la traduction d'Homère qu'a donnée Bitaubé à celle de Voss, comparaison dans laquelle il s'attache, en outre, à faire remarquer l'infidélité habituelle aux traductions françaises

[2] Il terminait ainsi: « J'ai tâché de me dépouiller de toute partialité pour le français, qui est la langue du pays où j'ai vécu, et pour l'allemand qui est celle du pays où je suis né. J'ai tâché de dire également ce que j'avais trouvé de bon et de défectueux dans chacune autant qu'a pu me le permettre mon peu de lumière dans la science des grammairiens. Je n'ai voulu qu'aider le lecteur à asseoir son jugement sur ces deux idiomes lesquels ont tous deux de grandes imperfections. » Or, n'oublions pas que le lecteur auquel il s'adresse est surtout le lecteur français.

Puisque le *Spectateur du Nord* ne pouvait pénétrer en France il y avait bien des chances pour que cet article passât inaperçu. Cependant, le N° 5 du *Mercure* [1] contenait sous ce titre: *De quelques reproches faits à la langue française et à notre littérature, des nouveaux mots et des locutions révolutionnaires*, un retentissant article non signé, mais qui est de Fontanes.

Fontanes avait vu quelquefois Villers à Hambourg [2], mais les idées politiques et littéraires de ces deux hommes étaient trop différentes pour qu'ils pussent s'entendre longtemps. Grand admirateur des écrivains du siècle de Louis XIV, Fontanes avait comme idéal littéraire de les imiter et de suivre servilement leurs doctrines et professait un réel mépris pour toute littérature étrangère [3]. On comprendra sans peine son antipathie pour les idées de Villers.

Fontanes avait-il lu l'article? On en peut douter en lisant la réponse insérée dans le *Mercure*; elle contient trop d'erreurs.

Il était dans ses habitudes — nous aurons l'occasion de le constater — de se lancer au combat tête baissée et à l'aventure.

Voici le début de cette réponse: [4]

[1] 19 août 1800. 1er fructidor an VIII.

[2] En revenant de Londres, Fontanes passa quelques jours à Hambourg en compagnie de Baudus. Celui-ci recevait de Villers les articles intitulés *Jugement d'une dame allemande sur Zaïre* et la *Loquèle*. Fontanes fut choqué de ces deux réquisitoires contre l'esprit français et le goût classique, et nous soupçonnons qu'il a été pour quelque chose dans le refus de Baudus d'imprimer le second de ces articles.

[3] Sa correspondance avec Joubert nous montre son étroitesse de jugement quand il s'agit d'œuvres étrangères. Vers la fin de l'année 1785, il adresse de Londres à son ami plusieurs lettres dans lesquelles il semble dire qu'on ne fait en Angleterre aucun cas de Skakespeare, de Richardson et de Fielding. En revanche, il remarque que « toutes les tragédies de Voltaire sont traduites et jouées souvent.... que Voltaire, comme poète tragique et comme historien, jouit de la plus grande célébrité ». Voici les impressions qu'il rapportait de son voyage: « Le peuple anglais vaut moins de près que de loin. La patrie de l'imagination est celle où vous êtes né. Pour Dieu! ne calomniez point la France à qui vous pouvez faire tant d'honneur! Lisez dorénavant quelques pages de Shakespeare et toute *Athalie*, toute *Zaïre* et toute *Mérope;* félicitons-nous d'être nés sous ce beau ciel, sur cette belle terre, parmi ces aimables habitants du premier royaume de l'Europe! » — Donc ce séjour à l'étranger avait eu pour effet d'enraciner encore plus profondément chez Fontanes ce sentiment exagéré d'admiration pour la littérature française qu'il mettait bien au-dessus de toutes les autres. Villers, nous le savons, était arrivé à des conclusions toutes différentes.

[4] Notons le ton de méprisante colère que Fontanes y affecte à l'égard de Villers.

« Je viens de lire une dissertation sur la langue allemande et la langue française écrite par un soi-disant Français [1] qui habite depuis dix ans les bords de l'Elbe. On a renouvelé dans ce parallèle des deux idiomes toutes les critiques tant répétées contre le nôtre par ceux qui n'en connaissent pas le génie et qui sont jaloux de son universalité. *Il est faible et pauvre : tous nos écrivains sont timides et monotones, mais rien, au contraire, n'est plus riche, plus énergique, plus varié que les dialectes et la littérature germaniques.* On se sert d'un argument singulier et qu'on croit irrésistible pour démontrer cette supériorité ; c'est que la langue allemande a beaucoup plus de mots que la langue française et que malgré cette abondance, elle s'approprie tous les jours ceux des langues voisines pour s'enrichir encore. On nous propose, en conséquence, d'inventer ou d'emprunter les termes qui nous manquent et, grâce à cette heureuse audace, on nous promet, au lieu de Cinna, d'Athalie et de Zaïre, des drames dignes de *Kotzebue*, d'*Iffland* et de *Schiller*. »

Villers n'avait rien dit de tout cela. Mais Baudus, à la réception de son article, s'était hâté d'écrire à Fontanes pour lui signaler les tendances germanophiles de son collaborateur et l'engager à combattre dans le *Mercure de France* les affirmations de Villers — c'est, du moins, ce que nous apprend une lettre de Jacobi [2] — Fontanes, comme Baudus, estimait que le nouveau courant d'idées que Villers voulait introduire dans la littérature française ne pouvait amener qu'une prompte décadence de la saine tradition classique. Il s'en tient cette fois aux « étranges idées » qu'émettait Villers sur la richesse d'une langue, se réservant pour un autre article d'examiner « ces essais de la littérature allemande à qui on donne de si pompeux éloges pour rabaisser les chefs-d'œuvre français ».

L'article du *Mercure* était si bien dans les idées de Baudus que celui-ci le reproduisit dans le *Spectateur*, en supprimant toutefois certaines attaques trop personnelles.

Plus d'une fois, le trop méticuleux Baudus avait disputé de la correction des termes qu'employait Villers ; il avait horreur des

[1] L'article de Villers avait eu quelque retentissement en Allemagne ; d'Achenholz avait, à son sujet, noté plusieurs observations dans la *Minerva*.

[2] Jacobi à Villers, Hambourg, le 27 sept. 1800. Dans l'entrevue qu'il eut avec Jacobi à Hambourg, au commencement de septembre, Baudus, parlant avec satisfaction de l'article de Fontanes sur Villers, le trouvait « bien tapé ». Jacobi, qui jugeait « excellent » l'article de son ami Villers, ne cacha pas son opinion et fit avouer à Baudus que Fontanes n'avait pas lu l'article qu'il critiquait et qu'il avait été mal renseigné par ses correspondants. Jacobi croyait ne pas trop s'aventurer en affirmant à Villers que Baudus avait « excité » contre lui les rédacteurs du *Mercure de France* « en leur faisant *un faux rapport* » de son « excellent écrit sur la richesse comparative des langues ».

néologismes. Dans ses *Considérations sur la prééminence des deux langues*, Villers touche à cette question dans le passage où il explique l'infertilité de la langue française. « Un peu plus haut, ma plume trop active voulait écrire *énervement*; le Code de de l'Académie m'a averti que nous n'avions relativement à cette idée principale que le verbe *énerver*. Pourquoi n'avons nous pas énervement, adverbe, (d'une manière énervée) énervement, substantif, (état d'être énervé) énervation, (l'action d'énerver), etc., etc., pourquoi? Et il répondait: C'est que le français n'est pas constitué pour produire; « sa richesse est purement empirique, lui-même est comme dépourvu de toute forme *a priori*, de tous moyens constants et uniformes de s'enrichir de son propre fonds. » Il regrettait, avec le président Debrosses, que l'on dise thermomètre, lorsqu'on aurait pu dire mesure-chaleur. L'allemand ne dit-il pas Wärmemesser? [1]

Villers tint à répondre à l'article de Fontanes, qui, non sans perfidie, laissait sous-entendre que Villers avait à Paris des attaches jacobines. Or, rien n'était plus faux, et cette accusation devenait d'autant plus dangereuse qu'à ce moment l'émigré cherchait à rentrer dans sa patrie; ce fut le dernier article qu'il envoya au *Spectateur*. De plus en plus absorbé par ses travaux, aigri par l'opposition de Baudus, il estimait inutile de continuer à coopérer à son journal.

Comme le dit M. Hazard, « dès lors c'en était fini du rôle allemand du *Spectateur du Nord* ». Baudus puisera dorénavant dans les journaux et gazettes de France [2]. Il annonce que, désormais, il donnera « l'esprit des meilleures feuilles parisiennes ». Le journal change donc complètement de but. C'est à peine si, de temps à autre on y trouve, traité de la manière superficielle que préférait Baudus, un article sur le poète Hagedorn, sur *Hermann et Dorothée* de Gœthe, la traduction d'une ode de Klopstock, un compte rendu sur Kant à l'Institut [3], copie textuelle d'une série d'articles où l'on bafouait non seulement Mercier, ce qui eût

[1] Après l'extrait de l'article du *Mercure* que Baudus avait inséré dans le *Spectateur*, celui-ci faisait un certain nombre d'observations, concédant que, s'il était nécessaire de former de nouveaux mots pour désigner les nouvelles découvertes scientifiques, « la langue de l'imagination et du raisonnement est fixée. »

[2] Il consacre plusieurs articles au récent ouvrage de Mme de Staël, *De la littérature*, à l'*Atala* de Chateaubriand, aux *Géorgiques* de Delille. On y peut lire des odes de Lebrun, des fragments de traduction de la *Jérusalem délivrée*, l'*Hymne d'un convalescent au soleil*, une nouvelle historique: *Lionel ou l'émigré*.

[3] Opinion du C. Mercier, membre de l'Institut, sur Locke, Condillac et Kant.

été pardonnable, mais Kant, sa doctrine et les Allemands. C'est là tout ce qui se rapporte à la littérature allemande pendant les deux années que vécut encore le *Spectateur*. Baudus, ayant obtenu la permission de rentrer en France, laissa la direction du journal à Sénac de Meilhan. Quelques mois après, il écrivait un *Adieu du Spectateur à ses abonnés* qui mettait fin à l'existence de l'un des plus brillants journaux français publiés hors de France. S'il laisse entendre qu'il se pourrait que le *Spectateur* reparût plus tard, ce n'est qu'une promesse à laquelle lui-même n'ajoute pas foi.

CHAPITRE III

Introduction de Kant en France.

Villers travaille à une *Exposition de la doctrine de Kant.* — Ce que l'on connaît de Kant en France avant 1801. — Villers dédie son livre à l'*Institut National.* — Analyse. — Accueil fait à l'ouvrage en France : dans les journaux ; à l'Institut. — Profondément déçu, Villers lance un pamphlet anonyme : *Kant jugé par l'Institut et observations sur ce jugement.* — Villers et Degérando. — Le Premier Consul désire être renseigné sur ce nouveau système de philosophie. — Opinions de divers personnages et de quelques cercles de province. — Villers revient en Allemagne. — Tentatives faites par Le Fèvre, Roux-Bordier, Degérando, etc., pour intéresser les Français à la doctrine de Kant. — *Lettre* de Villers *à Georges Cuvier.* — On oublie Kant; silence complet jusqu'au moment où paraît l'*Allemagne* de M^me^ de Staël.

Libéré de tout engagement envers la rédaction du *Spectateur du Nord*, Villers consacrera désormais tout son temps à l'étude de la philosophie de Kant et réalisera son projet de donner à ses compatriotes une idée exacte et complète de cette « nouvelle philosophie ». A l'aurore du XIX^e^ siècle, sa tentative semble présenter quelque chance de succès.

Dès le début de 1799, il se met à l'œuvre avec ardeur, renvoyant à plus tard l'exécution d'autres travaux [1]. Cet ajournement ne satisfait guère son ami Collignon, imprimeur à Metz, qui lui avait suggéré l'idée de quelques-uns de ces ouvrages dont il escomptait auprès du public un accueil bien plus favorable que celui auquel devait s'attendre une étude *aride* et *bien ingrate.* Villers ne se laisse pas distraire de son projet.

La philosophie française lui est antipathique; elle s'use « à tourner éternellement dans le cercle des vétilles empiriques » [2].

[1] Un *dictionnaire*, un *commentaire de l'Astrée*, une *biographie d'Iffland* et une autre de *Frédéric.* Lettre à Collignon.

[2] Essai sur Kant, p. 402, Villers.

Livrée à la classe des beaux esprits et des écrivains à la mode, elle a perdu « en profondeur et en consistance tout ce qu'elle avait gagné en agrément et en popularité ». Ranimer l'étincelle de la philosophie et des hautes spéculations qui seules élèvent le niveau intellectuel et moral des peuples, n'est-ce pas là un magnifique idéal? Quel service plus grand pourrait-il rendre à sa patrie que de l'initier à une doctrine si éminemment propre à fortifier les cœurs abattus par la tourmente révolutionnaire? Le moment paraît opportun; Kant a, dès maintenant, publié tous ses ouvrages importants.

Mais, une première difficulté se présente. Quelle forme Villers donnera-t-il à cet exposé? Fera-t-il des *Lettres philosophiques*, à l'imitation de son ami Jacobi, ou écrira-t-il des *Dialogues* à la manière de Platon? Quant à donner une traduction littérale, il n'y a jamais songé[1]. Après mûre réflexion, il se décide pour « la division naturelle » du sujet qu'il traitera « simplement, sèchement et sérieusement ». Loin de lui, toutefois, l'intention d'être pédant et ennuyeux; du suc trop « âpre » des « fleurs philosophiques de Kœnigsberg », il essayera de composer « une goutte de miel que les bouches françaises trouvent potable »[2]. Et il soumet son plan à Jacobi.[3]

Certes, la tâche qu'il assume n'est pas facile; elle lui semblerait même au-dessus de ses forces s'il n'avait l'espérance

[1] Il répond à Jacobi qui, sur de faux bruits avait cru que tel était son projet: « Cent pages sont plus que suffisantes pour donner aux Français la moelle de la *Critique*. »

[2] Lettre à Jacobi, 25 nov. 1799.

[3] Voici le plan:

1. Quelle idée doit-on se former d'une Philosophie en général?
2. En particulier, d'une Métaphysique? Ce que c'est.
3. Quatre principaux systèmes de Métaphysique possibles et en effet existants.
4. Idée d'un point de vue transcendantal en Métaphysique. Sa nécessité. Destination du Transcendantal et du Transcendant.
5. Quelle Métaphysique a régné jusqu'à présent en France? Empirisme.
6. Son insuffisance pour expliquer les premiers principes de nos connaissances. Il lui faut des fondements plus profonds. Nécessité d'en revenir au Transcendantal, ou à un examen de la cognition humaine.
7. Voilà ce qu'a tenté Kant. Analyse du fameux livre intitulé *Critique de la raison pure*.
8. Ce qu'on peut encore trouver à redire dans ce livre, qui a cependant fait faire à l'esprit humain un pas gigantesque vers le but,

d'être guidé et soutenu par quelques philosophes allemands. Il est jusqu'ici « le seul interprète qui se soit présenté »; c'est là un bien « périlleux avantage ».[1]

Ce plan remporte les suffrages de Collignon, qui conseille de l'envoyer sans retard au *Magasin encyclopédique*. Ce serait une première annonce de l'ouvrage, que Millin publierait volontiers. Il est, de tous les journalistes parisiens, le plus curieux des choses d'Allemagne et celui qui, jusqu'à présent, a consacré au mouvement kantien les articles les mieux informés. Mais, répète Collignon qui est avant tout libraire, le moment est-il venu de lancer un ouvrage de ce genre? Plus d'un indice lui fait supposer que le vent n'est guère à la philosophie.[2]

Villers n'en persiste pas moins dans son projet; un secret espoir lui laisse entrevoir la possibilité d'obtenir sa radiation de la liste des émigrés en dédiant à l'Institut national un ouvrage sérieux. Bonaparte, qui attache encore quelque prix à son titre de Président de la première classe de l'Institut, tient à « rendre à la France tous les gens de talent que la Révolution en a expulsés »[3]. Villers se met donc à l'œuvre sans retard: un

et qui a mis sur le chemin pour y parvenir. Traduction littérale de la dissertation sur l'Idéalisme transcendantal.

9. Comment de cette courte dissertation sont nés de gros livres. Aperçu du *Standpunct* de Beck, de la *Mathéséologie* (Wissenschaftslehre), sectes entre les philosophes critiques. Abus dans leur doctrine, provenant des incursions qu'ils se permettent, sans s'en apercevoir, dans le Transcendant.

10. Résultat en peu de mots, et ce que le sens commun peut garder de la partie spéculative de la Philosophie critique.

11. Court aperçu de la partie morale (Kritik der praktischen Vernunft).

12. Court aperçu de ses principes pour le goût (Kritik der Urteilskraft).

Il craint de donner une idée fausse, incomplète ou obscure de la philosophie critique et « c'est au nom d'une grande nation qui a produit aussi un grand réformateur de la philosophie » qu'il réclame de Jacobi secours et conseils. (Même lettre.)

[1] Lettre à Jacobi, 25 nov. 1799.

[2] Collignon à Villers, 18 germinal. « La nation est occupée d'un seul objet (la Révolution) et passe toute sa vie à ne lire que des journaux ou des ouvrages qui y ont rapport. » Il ajoute: « Le superficiel (*sic*) des Français est un terrain trop ingrat pour que la philosophie y fructifie. Son caractère, pendant dix ans, fut trop comprimé pour qu'à présent il puisse s'ouvrir à d'autre sentiment que la gaieté. » (Lettre de Collignon à Villers, 27 ventôse, an IX.)

[3] (Collignon, 14 avril 1800.) « Quand bien même vous n'auriez aucun moyen pour appuyer votre demande en radiation, je suis certain que cet ouvrage seul vous la fera procurer d'emblée, car il est inimaginable combien le gouvernement cherche à rappeler les gens instruits, et qui, par leur mérite, peuvent être utiles à la chose publique. »

impérieux désir le pousse à revoir sa patrie qu'il a quittée il y a sept ans et à lui consacrer ses forces. [1]

A la fin de l'an 1800, la Société royale des Sciences de Gœttingue lui décerne le titre envié de « membre associé » ; très flatté de cette distinction qui lui semble d'un heureux augure, il puise, dans cette marque de bienveillance de l'une des plus savantes sociétés de l'Europe, un nouveau courage et ne doute plus du succès.[2]

Au début de 1801, son livre terminé, il songe à prendre quelque repos [3]. Parents et amis le pressent de rentrer au pays. « L'air natal », cela seul vous remettra, lui écrit Baudus. Collignon s'ingénie à lui dépeindre les douceurs de l'état politique actuel et, ayant reçu le manuscrit de Villers, il menace l'auteur de ne pas l'imprimer s'il ne vient en corriger lui-même les épreuves [4]. Tout le sollicite donc à avancer l'heure du départ. Les Rodde, ses amis intimes, vont quitter Lubeck, car M. de Rodde, chargé d'une mission diplomatique, compte faire un séjour à Paris. Pourquoi ne les accompagnerait-il pas? Pourquoi n'irait-il pas défendre son livre contre les attaques qui, certes, ne manqueront pas de se produire?

Après bien des démarches, il obtient, par l'entremise de son ami Reinhard, l'autorisation de séjourner quelques mois en France. Rien ne le retient plus en Allemagne [5] et, le 16 floréal an IX, il se met en route.

[1] « Privé par les circonstances de l'avantage d'attacher mon nom aux grands événements qui ont opéré une si mémorable réforme politique dans ma patrie, il se trouvera du moins parmi les noms de ceux qui se seront efforcés d'y opérer une réforme intellectuelle, de hâter le développement de la moralité et de la science », dit Villers.

[2] Collignon lui écrit au sujet de sa nomination: « C'est maintenant à vos compatriotes à suivre un si bel exemple et je ne doute pas que, lorsque vous serez revenu au milieu d'eux, ils n'imitent la Société royale avec le regret d'avoir été devancés par elle. » (Décembre, 1800.)

[3] Dix ans plus tard, alors qu'il était malade, il parlait de ce temps à son ami, le médecin Samuel C.-F. Hahneman, et celui-ci lui écrivait: « Ich wusste längst dass Sie unsern Kant Ihrem Frankreich geniessbar gemacht hatten, habe ich aber nicht bedacht welche ungeheure Anstrengung Ihnen nur allein das blosse Verstehen seiner Kritik der reinen Vernunft gekostet haben mag, da viele deutschgeborne Gelehrte ihn nicht penetriren, nicht verstehen konnten — geschweige noch die Uebertragung Kants in eine Sprache die solcher Ausdrücke gar nicht fähic schien... » (Isler, p. 134.)

[4] Villers n'avait pas eu tout d'abord l'idée de présenter lui-même son livre aux Français, et ne voulait revenir en France que précédé d'un éclatant succès littéraire.

[5] Le 15 floréal, an IX, (6 mai 1801) on lui délivre le passeport au nom de Charles Villers, membre de la Sosiété de Gœttingue.

Si l'on pense aux études ardues [1] que Villers dut entreprendre pour exposer avec toute la précision et la clarté possibles la doctrine de Kant, on comprend sans peine sa satisfaction à mettre à son livre le point final. Au cours de ce travail si absorbant, son admiration pour le philosophe de Kœnigsberg s'est accrue à tel point que nous voyons peu à peu se dissiper tous les doutes qui l'assaillaient au début. Nous ne trouvons, en effet, nulle trace des critiques qu'il semblait annoncer dans le plan adressé à Jacobi; il touche aussi à peine aux abus que commirent « les philosophes critiques » en se permettant, sans s'en apercevoir », des incursions dans le Transcendant. La dialectique de Kant l'a tout à fait convaincu et il attribue ses premiers doutes au fait qu'il était encore mal informé. Il se sent beaucoup mieux renseigné qu'au temps où il écrivait sur le même sujet, pour les abonnés du *Spectateur du Nord*. Il oublie même les moments d'amertume que lui avaient causés les critiques acerbes et souvent injustes qui accueillirent ses articles. Il espère que sa nouvelle exposition du système, plus vaste, plus approfondie, sera plus convaincante et provoquera l'examen impartial des gens sincères. Il a une foi complète dans la sagesse des solutions auxquelles elle conduit et n'admet pas un instant la pensée que les Français pourraient méconnaître sa haute valeur [2] et nier sa supériorité sur l'Empirisme et le Sensualisme qui les gouvernent en maîtres depuis trop longtemps. Aussi, malgré les attaques qu'il prévoit, s'attend-il à un éclatant succès. Il est nécessaire de

[1] « Er scheute weder Zeit noch Mühe vor allen andern die kantischen Schriften mit denen die philosophische Revolution in Deutschland anfing verstehen zu lernen. » (Bouterwek, *Göttingische Anzeigen*, 7. Nov. 1801, N° 179.)

Reinhold écrivait à Villers: « Mit Verlangen sehe ich Ihrem angekündigten Werke entgegen. Nach so vielen und mannigfaltigen Discussionen über die kantisce Philosophie seit mehreren Jahren, und nach einen so reifen Studium als Sie dieser Philosophie gewidmet haben, muss *Ihre Ansicht* derselben viel *Eigenthümliches* und insbesondere auch für mich lehrreiches haben. »

[2] Avant d'entreprendre son travail, il avait écrit à Jacobi: « Que j'aie seulement dix lecteurs, sur ces dix, trois qui me comprennent, sur ces trois, un qui fasse mieux que moi et je suis content. » Mais l'ouvrage terminé, le temps des hésitations qui se trahissent dans cette lettre par une modestie excessive, est à tout jamais passé. « Mon *Exposition de la Philosophie de Kant* qui m'a coûté un travail bien opiniâtre, dit-il à Schultze, va bientôt tomber comme une bombe au milieu de Paris: ce sera le signal d'une furieuse guerre, je le prévois, mais la force me manquera plutôt que le courage. » *Neuer Teutscher Mercur* (Mai 1801).

C'est avec confiance qu'il court à la conquête de la France: Souhaitez-moi force et fortune pour la grande entreprise que je vais tenter de germaniser les Parisiens. » *Preussische Jahbücher*, vol. 27.

noter cet état d'esprit; il nous expliquera le désenchantement et l'amertume qui succéderont à cette trop grande confiance.[1]

La « *Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la Philosophie transcendantale*, par Ch. Villers, de la Société royale des Sciences de Gœttingue », parut à Metz chez Collignon, au commencement d'août 1801. La dédicace porte: « A l'Institut national de France, tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences, juge naturel et en première ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la nation ».

Villers a la prétention d'être le premier et, comme il l'écrivait à Jacobi, « le seul interprète »[2] de la philosophie de Kant en France. Avant de parler de l'accueil fait à son essai, il n'est pas inutile de vérifier la valeur de cette assertion.

Dans le très intéressant *Avant-propos* qu'il a mis à sa traduction de la *Critique de la Raison pratique*, M. Picavet dénie à Villers ce rôle d'initiateur. Nous verrons cependant que cette affirmation n'est pas complètement injustifiée.

C'est par Strasbourg que le nom du philosophe pénètre en France, en septembre 1794, au moment où les « réformateurs à la Robespierre »[3] voulaient y proscrire l'usage de l'allemand. Muller, professeur à l'université de Strasbourg, écrit à son ami, le conventionnel Grégoire: « La philosophie de Kant est encore inconnue en France et elle mérite d'y être transplantée. » Dans une autre lettre, il entre dans des explications sur la tendance de cette philosophie; il parle ensuite du peu de succès qu'obtint dans les premiers temps, en Allemagne, la *Critique de la Raison pure* et de la campagne de Reinhold pour vulgariser la nouvelle doctrine dont il signale la tendance morale. C'est ce caractère de moralité qui a séduit Muller et qui lui fait désirer que cette philosophie trouve en France des adhérents. Elle est la seule capable d' « assurer aux progrès des lumières leur influence salutaire sur les principes et sur les ressorts de la morale et d'une saine religiosité. » Grégoire, intéressé, demande que Muller ou Blessig s'essayent à tracer une « esquisse » de ce système critique. Muller se met à « cette besogne », mais la mort l empêche de l'achever.

[1] Nous lisons dans la préface de la *Philosophie de Kant:* « L'esprit français et l'esprit allemand sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont. L'événement nous apprendra si l'envie d'y passer prendra à un grand nombre; s'il y a vraiment une philosophie *allemande* inconciliable avec une philosophie *française*. » *Essai sur Kant*, p. LXIII - LXIV.

[2] Lettre à Jacobi, nov. 1799.

[3] Lettre de Muller à Grégoire, Revue Phil. 1888.

Remarquons que nous n'avons eu affaire qu'à une correspondance privée. Que Grégoire et Siéyès [1] aient eu quelque idée de la philosophie de Kant, que Mérian et Ancillon [2] en aient parlé plus ou moins directement dans des mémoires philosophiques, il serait téméraire d'en conclure que le criticisme soit connu, répandu et compris en France, ne fût-ce que dans les cercles littéraires et philsophiques de Paris. Parcourons les journaux; ils nous aideront à déterminer ce que l'on savait de Kant et de son école avant 1801.

Le *Moniteur* du 3 janvier 1796 [3] consacre sa rubrique *Littérature étrangère* au *Projet de paix perpétuelle* [4] par Kant. L'auteur de l'article oppose aux « folliculaires assez impudents pour s'avouer hautement les alliés ou les suppôts » des plus « cruels ennemis » de la République, le « célèbre Kant » qui « professe généreusement le républicanisme, non de la France, mais du monde entier ». Ce petit ouvrage se distingue par une « cohérence des idées » telle qu'il n'en peut donner autre chose que la Table des matières; mais il n'en espère pas moins faire naître le désir « d'en avoir une traduction complète » [5]. Cet article de trois longues colonnes y est-il pour quelque chose? le fait est que, à la fin de l'an IV, parut la traduction demandée; elle

[1] Siéyès fut renseigné sur ce nouveau système philosophique par son protégé et ami Reinhard. (Voir biographie de ce dernier par Lang, p. 80 et suiv.)

[2] Voir *Avant-propos* de M. Picavet, p. II à VI.

[3] Tridi, 13 nivôse, an IV, N° 103, p. 410.

[4] Ce petit volume vient de paraître chez F. Nicolovius à Kœnigsberg, dit le *Moniteur*.

[5] Il dit encore que Kant « a produit en Allemagne dans les esprits une révolution pareille à celle que les vices de l'ancien régime ont laissée arriver en France dans les choses ». Il trouve remarquable « la force d'opinion qui soutient la liberté de penser dans quelques parties de l'Allemagne ». C'est la deuxième fois que nous trouvons le nom de Kant dans le *Moniteur*. Le 11 ventôse, an III, N° 161, p. 657, il en fut déjà question, à propos du *Catéchisme patriotique*, répandu en Hongrie et que l'empereur d'Autriche faisait saisir partout. Un correspondant de Francfort disait: « L'esprit public en Allemagne se nourrit d'écrits d'un autre ordre. Déjà le droit public s'est affranchi de ses préjugés et de ses chaînes. C'est en quoi la Révolution française a beaucoup servi. La philosophie de Kant a de nombreux disciples dans les Universités et hors des Universités. On la regarde comme remplie de conceptions neuves sur la nature de l'entendement de l'esprit humain et capable de donner un nouvel essor à la philosophie, qui paraît vouer ses méditations à la liberté des Peuples. » C'est donc surtout par ses idées politiques que Kant commence à être connu en France.

fut loin de produire l'effet qu'on en attendait[1]. Le *Magasin encyclopédique* en donna aussitôt une analyse.

En août, la *Décade philosophique* annonce la traduction[2] des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*. Le *Magasin encyclopédique* en loue « la saine logique » et « les distinctions justes » ; il félicite Kant d'avoir laissé tomber quelques « fleurs » dans le « champ sec et aride » de la métaphysique et remarque que voilà le premier ouvrage du philosophe dont on ait donné une traduction française. Il souhaite que paraissent bientôt celle du traité sur « la paix universelle » et, surtout, celle des « écrits philosophiques qui ont fait tant de bruit en Allemagne. » Ces deux ouvrages secondaires fournissent en somme peu de renseignements sur la philosophie critique.[3]

La même année, le *Magasin encyclopédique*[4] consacrait aux ouvrages de Kant une notice importante. L'auteur, A. Keil, se plaint de ce que les journaux littéraires ne prêtent aucune attention à ce qui se passe dans les pays voisins ; on ignore tout de cette nouvelle philosophie qui a pour but de « fixer toutes les facultés de l'âme ». Kant a tracé « la ligne de démarcation qui sépare les connaissances que nous pouvons acquérir de celles auxquelles nous ne saurions arriver ». C'est la lecture des *Essais* de Hume qui a mis le philosophe sur cette voie ; ses disciples sont encore peu nombreux, mais le nouveau système est destiné à « triompher dans la suite sur tous ceux qui l'ont précédé ». La Hollande et l'Angleterre accordent déjà quelque attention au criticisme qui a « révolutionné les sciences et mis dans l'obligation de les renouveler ».[5]

[1] Kant avait exprimé le désir que cet opuscule fût traduit en français et s'attendait à le voir exercer quelque influence. Reinhard s'était mis à l'œuvre avec zèle, en décembre 1795. Reinhard abrégea beaucoup et envoya la traduction à Siéyès. Qu'en fit ce dernier? l'a-t-il fait paraître sous le voile de l'anonyme? A ce moment paraissait la traduction française dont nous avons parlé.

[2] Par Hercule Peyer-Imhoff.

[3] Ce n'est pas sans à propos que Villers écrit: « On a fait d'ailleurs parmi ses œuvres un choix singulier de quelques morceaux pour les traduire dans notre langue. Comment peuvent-ils donner à un Français la plus légère idée du réformateur de la philosophie? C'est comme si, à un étranger curieux de connaître notre Montesquieu, on allait expliquer dans sa langue un chant du *Temple de Gnide*, l'*Essai sur le Goût* et deux ou trois *Lettres persanes*. Il est évident que c'est l'*Esprit des lois* qu'il faudrait interpréter à cet étranger. » Préface de l'*Essai sur Kant*, p. XIX.

[4] Vol. IX.

[5] En terminant, Keil donne quelques brèves indications sur chacun des ouvrages de Kant, en recherchant quelle a été l'influence de ce système sur les différentes parties de la philosophie.

En 1797, paraissent les *Réactions politiques* de Benj. Constant. Traitant, dans les deux derniers chapitres, des *principes* et de l'*arbitraire*, l'auteur prend à partie, à propos de sa théorie du mensonge, un philosophe allemand qu'il ne nomme pas. Il est aisé de deviner qu'il s'attaque à Kant. Celui-ci affirme qu'il est du devoir de l'homme de ne jamais mentir, quelles qu'en puissent être les conséquences. Benj. Constant s'inscrit en faux contre cette opinion; l'idée d'un devoir étant inséparable de celle d'un droit, un homme n'a aucun droit sur une vérité qui pourrait nuire à un autre. Ayant eu connaissance de cette critique par l'intermédiaire du journal *Frankreich*, Kant, contre son habitude, ne dédaigne pas d'y répondre et envoie aux *Berlinische Blätter* une longue lettre à ce sujet. Un écho du différend parvient en France grâce à Millin, qui publie une *Lettre sur la philosophie de Kant* que lui adresse un ami d'Allemagne. L'auteur [1] montre peu de bienveillance envers l'illustre professeur et l'accuse de substituer « une conscience factice » à la « conscience naturelle ». Pour Mounier, la vérité demeure « dans les limites très étroites que l'ignorance n'atteint point et que franchit sans s'en douter la science présomptueuse ». Il termine par ces mots: « J'apprends chaque jour de plus en plus à me défier de la métaphysique et à respecter le bon sens. » Voilà de quelle manière superficielle fut donnée, pour la première fois en France, une idée de la morale de Kant. [2]

Nous avons déjà parlé des *Lettres westphaliennes* et des articles que Villers publia dans le *Spectateur du Nord*; ils ont, du reste, été très peu connus en France, puisque, Mme de Staël elle-même, si curieure qu'elle fût de nouveautés littéraires, n'eut connaissance des *Lettres westphaliennes* qu'au moment où l'auteur lui en fit présent en 1802.

[1] L'émigré Mounier, comme nous l'apprend la correspondance de Gœthe et de Schiller. Gœthe estimait peu les idées philosophiques de Mounier. Voir Briefwechsel zwischen Schiller und Gœthe passim, lettres du 28 février et du 14 mars 1798.

[2] Dans le compte-rendu que la *Décade philosophique* consacre aux *Réactions politiques*, elle revient aussi sur cette question et se pose en adversaire de B. Constant; mais s'abstenant d'entrer dans le vif de la discussion, elle laisse à celui-ci le soin de « démêler cette querelle avec le philosophe de l'Allemagne qu'il cite ». L'obligation de dire la vérité n'existe, disait B Constant, qu'envers celui que cette vérité intéresse, « chaque homme devient ainsi juge du droit qu'a un autre de savoir la vérité, du cas où il lui conviendra de la dire, c'est-à-dire, de la vérité même ». C'est trop arbitraire, estime la *Décade* qui croit à la vérité absolue et n'approuve nullement le raisonnement de B. Constant.

En 1798, c'est dans le *Magasin encyclopédique*[1] qu'il faut rechercher des renseignements nouveaux sur le criticisme. Nous trouvons, dans le XVIII[e] volume, un article sur l'*Etat présent de la philosophie en Allemagne*. L'auteur[2] estime que les partisans de la nouvelle philosophie ont trop négligé « l'analyse de nos idées, l'unique moyen de les rendre claires et précises ». Il trace une rapide esquisse de la lutte engagée entre les partisans de Wolf et de Leibnitz d'une part, et les disciples de Kant de l'autre. Ces derniers ont gagné à leur cause la jeunesse, les journaux importants, et accaparent presque toutes les chaires universitaires. C'est un danger car « le règne d'une secte quelle qu'elle soit... est nuisible au progrès des sciences. » Certes, une doctrine « qui gagne beaucoup de crédit chez une nation sortie déjà des ténèbres de l'ignorance » ne peut manquer d'avoir « un mérite réel », et le criticisme « peut prétendre à juste titre à celui d'avoir proposé le premier des questions très importantes sur la possibilité et sur la nature de la science, sur les fondements de la philosophie et de nos connaissances », questions négligées par les précédentes écoles; il a même donné « des solutions nouvelles », délié les esprits. Mais il reste encore bien des objections spécieuses à résoudre, des « ambiguïtés d'expressions à écarter », plus d'une obscurité à éclaircir. Aussi recommande-t-il, dans sa conclusion, d'attendre avant de se déclarer pour Kant. Tous les plans de réforme philosophique ne sont pas encore venus au jour; le moment n'est donc pas encore là de trancher le débat. C'est à cet éclectisme expectant que l'étude des querelles philosophiques d'outre-Rhin amène l'« observateur impartial ».

Au volume XIX du *Magasin encyclopédique*, nous relevons l'accusation d'obscurité si souvent lancée en France contre Kant.[3]

Ce journal donne aussi des traductions des œuvres du philosophe. Nous trouvons au volume XXI celle du premier cha-

[1] A propos de la publication des œuvres de Bürger, le *Magasin encyclopédique* constate que les Anglais accordent une grande attention à la littérature allemande. Il relève l'opinion flatteuse qu'ils ont de Wieland: ils le traitent de « grand philosophe », tandis qu'ils qualifient Kant de « métaphysicien aride et subtil », et ne trouvent « rien de nouveau » dans ses ouvrages, sinon « les mots ».

[2] L'article non signé est, sans doute, de Degérando. M[lle] de Rathsamhausen qui devint plus tard sa femme lui parla de Kant dans plusieurs de ses lettres. (Lettres à Joseph Degérando et Camille Jordan, 17 février 1798 et 16 avril 1798.)

[3] « C'est le propre de la philosophie de Kant de redoubler les ténèbres des choses difficiles », y lit-on.

pitre de la *Métaphysique des mœurs* que Griesinger, le traducteur, publie sous ce titre: *Comment le sens commun juge-t-il en matière de morale?* Il démontre que, pour être moralement bon, il faut prendre la ferme résolution de « mettre de bons principes en pratique », sans se préoccuper que le but proposé soit atteint. Dans le combat entre le devoir et les sens, les vrais principes de morale risqueraient de sombrer; il faut, aux uns et aux autres, « tracer des limites »; « le sens commun n'y saurait suffire », c'est là le travail du philosophe.

Un second fragment *Conjectures sur le développement progressif des hommes* est tiré du IIIe tome des *Œuvres mêlées de Kant.*

Ces deux morceaux sont précédés de quelques lignes de Millin. Ce journaliste remarque que, bien que la philosophie de Kant « fixe aujourd'hui l'attention d'un grand nombre de personnes », il en est peu qui « connaissent encore ses principes et ses écrits ». « Le *Magasin encyclopédique*, ajoute-t-il, est le seul journal français dans lequel on trouve des morceaux assez étendus sur sa doctrine. » Une courte note placée à la fin du même volume relate les efforts de M. Nitsch pour introduire et propager le kantisme en Angleterre. Il est de fait qu'à ce moment, le criticisme gagnait des partisans, non seulement en Angleterre, mais encore en Hollande, en Suède et dans le Danemark. [1]

En 1799, Griesinger envoyait, de Leipzig, une nouvelle traduction empruntée à l'*Anthropologie pragmatique* que venait de publier Kant. Le *Magasin encyclopédique* l'insère sous ce

[1] Dans ces pays, on avait fondé des journaux où l'on discutait avec acharnement *pour* ou *contre* Kant. La France seule se tenait sur la réserve. On était si peu au fait du criticisme à Paris que l'on y avait admis « que le philosophe allemand n'avait été que l'écho des philosophes français ». *Le Nord littéraire*, janvier 1791. — *Monthley Magazin*, octobre 1796. *Le Nord littéraire* prétendait que seuls les Allemands domiciliés en France s'occupaient de Kant. Nous savons que ce n'est pas tout à fait exact et que non seulement Grégoire, B. Constant, Millin et quelques autres s'y intéressaient, mais que Siéyès publiait une brochure en latin dans laquelle il attaquait la doctrine. L'Espagne même se mêle au mouvement kantiste, et .W de Humboldt qui s'y était rendu en 1799 annonçait à Gœthe qu'à Agen, dans le midi de la France, un professeur s'était mis à l'étude de la philsophie de Kant et que, même à Madrid, le philosophe était connu, au moins de nom. (Humboldt à Gœthe, 28 nov. 1799.) Il est certain qu'on ne peut établir de parallèle entre l'activité philosophique qui se manifeste en France et celle que l'on peut observer en Allemagne à cette époque. Dans ce dernier pays où la théologie occupait naguère « toutes les têtes pensantes », « on remarquait à la foire de Leipzig, en 1799, que la philosophie l'avait presque complètement bannie, et, des $^{11}/_{12}$ du catalogue général qui lui étaient autrefois réservés, il ne lui en restait plus qu'un. » *Le Nord littéraire.*

titre: *De l'Egoïsme*. Le journal n'est pas entièrement favorable aux principes de la doctrine et, dans une courte note sur le *Kantianisme*, on relève complaisamment qu'en Hollande, van Hemert, disciple du philosophe de Kœnigsberg, venait de trouver un adversaire acharné en la personne du professeur Cras. Se faisant l'écho des journalistes de Gœttingue qui entonnaient un « sic transit gloria mundi », on déclarait que Fichte commençait « à faire oublier en Allemagne le philosophe Kant ». C'était annoncer, en somme, que la nécessité d'étudier sa doctrine n'était plus si pressante puisqu'elle passait déjà de mode. Il était douteux, ajoutait-on, que « tout cela » valut mieux « que Locke et Condillac ».

Enfin, le *Magasin encyclopédique* se décide à donner une biographie de Kant, traduite de l'*Allgemeine Jahrbücher*. Un voyageur (qui signe P.) y raconte sous forme de lettre les impressions que lui a laissées une visite au philosophe. Kant, dit-il, n'est pas un de ces penseurs qui édictent des lois pour ne pas les suivre; « il s'est fait lui-même esclave de la raison.... il vit comme il enseigne ». Ces mots sont, dans la pensée de l'auteur, « le plus grand panégyrique » qu'on puisse faire « de ce grand philosophe ».

L'année précédente, D. Secrétan [1], professeur de philosophie à Lausanne, avait traduit et publié un opuscule du « célèbre Kant »: *Le philosophisme démasqué et la philosophie vengée*. Cet écrit est divisé en deux parties. La première contient des aphorismes sur la « fausse philosophie »; la seconde, sous forme d'aphorismes également, défend la « vraie philosophie ». La conclusion est un avis à la jeunesse « sur les écueils à éviter et la marche à suivre dans la recherche de la vérité. »[2]

L'annonce des traductions de Secrétan dans le *Magasin encyclopédique* ayant passé sous les yeux de Collignon, celui-ci écrit à Villers, alors dans le plus fort de son travail: « Vous voyez... tout le monde s'en mêle, mais n'a ni la patience ni le courage de traiter cette matière à fond; ils craignent de s'y enfoncer et de s'y perdre. Il n'y a que vous qui ayez la force de braver et de vaincre tous les obstacles. » Il ajoute : « Je ne veux pas être

[1] Secrétan poursuivait, par cette publication, un but politique et social. Il annonçait la traduction d'un autre ouvrage de Kant sur la « philosophie des mœurs » mais il attendra pour la publier que les circonstances favorisent « davantage les études et les lectures sérieuses et approfondies ». Le *Magasin encyclopédique* donna l'annonce des deux ouvrages de Secrétan dans son volume XXVII (1799).

[2] Secrétan avait traduit cet ouvrage non de l'allemand, mais du latin.

moins entreprenant que vous et certainement je coopérerai à son entrée dans le monde quand votre enfant sera venu à terme. »[1]

Tous avaient en effet peur « de s'y enfoncer et de s'y perdre » et s'effrayaient d'avance de la renommée d'obscurité qui entourait le criticisme d'une auréole funeste. Voulons-nous avoir l'opinion du clan philosophique de Paris à ce moment? Lisons, dans le même volume, la « *Seconde lettre au C(itoyen) Millin sur une question d'idéologie* proposée pour sujet de concours à l'Institut national »[2]. « L'analyse! l'analyse! » s'écriait P. S., l'auteur de l'article, elle seule sauvera du vague et de l'incertitude, elle seule nous guidera dans un temps où une nouvelle philosophie digne du Xme siècle couvre de ses ténèbres le nord de l'Allemagne, et que ses enthousiastes sectateurs nous donnent comme le code de cette raison universelle, qui doit servir de base à toutes nos connaissances, un livre écrit dans un jargon barbare, dont le titre seul est un non-sens et le contenu, le plus inintelligible galimatias qui soit encore sorti d'une tête humaine »[3]. Voilà, en quelques traits, renversé de fond en comble ce bel édifice qu'avait mis plus de vingt ans à élever un des plus vastes génies du Nord. Jamais la suffisance n'a, sous un dédaigneux mépris, masqué son ignorance avec une telle désinvolture. Il n'était pas besoin d'une diatribe si injuste pour démontrer que la philosophie doit et peut être « traitée avec autant de clarté et de précision qu'aucune autre science ». Comme plusieurs de ses compatriotes, P. S. ne voit dans la philosophie qu'obscurité et contradiction; il est inutile de perdre son temps à en sonder les arcanes, elle n'a rien d'une science. Arrière la philosophie! qu'elle cède le pas à la « psychologie »! C'est le sens d'un second article publié par P. S. dans le même journal![4]

Il nous reste à parler d'un dernier essai d'exposé du kantisme aux Français, essai plus consciencieux, plus favorable aussi à la nouvelle doctrine que tous ceux que nous venons de mentionner. Nous le trouvons dans le *Conservateur*[5], publié en l'an VIII par François de Neufchâteau.[6]

[1] 18 brumaire, an VIII (9 novembre 1799).

[2] *Magasin encycl.* vol. 27, p. 27 à 41.

[3] Craignant que l'allusion ne fût pas assez transparente, P. S. ajoute cette note: « C'est de Kant et de sa prétendue philosophie que je veux parler. Ses partisans me pardonneront difficilement de m'être exprimé avec si peu de réserve sur cette fameuse *Critique de la raison pure* qu'ils regardent comme le Palladium de l'école kantienne. »

[4] Vol. 28, troisième lettre au C. Millin sur une question d'idéologie, p. 147 à 174.

[5] A Paris, chez Crapelet.

[6] Cet ouvrage fut présenté à l'Institut dans la séance du 10 floréal. (Picavet, *op. cit.*)

Pour répandre en France les richesses littéraires et philosophiques que recélait l'Allemagne, Neufchâteau avait eu « l'idée de faire travailler *(sic)* à une revue »[1] germanique qui aurait renseigné ses compatriotes sur « les directions que les savants donnaient à leurs travaux et les résultats obtenus ». « Les circonstances peu favorables » avaient arrêté cette entreprise, mais, pour sauver de l'oubli un certain nombre de morceaux déjà recueillis et qu'il trouvait intéressants, il les réunissait sous le titre de *Conservateur* et les offrait au public en deux volumes, se déclarant tout prêt à continuer la rédaction de ce journal.

Dans le second volume, Neufchâteau réserve une place si considérable à la philosophie de Kant qu'il croit nécessaire de rappeler que le système « qui fait tant de bruit, qui occupe tant de penseurs, à qui ses sectateurs ont fait une si grande réputation » est « jusqu'à présent peu connu » des Français. Retenons cet aveu d'un membre de l'Institut.

« Kant a remplacé Leibnitz » et a fondé une nouvelle école. Neufchâteau croit « rendre service » à ses lecteurs en réunissant « les morceaux les plus propres a faire connaître ce système »; il les prévient qu'ils auront besoin de « patience et d'attention pour saisir ces idées métaphysiques que l'on dit peu intelligibles en allemand » et qu'il est, par conséquent, « très difficile de rendre dans notre langue. »[2]

Les articles introduits avec de telles précautions sont au nombre de trois, réunis sous ce titre commun: *Choix de divers morceaux propres à donner une idée de la philosophie de Kant qui fait tant de bruit en Allemagne*[3]. Les deux premiers, signés V***, sont empruntés au *Spectateur du Nord;* ce journal ayant été interdit en France dès le début, ces articles conservaient, en effet, leur caractère d'inédit. Ce sont les deux morceaux que Villers avait donnés en 1798[4], *Notice littéraire sur Emmanuel Kant et l'état de la philosophie en Allemagne au moment où ce philosophe a commencé à y faire sensation*, et la traduction de l'*Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde, par Kant.* Nous ne reviendrons pas sur ces deux morceaux dont nous avons parlé dans un précédent chapitre.

Le troisième est la traduction de la: *Théorie de la pure religion morale considérée dans ses rapports avec le pur christianisme.*

[1] Préface, p. 12.
[2] Préface, p. 15.
[3] Vol. II, p. 29 à 226.
[4] *Spectateur du Nord*, vol. V et VI.

L'auteur de cette traduction, Ph. Huldiger, y ajoutait des « éclaircissements » et des « considérations générales sur la philosophie critique »[1]. L'analyse excellente qu'a donnée de cet ouvrage M. Picavet [2] nous dispense d'en refaire une; nous nous contenterons d'indiquer en note [3] les titres des six chapitres. Ces pages portaient en épigraphe ces paroles de saint Matthieu (ch. V, v. VIII): « Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu. » Les notes commencent à la page 175; nous y relevons ce qui suit: Le but de Kant a été « de détruire toutes les chimères de l'imagination et d'affermir à jamais les bases d'une science aussi belle, aussi nécessaire, aussi universelle que la métaphysique[4]. Il a voulu « rétablir dans ses droits » cette science tombée dans le discrédit parce qu'elle semblait n'être plus que « la science des rêves ». Pour cela, il a séparé « totalement les connaissances que nous fournit l'expérience de celles que nous acquérons par le simple raisonnement ». Il a prouvé qu'il est impossible de connaître les choses en elles-mêmes, « mais qu'il suffit de les connaître pour nous et relativement à nous »[5]. C'est là le premier principe de cette philosophie; en voici le second: « La source des connaissances de l'homme est dans lui, c'est-à-dire dans la manière ou dans la forme dont sa sensibilité, son entendement et sa raison, qui sont les trois organes de son savoir, lui permettent de saisir la multitude des objets[6]. » Si l'on ne peut connaître les objets matériels, à plus forte raison, « les objets immatériels sont-ils au-dessus de notre conception intuitive », et les prétentions des métaphysiciens « qui veulent raisonner sur les attributs positifs des êtres invisibles »[7]

[1] Cette traduction n'était pas celle de l'original dont les dimensions auraient, certes, effrayé les Français. Huldiger s'était servi d'un « abrégé » qu'on employait dans « les cours de quelques Universités d'Allemagne »; encore en avait-il laissé de côté certains détails pour n'offrir au public qu'un « écrit peu volumineux » et « propre à sonder son goût ». (Vol. II, op. cit. p. 176 à 177.)

[2] op. cit. p. VIII et IX.

[3] Ch. I. L'homme est méchant de sa nature, il y a un mauvais principe en lui.

Ch. II. Il y a dans l'homme un bon principe qui dispute au mauvais la domination sur cet être.

Ch. III. L'entière défaite du mauvais principe ne peut avoir lieu que par l'établissement d'un empire divin sur la terre.

Ch. IV. Il ne peut y avoir d'autre culte véritable qu'un culte moral dans l'Eglise, image du royaume divin.

Ch. V. Des mystères.

Ch. VI. Sur le moyen de la grâce.

[4] p. 122. [5] p. 212. [6] p. 213. [7] p. 223.

ne sont-elles que « hautes folies ». Cependant, si la raison ne peut les atteindre, elle donne à ces « objets transcendants une réalité suffisante pour nous ». C'est ainsi que « le raisonnement assure nos droits, nos devoirs, nos espérances, notre perfectibilité indéfinie et toutes les relations harmoniques qu'il nous importe d'établir entre les êtres. En un mot, les bases de nos sciences, celles de la religion, celles de l'ordre social, sont toujours vraies pour nous; soyons assez sages, conclut Huldiger, pour nous borner à cette réalité sans en chercher une que nous ne pourrions pas atteindre. »[1] Kant a donc voulu s'opposer à la fois au dogmatisme « qui part d'assertions préalables supposées démontrées » et au scepticisme « qui rejette la possibilité d'aucune certitude »[2]. Sa méthode consiste à « analyser avec soin la nature, la destination et l'étendue des diverses facultés de notre intelligence et à déduire de cet examen, non ce qui est vrai, ce qui est positif en soi-même, mais ce qui est nécessairement indubitable et de toute réalité pour nous.[3] » De là, le nom de *critique* donné à cette philosophie.

Les divers ouvrages de Kant « ne tendent à rien moins qu'à produire les plus grands changements dans les opinions humaines [4] » ; ils ont fondé une science universelle et, « bien médités » et compris, ils peuvent servir de « fil pour se conduire à travers le labyrinthe où les idées sont encore disséminées ». Ils seront « la clef du sanctuaire où la vérité se cache à tous les regards ».[5]

Si incomplet que soit cet exposé, c'est cependant le meilleur que nous ayons rencontré jusqu'ici; nous y trouvons quelques-uns des points principaux du système retracés avec clarté et sympathie. C'est là un trait que nous avons eu rarement l'occasion de relever chez les auteurs des précédentes études. En outre, par le choix qu'il a fait de cet écrit, Huldiger[6] coupait court aux allégations des ennemis du philosophe qui préten-

[1] p. 223. — [2] p. 212. — [3] p. 212. [4] p. 175. [5] 225.

[6] Huldiger est un pseudonyme sous lequel M. Picavet croit reconnaître Dortsch, professeur à l'université de Mayence, ou quelque ami de Grégoire. Picavet, op. cit., note p. 7 et 8. L'auteur n'est autre que P. de Laverne, professeur d'histoire au collège de St-Cyr (?); il avoue la paternité de cet article du *Conservateur*, quatre ans plus tard, dans sa *Lettre à Ch. de Villers* (p .82, publiée chez Heinrichs et Levrault, Paris, an XII). Il avait traduit, en 1798, cet ouvrage qui, croyait-il, pouvait rendre de grands services dans les circonstances où se trouvait alors la France. « Divers motifs » (sans doute la crainte des idéologues) lui avaient fait adopter ce nom de guerre. Laverne est « loin » de « croire infaillible » la philosophie de Kant, mais elle a, « sur les petits systèmes modernes des encyclopédistes et autres sectes, une telle supériorité que ceux-là ressemblent à côté d'elle aux armes de bois dont se

daient que la nouvelle doctrine était une défense de l'athéisme, ou du moins, du scepticisme. Il comptait faire un exposé plus complet du système.[1]

Seize mois après que Neufchâteau eut présenté à l'Institut national ses deux volumes du *Conservateur*, Villers lui soumettait à son tour, en août 1801, sa *Philosophie de Kant*.

Voici comment peut se résumer la situation à ce moment: Kant n'est pas inconnu en France; un certain nombre d'articles ont été publiés sur lui, soit dans la *Décade*, soit dans le *Magasin encyclopédique*, mais ils sont plutôt biographiques et anecdotiques et ne touchent guère à la philosophie même. Quelques-uns, sortis de la plume d'Alsaciens ou d'Allemands, sont rédigés dans un sens favorable au criticisme, les autres contiennent presque tous de superficielles ou violentes attaques et trahissent, de la part des auteurs, plus d'ignorance et de suffisance que de souci de pénétrer la pensée du philosophe[2]. On a traduit quelques opuscules, mais on s'est gardé de toucher aux œuvres principales; ceux mêmes qui avaient entrepris des exposés plus complets ont abandonné leur travail[3].

servent les enfants dans leurs jeux pour représenter les coups terribles et décisifs des armées ».

Villers, tout en critiquant le choix de l'ouvrage, estime que les quelques *considérations* dont l'auteur le fait suivre prouvent qu'il « a passablement saisi les points principaux» de la philosophie kantienne, que cependant, «leur brièveté » ne permet pas, « à des lecteurs encore non initiés » de s'en former une idée précise. *Essai sur Kant*, Préface LXI.

[1] p. 177. —Il ne croyait pourtant guère au succès puisqu'il écrit: « Si je ne réussis pas, d'autres après moi seront plus heureux; il me restera la consolation d'avoir ouvert une carrière qui mérite d'être parcourue. »

[2] Voir le jugement que porte sur ces premiers essais l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* (N° 222, Freitag, den 6. August 1802).

[3] Des « différentes dissertations en français et des extraits des principaux ouvrages parus à l'occasion de la nouvelle philosophie » que Keil avait promis, rien n'a été publié. — Secrétan garde en portefeuille sa traduction de la *Philosophie des mœurs* et Huldiger, qui promettait « de découvrir la base de l'édifice » dont il n'avait « montré que le premier étage » reculait devant un insuccès quasi certain. — Degérando, rentré en France, « avait projeté » d'écrire une traduction annotée de l'analyse du criticisme par Kiesewetter, de la *Métaphysique des mœurs* et des *Prolégomènes* de Kant, « ouvrages qu'il lui paraissait convenable de faire connaître en forme. » *Histoire comparée des systèmes philosophiques*, par Degérando, vol. II, p. 175. Ayant communiqué à plusieurs de ses amis ces traductions presque achevées, il avait renoncé à les publier, tellement on l'en avait dissuadé. Ainsi, ceux-mêmes qui rapportaient d'Allemagne une connaissance plus approfondie de la doctrine, se sont découragés. Il n'a encore paru aucun ouvrage important contenant un exposé à peu près complet des idées générales du nouveau système philosophique, et, sans exagérer,

Pendant seize mois, les journaux se sont tus; il semble que le public lettré de France se désintéresse tout à fait de cette nouvelle doctrine; enfin, en juin 1801, une polémique s'engage à ce sujet dans le *Publiciste*. Disons quelques mots de ces articles [1] qui précèdent de peu la publication du livre de Villers.

L'auteur du premier [2] présente la *Critique de la raison pure* comme « un chef-d'œuvre inouï de paradoxes et d'obscurités » sur lequel « mille commentateurs ont déjà exercé leur sagacité ».

Le lendemain, l'un des rédacteurs [3] revient sur le sujet pour atténuer un peu l'outrecuidance de ces jugements. Il reconnaît l'intransigeance des disciples de Kant, mais il affirme que celui-ci « fut toujours étranger à l'enthousiasme et au fanatisme de ses écoliers ». C'est un excellent homme dont « le langage est d'une obscurité déplorable », surtout dans sa *Théorie de la religion considérée dans ses rapports avec le pur christianisme* [4] ; il est plus clair dans ses *Observations sur le sentiment du beau et du sublime;* son goût est de fort mauvais aloi [5]. C'est un homme respectable et de mœurs honnêtes, qui tient à ses opinions « comme tout vieux professeur » ; un tel homme « peut être le chef d'une école philosophique en Allemagne », il ne sera, certes, jamais « un oracle du goût en France ».

Vingt jours plus tard, paraît le troisième article [6]. Peut-être est-il bon de rappeler que, dans l'intervalle, Villers, arrivé à Paris, s'est acquis plus d'un ami dans la rédaction du *Publiciste*. L'auteur de ce dernier article attire l'attention sur « l'enthousiasme » qu'a soulevé en Allemagne la nouvelle école philoso-

Lefèvre a pu dire, dans la préface de sa traduction de Kinker: « On n'a rien écrit en cette langue, ou du moins rien publié jusqu'à ce jour qui puisse faire soupçonner que les Français prennent le moindre intérêt à une science toute nouvelle dont le premier effet sera infailliblement de terminer à jamais de funestes dissensions.... » *Exposition succincte de la Critique de la raison pure*, de Kinker, trad. par Lefèvre, p. II.

[1] Il y en eut trois.

[2] *Publiciste* du 9 Messidor, an IX. Lettre du 2 Messidor (21 juin) adressée de Stuttgart.

[3] Suard, peut-être.

[4] Remarquons que l'ouvrage ainsi mis en cause est celui qu'a traduit Huldiger.

[5] N'ose-t-il pas placer Klopstock à côté de Virgile, appliquer à Homère et à Milton l'épithète de « gigantesque », prétendre qu'Ovide, et bien plus, les contes de fées français « sont, de toutes les sottises, les plus plates que l'on ait jamais imaginées »?

[6] 29 messidor (8 juillet) 1801. L'article est signé *D.* Peut-être Cramer se cache-t-il sous cette initiale; à moins que l'article ne soit de Villers ou de l'un de ses amis.

phique. Il attache à cette manifestation une importance d'autant plus grande que la nation allemande est « bien éloignée de cette vivacité ou de cette chaleur si favorable aux empiriques et qui fait éclore en France le germe des bons comme des mauvais systèmes ». Il en conclut qu'une « doctrine aussi universellement admirée » ne doit pas être « sans mérite ». Non seulement Kant est étranger aux querelles que suscitent ses disciples, mais il en est « profondément affligé ».[1]

C'est au milieu de cette polémique que la *Philosophie de Kant* fait son apparition dans les vitrines de Pougens et de Levrault. Le 4 thermidor[2] Villers l'envoie à l'Institut National avec la lettre suivante:

« Offrant à mes compatriotes l'exposition d'une doctrine célèbre qui tend à donner de nouvelles bases à la science et à la moralité humaine, qui depuis tant d'années est devenue l'objet des méditations d'un grand nombre de personnes et de savants du nord de l'Europe, j'ai cru devoir faire hommage de mon travail à l'Institut national.

Cette philosophie dont j'ai tenté d'esquisser les éléments n'appartient pas à Kant seul. Elle est l'œuvre de son siècle, celle de tous les hommes de génie qui l'ont précédé; c'est un des résultats du progrès universel de la science dans l'Europe moderne; c'est enfin le produit d'un demi-siècle d'assiduité et d'étude de la part de son respectable auteur.

Elle embrasse tout le savoir humain et par là, elle intéresse également les trois classes de l'Institut national. Elle établit la possibilité de la certitude mathématique, la possibilité de lois universelles et nécessaires dans la nature. Elle pose les fondements d'une morale sévère qui ennoblit l'homme, qui l'élève au-dessus de l'intérêt et de la sensualité. Elle offre des vues grandes et neuves pour le droit public. Elle conduit sur la voie d'une théorie des beaux-arts plus ferme et plus libérale que celle adoptée jusqu'à nous.

Cependant, la doctrine de Kant n'est elle-même ni mathématique, ni physique, ni beaux-arts, et ainsi du reste; mais elle est la haute théorie de ces connaissances; elle en discute les questions préalables; elle est: philosophie des mathématiques, philosophie de la physique, philosophie des beaux-arts

Le volume que je soumets aujourd'hui aux jugements de l'Institut ne peut renfermer encore la solution de tant d'importants problèmes; on n'y

[1] Ce qui explique la célébrité extraordinaire du philosophe, dit D., c'est « la profondeur » avec laquelle il ose analyser l'homme. Ceux qui ont combattu cette nouvelle doctrine « l'ont calomniée » et ceux « qui la combattent et la calomnient ne l'ont pas entendue ». C'est ainsi que l'on accuse Kant d'athéisme, lui qui a soutenu que « Dieu est la conscience de l'univers, et que, sans l'idée d'un être rémunérateur, celle du juste et de l'injuste était vide de sens.

[2] 22 juillet 1801.

trouvera que l'indication des principes fondamentaux et celle de la tendance générale de la nouvelle doctrine.

Cette doctrine, enfin, semble ne devoir pas redouter le jour vif qui va l'éclairer étant placée au foyer le plus éclatant des lumières de la France. Mais son interprète ne doit paraître qu'avec crainte devant un tribunal aussi important. C'est pour lui seul qu'il sollicite l'impartialité et l'indulgence de l'Institut.

Salut et respect. VILLERS. »[1]

La *Philosophie de Kant*, volume de 441 pages in-8, est divisée en deux parties précédées d'une très longue préface. Dans les dix chapitres ou « articles », de la première partie Villers développe ce qu'il appelle les notions préliminaires. Dans les quatre premiers, le lecteur apprend ce qu'on entend par philosophie, quelles sont les diverses définitions qui en ont été données jusqu'ici, quelle est sa valeur comme science, quelles sont ses divisions et ce que c'est que la métaphysique. Il passe ensuite en revue les « principales opinions en métaphysique » : empirisme, rationalisme[2], pour arriver à la métaphysique étudiée au point de vue transcendantal[3]. Puis il s'arrête à la philosophie qui règne en France[4], s'attachant surtout à la morale. La conclusion se déduit sans peine : insuffisance de l'empirisme, nécessité d'adopter la méthode critique et transcendantale. Les deux derniers chapitres sont consacrés à développer quelques-unes des idées exposées dans les précédents.

Cette première partie, dans laquelle Villers a fait maintes allusion au criticisme, s'étend jusqu'à la page 249, et l'on peut, dès l'abord, accuser l'auteur d'avoir mal distribué son sujet — reproche qui lui a été fait souvent — puisque l'introduction occupe à elle seule plus de la moitié du livre.

Etudions plus en détail cette introduction. Villers essaye de démontrer ce qu'est le point de vue transcendantal et « d'en établir la possibilité » ; puis passant à l'état de la philosophie en France, à l'heure actuelle, il cherche à mieux faire ressortir par contraste la nécessité d'adopter la nouvelle doctrine.

[1] Brouillon de la lettre de Villers à l'Institut national pour lui envoyer son volume. (Manuscrits de Villers, Stadtbibliothek Hambourg, vol. XI.) Ce n'est pas une idée nouvelle chez Villers que de confier à l'Institut la mission d'aider en France à la propagation de la philosophie de Kant. Lorsqu'il fit insérer, dans le *Spectateur du Nord*, son dernier article sur la *Critique de la raison pure*, il avait pensé le soumettre à l'Institut. Le refus de Fauche de lui fournir le tirage à part et, sans doute aussi, l'avis que Pougens lançait à Baudus, ont empêché la réalisation de ce projet.

[2] Chap. V. — [3] Chap. VI. — [4] Chap. VII.

Le luxe, l'oisiveté des grandes villes, le voisinage d'une cour brillante, la protection flatteuse accordée par les princes aux belles-lettres et aux arts, « l'instruction superficielle » donnée aux hautes classes, l'empire toujours plus étendu du beau sexe, ont amené les esprits à se détourner de la science pure, de la méditation et de la vraie philosophie pour tomber dans le bel-esprit, dans « les formes estimables et gracieuses ». Plaire est devenu une condition sans laquelle instruire n'est rien. Il s'est établi une manière de juger de tout sur un « ton cavalier et tranchant » ; on en est venu à croire que « le degré de culture d'une nation doit s'estimer d'après le plus ou moins d'élégance de ses écrivains ». Dès ce moment, les sciences n'ont de valeur qu'en tant qu'elles offrent « un but matériel et profitable ». « Le plaisir ou le gain » sont devenus les deux mobiles des facultés intellectuelles, « les deux buts offerts au génie ». On oublie que la science doit tendre à « l'ennoblissement de l'homme en lui-même ».[1]

L'indifférence règne à l'égard de la philosophie dont le nom sert à désigner tout ce qui est « inintelligible »[2]. Il y a eu, par bonheur, des exceptions: Descartes, dont le système offre plus d'une pensée remarquable. Il était parti de bons principes, mais s'est égaré[3]. On peut encore citer La Bruyère, Fénelon, les solitaires de Port-Royal[4], Nicole, Bayle[5], voire même Rousseau; mais les uns sont sans influence, les autres sont oubliés.

La métaphysique de Locke[6] a de l'attrait; elle est plus facile, plus à la portée des gens du monde. Locke est devenu le prophète du jour en expliquant tout par la *sensation* et la *réflexion*, d'où naîtraient les principes de nos connaissances. On place les sens « sur le trône de la métaphysique » et « l'intérêt sur celui de la morale[7] ». C'est le « système de la nature » et une foule d'écrits en prêchent la doctrine athée[8]. Toute autre tendance est l'objet des sarcasmes de tous, et la philosophie, livrée à la « classe des beaux-esprits et des écrivains à la mode », perd « en profondeur et en consistance » tout ce qu'elle gagne « en agrément et en popularité »[9]. Voilà, dit Villers, à quelle « période de bavardage on osa donner le titre de siècle philosophique ».

Quelques esprits éclairés ont échappé à ce « sensualisme

[1] C'est ainsi qu'a commencé, avec les premières années du XVIIIe siècle, « cette période inphilosophique que, par rapport à la raison spéculative et aux sciences, on pourrait nommer la barbarie du bel-esprit. »

[2] Pages 141 à 148, passim. VILLERS.

[3] p. 141. [4] p. 140. — [5] p. 172. — [6] p. 148. — [7] p. 159. [8] p. 157. [9] p. 153.

étroit [1] : et, à côté des « petits philosophes à la mode » qui sourient au mot de métaphysique et taxent toute recherche philosophique de « pédanterie » et d'« égarement d'esprit », Condillac retient l'attention. C'est une « excellente tête » [2] qui n'a pu toujours résister à l'attrait de la vérité; malheureusement son système est l'empirisme qui veut tout démontrer par l'expérience [3]. Au lieu de chercher comment nous sommes constitués pour connaître, il s'attarde à vouloir trouver comment nous agissons en connaissant; il veut savoir, « non pas quelles sont les règles du raisonnement, mais ce que nous faisons en raisonnant » [4]. Il ne s'élève jamais au-dessus du fait et ne peut en expliquer ni la possibilité, ni l'origine, ni les lois. « Sa doctrine manque d'unité; il se montre tantôt matérialiste, tantôt spiritualiste; parfois, un éclair de vérité le frappe: ainsi, quand s'étant demandé quelle est la certitude de ses connaissances, il répond: « Je ne vois proprement que moi, je ne jouis que de moi, car je ne vois que mes manières d'être » [5]; — ou encore quand il écrit: « Je ne dis pas qu'il n'y ait point d'étendue, je dis seulement que nous ne l'apercevons que dans nos propres sensations. D'où il s'ensuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes... » [6] Dans ces passages, il « tourne autour de grandes vérités », il soupçonne, il entrevoit le criticisme, mais ce n'est qu'une vision et sa vue se trouble bien vite; il retombe dans son « lockianisme réformé » qui vaut encore moins que le « lockianisme orthodoxe » [7]. Le nœud de ce système, c'est que toutes nos facultés intellectuelles et morales « ne sont que de la sensation transformée » [8]. Mais, quelle cause produit cette transformation? comment s'opère-t-elle? on oublie de nous l'apprendre. Tout l'homme intellectuel est dans la sensation, affirme-t-on; c'est simple, et cette simplicité même a charmé beaucoup de gens qui ont adopté la doctrine « sans se creuser la tête [9] ». Tout en exigeant « moins d'abstraction, moins de contention d'esprit », cette philosophie est « très fertile en découvertes et en vérités palpables et usuelles » [10], ce qui la rend d'autant plus populaire. Mais demandez à ses adeptes d'où vient l'expérience? D'une expérience primitive, répondent-ils à la façon de l'hindou qui mettait la terre sur un éléphant, l'éléphant sur la tortue et celle-ci sur le vide. « Voilà cependant ce qu'on appelle en France, depuis trente ou quarante ans, de la métaphysique lumineuse! » [11]

Pourquoi vouloir s'en tenir à la division matière et esprit? Elle arrête tout progrès. Comment, par exemple, expliquer ce que c'est qu'une force? Il est temps, dit Villers, de « rejeter ces

[1] p. 154. [2] p. 68. [3] p. 74. [4] p. 150. — [5] p. 151, Condillac, *Traité des sensations*, ch. VIII. [6] p. 188. — [7] p. 189. — [8] p. 125. — [9] p. 186. — [10] p. 45. — [11] p. 203.

dépouilles de la vieille physique et d'adopter des idées plus vastes et plus saines. Il y a quinze ans que nos voisins discutent de pareils points. La *Physique spéculative* de Schelling, quoique conçue dans un sens qui diffère de celui de Kant en ce qu'il l'outrepasse de beaucoup, fera époque dans la philosophie de la nature. « Mais on dirait qu'un bon livre a plus de peine à passer le Rhin qu'une armée autrichienne [1]. Soyons certains que l'expérience, la sensation ne peuvent nous donner connaissance de l'objet qu'en tant qu'objet observé; le fait renferme le fait, rien au-delà [2] ». Cependant, nous trouvons dans nos connaissances « certains axiomes universels, nécessaires ». Nous nous servons de ces axiomes pour prévoir; ils ne proviennent pas de l'expérience, ils sont au-dessus d'elle ». Il y a donc deux sources de jugements: ceux nés de l'expérience, ils sont empiriques; ceux nés de notre propre nature, ils sont transcendantaux. Par conséquent, l'empirisme ne peut tout expliquer à lui seul.[3]

En effet, l'expérience est insuffisante pour démontrer les fondements de l'expérience; elle est insuffisante pour fournir les bases d'une métaphysique ou d'une ontologie. L'empirisme est par sa nature essentiellement *dogmatique;* il admet des sensations pour des réalités ou, du moins, pour la représentation d'objets réels, il n'est point *sceptique;* il n'examine point à fond notre entendement, il n'est point *critique* [4]. » Voilà ce qui empêche les empiristes de mériter le « titre de métaphysiciens ».

Villers était convaincu que celui qui accepterait l'empirisme comme base de la philosophie et voudrait se rendre raison de tout, serait conduit « quant au spéculatif, à des absurdités et à des questions insolubles pour lui; quant au pratique.... aux résultats du fatalisme, de l'amour de soi et à la ruine de toute moralité ».[5]

Celui qui étudierait sérieusement l'ouvrage de Leibnitz, *Nouvel essai sur l'entendement*, ouvrage trop peu lu, pourrait y entrevoir « une vive lumière »; mais la doctrine de Locke, « doctrine qui fait, de quiconque voit et touche, un profond métaphysicien [6], » est devenue si populaire et a pris un tel ascendant que l'on néglige complètement son adversaire. On reviendra de cet engouement: « tout passe, surtout en France. Il faut bien qu'enfin l'heure de l'empirisme sonne ».[7]

[1] p. 203.

[2] On devrait convenir « que toutes nos connaissances naissent *avec* mais non pas *de* l'expérience », distinction qui est de la plus haute importance, dit Villers, p. 218.

[3] p. 190 à 192 passim. — [4] p. 74. [5] p. 75. — [6] p. 152. [7] p. 91.

Donc, l'expérience qui ne peut tout expliquer, laisse à ses côtés place au rationalisme, manière de philosopher « plus saine et plus profonde »[1] : rationalisme et empirisme doivent vivre dans « une paix inaltérable »[2]. C'est ce qui pourra se faire si l'empirisme veut bien reconnaître qu'il n'est que le premier degré de nos connaissances — dont il ne peut expliquer les lois — et s'il veut bien admettre la « philosophie rationnelle » comme « suprême législatrice ».[3]

Il faut refaire l'entendement humain, ont dit les empiristes. Nous sommes d'accord, répond Villers, si c'est « l'entendement humain défiguré par les sensualistes qu'il s'agit de refaire »[4]. Etudions pour cela les jugements synthétiques (jugements *a priori*) qui précèdent l'expérience; eux seuls nous démontreront « la nécessité que tout ait une *cause* », l'« idée d'un monde *éternel*, *infini* », celle « d'un être *simple* ». L'expérience ne peut nous fournir ces idées générales parce qu'« elle ne peut faire voir *tout* ce qui arrive dans la nature ».

Kant a posé d'une « manière plus précise et plus scientifique » qu'elle ne l'avait été jusqu'ici cette importante question: *Comment sont possibles des jugements synthétiques a priori?*[5]. Dans la *Critique de la raison pure*, il a donné de ce problème, « clef de tout savoir humain », la solution la plus belle « qui ait paru jusqu'à lui ». Il a remarqué que l'expérience est constituée de « deux sortes d'éléments »: ceux qui proviennent de l'objet, éléments *objectifs;* ceux qui proviennent du sujet, « de l'homme en tant qu'il connaît, qu'il juge », éléments *subjectifs*[6]. Si cette distinction n'est pas faite, on commettra certainement des erreurs; pour les éviter, il faut se débarrasser de la « vieille métaphysique mécanique » abandonnée en Allemagne « depuis près de vingt ans »; il faut qu'elle fasse place à « une métaphysique qui marche d'un pas égal avec les autres sciences, à une métaphysique plus *chimique*, qui pousse ses analyses plus loin et qui trouve sur son terrain les éléments des éléments ».

Il faut encore distinguer entre la « réalité *humaine*, *subjective*, *phénoménale*, *immanente*, comme on voudra, vrai patrimoine et monde de l'homme: objet de la spéculation *transcendantale* », et « la réalité *des choses en soi*, *objective*, *nouménale*, *absolue*, *réalité des réalités*, champ interdit à l'homme, valeur inconnue, X dans son équation intellectuelle: objet de la méta-

[1] p. 77. — [2] p. 198.

[3] p. 198. Villers tient à ce que les empiristes français soient pénétrés de cette idée, aussi y revient-il en plus d'une occasion. Voir pages 45 et 121.

[4] p. 205. [5] p. 226. [6] p. 113.

physique *transcendante* »[1]. Cette distinction est nécessaire parce que, du seul fait que « l'être cognitif » se pose et prend conscience de lui-même, il s'oppose par sa seule limitation un non-moi, un « hors de nous » actif et qui affecte le moi. Il faut donc considérer la source de nos connaissances en tant qu'elle peut être objective ou subjective, et cette recherche appartient à la philosophie transcendantale. Tant que l'on restera dans « les limites de la réalité subjective ou phénoménale » et que l'on ne transportera pas aux « choses et hors de nous ce qui n'est réel que pour nous et en nous »; tant qu'on ne croira pas « par expérience et par observation des faits parvenir à une réalité objective »[2], on ne pourra commettre d'erreurs. Aussi les « prolégomènes de tout savoir humain », la question initiale de toute philosophie doit-elle être celle-ci: Quelle est « l'influence de la nature de l'entendement sur la nature de nos connaissances? »[3]

Philosopher, c'est établir dans le chaos de nos connaissances une « unité systématique »[4]. Cette synthèse originaire est la condition première de toutes nos connaissances, et c'est notre entendement qui fournit la « force synthétique »; c'est lui qui veut que nous rangions nos perceptions dans l'espace et le temps, que nous établissions une relation « de cause et d'effet », d' « action et de relation[5] », qui veut que nous prêtions à toute chose un but, une finalité, etc. Mais, où il importe le plus à l'homme d'établir une synthèse, c'est entre ses opinions et ses actions. « Ici, l'intérêt pratique le plus pressant vient renforcer en lui l'intérêt spéculatif.[6] » Selon quelles règles l'homme agit-il? et, autre question plus importante encore: Est-il libre dans ses actions? ou n'est-il qu'un « atome englobé dans cette nature, soumis comme tout le reste des choses à son impulsion irrésistible, à la nécessité de ses lois? »[7] Dans ce dernier cas, l'homme n'aura nulle possibilité d'être ni bon, ni méchant; il ne sera qu'une machine plus habile qu'une autre machine. « O spéculation, écarte de moi cette pensée désolante![8] » s'écrie Villers.

Au contraire, l'homme est-il libre, un idéal moral s'élève pour lui et « se place au-dessus des lois de la nécessité ». L'homme devient responsable du mal qu'il commet et voici les quatre points que la spéculation pratique devra résoudre: I. Liberté de nos actions; II. immortalité de l'âme; III. premier principe de la morale; IV. l'existence de Dieu[9]. Kant a résumé ainsi « ces questions d'un intérêt éternel et indiscutable: Que puis-je savoir? que dois-je faire? qu'osé-je espérer? » renfermées dans cette autre: « Qu'est-ce que l'homme? »[10]

[1] p. 247. — [2] p. 244. — [3] p. 130. — [4] p. 12. — [5] p. 13. — [6] p. 14. — [7] p. 14. — [8] p. 16. — [9] p. 19. — [10] p. 23.

Il a donné la meilleure définition de la philosophie. Il l'a envisagée à deux points de vue: ce qu'elle est pour l'*école*, ce qu'elle doit être dans le *monde*. « Pour l'école, la philosophie reste *science* sans autre but que le savoir, sans autre occupation que de réduire la science en un tout systématique, lié, posé sur des principes fondamentaux. Pour le monde, elle devient *sagesse*, dénomination qui se distingue alors de celle de science, ne désignant plus celle-ci comme n'ayant d'autre but que le savoir, mais comme devant tendre à la pratique, comme devant être une *téléologie* de la raison humaine. » [1]

On aurait une tendance à confondre philosophie et mathématiques et à vouloir définir en l'une comme en l'autre science. Cette « méthode de géomètres » est inadmissible, les objets étant différents [2]. Les mathématiques sont des « sciences rationnelles reposant sur des conceptions de l'entendement dont les objets peuvent et doivent être immédiatement construits et rendus sensibles » [3]. Ce qui caractérise les connaissances philosophiques, c'est qu'elles reposent uniquement « sur des conceptions de l'entendement dont l'objet ne saurait être saisi dans aucune représentation sensible ». [4]

Kant est le premier qui ait établi cette ligne de démarcation; grâce à lui, la philosophie paraît « circonscrite et caractérisée mieux qu'elle ne l'avait été jusqu'ici » [5]; auparavant, elle était ou dogmatique, ou sceptique; dès maintenant, elle est critique [6]. Il a fait mieux encore; le dogmatisme affirmant l'existence de la métaphysique, le scepticisme la niant, il a, dans le véritable esprit critique, discuté cette question de droit: Peut-il y avoir une métaphysique et, s'il y en a une, comment et jusqu'où est-elle possible? « Voilà dans son expression la plus générale le problème spéculatif de la critique. » [7]

Le criticisme trouve dans la loi morale l'idée de Dieu. « C'est une philosophie vivante qui.... fonde une sorte de religion intérieure [8]. » « Il importe à la nation entière, à ceux qui la gouvernent qu'on lui rende des mœurs, des vertus sans lesquelles il n'est point de liberté, de loi, de république; sans lesquelles le fruit de tant de courage et de travaux deviendrait bientôt nul. [9] » Il faut donner à la jeune génération une philosophie « neuve, substantielle, sévère, qui l'invite à la méditation et à la vie de l'homme avec l'homme ». L'ancienne religion d'Etat « est effacée de bien des cœurs »; elle a entraîné dans sa pente la religiosité « qui a sa base dans la morale ». Si la religion ne doit pas

[1] p. 29-30. — [2] p. 36-37. — [3] p. 40. — [4] p. 39. — [5] p. 41. — [6] p. 43. — [7] p. 62; p. 156 — [8] p. 166-167.

renaître de sitôt, offrons du moins à la religiosité et à la morale « un refuge dans les formes précises d'une philosophie savante et pure. Il y va du salut de tous.[1] » Le criticisme préparera la voie à la religion et « la nettoiera de toutes les inconséquences et les impiétés du matérialisme ».

Villers vient donc de démontrer l'insuffisance de l'empirisme, la supériorité d'une philosophie rationnelle et transcendantale, la nécessité d'adopter ce nouveau système pour le bien de la nation. A-t-il réussi dans sa démonstration? Bouterweck répond affirmativement.[2]

La seconde partie de l'ouvrage de Villers est consacrée à donner un exposé détaillé de la *Critique de la raison pure*. Relevons, dès l'abord, cette déclaration: « L'auteur du présent ouvrage s'est particulièrement proposé de donner un précis de la *seule critique de la raison pure spéculative*[3], c'est par elle que doit commencer l'étude de la nouvelle philosophie.... Cependant, comme Kant lui-même a donné vers la fin de sa première Critique un aperçu de la partie morale de sa philosophie, on en fera de même ici...[4] » On voit, par cette déclaration, combien Villers mérite peu le reproche qu'on lui a adressé jusqu'ici: d'avoir incomplètement exposé la doctrine de Kant et de s'être trop étendu sur la première *Critique* aux dépens des deux autres.

Villers commence par établir que notre faculté de connaître est triple et comprend la sensibilité, l'entendement et la raison[5]. Il démontre que les notions d'espace et de temps ne sont que des formes subjectives de cette faculté, « deux formes originelles et virtuelles de notre sensibilité[6] ». Les objets perçus par nous et revêtus de ces formes sont des « phénomènes ». Nous ne pouvons connaître les « choses en soi que Kant appelle noumène » parce que, dès que nous percevons, nous revêtons le noumène des formes subjectives et le transformons en phénomène. Le premier état est donc « inapercevable pour nous ».[7]

[1] p. 168.

[2] Bouterweck écrit à ce sujet dans les *Göttingische Anzeigen* — N° 179, 7 nov. 1801, — un article qu'il n'a pas signé et dans lequel nous relevons ce qui suit: « die kantischen Schriften verstehen, das Wesentliche ihres Inhalts absondern und die Punkte wo der französische Materialismus mit dem kantischen Criticismus am fühlbarsten zusammenstösst so genau auffinden zu lernen, dass eben die Schwäche des ersten bei dieser Collision selbst seinen hartnäckigsten Anhängern bemerklich werden muss. »

[3] C'est nous qui soulignons.

[4] p. 254. Villers se réservait d'exposer ensuite la philosophie morale de Kant et sa critique du jugement.

[5] Il consacre un chapitre à chacun de ces points.

[6] p. 277. [7] p. 278.

L'entendement a, lui aussi, ses formes subjectives qui sont les catégories de quantité, de qualité, de relation, de modalité, « conceptions matrices et primitives qui font l'essence de notre pensée...., qui réunissent, qui lient par faisceaux la multiplicité des objets isolés [1]. » Ces catégories ne gouvernent les choses « qu'en tant qu'elles se manifestent à notre cognition par la sensibilité et qu'elles ont revêtu les formes de celle-ci: l'espace et le temps [2] ». Nous avons ainsi deux représentations de chaque objet sensible: l'*intuition* qui appartient à la sensibilité; la *conception* qui procède de l'entendement; aussi faut-il, sous peine d'erreur [3], rapporter exactement chaque représentation à la faculté dont elle ressort.

Mais il nous reste encore à étudier la raison pure. La raison est la faculté « active et spontanée qui tend à l'absolu, à l'inconditionné, au fondamental [4] ». Nous la nommerons pure « en tant que nous considérons ses lois primitives avant leur application aux objets ». La raison n'est que « l'activité de notre esprit qui attache l'absolu à nos conceptions [5]. » Ainsi, de même que l'entendement avait appliqué les catégories aux choses sensibles « pour nous livrer des conceptions d'intuition », la raison nous livre à son tour « des conceptions de conception »: ce sont les *idées*. On en distingue trois sortes: 1° celle de l'unité absolue — *idée psychologique;* 2° celle de la totalité absolue — *idée cosmologique;* 3° celle de la cause et de la réalité absolue — *idée théologique*. Mais ici, nous touchons à une classe d'objets supra-sensibles qui ne peuvent « être soumis aux lois des objets sensibles » et auxquels l'application des catégories de l'entendement serait illégitime. Cette classe constitue, « à l'autre extrémité de notre cognition, un *monde intelligible* qui n'a de réalité que celle de nos propres idées [6] ». Villers affirme que Kant est le premier qui ait donné, de l'entendement, une analyse aussi profonde et systématique

Résumant les résultats obtenus par la *Critique de la raison pure*, il relève les avantages suivants [7]: Elle a enseigné à distinguer ce qu'il y a de subjectif dans nos connaissances, fixé en termes précis l'énoncé des premiers problèmes du savoir humain, approfondi l'analyse de nos facultés, coupé court à toutes les fausses philosophies, mis sur une nouvelle voie l'esprit philosophique « en le détachant des choses pour le ramener sur

[1] p. 289 et 351.
[2] p. 291.
[3] Amphibologie de Leibnitz et de Locke.
[4] p. 314. [5] p. 316. [6] p. 350. [7] p. 357.

lui-même, l'inviter à s'étudier et à s'examiner à fond » ; elle a donné à la théorie des arts une base profonde et sûre et a conduit à une vraie théorie des sciences naturelles. Enfin et surtout, elle a « circonscrit le domaine où la spéculation peut *connaître*, *savoir* et *prouver*... », par conséquent, elle a « placé irrévocablement hors du champ de la spéculation et hors de toutes les atteintes du raisonnement les lois régulatrices de notre vouloir, la question de notre libre arbitre, de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu ». [1]

Le seizième et dernier chapitre donne un résumé très bref de la *théorie de la raison pratique*. L'homme devant renoncer à connaître le noumène, trouve en lui-même une compensation, une « lumière qui ne ressemble point à celle du raisonnement et de la science, lumière d'intime conviction, celle de la vie et de l'être [2]. Dans sa conscience, il est à la fois sujet et objet, et c'est là qu'il lui est donné d' « envisager à nu et sans modification » le seul noumène qu'il puisse connaître : « le moi pur et fondamental ».

Non seulement l'homme est un être pensant, mais il est aussi un être voulant et agissant [3] ; c'est là ce qui élève l'homme ; il se sent *libre* dans l'exercice de sa volonté : voilà qui établit la possibilité d'une morale. Dans son essence même, la conscience trouve des règles absolues, elle subordonne le bonheur à la vertu. Les lois du devoir sont précises : il faut faire ce qui est bon et juste. De là naît la dignité humaine, le respect que l'homme se doit à lui-même. *Liberté*, *devoir*, *justice*, *vertu* [4], voilà la formule de l'impératif catégorique : lui obéir, cela constitue la moralité de l'homme ; s'y soumettre librement, manifestera sa dignité. De là dépendent toutes les lois morales.

On peut reprocher à cette théorie de n'être pas neuve, mais Kant a recherché la vérité, non la nouveauté. « Il fallait surtout (et c'est ce que le philosophe critique a fait le premier avec une rigueur de méthode et de preuves qui ne laissent nul secours raisonnable à l'opiniâtreté qui ne veut pas être convaincue), il fallait mettre pour jamais la morale à l'abri des atteintes de la spéculation [5]. » Ainsi, la vertu est l'accomplissement du devoir ;

[1] p. 379. — [2] p. 364.

[3] « J'agis et je veux, voilà qui est pour moi plus réel que tout ce que je puis connaître et démontrer hors de moi. » p. 369.

[4] « *Liberté*, *devoir*, *justice*, *vertu*, tels sont les points cardinaux sur qui repose mon existence plus que phénoménale, ceux par qui je communique avec la vérité suprême, près de qui toute vérité *démontrée* n'est qu'ombre et néant. » p. 385.

[5] p. 388.

elle nous procure le bonheur. Il y a une justice et une bonté absolues, « il est donc une *raison suprême*, *universelle*, *infinie*, qui se manifeste à tous, qui énonce à tous les mêmes lois [1] ». Cette raison suprême, c'est Dieu. « Cette connaissance simple et immédiate de Dieu par le cœur de l'homme est bien autrement imperturbable, bien plus vive, bien plus claire que celle à laquelle il prétend s'élever par son esprit [2]. » La *croyance* remplace le *savoir*. C'est ainsi, dit en terminant Villers, que Kant a répondu à ces deux questions que l'homme ne peut « s'empêcher d'élever et d'agiter en lui-même: Que dois-je faire? qu'osé-je espérer? »

Tel est en résumé le livre de Villers; certes, il n'est pas parfait et l'on peut trouver étrange que l'auteur ait voulu réduire le criticisme à n'être qu'un système délimitant le savoir humain. Villers est incomplet et touche à peine à la morale et à la théorie du jugement; il a parfois travesti la pensée du maître [3]. La crainte d'être trop abstrait, les efforts qu'il fit pour expliquer par des images sensibles les notions qu'il croyait ne pouvoir faire comprendre directement l'ont trahi, dit-il [4]. Schelling [5] se montra

[1] p. 394. — [2] 397.

[3] Ainsi, lorsqu'à la page 128, il parle des « formes actives de l'estomac », ou encore, d'une « physiologie transcendantale », c'est, comme dit Bouterweck, « die kantische Philosophie in forma lebendig begraben ». *Göttingische Anzeigen*, 7 nov. 1801, N° 179. — Comme le lui reproche Gerstenberg, il a traduit inexactement le mot Anschauung, ce qui peut donner à ses lecteurs une idée incomplète du monde extérieur selon Kant; il a mal expliqué le schématisme et les catégories et s'est bien plus laissé influencer par Jacobi que par Kant dans son analyse des deux concepts: science et croyance, p. 360 (Gerstenberg an Villers, Altona, 28. August 1801).

[4] Villers à Schelling, Lübeck, 3 janvier 1803. „Für's Positive haben sie (les Français) durchaus mehr Sinn, allein für handgreifliches, betastbares Positiv. Coulissen und Kochkunst sind die zwei Angeln aller dortigen Denkübung. Mit solch einem Audiorium hattte ich zu thun; das, was ich ihm vorzutragen hatte, konnte freilich weder für's Theater noch für den Gaumen zubereitet werden, doch versinnlicht musste es werden, so weit es dessen fähig war. Nie war die Bedingung so unumgänglich, sich in Bilder zu hüllen und Geist und Gedanken zu krystallisiren..... Um Pariser Lesern den Transcendentalismus begreiflich zu machen, musste ich ihn erst greiflich machen; sie auf den blossen Standpunkt einer empirischen Subjectivität und der in sich gekehrten Reflexion zu stellen, war schon keine leichte Sache. Daher die Camera obscura, die philosophirende Spiegel *(sic)* u. s. w. Sonderbar ist es dass Sie diese von mir pädagogisch gleichsam aufgestellte Bilder grade für meine tiefste Ansicht der transcendenten Philosophie halten, oder wenigstens geben!" (Isler, p. 243-244.)

[5] „Die Vorstellung, die Sie in Ihrem Werk von der kantischen Philosophie geben, ist die welche vor nun schon geraumer Zeit in Deutschland herrschend war, jetzt aber beseitigt ist," répond Schelling à Villers, le 17 janvier 1803, dans la recension du livre qui parut dans son *Kritisches Journal der Philosophie*, Iéna.

très dur pour Villers; mais il faut se défier quelque peu de Schelling; on sait qu'il comprenait le criticisme d'une façon très personnelle. [1]

En réalité, Villers ne suivait ni Fichte, ni Schelling, ni Bouterweck, ni même Reinhold dans la seconde manière dont celui-ci comprenait le kantianisme, mais il restait le disciple très convaincu du Reinhold de 1786 et de Gerstenberg. [2]

Tous les journaux allemands ne partagent pas l'opinion de Schelling et les éloges ne furent pas ménagés à l'auteur de la *Philosophie de Kant*, soit dans les *Göttingische Anzeigen* [3], soit dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* [4], l'un des journaux qui avaient le plus d'autorité à cette époque. La preuve que l'on reconnaissait, en Allemagne, une certaine valeur à l'ouvrage de Villers, c'est que Rink avait eu l'intention de le traduire [5]; sur-

[1] Telle est aussi l'impression de Heeren au sujet de Schelling; il pense que cette rigueur excessive a sa source dans le fait que Villers s'était abstenu de parler de lui dans son livre.

[2] On comprend alors ce qu'il y a de sarcastique dans ce passage de la même lettre de Schelling: „Ich habe einige wenige Freunde, aber kein Anhänger, und will keine haben, wenigstens nicht die mich missverstehen oder an meinen Buchstaben kleben."

[3] Les *Göttingische Anzeigen* disaient: „Mit französischer Gewandtheit, hob er die entscheidenden Lehrsätze des Kantianismus unter den Erläuternden so glücklich hervor, dass sie unter seinen Händen auch ihre gotische Form verloren, und in eine leichte und elegante Sprache umgesetzt doch das Gepräge des Ungewöhnlichen in der neuen Terminologie behielten." (Nov. 1801.)

[4] On lit dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* du 6 août 1802: „Hr. Villers hat die transcendantale Philosophie mit Selbstdenken und einem lebendigen Geiste aufgefasst, der ihm in den Stand setzt, ihren Geist mit eingreifendem Interesse andern darzustellen." Et plus loin: „Er musste sich vorzüglich vor zu grosser Weitläufigkeit hüten wenn er nicht sein Publikum eben dadurch von der Lecture seines Buches abschrecken wollte. Bei dieser Kürze, die er sich zum Gesetz machen musste, konnte er Vieles nur berühren und kurz andeuten, oft nur Resultate ohne ihre Gründe darlegen. Dem ungeachtet kann seine Absicht, da sie nur darauf ging, eine vorläufige Bekanntschaft mit Kants Philosophie zu verbreiten und die Wissbegierde mehr zu reizen als zu befriedigen auch schon durch das, was er gesagt hat, wenigstens bei fähigen Köpfen grossentheils erreicht werden."

[5] Lettre du 1er juin 1801. Ce projet de traduction qui avait déjà été annoncé dans l'*Intelligenz Blatt der Allgemeine Litteratur Zeitung* l'est encore une seconde fois dans le même journal, 2 janvier 1802, sous cette forme: „Dass eine deutsche Bearbeitung des Villers'schen Werkes, Hr. Dr. Rink unternommen hat, ist bereits aus diesen Blättern bekannt."

chargé de travail, il pria Michaëlis de le faire à sa place[1]. Cette traduction n'a pas paru.[2]

Nous avons vu que Villers partait de Lubeck au commencement de mai pour se rendre à Paris avec l'espoir de gagner des disciples à la doctrine du philosophe. Il n'arrive pas en étranger dans la capitale; il y retrouve une de ses sœurs, Mme Dalheim, quelques camarades de collège, entre autres son fidèle ami Montalivet. Il est avide de se créer des relations soit dans le monde politique, soit dans le monde scientifique[3]. Nommons en première ligne Ph.-Alb. Stapfer[4], ministre de Suisse à Paris, qui devient un ami dévoué; c'est un disciple de Kant et un admirateur de la culture intellectuelle allemande. Tous deux se mettent activement à l'œuvre pour gagner des adhérents au kantianisme : ce n'est pas trop de l'ardente éloquence de l'un et de la science persuasive de l'autre pour décider quelques membres de l'Institut à se joindre à eux. Stapfer est heureux d'écrire à Usteri, au commencement de septembre: « Nous avons, Villers et moi, gagné ici quelque terrain à la Philosophie de Kant. Cuvier, tout particulièrement, se déclare contre les sensualistes. »

[1] 20 février 1803.

[2] Peut-être a-t-on trouvé juste cette remarque de l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* du 7 août 1802: „Eine Uebersetzung würde für Deutsche in der That überflüssig sein, welche einer solchen Einleitung gar nicht mehr bedürfen."

Dès avant 1800, on suivait avec attention à Kœnigsberg la tentative de Villers d'introduire Kant en France. Rink, ami de Kant, écrit à Villers le 17 juillet 1800: „.... Ihre Darstellung der Critik der reinen Vernunft (parue dans le *Spectateur du Nord*) *musste* kurz sein, wie Sie schreiben. Sie haben unter diesen Umständen, unfehlbar alles geleistet, was sich leisten liess....' Il avait pensé tout d'abord à traduire le morceau, mais d'importants travaux l'avaient obligé d'en remettre le soin à un ami qui faisait la traduction sous les yeux de Kant. Le 18 avril 1801, il répondait à une lettre de Villers: „Ihre gütige Zuschrift vom 8. dieses Monates hat mir ungemein viele Freude gemacht, theils als Beweis Ihrer gütigen Gesinnungen für mich, theils als Beleg ihrer edeln unschätzbaren Wirksamkeit für das Beste ächter Philosophie.... Wahrlich, Sie haben als Ausländer Schwierigkeiten überwunden, an denen die Versuche vieler Deutschen und Einländer gescheitert sind. Um so ehrender ist für Ihre Talente die glückliche Beendigung dieses nicht weniger kühnen, aber mühsamen Unternehmens." Il estime que les premiers Essais publiés dans le *Spectateur* assurent le succès de l'ouvrage qui va paraître.

[3] Bégin commet une erreur lorsqu'il prétend que c'est dans ce séjour à Paris que Villers fit la connaissance de Mme de Staël et de B. Constant. *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, par E.-A. Bégin, p. 25-26.

[4] Ph.-Alb. Stapfer, ancien ministre des sciences et des arts de la République Helvétique, avait fait, à Gœttingue, de solides études théologiques, puis avait quitté le pastorat pour la politique et voulait se consacrer maintenant à des occupations purement littéraires. (Voir *Ph. Alb. Stapfer*, par R. Luginbühl, Bâle 1887.)

Quelques jours après, il peut ajouter à sa liste les noms de Ginguené et du naturaliste F. Deleuze [1].

Malgré l'appui de ces hommes influents, un tolle général de réprobation, de critique amère ou ironique signale en France l'apparition de la *Philosophie de Kant*. Les articles de journaux se suivent avec une rapidité étonnante, si l'on songe que l'étude d'un nouveau système philosophique est une matière délicate et qu'il ne convient guère de traiter dans les gazettes. Il est vrai que Villers a fort peu ménagé les susceptibilités de ses compatriotes [2]. Sans faire entrer en ligne de compte la récente gloire militaire de la France, il ne faut pas oublier que, pendant quasi un siècle et demi, ce pays avait tenu magistralement le sceptre de la littérature et qu'il croyait le tenir encore. C'est à cette nation grisée de ses succès et persuadée de sa supériorité sur toutes les autres que Villers offre un ouvrage où chaque page met en lumière la vanité de ce sentiment et la nécessité de prêter une sérieuse attention au mouvement intellectuel d'un peuple, sinon méprisé — il l'avait été — du moins considéré encore comme le très humble imitateur de la France. Le tempérament fougueux de Villers l'entraînait souvent à outrer sa pensée; ainsi, il déclare « qu'il y a une divergence totale dans les idées, les vues, la culture, en un mot, d'un Français et d'un Allemand, et qu'ils ne peuvent jamais parvenir à s'entendre ». Si telle était sa pensée, à quoi servaient son livre, et tous les articles qu'il avait écrits pour gagner ses compatriotes à l'admiration de la littérature allemande? Evidemment, il ne voulait dire que ceci: pour juger une œuvre étrangère, il faut avant tout se débarrasser des préjugés nationaux, sinon « l'on aura beau traduire, imiter, paraphraser », on ne traduira que « la lettre morte; l'esprit vivant.... reste

[1] 7 sept. 1801.

[2] Villers, se moquant de leur façon « superficielle » de traiter les belles-lettres, dit: « Ainsi, le Chinois pense que la culture consiste dans le secret de la belle porcelaine et du beau vernis. » (p. 145.) Villers accuse tous les récents ouvrages français de ne pas offrir « une idée saine à acquérir » (p. 29); il attaque Locke et Condillac, les seules autorités reconnues, appelle le XVIII[e] siècle, un siècle d'inphilosophie, et rit de ce qu'on ait trouvé « trop métaphysiques » d'innocents écrits tels que des odes, des romans, des discours en vers. « Si le cuisinier français s'était avisé de s'étendre un peu sur les propriétés des épices qu'il mettait en œuvre, on aurait, dit-il, jeté la pierre au cuisinier français comme métaphysicien. » (p. 147.) — Mettons en regard de cette ironie un peu lourde les éloges qu'il décerne aux Allemands: La nation est *douce*, *méditative*; elle cultive « sa raison et les sciences où elle a toujours brillé »; elle est digne d'être « l'institutrice » des autres peuples lorsqu'ils reviendront de « leur frénésie. » (p. 169.) — Puis il fait des allusions politiques, parle de « métaphysique liberticide » (p. 162), dit: « Le jacobinisme naquit le jour où l'encyclopédisme osa se produire. » (p. 165), etc., etc.

caché » et l'ouvrage « n'est au fond guère mieux compris.... que s'il fût demeuré dans sa langue originale ». Et l'on pourrait multiplier les citations. Rappelons, pour excuser ce manque de tact, si étonnant chez un Français, son culte fanatique pour Kant, son long séjour en Allemagne, le souvenir amer des événements politiques, cause de son exil, enfin, les tracasseries qu'il rencontra à la rédaction du *Spectateur du Nord* et dans certains milieux français de Hambourg, lors de la publication de ses premiers articles de philosophie. Mme de Staël, qui s'entendait à ménager l'opinion, n'a pas manqué de relever ce grave défaut.

C'est le *Moniteur*[1] qui ouvre la campagne contre la *Philosophie de Kant*. L'auteur de l'article, M. Tourlet, semble avoir parcouru à la hâte le volume de Villers et le résume fort mal. Il accuse Villers de galimatias et de mysticité, lui reproche d'avoir donné « la glose avant le texte ». M. Tourlet a trouvé, on ne sait où, que « l'original » est « très laconique » et s'étonne de la longueur du commentaire (430 pages!) et des notes. Il trouve, du reste, superflu de disputer: tous les philosophes ne sont-ils pas d'avis qu'il faut propager, maintenir et fortifier les principes de la saine morale? Les préoccupations sont les mêmes en Allemagne qu'en France, où les philosophes soumettent les facultés vitales et intellectuelles à de nouvelles analyses dans lesquelles « la physiologie et l'idéologie » se prêtent un mutuel appui. Les Français examineront la doctrine transcendantale, mais « ils la discuteront sans bruit ».

A son retour de Soissons, où il était resté quelques jours chez des amis, Villers répond à ce juge mal inspiré[2] et se défend d'avoir fait une « paraphrase » de Kant; il assure que la traduction du livre eût été bien moins intelligible et utile qu'une exposition de la doctrine et avoue qu'il s'attendait à ce qu'on lui aurait su gré d'avoir consacré les deux premiers tiers de son livre à des notions préliminaires « indispensables à la majorité des lecteurs français ».[3]

[1] Les 4, 16 et 22 fructidor an IX (21 août, 3 et 9 sept. 1801.)

[2] Voir le *Moniteur* du 16 fructidor, an IX, N° 346, p. 1431: Explication touchant la Philosophie de Kant.

[3] Villers ajoute: « Malgré la clarté que je me suis efforcé d'y répandre, je vois qu'un petit nombre d'hommes instruits et méditatifs exceptés, on s'obstine à ne point m'entendre, à reproduire des objections rebattues et puériles d'*idéologie* et de *phraséologie*.... bien que ces objections soient prévues et réfutées en dix endroits de mon livre. » Il termine par ces phrases dédaigneuses: « On m'accuse de galimatias, de mysticité, parce que j'annonce et j'interprète une philosophie nouvelle, digne de notre siècle, et qui place les sciences rationnelles sur la même ligne de culture où sont parvenues les sciences physiques et exactes. Ceux qui se traînent encore dans les théo-

Degérando venait de présenter à l'Académie de Berlin un mémoire intitulé *De la génération des connaissances humaines*, conçu dans un sens peu favorable à la doctrine de Kant, et qui fut couronné. La *Décade philosophique* publie à cet effet un compte-rendu élogieux que le *Moniteur* reproduit in-extenso [1]. De l'avis du clan philosophique français, cette décision d'une académie allemande prouve « combien la doctrine de Locke et de Condillac réunit aujourd'hui les suffrages des sociétés savantes les plus éclairées de l'Europe » [2]. La preuve paraît d'autant plus éclatante qu'à ce moment même, la Société des Arts de Genève et l'Académie de Turin conféraient à Degérando le titre de membre correspondant. Certes, voilà qui justifiera les Français « du reproche que les Allemands leur adressent chaque jour, d'être presque étrangers aux méditations philosophiques ». Cette décision de l'Académie de Berlin passa presque inaperçue en Allemagne [3]; en France, elle produisit une grande sensation; car, nous l'avons vu, si Kant n'était guère connu que de nom dans ce pays, les préjugés contre sa doctrine n'en étaient que plus nombreux et vivaces. Tout un parti était prêt à l'attaquer, les uns le tenant pour un mystique, les autres pour un athée, ou encore, considérant son système comme incompréhensible à force d'obscurité.

Le 16 fructidor, le *Mercure* [4], publiant un article d'une violence extraordinaire, va jusqu'à prétendre que « les savants de l'Institut » jetteraient « à peine un coup d'œil » sur ce livre dont Villers « espère tant de gloire ». « Le nom de Kant est plus connu que ses ouvrages [5] », et si ce que l'on entrevoit à travers « les nuages du commentaire » fait honneur aux intentions du philo-

ries vagues et usées que j'ai connues comme eux et que j'ai abandonnées avant eux, me regardent en pitié, et au milieu d'eux c'est moi qui suis condamné à n'avoir pas le sens commun. *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.* »

[1] Voir le n° du 22 fructidor, an IX.

[2] C'était l'occasion, ou jamais, de parler des lumières de l'Allemagne!

[3] On y connaissait les attaches françaises de l'Académie de Berlin, on savait qu'elle mettait de l'obstination à lutter contre le nouveau système philosophique; en outre, Kant était soutenu par un parti considérable où se distinguaient des hommes de grande valeur qui se souciaient peu des décisions d'une académie retardataire.

[4] Se sentait-il plus vivement touché qu'un autre journal par les sarcasmes que Villers avait dirigés contre une certaine catégorie de gens de lettres? Rappelons que ce journal est celui de Fontanes.

[5] Aveu qu'il est bon de retenir.

sophe allemand, il suffit cependant de quelques lignes, pour extraire « le résultat assez clair de 440 pages qui ne le sont pas toujours ». Il ajoute que si les Kantiens gagnaient leur cause, ils pourraient se vanter de ne rien devoir à l'« adresse de leur champion ». Quelle valeur peuvent avoir les anathèmes qu'il lance contre ceux qui — à leur honneur — n'ont pas appris comme lui « l'art de penser et d'écrire en Allemagne ». [1]

L'animosité de Fontanes, auteur de cet article, perce de façon très sensible. L'honnête Joubert ne parvient pas à le ramener à plus d'équité à l'égard de la philosophie allemande. Ce n'est pas que Joubert partage l'admiration de Villers pour Kant, mais il est de ces esprits curieux et chercheurs qui s'efforcent, avant que de juger des ouvrages étrangers, d'en pénétrer la manière et l'esprit. Sous cette apparence amène et souriante, se cache un vrai philosophe qui aime à méditer sur toute chose, à rechercher la solution des problèmes les plus difficiles. Platon et Aristote sont ses maîtres; bien que Descartes ne lui plaise guère, il le lit et l'approfondit; il connaît Malebranche, et Locke, Leibnitz, Kant même, ont attiré son attention. Nous trouvons, dans une lettre qu'il adresse à Mme de Beaumont, le reflet de ses impressions sur le philosophe allemand et sa doctrine: [2]

Joubert a dû chercher dans bien des greniers et chez bien des libraires pour trouver « quatre gros et énormes volumes in-octavo ». Il possède toutes les *Critiques;* il a découvert en outre les traductions françaises des *Considérations sur le beau et le sublime*, du *Traité de paix perpétuelle* et de l'*Histoire universelle*. Il y a, dit-il, de l'esprit et de la clarté dans le premier

[1] Lancelin trouvait le livre de Villers composé d'un ramassis de chapitres décousus, surchargés de citations et d'injures très peu philosophiques, plus dignes du XIIIe que du XIXe siècle (Picavet, op. cit., Préface, p. XXIII).

Quant à Laharpe, « avec son intrépidité d'incompétence », il plaçait Kant au même rang que l'illuminé Swedenborg et les qualifiait tous deux d'opprobre du genre humain. *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, par Virgile Rossel, 1897, p. 9.

[2] « J'ai été, dit-il le 14 août 1801, tenté dix fois depuis huit jours de vous envoyer un courrier extraordinaire, pour vous faire part officiellement et solennellement d'une nouvelle étrange et grande. Kant, ce terrible Kant qui doit changer le monde, ce Kant qui tourne tant de têtes, qui occupait tant la mienne et qui a fait rêver la vôtre, Kant enfin, le grand Kant,

. . . . . « Ce Kant dont les sourcils
Font trembler les *savants dans leurs chaires assis.* »

Kant est traduit, et traduit presque tout entier; mais il n'est traduit qu'en latin ! »

de ces ouvrages [1]; les *Critiques*, au contraire, l'effrayent par leur obscurité.[2]

« Il s'efforcera, cependant, d'étudier et de comprendre la doctrine, sans être sûr d'y parvenir ». Joubert, qui entendait que l'on mît quelque agrément, un certain air aimable, du charme et surtout de la clarté jusque dans les sujets les plus austères, s'effarouche plus encore que Siéyès de ce « latin allemand dur comme des cailloux ». L'étrange parallèle qu'il établit entre Kant et Klopstock est à lire [3]. Un moment séduit par la philosophie du XVIII[e] siècle, Joubert l'a bien vite rejetée, et, sans tomber dans les excès d'une réaction dont le préservait son bon sens naturel, il était tout doucement revenu au christianisme de ses jeunes années; aussi est-il déçu lorsqu'il découvre que Kant « est grand partisan de la *perfectibilité* » et il s'écrie en post-scriptum: « .... je suis sûr qu'il regarde la révolution de France comme le plus heureux événement qu'ait pu compter l'*espèce humaine*. » [4]

Cependant, il se met avec zèle à l'étude de cette philosophie si abstruse, afin de renseigner son ami Fontanes désireux d'écrire

[1] qu'il promet de prêter à M[me] de Beaumont.

[2] « Il faut qu'il y ait entre l'esprit allemand et l'esprit français, dans leurs opérations intellectuelles, la même différence qui s'est trouvée pendant toute la guerre entre les mouvements des soldats des deux nations. J'ai ouï dire, et vous savez, qu'un soldat français se remuait vingt fois dans le temps nécessaire à un soldat allemand pour se remuer une: voilà notre homme. Un esprit français dirait, en une ligne et en un mot, ce qu'il dit à peine dans un tome; un créateur d'ombres opaques qui, séduit et séduisant les autres par cette opacité même, croit et fait croire qu'il y a, dans ses abstractions ténébreuses, une solidité qui, certes, n'y est pas; des aperçus, quelques clairières cependant; du sens, de l'esprit quelquefois; des chimères de logique qui remplissent et détruisent assez bien les néants que la dernière école était si fière d'avoir établis, et qu'elle donnait pour du plein avec une intrépidité si froide et un amour-propre si content. »

[3] « J'espérais trouver en lui une espèce de Klopstock de la philosophie; mais il s'en faut. Ce génie allemand peut se laisser monter très haut, quand il est porté, mais il ne sait pas se remuer; il n'a point de *désinvolture*. Klopstock n'en avait pas besoin; mais Kant ne pouvait s'en passer. »

[4] Joubert pense que Kant « s'est trompé du tout au tout sur la mesure de toute chose. Je la fais, dit-il, remonter plus haut, et j'ai raison. La mesure de toute chose est l'*immobile* pour le *mobile*, l'*infini* pour le *limité*, le *même* pour le *changeant*, l'*éternel* pour le *passager*. L'esprit n'est content d'aucune autre. Dieu est aussi nécessaire à la métaphysique qu'à la morale et plus encore... » Et c'est parce que Kant semblait enclin à admettre Dieu dans son système de morale que Joubert estimait la morale du philosophe « plus neuve et plus belle que sa métaphysique ». C'est d'après les renseignements que lui fournit Joubert que Chateaubriant cite Kant dans son *Génie du christianisme*.

sur le nouveau système. A son intention, il relit, annote, compulse, désireux de ne rien omettre, afin que Fontanes soit « en état de juger en pleine connaissance de cause », mais l'extrait était déjà fait, et Fontanes rit de bon cœur de toute la peine que s'est donnée le trop consciencieux Joubert [1]. Nous voici édifiés sur la valeur des jugements de Fontanes. L'on n'est plus étonné qu'il fasse si bon marché des deux années de travail que Villers avait mises à son livre. Son antipathie pour la personne et les idées de Villers faisait de lui un juge trop partial. Joubert disait finement: « Il n'est pas encore assez dépouillé des *choses de la bile et du sang.* »

Et la voix de Fontanes réveillait mille échos, il exerçait une influence d'autant plus grande qu'il était mieux d'accord avec l'opinion générale et surtout avec celle du gouvernement. On n'ignore pas l'impression de délivrance et de calme qui avait rempli les esprits après le 18 brumaire; dans la joie de vivre en paix, chacun était prêt à brûler ce qu'il adorait naguère et à renier des théories philosophiques ou des principes politiques la veille encore passionnément défendus. Bonaparte avait su profiter de cette détente générale pour proclamer « la faillite de la raison », perdre dans l'opinion, par ses sarcasmes, « l'idéologie et les idéologues ». Personne ne comprend mieux que Fontanes les intentions du chef du gouvernement; c'est pour y répondre qu'il termine son article sur la *Philosophie de Kant* par ces mots: Il est inutile d'allonger; les esprits ne sont plus à la philosophie, et « soit que la frivolité du siècle soit moins propre à ces hautes spéculations, soit qu'on en ait reconnu le néant, il est certain qu'elles n'inspirent plus le même intérêt ». [2]

[1] Voir Lettre de Joubert à Mme de Beaumont, 1er août 1801.

[2] Un fragment d'une lettre de Stapfer à son ami Usteri nous montre quelle est la direction que l'on voulait imprimer à l'opinion publique: „Alles was die Ketten verschönern, was den grossen Haufen locken, die verdorbene Masse vergnügen kann, wird hervorgesucht, unternommen, begünstiget. Was hingegen wirklich die Nation emporheben und veredeln könnte, wird vernachlässigt, gedämpft oder lächerlich gemacht. Nur ein Beleg aus vielen. Sie sehen, was für ein ekelvolles Wesen wiederum mit schönen Künsten, hübschen Versen, akademischen Zierraten und Phrasen getrieben wird. Hingegen kann Ihnen, mein scharfsichtiger Freund, unmöglich entgangen sein, mit welcher Wuth und Beharrlichkeit in den von der Regierung begünstigten und veranstalteten Journalen, z. B. dem *Mercure de France*, Philosophie und Aufklärung, Fortschritt der Menschheit und politische Untersuchungen verhasst oder lächerlich gemacht werden. Besonders haben Fontanes und Comp. auf höhern Wink unternommen, der Theorie von der Perfectibilität Hohn zu sprechen und alle liberalen Ideen unter dem Namen von Metaphysik zu verschreien. Den jetzigen Zustand Frankreichs und die Entstehung der kolossalen Macht Bonaparte's hat der grosse Menschenmaler längst beschrieben." Lettre de Stapfer à Usteri.)

D'autres juges, cependant, seront moins dédaigneux. Dans le même mois de fructidor parut un volume de la *Bibliothèque française* de Pougens [1], où Vanderbourg insère un compte rendu beaucoup plus favorable à Villers.

Vanderbourg, qui avait vécu quelques années en Allemagne, s'était en maintes occasions rencontré avec Villers chez Jacobi; il avait assisté à maintes joûtes philosophiques entre Reinhold, Gerstenberg et Villers, d'un côté, Kœppen et Jacobi, de l'autre. Aussi, mieux préparé que les rédacteurs du *Moniteur* et du *Mercure* à comprendre les intentions de Villers, approuve-t-il celui-ci d'avoir mis « autant et plus d'intérêt » à détruire « l'empirisme et le sensualisme » qu'à établir la doctrine de Kant [2], Dans les milieux philosophiques allemands, on pensait en général que pour introduire en France la philosophie de Kant, il fallait se garder de donner une traduction intégrale, ne fût-ce que des trois *Critiques*, mais bien plutôt exposer sous une forme originale la doctrine du maître et surtout démontrer les faiblesses des systèmes alors en faveur, de même que Kant avait consacré une partie importante de sa première *Critique* à attaquer les partisans de Wolf et de Leibnitz. Vanderbourg espère que les Français accepteront cette doctrine qui fixe à l'homme les bornes de son savoir, lui assure la liberté morale et s'associe fort bien aux idées religieuses; elle convient aux hommes vertueux de tout âge, surtout aux jeunes gens; elle deviendra le « flambeau » qui aidera à reconnaître la fausseté des autres doctrines. Il n'entend pas résumer le livre de Villers, « les deux parties qui le composent sont trop serrées, trop riches d'idées et de résultats pour être susceptibles d'une analyse satisfaisante et intelligible ». Ce livre est « absolument neuf » et traite d'une « matière longtemps négligée »; aussi, avant de se prononcer sur cette doctrine fera-t-on bien de l'étudier avec d'autant plus de soin qu'elle est contraire à tous les préjugés reçus. Enfin, Vanderbourg note l'avantage qu'il y aurait à « renverser... ce

[1] N° 5, 2e année

[2] En somme, il avait assez bien réussi sur ce point puisque Jacobi qui, au fond, n'était pas d'accord avec Villers au sujet de Kant, mais avait remarqué la tendance matérialiste alors régnante en France, écrivait à Kœppen le 18 février 1802: «.... Grüssen Sie unsern Freund Villers auf das Beste von mir.... Sagen Sie ihm dass ich auf meine Kosten 300 Exemplare von *Vanderbourgs* Anzeige seines Buches habe drucken lassen, um sie unter die Leute zu bringen. Mein Gewissen hat freilich wider diese grossmüthige Handlung etwas gemiert da die kantische Philosophie, keineswegs die Gute Absicht hat welche dieser Aufsatz ihr zuschreibt, die Franzosen aber, dachte ich kommen dadurch nicht zu Schaden, und aus diesem Aufsatze und dem Buche meines Freundes Villers können Sie nur Gutes und ihnen höchst Dienstliches lernen..." Aus F. H. Jacobi's Nachlass....hgg von R. Zoeppritz Leipzig 1869.

monstrueux édifice de la *Métaphysique des sens* et de la *morale des passions* » élevé en France par les disciples de Locke et de Condillac. [1]

En fructidor encore paraît dans la *Décade philosophique* un compte-rendu fort ironique sous ce titre: *Découverte du vrai principe des beaux-arts.* On y prend acte du désir du « Platon de l'Allemagne » d'apprendre aux Français « ce que personne avant lui n'avait imaginé: que le principe de l'imitation de la nature dans les beaux-arts est mesquin et insuffisant ». Tout l'article est sur ce ton; d'un bout à l'autre Kant et Villers y sont tournés en ridicule.

Le 15 vendémiaire (7 octobre 1801), nouvel article de la *Décade*, dans lequel l'auteur [2] reprend les jugements précédents et y ajoute des éloges en faveur de Kant, « tout en raillant finement et sans pitié l'interprète ». L'ouvrage de Villers semble « extrêmement divertissant » et écrit dans le « vrai style macaronique ». Il avertit les lecteurs qu'il « commence à la page 251 et finit à la page 262 », et déclare en terminant, que si Villers veut bien motiver son analyse de l'intelligence humaine et « la justifier contradictoirement avec celle de Condillac ou de tel autre philosophe » — c'est, selon lui, le centre du débat — il est disposé à la discuter « posément avec lui ». On eût pu attendre de la *Décade philosophique*, ne fût-ce que pour faire honneur à son titre, un relevé des erreurs de l'auteur qu'elle se contentait de bafouer, mais il semble bien que c'est aux jugements littéraires de Villers qu'on en veut, plutôt qu'à son exposé de la doctrine. C'est ainsi que le *Journal de Paris* publie une longue dissertation [3] sur la valeur de la « doctrine achroatique » d'Aristote, dont Kant a sans doute retrouvé des traces. Il termine par la proposition suivante: « Il convient tout autant aux Germains d'adopter une doctrine des Gaulois, qu'aux Gaulois d'en adopter

[1] Au moment où parut le *Kant* de Villers, P.-S. Ballanche mettait sous presse son étrange petit volume: *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts.* (Lyon, chez Ballanche et Barret, an IX.) Il avait entendu parler du philosophe qui « de sa cognée de hardi novateur » réveilla « les têtes à in-folio de l'Allemagne ». Il n'a lu aucun ouvrage de Kent *(sic)*, il n'en conjecture pas moins que ce philosophe « paraît avoir adopté pour base de son système » ce que Ballanche appelle « sentiment ». Il le loue fort d'avoir fait succéder à la *Critique de la raison pure* où « la théorie des idées abstraites est trop vague, trop incertaine », une *Métaphysique des mœurs*, « science plus sûre en ce qu'elle repose sur l'observation ».

[2] M. Picavet attribue cet article à Ginguené (op. cit. p. XIX).

[3] L'auteur de l'article est G. Feydel.

une des Germains[1] ». Voilà le nœud de la question: on humilie les Français en leur conseillant de s'instruire en Allemagne, pays gothique!

Si la *Décade philosophique* accorde des éloges à Kant aux dépens de Villers, le *Publiciste* fait le contraire et, dans son numéro du 24 fructidor, an IX (11 septembre 1801), insère un article des plus favorables à Villers. On le loue d'avoir dégagé la doctrine de Kant des « épines qui la rendent inaccessible dans la forme originale » et d'avoir enfin écrit « une notice un peu nette ». On reconnaît dans tout le cours de l'ouvrage « un amour de la vérité très ardent », un esprit « pénétrant, exercé à manier les idées abstraites ». C'est Suard qui entre ici dans la lice. Il ne croit pas que la méthode de Kant soit « la meilleure pour découvrir des vérités »; elle donne « trop d'importance à des classifications d'idées dont il ne résulte aucune lumière ». Elève du XVIII[e] siècle, Suard va plus loin encore et dit que « toute obscurité dans l'expression de la pensée suppose quelque obscurité dans la pensée même. » Il connaît peu Kant, n'ayant eu « ni le temps ni le courage de l'étudier dans sa langue ». Ce qu'il en a lu ne lui a apporté « aucune lumière nouvelle sur la nature et les procédés de l'entendement humain ». Villers a provoqué par ses censures des critiques « peu décentes » et qu'il eût su éviter s'il avait écrit son livre en France; il loue beaucoup Villers d'avoir cherché à soulever dans sa patrie de « grands débats » philosophiques. « Il serait bien à désirer qu'on en vînt à se quereller pour ou contre la doctrine de Locke et celle de Kant, mais tout cela est bien étranger aux goûts et aux idées de la génération nouvelle. » Suard, qui a connu des temps meilleurs, est découragé de l'apathie intellectuelle qui semble dominer les esprits et termine par cette prophétie qui ne s'est que trop réalisée: « Toute l'explosion se bornera peut-être à quelques pages de journaux bien superficielles et bien antiphilosophiques. »[2]

[1] Voici le seul passage intéressant: « La philosophie de Kant, selon le récit de Ch. Villers, n'a été remarquée pour la première fois en Allemagne que vers l'an 1787, quoique les fondements en aient été posés en 1781; ce fut en 1787 que la révolution populaire de France commença.... Cette observation nous semble pouvoir justifier les plus sages et les moins sages d'entre nos compatriotes du reproche qui leur est adressé en plus d'un endroit de ce livre sur leur indifférence à l'égard de la philosophie de Kant. » Le rédacteur du *Journal de Paris* déclarait ironiquement l'ouvrage de Villers « au-dessus de la portée de l'esprit humain ».

[2] Dans la bonne société, Kant et Villers font pendant quelques jours l'objet des conversations. On se récrie à propos de « la fausse direction que ces hommes de génie donnent à leur intelligence ». On en fait des jeux de mots: ainsi, l'intendant Ponçot, se trouvant à table près de l'illustre physiologiste Chaussier, lui raconte qu'il vient d'acheter un Kant sur le

La cause n'est cependant pas encore perdue; l'Institut ne s'est pas déclaré, et Villers a toute confiance dans les juges éclairés qui le composent [1]. Kant est, en effet, l'occasion de deux ou trois séances orageuses à l'Institut. Degérando qui, deux ans auparavant, avait lu à ses confrères une notice sur la Philosophie critique, ne voulait pas laisser échapper l'occasion de soutenir son point de vue, opposé à celui de Villers. Il reprend son premier mémoire et le transforme en une étude historique où il expose l'origine et les progrès du kantianisme. Il la présente dans la séance de messidor, an IX. Il rend hommage « au génie fécond et hardi du philosophe allemand et à la vaste étendue de ses connaissances [2] », mais soutient que les méthodes employées par Kant doivent inspirer « de justes préventions » contre son système, préventions augmentées « par l'obscurité dont il s'enveloppe ou que peut-être il ne peut éviter. » [3]

Un autre membre de l'Institut, Mercier, qui regardait Kant comme le rénovateur de la philosophie, résolut de répondre à Degérando; réponse si longue que la lecture en prit plusieurs séances. Dans un second mémoire, il établissait un parallèle entre la philosophie de Kant et celle de son « émule » Fichte; il y annonçait « les plus neuves découvertes en métaphysique », cette science qui excite en Allemagne un si vif intérêt. La doctrine de Kant pouvait seule assurer l'indépendance de l'homme

quai. « Bah!... et dans quel but? — Il faut bien avoir un Kant à soi! » On rit beaucoup du calembour et Chaussier d'ajouter que Ponçot ne pourrait « justifier son achat d'une manière plus spirituelle et plus solide ». (Bégin, op. cit., p. 32.)

[1] S'il avait pris garde à certaines allusions de Suard, peut-être aurait-il été moins optimiste. Ce membre de l'Institut n'avait-il pas déclaré que Villers trouverait « peu de champions en état » de disputer avec lui sur la philosophie nouvelle. Mais Villers s'aveuglait lui-même.

[2] *Magasin encyclopédique*, vol. 39, 1801. Compte-rendu ou notice sur les travaux de l'Institut national pendant le dernier trimestre de l'an IX.

[3] Villers, lisant l'ouvrage de Degérando: *Des signes de l'art de penser considérés dans leurs rapports mutuels* (Paris, 2 vol., an VIII), faisait ces quelques observations que nous retrouvons dans ses manuscrits: « L'auteur n'a fait que commenter *Locke* et *Condillac*. Il n'a pas connu ce que Harris et lord de *Mowbodde* (?) ont écrit sur la philosophie du langage. Encore moins les écrits de *Michaëlis* et de *Herder* sur cet objet. — Tome I, il parle *de la sensation et des opérations de l'objet* (!), telles que la *perception*, l'*attention*, la *réminiscence* et le *jugement*. « Le jugement, UNE OPÉRATION DONT LA SENSATION EST L'OBJET ! quelle raisonnaillerie ! » s'écrie Villers. — Tome II. *La métaphysique est l'art qui consiste à comparer les idées*. « Quel art! et quelle métaphysique est celle du citoyen Degérando! » Et Villers qualifie cet ouvrage de « volumineux et fade écrit ».

moral; il l'oppose « aux monstruosités ténébreuses de l'athéisme »[1]. Mercier résumait, dans un style étrange[2], les idées qu'avaient fait naître en son esprit paradoxal les lectures mal digérées de la *Philosophie de Kant*, des articles de Degérando[3] et de certains journaux.

L.-S. Mercier[4] est un de ces hommes, loyaux et convaincus sans doute, mais qui déroutent la confiance par leur promptitude à aborder tous les sujets sans rien approfondir. On l'avait surnommé le Singe de Jean-Jacques. Les quatre séances de l'Institut dans lesquelles il prétendit guider son auditoire à travers les arcanes obscures de la philosophie du « fameux Can » et du « fameux Fischt » *(sic)* tournèrent à l'épopée comique[5]. Des rires ironiques accueillirent l'orateur qui ne se laissa pas décourager et tint bon. Enfin, à bout de patience, il quitta la tribune en s'écriant: « Je vois bien, Citoyens, que vous ne me comprenez pas, mais je puis vous assurer que je me comprends. » Avoir un semblable défenseur était une réelle malchance, en France surtout. Les épigrammes se multiplièrent, atteignant Kant aussi bien que son maladroit champion.[6]

Les Allemands fixés à Paris étaient jusqu'alors demeurés simples spectateurs de ces disputes et, un peu sceptiques, en atten-

[1] *Magasin encyclopédique* 1801, N° 41.

[2] Il proclame le « retour et le triomphe des idées innées », « le dogme heureux que la vie humaine n'est qu'un développement d'un état antérieur et un apprentissage pour un état futur », etc.

[3] Les Allemands demeurant à Paris furent surpris de l'attitude de Degérando. Keidel mandait à Villers: « De Gérando, sagt mir Herr Oelsner, der grade am meisten die kantische Philosophie befördern sollte, ist wahrscheinlich aus Eifersucht der grösste Widersacher derselben. Neulich hat er in einer Sitzung des Instituts laut geäussert das Kant den Franzosen alle Fähigkeit zur Philosophie abspreche, behaupte sie hätten nie einen Metaphysiker erzeugt. Die Absicht ihn dadurch von der Candidatenliste zu entronen (?) war unverkennbar, auch wäre es gelungen, wenn sich Mercier nicht des Verstossenen angenommen hätte. Mercier's mémoire machte Eindruck, weckte günstigere Begriffe von der kantischen Philosophie als man vorher hatte. » Keidel en voyait une preuve dans le fait que Bernardin de Saint-Pierre commençait à se laisser gagner, et il engageait Villers à lui envoyer un exemplaire de son ouvrage (Lettre du 5 frimaire an X: 26 novembre 1801)

[4] C'est l'auteur du *Tableau de Paris* et de l'*An 2440*.

[5] *Frankreich*, 3e vol., 12e fascicule.

[6] « Le citoyen Mercier ne paraît pas plus propre à répandre la clarté dans la Philosophie de Kant qu'à lui donner de la considération. » *Publiciste*, octidi 18 ventôse, an X.

daient le résultat[1]. La malencontreuse intervention de Mercier et l'effet désastreux qu'elle produisit dans le clan philosophique leur enleva toute illusion; quelque temps après, ils lui faisaient part de leur désappointement[2]. A leur avis, les Français, encore imbus des théories de Locke et de Condillac, ne pouvaient mesurer la valeur du système « du plus grand penseur de l époque » tant qu'ils préféreraient aux trois *Critiques* les éléments d'idéologie de Destutt de Tracy.

Déjà profondément irrité par les commentaires blessants des journalistes, Villers vit en ces fameuses séances s'anéantir son dernier espoir. La feinte modestie de la lettre qu'il avait adressée à l'Institut en lui faisant hommage de son livre, laissait transpercer la presque certitude d'un succès. Amèrement déçu, il prend la résolution de répondre publiquement par une brochure anonyme: *Kant jugé par l'Institut et observations sur ce jugement*[3]. Accusant la haute assemblée de partialité, il lui reproche de ne pas reconnaître la valeur des questions philosophiques qui se débattent en Allemagne et de chercher à les disqualifier sous le nom de « disputes ». Ce n'est pas seulement aux attaques de Degérando[4] que Villers essaye de répondre,

[1] Villers fut accueilli avec enthousiasme par les Allemands habitant Paris. Ch.-Fréd. Cramer, traducteur de la *Bataille d'Hermann* de Klopstock et qui allait traduire une pièce de Schiller, écrit à Villers le 26 fructidor an IX: „.... Ich schreibe Ihnen immer Deutsch, selbst im Herzen von Frankreich — *comme de raison* — weil Sie ein Deutscher sind. Oder vielmehr Sie sind wie es noch nie wer war, ein *Zwiemensch* nicht ein *Doppelmensch* ein neues Wort zwar, aber ein verständliches! oder auch Sie kommen mir vor, wie ein *Centaur*, ein *Rossmensch* der vom Knochen oder Brocken herunterrauscht dass das Gesträuch prasselt um alle französischen Ideen um und umzukehren....“ Cramer était le correspondant parisien du *Frankreich* dont Poel était l'éditeur. — Les Allemands se demandaient: „ob die Franzosen des Geschenks das Villers ihnen bringt würdig, und ob Sie im Stande sind sich bis zur Höhe der transcendentalen Philosophie zu erheben.“ *Frankreich*, Bd. II., s. 8., aus den Briefen deutscher Männer in Paris, 1801.)

[2] Ils étaient surpris de voir que Lalande, un savant pourtant, ne prît pas même la peine de lire le livre de Villers avant de le réfuter et se méprît au point de prétendre que Kant faisait de l'existence de Dieu le fondement de sa morale. (Voir *Journal de Paris* du 21 ventôse, an X.) Lalande avait, en effet, naïvement avoué à Villers qu'il avait, pour réfuter son livre, mis *plus d'une demi-heure* à lire, analyser et faire des extraits de l'exemplaire déposé à la Bibliothèque de l'Institut. (C'est nous qui soulignons.) Tout autre commentaire est inutile!

[3] Paris, vendémiaire, an X, chez Heinrichs, 21 pages.

[4] Villers avait cru trouver en Degérando un collaborateur zélé, mais le succès de celui-ci à l'Académie de Berlin et son récent discours avaient aboli ces espérances. Villers qualifiait de « scandaleux » le programme qu'avait publié la dite Académie pour le concours de 1799 et n'avait pas eu assez de mépris pour accueillir la décision qui accordait le prix à Degérando.

mais encore à celles de Levesque [1]; ce dernier, chargé de présenter le rapport trimestriel des travaux de l'Institut, avait apprécié les discussions qui s'étaient élevées au sein de l'assemblée à propos de la philosophie de Kant en historien qui connaît mieux les Grecs et les Romains que l'Allemagne et sa philosophie. Villers relève très vivement ces observations, au lieu de réfuter directement Degérando [2] dont l'autorité en la matière avait plus de poids.

[1] Levesque, chargé de rendre compte des travaux de l'Institut pendant le dernier trimestre de l'an IX, avait dit en parlant des discussions sur Kant: « Il ne peut être accordé à aucun homme d'embrasser la philosophie tout entière, parce que les facultés intellectuelles de tous sont renfermées dans des limites qu'il ne leur est pas donné de franchir. On ne peut donc en conservant la propriété des termes dire: la philosophie d'un certain homme, et cependant on dit la philosophie de Kant; on se dispute sur la philosophie de Kant; la philosophie de Kant partage le public savant de l'Allemagne; elle excite des haines nationales et des haines étrangères, et des Allemands insultent aux Français parce qu'ils n'ont pas grossi la secte du professeur de Kœnigsberg. » Villers est d'autant plus outré que ce passage, lu dans la séance du 15 vendémiaire, an X (7 octobre 1801), avait été fort « remarqué ». — « Cela est de toute fausseté, répond-il; c'est par des assertions de cette nature que l'on parvient à fomenter des préjugés injustes et des haines nationales. Elles sont révoltantes sous la plume d'un membre de l'Institut. Qu'on nomme les Allemands, qu'on cite les écrits de ceux qui ont insulté aux Français pour cette raison; il n'en existe point. On citerait plus facilement les nombreux écrits parisiens où les Allemands sont périodiquement insultés par l'ineptie et la fatuité. Mais moi, je ne veux pas aigrir les deux nations l'une contre l'autre, je déclare aux dignes Germains que la majorité des Français est loin d'approuver ces insultes de quelques ignorants folliculaires. La seule réponse qui leur soit due est le silence du mépris. L'honnête homme qui rencontrera sur son chemin une populace ameutée se gardera de répliquer aux grossiers propos dont il sera accueilli. » — Ces paroles, adressées aux membres de l'Institut accusent le peu d'empire de Villers sur lui-même sitôt qu'on attaque ses convictions. Il semble avoir regretté ce moment d'emportement; le *Moniteur* du 26 brumaire, an X citant ce pamphlet parmi ses autres ouvrages, Villers répond: « Quant à la brochure *Kant jugé par l'Institut* et que j'ai achetée comme un autre, je ne sais pas ce qui a pu autoriser le C. Lachapelle à me l'attribuer. »

[2] Degérando tint longtemps rigueur à Villers et deux ans plus tard, parlait encore, dans son *Histoire comparée des systèmes*, de « l'anonyme fort injurieux à l'égard de l'Institut. . . . très mal informé des faits » qui, sans doute, a emprunté « aux recensions allemandes remplies d'attaques individuelles » cette extrême amertume. « Le doux Degérando » ne s'arrête pas là; ayant à parler, en 1804, des relations littéraires entre les différentes nations de l'Europe, *Archives littéraires*, vol. I, il dit: « Jugerons-nous donc toutes les productions philosophiques d'un pays par une esquisse peut-être imparfaite qui nous en aura été présentée, par des formes peut-être vicieuses dont on nous aura dit qu'elle (la philosophie) était revêtue?» Il vise certainement le livre de Villers. L'antagonisme entre Degérando et Villers est, semble-t-il, bien plus affaire de personnes que d'opinions. Ainsi, Degérando qui en 1800 s'indignait des reproches que Villers adressait aux Français, les reprend pour son compte en 1804.

S'érigeant en juge de la querelle entre Villers et les membres de l'Institut, le *Magasin encyclopédique* [1], dans un article signé de Gersdorf, semble vouloir renvoyer dos à dos l'anonyme et Degérando. Il les accuse de se quereller sur les mots et d'avoir donné chacun à *philosophie* un sens différent. Il leur reproche leur partialité, blâmant Degérando de parler « d'une chose qu'il ne connaît pas assez », et son adversaire, de rejeter « toutes les idées » du premier, « par la seule raison qu'elles viennent de lui ». L'anonyme affirme être digne d'être considéré comme un disciple de Kant, et se déclare d'accord avec le maître pour reconnaître que « les résultats *a priori* peuvent et doivent toujours être les bases sur lesquelles toutes les sciences reposent » ; donc, la philosophie est nécessaire à toutes. Elle n'est pas chose si difficile qu'on se l'imagine ; ce n'est pas « loin de soi et hors de soi » qu'il faut la chercher, « mais en soi-même ». Chacun doit garder sa liberté d'examen [2]. Degérando a tort de ne pas accepter que l'on parle de la « philosophie de Kant » ; chaque philosophe peut avoir sa philosophie s'il a coordonné ses idées en un tout systématique et découvert des résultats nouveaux. C'est le cas de Kant, qui a été « plus scrupuleux dans ses recherches et plus vrai dans les résultats qu'il a trouvés » que ses prédécesseurs ; c'est dire que « sa philosophie est meilleure » que la leur. Kant a surchargé sa langue de termes techniques et écrit dans un style obscur ; de ces défauts sont nées les divisions entre ses disciples ; mais on lui pardonnera aisément cela quand, ayant pénétré jusqu'au sens du texte, on verra qu'il « explique mieux que tout autre la doctrine de nos devoirs, les idées que nous devons avoir de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du droit naturel et public, surtout la logique ».

Passant à l'ouvrage de Villers, cause initiale de tout ce débat, de Gersdorf loue l'auteur d'avoir donné, non une traduction intégrale des *Critiques*, mais un exposé de la doctrine. A-t-il rendu tout à fait le sens de l'original ? Tel n'est pas l'avis de Gersdorf. L'interprète français n'a pas toujours su en choisir les parties essentielles ; dans sa préface, il s'est montré d'une partialité bien peu digne d'un philosophe. Estimant que Degérando a mal compris la question de l'Espace et du Temps, de Gersdorf combattra ses allégations dans un prochain article et démontrera

[1] 1802, vol. 46, p. 145-160. *Kant jugé par l'Institut. Observations sur ce jugement* par un disciple de Kant ; et remarques sur tous les trois par un observateur impartial.

[2] « Si Kant lui-même énonçait des idées que je ne puisse partager, jamais je ne voudrais les admettre ; je suis homme comme lui », dit Gersdorf.

que ce sont bien là des formes naturelles de notre entendement. »[1]

Dans une *Lettre au C. Millin*[2], Degérando reprend quelques-unes des critiques formulées par de Gersdorf. Il avait beau jeu pour lui répondre, celui-ci, de même que l'anonyme, ayant pris comme base de ses attaques les phrases du compte-rendu de Levesque. Il prétend d'abord que l'Institut n'étant appelé à juger « que les pièces envoyées au concours », ne pouvait porter de jugement sur la doctrine de Kant; c'était jouer sur les mots, car, des discussions qu'avait fait naître cette question, il ressortait que l'Institut n'était pas favorable à la méthode de ce philosophe et mettait fort au-dessus celle de Condillac et de Locke: voilà bien, semble-t-il, une façon de jugement. Degérando n'est pas non plus de bonne foi lorsqu'il accuse de Gersdorf et l'« anonyme » d'incriminer Levesque au lieu de s'en prendre à lui-même. Pour rédiger leurs rapports, les secrétaires avaient sous les yeux les discours ou un extrait fait par l'orateur lui-même; donc, si le passage visé ne contenait pas les propres termes de Degérando, du moins pouvons-nous supposer que Levesque en avait rendu le sens. D'ailleurs, Villers et de Gersdorf, qui semblent avoir assisté aux dites séances, savaient à quoi s'en tenir sur l'exactitude de Levesque.

La partie la plus intéressante de la *Lettre au C. Millin* est celle où il se défend d'avoir parlé de Kant sans le connaître; ce reproche l'affecte à tel point qu'il consacre, dans son *Histoire comparée des systèmes philosophiques*, une longue note pour se disculper à nouveau.[3]

Un incident auquel Villers attacha une grande importance fit alors renaître ses espérances. Le Premier Consul, en tant que membre de l'Institut, avait pendant quelque temps assisté à toutes les séances, mais depuis le 3 nivôse [4], il n'avait pu les suivre. Soit par simple curiosité, soit qu'on lui eût fait un rap-

[1] L'article annoncé par de Gersdorf sur *Les notions de l'espace et du temps selon Kant* se fit attendre jusqu'au début de l'an 1803. Le *Magasin encyclopédique* l'inséra dans le 47e vol., p. 239 à 294. Après avoir longuement exposé les idées de Kant sur l'E. et le T., l'auteur déclare que cela n'est qu'un point secondaire de la doctrine et regrette que Degérando, Kinker et en général tous ceux qui ont voulu parler en France du philosophe de Kœnigsberg s'y soient tellement appesantis. Ces questions ne contribuent que d'une façon très indirecte au développement de la morale dont cette philosophie a posé les bases.

[2] Vol. 47, 1803.

[3] Volume II, p. 175.

[4] An VIII.

port sur le système du célèbre philosophe, Bonaparte fait demander à Villers un extrait de son livre [1]. Et Villers se met à l'œuvre sans retard, soutenu par la pensée de gagner à la nouvelle doctrine un disciple influent.

Dans ce court résumé, il insiste sur le côté moral de la philosophie de Kant, opposant ce système au sensualisme de la doctrine de Condillac; il perd à ce parallèle une place précieuse, ce travail ne devant pas dépasser « quatre pages ». Il entreprend ensuite l'exposition de la doctrine [2] et termine par un éloge de Kant [3]. Remarquons que les critiques des journaux n'ont pas assagi Villers qui, dans ce court extrait destiné au chef de la nation française, s'entête maladroitement à des comparaisons entre l'Allemagne et la France et n'apporte aucun ménagement à ses attaques contre ses compatriotes.

[1] Villers écrit à Schultze à propos de cette brochure: « Elle est l'esquisse à peine ébauchée qu'il m'a fallu faire pour Bonaparte à la hâte et comme par réquisition. Le Premier Consul de toute l'Europe *(sic)* a très peu de temps à perdre et l'on ne m'accordait que quatre pages pour lui dire de quoi il était question et quatre heures pour y songer. » *Preussische Jahrbücher*, Bd. 27., Berlin 1871. Cette petite brochure fut imprimée à la fin de fructidor, an IX, mais ne fut pas mise en vente, *Allgemeine Litteratur Zeitung*, 2 janv. 1802. L'exemplaire que l'on trouva plus tard dans la bibliothèque de Gœthe porte cette note de la main de Villers: « Rédigé à Paris pour Bonaparte et imprimé comme manuscrit. » *Kantstudien*, Bd. III., 1899. M. Weihinger croit que cet exemplaire est le seul qui ait été conservé. La Bibliothèque de Hambourg en possède un et il en existe deux autres dans les papiers de Villers conservés à la même bibliothèque. — Dans une lettre à Lachapelle, rédacteur du *Moniteur universel*, Villers dit: « Cette brochure n'était point destinée à devenir publique et n'a été imprimée en très petit nombre que pour être distribuée à mes amis. »

[2] Il s'attache à prouver que les lois déterministes ne gouvernent que nos perceptions et non les choses en elles-mêmes; que cela ôte toute valeur au principal argument des athées qui font de l'idée de matière la base de leur système; que l'homme trouve en lui-même une conscience inaltérable et les principes de la loi morale.

[3] Kant est le *Newton* de l'*homme moral*; et il a procédé dans sa doctrine avec la supériorité que l'état des lumières dans le temps et dans la contrée où il vit lui assigne sur ses prédécesseurs. L'homme vraiment au niveau de son siècle a la force de l'élever avec lui, de renoncer aux institutions et aux idées vieillies. Ceux qui veulent entraver les progrès de l'humanité et étouffer les nouvelles lumières ne réussissent que momentanément, l'oubli ou la risée des générations à venir les attend, quelles qu'aient été, à d'autres égards, leur renommée et leur considération personnelle. »

Villers, qui avait déjà glissé dans son livre une note flatteuse à l'adresse de Bonaparte et salué en lui le restaurateur de l'ordre (p. 165) concevait, comme Mme de Staël, comme F. Cramer et bien d'autres à ce moment, de grandes espérances sur l'influence du Premier Consul.

Il ne tarde pas à s'apercevoir, du reste, que les espérances qu'il avait fondées sur cet exposé sont vaines; Bonaparte a d'autres soucis pour le moment et, plus tard, il prendra une décision tout opposée à celle que lui indiquait Villers.[1]

Après le Premier Consul, le public, à qui les journaux le communiquèrent presque entièrement, fut appelé à juger cet exposé. Lachapelle le publia sous la rubrique *Philosophie*[2], ne supprimant que « certains détails trop abstraits » et « quelques phrases peu dignes de figurer dans un sujet aussi grave ». Il approuve la théorie morale de Kant et reconnaît que, dans son livre, Villers s'est plu « à démontrer l'importance » et « à défendre les principes de la raison pratique » ; il est loin de lui dénier le droit d'admirer l'extrême supériorité du génie de Kant, voire même de « vanter beaucoup les mœurs et le caractère réfléchi de la nation estimable qui a le bonheur de posséder un tel philosophe ». Mais il blâme ce continuel parallèle si désobligeant pour les Français, cette « ironie amère qui perce dès qu'il parle de la France ». Débuter ainsi, c'est « présenter le

[1] Sans doute, le Premier Consul, qui commençait à réfréner la liberté de la presse et la liberté de discussion, avait pris ombrage de tout ce bruit fait à propos d'un système de philosophie. Il n'entendait pas que ces discussions vinssent troubler l'ordre si difficilement rétabli. D'autre part, il venait de signer le Concordat: un chef politique, un chef religieux, voilà le schéma simpliste auquel il voulait tout ramener. Il éprouvait de la méfiance à l'égard des dissidents de toute espèce.

En Allemagne on se fit aussi des illusions sur la portée de cet opuscule. Gerstenberg écrit à Villers: „Als ich zu Ende des vorigen Sommers anfing mich damit zu beschäftigen, (Lettre à Villers sur le principe commun aux deux divisions de la philosophie critique), war ich noch weit von der Hoffnung entfernt, Sie sobald wieder in meinem lieben Lübeck zu wissen. Man hatte mir gesagt dass Sie so glücklich gewesen wären, Ihrem ehemaligen Freunde und Bekannten dem grossen Bonaparte, ein lebhaftes Interesse für die Kantische Philosophie beizubringen, und dass dieser Umstand Sie wahrscheinlich bestimmen würde in Paris zu bleiben." (Altona, 12 février 1802.) Le 5 octobre, revenant sur le même sujet, Gerstenberg écrit à Villers: „Wenn Bonaparte schon einen Vorbegriff von dem Bedürfniss fester Grundsätze für die speculative Vornunft gehabt hat, so bin ich versichert, dass ihn nach der Durchlesung dieses Ihres Aperçu keine Geschäfte haben abhalten können sich mit dem System selbst näher bekannt zu machen." O candeur d'un savant de cabinet! — Les Allemands fixés à Paris écrivaient au *Staat und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen Unpartheiischen Correspondenten:* „Man muss erwarten ob sie (la doctrine de Kant exposée par Villers auf unserm allzuleichten Boden wurzeln wird. Unberufene Gegner findet sie schon genug, jedoch auch mächtige Freunde. Bonaparte selbst hat...."

[2] Dans la *Gazette nationale ou le Moniteur universel* du 26 brumaire an X(17 nov. 1801), sous ce titre: *Aperçu rapide des bases et de la doctrine de la Philosophie de Kant.*

combat », alors qu'il eût été nécessaire « de parler au cœur et de séduire la raison »[1]. Après ces critiques de forme, Lachapelle ajoute que, « malgré les arduosités de la partie savante » de cet ouvrage, « aucune lecture » ne lui avait encore paru « si attachante »; aussi recommande-t-il le livre, pour « l'intérêt de la doctrine célèbre qu'il fait connaître » et surtout à cause du « tableau historique » placé en tête de l'ouvrage sous le titre de *Notions préliminaires*, « analyse très bien faite des différents systèmes philosophiques qui ont occupé le monde et sont parvenus jusqu'à nous. »

Villers, rentré à Paris après un court séjour à Soissons, se hâte de répondre à une critique si juste et si modérée et essaye de se disculper des reproches qui lui sont adressés[2]. Cela ne sera, certes, pas facile car, soit qu'il ait ignoré l'état réel des idées philosophiques en France, soit qu'il ait cédé à son caractère, il s'est trop souvent abandonné à des emportements exagérés. Par la violence inconsidérée de ses jugements[3], Villers

[1] Remarquons cette phrase, caractéristique pour l'époque. Il ne s'agit plus de discuter, cela ne mène à rien; il faut « parler au cœur » et « *séduire* la raison ».

[2] Relevons ce qui suit dans sa lettre à Lachapelle: Lachapelle a trop méconnu la droiture de mes intentions en insistant sur le reproche de *sarcasme*, d'*ironie amère* et de *ridicule prétendu* dont il m'accuse. « Ce ridicule et ce sarcasme ne s'adressent qu'à une certaine classe d'hommes à laquelle, sans doute, le C. Lachapelle, non plus que tant de Français que j'estime et que je chéris, n'appartiennent point. Convaincu comme je le suis qu'une philosophie pernicieuse, qu'une morale pleine de licence et de conséquences funestes ont contribué puissamment aux barbaries atroces qui ont déshonoré notre révolution, ai-je pu m'élever contre elles avec assez d'indignation? et la froideur rigoureuse du raisonnement a-t-elle pu toujours contenir et modérer un sentiment expansif qui occupait toutes les puissances de mon âme, éclatait comme malgré moi? Est-ce ma faute si les vérités que j'ai cru devoir dire ont l'apparence de la satire et du blâme?» Et plus loin: « Ces poisons universels (frivolité, corruption des mœurs) m'ont frappé davantage pendant mon séjour sous un ciel étranger au milieu d'une nation plus morale, plus grave, plus méditative. J'ai dû en parler autrement que si j'étais constamment demeuré dans la même atmosphère. Que l'on condamne au reste tant que l'on voudra cette réaction d'une âme exaltée dans la solitude et que la satire avait été souvent d'avance y chercher et y exaspérer; cela n'a rien de commun avec la sublime philosophie de Kant, qui est celle du nouveau siècle, celle de la nouvelle humanité et qui aura tôt ou tard son effet, quels que puissent être le ton et l'individualité de son interprète. Qu'on songe que ce n'est point un *livre* que j'ai fait; c'est une *doctrine* que j'ai annoncée. »

[3] Il écrit à Schelling: „Ich musste mit dem Indifferentism kämpfen, musste schelten, schlagen; derb, vornehm und mit Ueberzeugung sprechen: sonst hätte mein abgestumpftes Auditorium das von Boudoirs und Restaurationen nach Schauspielhäusern, und umgekehrt, unaufhörlich wandelt meine Stimme nie vernommen.... Das Kennzeichen der Erfüllung dieser Bedingungen trägt meine Arbeit." (3 janvier 1803.)

est responsable pour une part de la réprobation quasi générale que soulèvent ses apologies de Kant et des Allemands.

Nous avons vu quel accueil fut réservé à la *Philosophie de Kant* dans le clan philosophique; il nous reste à examiner quel effet elle produisit dans certains milieux influents.

Villers avait envoyé son livre à des personnages en vue: au consul Lebrun, au ministre de l'Intérieur, Chaptal, au comte Emmery, à Pougens, entre autres. En remerciant de l'envoi, Lebrun se déclare « indigne d'être un élève de Kant »; Chaptal, dans un billet d'une banalité courtoise, dit qu'il lira le livre « avec tout l'intérêt que lui inspire l'auteur et son ouvrage ». Le comte Emmery, littérateur lui-même, n'ayant pas de position officielle et désirant ménager Villers qui a quelque influence sur les journaux allemands, se dit « curieux de connaître cette philosophie de Kant dont on parle si diversement ». Pougens seul sait trouver des paroles cordiales: « Toutes les personnes de mérite en Allemagne savent ce que vous avez fait avec autant de courage que de lumière en luttant pour les progrès de l'esprit humain et pour la conservation des études sociales ».[1]

Cuvier, au nom de l'Institut, répond à la lettre d'envoi de Villers et déclare que « ce qui peut contribuer à faire connaître parmi nous les travaux de nos voisins, attirera toujours l'attention de cette Compagnie ».[2]

Villers s'attendait à un tout autre accueil; cette politesse froide, cette curiosité légère le découragent plus encore que les railleries des journalistes.

Hors de Paris, le nom de Kant est à peine connu et le livre de Villers n'éveille aucune attention. Dablincourt qui avait passé en Allemagne les années de la Révolution et avait fait à Lübeck la connaissance de Villers[3], aurait voulu gagner à la cause du criticisme le petit cercle de savants et de lettrés groupés à Saint-Quentin, mais il manque de documents et désirerait que « les excellentes critiques allemandes de l'ouvrage de Kant fussent aussi traduites en français ». A son avis, du reste, la doctrine est destinée à avoir « le succès qu'elle a eu en Allemagne, c'est-

[1] 20 octobre 1801. Pougens se garde de parler des Français; il sait trop bien quel était l'état des esprits et a appris à ses dépens, durant les fameuses séances de l'Institut, ce qu'il en coûtait à défendre Kant.

[2] 6 thermidor, an IX.

[3] Dablincourt écrit à Villers: « Ton ouvrage n'est encore connu ici que de nom et j'ai même un peu de peine à piquer la curiosité de nos amateurs qui regardent Locke comme le nec plus ultra de la métaphysique. »

à-dire qu'elle mûrira dans quelque coin pendant plusieurs années pour reparaître au grand jour avec plus d'éclat ». [1]

Villers, avons-nous dit, avait passé quelques jours à Soissons, chez le marquis de Puységur, qui se disait tout disposé à aborder avec lui l'étude du criticisme. Voilà donc une occasion de gagner quelques disciples, à laquelle Villers ne résiste pas. L'entrain de sa conversation, son éloquence et sa forte conviction intéressent Puységur et ses amis. Villers revient à Paris avec l'espoir qu'il laisse à Soissons un petit groupe de futurs disciples. Il se hâte de leur envoyer son livre. Mais il apprend qu'on a « de la peine » à en achever la lecture. Puységur l'admire, il est frappé de la force des raisonnements, il est bien « entraîné, mais non convaincu ». Même dans ce milieu ami, l'incontinence de style de Villers n'est pas sans blesser quelque peu [2]. L'ignorance des lecteurs et « l'impossibilité où ils seront de comprendre même les mots qui établissent la définition » des *grandes vérités* de la doctrine, nuiront au succès du livre. Ce qui a le plus frappé ces partisans de l'ancien régime, ce sont les pages où Villers a résumé la doctrine morale de Kant.

Villers reconnaissait chaque jour plus clairement combien l'événement répondait mal aux rêves de gloire qui avaient accompagné son départ de Lübeck. Pour un spectateur qui eût connu et l'état des esprits en France et surtout le caractère de Villers, cet échec était facile à prévoir. Aveuglé par l'enthousiasme, il venait, non pas exposer un système, mais prêcher une doctrine et adjurer ses compatriotes d'« abandonner ces théories vagues » [3] dont il avait été nourri comme eux et dont il avait reconnu avant eux le néant. Sa ferveur d'apôtre s'était heurtée à l'indifférence ou à l'ignorance des uns et à l'hostilité des autres. « On ne peut pas, lui disait de Gersdorf, contraindre l'homme à recevoir de bons principes; il faut les lui développer et les lui offrir en les mettant à sa portée. [4] » Or, Villers avait souvent failli à ce programme. Si, au lieu de répondre aux attaques par anticipation,

[1] 24 mai 1802.

[2] « D'abord, ma tête est très française et est par conséquent entichée de de ce bel-esprit que vous qualifiez de niaiserie, peut-être à fort bon droit, mais dont (si j'étais plus jeune toutefois) je me glorifierais bien plus que je ne m'en humilierais. Remontez donc à dix ans, rappelez-vous votre air natal et dites-vous bien que les Français sont encore tels que vous les avez laissés.... Tout ce qui a échappé à la faux révolutionnaire n'a pas été le moins du monde modifié par les événements. » (2 vendémiaire, an X.)

[3] *Moniteur* du 16 fructidor, an IX (3 sept. 1801).

[4] *Magasin encyclopédique*, vol. 46, 1802.

il avait su étendre son exposition de la doctrine de Kant et réserver, pour le moment de la lutte, les arguments justifiés par elle, le plan de son livre y eût gagné, et il se fût mis d'accord avec la logique des choses. A qui d'ailleurs s'adressait-il? A la masse du public lettré ou au petit groupe de ceux qui s'intéressent aux questions philosophiques? Dans ce dernier cas, comme le lui reproche Degérando, son exposition « est beaucoup trop insuffisante »[1]. Mais, est-il bien vrai que ce livre soit destiné aux cercles philosophiques? ne l'a-t-il pas présenté comme une « introduction à l'étude de la philosophie critique? »[2] S'il s'adresse aux littérateurs, ce que le ton de plus d'une page pourrait faire supposer, il est demeuré pour eux trop obscur et trop avare de développements. Pour toutes ces raisons, le livre était voué à l'insuccès et l'espoir que Villers avait entretenu de pouvoir se fixer en France et d'y jouer plus efficacement le rôle d'interprète de la pensée allemande, devait s'évanouir. Les instances de ses amis, quelque pressantes qu'elles soient, ne purent le retenir; découragé, le cœur plein d'amertume, il quitta sa patrie en octobre 1801[3]. A son passage à Metz, ses parents voulurent encore le dissuader de retourner en Allemagne, mais en vain; il a pris la résolution de s'y fixer définitivement et Collignon ne peut s'empêcher de lui écrire: « Si j'étais à votre place, je me conduirais comme vous le faites. »

C'est sans doute après ce départ que Degérando publia, après l'avoir remanié, son mémoire sur la *Génération des connaissances humaines*, qui lui avait valu le prix décerné par l'Académie de Berlin. Il y prend nettement parti contre la doctrine de Kant, essayant de démontrer: 1° que la différence entre les notions qui appartiennent aux objets et celles fondées en nous-mêmes est inintelligible; 2° que les notions du *Temps* et de l'*Espace* n'accompagnent pas toutes nos perceptions; 3° que les idées du *Temps* et de l'*Espace* infinis sont de pures chimères

[1] Op. cit. Vol. II, p. 179.

[2] *Philosophie de Kant*, Préface, p. LXIV. Jacobi revenant en Allemagne, après un séjour de trois mois en France, écrivait de Vaels bei Aachen, le 13 février 1802: „... Unser Villers hat, aus eigener Verkehrtheit, die Sache so verkehrt wie möglich angegriffen. Sie werden lachen wenn ich Ihnen erzähle was ich in Absicht seines Buches alles erlebt habe." Lui-même s'y est mieux pris et a déjà gagné quelques-unes des meilleures têtes à sa philosophie.

[3] A la fin de vendémiaire, soit dans la deuxième quinzaine d'octobre. Voir *Lettre à Georges Cuvier*. Villers écrivait à son ami Schütz à Iéna: « Je reviens enfin du pays du charlatanisme et de la forfanterie. Mon premier soin en remettant le pied sur la terre de la loyauté et de la véritable humanité est de vous envoyer mon salut cordial. »

et qu'elles impliquent même une contradiction. Le *Moniteur*[1] consacre deux pages au compte-rendu de cet ouvrage. Tourlet, le rédacteur, ne tarit pas d'éloges en faveur de la doctrine des « philosophes français, anglais, et des savants de presque toutes les nations civilisées », celle qui a été *irrévocablement fixée* par Locke, Condillac, Diderot, etc., celle enfin que Dégérando *(sic)* a voulu rendre « *victorieuse* de toute *objection* » en réduisant à un « silence éternel les partisans des idées innées ». Dans ses premiers articles, Tourlet avait fait preuve d'une vivacité d'expressions, d'un absolu dans ses jugements qui dénotaient son aversion pour la doctrine du philosophe allemand; cette fois, il dépasse toute mesure et termine en déclarant dans une note que le système de Kant *est de toute fausseté*. C'était la défaite complète du criticisme et de son bouillant champion.

Après le retour de Villers en Allemagne, quelques tentatives furent encore faites pour acclimater en France la nouvelle philosophie. Voici, en premier lieu, l'*Essai d'une exposition de la critique de la raison pure*, œuvre d'un Hollandais, J. Kinker, qui parut à la fin de l'an IX[2]. En Hollande, la lutte entre les partisans de Kant et ses adversaires avait, avons-nous vu, atteint de grandes proportions. Sous la direction du professeur P. van Hemert, s'était fondé un *Magazin* ou recueil de pièces relatives à la nouvelle philosophie. Le but des rédacteurs était « d'étendre de plus en plus les lumières[3] ». Ils pensaient y parvenir en traduisant et expliquant les livres de Kant et de son école. C'est dans ce *Magazin* que J. le Fèvre trouva un important article de Kinker qu'il traduisit[4]. Dans la préface, le Fèvre adresse aux Français les mêmes reproches que Villers, mais sous une forme beaucoup plus détachée; il se borne à regretter que deux nations « justement célèbres par les grands hommes qu'elles ont produits en tout genre de littérature et de science[5] » n'aient pas encore daigné s'intéresser à un « système qui vient de révolutionner le monde philosophique ». Il n'est pas, pour le moment, question de prendre parti pour ou contre Kant, mais, comme la lutte entre ce philosophe et ses prédécesseurs est « décisive », il faut secouer l'indifférence qui règne à l'égard de la philoso-

[1] N° 53, du 23 brumaire, an XI, p. 207-208.

[2] Première quinzaine de septembre 1801.

[3] Kinker, p. VI.

[4] Le Fèvre a traduit cet article pendant un séjour qu'il fit en Hollande; il y travailla sous les yeux de Kinker et de van Hemert. Kinker, p. VII.

[5] Il entend, par là, la France et l'Angleterre.

phie et « examiner les pièces de ce procès si intéressant pour toutes les têtes pensantes ». Le Fèvre croit, comme Villers, que cette philosophie est appelée à mettre fin à des dissensions qui ne pouvaient conduire qu'au scepticisme ou « au mépris de toute philosophie ». Il se garde de reprocher à ses compatriotes d'avoir méprisé le criticisme; s'ils l'ignorent encore, ce n'est pas, comme on l'a dit souvent, qu'ils n'aient de goût que pour l'épigramme et les bons mots. Il leur reconnaît cependant « un peu de paresse » et « trop de superficiel en philosophie ». Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils aient accepté « la philosophie du bon sens », puisque la vraie philosophie a été si dénigrée, bien qu'elle seule puisse conduire à la certitude? Elle seule donne une solution satisfaisante à ces deux importantes questions: « Comment puis-je savoir quelque chose? Que puis-je savoir? » Ni Locke, ni aucun autre philosophe n'y ont répondu, puisqu'ils ont tous abouti aux antinomies de la raison; « Kant seul a fourni les moyens de sortir de cet embarras inextricable ».

Pour faciliter la lecture de son livre, Le Fèvre donne en une colonne l'explication des termes dont « cette science nouvelle » a réclamé la création, espérant que les lecteurs seront « trop équitables » pour faire à cette doctrine un crime de la nécessité où elle était d'employer des expressions neuves. Quoique moins volumineuse [1] que l'ouvrage de Villers, la traduction de Le Fèvre est plus complète. Kinker, dans son exposé, n'avait pas touché à la morale, mais il a mieux saisi et plus clairement rendu que Villers [2] la pensée du maître.

La mise en vente du volume de Kinker fournit à Destutt de Tracy l'occasion de parler de nouveau à l'Institut de la philosophie de Kant[3]. Tout en rendant hommage aux vastes connaissances du philosophe et à celles du savant hollandais, son interprète, il combat « leur système d'idéologie » [4]. Il veut prouver qu'il n'existe en l'homme rien de semblable à ce que Kant appelle *raison pure*, *entendement pur*, *sensibilité pure*, et que nous ne saurions obtenir aucune *connaissance pure*. Le système allemand repose sur un abus de pensées abstraites, de principes généraux et sur cette croyance erronée que nous jugeons les idées

[1] 184 pages, précédées d'une préface de 8 pages.

[2] Voir aussi De Gérando, op. cit., vol. II, p. 179.

[3] Destutt de Tracy prononce un long discours sur la philosophie de Kant aux séances des 7 et 30 floréal, an X. (Picavet, op. cit., p. XXVI.)

[4] Ginguené. Notice des travaux de la Classe des sciences morales et politiques pendant le troisième trimestre de l'an X. *Magasin encyclopédique*, 1802, vol. 41.

particulières par des idées générales. Il fait, en passant, l'éloge de la France où, à l'encontre de ce qui se passe ailleurs, la philosophie ne forme ni sectes, ni systèmes. « Cet état de choses est très favorable au progrès des lumières. » Relevant ce qu'il appelle « des phrases usées » sur la prétendue légèreté des Français, il vante leur profonde connaissance des opérations intellectuelles, due aux travaux des « idéologistes qui ont marché sur les traces de Condillac et, fidèles à ses principes, l'ont pris pour guide sans le recevoir pour maître ».

Philosophe d'une réelle valeur, de Tracy a dévoilé quelques-uns des défauts du criticisme. Mais il n'a pris connaissance de la doctrine que dans une traduction latine des ouvrages du maître; puis, il est juge et partie dans la question et se préoccupe bien plus de défendre les sensualistes [1], et lui avec eux, que d'examiner avec impartialité la doctrine nouvelle.

Villers n'étant plus là pour défendre Kant, l'honnête Mercier, oublieux de son récent insuccès, tint à honneur de relever le gant. Son mémoire, aussi confus que le précédent, est orné de ce titre bizarre: *De l'acte du moi. L'acte du moi* est l'affirmation par l'homme de sa personne morale opposée à tout ce qui est physique. Par lui, les « impressions partielles » sont associées en des rapports que les sens ne peuvent donner. [2]

Mercier se laisse souvent aller à une déclamation nuageuse et obscure; plus d'une de ses formules durent paraître à ses collègues un pur galimatias. Il disait, par exemple: « L'acte du moi équivaut à toutes démonstrations géométriques. » De crainte d'être trahi par Ginguené, il fit lui-même le résumé de son discours qui devait figurer dans le rapport trimestriel. Par représailles, sans doute, Ginguené écrivait: « Les Français ont témoigné pendant longtemps beaucoup d'indifférence pour la philo-

[1] L'abbé Morellet — que l'on ne pourra taxer de parti-pris, car il croyait toujours à la bonté des doctrines matérialistes — disait à Jacobi, qu'il rencontrait souvent, à la fin de 1801, soit chez les Suard, soit chez Mme de Staël, que, grâce à lui, il était intimement convaincu de la supériorité des Allemands sur les Français au point de vue philosophique. Il reconnaissait, non sans le déplorer, que ses compatriotes « avaient la tête aussi peu métaphysique qu'épique ». Ce n'était pas là une simple boutade, car, à en croire Jacobi, Morellet revint souvent sur ce sujet.

[2] « Quelle plus fausse théorie, dit Mercier, que de rapporter toutes nos affections et toutes nos lois morales au plaisir et à la douleur physiques, de méconnaître les lois innées de la conscience, celles de l'amour de la perfection et du beau, et de regarder les sensations physiques et les rapports qui en dérivent comme l'origine du monde moral. » La moralité, le point le plus élevé de la nature humaine, est inhérente à l'homme; elle existe « en vertu de l'unité synthétique du *moi*. »

sophie de Kant qui occupait et mettait en fermentation l'Allemagne entière; quelques ouvrages en leur reprochant avec dureté cette indifférence les ont forcés d'en sortir et il n'est pas sûr que la doctrine du philosophe de Kœnigsberg gagne beaucoup à l'examen qu'ils commencent à en faire.[1] » Cette déclaration fait assez voir combien les préventions et l'hostilité de l'Institut à l'égard de la philosophie de Kant ont nui à son introduction en France. Ainsi, Ginguené, que Stapfer et Villers croyaient avoir gagné à leur cause, se laissait entraîner par l'opinion générale et reniait lui aussi Kant et ses disciples.

L'ouvrage de Kinker semblait une sorte de développement des articles XII à XV de la IIe partie du livre de Villers; Roux-Bordier, dans *Le vulgaire et les métaphysiciens, ou doutes et vues critiques sur l'école empirique*, tente de compléter la Ire partie de l'ouvrage[2]. Tous les philosophes, dit-il, ont eu la prétention d'arriver à la connaissance de la vérité; or, celle-ci « est une »; donc, ils sont tous tombés dans l'erreur puisqu'ils en sont venus à se combattre les uns les autres. Examinant les doctrines importantes et les soumettant à une critique serrée, il espère « ébranler la métaphysique actuellement régnante » et disposer « le public

[1] *Moniteur* du 2 frimaire, an XI, N° 62, p. 248. — *The Edinburgh Review*, January 1803, p. 253, disait au sujet de ces discussions à l'Institut et des espérances de Villers: «... nor would it have surprised us more, had the head quarters of the archduke Charles been fixed at Paris, than if in persevering attendance on the sage of Königsberg, the experimentalists of the Institute had abandoned their physics, and the gayer literary assemblies their romances and their epigramms for the study of transcendental aesthetics and all the refinements and abstractions of *pure reason*.» Et plus loin: « It is not in France, in its present sensualism of taste, that the love of abstract metaphysic can speedely be revived... » Tel est aussi l'avis de quelques Français établis en Allemagne; Morlet écrit de Holzminden à Villers: « J'imagine, mon cher ami, que quelque mérite qu'ait la philosophie de Kant, ce n'est point un ouvrage (celui de Villers) qui puisse plaire généralement en France; il faut une grande maturité d'esprit pour le goûter; à ces têtes frivoles, il ne faut qu'amuser et intéresser; la raison est, selon eux, l'ennemie implacable du plaisir; ils vivent au jour la journée des jolies *bagatelles*, romans et spectacles: voilà ce qui leur convient...» (1er mars 1802.)

[2] Le Genevois Roux-Bordier fils publia en l'an X (1802), sous le pseudonyme de W. R. Boddmer, l'ouvrage intitulé *Le vulgaire et les métaphysiciens* ou *doutes et vues critiques sur l'école empirique*. Il dit quelque part dans son livre que son intention première avait été de joindre à son volume « un commentaire du commentateur de Kant » — et il entend par là Villers — afin de démontrer que le livre de celui-ci était absolument insuffisant pour faire connaître la doctrine transcendantale. S'il a renoncé à ce projet, c'est qu'il a estimé que le commentaire eût été « plus curieux qu'instructif ». Quelques détails biographiques sur Roux-Bordier viennent de paraître dans le *Bulletin de l'Institut National Genevois*, Tome XXXVII, Genève 1907.

pensant : à étudier sans parti-pris une métaphysique étonnante par la hardiesse de ses principes, la profondeur de sa morale, la fécondité de ses résultats : la *métaphysique transcendante*. L'école empirique est restée « en arrière du vulgaire dans l'analyse de l'homme intellectuel ». Le vulgaire a mieux su reconnaître quelles sont « les différentes facultés et les opérations résultantes de leur exercice à l'aide desquelles nous acquérons nos connaissances ». Nous trouvons là l'explication du titre un peu énigmatique du livre. Roux-Bordier ne se laisse pas éblouir par les « grands noms » que le temps semble avoir consacrés et s'en prend aussi bien à Condillac et à Locke qu'à Bonnet. Il s'attend à ne rencontrer que peu de lecteurs attentifs, parce que les Français sont habitués à une métaphysique « légère et superficielle » et que les gens prétendent discuter de philosophie dans un salon ou dans un journal « comme on parle des ouvrages de littérature ». Mais les ouvrages de Kant ne se lisent pas « comme un roman » ; les difficultés que l'on rencontre ne proviennent pas des néologismes, comme on l'a prétendu, « Kant est très peu néologue » ; ses livres sont difficiles à comprendre « parce qu'ils sont profonds. »

Roux-Bordier blâme Villers de s'être adressé au grand public et, afin de se mettre à sa portée, de n'avoir présenté qu'« un squelette très imparfait de la doctrine de Kant [1] ». Lui-même ne commettra pas cette erreur [2] Il exprime son admiration pour Kant et s'excuse de se « laisser entraîner par ce qu'il y a de sublime dans les vues transcendantales » ; tout en n'affirmant pas que le criticisme renferme la vérité entière, il déclare qu'il a fait faire un pas immense à « la science de l'homme ».

Continuant l'analyse des différents systèmes philosophiques, il trouve Locke insuffisant et mal coordonné et ne comprend pas que ses partisans aient qualifié d'obscure « la *Critique de la raison pure* qui elle, au contraire, est un chef-d'œuvre de logique pour l'enchaînement des principes et la

[1] Il eût été préférable de faire une traduction de la *Critique de la raison pure* « chapitre par chapitre, paragraphe par paragraphe, sans cependant être textuelle ». — L'*Allgemeine Litteratur Zeitung* du 7 août 1802 estime que Boddmer, en disant de Villers : « qu'il a eu tort de n'avoir pas traité son sujet avec toute la profondeur et les développements qu'il exigeait », prononce un jugement trop dur et méconnaît les vraies intentions de l'auteur.

[2] « La manière inexacte et absurde avec laquelle la plupart des journaux ont rendu compte de l'ouvrage du commentateur de Kant » ne l'engage pas à s'adresser au grand public. *Le vulgaire et les métaphysiciens*, p. 5 à 8, 159, 160

clarté des expressions »[1]. Il critique vivement le *Traité des sensations* de Condillac, laissant de côté l'*Origine des connaissances humaines* que ce philosophe a condamnée lui-même plus tard[2]. Roux-Bordier parle ensuite de Bonnet[3] si mal connu en France et en Allemagne, et développe longuement son système. Quant à Degérando, il le loue d'avoir traité toutes les parties de la philosophie « avec autant de profondeur que de génie[4] ».

La doctrine de Degérando est, dit-il, « la plus satisfaisante, la plus propre à être appliquée au perfectionnement des autres sciences ».

Nous trouvons encore, dans le *Journal des Débats*[5], un article de Mercier sur Kant, dans lequel l'auteur s'attache surtout à prouver que ce philosophe, loin d'être un athée, a posé les fondements solides d'une foi religieuse.

Trois mois auparavant, le *Publiciste*[6] avait inséré un article favorable au philosophe de Kœnigsberg. « Les autres métaphysiciens se sont arrêtés où la lumière leur a totalement manqué », dit le rédacteur ; Kant a voulu « aller plus loin » et s'est égaré. Si l'on écarte la foule « de termes nouveaux dont il a bouffi sa philosophie », celle-ci se réduit à « peu de chose », voire même à rien de solide. Quant à Villers[7], l'auteur de l'article le déclare homme d'esprit, regrettant son air « dédaigneux et méprisant pour Locke et Condillac » ; il lui trouve « de la force dans l'esprit, de l'élévation dans le caractère et du zèle pour la science ».

Le 19 ventôse, an X, nouvel article du *Publiciste* sur le criticisme, mais d'un tout autre ton. A propos de l'article paru

[1] Il y a loin, ajoute Roux-Bordier, de « la seule table des chapitres de la *Critique de la raison pure* au tableau de nos prétendues idées originales tel que l'a dressé Locke ». (p. 81, op. cit.)

[2] Roux-Bordier estime que Villers a commis une erreur en critiquant ce dernier ouvrage.

[3] Villers, le commentateur de Kant, avait oublié de parler de ce philosophe.

[4] C'était peut-être excessif et Roux-Bordier semble en avoir eu conscience, car dans l'exemplaire de son ouvrage que possède la Bibliothèque de Genève, il a corrigé ainsi : « avec autant de sagacité que de talent ».

[5] 21 pluviôse, an X (10 février 1802). Voir un article signé Z, dans les *Débats* du 18 ventôse.

[6] 15 frimaire, an X (6 décembre 1801).

[7] Qu'il appelle Villiers.

dans les *Débats*. Le Roy [1], dans une *Lettre sur la philosophie de Kant*, expose avec tout le sérieux que comporte le sujet ce qu'il a compris de la doctrine du philosophe à travers les livres de Villers et de Kinker et explique le mieux qu'il peut sa terminologie nouvelle.

Dans le *Journal des Débats* [2], un « disciple du sage de Kœnigsberg » donne un aperçu de la *Tendance morale et religieuse de la philosophie de Kant*; c'est la mise en aphorismes du dernier chapitre (XVIe) du livre de Villers. L'auteur affirme que Kant a forcé, jusque dans leurs derniers retranchements, matérialistes, athées et esprits forts.

Mentionnons encore une critique adressée au rédacteur du *la Clef du cabinet des souverains*.[3] « En voici les points les plus saillants: Dans la Ire partie de son ouvrage, Villers ne fait que « projeter de temps en temps les principes de Kant qui sont difficiles à saisir parce que là, ils sont décousus »; la IIe partie est « plus méthodique ». Mais l'auteur ne peut admettre la façon de raisonner de Kant et prétend que le chapitre qui traite de la raison pratique détruit tout ce qui a été avancé dans les précédents.

On pourrait s'étonner que les journalistes aient attendu si longtemps pour parler du livre de Villers; l'énigme n'est peut-être pas si difficile à résoudre et nous en trouvons la solution dans une lettre de Stapfer à Usteri [4]; nous y découvrons aussi la raison qui a porté Bonaparte à réclamer à Villers un court résumé de son livre, en même temps que nous nous expliquons pour-

[1] Indication manuscrite de Villers; l'article n'est pas signé. Le rédacteur du *Publiciste* ajoutait cette note: « *Nous doutons qu'elle* (la philosophie de Kant) *fasse quelque fortune hors de l'Allemagne*, mais il est utile de la discuter et de s'en former une juste idée. » Cependant, on n'insère que deux des trois lettres de Le Roy annoncées sur ce sujet. (19 ventôse, an X.)

[2] 17 vendémiaire, an X.

[3] Par Gaudry, d'Orléans.

[4] 15 août 1801, Stapfer à Usteri: « ..... Villers Buch über Kant ist hier aus Furcht vor den Juden, nirgends recensirt worden. Man hat Bonaparte weiss gemacht, dass diese Philosophie die Throne und Altäre jeder Art untergrabe. Der Polizeipräfekt hat an alle Journalisten einen Befehl erlassen, weder pro noch contra über irgend eine Religion oder Staatsverfassung speculative Räsonnements zu drucken. Villers, der mich oft besucht, ist ein interessanter, talentvoller junger Mann.» Il se pourrait bien qu'elle se rapportât à Villers, cette anecdote qu'Henri Heine cite quelque part: Napoléon, après lecture d'un compte rendu sur la philosophie de Kant, se serait écrié: « Tout cela n'a aucune valeur pratique et les affaires du monde ne sont guère avancées par des hommes tels que Kant, Cagliostro, Swedenborg et Philadelphia. »

quoi Villers s'attache surtout à démontrer que la philosophie de Kant n'est pas antireligieuse, qu'elle est, au contraire, le plus solide soutien de la morale.

Nous avons vu, par la lettre que Villers écrivait à son ami Schütz, quel sentiment d'amertume lui avait laissé son insuccès; il n'était pas homme à supporter les critiques et les railleries sans y répondre et n'attendait qu'une occasion pour donner libre cours à son ressentiment contre les littérateurs et surtout contre les idéologues. Elle se présenta bientôt. Gall faisait alors une tournée en Allemagne et mettait en émoi le public savant; les journaux ne parlaient que de lui et les échos de sa renommée parvenaient jusqu'à Paris. Les théories de Gall se prêtaient fort bien à la critique de maintes idées chères aux philosophes français et Villers s'en servit comme de canevas pour y tracer toutes les réflexions sarcastiques que lui suggérait la haute opinion que ses compatriotes avaient d'eux-mêmes. Il publia sa « *Lettre à Georges Cuvier* [1] *de l'Institut national de France* sur une nouvelle théorie du cerveau, du docteur Gall; ce viscère étant considéré comme l'organe immédiat des facultés morales » [2]. Cette brochure débute par un très « intéressant » exposé des découvertes et des travaux faits en Allemagne [3] ces derniers temps. Villers passe ensuite à l'analyse du système de Gall, faisant l'histoire des différentes opinions émises sur le siège de l'âme, depuis Descartes en France jusqu'à Sommering en Allemagne. Les traits satiriques y abondent ainsi que les allusions à la philosophie de Kant [4]. S'il attaque les idéologues, il sait ménager et flatter quelques amis [5]. Le prudent Cuvier ne fut qu'à moitié

[1] Nivôse, an X, janvier 1802. Metz, chez Collignon, imprimeur et libraire, brochure de 82 pages.

[2] A.-L. Millin, *Magasin encyclopédique*, 1802, tome 44.

[3] Il revient sur la distinction des choses en soi et des phénomènes, sur le Temps, l'Espace, la Matière, etc. (Voir p. 17, 18, 23, 24, 80, 81, op. cit.)

[4] Il glisse même une allusion élogieuse à l'égard de Bonaparte.

[5] Pourquoi adresse-t-il cet opuscule à Cuvier? Il nous le dit en commençant: « Vous êtes du très petit nombre de ceux qui, sur la rive gauche du Rhin, rendent au moins une demi-justice aux gens de la rive droite. Vous avez lu et saisi sans effort ma *Philosophie de Kant*, laquelle m'a attiré tant d'injures et d'impitoyables réfutations de la tourbe des critiques parisiens. Votre opinion et celle de quelques hommes éclairés m'a consolé du petit malheur d'avoir été jugé de travers par ces messieurs. *Principibus placuisse viris non ultima laus est.* Et heureusement que leurs clameurs n'arrêteront pas le cours d'une réforme qui s'opérera tôt ou tard dans le domaine de la pensée. » — Villers avait surpris un jour Cuvier « déchiffrant les idées de Schelling sur la philosophie de la nature »; il n'en fallait pas plus pour lui concilier sa haute estime et son amitié. — „Cuvier, der zugleich volkommen gut deutsch weiss . . .", disait W. de Humboldt à Gœthe dans une lettre datée de Paris 1798.

satisfait de se voir adresser publiquement cette lettre, bien qu'il la trouvât « charmante ». [1]

Entre temps, l'Institut désapprouva une fois encore la doctrine du philosophe de Kœnigsberg en couronnant le Mémoire de Maine de Byran: *L'influence de l'habitude sur la faculté de penser* [2], réponse à la question posée par la Classe des Sciences morales. Comme l'écrivait le correspondant parisien *des Hamburgischen unpartheischen Correspondenten* (22 octobre 1802), le mémoire était « une œuvre vraiment remarquable..., mais pleine de principes antikantiens.... »

Nous arrivons maintenant à l'*Histoire comparée des systèmes philosophiques* de Degérando [3], si impatiemment attendue et que l'auteur, en prévision des attaques dont elle pourrait être l'objet, rédigeait avec le plus grand soin. On savait par avance que Degérando préparait une réfutation en règle de Kant. Ce livre, dit l'auteur, est un développement du *Mémoire sur les connaissances humaines*. Il serait évidemment exagéré de prétendre que Degérando n'eut, en l'entreprenant, d'autre préoccupation que celle de combattre l'influence de Villers; cependant, plus d'une page semble devoir son origine aux discussions que fit naître la *philosophie de Kant* [4] et l'ensemble laisse l'impression que, sans la prétention de Villers à vouloir être l'initiateur

[1] Ce petit écrit attira sur Villers les foudres des journalistes. Les rédacteurs du *Mercure de France* se distinguèrent par leur violence. Ils feignaient de croire que Gall cherchait réellement les organes des diverses facultés dans les bosses du crâne. Malgré tout, cet opuscule gagna des partisans à Gall et il se forma une société pour étudier ses théories (voir lettres écrites de Paris par Reichard); bientôt même, une nouvelle étude du système parut à Paris, chez Heinrichs, sous le titre: *Exposition de la physionomique du Dr Gall*, an XII, 255 pages in-8°. L'écrit de Villers était, du reste, assez sérieux pour qu'un disciple de Gall, le docteur Grüber, en fît une traduction allemande annotée qui parut à Iéna en 1803 (124 pages) et pour que les journaux allemands en donnassent un compte-rendu. Voir: *Allgemeine Litteratur Zeitung* du 9 et du 10 janvier 1805.

[2] Le jury, dont le président était Cabanis, couronna le modeste philosophe qui avait eu cependant sept concurrents.

[3] A Paris, chez Heinrichs, cet ouvrage parut dans les premiers mois de 1804. Il était dédié à l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Berlin.

[4] On pourrait même dire que, laissant de côté l'ouvrage de Kinker ou les articles de Neufchâteau dans le *Conservateur*, Degérando s'en tient uniquement au livre de Villers; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les notes des pages 172 à 175, 177 à 179, 246 et 266 du vol. II, et des pages 579 et 580 du vol. III. Quoique l'ouvrage n'ait paru qu'au commencement de l'année 1804, la préface, datée de ventôse, an XI (février 1803) montre que Degérando l'a écrit au moment où la lutte pour et contre la *Philosophie de Kant* était la plus vive, soit à l'Institut, soit dans les journaux.

du criticisme, Degérando n'eût pas montré une telle vivacité dans son attaque. Du reste, il se ravisa et, par la suite, revint sur quelques-unes de ses critiques.

La pensée de Villers en écrivant son *Essai* avait été de démontrer à ses compatriotes qu'ils ne pourraient rien trouver de supérieur au système de Kant. Degérando préconise la philosophie de l'expérience qui « satisfait à tous les besoins légitimes de l'esprit humain »[1]; qui « fixe ses principes précisément au point où les systèmes se séparent lorsqu'ils s'égarent en des sens opposés et.... offre les moyens de les rallier par une pacification aussi désirable qu'universelle ».[2] — N'est-ce pas là justement un des grands avantages que Villers relevait en faveur de Kant et que l'on reconnaît encore aujourd'hui?[3]

Villers avait prêché la réconciliation de la philosophie empirique et de la philosophie rationnelle en donnant à cette dernière la suprématie. Degérando prétend, de même « marier d'une manière aussi stable que légitime la méthode empirique et la méthode rationnelle[4] », mais, c'est au bénéfice de la première que se conclut cette union. Les intentions de Degérando percent jusque dans la disposition des chapitres, l'avant-dernier étant réservé à la démonstration des erreurs du criticisme[5], afin que le suivant, couronnement de tout l'ouvrage, soit consacré à la philosophie de l'expérience et la présente comme satisfaisant aux besoins de la raison, devant établir l'harmonie dans les facultés intellectuelles et la paix entre les diverses

[1] p. 555, vol. III, op. cit.

[2] p. 562, id.

[3] Voir J. Tissot, Préface de sa traduction de la *Critique de la raison pure*, tome I, édit. de 1864. — Si Degérando consacrait une place considérable aux systèmes qu'avait fait naître la philosophie de Kant (ceux de Reinhold, Fichte, Schelling, Bouterweck, Bardili), c'est qu'il tenait à prouver à ses lecteurs que dès que ce fameux système, qui aurait dû ramener le calme dans la république des philosophes, eut « attiré l'opinion publique et acquis un certain nombre de partisans, il a immédiatement engendré entre ses partisans eux-mêmes, une nouvelle division, un nouveau partage de sectes non moins animées dans leurs contestations mutuelles que celles dont il devait opérer la réunion ». Cela venait de ce que ce système n'était « qu'un amalgame d'éléments incompatibles dont la lutte nécessaire et éternelle a dû se manifester de nouveau, dès le premier développement qu'ils ont reçus ». (Vol. III, p. 545, 546.)

[4] op. cit., vol. III, p. 581, conclusion.

[5] Il dit entre autres que « la croyance de Kant nous fait croire à des absurdités »; que « le criticisme renferme des germes de vérités » qu'il a malheureusement converties en erreurs, etc. Ce chapitre a 46 pages. Il avait déjà parlé de Kant et de son école, des destinées de la philosophie critique aux chap. 16 et 17 du 2e vol. (fin de la 1re partie, p. 167à 386.)

sectes philosophiques, atteignant le but de toute philosophie, complétant et rectifiant les divers systèmes.

Si Villers se montre partisan trop absolu du criticisme, Degérando ne l'est pas moins de l'empirisme[1]; il n'à guère moins d'enthousiasme et de phraséologie que son adversaire, et, s'il le prend vivement à partie au sujet des reproches que celui-ci avait faits aux Français, nous avons déjà pu constater qu'il ne se fait pas faute de les leur adresser à son tour, en les présentant toutefois sous une forme plus adoucie. Tout comme Villers, Degérando dit que « les rivalités nationales et les rivalités littéraires devenues plus vives encore mettent plus d'obstacle » au développement de la philosophie; que « l'esprit de méditation devient trop rare »; il regrette que l'on soit dégoûté « des recherches d'érudition »; il déplore qu'une « faveur singulière » attire tout le monde vers les « sciences physiques et mathématiques », et constate que « la considération de la philosophie s'est affaiblie dans l'opinion ». Bien mieux, il reconnaît « cette disposition trop générale à la frivolité » qui « domine aujourd'hui dans la plupart des esprits » et dirige « toutes les ambitions vers les succès littéraires », subordonnant « les intérêts de la vérité aux agréments des formes [2]. Au risque de se faire accuser de parti-pris en faveur de l'Allemagne, il loue les savants de ce pays qui se distinguent « généralement par un penchant plus marqué pour ces liaisons systématiques dont se composent les théories, par une étude plus laborieuse des systèmes de l'antiquité et par toutes les recherches qui supposent une attention plus fixe et une patience plus infatigable ». [3]

[1] Voir ce qu'il dit, p. 580.

[2] Vol. III, p. 113 à 115, passim.

[3] Vol. III, p. 107. Degérando et Villers n'étaient pas seuls de leur opinion; il suffit de citer B. Constant, Stapfer. Mais, un autre encore avait fait aux Français des reproches semblables, c'est Condorcet (voir tome X de ses Œuvres, p. 289, édition en 21 volumes, 1804.

Il est temps de dire quelques mots du succès financier de la *Philosophie de Kant*. Tout d'abord, le volume ne se vend guère en France, mais ensuite, grâce à la polémique qui a suivi son apparition, la curiosité s'est éveillée, et « l'on achète », écrit Collignon à Villers. En Allemagne, la vente a été manquée en 1801, le livre n'étant pas encore prêt au moment où s'ouvrait la grande foire de Leipzig; en 1802, les gens n'en veulent plus, croyant que Collignon ne leur offre qu'une traduction française de Kant, bien qu'il s'évertue à les vouloir détromper. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, puisqu'on attend la traduction allemande de l'ouvrage de Villers qui avait été annoncée; en outre, la plupart des articles qui devaient faire connaître son livre au public n'avaient pas encore paru. Aussi Collignon ne perd-il pas tout espoir. L'année suivante, « le Kant prend davantage »; ce fut la dernière année de succès; peu à peu les esprits se détourneront de Kant et de son introducteur.

En 1804, le débat reprend encore avec quelque vigueur, à la suite des luttes religieuses — qui devenaient plus ardentes — de la publication du grand ouvrage de Degérando et de celle de l'*Essai* de Villers *sur la Réformation de Luther* où, en plusieurs passages, l'auteur revenait sur l'influence de la philosophie de Kant en Allemagne.

Le *Journal des Débats* du 24 janvier consacre sa rubrique *Variété* au *Portrait des philosophes dans la manière noire*. L'auteur de l'article confond volontairement les partisans de la philosophie, tant de la française que de l'allemande, avec ce qu'on appelait « les philosophes » dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, ceux qui, pensionnés par les nobles, bas et rampants avec eux, courtisans des courtisans, attaquaient dans leurs ouvrages toutes les institutions pour les ruiner dans l'opinion. Il tient à prouver que le parti philosophique de 1801 et de 1804 est tout aussi dangereux pour la tranquillité publique que l'a été autrefois celui des Diderot, des Voltaire, des D'Alembert, des Helvétius. Il en parle comme d'une « ligue nombreuse composée des sots, des ignorants, des charlatans et des fanatiques révolutionnaires », ennemis du repos public et de la religion, et dénonce le *Publiciste*, le *Journal de Paris*, le *Citoyen français* comme les journaux de ces « énergumènes ».

Dans leurs cahiers de janvier et de mars, les *Archives littéraires* publient un article de Schweighäuser sur l'*état actuel de la philosophie en Allemagne*. Dans Kant et ses ouvrages de philosophie spéculative, il ne voit qu'un « mélange de scepticisme et de dogmatisme auquel on peut reprocher beaucoup d'obscurité » et n'attache quelque importance qu'à la partie morale de la doctrine. En bon élève de Jacobi, il constate ironiquement que Kant a fait place à Fichte qui, lui-même, a été renversé par Schelling, ce qui ne prouve guère en faveur de la stabilité de ces systèmes. Le rédacteur des *Archives* profite de cette occasion pour se moquer agréablement dans une note des professeurs de philosophie allemands auxquels il faut un système, « bon ou mauvais ».[1]

[1] Il faut cependant citer le passage suivant de cet article dans lequel Schweighäuser essaye d'expliquer les raisons de l'éloignement qu'éprouvent les Français pour la philosophie de Kant. « Ce n'est peut-être pas le langage seul qui nous sépare de la philosophie de Kant, ce n'est même pas l'obscurité reprochée à ses écrits et qui ne procède presque uniquement que de l'abstraction des matières qui y sont traitées; non, c'est la tendance particulière et la modification qu'a prise notre esprit. Nous nous sommes tellement et si solidement établis sur le terrain des réalités sensibles que nous regardons comme illusoires toutes les réalités d'un autre ordre.... Nous avons choisi, en effet, et cultivé le monde sensible avec une supériorité, une magnificence qui nous a éblouis et nous fait perdre de vue le second élément de notre nature. »

Le 12 février de cette même année s'éteignait le philosophe de Kœnigsberg. A cette occasion, Villers affirme une fois de plus son admiration pour ce maître vénéré et lui consacre un article nécrologique dans les *Archives littéraires*. Il résume les principales idées du système de Kant et rappelle que peu d'hommes ont montré moins de souci que lui de séduire par le style et que cependant, « peu d'écrivains ont excité autant d'enthousiasme que lui, ont électrisé aussi puissamment les têtes » ; son influence ne cessera plus de se faire sentir. Villers reconnaît — ce qu'il n'avait pas fait dans son *Essai* — que si ce philosophe est peu connu en France, cela tient aux troubles politiques qui ont isolé ce pays de ses voisins. Il engage ses compatriotes à abandonner « le terrain des réalités sensibles » où ils se tiennent « trop solidement établis » et à étudier la philosophie de Kant non dans des comptes-rendus, mais dans les ouvrages du maître. Voilà Villers assagi par l'expérience ou, peut-être, tempéré dans ses rancunes par le sentiment si pénible de la mort du maître. Il a pris son parti de ses déboires, mais non sans hauteur.[1]

Dans le fascicule d'octobre-décembre 1805, les *Conjectures sur le commencement de l'histoire du genre humain* sont présentées au public des *Archives;* toutefois on prend la précaution de les donner bien plus comme un exercice d'imagination auquel s'est amusé Kant que comme une théorie sérieuse, et l'on ne défend nullement les opinions du célèbre philosophe.

A partir de ce moment, les articles et les livres philosophiques se font de plus en plus rares. Napoléon a pris en mains le pouvoir et étouffe toute manifestation d'une pensée individualiste[2]; il a surtout en horreur l'idéologie allemande. Un

[1] « Ecrivant d'abondance, dit-il, j'oublie que je m'adresse à une partie du public européen pour qui ces mêmes vérités ne seront peut-être que des assertions vagues, non prouvées et même téméraires. Ce n'est que dans la patrie de Kant que ce langage peut être complètement entendu, non seulement au milieu de l'école qu'il y a fondée, mais au milieu de l'opposition philosophique qu'elle y a rencontrée; car — souvenir de ses cruelles expériences en France! — on ne peut tenir compte en aucun pays de l'opposition qui n'est pas philosophique. » Pour plus de renseignements, Villers renvoie le lecteur à son livre.

[2] Le 9 octobre 1804, il écrit qu'il voit avec peine des journaux comme les *Débats*, le *Mercure*, attaquer les philosophes; il désire que ces feuilles évitent tout ce qui pourrait « réveiller les haines des partis qui avaient tous également contribué à troubler la tranquillité publique ». Ainsi, il fait taire même ceux qui croient défendre ses idées; par politique, il veut que le silence se fasse sur ce chapitre. Aucune attaque, pas plus d'un côté que de l'autre, tel est son programme. — Stapfer écrivait à Usteri: „Der Geist der Litteratur hat sich ganz nach dem Zeitgeist gemodelt. Unbedingte

dernier essai est fait en 1809 par Ancillon, membre de l'Académie de Berlin qui publie ses deux volumes de *Mélanges de littérature et de philosophie*. Il cherche à établir les dissemblances qui caractérisent les littératures française et allemande et surtout les mouvements philosophiques dans les deux pays. Dans sa Préface, puis dans deux Essais, l'un sur le scepticisme, l'autre sur le premier problème de la Philosophie, et surtout dans son essai sur l'existence et sur les derniers systèmes de Métaphysique qui ont paru en Allemagne, il donne un aperçu assez exact du mouvement philosophique de ce pays, analysant le système de Leibnitz, celui de Kant, de Schelling et de Fichte exposant ses doutes sur cet idéalisme transcendant, montrant les défauts de ces systèmes [1]. Mais on n'en est plus à discuter de philosophie; le livre est venu trop tard; on ne veut, on ne peut plus aborder de tels sujets. « La grande muraille chinoise », comme dit Stapfer, s'élève chaque jour davantage. Les lois sur la presse, la censure plus pointilleuse de jour en jour, les droits énormes dont on taxe, à leur entrée en France, les livres étrangers, font que la librairie se meurt, que le public ne lit plus et que l'on se désintéresse de toutes les questions qui font vivre une littérature [2]. Tout plie devant Napoléon et se

Lobpreisung der Schriftsteller du grand siècle, wie man es nennt (Ludwig XIV.) und Herabwürdigung der Scribenten des letztverflossenen, losschlagen auf alles, was nur von ferne einen Anstrich von freiem, unabhängigem Geistergange an sich trägt, schimpfen auf Metaphysik, Stellvertretungssystem und Revolutionsgrundsätze — sind nothwendige Ingredienzen einer Schrift, die gefallen und gelobt sein soll." Aus *P. A. Stapfers Briefwechsel*, hgg., von R. Luginbühl ; voir *Quellen zur Schweizergeschichte*, vol. XI, p. 131.

[1] On s'inquiétait peu des reproches qu'Ancillon adressait aux successeurs de Condillac ou des défauts qu'il constatait chez Kant, Fichte ou Schelling. Voir Ancillon, op. cit., vol. II, p. 107-108. Cependant, ceux qui s'intéressaient encore au sort du criticisme s'inquiétaient de la direction qu'il prenait. Blessing écrivait à Grégoire: « Kant, Fichte et Schelling nous ont régalé d'un mysticisme enté sur l'idéalisme tellement sublimé, spiritualisé, alambiqué, qu'il ne restera à la fin de l'idée fondamentale et consolante du Dieu vivant que la notion vague et abstraite d'un ordre moral qui s'observe dans le gouvernement du monde, notion qui, d'après le dire de ces messieurs, ne résulte que des lois relatives de nos pensées humaines. » *Revue philosophique de France*, vol. XVI, p. 59. Encore faut-il habiter Strasbourg, comme Blessing, et être pasteur ou philosophe pour s'inquiéter de cette tendance. En France, plus rien de tout cela ne touche personne.

[2] Stapfer écrit à Laharpe, le 18 août 1810: « C'est une expérience que de boucher hermétiquement les issues par lesquelles entrent ou s'échappent les idées: il est curieux de voir jusqu'à quel point l'on se rendra maître de ce gaz. » Il ne croit pas, malgré « l'habileté des gens qui expérimentent et la docilité de leurs instruments », malgré « la belle hiérarchie des man-

soumet. Le silence se fait sur les problèmes de la philosophie, on affecte d'ignorer « l'idéologie » allemande; on ne parle plus de Kant[1]. L'aversion de l'empereur pour les spéculations de l'esprit va grandissant. Si, en 1802, il avait horreur des mots « raison » et « métaphysique » dont abusaient les partisans des doctrines libérales, en 1812, il accuse la philosophie de tout ce qui contrecarre sa tyrannie.[2]

Villers, apprenant que Barbier, le bibliothécaire de Napoléon, prépare, pour l'année 1808, sa *Bibliothèque d'un homme de goût*, fait encore une tentative pour rappeler aux Français le nom de Kant et prie Barbier de retracer à ses compatriotes les efforts qui, sept ans auparavant, avaient été faits pour les initier à la doctrine de la critique. Celui-ci voulut bien s'y prêter.

Avec l'arrière-pensée de donner, dès qu'il en aurait le loisir et qu'il jugerait les circonstances favorables, une seconde édition de son *Kant*, Villers suivait attentivement tout ce qui

darins » chargés de maintenir « l'ordre dans l'empire » que l'opération réussira. Le 3 septembre, il écrivait de nouveau à Laharpe: « Ce pays-ci n'a jamais été propice aux lumières. La Révolution n'a fait qu'amener de nouvelles modes, d'autres formes d'arbitraire; le fond est toujours resté le même. L'empire de la vérité et de la vertu ne perd rien en perdant la France. »

[1] En 1805, Prévost notait dans ses *Essais de philosophie* que les esprits ne semblent pas disposés à accueillir favorablement la doctrine de Kant. (Picavet, op. cit., p. XXX.) Thurot, Daunou, Laromiguière en parlent avec mépris, et c'est leur opinion qui prévaut, ainsi que celle de Destutt de Tracy. En 1802 et 1803, on guerroyait encore contre la philosophie allemande; on s'est vite lassé de ce débat, comme le constate le *Publiciste* (21 brumaire, an XIII). On trouve encore dans les *Archives littéraires* de 1806 une traduction libre d'un *Traité de Kant sur la Théodicée*, mais l'œuvre est sans nulle valeur.

[2] Napoléon disait après la conspiration de Malet: « C'est à l'idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut, sur ces bases, fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France. Ces erreurs devaient et ont amené effectivement le régime des hommes de sang. En effet, qui a proclamé le principe d'insurrection comme un devoir? Qui a adulé le peuple en le proclamant à une souveraineté qu'il était impossible d'exercer? Qui a détruit la sainteté et le respect des lois en les faisant dépendre, non des principes sacrés de la justice, de la nature des choses et de la justice civile, mais seulement de la volonté d'une assemblée composée d'hommes étrangers à la connaissance des lois civiles, criminelles, administratives, politiques, militaires? Lorsqu'on est appelé à régénérer un Etat, ce sont des principes constamment opposés qu'il faut suivre. » *La censure sous le Ier Empire*, Welschinger. Les « grands mots » des idéologues ont le don de le mettre en fureur.

paraissait en Allemagne sur la philosophie contemporaine [1]. Il ne put mettre son projet à exécution et dut même renoncer à écrire, pour la *Biographie universelle* [2] de Michaud, l'article sur Kant dont Stapfer l'avait prié de se charger; ce fut ce dernier qui le rédigea. L'exposé clair et très intéressant de Stapfer ne trouva même pas grâce auprès des directeurs de l'entreprise et fut amputé en plus d'un endroit. Pour tout ce qui touchait à la doctrine, Stapfer renvoyait le lecteur aux livres de Villers et de Degérando; il développait surtout la manière dont Kant avait été amené à concevoir son criticisme et consacrait plusieurs pages à Hume, précurseur de Kant. Dans la seconde partie de l'article, il résumait en quelques paragraphes les ouvrages les plus importants du philosophe.

Ce fut, avant l'*Allemagne* de Mme de Staël, la dernière tentative faite pour amener les Français à rendre enfin justice au grand penseur de Kœnigsberg. Même le livre de Mme de Staël ne suffira pas à assurer à Kant la faveur des philosophes fran-

[1] Bégin rapporte, dans la *Biographie de la Moselle*, tome IV, article Villers, p. 443, que M. Stourm, beau-frère de Villers, avait eu l'intention, après la mort de celui-ci, de donner une seconde édition de l'*Essai sur Kant* et s'était déjà entendu avec l'éditeur Barba, mais il lui fut impossible d'obtenir des héritiers les manuscrits qui lui étaient indispensables. Il ne semble pas que ces renseignements soient exacts, car Mme de Rodde, qui hérita des papiers de Villers, demeura en bonnes relations avec la famille, seulement, elle ne trouva, sans doute, pas ce que demandait M. Stourm. Villers, qui toute sa vie s'occupa de Kant, ne faisait que prendre note sur de petits feuillets, au hasard de ses lectures, des articles ou des livres qui l'avaient intéressé. Il n'avait commencé aucune rédaction nouvelle et on n'en trouve aucune trace dans les papiers que possède depuis 1830 la Bibliothèque de Hambourg. — Stapfer aurait aussi désiré « que l'on réimprimât un ouvrage qui est encore l'exposé le plus clair publié jusqu'ici en français, qui a ramené plus d'un sceptique aux principes religieux et qu'on jugerait aujourd'hui avec plus d'impartialité et de faveur grâce aux changements qui sont survenus dans les opinions en matière de philosophie et auxquels cet ouvrage même a incontestablement coopéré ». *Biographie universelle* de Michaud, tome 43. Le volume était en effet devenu si rare vers 1830 qu'il se vendait de 18 à 24 francs.

[2] Michaud voulait publier une grande *Biographie universelle* et avait chargé Stapfer et Guizot de la rédaction d'à peu près 6000 articles; pour alléger un peu sa tâche, Stapfer avait prié Villers de faire les biographies de quelques réformateurs et philosophes allemands, entre autres, celle de Kant. Villers espérait, par ce nouvel article, attirer une dernière fois l'attention des Français sur le philosophe de Kœnigsberg; mais, en 1810, malade et détourné de ce projet par des travaux plus pressants, il prie Stapfer de bien vouloir le dégager de sa promesse et ne conserve plus qu'une cinquantaine de biographies de moindre importance. (Stapfer à Usteri, 21 février 1810.) Il ressort d'une note qui se trouve dans le Ier volume des *Mélanges* de Stapfer, p. 132, que Villers « avait rédigé pour la *Biographie universelle* » cet article « dont il n'était pas content et qu'il désirait voir refondu ».

çais [1] ; et il faudra toute l'obstination de Cousin, soutenu par l'élan romantique, pour fixer leur attention sur la philosophie allemande.

[1] Suard, qui avait passé quelques années en Allemagne, osait cependant écrire après la publication de l'*Allemagne :* « Quant à la philosophie de Kant et de ses disciples, j'ai regret au temps et au talent que Mme de Staël a perdus à l'expliquer et à l'éclairer. »

CHAPITRE IV

Charles de Villers et Mme de Staël.

Mme de Staël connut les articles publiés par Villers dans le *Spectateur du Nord* et s'en inspira dans *la Littérature*. — Ce qu'elle pouvait connaître de l'Allemagne au moment où elle publia son ouvrage. — Jugement qu'en portent Villers et divers autres. — Mme de Staël se met à l'étude de l'allemand. — Une correspondance active s'échange entre elle et Villers. — Discussions littéraires et philosophiques; le *goût* en littérature. — Préface de *Delphine*. — Activité littéraire de Villers dans les années 1802 et 1803 — Son deuxième voyage en France; sa lettre à Goethe à la veille de son départ. — Mme de Staël exilée. — Entrevue de Metz en octobre 1803. — Querelles et réconciliations; reproches et brouille.

Le 11 mars 1800, Baudus écrivait à Villers: « Pougens me mande: J'ai reçu la *Critique de la raison pure* et l'ai prêtée de suite à Mme de Staël qui en avait besoin pour son nouvel ouvrage, Pougens ne me dit pas ce que c'est que ce nouvel ouvrage; mais vous voilà avec Kant entre les mains d'une femme célèbre[1] et qui a des prétentions en métaphysique comme en beaucoup d'autres genres. Je serai impatient de lire ce qu'elle dira du philosophe allemand. »

Le *Spectateur du Nord*, avons-nous dit, s'était vu interdire l'accès de la France six mois après son apparition; cependant, un certain nombre de personnes, plus curieuses des choses d'Allemagne que soucieuses de plaire au pouvoir, avaient réussi à se procurer des exemplaires de ce journal. Au premier rang, citons Charles Pougens qui s'intéressait tout particulièrement à la littérature et à la philosophie allemandes et prétendait même être le seul bien informé sur ce sujet.[2]

Le livre auquel Baudus fait allusion n'est autre que *La Littérature* et sa lettre est d'une importance majeure, puisqu'elle

[1] Nous avons tout lieu de croire que cet article sur Kant ne fut pas le seul dont elle eut connaissance et que Pougens lui communiqua tous ceux que Villers avait publiés dans le *Spectateur*.

[2] Pougens avait récemment fait paraître son *Essai sur les antiquités du Nord*.

établit d'une manière indiscutable qu'au moment où Mme de Staël composait cet ouvrage d'esthétique littéraire qui inaugure son rôle d'initiatrice du mouvement romantique en France, elle prenait connaissance des écrits de Villers. Elle entrait ainsi pour la première fois en contact avec ce Français dont l'idéal est d'acclimater dans sa patrie les idées et les sentiments germaniques, elle s'intéressait aux vues de cet homme qu'elle connaîtra bientôt personnellement et qui exercera sur le développement de son goût et de ses théories littéraires et philosophiques une influence décisive.

Toutefois, pour bien déterminer la valeur de cette influence sur Mme de Staël et, par suite, sur le mouvement littéraire du début du XIXe siècle — puisque le *Spectateur du Nord* et les articles de Villers sont demeurés presque sans action — il est nécessaire que, dans une brève esquisse, nous précisions ce que Mme de Staël et son entourage connaissaient déjà et pouvaient connaître de l'Allemagne.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, quelques-unes des productions de la littérature allemande étaient appréciées à Paris. L'esprit « cosmopolite » des Français, a-t-on dit, les entraînait « doucement vers l'Allemagne ». Mais Mme de Staël n'avait encore accordé que peu d'attention au mouvement d'idées des pays d'outre-Rhin jusqu'au moment où, en 1798, dans ses conversations avec Chênedollé, sous les ombrages de Coppet, elle discutait de l'influence d'Ossian et établissait des distinctions entre les littératures du Nord et celles du Midi.[1]

L'année même de la naissance de Mme de Staël, l'abbé Bruté de Loirelle traduisait les *Pastorales et Poèmes* de Gessner[2]. Quelques années après, Dorat publiait l'*Idée de la poésie allemande*[3]. En 1750. Melchior Grimm avait publié, dans le *Mercure*[4],

[1] Ste-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, vol. II, p. 190.

[2] Paris 1766, cité par Supfle. *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, vol. I, p. 192. L'abbé Bruté de Loirelle met la gloire littéraire de l'Allemagne immédiatement après celle de l'Angleterre et de la France, donnant ainsi à l'Allemagne la place qu'avait jusqu'alors occupée l'Italie.

[3] La Haye, 1770. Dorat s'écriait: « O Germanie, nos beaux jours sont évanouis, les tiens commencent! Tu renfermes dans ton sein tout ce qui élève un peuple au-dessus des autres et notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis. »

[4] Melchior Grimm disait: « Depuis trente ans l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. » Il annonçait que le « temps glorieux » pour les muses de sa patrie était proche et que la littérature allemande ne tarderait pas « d'être à la mode en France ». En janvier 1762, il notait dans sa *Correspondance littéraire:* « La poésie et la littérature allemandes vont devenir à la mode à Paris... »

sa fameuse *Lettre sur la littérature allemande*. C'est à ce moment, en effet, que, grâce aux journaux, la poésie allemande commence à attirer l'attention des littérateurs français qui, jusqu'alors, avaient refusé à leurs confrères d'Allemagne l'imagination et la fantaisie poétique. Ce préjugé tend à disparaître peu après; Haller, Gessner, Uz, Kleist, Hagedorn, Gleim, surtout Gellert et Klopstock, reçoivent un accueil qui va parfois jusqu'à l'enthousiasme.

Les vendredis de Mme Necker réunissaient une société d'hommes de lettres et de philosophes qui accueillaient d'autant plus volontiers les traductions des nouveautés littéraires d'outre-Rhin, qu'à côté de Diderot, d'Alembert, Suard, Marmontel, Thomas, l'abbé Morellet, Saint-Lambert et Bernard, nous y voyons figurer Grimm [1] et Heinrich Meister [2], son collaborateur à la *Correspondance littéraire*, dont les sympathies pour la littérature allemande ne peuvent être mises en doute. En outre, les étrangers, Anglais, Allemands, Suédois, de passage à Paris, ne manquaient jamais de faire une apparition dans le salon des Necker où ils étaient toujours les bienvenus.

On sait avec quel soin Mme Necker dirigea l'instruction de sa fille, tenant surtout à ce qu'elle eût quelque connaissance des langues modernes et possédât même les éléments du latin [3]. Savoir les langues semblait à Mlle Necker d'une telle importance que, tout enfant, avant même de songer à jouer avec sa jeune amie Huber, elle lui demandait si elle connaissait quelques langues étrangères [4]. Il n'y a aucune invraisemblance à admettre que les parents de Germaine avaient quelques notions d'allemand; toutefois, selon la mode alors régnante, leur fille apprit surtout l'anglais.

Pendant le voyage qu'elle fit en Angleterre avec son mari [5], Mme Necker, vivement intéressée par la littérature anglaise, se

[1] Grimm parlait volontiers de l'Allemagne et de sa littérature; il le faisait en connaissance de cause, ayant acquis dans les universités de sa patrie une science approfondie.

[2] Le Zurichois Heinrich Meister, bien qu'admirant beaucoup la France, ne reniait nullement les lettres allemandes, et Bodmer, son compatriote, disait de lui qu'il s'occupait à Paris des deux littératures également et que, mieux que Huber, il savait mettre en lumière les traits caractéristiques de la littérature allemande.

[3] « Je lui ai appris les langues, écrivait-elle à son mari, et surtout à parler la sienne avec facilité. » *Le salon de Mme Necker*, par M. d'Haussonville, vol. II, p. 35.

[4] *Notice sur Mme de Staël*, par Mme N. de Saussure, p. 25.

[5] En 1776.

passionna pour Milton, Pope, Bolingbroke, Chesterfield, qu'elle lisait dans le texte original; elle traduisit même pour son ami Suard des élégies de Gray [1]. Quant à Necker, il mettait les tragédies de Shakespeare au rang des plus purs chefs-d'œuvre, au risque de s'attirer les foudres de Condorcet [2]. En somme, à part Grimm et Meister, les habitués du salon Necker étaient beaucoup mieux informés des choses d'Angleterre que de celles de Germanie. Du reste, la littérature anglaise exerçait alors une influence prépondérante en France; il suffit de rappeler avec quel enthousiasme on lisait les romans de Richardson et de Fielding, les œuvres d'Addison, de Pope, de Thomson, de Gray, de Young. Le génie mélancolique et sombre des Anglais, cette sensibilité débordante, ce goût des émotions tristes que J.-J. Rousseau saisit et exprima si bien, charmaient la société française. La vogue de la *Nouvelle Héloïse* mit le comble à l'anglomanie [3].

On est loin de partager semblable admiration pour l'Allemagne; certains de ses écrivains sont prisés très haut, mais c'est en raison directe des analogies qu'ils présentent avec ceux de l'Angleterre [4]: ainsi, Haller est le Pope de l'Allemagne, Klopstock en est le Milton, Rabener, le Swift; Thomson et Gessner, les *Nuits* de Young et *Werther* sont constamment associés. L'Allemagne ne pénètre en France que grâce à l'influence entraînante de l'Angleterre. Ces qualités de sensibilité, de simplicité que l'on reconnaît chez certains Allemands, on les recherche d'abord chez les poètes préférés de langue anglaise [5]. Les pré-

[1] Mme Necker, *Mélanges*, vol. III, p. 172.

[2] Ste-Beuve, T. III, p. 342.

[3] Meister pourra bientôt dire: « La seule langue étrangère que l'on cultive avec application, la seule qui entre essentiellement dans le plan des éducations à la mode est la langue anglaise; les seuls livres étrangers qu'on daigne traduire sont des livres anglais. » Supfle, op. cit. T. 1, p. 272.

[4] Ce que l'on admirait surtout chez les écrivains anglais, c'est une sensibilité qui marquait, disait-on, une âme noble et tendre, un cœur vertueux. Ce don des larmes devient la preuve de la bonté et de la dignité de la nature humaine; c'est au point que ceux-là seuls étaient consacrés philosophes qui, comme Sterne, faisaient naître dans le cœur des lecteurs de douces émotions.

[5] A propos de Kleist, le *Journal des Etrangers* s'écrie: « Quelle âme que celle de M. Kleist! Quelle douceur! quelle force! quelle sensibilité! quelle élévation! mais surtout quel enthousiasme pour la gloire! » Supfle, op. cit., p. 177. Si les œuvres de Gessner sont traduites dans presque tous les journaux et les choix de poésies de la seconde moitié du XVIIIe siècle, c'est qu'elles contribueront « à rendre les hommes meilleurs et, par conséquent plus heureux », (a c'est que l'on reconnaît à ses pastorales et poèmes

jugés nourris depuis un siècle et demi à l'égard des Allemands[1] ne disparaissaient que lentement; on regardait ces braves Germains comme un peuple de civilisation plus grossière et barbare que les autres, et quoique l'un des traducteurs de Haller prétendît que « la prévention naturelle des Français contre les talents de leurs voisins ne les a pas toujours empêchés de leur rendre justice », on disait couramment, par exemple, « faire des vers allemands » pour « faire de mauvais vers »[2]. Et Moultou, parlant de Grimm, disait: « Il a l'air bien fin quoiqu'il soit Allemand.[3]» Le dédain pour l'Allemagne et ses habitants se

« la force de création, l'élévation, le sentiment, le goût, et surtout cette simplicité, source de la nature » dont on est si avide depuis que les Anglais et J.-J. Rousseau les ont mis à la mode. *a*) Yunker, *Choix varié*. Avignon, 1772, 2 vol., Préface. *b*) *Pastorales et Poèmes*, traduits par l'abbé Bruté de Loirelle. Voir Supfle, p. 191. — Le *Journal des savants* était persuadé que « Gessner n'a pas moins dû sa grande réputation à son amour pour la vertu qu'aux grâces de son esprit »; dans ses ouvrages, « la vertu n'y est point prêchée, elle y est inspirée.... elle est sentie, on la respire à chaque page et à chaque ligne, on en éprouve tout le charme. » Voir Supfle, p. 336. Le succès de Gellert provient de ce que, dans ses œuvres et dans l'histoire de sa vie écrite par Cramer, « on voit partout la belle âme » du poète se « peindre par des traits qui la caractérisent, qui attendrissent, qui échauffent le lecteur et l'animent du désir de l'imiter ». *Journal encyclopédique*, octobre 1765. *L'année littéraire* disait de Gellert en 1769, vol. VII, Lettre 15, p. 350-351: « Nous avons de lui des fables pleines d'une naïveté piquante qui l'ont fait appeler le La Fontaine de l'Allemagne. » De Rivery, le traducteur de Gellert, écrivait: « Cette candeur, cette élévation qui, réunies, se prêtent un mutuel éclat et font les grands hommes, brillent dans tous les ouvrages de Gellert et jusque dans ses contes. » Si l'on invite les riches à lire et relire *Die Glückseligkeit* de Hagedorn, c'est que ce poème « est capable d'amollir leur cœur d'airain et d'y faire entrer la tendre humanité, la source de toutes les vertus ». La poésie descriptive sera dorénavant préférée et Dorat constatera que les Anglais et les Allemands « en ont créé le genre. »

[1] Grimm, très attentif à suivre le développement que prenait en France l'influence étrangère, notait dans sa *Correspondance* que « le goût pour la poésie allemande, qui s'était éveillé quelque dix ans auparavant, semblait de nouveau disparu ». C'est vers l'Angleterre surtout que regarde la belle société. En février 1777, il disait: «.... nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nos goûts littéraires changent comme nos modes et que celui que l'on avait il y a quelques années pour la poésie allemande paraît bien oublié. » Fréron écrivait: « Les Anglais et, après eux, les Allemands possèdent cette force du cœur qui est l'héritage du génie. » Cette phrase marque, nous semble-t-il, assez bien l'influence prédominante que l'Angleterre exerça en France pendant le XVIII[e] siècle. — Il est juste de remarquer, du reste, que, vers le même temps, cette influence s'exerçait également de l'autre côté du Rhin.

[2] *Mercure de France*, mai 1756; à propos de Hagedorn.

[3] Lettres inédites de M[me] de Staël, par Usteri et Ritter, p. 36.

marquait par toutes sortes de propos et dans tous les sujets [1]. Les épithètes *tudesque*, *gothique*, d'un emploi très fréquent, sont toujours prises dans un sens péjoratif.

En 1774, Grimm, de retour à Paris après un long voyage à travers l'Allemagne et jusqu'en Russie, redevint l'hôte assidu du salon Necker. Attentif au mouvement littéraire qui commençait à éclore en Allemagne, « enthousiasmé du génie du jeune Gœthe », il dut faire part de ses impressions dans les cercles littéraires et Mlle Necker entendit sans doute pour la première fois le nom de ce grand écrivain à qui elle vouera plus tard un vrai culte.

Germaine Necker qui, dès l'âge de onze ans, assistait aux vendredis de sa mère, put déjà recueillir divers jugements sur la littérature allemande. Elle suit passionnément la conversation; son intelligence précoce frappe Grimm et Diderot; elle lit des livres bien au-dessus de son âge; à quinze ans, elle écrit des portraits dans le goût du temps et se plaît à faire des extraits de l'*Esprit des lois*. Toutefois, ce n'est pas à Montesquieu, ce n'est pas encore aux auteurs anglais que vont ses préférences: c'est à Rousseau. Une sentimentalité exaltée la pousse à des lectures que, parfois, réprouve sa mère; celle-ci met tout en œuvre pour éloigner les fréquents accès de vivacité et de mélancolie qu'elle remarque chez sa fille et ne cesse de lui recommander « de faire sa cour à cette bonne raison qui sert à tout et ne nuit à rien ». Mais la jeune fille échappe à la surveillance maternelle et lit en cachette des œuvres que, certes, Mme Necker ne lui eût pas recommandées. La *Nouvelle Héloïse* qui eut « un succès si prodigieux qu'on s'est passionné pour l'auteur [2] », exerce une influence profonde sur l'âme de Germaine. C'est à Rousseau qu'elle doit son penchant pour les romans anglais, surtout ceux de Richardson [3]. Ame sensible, elle est bien de son temps; les émotions tristes ont en elle une étrange répercussion et l'élo-

[1] Baillets disait dans son *Jugement des savants:* « Les Allemands, dans leurs écrits, restent très allemands », ce qui n'était pas, selon lui, une louange à leur adresse. Au XVIIIe siècle, on considère les Allemands surtout au point de vue scientifique; quant aux arts, c'est, avant tout, leur musique instrumentale qu'on admire. Voir thèse de M. Klaus Weidenkaff: *Die Anschauungen der Franzosen über die deutsche geistige Kultur der Deutschen im Verlaufe des 18. bis und zu Beginn des 19. Jahrhunderts*, p. 8 à 11. Dès le 17e siècle, prendre quelqu'un pour un Allemand, c'est lui donner un brevet de naïveté et d'ignorance, c'est encore le faire passer pour gauche et disgracieux.

[2] *Mélanges de Littérature* par Suard, 1803, T. I, p. 38.

[3] Voir J. Texte, *J.-J. Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire.*

quence de Jean-Jacques la trouble profondément. Sa cousine nous raconte que toute enfant encore, elle ne s'amusait que de ce qui la faisait pleurer; aussi, Thomson, Young, Ossian, Richardson deviennent-ils bientôt ses auteurs de prédilection.

En 1786, à l'âge de vingt ans, elle épouse le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à la cour de France. La Révolution survient, Mme de Staël en suit les péripéties avec une ardeur croissante; elle écrit en faveur de la Reine, lance des *Réflexions sur la paix;* bientôt même, ses amis les plus chers étant en péril, toutes ses facultés sont absorbées par le désir de les soustraire à la mort qui les menace. Pendant la Terreur, elle fut, nous dit sa cousine, Mme Necker de Saussure, hors d'état d'entreprendre aucun travail suivi: c'est dire que la littérature passe à l'arrière-plan. Les voyages qu'entreprend Mme de Staël en Angleterre (1793) et à Zurich (1794) n'ont d'autre but que de chercher des abris à ses amis Narbonne, Talleyrand et Montmorency. Cependant, dès 1795, il semble que l'opinion allemande commence à prendre quelque importance à ses yeux; elle désirerait, par exemple, voir traduite sa brochure, *Réflexions sur la paix*[1]; elle n'en demande pas davantage pour le moment.[2]

Elle n'avait certainement pas lu *Werther* au moment où elle publia ses *Lettres sur Rousseau*, car elle n'aurait pu passer sous silence le roman de Gœthe; un parallèle entre les sentiments qui animent Werther et Charlotte et « les brûlantes agitations » de Julie et de Saint-Preux s'imposait tout aussi bien qu'une comparaison avec les héros de Richardson. Et pourtant *Werther* avait

[1] Lettres inédites de Mme de Staël à Meisetr, p. 126.

[2] Elle répond à Meister qui l'invite à venir à Zurich faire la connaissance de Wieland: « Aller à Zurich pour un auteur allemand, quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. » Ce voyage ne présenterait aucun intérêt; ne croit-elle pas « savoir déjà tout ce qui se dit en allemand, et même cinquante ans de ce qui se dira »? Elle a trouvé dans quelques traductions d'ouvrages allemands un écho de cette mélancolie répandue dans les œuvres des auteurs anglais et de Rousseau, mélancolie qui correspond si bien à son tempérament et qui repose après les cruels ébranlements d'une révolution, mais elle est encore loin de croire que la conversation avec l'une quelconque des célébrités littéraires d'outre-Rhin, fût-ce même avec Wieland, le plus spirituel de tous, serait capable de faire naître en elle des idées nouvelles. « Ce que j'aime d'eux, dit-elle, c'est leur talent, mais non pas leur esprit et, en conversation, il n'y a que de l'esprit. » Wieland ne lui est pourtant pas inconnu; cet auteur est de ceux dont les écrits ont eu le plus de succès en France, et elle a pu lire en plusieurs fois des articles élogieux à son adresse; aussi, comme il ne lui déplaît pas de se savoir connue des gens de mérite, elle prie Meister « de faire des coquetteries de sa part » à Wieland: cela ne tire pas à conséquence; « des coquetteries, cela va à tout ».

été traduit pour la première fois treize ans auparavant[1]. Quelques années plus tard, il « fait époque » dans sa vie littéraire et intellectuelle; il en est le second grand événement. Dès lors son attention se tourne vers cette Allemagne que, jusqu'alors, elle avait presque ignorée.

En octobre 1796 paraît son ouvrage *De l'influence des passions*; elle en adresse trois exemplaires à Meister en le priant d'en faire parvenir un à Wieland, un autre à Gœthe. Ce dernier, charmé du cadeau et ne voulant pas demeurer en reste avec elle, lui envoie superbement relié son *Wilhelm Meister*[2]. Cet hommage est très sensible à Mme de Staël, bien qu'elle ne puisse lire l'ouvrage dans le texte original[3]. Mais, Gœthe n'est encore pour elle que l'auteur de *Werther*, et il en sera ainsi jusqu'à son premier voyage en Allemagne; c'est dire qu'elle n'est guère mieux renseignée que ses compatriotes[4]. Du reste, si pendant quelques années, les Allemands après les Anglais sont devenus à la mode, diverses circonstances tendent à amener un revirement.

[1] En 1786, Deyverdun avait publié son *Nouveau Werther*; les journaux ne cessaient d'admirer ou de critiquer le roman de Gœthe; ils y revenaient constamment. *Gœthe en France*, par M. Baldensperger. Dans le cercle de Mme de Staël, Suard, Grimm, Baculard d'Arnaud en parlaient. Elle se tait, c'est donc qu'elle ne le connaît pas. Qui aurait pu, à ce moment, garder le silence sur un livre qui dépeignait si bien le mal dont était tourmentée cette génération? Certes, pas Mme de Staël qui mettait au-dessus de tout, comme une œuvre unique « par l'éloquence de la passion », la *Nouvelle Héloïse*. Si donc, comme le croit M. Baldensperger, elle lut *Werther* pendant un des séjours qu'elle fit à Coppet, ce fut entre 1789 et 1796, pendant les années de la Terreur. Et pourtant, le *Moniteur* disait en février 1792: « Tout le monde connaît le roman de Gœthe. » Lady Blennerhasset, II, p. 546. Dans l'*Essai sur les Fictions* que Mme de Staël publia en 1796, elle parle de « la littérature allemande dont la supériorité s'accuse chaque jour »; elle cite *Werther* parmi les œuvres dont on doit laisser la jouissance aux « âmes ardentes ».

[2] « Willams Meister », écrit Mme de Staël.

[3] Elle se hâte d'écrire à Meister qui, remarquons-le en passant, lui sert d'intermédiaire habituel avec les littérateurs d'outre-Rhin: « Comme il était en allemand, je n'ai pu qu'admirer la reliure. (Benjamin assure, entre nous, que je suis mieux partagée que lui; qui l'a lu.) Mais il faut que dans votre bonté, vous fassiez parvenir de ma part à Gœthe un remerciement superbe, qui jette un voile sur mon ignorance, et parle beaucoup de ma reconnaissance et de mon admiration pour l'auteur de *Werther*. »

[4] Elle l'est même moins bien que quelques-uns des rédacteurs du *Journal encyclopédique*; ceux-là ont quelques aperçus sur Gœthe, auteur dramatique.

L'anglomanie, qui remonte au premier tiers du siècle, avait été si loin qu'une réaction s'ensuivit. Déjà Voltaire et son disciple Laharpe l'avaient entreprise en s'attaquant violemment à Shakespeare; d'autre part, les études archéologiques, celles du comte de Caylus entre autres, remettent l'antiquité à la mode; les voyages en Orient se multiplient; les peintres et les sculpteurs s'inspirent de ces modèles plus exactement connus. André Chénier écrit ses pièces inspirées de l'antique; il se détourne des « durs chanteurs » du « Nord nébuleux » et accuse les Anglais d'avoir rejeté jusqu'aux entraves du « bon sens ». Rien ne marque mieux l'importance de cette réaction que l'enthousiaste admiration qui accueillit le *Voyage d'Anacharsis*; ce fut dès 1778 et pendant bien des années, l'un des livres les plus lus.[1]

La querelle entre les anciens et les modernes qui, un instant, avait paru se décider en faveur de ces derniers, tourne de nouveau à l'avantage du classicisme; c'est ce qui explique que l'on ait pu dire que le XVIII[e] siècle avait été plus cosmopolite en « désir et en théorie » qu'en fait[2]. Avec 1789, l'attention est détournée au profit de la politique; la liberté est proclamée et l'enthousiasme des révolutionnaires pour la république remet en honneur les anciens[3]. L'image que l'on se fait des anciens est-elle exacte? Qu'importe, il nous suffit de noter que les événements, aussi bien que les tendances de race, invitent à un retour à l'art gréco-romain. L'on était, de plus, en guerre avec le Nord[4], Il est donc vrai de dire avec J. Texte que la Révolution marqua d'abord « un recul dans le progrès du cosmopolitisme[5], parce qu'elle rompait avec l'Europe germanique. Ici et là, on rencon-

[1] *1re promenade d'un Solitaire provincial*, par Gallet, an X.

[2] Le *Journal des Etrangers* de janvier 1760 disait: « Nous devons à tout ce qui est étranger la même justice: il faut nous mettre au point de vue où ils sont pour juger de la manière dont ils vivent. »

[3] C'est d'eux que l'on apprend « la haine de la tyrannie ». « Quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron », des paroles de Caton d'Utique ou les réflexions de Tacite, le Phédon de Socrate, voilà ce qui relève le moral. *De la littérature*, Introduction, p. XXXXII.

[4] Comme le remarque avec beaucoup de justesse un écrivain allemand en 1798, « les troubles continuels, l'état précaire des fortunes, l'interruption du commerce direct entre les deux peuples ont jeté trop d'entraves... à leurs communications littéraires ». Eschenburg, dans le *Spectateur du Nord*.

[5] M. Hazard, dans un article de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (janvier-mars 1906, p. 48) intitulé *le Spectateur du Nord*, conteste le fait; nous ne sommes pas d'accord avec lui sur ce point.

tre encore le nom de quelques auteurs allemands [1], quelque nouvelle traduction de leurs ouvrages, mais c'est tout.

L'isolement où se trouve la France depuis 1792, joint aux succès de ses armées en Europe, ne contribue pas peu à augmenter le mépris des Français pour les autres peuples. L'on connaît la phrase du ministre Roland, transmettant à l'Institut le mémoire d'un savant d'outre-Rhin: « Nous n'avons pas de lumière à attendre de l'Allemagne sur de tels sujets [2]. » Cette note brève et dédaigneuse exprime avec assez d'exactitude l'opinion alors régnante en France [3], au moins hors des salons let-

[1] On parle encore de Klopstock, Schiller que le *Moniteur* désigne sous le nom de Scheller, — Gœthe, Wieland, Lessing, Kotzebue. De même que l'influence littéraire de Rousseau va s'affaiblissant pendant cette période et qu'on ne voit plus en lui que l'auteur du *Contrat social*, le citoyen de la petite république de Genève, de même l'on ne retient les noms de quelques auteurs allemands qu'autant que les tendances politiques de ceux-ci plaisent aux partisans de la Révolution.

C'est en juin 1791 que Sébastien Mercier publie son livre: *De J.-J. Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*; on y lit cet exergue tiré du *Contrat social*: « Songez qu'on peut acquérir la liberté, mais qu'une fois perdue on ne la recouvre jamais. » 2 vol. Paris, chez Buisson. Si l'on aime Schiller, c'est qu'on voit en lui le « grand avocat de la république contre la monarchie, un vrai girondin ». J. Texte, p. 122. On décernera à Klopstock le titre d'associé étranger de l'Institut national, mais ce sera moins une preuve d'estime pour son génie qu'une récompense donnée à ses opinions politiques. Adrien de Lézay, émigré en Suisse, y traduit *Don Carlos* de Schiller qu'il publie en l'an VIII. Dans la notice qui précède la pièce, on lit ces mots caractéristiques: « J'avais en vue de donner aux pauvres et non aux riches: c'est à nos mœurs que je voulais donner, à elles seules, et la littérature ne saurait rejeter un don que je ne lui offre point. » Il n'attache donc aucune importance au côté littéraire de l'œuvre

[2] *Une académie sous le Directoire*, par Jules Simon, p. 213.

[3] *Werther*, les *Brigands* peuvent être lus ou recueillir au théâtre de chaleureux applaudissements sans que cela veuille dire que l'influence de l'Allemagne se soit fait sentir d'une façon caractéristique. Bonaparte lira et relira *Werther*; cela l'empêchera-t-il plus tard d'interdire en France et même dans les provinces annexées, la représentation de pièces de Kotzebue, Schiller, Werner, Gœthe, et de « réprimer les folies germaniques..., les ridicules et dangereuses productions de l'Allemagne et du Nord. » *La censure sous le Ier Empire*, par Welschinger, p. 249. Il ne faudrait pas non plus attacher trop d'importance au fait que l'on édite un grand nombre de grammaires allemandes à l'usage des Français et que l'on traduit beaucoup de tragédies et de poésies allemandes. Villers écrivait le 3 mai 1809 dans la *Lübeckische Anzeige*, à propos de la représentation d'une pièce de Schiller, *Die Jungfrau von Orléans*, qui venait d'être jouée à Lubeck par la troupe du célèbre Iffland: „Das Stück ist längst ins französische übersetzt, von Mercier herausgegeben und mit einer merkwürdigen Vorrede ausgestattet. Seit 7 Jahren, aber, sind in Paris und in ganz Frankreich nur 12 Exemplare abgesetzt, wovon vielleicht die Hälfte von Ausländern gekauft ist." — C'était cependant un sujet qui devait intéresser les

trés. Bonaparte bientôt s'attaque aux idées importées d'Allemagne, pour des raisons politiques, sans doute, mais aussi par antipathie personnelle. On peut donc dire en toute vérité que, sous la République et le Premier-Empire, la sympathie assez vive qui s'était manifestée pour l'Allemagne avait beaucoup diminué. Somme toute, les Français n'ont pas une connaissance précise de l'esprit, des mœurs et de la littérature de cette nation; elle manque même aux intellectuels.[1]

Mme de Staël se développe d'une façon contraire ; plus

Français. Guillaume de Humboldt dit que dans les dernières années du XVIIIe siècle, les Français avaient « plus que jamais la bouche pleine de noms allemands ». Lettre à Gœthe, du 10 oct. 1800, p. 172. Cette observation se rapporte sans doute au cercle de Mme de Staël où il était reçu. *Correspondance de Gœthe avec les frères de Humboldt*. Voir encore page 51.

[1] Voici un témoignage qui ne sera pas suspect; nous le relevons dans la préface de la traduction de l'*Aristippe*, de Wieland, publiée en 1802 par Coiffier: « Il y a, dit-il, vingt ans que la littérature allemande était à peu près inconnue en France; ou, pour mieux dire, nous ne soupçonnions pas même, à cette époque, que nos voisins eussent une littérature. Persuadés que les disputes de théologie et de philosophie naturelle ou scolastique les occupaient exclusivement, nous les croyions encore aux premiers éléments du goût, qu'ils se flattaient déjà de pouvoir rivaliser avec tous les modèles... Les noms de Gessner, de Wieland et de quelques autres étaient seuls connus parmi nous et en général... leurs ouvrages... semblaient arriver des *pays lointains*. Les gens du monde surtout ne lisant guère que les poèmes de Gessner ou de ses imitateurs, crurent alors les Allemands bornés au genre pastoral. » Deux ouvrages obtinrent aussi un grand succès: *Werther*, de Gœthe, et *Alcibiade*, de Meisner, ce qui a engagé « quelques hommes de lettres à cultiver davantage une langue qu'on avait jugée digne jusque-là d'occuper tout au plus nos militaires. Dès lors on vit paraître de temps en temps quelques traductions; mais, faites sans goût ou bien sans discernement, elles échappèrent presque toutes à l'attention publique. Voici ses réflexions finales: « Que conclure? Que les Allemands (je parle de la littérature qui est seule ici de notre ressort) ne font guère d'ouvrages qui puissent plaire dans leur ensemble aux étrangers, mais que dans les productions de ce qu'ils nomment eux-mêmes leurs bons écrivains, il se trouve presque toujours des parties supérieures peut-être à ce qu'on fait dans le même genre chez les autres peuples; en conséquence... on peut exploiter de cette mine l'or qui se trouve mêlé à beaucoup de plomb... » Voilà le jugement porté par l'un des traducteurs les plus sérieux parmi ceux qui voulaient présenter aux Français les auteurs allemands; aussi ne se gêne-t-il nullement de corriger, de raccourcir l'œuvre de Wieland qui, cependant, passait pour le plus français des hommes de lettres allemands. Karl Hase écrivait dans la *Deutsche Rundschau* (novembre 1801): „Hier kennt kein Mensch Schillern: Millin, der sieben Jahre deutsch gelernt hat, spricht beständig von Uz, Hagedorn, Zachariä, Gellert als unseren besten Köpfen. Die Buchhändler selbst.... erinnern sich bloss von Monsieur Scheet (Gœthe) gehört zu haben." Supfle, vol. II., p. 90. Si exagéré que se montre Karl Hase, en rapprochant ses jugements des passages cités précédemment, nous voyons que les Français savaient fort peu de chose de l'Allemagne.

l'intérêt des Français à l'égard des peuples du Nord décroît, plus le sien augmente [1]. Le contraste ira toujours en s'accentuant; elle-même le remarquera, non sans tristesse [2], ainsi que Guillaume de Humboldt.[3] Fille d'un Genevois et d'une Vaudoise, en relations continuelles avec des Allemands et des Anglais, Mme de Staël, tout en conservant le privilège d'une éducation mondaine et raffinée, avait échappé mieux que les Français aux impérieuses traditions classiques. Nous verrons qu'elle se plaira à le constater dans ses entretiens avec Villers; n'ayant pas à se déprendre de traditions surannées, ou plutôt, ayant moins de peine à le faire que ses compatriotes, elle s'assimilera mieux les façons de penser et de vivre d'un autre peuple [4]. Les événements politiques hâtent cette évolution [5]; si Mme de Staël s'occupe dès lors avec tant d'intérêt des littératures étrangères, c'est qu'elle se sent attirée dans cette voie par son idéal social. La dégradation morale de la société, née des terribles secousses révolutionnaires et du régime de la Terreur, l'a vivement frappée; elle signale avec amertume l'égoïsme, la corruption, la grossièreté, l'ignorance de « l'esprit public » [6]; elle indique en même temps « l'amélioration possible » et proclame bien haut, malgré les reculs qui se sont produits et peuvent se produire encore, « la perfectibilité de l'espèce humaine ».[7]

[1] Mme de Staël préfère Thomson à Pétrarque, la poésie de Gray aux chansons d'Anacréon, et *Werther* la transporte. Le 9 floréal an VIII, elle écrira à Gœthe: « La lecture de *Werther* a fait époque dans ma vie comme un événement personnel, et ce livre joint à la *Nouvelle Héloïse* sont les deux chefs-d'œuvre de la littérature, selon moi. » Gœthe Jahrbuch, vol. V, p. 112. Remarquons en outre, que si ceux qui deviendront les maîtres de la critique sous l'Empire évitent autant que possible de parler de Rousseau, Mme de Staël affirmera hautement son admiration pour lui et sa filiation avec le grand républicain genevois.

[2] « Naître française avec un caractère étranger, avec le goût et les habitudes françaises et les idées et les sentiments du Nord, c'est un contraste qui abîme la vie. » Lettre de Mme de Staël à Friderike Brun, 15 juillet 1806, citée par lady Blennerhasset, vol. III, p. 223.

[3] Voir sa lettre à Gœthe du 10 octobre 1800.

[4] „Frau v. Staël hat oft die Bemerkung selber gemacht, dass da sie eine Genferin und Reformirte wäre, sie nicht dieselbe Eingeschränkheit und Verschrobenheit gegen fremde Ideen hätte, wie sonstige Pariser und Pariserinnen." Villers, article paru en 1814 dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung*.

[5] En 1793, elle était encore loin d'être conquise par l'esprit germanique.

[6] *De la littérature*, introduction, passim.

[7] « Dans quel découragement l'esprit ne tomberait-il pas, s'il cessait d'espérer que chaque jour ajoute à la masse des lumières, que chaque jour des vérités philosophiques acquièrent un développement nouveau. » L'histoire ne prouve-t-elle pas qu'il n'y a pas une pensée utile, par une vérité qui n'ait trouvé sa voie?

Pour établir « les progrès successifs de tout ce qui tient à la pensée », il était nécessaire qu'elle donnât « un aperçu rapide des traits distinctifs de la littérature moderne », et parmi les littératures modernes, celles de l'Allemagne et de l'Angleterre lui semblent devoir occuper la première place, en tant que littératures d'un « peuple libre ». C'est sur leur influence, surtout sur celle de la première, qu'elle compte pour régénérer son pays [1]. Telles sont les idées qui ont présidé à la naissance de son livre sur la *Littérature*. [2]

Chênedollé, qui fit un séjour à Coppet en 1798, nous raconte comment Mme de Staël procédait pour le composer. Elle amenait chaque jour la conversation sur le sujet d'un chapitre, le discutant et le parlant avant que de l'écrire. C'est ainsi qu'il vit éclore les chapitres qui traitent de l'*Influence du christianisme sur la littérature* et de l'*Influence d'Ossian sur la poésie du Nord* [3] Les écrivains anglais convenaient mieux à son tempérament que les classiques français, grecs et latins; après la lecture d'Ossian, son poète préféré, elle sentait plus vivement les différences qui séparaient ceux-ci de ceux-là et disait en parlant des anciens: « Il leur manque une grande puissance pour faire naître l'émotion: c'est la mélancolie et la sensibilité [4]. » L'idée maîtresse de son livre, l'opposition du Nord au Midi, n'est en somme pas nouvelle [5].

[1] Les Allemands, dit-elle, « s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes » et « perfectionnent les lumières ».

[2] « La nature humaine est sérieuse », dit-elle. *Littérature*, préface, p. XVII. Ce trait est surtout sensible dans une république; l'État républicain exige du peuple des lumières, de la vertu, du sérieux. Mme de Staël ne trouve pas ces qualités en France, pas non plus dans les États du Sud; elle les rencontre dans le Nord. C'est pourquoi elle étudie les œuvres des peuples du Nord, le mouvement de leurs idées. Elle divise donc les peuples d'Europe en deux grands groupes qui diffèrent complètement par leur façon de sentir et de penser.

[3] Elle établit une distinction entre la poésie *rêveuse* au Nord et la poésie des *sensations* au Midi. Ste-Beuve, *Chateaubriand*, etc. Tome II, p. 190.

[4] L'ouvrage de Mallet, *Introduction à l'histoire du Danemark*, ainsi que sa traduction de l'*Edda*, recueil de pièces concernant la mythologie et la poésie des anciens peuples du Nord, œuvres que Mme de Staël a lues plus d'une fois, lui fournissent d'amples renseignements sur les caractères principaux de ces peuples. Mais si la connaissance personnelle qu'elle a des Anglais est suffisante, les notions qu'elle a de l'Allemagne en général sont encore bien vagues; elle s'en rend compte lorsqu'elle veut les réunir en un chapitre; aussi, rentrée en France pendant l'été de 1798, se met-elle à la recherche des documents nécessaires pour achever cette partie de son ouvrage.

[5] D'autres l'ont ébauchée avant elle; bien des jugements littéraires de J.-J. Rousseau la contiennent implicitement; Diderot et Grimm en avaient eu quelque intuition, mais ils ne l'ont pas développée avec autant de clarté que Mme de Staël l'a fait au début du chap. XI.

Mais elle a eu l'avantage de se mieux renseigner auprès d'un connaisseur; Pougens lui a passé les articles de Villers dans le *Spectateur du Nord*, et c'est ce guide qui assure la netteté et la décision [1] de ses théories littéraires, tout en lui fournissant des documents de première main sur l'Allemagne et son développement intellectuel. Deux de ces articles ont particulièrement retenu son attention: la *Notice littéraire sur M. Kant et sur l'état de la métaphysique en Allemagne* [2] et les *Considérations sur l'état de la littérature allemande* [3]. Quelques citations nous montreront quels sont les emprunts qu'elle y fit ou, plutôt, les passages dont elle s'inspira.

On lit dans le premier de ces articles, à propos des études philosophiques:

« Ces études abstraites semblent même convenir dans un climat où la température est âpre, où les hivers sont prolongés, où la nature n'a pas les grâces et l'attrait des zones plus tempérées. L'habitant du Nord est enfermé dans sa maison une bonne partie de l'année et l'imagination ne s'exaltant guère entre quatre murs et près d'un gros poêle, il faut bien penser et réfléchir. Pendant le court été qui y règne, les matinées et les soirées sont froides. De vastes plaines sablonneuses n'offrent pas ces tableaux vifs, ces paysages variés et enchanteurs qui frappent dans les montagnes du Midi. Les fleurs rares et décolorées n'y exhalent point le parfum des innombrables bouquets qui embaument le Languedoc. Ce n'est pas le même concert d'oiseaux, la même vie, cette même gaieté qui fait sautiller tous les êtres vivants. Là-bas, on ne peut considérer la nature qu'avec ivresse; elle est toujours riante, couronnée de roses. Ici, cette bonne mère, un peu gelée, enveloppée de fourrures, permet qu'on reste de sang-froid en la regardant. Là, tout doit chanter; ici, tout doit méditer. Le Midi semble fait pour la poésie et le Nord pour la métaphysique. » [4]

L'esprit philosophique que Villers estime être le caractère particulier des Allemands est aussi celui que leur attribue Mme de Staël. Elle écrit: « Ce qui distingue leur philosophie, c'est d'avoir

[1] Lors de la visite de Chênedollé, en 1798, elle ne parlait encore de la dissemblance entre le Nord et le Sud que pour la poésie. En 1800, elle s'exprime ainsi: « Il existe, ce me semble, *deux littératures* tout à fait distinctes, celle qui vient du Midi et celle qui descend du Nord.... il me paraît nécessaire de considérer d'une manière générale les principales différences des deux hémisphères de la *littérature*. » Elle entend parler non seulement de la poésie, mais du mouvement des idées d'un peuple et d'une race; elle a donc considérablement élargi ses vues.

[2] *Spectateur du Nord*, mars 1799.

[3] *Spectateur du Nord*, octobre 1799.

[4] Voir *De la littérature*, Ire partie, chap. XI entier, et particulièrement les pages 210 à 214.

substitué l'austérité de la morale à la superstition religieuse. » Elle déclare les Allemands « éminemment propres à la liberté, puisque déjà, dans leur révolution philosophique, ils ont su mettre à la place des barrières usées qui tombaient de vétusté, les bornes immuables de la raison naturelle. »

Villers, avant elle, prophétisait que « la philosophie calme et froide du Nord vaincrait le sophisme enflammé du Midi »; le premier, il proclamait que c'est dans la « république des lettres du nord de l'Allemagne que se trouve la plus grande somme de lumières ». Mme de Staël est toute disposée à l'admettre. N'est-ce pas dans ce pays « que les idées intéressent le plus au monde »? [1] La religion protestante n'a-telle pas donné aux Allemands un esprit plus philosophique [2]; n'ont-ils pas, plus que les peuples du Sud, le *respect des femmes* [3]; ne se distinguent-ils pas par « un enthousiasme réfléchi, une exaltation pure [4] »; ne sont-ils pas « moins occupés du plaisir que de la douleur [5]? » — et en cela, ils sont plus véritablement humains, car « la nature humaine est sérieuse ». Leur littérature nous conviendra mieux qu'une autre; leurs écrits « raisonnables et sensibles » devront être sérieusement médités [6]; en les lisant, on se rapprochera de la nature, car les peuples du Nord, les Allemands en particulier, savent allier « la nature à la philosophie [7] ». Etudions l'Allemagne et les lettres allemandes, nous y trouverons le « sérieux, l'éloquence, la sensibilité que désire notre cœur [8] l'amour de la vertu et du beau dans tous les genres [9] ». L'Allemagne est le foyer des « lumières et de la liberté. [10]

Si Mme de Staël a poursuivi dans cet ouvrage des buts multiples — l'un était de démontrer la permanence d'action de la loi de perfectibilité [11], — elle voulait entre autres examiner quelle était l'influence exercée par la religion, les mœurs et les lois sur la littérature. Dans l'article: *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande, par un Français*, Villers n'a-t-il pas déjà essayé quelque chose de semblable en traçant le parallèle entre les mœurs littéraires des deux peuples et n'a-t-il pas dit: « Chez

[1] p. 310. — [2] p. 223. — [3] p. 222. — [4] p. 216. — [5] p. 214. — [6] p. 17. — [7] p. 269 [8] p. 327. — [9] p. 331. — [10] p. 331.

[11] « .... On croit toujours que ce sont les lumières qui font le mal et l'on veut le réparer en faisant rétrograder la raison. Le mal des lumières ne peut se corriger qu'en acquérant plus de lumière encore. Ou la morale serait une idée fausse, ou il est vrai que plus on s'éclaire, plus on s'y attache... » *De la littérature*, IIe partie, chap. IV, p. 125. Ne trouvons-nous pas là l'idée maîtresse exprimée dans le programme du *Spectateur*, celle qui dirigea Villers.

toute nation l'état littéraire est une des sections de l'état politique ou du corps entier, et celui-ci, comme on le sait assez, imprime à chacune de ses divisions les caractères principaux qui dominent en lui. » A la France dont Paris est l'énorme tête, le centre qui attire tout, il oppose l'Allemagne, « ce grand corps politique qui n'a point d'unité absolue, partant pas de tête prédominante, pas de centre où tout se fabrique, où tout se juge et d'où tout se distribue »[1]. C'est, aux yeux de Villers, un avantage incontestable, soit au point de vue du sérieux avec lequel toutes les branches des sciences sont traitées, de la « vraie érudition », soit au point de vue de l'indépendance de l'écrivain et, surtout de la diffusion des lumières.

Mme de Staël, qui n'a pas encore visité l'Allemagne, veut bien croire que « l'émulation » entre les savants, entre les villes et les princes « multiplie » les lumières « dans un plus grand nombre de sphères », mais elle ne peut concéder davantage, et tout ce qu'elle a observé jusqu'ici, tout ce que lui dicte sa raison, lui fait une obligation d'affirmer que, sans une grande capitale, « le goût doit se former plus difficilement » parce qu'« on ne juge pas, ... on ne critique pas avec sévérité lorsque chaque ville veut avoir des hommes supérieurs dans son sein ».[2]

Parlant des universités et des académies, Villers en démontrait la valeur pour la diffusion de la science et pour son développement par les savants réunis en corps. Mme de Staël n'est pas au clair sur cette question et se demande si, dans un pays où il y a plusieurs académies, toutes « d'une égale autorité sur les questions littéraires », il n'arrive pas que la langue se forme et se fixe plus difficilement, ce qui doit créer « la confusion ». Si elle concède à Villers que « la fédération est un système politique très favorable au bonheur et à la liberté », elle estime, en revanche, qu'il « nuit presque toujours au plus grand développement possible des arts et des talents pour lesquels la perfection du goût est nécessaire ». Villers soutenait que les princes allemands rivalisaient d'efforts pour attirer et retenir auprès d'eux les gens de lettres et favoriser « plus efficacement la culture des sciences »; les villes et les républiques « que le commerce rend florissantes deviennent aussi des centres pour les arts ».

[1] Comparer avec *De la littérature*, Ire partie, chap. XVII, p. 306 à 308, volume I, édition de l'an 8.

[2] Chapitre XVII, page 306. Dans la Ire partie, chap. IX, Mme de Staël admet volontiers que « la seule division des Etats dans un même pays est ordinairement favorable à la philosophie », observation sur laquelle Villers avait déjà attiré l'attention de ses lecteurs.

Si, dit Villers, les gens de lettres ont à souffrir de la situation politique d'un Etat, ils n'hésitent pas à partir, et quelques lieues plus loin, ils se trouvent placés sous d'autres lois. De cette façon, les lettrés vivent comme dans une république. Mme de Staël accepte cette manière de voir, ajoutant cependant que là où existent « des abus révoltants dans le despotisme des rangs... les hommes éclairés se séparent de la société et des affaires publiques ». Cette fois, sa finesse la sert bien et lui fait toucher l'un des points faibles, sur lequel elle reviendra dans ses conversations de Weimar en 1803 et plus tard dans son livre sur *l'Allemagne*.

Villers a, le premier, posé en principe et d'une façon nette, que, pour être prospère, une littérature doit être nationale; puis, après Rousseau, concevant lui aussi l'importance du rôle que joue l'individu, il oppose l'individualisme allemand à l'influence prédominante de la société telle qu'elle se manifeste en France. Mme de Staël dira:

« L'Europe et, en particulier, la France ont failli perdre tous les avantages du génie naturel par l'imitation des écrivains de l'Italie. Les beautés qui immortalisent les poètes italiens appartiennent à la langue, au climat, à l'imagination, à des circonstances de tout genre qui ne peuvent se transporter ailleurs; tandis que leurs défauts sont très contagieux. *Si quelques passions profondes ne s'étaient pas conservées dans le Nord sous cette atmosphère nébuleuse où la force de l'âme entretient seule la vie, les femmes n'auraient apporté dans l'existence des hommes qu'une galanterie flatteuse et recherchée qui aurait fini par étouffer pour toujours la simplicité des sentiments naturels.* »[1]

En ce qui concerne la féminisation de la littérature, Villers dit:

Les femmes étaient en France à la tête des bureaux d'esprit, de ces comités qui influençaient l'opinion publique. « Pas un homme de lettres qui ne fût lié avec quelque femme, qui ne lui soumît ses idées, qui ne l'écoutât et dont le talent ne fût très modifié par ses avis, par le désir de plaire à elle et à toutes.... Le beau sexe en Allemagne ne jouit pas de privilèges aussi étendus, il mène une vie plus retirée, plus domestique, il a généralement de l'instruction, mais il est forcé de la taire et a généralement peu d'occasions de l'étaler... »

Mme de Staël appuie sur les bons côtés de la *féminisation*. « Les femmes... ont fait passer la douceur de leurs impressions dans le style de quelques écrivains[2]. » Grâce à elles, « les aperçus de l'esprit, les nuances senties par le cœur se multiplièrent »[3]. Villers en avait conscience. « Il faut cependant tout dire

[1] Op. cit., Vol. I, p. 197-198. — [2] p. 167. — [3] p. 148.

et compenser les avantages », ajoutait-il. « La délicatesse à goût fin et décent... sera plus remarquée chez le Parisien. Il possèdera, à un degré plus éminent, ce poli, cette urbanité... » Cependant, il insistait sur l'affadissement de la littérature, sur l'excès de politesse et le manque de sérieux dus à l'influence des femmes. On comprendra que Mme de Staël ne l'ait pas en cela suivi jusqu'au bout.

Villers oppose enfin la gravité de la science allemande à la puérile raillerie et au persiflage habituels aux Français.

Mais au point de vue philosophique, Mme de Staël subit trop l'influence de Degérando pour admettre les louanges que Villers décerne à Kant. « Comment un seul homme pourrait-il avoir un enchaînement de pensées entièrement nouvelles ? » demandait-elle. D'ailleurs, toutes les vérités sont susceptibles d'évidence, et l'évidence ne fait pas de secte. Il faut de la bizarrerie et surtout du mystère pour développer en nous le mobile de l'esprit de secte, le besoin de se distinguer. Ce besoin devient réellement utile lorsqu'il excite l'émulation entre tous les talents, mais non lorsqu'il met plusieurs esprits sous la dépendance d'un seul. « Pour faire des progrès dans la carrière de la vérité, il faut que chaque homme y marche de lui-même, guidé par les lumières de son siècle et non par les découvertes de tel parti. » — On entend là comme un écho de toutes les discussions soulevées par le criticisme dans les journaux, de 1797 à 1800. — Et pour mieux marquer sa pensée, Mme de Staël ajoutait cette note : « Tout ce qu'il peut y avoir d'ingénieux dans l'esprit de Kant, et d'élevé dans ses principes ne serait point, je crois, une objection suffisante contre ce que je viens de dire sur l'esprit de secte.[1] » Villers ne l'a donc pas encore convaincue.

Quand, plus loin, elle revient à Kant, à propos de la théorie du beau, elle paraît suivre plutôt l'interprétation de Ballanche[2].

Ainsi, quelques-unes des idées principales du livre de *la Littérature* se trouvent indiquées chez Villers ; il semble que Mme de Staël ait découvert en lui, à ce moment déjà, le guide sûr et bien informé dont elle avait besoin pour connaître avec certitude le mouvement littéraire en Allemagne.

Baudus, qui montrait une certaine antipathie pour Mme de Staël et ses théories littéraires, ne craint pas de signaler les emprunts qu'elle a faits à Villers, et plus soucieux du succès du *Spectateur* que désireux de plaire à cette femme célèbre, il

[1] IIe partie, chap. XVII.

[2] *Ouvrages d'imagination*, IIe partie, chap. V.

déclare à ses lecteurs que, « dans tout ce que Mme de Staël dit de la littérature allemande, on retrouve la substance de ce qu'en a écrit M. de V... dans ce journal ». Et il ajoute: « Ce n'est pas, nous osons le dire, lorsqu'elle s'en écarte pour expliquer les caractères de cette littérature par les vices des institutions, le despotisme des rangs, etc., qu'elle montre le plus de justesse. »

Il faut tempérer ce qu'il y a d'indiscret dans l'observation de Baudus. Mme de Staël n'est pas une élève toute docile; elle prend ce qui lui paraît juste, se l'assimile, le développe selon sa logique — car avec elle, le raisonnement et la démonstraction ne perdent jamais leurs droits; — elle arrive parfois à des conclusions assez différentes de celles de Villers, sans lui être jamais franchement contraire. C'est que celui-ci a écrit en Allemagne; ayant sous les yeux ce qu'il décrivait, il a pu, par l'observation, apporter certains correctifs aux idées générales dont il était parti. Mme de Staël, qui n'a jamais passé le Rhin, se fie à ce que lui dicte sa raison et déduit tout des principes qu'elle a posés au début, aucun doute ne l'effleure quand elle s'écarte trop de son guide. Quoique plus large d'esprit que ses contemporains, elle n'en conserve pas moins certains préjugés français sur cette Allemagne qu'elle ne connaît que par « ouï-dire ». Elle était disposée à penser que Villers admirait trop, sans contrôler suffisamment son sentiment par la raison; elle se croyait beaucoup plus près que lui de la vérité et n'était pas loin de penser que, lorsque leurs opinions différaient, les erreurs n'étaient pas de son côté, mais bien de l'autre. Douter de la logique, n'eût-ce pas été déclarer la faillite de la raison?

Humboldt était à Paris quand *La Littérature* parut; il se montra beaucoup moins sévère que Baudus[1]. Il sait bien qu'il manque à Mme de Staël érudition et philosophie pour pouvoir énoncer sur toutes les littératures un jugement bien étayé; elle est surtout injuste pour les Grecs; dans ce qu'elle dit des Allemands, elle est parfois du même avis que le Père Bouhours et Baillet[2]. Cependant, à côté d'observations erronées, Humboldt en cite d'autres d'une réelle valeur. Il relève les phrases sui-

[1] Dans sa lettre du 30 mai à Gœthe (p. 160-161, op. cit.) Humboldt en parle sur un tout autre ton que l'émigré français et fait de Mme de Staël cet éloge: „Sie ist immer unparteiisch und vielseitig in ihren Ansichten, und gross und edel in ihrer Empfindungsart. Sie kommt mir immer wie ein freierer Character und kühnerer Geist vor, der, seitdem er anfängt, die Fittiche zu bewegen, in dem Kinderrocke französischer Armseligkeit eingeschnürt ist."

[2] *Journal des Savants.*

vantes: « En Allemagne, les idées sont encore ce qui intéresse le plus au monde.... Les Allemands n'ont point une patrie politique, mais ils se sont fait une patrie littéraire et philosophique pour la gloire de laquelle ils sont remplis du plus noble enthousiasme.... Les hommes éclairés de l'Allemagne ont pour la plupart un amour de la vertu, du beau dans tous les genres qui donne à leurs écrits un grand caractère. Ce qui distingue leur philosophie, c'est d'avoir substitué l'autorité de la morale à la superstition religieuse. En France on s'est contenté de renverser l'empire des dogmes, etc.... Les Allemands s'entendent mieux que nous à l'amélioration du sort des hommes; ils perfectionnent les lumières, ils préparent la conviction; et nous, c'est par la violence que nous avons tout essayé, tout entrepris, tout marqué. » Humboldt cite précisément les jugements inspirés par Villers.

Si incomplet et si vague que l'ouvrage ait dû paraître à ce dernier, il se montra beaucoup plus équitable que Baudus; il partageait la plupart des idées que défendait avec ardeur Mme de Staël et était, lui aussi, grand partisan de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain. Aussi écrit-il, en 1802, à Mme de Staël, qu'il avait pour son livre « une estime illimitée » et qu'il le relirait souvent. Il pressent dans l'éloquence de l'auteur de la *Littérature* une force qu'il veut à tout prix gagner à sa cause. « Toutes mes impressions, toutes mes idées, a-t-elle dit, me portent de préférence vers les littératures du Nord. » Bien que cette sympathie soit plus une intuition qu'une connaissance précise des choses de la Germanie, elle est réelle et perce même à travers toutes les restrictions dont Mme de Staël accompagne ses jugements. Elle n'est ni exacte, ni précise dans son chapitre sur l'Allemagne, mais qu'importe, il suffira de lui montrer en quoi elle s'est trompée, elle ne s'entêtera pas dans ses erreurs. Tous deux ont, en outre, tant d'opinions communes qu'il sera facile de trouver un terrain neutre sur lequel ils pourront discuter. Comme Villers, elle croit à la toute-puissance des écrivains, à la haute mission qu'ils doivent remplir. « Comment pouvez-vous rien fonder dans l'opinion sans le secours des écrivains distingués? » demandait-elle dans la préface de *la Littérature*. C'est par le progrès de la Littérature qu'on peut combattre les vieux préjugés, elle l'affirme du moins. Elle aussi méprise « l'esprit militaire » qui veut tout plier sous son étouffante discipline et elle lui oppose l'esprit philosophique. « Les exploits militaires ne conservent qu'un faible intérêt par delà l'époque de leur puissance. Il n'y a qu'un fait pour l'homme éclairé, depuis le commencement du monde, ce sont les progrès des lumières et de la raison. » Aussi s'écrie-t-elle avec Villers: « Que ne puis-je rap-

peler tous les esprits éclairés à la jouissance des méditations philosophiques. » Mme de Staël sera donc, comme l'écrit à Villers un de ses correspondants allemands, « une acquisition très précieuse sous tous les rapports », quand celui-ci aura réussi à lui « inspirer le goût de la littérature [1] » (allemande).

Au mois de mai 1800, alors qu'elle terminait son livre, elle avait auprès d'elle Guillaume de Humboldt, qui lui donnait ses premières leçons d'allemand [2]. Son départ pour Genève et Coppet n'interrompt pas l'étude qu'elle a entreprise, quoique les commencements lui en semblent bien maussades [3]. Pour montrer ses progrès, elle s'amuse à glisser de courtes phrases allemandes dans les lettres qu'elle adresse à son vieil ami Meister; elle est encore inhabile et commet quelques solécismes [4], peu à peu cependant, sa curiosité s'éveille et nous la voyons en possession de quelques bons ouvrages allemands [5]. « L'ardeur de l'allemand me transporte [6] », dit-elle. Cela est si vrai et les progrès sont si apparents que, dès qu'elle est de retour à Paris, G. de Humboldt écrit à Mme Reimarus [7]:

« Mme de Staël est ici depuis quelques jours et comme elle a appris maintenant l'allemand d'une manière très passable, elle a, par cela même, gagné pour moi en intérêt. C'est toujours une expérience pleine d'enseignement que de voir de quelle façon les productions allemandes agissent sur elle. Elle est certainement très loin, même maintenant, d'avoir pénétré l'essence même du germanisme, il faut qu'elle se débarrasse encore de maints préjugés, mais elle est cependant parfaitement arrivée à envisager

[1] Manuscrits de Villers à Hambourg.

[2] Il semble que les leçons ont commencé en février 1799, car, le 28 avril Mme de Staël écrivait à Gœthe: « J'apprends l'allemand depuis deux mois pour vous lire en original; mon hommage alors, Monsieur, sera plus digne de vous. » *Gœthe Jahrbuch*, vol. V, p. 112.

[3] « Je continue l'allemand avec résignation, écrit-elle à Meister, mais je ne conçois pas comment vous avez fait pour écrire si bien le français en sachant si bien l'allemand; il me semble que l'un exclut l'autre. » Genève, ce 24 juillet 1800. *Lettres inédites de Mme de Staël* à H. Meister, p. 168.

[4] „Vorgessen mich nicht", dit-elle.

[5] Le précepteur de ses enfants, M. Gerlach, s'est procuré « le *dictionnaire des deux nations*, les œuvres dramatiques de *Gœthe*, *Wallstein* de *Schiller* »; Mme de Staël prie Meister de lui envoyer *Agnès de Lilien*, roman de Mme de *Wollzogen*, *Saint-Julien* de *Lafontaine* et *Donamar* de *Bouterweck*; elle réclame aussi les *Voyages* de *Campe*, pour les faire traduire à son fils.

[6] *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, Coppet, 10 sept. 1800, p. 170

[7] 25 décembre 1800.

et saisir que, ce qui, dans la littérature allemande, peut-être appelé particularisme, est dans un monde tout autre que celui où un Français se serait élevé. Elle est même persuadée à un tel point « qu'un fossé infranchissable » sépare l'un de l'autre ces deux domaines qu'elle me disait dernièrement en propres termes: qu'il était nécessaire d'avoir, comme elle, du sang étranger, pour même s'en apercevoir; aveu qui est assez curieux si vous réfléchissez que Mme de Staël et sa coterie attachaient autrefois bien peu de valeur aux gloires étrangères. . . . »

Puis, elle se préoccupe très vivement de l'opinion que l'on a d'elle et de ses écrits au delà du Rhin. Elle désirerait que l'on traduisît son ouvrage *De la Littérature*, d'après la seconde édition qui a paru depuis peu. Là voilà donc en bonne voie pour prendre contact avec l'Allemagne.

C'est en 1802 que nous voyons s'établir des relations directes entre Mme de Staël et Villers [1]; ce dernier, ayant appris qu'elle a lu avec intérêt la *Philosophie de Kant* en prend occasion pour lui payer le tribut de son admiration et « déposer à ses pieds l'hommage de quelques grandes pensées... recueillies dans le Nord ». Lors de son premier voyage à Paris, l'année précédente, il avait espéré faire sa connaissance, mettre « à l'ombre de son égide » la doctrine dont il se faisait l'apôtre, « solliciter son appui pour la plus belle cause du génie et de l'humanité et l'intéresser à la conversion des frivoles Parisiens ». Mais Mme de Staël étant déjà partie pour la Suisse, Villers ne rencontra à Paris que quelques-uns de ses amis: Suard, Hochet, Fauriel, Stapfer, Mme de Pastoret, etc.; il lui exprime ses vifs regrets de n'avoir pu lui être présenté à ce moment et lui parle de son admiration pour le livre *De la Littérature* dont il a lu les deux éditions [2]; c'est un ouvrage « qui restera ». Sans s'attarder aux éloges, il prend tout de suite l'attitude du guide et du conseiller. Imbue des théories du XVIIIe siècle, Mme de

[1] La correspondance de Mme de Staël avec Villers se trouve dans le recueil de M. Isler. Toutefois, comme cette édition contient quelques erreurs d'ailleurs excusables, nous citons nos lettres d'après les originaux conservés à la bibliothèque de Hambourg et remettons le texte au point. Quant aux lettres de Villers, jusqu'à ce jour, elles n'étaient connues que par les brouillons conservés à Hambourg (celles du 25 juin et du 1er octobre 1802, du 4 mai et du 24 juin 1803). Les originaux nous ont été communiqués, ainsi que d'autres lettres de Villers; nous citons donc d'après ces originaux et non d'après les brouillons de Hambourg.

[2] Dans la IIe édition qui parut quelques mois après la Ire, Mme de Staël ajoutait quelques mots destinés à répondre aux critiques qui lui furent faites et à masquer son ignorance sur certains points.

Staël a reproché aux Allemands de manquer de goût; Villers lui écrit à ce sujet:

« Je vis au milieu des littérateurs de l'Allemagne, Madame, sur le compte desquels vous avez dit des choses si saillantes, si vraies et si bien pensées, mais que vous accusez de manquer de goût. Permettez-moi de vous dire tout bas que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le *goût* en France. Cette décrépite déité de nos boudoirs, avec son grêle archet, ses paniers et sa perruque à la Louis XIV n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a longtemps qu'un coup de pied de la muse teutonne l'a précipitée dans le bourbier.... Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne; ses cheveux blonds couronnés de gui sont relevés en tresse, son vêtement est une simple draperie éthérée. Si quelque dieu du goût la suit dans son vol et dans ses courses, du moins n'est-ce pas celui à bas de soie et à talons rouges! »

Si Villers n'avait eu que la grâce laborieuse de ses métaphores pour émanciper les Allemands des règles du goût, il est à craindre que Mme de Staël ne se fût pas laissé persuader facilement; mais la pensée était juste et féconde. « Le goût est fixe... dans ses principes généraux », disait l'auteur de *la Littérature*[1]. — Non, répond Villers, la juridiction du goût à la française ne s'étend pas sur les autres nations. Le critique mal informé déclare de mauvais goût tout ce qui paraît étranger à la littérature de son pays; s'il veut être bon guide, il doit, au contraire, s'initier aux formes d'art des littératures étrangères, saisir leurs rapports avec le peuple qui les a créées, les expliquer. Si Villers blâme Mme de Staël d'accueillir avec trop de complaisance les orgueilleuses prétentions des Français à l'hégémonie littéraire, il est bien d'accord avec elle sur la pensée fondamentale de l'ouvrage, savoir, qu'il ne faut pas se confiner dans la littérature de son pays et qu'il est, au contraire, utile d'étudier le mouvement des idées chez les peuples voisins et l'expression artistique qu'ils leur donnent. Toutefois, bien que ce fût là sa pensée intime, Mme de Staël, plus ou moins soucieuse de ménager l'opinion française et plus ou moins sensible à l'influence des préjugés pseudo-classiques du XVIIIme siècle, avait fait maints retours qui diminuaient, en la rendant moins claire, l'importance de cette idée neuve. Donc, en lui démontrant que telle pensée, vraie au fond, était affaiblie et faussée par les restrictions dont elle était entourée, Villers rendait à Mme de Staël l'éminent service de l'aider à s'affranchir de théories surannées; il assumait dans toutes ses obligations le rôle d'initiateur.

[1] Vol. I, p. 225.

Sachant que Mme de Staël n'avait pas été pleinement satisfaite de la *Philosophie de Kant* et craignant un jugement hâtif de sa part, Villers reconnaissait que des explications complémentaires seraient nécessaires pour pénétrer toute la valeur de la doctrine. « Les pages mortes d'un livre ne sont pas toujours empreintes d'une efficace persuasion », dit-il, et il ajoute: « Avec quel empressement serais-je devenu le commentateur du mien devant vous, Madame, si vous aviez daigné m'interroger! Le peu que j'aurais pu vous dire vous en eût fait deviner davantage et bientôt c'eût été à moi à m'instruire en vous entendant prononcer. »

Il termine cette première épître en disant tout le bonheur qu'il aurait à continuer avec Mme de Staël une correspondance qui permettrait de lui faire « connaître de plus près ces Allemands qui, par malheur, pensent et s'expriment dans une langue qui vous est étrangère, mais qui sont les véritables Grecs de l'Europe moderne, chez qui seuls le science est *organisée*, dont les productions, enfin, sont empreintes de cette divine mélancolie que vous leur avez attribuée avec tant de justesse et qui est mille fois supérieure à l'arlequinerie de la plupart de nos beaux-esprits. » [1]

Cette première lettre parvint à Mme de Staël par l'entremise de Jacobi. Très sensible à l'admiration respectueuse de Villers, elle apprécie à sa juste valeur sa critique sérieuse et désintéressée qui contraste avec les articles mordants de Fontanes et de Chateaubriand.

Elle ne tarde pas à répondre à Villers [2], le traitant comme une « ancienne connaissance », elle entre en discussion avec lui au sujet de Kant. A lire le début de sa lettre, ne dirait-on pas qu'elle renoue une conversation abandonnée la veille? « Ce que votre ouvrage m'a surtout prouvé, Monsieur, c'est qu'il était impossible d'avoir un esprit plus étendu et un sentiment de ce qui est moral et vrai plus vif et plus animé. » Elle s'est éprise des théories de Kant et a déjà rompu des lances avec tous les prétendus philosophes de France. Elle n'a pas pénétré tous les mystères de la doctrine et s'avoue humblement « mauvaise métaphysicienne »; elle le prouve sans tarder en

[1] Dans le brouillon de la lettre, on lit à la suite de ces mots: « nos beaux esprits.... de la littérature de l'Ouest et du Midi. »

Cette antithèse entre la France frivole du XVIIIe siècle et la grave Allemagne, patrie des Herder, des Lessing, des Kant, est facile, mais inexacte, si l'on oublie, comme Villers le fait trop souvent, de la limiter à la littérature française de la Révolution et du premier Empire

[2] Sa lettre est datée du 1er août 1802.

disant « que la métaphysique de Locke est très conciliable » avec celle de Kant. Voilà certes qui n'est pas pour plaire à Villers. N'a-t-il pas, en plus d'une occasion, et tout spécialement dans l'article publié en avril 1799 [1], marqué les différences qui séparent Locke et Condillac de Kant? N'a-t-il pas démontré dans son livre combien les théories du philosophe anglais laissent à désirer? Aussi ne peut-il s'empêcher de relever cette incartade:

« Vous voyez donc, Madame, un traité possible entre la philosophie de Locke et celle de Kant; il faudrait du moins qu'un des deux partis fît de bien grands pas pour se rapprocher de l'autre; et, en conscience, ce n'est pas à Kant, qui a passé par-dessus le corps de Locke pour aller en avant, que l'on pourrait proposer de rétrograder. »

La vivacité que met Villers à faire cette déclaration ne s'adresse pas tant à Mme de Staël qu'à son ami Degérando. Si Mme de Staël affirme si nettement que « Locke a très bien vu d'où nous viennent les idées », ou que Condillac a « parfaitement raisonné dans la branche métaphysique qu'il a traitée », c'est qu'elle cède à l'autorité du défenseur de la philosophie sensualiste. Aussi la mauvaise humeur de Villers s'exhale contre Degérando qui prétend encore cette fois entraver l'accomplissement de ses projets de réforme philosophique; il écrit, non sans malice: « Au reste, on me mande de Paris que M. Degérando s'occupe au rapprochement [2] et va publier un ouvrage qui mettra tout le monde d'accord. Cela est digne de son esprit débonnaire et conciliateur. »

Ce portrait ironique du doux Degérando fit beaucoup rire Mme de Staël [3] qui ne peut s'empêcher d'y reconnaître une cer-

[1] Voir *Spectateur du Nord*, vol. X, p. 17 et 18.

[2] Entre Locke et Kant.

[3] « Vous m'avez fait rire en l'appelant le débonnaire Gérando; c'est un homme qui, par manque d'usage du monde, au lieu d'avoir des manières trop sauvages, a pris des manières trop polies, et je conçois fort bien comment un extérieur trop bienveillant déplaît plus que l'exagération contraire, mais il n'est pas possible d'avoir plus de vertu et de véritable sensibilité. Je ne suis pas juge de sa force comme métaphysicien, mais il a certainement dans ce genre une grande sagacité et son analyse va très loin. . . . » Lettre du 16 novembre. Villers répond le 11 décembre: « Ce que vous me dites de M. Degérando est positivement ce que les personnes les plus estimables m'ont toujours dit de lui, et c'est ce qu'on lit dans ses traités, si peu qu'on les connaisse, c'est ce qu'on devine dans tout ce qu'il écrit. Il vaut beaucoup mieux que moi et il n'a pas tenu à moi que nous nous rapprochassions à Paris. On lui avait fait des paquets sur mon compte. Il a cessé même de voir Stapfer qui était devenu mon ami, tant que j'ai été là-bas. . . » Voilà qui nous prouve combien furent vives et personnelles les luttes à propos de Kant en 1801.

taine ressemblance. Enfin, Villers exhorte Mme de Staël à suivre son propre jugement: « J'aimerais bien mieux entendre prononcer la sublime Théano sur ce point. »

Et Mme de Staël semble, en effet, blâmer la tournure qu'a prise en France le débat contre Kant lorsqu'elle déclare qu'il est « absurde de mépriser les efforts d'un homme de génie qui cherche à se connaître, voulût-il s'approcher des barrières que l'esprit humain ne franchit pas ». Au reste, en ce qui concerne la tendance générale de la philosophie française du dernier siècle, elle partage l'opinion de Villers: « Je suis d'accord avec vous, dit-elle, dans les conséquences que vous tirez du système qui fait tout dépendre des sensations: il a beau se présenter comme purement métaphysique, il a des conséquences qui dégradent l'âme au lieu de l'élever et, comme vous l'avez dit d'une manière si spirituelle et si juste, la morale fondée sur l'intérêt en est dérivée. » Elle sépare toutefois de cette philosophie « celle de Rousseau, de Montesquieu et même de Voltaire, dans son bon temps ».

Si Mme de Staël consent à écouter les observations[1] de Villers, elle entend aussi ne pas cacher à celui-ci ce qu'elle pense de ses écrits et de ses idées. Elle cherche, en premier lieu, à lui faire comprendre quelles ont été les causes de l'insuccès qu'a rencontré la *Philosophie de Kant*.

« Si vous n'avez pas eu à Paris tout le succès que vous méritez, c'est, si vous me permettez de vous le dire, que vous n'avez pas voulu avoir de l'adresse dans votre manière de présenter les idées de Kant et de combattre celles de ses adversaires. Si j'avais eu l'avantage de vous connaître avant que vous fissiez publier votre livre, nous nous serions peut-être disputés, mais j'espère que j'aurais obtenu quelques phrases de plus et de moins qui vous auraient concilié l'amour-propre de nos philosophes. Quoi que vous pensiez de l'amour-propre, il faut l'apaiser comme Cerbère: il veille à l'entrée du séjour des méchants comme de celui des bons. »

Craignant que Villers ne cède au dépit et n'abandonne le projet de traduire les ouvrages les plus importants de Kant, elle lui écrit: « Il serait bien fâcheux pour l'avancement de l'esprit humain » de renoncer à faire connaître les autres livres du philosophe: « ils ne seront jamais entendus sans vous, vous avez au suprême degré la clarté qui lui manque ». Elle l'engage à

[1] La souplesse et la docilité de Mme de Staël à se soumettre aux avis de ceux qui lui témoignent de la sympathie sont un des traits de son caractère.

se fixer en France s'il veut réussir; il est de toute nécessité qu'il consulte ses amis sur la « vanité française » qu'il semble avoir « un peu oubliée en Allemagne ».

Le conseil était bon, mais Villers s'y montre rebelle. Pénétré de la supériorité intellectuelle des Allemands, il s'irrite de ce que les Français, accoutumés jusqu'alors à exercer une influence prépondérante sur les arts et la littérature, ne veuillent pas reconnaître leur déchéance actuelle. On l'exhorte à « ménager l'amour-propre des petits littérateurs parisiens »! Mais, il ne recherche pas leurs suffrages, il les « méprise profondément ». Il lui échappe des paroles amères contre ses compatriotes:

« Ma première et mon unique prétention, répond-il à Mme de Staël, est de dire la vérité [1], mon seul tort est de ne l'avoir dite [jusqu'ici] [2] qu'à moitié. Est-ce ma faute si elle est dure à entendre? Croyez-moi, il faut de temps en temps dans le monde littéraire de ces enfants perdus dont l'opiniâtre ingénuité proclame sans égard la misère de leurs contemporains. L'histoire recueille leurs dénonciations et sait les apprécier. »

Il est décidé à lutter sans aucune compromission et, selon ses propres expressions, il marquera d'« un cran » la « colonne séculaire » et inscrira tout auprès: « jusqu'ici a été l'ignorance et la fatuité françaises ».

Nous le savons, Villers est un de ces caractères entiers qui se butent à l'obstacle et préfèrent succomber dans une lutte corps à corps plutôt que de biaiser; il avoue lui-même que son « genre de folie est difficile à guérir ». Le séjour prolongé qu'il a fait en Allemagne n'a pu que développer cette fâcheuse tournure d'esprit et Mme de Staël insistera plus d'une fois sans succès pour l'engager à venir se fixer en France [3]. S'il ne peut se plier à toutes les concessions qu'elle l'invite à faire, il a la vision bien nette que les démarches diplomatiques qu'elle lui conseille sont nécessaires à la réussite de ses projets; il ne peut s'y soumettre, mais qu'importe, puisqu'il a trouvé en Mme de

[1] Tel est le texte du brouillon conservé à la bibliothèque de Hambourg. Dans l'original conservé au château de Broglie, cette phrase est précédée de cette autre qui en atténue la rudesse: « Une simple marque d'estime de votre part flatte plus mon amour-propre à moi que l'approbation de tous ces « Messieurs ».

[2] Se trouve dans le brouillon, mais non dans l'original. Nous le remettons ici pour montrer combien, à l'avenir, Villers a l'intention de moins déguiser sa pensée.

[3] Elle y revient en deux fois dans sa lettre du 1er août 1802.

Staël l'avocat brillant et convaincu de l'Allemagne et de Kant en France.

Il lui dira sans restriction tout ce qu'il a constaté de supériorité en Allemagne, sans craindre de forcer les ombres du tableau de la littérature en France; à Mme de Staël de choisir, de trouver les formes convenables pour faire pénétrer dans sa patrie les idées nécessaires au progrès « des lumières » et de « la morale ». Ne commence-t-elle pas, en effet, à modifier quelques-uns des jugements qu'elle énonçait dans *la Littérature* lorsqu'elle lui écrit: « Je crois avec vous que l'esprit humain qui semble voyager d'un pays à l'autre est à présent en Allemagne »; et n'affirme-t-elle pas que là seulement, elle trouvera « des pensées nouvelles et des sentiments profonds » parce que « c'est le pays du monde aujourd'hui où il y a le plus d'hommes distingués comme philosophes et comme littérateurs »? Elle revient même sur ce qu'elle avait dit au sujet du bon goût: « Le goût arbitraire, le goût de mode mérite tout ce que vous en dites, mais le bon goût est grec, romain, français, quelquefois allemand, anglais, car il se trouve dans toutes les beautés de ces littératures; le bon goût est la vérité, la mesure et le choix. » En parlant de leur manque de goût, c'est une certaine affectation que les Allemands ont à vouloir « se faire vifs », à être fleuris, à vouloir imiter les Français, qu'elle a eu l'intention de critiquer, et non leurs « hardiesses heureuses ». Si nous relisons les pages qu'elle commente ici, nous serons étonnés de voir combien elle se montrait plus dogmatique l'année précédente. Elle atténue si bien sa pensée qu'elle en revient à dire ce que Villers a dit lui-même, savoir, que les Allemands doivent rester eux-mêmes et ne pas sortir de leur caractère en imitant les peuples voisins.

La conversion de Mme de Staël aux idées germaniques n'est pas encore complète; en dépit de Villers, elle continue à soutenir qu'en Allemagne, les idées n'influent pas sur les institutions et que la méditation ne conduit pas à des « résultats positifs ». Grave erreur[1], lui répond Villers, « ne croyez donc pas que

[1] L'erreur n'était pas si « grave ». Certes, présentée avec cette brusquerie et cette absence de preuves, la pensée de Mme de Staël était inexacte, mais elle contenait quelque vérité. Elle s'en est si bien rendu compte qu'elle ne capitule pas, et si nous relisons l'*Allemagne*, publiée onze ans plus tard, nous retrouvons plusieurs fois cette idée. Il est certain que, jusqu'en 1809 et même plus tard encore, les Allemands avaient des tendances à regarder plus en eux-mêmes qu'au dehors. Voir Zeller, *Geschichte der deutschen Philosophie*, p. 739, et *Ch. Villers et Mme de Staël* par Gräter, Ire partie, p. 17, 18. C'est l'une des raisons pour lesquelles, au point de vue politique et économique, ils sont longtemps restés en arrière des autres peuples. Il est vrai que depuis une quarantaine d'années, les choses ont beaucoup changé.

les idées allemandes soient si purement méditatives qu'elles n'aient jamais eu de résultats positifs!.... L'esprit de la vraie liberté est un résultat très fréquent et très positif » chez cette nation. Il peut en donner de nombreux exemples; il n'y aurait qu'à rappeler « le gouvernement plein de sagesse d'un grand nombre de princes éclairés, les régences, les villes libres, la réformation » et — qui s'y serait attendu! — « le superbe *code prussien*, le plus humain et le plus républicain de ceux qui existent ». Ce sont là, dit-il, « d'assez beaux monuments et tels que la France n'en peut montrer, malgré toute l'ostentation fanfaronne du libertinisme des douze dernières années. »[1]

Mme de Staël, désireuse de s'initier à fond aux choses de l'Allemagne, « étudie l'allemand avec soin ». Et Villers, à qui elle l'annonce, d'applaudir « avec transport ». Mais qu'elle ne suive pas l'exemple des Français qui, jusqu'à présent, se sont livrés à cette étude: « Aucun n'a appris l'esprit caché derrière les formes de l'idiome. Ils ont continué à penser en français avec des mots allemands, à juger tout ce qu'ils lisaient du même point de vue où ils se trouvaient auparavant. » Il aimerait être auprès d'elle pour la diriger dans des commencements toujours difficiles et rebutants; c'eût été le meilleur moyen de la gagner tout à fait à ses idées; aussi envie-t-il Guillaume de Humboldt, qui a eu la chance de passer quelques semaines auprès d'elle, de discuter de la valeur de ce pays si dédaigné et qui mérite si peu de l'être. Si « des travaux indispensables » ne l'avaient « contraint à différer encore au moins d'un an » son projet de retour en France, il aurait volontiers fait en son honneur un séjour à Paris.

Peu après son veuvage, Mme de Staël vit mourir subitement le précepteur de ses fils, M. Gerlach. Elle demanda à Meister de « l'aider de quelque manière à réparer cette perte »; il lui faut quelqu'un qui puisse aussi s'occuper de ses affaires et l'aider dans ses « études littéraires ». Elle désire que Meister écrive pour elle en Allemagne, le seul pays où se trouvent des hommes savants, dignes d'élever la jeunesse, le pays des universités, d'où les étudiants sortent pleins d'ardeur pour la cause des lumières, et d'enthousiasme pour leur expansion. Elle s'adresse également à Jacobi, à Mme de Wolzogen, à Villers surtout[2], demandant à ce dernier s'il connaîtrait « un jeune allemand sachant le fran-

[1] Après ses voyages en Allemagne, Mme de Staël notera une observation assez semblable. Le caractère bénin des lois, la docilité du peuple à les observer font qu'il règne dans le pays une indépendance très propre à la propagation des lumières.

[2] Lettre du 1er août 1802.

çais, le latin et le grec, bon littérateur et bon *musicien* .., qui voulût bien se charger de l'instruction de ses deux fils. Le 16 novembre, elle lui annonce qu'elle est sur le point de terminer avec un jeune écolier de Gœttingue [1] en séjour à Genève. « Il sait bien le grec, le latin, pas très mal le français » ; il est « très sensible aux beautés de la poésie allemande », aussi le prend-elle à l'essai pour six mois. Cependant, sept jours plus tard, ayant appris de Mme de Krüdner qu'un frère cadet de Villers, précepteur, était libre, elle désire beaucoup se l'attacher. L'affaire ne s'arrange pas, Villers ne trouvant pas son frère suffisamment préparé pour cette tâche [2]; mais il lui propose à la place un élève du professeur Glaser [3]. Mme de Staël, après quelque temps d'épreuve, avait, en effet, renoncé à garder le jeune Hanovrien qu'elle trouvait « faible d'instruction ». « Je n'aurais pas la moindre idée de rien lire avec lui et avant de m'instruire par lui, il faudrait tellement qu'il s'instruisît par moi, que mes peines passeraient toujours de beaucoup mon plaisir. » — Preuve évidente qu'elle désirait que le précepteur de ses fils fût aussi un guide pour elle. Du reste, elle entend encore assez peu l'allemand puisque B. Constant, « grand écolier de Gœttingue », doit lui traduire la lettre que le jeune Kuhnhardt, protégé de Mme de Wolzogen, lui adresse pour briguer la place de précepteur de ses enfants. Si elle lit « à peu près l'imprimé », elle déchiffre « très mal le manuscrit », dit-elle à Villers.

L'intimité de la correspondance entre Mme de Staël et Villers s'accroît sans cesse. Elle prend un vif plaisir à cet échange de lettres avec ce spirituel Français à demi germanisé ; sa confiance augmente chaque jour. Il sait lui dire des choses nouvelles qui l'intéressent ; elle goûte fort la rectitude d'esprit qui caractérise sa critique et se montre très curieuse de ses jugements ; aussi, est-ce avec lui qu'elle parle le plus volontiers de littérature. Si

[1] M. Koster.

[2] « Votre idée à l'égard de mon frère m'a fait sourire de joie et de reconnaissance. La reconnaissance s'adressait à vous et le sourire à lui. C'est bien le meilleur garçon du monde, mais pour le *grec*, néant. Il joue passablement du flageolet et râcle une contredanse sur son violon. Voilà où se bornent ses talents lyriques. Il était encore fort jeune à l'époque de la Révolution et son éducation en a souffert. Cependant il en sait assez pour des Russes, quoiqu'il soit loin de force à lui pouvoir confier les fils de Théano. Je vous remercie avec effusion et ravissement de votre bonté pour lui et pour moi. J'aurai l'honneur de vous le présenter l'hiver prochain à Paris, si vous le permettez, avec un très aimable petit prince de Metchowsky, qu'il accompagne dans son tour d'Europe. » (Lettre du 11 décembre 1802 (11 frimaire XI).

[3] Le jeune Ewers

ses autres amis se plaignent : qu'elle déteste écrire . il n'en peut dire autant, car c'est à lui qu'elle adresse ses plus longues épîtres [1]. Prompte à s'enthousiasmer, Mme de Staël éprouve un sentiment si vif pour lui qu'elle se dit certaine en le voyant de le reconnaître « presque comme un ami ». Elle regrette qu'il doive remettre à l'an prochain son voyage à Paris; quant à elle, il ne lui servirait à rien d'aller en Allemagne pour le moment, puisqu'elle ne sait pas « parler allemand »; elle trouve donc plus utile de s'initier « par les livres » aux choses de ce pays. « Ce qu'on vous dit dans une langue étrangère est presque de pure forme, le fond des idées ni des sentiments ne s'exprime qu'avec des mots qui nous sont faciles et dont nous connaissons toutes les nuances. » Puis, bien qu'elle partage l'indignation qu'éprouve Villers contre tout ce qui se passe en France à ce moment, elle ne peut oublier qu'elle est née dans ce pays, qu'elle y a vécu, que tous ses amis y sont encore. « Je serais tentée de l'Italie, de l'Angleterre, de tout maintenant, hors la France, et c'est en France que je vais. On a, je le vois, un amour mystérieux pour sa patrie, on erre partout ailleurs. [2] » Mme de Staël a « beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands », mais « les

[1] Villers est conscient de l'influence qu'il commence à exercer sur Mme de Staël; il en parle à tous ses amis comme de la conquête la plus remarquable qu'il ait faite. Le professeur Glaser de Helmstedt lui écrivait le 6 février 1803: « Le mérite de vos écrits, tendant à faire revenir la France de sa prévention contre la littérature allemande, est si décidé, qu'en les admirant, nous autres, nous ne faisons que payer le tribut de la reconnaissance et rendre justice aux talents marqués de leur aimable auteur. Pour moi, je suis d'autant plus pénétré de ces sentiments qu'ayant demeuré depuis 1758 à 1795 à La Haye, j'ai eu l'occasion de lier connaissance avec plusieurs Français lors du commencement de l'émigration et de voir de plus près le dégoût prononcé avec lequel le gros de votre nation regarde nos ouvrages les plus distingués. Jugez, Monsieur, si je puis voir avec indifférence les efforts de votre génie, guidés par une lecture profonde et raisonnée de nos auteurs classiques en tout genre et si je puis faire moins que de vous souhaiter le succès le plus brillant dans votre carrière pénible et peut-être même dangereuse. Car je suis persuadé, Monsieur, malgré *(sic)* les efforts de quelques littérateurs du premier rang parmi vous, qui commencent à nous rendre justice, le proverbe connu: *cela est bien allemand*, continue toujours d'avoir un grand ascendant sur l'esprit des Français. *C'est pour cela, Monsieur, que je suis persuadé avec vous que nous avons fait une acquisition très précieuse sous tous les rapports si vous réussissez à inspirer à Mme de Staël le goût de la littérature de notre pays;* ce serait déjà beaucoup d'avoir gagné une prosélyte si aimable; ce serait plus encore d'avoir pour nous l'approbation de l'auteur de *Delphine* qui vous dédommagerait amplement des sarcasmes de vos folliculaires superficiels et des invectives sanglantes d'un abbé Geoffroi et d'autres savants qui osent juger avec tant de suffisance ce qu'ils n'ont fait qu'effleurer par une lecture précipitée et que souvent ils ne comprennent pas même. »

[2] Coppet, le 16 novembre 1802.

souvenirs de l'enfance.... la patrie..., les Français aimables en quelque petit nombre qu'ils soient », tout cela l'attache au sol natal. Certes, elle serait heureuse d'avoir « une heure de conversation » avec Villers, ce serait préférable à l'échange de lettres et de livres[1] dont ils doivent se contenter, mais Lubeck est bien loin dans le Nord! Elle lui annonce l'envoi de *Delphine* qui doit paraître dans une quinzaine de jours et désire qu'il lui dise en toute sincérité ce qu'il pense de cet ouvrage. Villers répondit par une longue lettre[2]; s'il présente quelques observations sur le plan, il ne cache pas l'émotion profonde qu'il a ressentie à la lecture de *Delphine* et dit toute son admiration pour l'auteur. Il relève un lien de parenté entre cette œuvre et *Werther*. « Votre ouvrage étincelle de beautés de détail, d'observations, de vues fines et profondes, de morceaux écrits avec une éloquence et une pureté, avec une grâce, un souffle de sentiment qui les marque à un air particulier; c'est la plume de Rousseau féminisée. » Voilà, certes, un éloge propre à toucher sa correspondante.

La préface n'était pas la partie la moins appréciée du livre. Villers y constatait les progrès indéniables de Mme de Staël dans la connaissance de la littérature allemande:

« Une autre nation, disait-elle, aussi distinguée par ses lumières que les Anglais le sont par leurs institutions, les Allemands, ont des romans d'une vérité et d'une sensibilité profonde; mais on juge mal parmi nous les beautés de la littérature allemande, ou pour mieux dire, le petit nombre de personnes éclairées qui la connaissent ne se donnent pas la peine de répondre à ceux qui ne la connaissent pas. Ce n'est que depuis Voltaire que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands, pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies, et les sentiments exprimés avec une énergie nouvelle. »

Avec plus de vigueur et de précision que dans *la Littérature*, Mme de Staël affirme que les lettres françaises sont menacées de stérilité, de froideur et de monotonie, si les écrivains continuent à imiter exclusivement les classiques français. Elle leur conseille

[1] Villers lui avait annoncé l'envoi de quelques-uns de ses opuscules. Elle avait déjà lu son *Kant*, il lui promettait les *Lettres westphaliennes* et la *Lettre* à Cuvier.

[2] Il résumait ainsi l'idée générale du livre: « L'idée fondamentale et créatrice de tout votre ouvrage a été: de montrer la nature primitive inaltérable, naïve, passionnée, aux prises dans ses élans avec les barrières et les entraves du monde conventionnel. »

de lire les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français », parce que « l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses mêmes qu'elle condamne, autant que par celles qu'elle approuve. » Dans le premier ouvrage, elle semblait identifier le goût en général au goût français; elle fait maintenant des concessions. Si celui-ci lui paraît « peut-être le plus pur de tous », elle admet que chaque nation a son goût particulier; ce que l'on pourrait faire de mieux serait d'adapter au goût français les beautés originales des littératures étrangères; cela donnerait « à la littérature du XIXe siècle un caractère qui lui serait propre ».

Cette préface fut peu remarquée, au milieu de l'enthousiasme que souleva le roman, mais Villers était trop attentif au développement des idées littéraires de Mme de Staël pour ne pas s'arrêter à ce morceau où il trouvait comme un écho de ses propres idées. Il lui écrit: « Votre préface est une pièce excellente qui a fait et qui devait faire plus de sensation en Allemagne qu'en France; elle m'a rappelé vivement tout le mérite de l'auteur des *Considérations sur la littérature.* »

La lettre de Villers[1] produit le meilleur effet à Coppet; M. Necker en est aussi ravi que sa fille; aucune des nombreuses critiques qui accueillirent *Delphine* ne lui paraît plus « digne d'attention ». Mme de Staël répond à son ami: « Il n'est pas possible d'écrire une lettre plus spirituelle, et malgré tout votre enthousiasme et tout le mien pour les Allemands, je ne crois pas qu'il en existe un qui pût écrire une pareille lettre. C'est un heureux mélange que la grâce française avec la réflexion allemande et j'ai toujours pensé que si la perfection existe, c'est dans l'union des contrastes qu'elle se trouve. » Puis, passant à un autre sujet, elle lui parle du voyage qu'il projette de faire à Paris: « Pourquoi voulez-vous y aller dans le mois de juillet? je n'y serai sûrement pas, mais je compte y retourner dans le mois de septembre, si le Consul ne s'y oppose pas. Il me semble que vous ne feriez pas un grand détour en passant par la Suisse pour aller à Paris, de près *(sic)* Strasbourg qui est, je crois, votre patrie. Vous ne perdrez que trois jours en passant par Coppet et il me serait bien doux d'y causer quelques jours avec vous. Pensez à cette idée qui m'occupe beaucoup.... Si j'ai le bonheur de vous voir, vous me direz s'il n'y a pas en Allemagne quelques écoles un peu savantes et cependant moins universelles que les universités où je puisse mettre mon fils.... » [2]

[1] 1 mai 1803.

[2] Coppet, 3 juin 1803.

Villers ne put profiter de l'aimable invitation, des travaux très pressants le retinrent à Lubeck. Il chargea Michoux [1], un de ses amis qui partait pour la Suisse, de porter à Coppet une longue lettre qui échapperait ainsi à l'indiscrétion de la police: « Mais vous me louez aux dépens des Allemands », lui dit-il au début; et se moquant de sa propre intransigeance, il ajoute: « c'est ce que ma Donquichotterie ne peut vous passer. » Puis, s'entêtant à lui faire admettre que la grâce et la légèreté qu'elle accorde aux Français ne sont pas inconnues chez les Allemands, il lui cite Jean de Muller [2] et Jacobi [3]. Michoux apportait aussi un exemplaire des *Lettres westphaliennes*. Mme de Staël les lit avec beaucoup d'intérêt: « Il y en a d'extrêmement spirituelles, dit-elle; il y a quelques mots sur lesquels nous aurions disputé à cause de mon goût français. »

Michoux ne trouva pas Mme de Staël à Coppet; elle était allée passer quelques jours à Vevey en compagnie « d'une famille anglaise fuyant la France »; mais il eut, avec M. Necker, une longue conversation et écrivit à Villers: « Nous avons beaucoup causé de vous et de vos intéressants travaux et du besoin où est la France de s'occuper de philosophie et surtout de la ruine politique. » Il ajoute: « M. Necker vous voudrait à Paris, surtout dans les circonstances actuelles où la douce tranquillité de la Basse-Saxe court le risque d'être troublée. » Mme de Staël aussi désirerait le voir se fixer en France. Pour qui la connaît, on sait que l'échange des idées à distance ne lui suffit pas, elle aime à exercer son attrait personnel de séduction et tient tout particulièrement à ce que Villers n'y échappe pas. Puisqu'il a obtenu sa radiation de la liste des émigrés, pourquoi ne rentrerait-il pas définitivement? Mais Villers ne se laisse pas convaincre. Si la perspective de revoir ses parents et ses amis lui sourit et le pousse à entreprendre un nouveau voyage en France, les intérêts divers qui le retiennent en Allemagne sont trop sérieux; c'est là seulement qu'il se sent capable de travailler, c'est là qu'il accomplira la tâche qu'il s'est assignée; il y reviendra. Mme de Staël n'insiste plus et, le 20 juillet, lui fait part d'un projet auquel elle pense depuis quelque temps déjà. « Savez-vous que j'ai fort envie de faire un voyage en Allemagne et que, si vous y retournez, je pourrais bien concerter mon projet de voyage avec vous, indépendamment du désir que j'ai de connaître les hommes distingués de l'Allemagne. »

[1] C'était un capitaine, aide de camp au service de la République française.

[2] Lettres à Bonstetten.

[3] Eduard Alwills Papiere.

Le temps a marché depuis le jour où elle refusait à Meister d'aller voir Wieland à Zurich; l'influence de Villers est pour beaucoup dans ce changement, aussi n'est-ce encore qu'à lui qu'elle s'ouvre de ce projet. Elle envisage même ce voyage comme si prochain qu'elle ajoute: « Il faut que je vous avoue que Bosse[1] ne me convient pas du tout. N'en dites rien à son protecteur Glaser qui le lui manderait ici. Il vaut mieux que je le ramène doucement moi-même auprès de sa nourrice et que je cherche à Gœttingue ou ailleurs un homme que je sois sûre qui me convienne. Je déposerai Bosse en Allemagne avec tant de politesse qu'il n'en sera pas du tout affligé et je ne veux pas qu'il considère cela comme un projet, mais comme un hasard. » Cette lettre qui témoigne de la délicatesse autant que de la bonté de Mme de Staël permet encore d'établir que, quelques mois avant que le Premier Consul prît la résolution d'exiler cette femme dont il redoutait l'action, elle-même songeait à visiter l'Allemagne; ce n'est donc pas, comme on l'a cru, à l'improviste qu'elle se décida, en octobre, à partir pour Weimar.

Avant d'assister à la rencontre, jetons un coup d'œil sur les travaux de Villers dans les années 1801 et 1802.

Revenu en Allemagne au mois de décembre, il n'était pas resté longtemps sous l'impression de découragement qu'il ressentait en quittant Paris. Puisqu'il ne peut attirer l'attention de ses compatriotes sur la philosophie, il fera tout son possible pour leur faire connaître et apprécier les chefs-d'œuvre littéraires. Il veut commencer par la traduction de la *Jeanne d'Arc* de Schiller; et afin de mieux interpréter le poète, il consulte l'histoire et les mémoires du temps. Il comptait ensuite s'attaquer au *Torquato Tasso* de Gœthe. Ces travaux, purement littéraires, furent interrompus quelque temps par un renouveau de polémique à propos de Kant: c'est le moment où Villers publie sa *Lettre sur le système de Gall*, adressée à Cuvier. Mais il n'a pas abandonné ses projets de traduction puisqu'il en parle à Schultz, rédacteur de l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* et que ce dernier en fait part au public[2]. C'eût été le commencement d'une série des principaux chefs-d'œuvre dramatiques allemands traduits en français. Per-

[1] Le précepteur recommandé par Glaser.

[2] On lit dans l'*Intelligenzblatt der Allgemeinen Litteratur Zeitung* du 2 janvier 1802: „.... Herr Villers selbst beschäftigt sich, gegenwärtig mit einer französischen Uebersetzung von Schillers *Jungfrau von Orléans*. In dieser Beziehung studiert er die französischen Geschichtschreiber jener Zeit, um seinem Gegenstande Sprache und Kolorit des ihm eigenthümlichen Zeitalters zu verleihen und so für sein Vaterland diese Tragödie auch der Form nach *national* zu bilden, wie sie es schon durch die Handlung ist. Diesem Unternehmen wird er seine Uebersetzung Gœthe's *Tasso* folgen lassen, und mit beiden die Herausgabe eines Théâtre allemand eröffnen....“

sonne n'était mieux qualifié que Villers pour entreprendre un pareil travail qui eût rendu un réel service aux lettres françaises; malheureusement, la publication hâtive des traductions de *Jeanne d'Arc*[1] et de *Marie Stuart*[2] l'empêchèrent de réaliser ses intentions.

Il fut d'autant plus mécontent que ses projets aient été annoncés que, dans son journal, Schultz disait de Cramer « que l'on n'eût pu attendre d'aucun Français, quel qu'il soit, une traduction fidèle du poème de Schiller »; se croyant personnellement visé, Villers répond à Schultz: « Mon ami Cramer m'a devancé et je désire qu'il ait mieux fait que je n'aurais pu faire. » Il ajoute:

« Il est évident que ce trait porte sur moi et cela est d'autant plus déplacé, j'ose même dire injuste, qu'à plusieurs reprises j'ai déjà gourmandé mes compatriotes sur l'infidélité de leurs traducteurs allemands. Je n'ai pu qu'être surpris aussi, — j'oserai vous l'avouer, Monsieur, — de la rapidité avec laquelle a paru l'annonce d'un ouvrage qui ne fait que de voir le jour, tandis que mon *Exposition de la Philosophie de Kant*, qui a paru il y a un an, n'a point encore été annoncée dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung*. Je crois cependant que ce livre et surtout sa préface sont plus importants à la connaissance de la littérature allemande pour les étrangers que la simple traduction d'un poème, quelque excellent qu'il soit. Mon sort sera-t-il de ne recueillir que de l'indifférence en Allemagne, tandis que j'ai recueilli tant d'injures en France pour la préférence que je donne hautement à la littérature allemande sur la française? Les lettrés allemands, les directeurs de la *Gazette d'Iéna* et vous surtout, Monsieur, ont été trop équitables pour que j'aie ce malheur à redouter... »[3]

On sent percer l'amertume d'un homme qui se voit disputer ce titre d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne qu'il voudrait être seul à porter et qu'il se croit mieux que tout autre capable de justifier. C'est alors qu'il conçoit un projet nouveau et digne de cette ambition, celui de participer au concours ouvert par l'Institut National sur la question de savoir quelle était, au

[1] De Schiller avec une introduction de L.-S. Mercier.

[2] Par Cramer, surnommé à Paris « le Sage de Kiel ». Il s'appelait volontiers lui-même: der Germano-Gallier, tandis qu'il désignait Villers sous le nom de Gallo-Germanier. Lettre du 6 juin 1802. Il disait dans cette lettre à propos de ces deux traductions: „.... Wie das regelrechte ungenialische Pariser-Publicum diese deutschen dramatischen Zügellosigkeiten aufnehmen wird, steht nun zu erwarten...." Disons tout de suite que Cramer fut déçu dans son attente.

[3] Campesche Sammlung. Bibliothèque de Hambourg

point de vue de la propagation des lumières, la valeur de la Réforme tentée par Luther. Il en fut distrait un certain temps par des préoccupations politiques. L'horizon s'assombrissait de ce côté de l'Allemagne; le Premier Consul, mécontent de l'attitude de l'Angleterre après le traité de Lunéville, décidait l'invasion du Hanovre, de Brême, de Hambourg, et confiait cette mission au général Mortier. En moins d'un mois, les Français étaient en possession de l'Electorat (16 prairial, an XI). C'est ainsi que ce coin de terre jusqu'alors épargné et qui, « pendant ces années de tempêtes civiles », avait servi de refuge aux « connaissances humaines », se trouvait tout à coup menacé de devenir le théâtre de la guerre. Villers voulant à la fois payer son tribut de reconnaissance au Hanovre et mettre ses compatriotes au bénéfice des expériences qu'il a faites jadis, publie son *Appel aux officiers de l'armée de Hanovre* qui peuvent et veulent mettre à profit le loisir de leur position[1]. Ce curieux morceau mérite d'être analysé.

« Jeunes guerriers! dit-il, le pays où vous séjournez est digne de votre attention, digne d'une sérieuse étude. » Une foule de philosophes, Leibnitz entre autres, l'ont rendu célèbre; ses universités sont réputées et les noms de leurs professeurs ont retenti bien au-delà des frontières de ce petit pays. « Gœttingen, ses savants, sa bibliothèque, son musée, ne peuvent manquer de devenir un objet de pèlerinage pour les officiers de l'armée française. Pendant la guerre de Sept Ans, un grand nombre de ceux qui s'y trouvaient suivirent les cours des différents professeurs » ; il y en eut qui y prirent le grade de docteur en droit. Tout le Hanovre « est parsemé d'excellentes écoles et de sociétés littéraires ; une instruction solide et libérale est répandue parmi les classes de la société destinées à y prendre part. Le nord de l'Allemagne, couvert par une ligne de neutralité pendant dix années de troubles et de guerres qui de nos jours ont occupé toutes les forces physiques et morales de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Antriche, a profité de ce calme pour cultiver les sciences, et l'on peut aisément penser, du point où elles étaient parvenues à la fin du XVIII[e] siècle, ce que dix années d'une culture assidue ont pu leur faire gagner. Le Hanovre y a coopéré pour sa part. » Il suffit de citer les villes de Gœttingue, Brême, Hambourg, Brunswick, Wolfenbüttel, Helmstedt, pour évoquer les noms d'hommes éclairés et d'institutions précieuses. » Villers joint l'habileté à la chaleur: C'est là que Mirabeau « a puisé les idées libérales et les principes qui sont devenus en France la base du nouveau système social. » « ... Au milieu de tant de lumières, resterez-

[1] Lubeck, 20 juin 1803 (Messidor, an XI).

vous oisifs, ne leur ouvrirez-vous pas toutes les avenues de votre intelligence? » Visitez les universités, fréquentez les savants, les personnes instruites, vous en trouverez partout; cultivez les sciences, les lettres, la philosophie, l'agriculture, occupez-vous d'économie champêtre, d'institutions forestières ou minières, même de l'élevage des chevaux, vous trouverez partout à acquérir des notions intéressantes et nouvelles. Avant tout, apprenez la langue allemande:

« Ce travail a des difficultés, mais considérez que l'allemand est aujourd'hui la langue la plus savante de l'Europe et qu'elle vous récompensera avec usure de ses épines grammaticales. Vous n'imiterez pas l'indolence de la grande majorité de nos émigrés qui, après avoir végété si longtemps dans une ridicule fainéantise au centre des lumières de la Saxe, sont retournés dans leur patrie aussi ignorants qu'ils en étaient sortis, blâmant tous les usages qui n'étaient pas les leurs, n'ayant pas le plus léger soupçon du monde nouveau qui les entourait et ne sortant point, en effet, du vieux monde et des usages français qu'ils portaient dans leur tête et dans leur cœur. »

Jugement dur, mais, à quelques très rares exceptions près, parfaitement exact. Aussi Villers désirait-il, pour la propagation des lumières et des idées libérales, que la nouvelle génération occupât mieux ses loisirs. « C'est donc à vous... qui appartenez à la partie la plus estimable et la plus honorablement active » de la nation que je m'adresse:

« Je suis pénétré d'une foi vive dans l'énergie de vos caractères et la pureté de vos esprits [1]. Vous ne mépriserez point mes conseils.... Si je vous propose des choses raisonnables, ma mission est tout établie, c'est celle de la raison elle-même. Une expérience personnelle qui n'est peut-être pas restée sans fruit m'assure aussi quelques droits.... Vivez avec gravité et modestie au milieu d'un peuple sérieux et modeste; parmi ses simples mœurs, n'apportez pas le mélange d'autres mœurs: cueillez la palme des sciences qui s'offre à vous, elle sied mieux, à côté du laurier, qu'une branchette de myrte arrosée de trop de larmes, et faites qu'une estime sans tache vous accompagne à votre départ. »

Tels sont les conseils du ci-devant capitaine d'artillerie du régiment de Metz à ses camarades et compatriotes au moment de l'invasion de l'Allemagne du Nord.

[1] Ce qui disposait Villers à tant de mansuétude à l'égard de ces envahisseurs, c'est que, grâce à la pusillanimité du gouvernement du Hanovre et à la promptitude et l'audace de Mortier, la conquête s'était faite presque sans effusion de sang.

Son appel fut entendu [1]. G. D. Arnold lui écrit, le 23 juillet 1803: C'est avec un intérêt bien vif que j'ai reçu et lu votre *Appel*... pièce qui respire... le désir ardent de propager le bien partout où la chose est possible et de rapprocher l'esprit de deux nations.... J'ai été touché en voyant que vous avez pu mettre à côté du nom de chaque ville de ce pays, celui d'un ou de plusieurs savants de réputation. Sans doute, nos officiers profiteront de toutes ces occasions que vous leur indiquez; ils auraient bien de la peine à en trouver de pareilles dans la plus grande partie des provinces de France... » En effet, le 12 août, Ebeling mande à Villers que plusieurs exemples lui prouvent que son petit écrit commence déjà à exercer quelque action. Son ami, le Dr Thaer, directeur d'un établissement d'agriculture, comptait plusieurs Français parmi ses élèves; il y en avait aussi quelques-uns à Gœttingue. La nouvelle s'en répandait à Paris et Suard, félicitant Villers de son *Appel* « de très bon goût », ajoutait: « ... c'est un succès qui a dû vous flatter que de voir en passant dans le Hanovre que votre exhortation avait déjà produit des fruits... »

Enfin, Villers est prêt à entreprendre son second voyage en France. Il part, cette fois encore, accompagné de Mme de Rodde et de ses enfants; elle va retrouver son mari envoyé à Paris par le Sénat de Lubeck. La lettre qu'il adresse à Gœthe quelques heures avant de quitter Lubeck révèle son état d'esprit au moment où il se décide à revenir pour quelque temps dans son pays natal

[1] Il s'en trouve une recension et de longs passages copiés dans le *Moniteur* du 30 vendémiaire, an XII (23 octobre 1803). Le rédacteur du *Journal officiel* dit: « Cet *Appel* n'a pas dû être sans utilité, il a dû fixer l'attention de ceux de nos militaires qui, en se consacrant au métier des armes, n'ont perdu ni les fruits d'une éducation libérale, ni le désir d'ajouter à leur instruction.... Nous ne prétendons rien préjuger sur la question de savoir s'il donne aux institutions et aux hommes dont il parle un tribut d'éloges mesurés, si l'expression de son admiration n'est pas quelquefois exagérée; il suffit que le but qu'il s'est proposé soit excellent pour que nous ayons ajouté à la publicité de son écrit. » L'*Appel* fut immédiatement traduit en allemand par Ch.-L. Wittig sous ce titre: *Zuruf an die Herren Officiere der französischen Armee im Hannöverischen* die von ihrer Musse in ihrer jetzigen Position Nutzen ziehen wollen und können. Von H. Villers vormals Hauptmann der Artillerie in französischen Diensten. Hannover 1803. — Une autre traduction parut à Hambourg: *Aufruf an die französischen Officiere der Armee von Hannover*, welche die Musse ihrer jetzigen Tage benutzen können und wollen. Hambourg, chez F.-H. Nestler 1803 (le 3 juillet). Cette traduction est due aux soins d'un ami personnel de Villers, le Dr Meyer. On peut voir encore les éloges et la reconnaissance qu'expriment les Allemands à Villers par l'intermédiaire de l'*Intelligenzblatt der Allgemeinen Zeitung*, N° 153, 30 juillet 1803, p. 1254.

Lübeck, 10 Aug. 1803.

„Wenn ich einen Menschen kennen lerne, frage ich sogleich, womit beschäftigt er sich? — und wie, und in welcher Folge? und mit Beantwortung der Frage ist auch mein Interesse an ihm auf Zeit Lebens entschieden."

Voilà, Monsieur, ce que vous avez dit. C'est sur l'énoncé d'une telle maxime pratique que j'ai fondé l'espoir de vous inspirer quelque intérêt. Si j'ai autant tardé à vous en manifester le vœu, croyez qu'une craintive déférence m'a seul retenu jusqu'à présent. J'ai souvent guetté un moment d'inspiration pour vous écrire. Mais cette inspiration, quand elle se présentait, me semblait tellement au-dessous de vous, que je la laissais aisément échapper. Cependant, je vais partir dans une heure pour un nouveau voyage de France. Je ne veux pas quitter une seconde fois l'Allemagne sans offrir l'hommage d'une admiration au génie le plus caractéristique de cette moderne Achaïe. Et ne pouvant tarder davantage, il faut bien me résoudre à vous écrire, au milieu du cahos *(sic)* d'un départ, tout à la hâte, et dans un de mes moments les plus prosaïques de ma vie.

Combattre de toute ma force le système entier de culture matérialistique et d'inphilosophie française. Voilà ce qui m'*occupe*. Quel en est le *succès?* Je ne puis décider cette question dans le sens *subjectif*. C'est aux autres, c'est à vous surtout à me juger. Quant au succès *objectif*, il ne peut m'être imputé en condamnation. Il dépend des dispositions de la nation et du public à qui je parle, de la force d'inertie de la masse que j'entreprends de remuer. Il est bien vrai que le plus robuste fossoyeur, armé de sa seule pioche, ne pourrait réussir à miner et faire écrouler le Mont-Blanc — aussi senté-je fréquemment le désespoir de l'impuissance qui m'oppresse la poitrine et se coule comme un venin de glace dans mes veines. Mais je ne succomberai pas à cet ennemi du dehors, et je consommerai ce qu'une voix intérieure m'impose comme un devoir, comme la destination de ma vie! Quelque pénible que soit à parcourir une carrière, où l'on n'éprouve à chaque pas qu'une résistance ennemie, où l'on n'a nulle gratitude à attendre pour son labeur de ceux pour qui l'on se consume, néanmoins combien ne se sent-on pas soulagé et élevé au-dessus de soi-même par la plus simple marque d'estime, par un léger encouragement de ces *Princes* de l'humanité, de ces hommes éminents qui donnent l'impulsion à tout un siècle et déterminent la culture intellectuelle des nations! — Voilà d'où naît, depuis si longtemps, le besoin que j'ai de communiquer avec vous, d'attirer vers moi une de vos pensées, qui me vivifiera et sera comme le fil par où ma frêle destinée littéraire tiendra au rocher de la vôtre.

Recevez avec bonté le petit écrit ci-joint que le même prosélytisme dont j'ai touché l'objet ci-dessus, m'a fait publier. Il n'est pas resté tout à fait sans fruit. Puisse le noble esprit de la sagesse et de la poésie germanique vaincre le pernicieux démon de l'immoralité et de la superstition française!

Je compte passer à Gœttingue à peu près le temps du 15 au 25 de ce mois. Si la saison n'était pas aussi avancée, nous eussions pris de là notre direction par Weimar. Mais nous sommes contraints de nous rendre en hâte à Paris. A mon retour au moins, je tâcherai de récupérer ce que j'aurai perdu. Et dans tous les cas, à quelque époque que ce soit, je ne manquerai pas de faire le pèlerinage de la Thuringe et de me présenter devant vous, si je puis penser que la porte me soit ouverte avec quelque cordialité.

Agréez encore une fois l'expression de ma respectueuse admiration.

VILLERS. »[1]

Nous nous souvenons de la lettre que Villers adresse à Schultz avant son premier voyage en France [2]; celle qu'il vient d'adresser à Gœthe nous montre que son humeur ne s'est guère modifiée. C'est toujours le même caractère entier, cassant, prompt au blâme; c'est le « robuste fossoyeur » qui frappe de sa pioche à tort et à travers, au lieu de chercher la faille du rocher pour s'y attaquer et le briser plus sûrement. Certes, si la « carrière » lui semble pénible, son obstination aveugle ne lui facilitera guère la tâche. Il est temps qu'il rencontre quelqu'un de plus habile, à qui il communiquera un peu de ses idées et de son enthousiasme et qui l'aidera dans l'accomplissement de ce devoir « qu'une voix intérieure » lui a imposé; il est temps qu'il ne soit plus *seul* à miner la roche dure des vieux préjugés, car, à continuer comme il a commencé, tous ses efforts seraient vains. Aussi, la perspective de retrouver Mme de Staël à Paris n'est-elle pas un des moindres attraits de ce second voyage; elle ne devait se réaliser qu'à moitié.

Nous avons déjà vu Mme de Staël en butte aux persécutions du Premier Consul. Rentrée en France malgré les conseils de ses amis, elle résidait à quelques lieues de Paris lorsque, le 15 cotobre 1803, Bonaparte la fit arrêter et l'exila. « L'intention du gouvernement est que Mme de Staël ne demeure point en France. Je vous invite à charger un officier de gendarmerie de lui faire connaître cette disposition et de veiller à ce qu'elle l'exécute », écrit le directeur de la police secrète au général Moncey. [3]

[1] Gœthe Jahrbuch, vol. XX, p. 114-115. Un brouillon que nous avons retrouvé dans les papiers de Villers est daté du 11 mai 1803 et prouverait que la lettre n'a pas été composée si à la hâte qu'il le prétend.

[2] Voir ch. III, p. 71, note 2.

[3] 20 vendémiaire (13 octobre) 1803. Welschinger, p. 33.

Ayant appris, le jour de son arrestation, que Villers vient d'arriver à Metz, elle lui mande: « Monsieur Stourm m'a écrit que vous étiez à Metz, Monsieur, et que vous passeriez l'hiver à Paris. Comme je dois le passer en Allemagne, je voudrais ne pas vous manquer tout à fait et je passerai par Metz pour causer deux jours avec vous. Répondez-moi courrier par courrier si je puis être certaine de vous y trouver... »

Le 19 octobre, Villers répond: « Oui, Madame, je vous attendrai ici, par où je vous rends mille actions de grâce d'avoir bien voulu diriger votre route. Je m'efforcerai d'y mettre bien à profit le peu d'instants que vous daignez me promettre d'y séjourner. J'ai tant de questions à vous adresser, tant de choses à apprendre de vous! Peut-être aussi quelques-unes à vous dire, puisque vous allez en Allemagne... »

Accompagnée de son fils aîné, de sa fille, de Benj. Constant et de Bosse, Mme de Staël quitte Paris le 19 octobre[1] et arrive à Metz le 26, au soir. Cette entrevue, si désirée par les deux amis, n'est pas sans leur causer quelque appréhension. Mme de Staël a bien deviné le caractère désintéressé, prompt à l'enthousiasme de Villers, elle est certaine de ne pas être déçue en faisant sa connaissance personnelle, mais elle a « peur » qu'en ce qui la concerne, celui-ci ne perde l'« illusion » dont elle « a déjà beaucoup joui ».

L'impression première fut de tous points favorable, si bien que, au lieu de rester deux ou trois jours à Metz, Mme de Staël y resta près de deux semaines. Causeur brillant, Villers redevint bien vite, au contact de cette femme intelligente et spirituelle, l'homme du monde qu'il avait été jadis. A en croire ses contemporains, il est très capable de tenir tête à l'éloquente « Delphine ». Il met tant de conviction dans ses discours, il fait passer sous ses yeux tant de choses nouvelles qu'elle se laisse, en effet, gagner à ses théories. Elle écrit à son ami Degérando que Villers a « vraiment beaucoup d'esprit », qu'il a « toutes les idées du nord de l'Allemagne dans la tête »; elle lui « recommande de tirer parti de cet esprit cet hiver... » Elle en parle à tous ses amis, même à sa cousine, Mme Necker de Saussure[2]. Cette impression fut si forte que, bien des années plus tard, se remémorant ce court séjour à Metz, elle dit:

[1] 25 vendémiaire, an XII (19 octobre 1803).

[2] Celle-ci écrit à M. Perrot de Montmollin: « Elle a trouvé à Metz Villers, le défenseur de la philosophie de Kant, avec qui elle était en correspondance et qu'elle me dit fort agréable... » *Dix années d'exil*, éd. Gauthier, note p. 105.

« Là, je passai quinze jours et je rencontrai l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que puissent produire la France et l'Allemagne combinées, M. Charles Villers. Sa société me charmait, mais elle renouvelait mes regrets pour ce premier des plaisirs, un entretien où l'accord le plus parfait règne dans tout ce qu'on sent et dans tout ce qu'on dit.» [1]

Il va sans dire que Villers profita du peu de jours qu'il avait à passer en sa compagnie pour s'entretenir avec elle de littérature et de philosophie; elle, de son côté, s'enquérait de ce qu'elle verrait dans son voyage. Du reste, elle ne s'était pas mise en route à l'aventure et n'avait pas manqué de se renseigner auprès de ses amis [2]. Les discussions sur *Delphine* furent sans doute reprises, mais on parla surtout de Kant et de la Réformation, les sujets préférés de Villers. De l'influence que Kant et Luther exerceront en France dépend, selon lui, le renouvellement moral et intellectuel de sa patrie. Il communique à sa nouvelle amie ses manuscrits, ses projets et ses plans pour une future campagne. Disciple fervent de la doctrine de la perfectibilité, elle était déjà à moitié gagnée aux théories de Villers; les circonstances qu'elle vient de traverser la disposent mieux encore à les accepter presque sans discussion. Ils tracent ensemble l'itinéraire de ce voyage en Allemagne, recherchent quelles villes il importe de visiter, quels hommes célèbres Mme de Staël y pourra rencontrer. Bien plus que Berlin, c'est Weimar qui est intéressant au point de vue littéraire, Weimar avec Gœthe, Schiller, Herder, Wieland et tant d'autres; Villers parle avec enthousiasme de ces grands écrivains auxquels l'Allemagne doit sa supériorité morale et intellectuelle et qui forment la nouvelle école, vraiment nationale de tendances, celle de l'avenir. Et Mme de Staël, Genevoise et protestante, c'est-à-dire affranchie, à l'égard des idées étrangères, de l'étroitesse et de la bizarrerie des Parisiens, écoute et accepte.

[1] *Dix années d'exil*, éd. Gauthier, p. 105.

[2] Villers, dans un article publié par les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* à propos de l'*Allemagne* de Mme de Staël, s'exprime ainsi, dix ans plus tard: „Sie ging nicht dahin ohne von Freunden wie W. v. Humboldt, Jacobi, Ramdohr, Stapfer, Constant, u. a. vorbereitet zu sein, ohne das wenige gelesen zu haben, was in neueren Zeiten von Einigen über Deutschlands Geist und Litteratur geschrieben war. Auch für den Verfasser dieser Anzeige ist es eine erfreuliche Erinnerung, der gewesen zu sein, der nach den eigenen Worten der geistreichen Frau, sie zuerst in das Heiligthum Deutscher Geistes-Cultur einführte, und ihr die Schätze desselben offenbarte."

Les conversations sérieuses, les études, font quelquefois relâche au profit des réunions mondaines. La haute bourgeoisie organise des fêtes en l'honneur des deux illustres hôtes. Le comte de Colchen, préfet de la Moselle, ne craint pas de recevoir Mme de Staël, le comte de Joubert, qui, pendant son exil, avait fait un long séjour à Hambourg et s'y était lié avec les Rodde et Villers, leur ouvre sa maison où se réunit la société élégante et littéraire de la ville. Mais Villers ne jouissait pas sans trouble de ces brillantes réceptions dans lesquelles la rivalité à peine voilée de Mmes de Staël, de Rodde et Anthoine lui créait souvent une situation équivoque et quelque peu ridicule, si l'on en croit Bégin [1].

Ces susceptibilités féminines allaient d'ailleurs aggraver cette situation. Madame Anthoine, remariée depuis quelques mois, ne pardonnait pas à Villers d'avoir oublié les promesses matrimoniales qu'il lui avait faites avant de partir pour l'Allemagne. D'autre part, Mme de Rodde [2] s'inquiétait vivement de l'intérêt que Mme de Staël trouvait dans la conversation de Villers, de l'amitié qu'elle lui témoignait. Enfin, il y avait, dans l'affection de Mme de Staël pour Villers une pointe de jalousie qu'elle ne parvenait pas toujours à dissimuler, bien qu'elle restât fort attachée à Benj. Constant. [3]

[1] Bégin nous dit: « Le dépit de Mme Anthoine se cachait sous les dehors d'une dignité calme et froide; l'amitié de Mme de Rodde était inquiète, palpitante, égarée; l'amour de Mme de Staël semblait enveloppé du manteau de l'estime et se refléter dans une sympathie littéraire plutôt qu'émaner d'un cœur violemment épris. »

[2] Voici le fragment d'une lettre que Villers envoya à son frère. Bien qu'écrite à la fin de novembre 1797, elle nous donnera une idée de l'amitié qui unissait Mme de Rodde et Villers, amitié qui dura jusqu'à la mort de celui-ci. « Je reçois encore à l'instant une longue lettre de quatre pages de l'excellente Mme Schlötzer qui ne veut point, absolument, que j'abandonne sa fille. Elle en mourrait, dit-elle; elle me jure encore que je ne manquerai de rien, que j'aie patience, etc. ... »

[3] Preuve en est ce fragment de lettre de Mme Necker de Saussure à M. Perrot de Montmollin : « Elle est toujours infiniment contente de Constant; il l'accompagnera à Francfort et peut-être un peu plus loin. » Gautier, *Dix années d'exil*, note p. 105. Mme de Staël écrit elle-même de Weimar, le 16 janvier 1804, à sa cousine : « Quoique ce séjour me plaise..., je m'y serais sentie bien seule et bien isolée sans B., qui a été et qui est vraiment plus aimable que jamais pour moi. Il a ici un grand succès et je crois qu'il s'en ira avec regret. *Pour moi, c'est là le moment pénible, je le retarde tant que je peux...* » — Le 31 du même mois, elle lui annonce encore « qu'elle prolonge son séjour ici pour retarder » sa séparation d'avec Benjamin. Enfin, le 1er avril, de Berlin, elle écrit, en parlant de Weimar: « ...Je ne sais si la présence de Benjamin faisait de tout un accessoire pour moi et s'il me faut ici faire de l'extérieur le principal... » Gautier, *Dix années d'exil*, appendice.

La famille de Villers, à en croire Bégin, se trompant sur les sentiments réels de Mme de Staël, entrevoit pour lui un brillant mariage et « ne néglige aucune démarche pour provoquer une alliance ». Sans doute, « Delphine » a une âme ardente et témoigne une vive affection à ceux qu'elle considère comme ses amis; sans doute aussi, Villers est au premier rang parmi ces derniers et, comme elle est exclusive dans ses amitiés, elle voudrait occuper la première place dans son cœur et semble surprise de se voir préférer Mme de Rodde [1]. Si profonde que soit sa tendresse, il ne peut être question entre eux de mariage, car elle ne veut pas abdiquer son nom, surtout du vivant de son père. Il y eut donc, pendant ce court séjour à Metz, des bouderies et des réconciliations; le 30 octobre déjà, Bosse portait à Villers le billet suivant: « Je vous assure que ma vivacité d'hier venait de la crainte que vous ne sussiez pas assez combien j'étais exclusive dans mes sentiments, quoique je fusse un peu universelle dans ma bienveillance. Si vous n'avez pas compris cela, vous le comprendrez, car il est vrai que j'attache un grand prix à votre amitié, vous finirez par le croire: j'ai toujours persuadé ce que j'éprouvais. Adieu, à midi. »

Benj. Constant, que ce flirt amusait, se plaisait aussi à brouiller les cartes: « Benjamin prétend que vous êtes revenu ne m'aimant plus du tout, écrit-elle le 6 novembre 1803, parce

[1] « J'ai trouvé ici Villers de Kant qui est vraiment un homme d'esprit et intéressant par son enthousiasme pour ce qu'il croit bon et vrai. Il a avec lui une grosse Allemande, Mme Rodde, dont je n'ai pas encore percé les charmes. Le préfet a été parfait pour moi, mais je n'en cause pas moins une peur terrible dans la ville. » Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, article Camille Jordan, lettre de Mme de Staël à Matthieu de Montmorency, 28 octobre 1803.

Il est certain que Mme de Staël avait, pour Villers, une amitié réelle. En 1810, lui rappelant le séjour à Metz, elle lui écrit: « Je vous ai aimé parce que mon cœur vous estime et vous admire; je plains votre conduite envers moi, mais je ne puis ni ne veux vous en accuser. » — En 1812, après une rencontre avec le frère de Villers, elle mande à ce dernier: « J'étais prête à l'aimer beaucoup, c'est le sort de votre famille d'agir sur mon âme. Mais vous qui m'avez intéressée sérieusement, que devenez-vous? Que faites-vous sur cette terre où nous sommes si souffrants et si séparés! » N'attachons pas trop d'importance à ce ton passionné et souvenons-nous que c'est de cette façon qu'elle écrit à ses intimes. (Manuscrits de Hambourg). Voici en outre un billet de M. Stourm, beau-frère de Charles de Villers, et qui nous prouve bien sous quel jour la famille envisageait les rapports de Villers et de Mme de Staël. Il est daté du 4 frimaire an X: « .... Dans quelle maudite saison vous partez... Je somme aussi votre aimable compagne de voyage (Mme de Rodde) de tenir sa parole à cet égard (d'écrire). Nous parlons bien souvent d'elle, de vous et de l'*amante auguste*. Victoire, ma fille, a été sensible au souvenir de cette dernière... » L'amante auguste est, il va sans dire, Mme de Staël, partie depuis quelques jours.

que je vous avais tourmenté sur le *petit Castillan*. Je sais bien que Benjamin ne se plaît que dans la guerre civile, mais je ne peux pas me coucher avec cette inquiétude. *Venez* ou écrivez que mes mauvaises plaisanteries ne m'ont pas ôté une ligne de cette *affection* à laquelle j'attache à chaque instant plus de prix. » Mais Villers est susceptible et n'oublie pas facilement les railleries.

Mme de Staël insistait beaucoup pour qu'il abandonnât son projet de voyage à Paris et consentît à l'accompagner en Allemagne [1] — elle estimait, sans doute, que Mme de Rodde pouvait se rendre à Paris sans lui ; — cette insistance irrite Villers ; outre qu'il ne veut pas quitter Mme de Rodde, avec laquelle il est lié par sept années d'amitié intime et par des sentiments d'affectueuse reconnaissance, il veut aller à Paris pour assister à la séance de clôture du concours auquel il a pris part et tenter, une fois encore, de créer dans la capitale de la France un milieu favorable à ses idées. Pris ainsi entre l'exubérante amitié de Mme de Staël et l'inquiète susceptibilité de Mme de Rodde, ne voyant plus comment se diriger sur cette mer parsemée d'écueils et craignant de susciter de nouveaux et violents orages, il préfère mettre fin à tout en annonçant son prochain départ. Mme de Staël n'ayant plus rien qui la retienne à Metz, se décide à continuer son voyage [2]. Nos amis se séparent en bons termes : « Voilà tous vos manuscrits », écrit-elle à Villers. « Ne vous donnez pas la peine de m'écrire ce matin et seulement venez me voir de bonne heure parce que, pour le dernier jour, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Vous m'avez fait une vive peine hier. »

Ce billet fut le dernier pendant le séjour à Metz. Villers fit présent à Mme de Staël d'un volume des œuvres de Jean-Paul Richter, qui devait la distraire des ennuis d'une longue route et la mettre dans une heureuse disposition d'esprit pour voir l'Allemagne sous un jour favorable. [3]

[1] Villers trouva de mauvais goût l'insistance de Mme de Staël. Il en écrivit à ses amis et Wittembach répondait à ce sujet : „Es war sonderbar und machte mich stutzen, dass Mme de Staël Ihnen die Reise nach Paris für diesen Winter wiederrieth. Meine Phantasie verlief sich darüber in manchen Muthmassungen mit denen allen ich aber nicht zu machen wüsste. Ohne Zweifel, sind Sie jetzt im klaren und haben Sie prophetischen Worte der edlen Seherin in ihrer hellen Bedeutung ergriffen..."

[2] Encore une fois nous ne croyons pas trop au projet de mariage dont parle Bégin ; lui-même avoue qu'il ne paraissait pas que le cœur de Mme de Staël fût violemment épris.

[3] On pourrait s'étonner du choix de Villers, Jean-Paul étant l'un des auteurs les plus difficiles à comprendre pour un étranger, soit à cause de la complexité voulue du style, soit même en raison du manque de clarté

Le mardi 8 novembre, à dix heures du matin, elle quittait Metz pour se diriger vers le Rhin; elle croyait que le départ de Villers suivrait de près le sien, aussi fut-elle très étonnée d'apprendre qu'il avait prolongé son séjour jusqu'au 14 novembre [1]. Et, comme si elle ignorait les raisons qui avaient fait agir Villers: « Pourquoi m'avez-vous fait partir avant votre départ? » lui écrit-elle de Forbach, où, malade et triste, elle a dû s'arrêter après une journée de voyage. « Je suis sûre que j'ai perdu huit jours de votre société: toute l'Allemagne ne me vaudra pas cela. » C'est à regret qu'elle s'éloigne de sa patrie pour s'enfoncer dans cette Allemagne inconnue; le pays est couvert de neige et la présence de B. Constant, le livre de Richter ne suffisent pas à chasser la mélancolie qui l'obsède [2]. Pour se distraire, elle fait part à Villers de ses impressions sur le pays, bien qu'elle n'en ait encore quasi rien vu:

« J'ai commencé à lire votre Richter, dit-elle; à travers mille niaiseries, il y a des mots charmants: *Ne vous raccommodez jamais avec votre ami*, dit-il, *qu'en pleurant et orageusement, car le froid de la brouillerie pourrait rester dans la réconciliation.* Mais je n'en trouve pas moins l'extérieur allemand bien peu *esthétique*; déjà ici, les voix, les accents, les tournures m'annoncent que la France disparaît, vous disparaissez avec elle, vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères, aimable mélange dont je ne trouverai point de modèle au-delà du Rhin. Adieu, pourquoi ne venez-vous pas avec moi? Souvenez-vous que mes sentiments pour vous peuvent changer par vous, mais jamais par moi. »

Villers, alarmé de la tristesse qui perce à chaque ligne de cette lettre, lui répond, le 11 novembre 1803: « ... Oh! ménagez une santé qui est si chère à tous ceux qui tiennent à vous et parmi lesquels j'oserai me placer. Reposez longtemps à For-

qui se remarque dans ses meilleures pages. N'oublions pas qu'au moment où Villers arrive à Lubeck, il pénètre dans un milieu littéraire très enthousiaste des œuvres de Richter. Jacobi, Kant, Gerstenberg avaient lu ses œuvres complètes. Villers avait fait de cet auteur, dont il admirait la sensibilité et la moralité, une étude approfondie, traduisant même plusieurs fragments de ses ouvrages. Il prêta ces traductions à Mme de Staël. Non content de connaître l'œuvre, il entra en relations personnelles avec Jean Paul. On comprendra que Villers tînt à ce que Mme de Staël connût aussi ces ouvrages; elle en arriverait plus sûrement aux mêmes jugements que lui sur « la culture germanique ».

[1] Le vendredi 11, il annonçait à Mme de Staël, alors à Forbach, que son départ pour Paris était fixé au dimanche ou lundi suivant.

[2] Sur la route de Paris à Metz, « chaque pas des chevaux me faisait mal », dit-elle *(Dix années d'exil)*; on peut comprendre quels sentiments pénibles l'assaillent quand, ayant passé la frontière, elle s'éloigne de plus de son cher pays de France.

bach et méditez-y bien le parti ultérieur que vous voudrez prendre. Ce n'est qu'avec une répugnance infinie que je vous verrai vous éloigner davantage d'une frontière que j'ai franchie avec tant de joie, il y a quelques semaines, dans l'espoir de vous trouver à Paris. Si le Consul est heureux et qu'il vous rappelle, votre retour serait bien plus facile et plus prompt. Le *Journal* de *Rœderer* a dit que *Constant* et *moi* vous accompagnions à Berlin; c'est la première fois qu'ayant parlé de moi, j'aie souhaité qu'il ait dit vrai.[1] » Il ajoute: « Diriez-vous que je suis sous clef pour vous écrire? obligé de me cacher, de tromper! Cette façon d'être m'indigne contre moi-même et contre l'amer ridicule de mon sort. Oserais-je vous supplier encore de m'écrire votre première lettre de Francfort (s'il est temps encore) comme si vous ne m'aviez pas écrit de Forbach et que moi-même je ne vous eusse pas écrit une première lettre, c'est-à-dire, sans faire mention ni de l'une ni de l'autre. Ne trouvez pas étrange que j'écarte de sensibles coups à un cœur trop facile à blesser et qui ne le mérite pas.[2] » Puis, passant à l'opinion qu'elle a énoncée à propos de Richter, il dit:

« J'ai bien peur que vous fassiez injure à mon *Richter*. Pensez-y bien avant que de condamner un tel homme. Ses livres sont remplis de satires naïves des mœurs, et des mœurs de toutes les classes de sa nation. Il faudrait y être très initié et avoir une intelligence parfaite de son but à chaque instant, de ses vues, des objets dont il fait mention, et de leur importance dans l'ordre moral sur lequel il veut agir, pour apprécier en toute justice ce qu'il dit et ce qu'il pense. Toute la vaste superficie de la nature n'a pu être dessinée par Lenôtre. Toute l'habitude morale d'une nation ne peut être celle des cercles. En France on ne travaille que pour Paris, et dans Paris que pour trois ou quatre sociétés. En Allemagne on travaille pour toute la nation, même pour celle des petites villes et des campagnes... »

Mme de Staël continue son voyage « à travers le silence et les frimas »; sa fille est malade, l'exil lui pèse et chaque mot de ses lettres laisse entrevoir sa douleur de quitter la France[3]. Tout ce qu'il y a en elle de français et de latin se regimbe contre les impressions qui l'assaillent sur le seuil de la Germanie. Les sons

[1] Comme on le voit, Mme de Staël et ses amis comptaient sur un retour en grâce; rien ne vint, elle dut continuer son voyage.

[2] Villers n'aurait eu aucun scrupule à répondre à la vive amitié de Mme de Staël, pour qui il ressentait une réelle affection, sans la présence de Mme de Rodde qui l'obligeait à beaucoup de retenue.

[3] « Ce qu'on appelle le mal du pays, dira-t-elle plus tard, ce regret indéfinissable de la patrie qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer que les Français ne trouvent nulle part au même degré que chez eux. »

manquent d'harmonie, les mœurs lui semblent vulgaires, le pays est triste; elle ne comprend plus comment Villers a pu se germaniser au point de juger les Français avec une sévérité aussi excessive; elle-même, pour quelques innocentes plaisanries qu'elle a laissées échapper pendant son séjour à Metz, n'a-t-elle pas été victime de cette rigueur? Aussi ne lui cache-t-elle rien de ce qu'elle pense de l'Allemagne; elle éprouve « du plaisir » à lui adresser ce qu'elle appelle « ses impertinences françaises ». Elle ne cesse de lui parler de « notre patrie.... J'aime à l'appeler ainsi », lui écrit-elle de Francfort.

S'étant arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, elle entend « un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer ». Ce spectacle l'a vivement frappée et lui semble comme la synthèse de l'image qu'elle se fait de l'Allemagne: « c'est un concert — dans une chambre enfumée, il y a de la poésie dans l'âme, mais point d'élégance dans les formes.[1] » Elle comprend pourquoi les Français trouvent que les Allemands sont affectés; cela tient au singulier contraste qui existe entre « l'élévation des pensées et la vulgarité des formes ». A Francfort, elle est allée au théâtre et commence à se faire aux mœurs nouvelles et à en relever certains côtés intéressants: « Il faut absolument que nous tâchions, vous et moi, de conclure un traité entre leurs pensées et nos manières », dit-elle à Villers. Elle sent germer en son esprit l'idée d'écrire « un ouvrage sur tout » ce qu'elle a observé; deux ou trois mois lui suffiront pour rassembler les documents nécessaires. Quant à Jean-Paul, qu'elle continue à lire, il la déroute un peu; elle voudrait en pénétrer à fond les beautés, mais la façon de composer et d'écrire de cet auteur est trop étrange; à « quelques lignes sublimes.... succèdent des détails... les plus contraires à l'esthétique »; cela choque son goût français; ce n'est pas la grâce telle qu'elle l'entend, c'est-à-dire l'harmonie de toutes les qualités. Elle regrette toujours que Villers n'ait pas consenti à l'accompagner; quelques journaux français ayant annoncé qu'il avait repassé la frontière avec elle, à Francfort, plusieurs personnes sont venues le demander à ses gens; M. de Schwarzkopf, lui parlant de l'*Appel aux officiers français*, lui a fait un grand éloge de son ami.[2]

[1] Elle en parlera encore en 1810, dans son livre *De l'Allemagne*.

[2] Mme de Staël parle beaucoup de Villers dans ses lettres à Collignon; elle le charge de répéter à Villers qu'elle met sa bibliothèque à sa disposition. Elle espère, à son retour en France, repasser à Metz ayant en poche l'ouvrage qu'elle médite et que Collignon imprimera, et y trouver Villers pour « relire et retoucher » le manuscrit. Lettre de Collignon, Metz, le 10 frimaire, an XII.

Pendant ce temps, Villers, arrivé à Paris [1], s'empresse de se présenter aux personnes pour lesquelles Mme de Staël lui a donné des recommandations et de renouer des relations avec les amis qu'il avait laissés lors de son premier voyage. Mais il est profondément affecté de l'accueil qu'il reçoit et fait part de sa déception à « Delphine ». Ce ne sont, dit-il, que de *soi-disant grâces*, une *soi-disant amabilité*, des « révérences derrière lesquelles est la rebutante indifférence des gens blasés et insouciants ». Même les amis de Mme de Staël se comportent mal avec Mme de Rodde [2]; aussi ne tarit-il pas sur ce qu'il appelle « les singeries de la politesse française ». Ce lui serait un « supplice insupportable » que de vivre à Paris; « l'âme s'y flétrit, l'esprit s'y rapetisse »; on y devient « misanthrope à l'excès »! Combien il en va autrement parmi les *cordiaux et braves Germains!* Mme de Staël a sans doute pu s'en rendre compte à Francfort. Les Allemands « sont essentiellement bons, humains, hospitaliers dans le sens le plus noble de ce mot... » Il lui tarde « d'aller respirer de nouveau un air pur et libre.... de vivre au milieu du savoir sérieux, au milieu de gens qui réunissent la simplicité des mœurs à la sublimité de la pensée, au milieu enfin d'amis véritables et chauds ».

De son côté, Mme de Staël n'a pas lieu d'être très satisfaite de Villers; elle lui écrit de Weimar, le 15 décembre 1803: « Je ne crois point être injuste, Monsieur, en vous disant que je suis blessée de votre conduite envers moi; je vous demandais un service dans une situation malheureuse. Il était peut-être présomptueux à moi de compter à ce point sur votre amitié, mais mon excuse est dans le sentiment qui m'aurait portée à faire mille fois plus pour vous, si j'avais eu l'heureuse chance de vous servir dans un moment d'adversité. — Viennent ensuite quatre lignes biffées et rendues illisibles, puis ces mots « lorsque ce voyage pouvait contribuer à la fin de mon exil, n'en parlons plus ». Quel était le service auquel Mme de Staël fait allusion? Avait-elle prié Villers de tenter quelques démarches pour qu'elle pût rentrer en France, et celui-ci n'a-t-il pas réussi ou même a-t-il craint de se compromettre en les faisant? Il est difficile

[1] Il a noté dans son agenda de 1803, en date du 22 novembre: arrivée à Paris.

[2] Mme de Pastoret ne donne pas signe de vie; Mme Suard reçoit Mme de Rodde « avec une impolitesse » si marquée que celle-ci « n'y retournera certainement plus »; son mari oublie de rendre la visite que Villers lui a faite — Les Suard et les Pastoret racontaient les choses tout autrement. Les Suard disent à Mme de Staël qu'ils voient souvent Villers chez eux; Mme de Pastoret lui mande qu'elle s'est empressée d'aller chercher Mme de Rodde. Lettre du 28 décembre 1803.

de le savoir, bien que cette supposition soit des plus vraisemblables, car, nulle part ailleurs, Mme de Staël ne revient sur ce sujet[1]. — Quelques lignes plus loin, elle dit: « Tout cela [2] intéresse mon esprit, mais on ne peut être heureux que dans sa patrie. J'avais commencé un journal de mon voyage avec une analyse philosophique et littéraire de l'Allemagne, où je parlais beaucoup de vous. Je voulais le faire imprimer chez Collignon à Metz, mais tout cela est renversé. De ma vie, mon amitié n'a été offensée, comme elle l'est par vous. Je ne puis pas promettre qu'elle y survive. Le premier moment de la blessure n'est pas celui de la mort.... » [3]

Enfin, le 28 décembre 1803 — c'est la dernière lettre de cette période — elle écrit de Weimar: « .... Gérando m'a écrit les plus grands éloges de vous, et cependant tous [4] ajoutent que vous exprimez sans cesse votre préférence pour l'Allemagne. Je suis bien sûre que si j'avais été en France, je vous aurais montré que vous y êtes aimé; mais il faut nous pardonner d'attacher

[1] Il en est encore fait mention dans une lettre de Villers à Jacobi; celui-ci raya aussi le passage, et l'éditeur du manuscrit, M. Zœppritz, n'est pas parvenu à le déchiffrer. Cependant, ce qui nous confirme dans notre hypothèse, c'est le passage d'une lettre que Mme de Staël adressait de Berlin à Jacobi, le 31 mars 1804, quatre mois environ après son entrevue avec Villers: « ... Je suis bien aise que Villers ait été couronné, mais depuis qu'il est à Paris, la crainte de déplaire au Premier Consul, je crois, l'a empêché de m'écrire. Laforet qui est ici pour la France se conduit à merveille pour moi, il est vrai que Joseph Bonaparte m'avait donné pour lui la plus tendre lettre du monde; je suis d'ailleurs supérieurement reçue ici... » Il ressort de ce passage que Villers, tenant à se ménager les bonnes grâces de Bonaparte, se refuse à continuer ses relations avec Mme de Staël tombée en disgrâce auprès du maître. Nous comprenons que Mme de Staël se sente blessée des procédés de Villers. Si c'était lui qui se fût trouvé dans la peine, elle eût agi tout différemment à son égard.

[2] Les représentations théâtrales que l'on donne à Weimar en son honneur.

[3] Plusieurs des amis de Mme de Staël croyaient que son exil prendrait fin incessamment. Pougens annonce son retour en même temps que celui de B. Constant (voir Journal du 12 décembre 1803). Perdant enfin tout espoir de revenir en France avant quelques mois, aurait-elle fait auprès de Villers une nouvelle tentative pour l'attirer auprès d'elle en Allemagne et aurait-elle essuyé un nouveau refus? Cette seconde conjecture est plausible, mais rien ne nous permet d'affirmer que les choses se soient passées ainsi. Cette lettre se termine ainsi: « Depuis que je vis, un ami exilé, malheureux, absent, a toujours été ma première affaire (pour expliquer le retard qu'il avait mis à répondre à Mme de Staël, Villers avait pris le prétexte de visites à faire), mais encore une fois, j'avais tort de vous avoir traité de kantiste et de prendre *vos promesses d'amitié* à la lettre.... »

[4] Mme de Staël parle de ses amis Pastoret et Suard dont Villers s'est plaint, comme nous l'avons vu.

quelque prix en société à ce qu'on soit aimable en société *(sic)*, et vous qui l'êtes extrêmement, je ne conçois pas pourquoi vous voulez qu'on méprise les agréments que vous avez, quand vous y consentez, autant et plus que personne. » Elle regrette presque cette entrevue de Metz: « ...vos lettres n'avaient pas ce caractère (d'amertume) avant que nous nous fussions connus et quand vous y réfléchirez, peut-être trouverez-vous que l'ensemble de votre conduite avec moi n'est point du bon genre, ni français, ni allemand. » Enfin, venant à la décision que Villers a prise de quitter la France pour toujours, elle ajoute: « Je suis fâchée pour moi et même pour vous, que vous vous fixiez en Allemagne: vos amis d'Allemagne, au plaisir de vous voir près, s'affligent aussi de ce parti, ils disent comme moi que ce n'est pas en Allemagne que vous pouvez être utile, mais en France. Ils disent à peu près ce que je vous ai dit, excepté qu'ils jouiront de votre résolution et que j'en éprouve une véritable peine... » Elle va plus loin encore et termine par ces mots: « Enfin, il me semble que les étrangers eux-mêmes n'aiment pas que nous reniions notre patrie et qu'aucune émigration n'a jamais bien réussi... »

C'est par cette lettre qui trahit la désillusion, l'amertume de l'amitié déçue, un peu de jalousie[1], c'est sur ce jugement sévère que se clôt pour un long temps cet échange cordial de correspondance entre Villers et Mme de Staël.

[1] Les sentiments de Mme de Staël se font jour dans la lettre qu'elle adressait à Jacobi le 1er janvier 1804. Répondant à diverses observations que lui soumettait ce dernier en matière de style, elle dit: « ... Votre idée sur la nécessité de bien écrire en français ce qui est bien écrit en allemand m'a tout à fait frappée, surtout à cause de la comparaison qui la rend si sensible; mais Villers qui est très aimable et très spirituel passe sa vie avec une grosse Allemande, Mme Rodde, qui a pour lui une admiration sans perspective où tout est sur le même plan comme dans les anciennes peintures, et quand on veut nuancer des observations, il croit qu'on est une frivole Française, tout lui paraît léger et superficiel à côté de sa bonne petite lapine, et lui Villers, s'il vivait dans une autre société, aurait éminemment de goût et de finesse.... » Voilà qui en dit long sur les causes du refroidissement de Mme de Staël.

CHAPITRE V

Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther. — Bibliothèque germanique.

Idées religieuses de Villers dans sa jeunesse. — Disciple de Rousseau et de Condorcet. — Influence de F. H. Jacobi et du séjour à Goettingue. — Influence de Kant et du protestantisme allemand. — Etat religieux de la France en 1804. — Concours ouvert par l'Institut en 1802. — Villers y prendra part. — Empêchements. — Heeren et Eichhorn l'aident de leur mieux. — Analyse de l'*Essai sur la Réformation de Luther*. — L'Institut couronne l'ouvrage de Villers. — — Succès de l'ouvrage. — Il soulève une violente dispute dans les journaux et ranime les haines entre philosophes, catholiques et protestants. Ce qu'en pense le gouvernement. — Villers enivré de ses succès oublie toute prudence et se fait tancer par la police. — Traductions de l'*Essai*, éditions françaises. — Villers profite de son séjour à Paris pour essayer de fonder une *Bibliothèque germanique*. — Retour en Allemagne.

Ancien élève des Jésuites, le père de Villers, qui resta toute sa vie fervent catholique et fut, nous dit Bégin, « une sorte de jésuite en robe courte [1] », maintenait dans la vie de famille les principes d'une sévère orthodoxie; aussi peut-il sembler étrange que l'ouvrage par lequel son fils s'acquit le plus de renom soit un panégyrique de Luther et de la Réforme. Lors de la publication du livre, certains critiques ne manquèrent pas de relever ce point et d'accuser l'auteur d'apostasie.

Charles de Villers n'avait cependant jamais été un fervent pratiquant; parvenu à l'âge où son extérieur agréable, sa conversation vive et spirituelle lui assuraient de faciles et brillants succès dans les salons, il eut bien vite oublié les six ans qu'il avait passés chez les Bénédictins de Metz. Suivant en cela l'exemple de ses camarades de régiment et celui de la belle société du temps, il ne craignait nullement de conter des histoires piquantes ou de tourner en vers des anecdotes grivoises sur le compte des moines

1 *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, p. 2.

et des nonnes. Même dans ses ouvrages sérieux, il porte des jugements sévères sur les gens d'église. Dans la pièce de vers intitulée *Regrets d'un aristocrate lors de la suppression des ordres religieux en France*[1], il ne ménage guère le clergé régulier.[2]

Cependant, l'influence du marquis de Puységur avait peu à peu ramené Villers à des sentiments religieux; « croyant en un Dieu créateur et souverain de l'univers, il défendait à sa raison de chercher à le concevoir et à son orgueil de lui demander compte des actes de sa puissance et de ses incalculables et incommensurables attributs[3] ». C'est à cette époque qu'il eut l'idée d'écrire en vers une vie de Jésus-Christ. Les malheurs qui le frappèrent pendant la Révolution, les souffrances de l'exil, lui firent sans doute envisager l'existence d'une façon plus sérieuse qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, tandis qu'un penchant naturel au mysticisme incline son esprit vers les questions religieuses et métaphysiques. Son séjour en Allemagne loin des préoccupations frivoles de sa jeunesse, certains cours qu'il suit à l'université de Gœttingue, les conversations sérieuses auxquelles il prend part, achèvent une évolution religieuse qui se manifeste déjà en quelques passages des *Lettres westphaliennes*. Villers y établit une distinction entre la religion et les prêtres et, s'il parle de « ce temps maudit où chacun commença à ne plus rien croire, où les prêtres éblouirent par leurs richesses, révoltèrent par leur orgueil, scandalisèrent par leurs mœurs... », c'est pour regretter vivement que « les liens moraux de religion et de respect[4] » aient été brisés. Le souvenir de ses lectures fréquentes de Rousseau, son assentiment passionné à la doctrine de la perfectibilité indéfinie[5] non seulement dans l'ordre intellectuel, mais aussi dans l'ordre moral, ne sauraient entraver le mouvement de son esprit vers la religion. Ses études sur Kant l'obligent, d'ailleurs, à considérer le problème religieux avec le problème moral.

[1] Écrite en 1791, lors d'un séjour à Cambrai.

[2] Il décrit d'une plume peu flatteuse ce « brave troupeau d'Epicure », qui passe son temps à faire ripaille. Dans le *Magnétiseur amoureux*, il met en scène un abbé d'un caractère emporté, lourd d'esprit, plus enclin au sommeil qu'à la méditation, formaliste à l'excès, sans vraie piété. Dans l'ouvrage *De la liberté*, le prêtre n'a qu'une place secondaire et ne paraît que pour recueillir le vote des moribonds chargés d'élire les magistrats.

[3] Le *Magnétiseur amoureux*, éd. de 1821, vol. I, p. 249-250.

[4] p. 17.

[5] Il admire l'*Esquisse d'une histoire des progrès humains*, de Condorcet.

A-t-il saisi dans toute son exactitude la pensée de Kant, lorsque dans son *Essai*, il a exposé la morale du grand philosophe? Nous avons émis un doute. En effet, Kant fait de Dieu un postulat. Dans l'exposé de Villers, Dieu n'est plus simplement un postulat, mais il est devenu une force morale, agissante, qui dirige le monde vers le bien et le bonheur; il est la lumière qui éclaire l'univers; sans lui, le monde serait inintelligible.

D'où vient cette divergence? De l'influence de Jacobi et de Kœpen, avons-nous dit. De celle de Rousseau, pouvons-nous ajouter. Le philosophe de Genève exerça sur Jacobi [1] une influence forte et durable, et plus d'un indice nous porte à croire que c'est ce dernier qui initia Villers à la philosophie de Rousseau, dont la signification morale et religieuse lui avait jusqu'alors presque complètement échappé. Comme Jean-Jacques, Villers est déiste [2]; pour lui, comme pour Rousseau, Dieu est une Providence qui achemine l'homme vers un but final: le bonheur. Comme tous les partisans de la perfectibilité, il est optimiste. « .... Nous considérons, dit-il, la culture graduelle du genre humain comme consistant dans une suite non interrompue de réformations; les unes sourdes et lentes, résultats tardifs des siècles, de la persuasion individuelle des puissants et de l'opinion qui sape à la longue les erreurs; les autres éclatantes et de vive force, résultats subits d'un coup de lumière qui frappe tous les yeux, de la lassitude d'une longue oppression, du besoin parvenu à l'excès de rétablir l'équilibre dans quelques parties du système politique ou religieux. Celles-ci sont comme les époques, les pierres miliaires du genre humain dans sa marche au travers des siècles. L'histoire les compte avec soin, en observe les résultats et y fixe les divisions de son travail. » [3]

Chassé de France par la tourmente révolutionnaire, Villers se retrempe au milieu d'une population aux mœurs simples et pures; il trouve à Gœttingue une religion en esprit et sans faste qui remplace le culte sensuel et pompeux du catholicisme, des pasteurs qui prêchent, non des dogmes, mais une morale élevée, des entretiens sérieux qui font naître en lui une foule de réflexions et lui découvrent l'influence du protestantisme sur les mœurs allemandes. C'est à la Réforme qu'il attribue la douceur de cette vie de famille qui donne aux relations sociales tant de

[1] Jacobi avait passé quelque temps à Genève dans sa jeunesse et admirait beaucoup les œuvres de Rousseau.

[2] A ce moment, du moins, car nous le verrons peu à peu revenir à un christianisme très libéral.

[3] Sur la *Réformation de Luther*, p. 22.

simplicité et de charme. Villers renaît dans ce milieu paisible; en cet ancien officier, il y a l'étoffe d'un savant de cabinet. Il étudie à fond les écrits de Luther et s'éprend d'un vif enthousiasme pour la verve du grand réformateur, pour sa soif de vérité et de liberté, son ardeur à lutter contre la superstition et son souci de prêcher les mœurs honnêtes. Cet homme de génie qui a rendu à son pays la force morale et la vigueur de la pensée est presque inconnu en France; bien plus, les calomnies que certains pamphlétaires catholiques et même Voltaire ont répandues sur son compte, ont fait naître certains préjugés. Villers réhabilitera Luther et la Réforme dans l'esprit de ses compatriotes: ce sera une noble tâche.[1]

Dans la doctrine de Kant, Villers avait vu surtout une morale propre à rendre l'énergie à des caractères brisés par les cruelles épreuves des dix dernières années. Il retrouve cette même force morale dans le protestantisme et lie si étroitement dans sa pensée Kant et la Réforme, qu'il lui paraît certain que, sans celle-ci, le philosophe n'eût pas été le génie audacieux qui renversa le vieil édifice philosophique pour le réédifier sur des bases nouvelles et plus solides.

Telles étaient les tendances philosophico-religieuses de Villers en 1801, alors qu'il était venu à Paris dans l'espoir de gagner de nombreux disciples à la doctrine de Kant. Quel spectacle offrait alors la France religieuse? Plus de culte officiel: les autels élevés à l'Etre suprême et à la déesse Raison pendant la période révolutionnaire sont abandonnés; les prêtres assermentés, méprisés de tous ceux qui voudraient revenir à l'ancien culte, sont l'objet de l'indifférence des autres. Si ce néant religieux contente le clan philosophique, il ne suffit plus au peuple qui, las de l'anarchie dans laquelle il vit depuis tant d'années, recherche un maître en politique et, surtout, une religion, un Dieu. Autour des prêtres réfractaires, le nombre des fidèles augmente chaque jour; ils ont assez des discussions philosophiques qui dessèchent l'âme. On veut, dit le *Journal des Débats*, être ramené aux vrais principes par « une imagination ardente et vive... par le charme des peintures les plus brillantes ». Les émigrés qui, avant 1789, ne s'étaient pas fait faute, à l'exemple des philosophes, de railler la religion, rentrent dans leurs foyers, pleins de haine contre ces mêmes philosophes, qu'ils accusent d'être les fauteurs de

[1] Le protestantisme français n'était guère présenté sous des couleurs plus favorables et nous lisons dans le procès-verbal de l'*Assemblée générale du clergé de France en 1780*, p. 317: « Toutes les annales du calvinisme présentant une suite affligeante et non interrompue de conspirations, de guerres civiles, d'émeutes populaires. »

tous les désordres, la cause première de tous leurs malheurs [1]. C'est alors que paraît *Atala*; ce petit roman, que Chateaubriand lance comme un ballon d'essai avant son grand ouvrage sur le christianisme, obtient un succès inattendu. « Cette sauvage, dit l'auteur, a réveillé dans un certain monde les idées chrétiennes et rapporté pour ce monde la religion du Père Aubry des déserts où elle était exilée [2]. » On n'a pas oublié les conseils que, par l'intermédiaire de Mme de Beaumont, Joubert donnait à Chateaubriand: « Qu'il ait pour seul but de son livre de *montrer la beauté de Dieu* dans le christianisme... qu'il nous enchante. Que notre ami nous accoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation, il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur et sa tâche sera remplie. [3] » En effet, on avait trop raisonné et raisonnaillé; c'est de rêves, de beaux rêves, que l'on avait besoin pour réparer les désillusions.

Bonaparte, à son retour d'Egypte, voit tous les partis s'empresser autour de lui: philosophes, théo-philanthropes, protestants et catholiques briguent ses faveurs. Il sent le besoin de mettre de l'ordre dans ce chaos. A qui donnera-t-il l'appui de son pouvoir naissant? Il ne faut pas longtemps à son esprit perspicace pour deviner qu'un courant qui, bientôt, deviendra irrésistible, emporte la masse du peuple vers l'ancienne religion. Les scupules de conscience ne l'ont jamais arrêté; c'est lui qui dira plus tard: « J'étais mahométan en Egypte, je serai catholique ici pour le bien du peuple. » Donc, y voyant son intérêt, il rétablira le catholicisme, comptant bien par la suite asservir les ministres du culte qu'il aura rétabli [4]. Alors se prépare le Concordat; les pourparlers traînent en longueur et le pape se voit obligé de céder sur plus d'un point. Le 15 juillet [5], les plé-

[1] Ils se rappellent, sans doute, les paroles de Montesquieu: La religion est un frein nécessaire au peuple, — et, soit par croyance, soi par intérêt, ils reviennent au catholicisme.

[2] Voir *Défense du Génie du Christianisme*, p. 297, vol. V, de l'édit. de 1823.

[3] 12 septembre 1801.

[4] Il ne tarda pas à faire connaître sa décision. Quelques jours avant Marengo, s'adressant au clergé milanais, il dit: « ... La France, instruite par ses malheurs, a enfin ouvert les yeux; elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui pouvait seule la fixer dans ses agitations. » Lavisse et Rambaud, *Hist. générale*, vol. IX, p. 256.

[5] 26 messidor, an IX.

nipotentiaires échangent les signatures, et le 6 août, Bonaparte se rend tout exprès au Conseil d'Etat pour informer ce corps du résultat des négociations. Son discours est froidement accueilli. [1]

Villers avait-il suivi avec assez d'attention les événements que nous venons de relater pour deviner quelle était l'impatience du Premier Consul à conclure un pacte avec la papauté? Cela paraît peu probable. Comme le parti des philosophes, comme le groupe protestant dans lequel il comptait beaucoup d'amis, Villers se berçait de l'illusion que Bonaparte, « le plus libre de tous les Français [2] », ne restaurerait pas, en France, une religion qui avait été le soutien de l'ancienne monarchie, une religion dont le chef, bien qu'étranger, ne s'abstenait pas de manœuvres politiques dans le pays. D'ailleurs, les difficultés qui surgirent pendant les négociations relatives au Concordat purent quelque temps flatter les espérances [3] des protestants, mais ils ne tardèrent pas à les voir en péril, car, les traités de Lunéville [4] et d'Amiens [5] ayant mis fin aux guerres et aux préoccupations politiques. Bonaparte songe enfin à se consacrer à l'organisation intérieure de la France. Le 5 avril 1802, Portalis, directeur des affaires ecclésiastiques, prenait, au nom du Conseil d'Etat, la parole au sein du Corps législatif pour appuyer le rétablissement du culte catholique et le Concordat avec le pape.

Le dimanche 18 avril 1802 [6], les canons tonnèrent dès six heures du matin, célébrant la paix qui venait d'être signée entre la France et l'Angleterre; quelques heures plus tard, ainsi que

[1] Dans ses *Mémoires*, Napoléon dit, en parlant du Conseil d'Etat, que plusieurs membres n'acceptèrent le Concordat qu'avec l'arrière-pensée de se soustraire à ses conséquences en adoptant le protestantisme.

[2] Mme de Staël à Meister, 24 juillet 1800.

[3] L'intransigeance du pape, son refus d'accepter certaines propositions du Premier Consul, qui, pour intimider Pie VII, va jusqu'à autoriser les évêques constitutionnels à tenir un concile « national » et les laisse se réunir à Paris au nombre de cinquante, sous la présidence de Grégoire (29 juin 1801), leur donnant toute licence de parler et d'écrire; tout cela put tromper sur les intentions de Bonaparte. Mais il voulait surtout effrayer le pape et lui faire sentir que s'il ne se montrait pas plus souple et plus docile, le schisme qui existait encore, pourrait bien continuer et que les schismatiques seraient protégés par le gouvernement; c'était une manœuvre habile; mais on peut être certain que le Premier Consul se serait bien gardé de laisser à cette arme dangereuse, « le concile », le temps de se retourner contre lui.

[4] 9 février 1801.

[5] 25 mars 1802.

[6] 2 germinal, an X.

l'avait annoncé la veille le *Journal des Débats*, le bourdon de Notre-Dame retentissait « après dix ans de silence » et le Premier Consul se rendait à la cathédrale en grand apparat, entouré de tous les corps de l'Etat, pour célébrer par une messe et un Te Deum la promulgation du Concordat et le rétablissement du culte catholique [1]. Quatre jours auparavant, le *Génie du christianisme* avait été mis en vente et, ce même dimanche, Fontanes consacrait à cette œuvre un long et élogieux article. [2]

Le même jour — la coïncidence est-elle voulue? — l'Institut proclamait, comme sujet de concours pour l'année suivante, cette question: *Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents Etats de l'Europe et sur le progrès des lumières?* A l'Institut [3], nous trouvons un groupe assez nombreux, très hostile au projet du gouvernement; Bonaparte traite d'*idéologues* ces membres de l'opposition et cette épithète a, dans sa bouche, une intention fort méprisante [4]. C'est à cet état d'esprit des idéologues que la question

[1] Il ne faut pas exagérer le degré de sympathie de Napoléon pour le pape; il n'a pour lui que les marques d'une déférence extérieure, comme à Milan, en 1800, lorsqu'il écrivait aux Consuls Cambacérès et Lebrun: « ... Aujourd'hui, malgré ce qu'en pourront dire nos athées de Paris, je vais en grande cérémonie au Te Deum que l'on chante à la métropole de Milan... » (Correspondance, vol. VI, p. 469.) Et plus tard, lors de son couronnement, à l'époque où ses relations avec le pape seront le moins tendues et où il se complaira à favoriser les catholiques, il saura cependant ménager les opinions des libéraux en matière de religion, et, se souvenant de la tenue peu correcte de la plupart d'entre eux lors de la cérémonie du 18 avril 1802, il écrivait à M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, chargé de tout préparer pour le couronnement et le sacre: « On croit au contraire que 20,000 hommes seront très facilement placés dans l'église de Notre-Dame; que le trône établi dans le chœur y trouvera toute l'étendue nécessaire et que, s'il y a quelque cérémonie religieuse, elle ne sera vue dans ses détails que par des prêtres ou par des hommes qui, *par la supériorité de leur raison, ont autant de foi* que dans le VIII[e] siècle.... »

[2] Dans le *Mercure*; l'article fut reproduit dans le *Moniteur*.

[3] Le catholicisme seul pouvait convenir à Bonaparte comme religion d'Etat; il avait une organisation puissante, à sa tête se trouvait un chef avec lequel on pouvait traiter. Les protestants, au contraire, étaient divisés en un grand nombre de sectes; aussi, quand le Premier Consul leur accordera une certaine indépendance, pour plus de facilité et par esprit d'ordre, n'en considérera-t-il que deux: les *Eglises réformées* et celles de la *Confession d'Augsbourg*, et l'on sait assez comment il réussit à subordonner l'organisation de l'Eglise protestante à l'Etat par les articles qu'il promulgua en l'an X.

[4] Plus d'un membre de l'Institut voyait avec déplaisir l'influence grandissante des catholiques. Daunou, Ginguené, Tracy, Garat, Lemercier, Chénier, B. Constant et la protestante M[me] de Staël tenaient beaucoup à

posée par l'Institut doit de laisser sous-entendre dans quel sens on désire qu'il y soit répondu.

Ne semble-t-il pas que le moment est mal choisi pour mettre au concours la question sur la Réforme? [1] Ce ne fut pas Cuvier [2] comme le raconte Bégin, mais Levesque qui la proposa à l'Institut. [3]

Nous avons vu que, de retour à Lubeck après ce premier séjour à Paris qui avait été si loin de réaliser toutes ses espérances, Villers, ainsi que l'annonçaient les journaux allemands, préparait des ouvrages purement littéraires. Ce n'est qu'à la fin de juin ou au commencement de juillet 1802 qu'il eut connaissance du sujet de concours. Mais, telle que l'ont donnée les journaux allemands, la question lui

la théorie de la perfectibilité et à la liberté de conscience; aussi étaient-ils impatients d'échapper au joug papal. Bonaparte avait pour ce groupe une aversion particulière et traitait d'*idéologues* ceux qui en faisaient partie. C'est de quelques-uns de ceux-ci que le Premier Consul disait en les chassant du Tribunat: « Ils sont là douze ou quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau. C'est une vermine que j'ai sur mes habits. » (Paul Albert, tome I, p. 193.) Ce fut la classe des « sciences morales et politiques » qui proposa cette question sur la Réformation. Le terme pour le dépôt des travaux était le 15 germinal, an XI, et le prix une médaille d'or du poids de 5 hectogrammes. Mais le 3 pluviôse, an XI, paraissait l'arrêté transformant l'Institut national et des trois classes en formant quatre. La troisième, qui reçut le titre de « classe de littérature et d'histoire ancienne », fut l'héritière de la « classe des sciences morales et politiques » et fixa la séance de distribution au 2 germinal, an XII.

[1] Voir Bégin, *Villers, M^me^ de Rodde et M^me^ de Staël*, p. 26.

[2] Cuvier, écrivant à Villers le 18 floréal, an X (8 mai 1802), soit vingt jours après la décision de l'Institut, ne fait aucune mention de la question; il parle de la brochure sur Gall, des études qu'il entreprend sur les cadavres de deux éléphants et fait une allusion aux événements politico-religieux du jour: « Que disent vos protestants, et surtout vos kantiens de toutes les belles choses que nous faisons ici? Voilà nos matérialistes qui, n'ayant pas voulu des *noumènes* et de l'*entendement pur*, vont être obligés d'avaler la transsubstantiation avec tous ses agréments; au reste, ils disent qu'un dieu de pain leur convient encore mieux qu'un autre: c'est toujours matière! »

[3] Manuscrits de Hambourg, vol. XIII. Voici un fragment d'une lettre de Villers à Lemaître, qui confirme tout à fait notre dire: « La question sur l'*influence de la Réforme* a été fournie à la Classe d'histoire de l'Institut par M. Levesque originairement; c'est-à-dire que la première idée vient de lui. » (4 septembre 1807.)

Voici ce que Levesque écrit à Villers à propos de la 3^e^ édition de son ouvrage: « Personne dans l'Institut ne peut avoir reçu avec plus de plaisir que moi, Monsieur, votre 3^e^ édition; personne ne peut prendre autant que moi d'intérêt à votre ouvrage. J'y réclame une sorte de part pour l'avoir provoqué, mais en proposant le programme, j'étais loin d'espérer qu'il fût si bien rempli. »

semble mal définie et, laissant entrevoir son intention de prendre part au concours, il demande à Cuvier si l'énoncé n'est pas suivi de quelque explication. Cuvier répond le 29 messidor: « La question de la Réformation n'est accompagnée d'aucune explication ultérieure. C'est aux concurrents à l'expliquer comme ils voudront. Je désire très fort que vous vous en occupiez. On ne peut en espérer une bonne solution que de l'Allemagne et il n'y a en Allemagne que vous qui puissiez en donner une solution bien écrite, ce qui est nécessaire au succès. » Villers ne veut cependant pas abandonner les travaux qu'il a commencés et il ne lui reste guère que cinq mois [1] lorsqu'il se met sérieusement à l'œuvre.

Il avait sur ses concurrents français le grand avantage de puiser ses documents aux sources et d'en pouvoir faire ample moisson; bien plus, il habitait le pays d'origine de la Réforme et, comme le remarque Fauriel, l'Allemagne étant partagée entre l'ancienne et la nouvelle doctrine, « les effets particuliers de l'une et de l'autre se trouvant de la sorte aussi rapprochés que possible et, pour ainsi dire, en contact, le contraste en devenait plus sensible et l'observation plus assurée et plus complète. » Il avait à sa disposition la riche bibliothèque de Gœttingue; en outre, ses amis d'Allemagne se montraient tout disposés à le seconder autant qu'ils le pourraient. Tout semble donc réuni pour favoriser son entreprise, mais il faut faire la part des contretemps inévitables qui la retarderont.

Villers a informé [2] son ami, le ministre Reinhard, de son intention; celui-ci l'encourage vivement, tout en ne lui cachant pas la ténacité des préjugés contre lesquels il aura à lutter; il sollicite en même temps un service pressant. Ce diplomate qui habitait Hambourg venait de recevoir du Premier Consul une mission confidentielle et était chargé de répondre à bref délai à un long questionnaire relatif au commerce des villes hanséatiques [3]. Très au courant des affaires de Hambourg, il l'était beaucoup moins de celles de Lubeck, aussi songe-t-il dès l'abord à Villers et le prie-t-il de bien vouloir le tirer d'affaire.

Villers n'aurait garde de mécontenter par un refus son nouvel et puissant ami. L'horizon politique de Lubeck n'est pas

[1] Préface, édition de 1801, p. VI

[2] Le 24 novembre.

[3] Lachevardière, commissaire des relations commerciales à Hambourg, avait été chargé du travail officiel, mais, selon son habitude, Bonaparte tenait à contrôler personnellement par des renseignements officieux ceux qui devaient lui être officiellement soumis.

sans nuages et il peut être utile de se ménager auprès de Bonaparte des protecteurs influents. Aussi, il abandonne tout pour dresser les tableaux et composer les statistiques demandées; le 27 décembre il envoie un gros dossier à Reinhard; mais ce n'est pas fini, hélas! et ce dernier se hâte d'adresser à Villers la fin du questionnaire en lui mandant qu'il sent fort bien tout le prix du service rendu et serait heureux de donner à son ami des preuves de sa reconnaissance.

Villers met immédiatement à profit des dispositions si aimables. Lubeck est en compétition avec le Danemark et le Premier Consul a quelque inclination à se mêler au débat; ces immixtions de Bonaparte sont toujours dangereuses, aussi Reinhard est-il sollicité d'obtenir que le gouvernement français ne s'ingère pas « d'une manière trop expresse » dans les discussions en cours.

Nous voici bien loin de Luther et de l'Institut, et Villers, pour mieux servir et Reinhard et Lubeck, a, un instant, l'idée de renoncer au concours. Reinhard l'en dissuade [1]: « Non, Monsieur, achevez votre Luther. Là, les données et les résultats sont d'une bien autre importance. Vous en déduirez un ouvrage de trois siècles qui vaudra bien celui d'une année. » Les amis d'Allemagne seraient d'ailleurs très mécontents de voir Villers abandonner ce projet; Mme de Rodde le presse d'y travailler; le célèbre Schlœtzer [2] lui adresse de Gœttingue une longue lettre; Paulus en fait autant d'Iena et tous deux lui fournissent d'utiles informations; mais c'est Eichhorn et Heeren, ces historiens aussi érudits que renommés, qui seront ses plus sûrs conseillers.

En novembre [3] Heeren informait Villers qu'il pensait lui-même répondre à la question de l'Institut. Le concours annoncé l'avait trouvé en train de rédiger, pour son *Manuel d'Histoire moderne*, les chapitres relatifs à la Réforme; l'occasion était donc des plus favorables. Non seulement il avait sous la main une grande partie des documents nécessaires, mais ce travail lui permettait de pénétrer plus à fond les causes du grand événement politique et religieux du XVIe siècle et lui donnerait l'occasion de « s'éclairer davantage lui-même »; ce serait un agréable passe-temps auquel il pouvait consacrer quelques semaines de vacances. Cependant, comme ce mémoire devait être présenté à une Académie française, Heeren sentait que son

[1] 27 décembre

[2] L'historien et statisticien Schlœtzer, père de Mme de Rodde, professeur à l'université de Gœttingue.

[3] Le 8 novembre, et non en décembre, comme le dit Villers dans la Préface de son *Essai*.

travail n'était pas au point, malgré toute la peine qu'il avait prise de « s'approcher le plus possible » de la façon qu'ont les Français d'écrire l'histoire. Pouvait-on présenter des manuscrits allemands? Le programme n'en disait rien. Heeren doutait beaucoup du succès d'un travail étranger présenté sans une bonne traduction et laissait enfin percer le désir de voir Villers entreprendre d'habiller son écrit à la française.

Affirmer que Villers n'eut pas un moment d'humeur à la lecture de cette lettre, ce serait beaucoup dire. Il était inutile de vouloir disputer le prix à un historien aussi savant, qui d'ailleurs était son ami. Mais, du même coup, c'était perdre l'occasion la plus belle, parce que la plus retentissante, de faire un brillant plaidoyer en faveur de la perfectibilité et de la philosophie, et d'affirmer hautement les vertus et la science méconnues de l'Allemagne. Il s'étonne d'autant plus de la décision de Heeren qu'il avait prié Heyne, leur ami commun, d'annoncer à tous ses amis de Gœttingue qu'il entreprenait cette étude.

Cependant, comme son travail est à peine commencé, il annonce à Heeren son désistement, en se déclarant prêt à traduire son mémoire. Heeren, très étonné de la coïncidence, s'amusa fort de cette aventure, due à la distraction du vieux Heyne [1]; mais il n'accepte pas le sacrifice et trouve cent bonnes raisons pour prouver à Villers que c'est à lui, Heeren, de renoncer au concours. Le travail dont il a parlé dans sa précédente lettre est incomplet, il ne peut s'en occuper davantage pour le moment; d'ailleurs, ce travail aura sa place tout indiquée dans une collection de mémoires historiques qu'il se propose de publier quelque jour. Enfin, avec un désintéressement dont, certes, Villers était digne, il fait passer à son ami l'ouvrage, feuille par feuille, à mesure qu'il les reçoit de chez l'imprimeur.

Ce concurrent redoutable s'étant transformé en un allié aussi généreux, Villers, sans plus rien redouter, se met au travail avec une ardeur nouvelle.

Il semble, d'ailleurs, que l'Institut n'attende pas, des candidats, la découverte de nouvelles données d'histoire, mais bien plutôt qu'ils envisagent à un point de vue déterminé toute

[1] „Es ist immer eine drolliche Sache, mein Freund, wenn sich ein Paar gute bekannte unvermuthet bei der selbigen Schönen treffen, wäre sie noch so züchtig und ehewürdig als unsere Schöne, die Reformation." En brave Allemand, il rit à cœur joie de cette idée. „Ja, ich glaube auf Ehre, dass selbst die Medaille *d'or, poids de cinq hectogrammes*, mir nicht so viel Vergnügen gemacht, wenigstens mich nicht so herzlich lachen gemacht hätte. . ."

l'histoire politique et religieuse des trois derniers siècles. Villers est bien préparé pour répondre au programme; il a suivi à Gœttingue les cours de Schlœtzer, de Heeren [1], d'Eichhorn; l'occasion lui est offerte de défendre les idées qui lui sont chères; en outre, Eichhorn met obligeamment à sa disposition, sortant toutes fraîches de l'imprimerie, les feuilles de sa remarquable *Histoire des trois derniers siècles*, dont il pourra tirer bon parti. Tous les savants de l'Allemagne du Nord semblent considérer un peu comme le leur, l'ouvrage qui sortira de la plume de ce jeune et sympathique français; ils sont flattés de voir l'attention de l'Institut un moment retenue par un panégyrique de l'époque qu'ils regardent comme la plus glorieuse de leur histoire. Voilà ce qui explique comment, malgré le temps très court dont il pouvait disposer pour recueillir les matériaux et les mettre en œuvre, Villers a pu présenter un ouvrage aussi complet.

[1] Herren suit attentivement les progrès du travail. Villers lui envoie les chapitres terminés et attend les jugements de son maître. Heeren admire les prolégomènes; ils contiennent tout ce qui peut servir à l'introduction. Il trouve que, dans la première partie, Villers s'est peut-être « un peu trop risqué » et accorde à la Réformation trop d'influence sur la politique générale de l'Europe. Il est vrai que la façon dont la question est posée n'est pas très claire. Que signifient les mots *situation politique*? Est-ce la situation actuelle des Etats? Est-ce leur constitution? Sont-ce les rapports mutuels entre les Etats? Est-ce tout cela ensemble? Dans ce cas, et c'est le plus probable, on veut donc parler de l'influence de la Réforme sur l'équilibre politique. Heeren estime que Villers devrait consacrer à cela un chapitre spécial et, comme cette influence n'a pas toujours été la même, distinguer des périodes. Il envoie à Villers sa propre dissertation sur ce sujet. (Heeren, lettre du 12 décembre 1802.) Le 2 janvier 1803, il écrit à Villers: « .... Quant à moi, je vous confesse que j'aime un peu ma nation et ma patrie, et c'est pour cela que je me félicite de vous voir occupé d'un sujet où vous trouverez occasion de rendre justice aux historiens allemands. » Plus loin, il trouve « flatteur pour un Allemand de s'entretenir avec un homme.... qui sait estimer notre nation et notre littérature comme presque aucun étranger ne l'a fait jamais... » Parlant de la deuxième partie de l'ouvrage, il s'exprime ainsi: « ..... Il paraîtra peut-être surprenant qu'un protestant taxe un catholique de partialité pour la Réformation. Mais, en conscience, même si M. Nicolaï et M. Düster me taxaient d'hyptocatholicisme (?) et d'hyptojésuitisme (?), mon ami, je ne puis pas faire autrement. Je conviens que la Réformation a eu toutes les bonnes suites que vous lui attribuez, mais il me semble qu'elle en a eu aussi des autres bien différentes, que l'impartialité ne permet pas que l'on les taise. En tournant l'esprit humain, le confinant presque pour deux siècles aux disputes théologiques, pour la plupart bien indifférentes et quelquefois bien ridicules, ne croyez-vous pas qu'elle a retardé les progrès? En échauffant les esprits, en excitant les passions, ne croyez-vous pas qu'elle a contribué à corrompre la moralité dans ce temps-là? » Heeren est bien d'avis, cependant, qu'en dernière analyse, « les avantages ont la prépondérance ».

La forme même de la question proposée lui traçait une division en deux parties: Quelle fut l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents Etats de l'Europe, tel sera l'objet de la première; la deuxième est plus spécialement réservée à l'exposé de son influence sur le progrès des lumières. Villers fait précéder ces deux parties d'une centaine de pages qu'il intitule: « Considérations générales ». Suivons les traits principaux de ces trois parties.

L'introduction n'est pas sans analogie avec celle de la *Philosophie de Kant*. Elle pose l'affirmation de la perfectibilité. « Dans les efforts de l'homme, dans ceux des peuples, on ne peut méconnaître une direction vers le mieux, vers un ordre de choses plus juste, plus humain, où les droits de chacun soient plus assurés et où ces droits soient plus également répartis. [1] » Si l'homme ne peut atteindre à la perfection absolue, il doit en faire le but idéal de ses désirs. Il y aurait lieu de désespérer si « dans le chaos des choses humaines ne se décelaient les lois d'une création constamment active, si, dans les plus sombres orages et qui menacent de tout engloutir, l'éclair de la Providence ne laissait entrevoir le lointain d'un meilleur avenir. [2] » Villers désapprouve ce ridicule proverbe de la moderne Italie: « Le mieux est l'ennemi du bien [3] »; c'en serait tôt fait de la science et de la civilisation si l'on prenait cette maxime au sérieux!

Depuis le siècle des invasions, l'humanité a progressé sans cesse et « notre postérité parviendra encore à un état meilleur et plus heureux [4] ». Cette « consolante perspective » lui est chère; nous ne devons donc pas nous étonner si cet élève des prêtres prend franchement position contre le catholicisme.

Il esquisse ensuite à grands traits l'état de l'Europe au moment où Luther commença son œuvre de réforme. Au point de vue politique, une « fermentation menaçante [5] » se manifeste chez toutes les nations dès les premières années du XVI[e] siècle; au point de vue religieux, ce même siècle a été « un temps de bigotisme et de ténèbres » où les moines ont pu déployer « dans toute sa magnificence leur opiniâtre système de lamaïsme [6] ». La science est, autant que possible, rendue inaccessible aux laïques; c'est un crime que de lire la Bible et de la traduire en langue vulgaire. « Quand on est forcé de retenir dans l'ombre des objets aussi éminents, ceux de la croyance et du culte publics, il faut que les ténèbres soient universelles et impénétrables [7] ». L'inquisition, enfin, éteint dans les larmes et

[1] p. 14. — [2] p. 15. — [3] p. 365. — [4] p. 21 — [5] p. 53. — [6] p. 57. — [7] p. 64.

le sang les rares étincelles qui jaillissent dans ces ténèbres. Si ce régime eût continué, il eût fallu retracer, non pas l'influence d'un mouvement religieux sur la civilisation, mais « les maux et les scandales dont l'Eglise a été affligée [1]. » Contre cet obscurantisme de l'Europe en général et de l'Allemagne du Sud en particulier, seule l'Allemagne du Nord réagit. « Quel autre aspect n'offrait pas la Saxe! [2] » Là, une nation énergique, franche, grave, « de mœurs en général pures », pratique un christianisme plus spirituel que celui des autres nations; c'est chez elle que la culture intellectuelle s'est conservée. « L'activité calme, égale, durable des Saxons s'était tournée vers les sciences abstraites, vers la philosophie, les recherches historiques [3]. » La nouvelle université de Wittenberg où régnait un « excellent et sévère esprit d'assiduité, d'amour des sciences, de vraie religion et de liberté de penser [4] », était célèbre dans l'Allemagne du Nord: de là, devait jaillir la lumière. — Notons, en passant, que Villers établit, dans tout l'ouvrage, un parallèle entre la civilisation du Nord et celle du Midi, pour donner tout l'avantage à la première.

La première partie du mémoire décrit l'influence de la Réformation sur la situation politique des Etats de l'Europe. Villers admet, en principe, que tout changement dans l'Eglise en produit un dans l'ordre politique, car, « la volonté d'être libre dans les matières de conscience est la même au fond que la volonté d'être libre en matière civile » [5]. La liberté tient de près à la « vraie culture » de l'esprit [6] et l'on peut dire que, du moment où sont nées les discussions sur les questions religieuses et scientifiques, on a discuté aussi « sur les bornes de l'obéissance que l'on devait aux souverains et sur celles de la résistance qu'on pouvait leur opposer [7] ». Donc, la Réforme, qui n'était tout d'abord qu'un retour à la liberté dans l'ordre religieux, devint en même temps un retour à la liberté dans l'ordre politique. Pour en donner plus amplement la preuve, Villers consacre un chapitre spécial à la situation intérieure des Etats protestants (Allemagne, Danemark, Suède, Suisse, Genève, Hollande, Angleterre, Etats-Unis d'Amérique), qu'il oppose à celle de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de la Pologne et de la Russie, dont les gouvernements n'ont pas embrassé la Réforme.

L'Allemagne, divisée en deux partis, « prêts sans cesse à en venir aux mains », voit un nouveau principe de vie développer toutes les forces du corps germanique et en secouer l'indolence [8]; au moment où la puissance impériale décline, un nou-

[1] p. 1. — [2] p. 73. — [3] p. 75. — [4] p. 129. — [5] p. 129. — [6] p. 131. — [7] p. 132. — [8] p. 145.

vel Etat, la Prusse, « en se développant, a conservé la manière d'être que nous avons attribuée à tous les Etats protestants: un esprit public très prononcé, un patriotisme fervent, beaucoup d'attachement réciproque du prince et des sujets, *un esprit de liberté et de vrai républicanisme qui s'étend du trône jusqu'au peuple*[1] ». La Réformation offre un point de ralliement à ceux qui désiraient se liguer contre le catholique et tout-puissant Charles-Quint.

En Danemark, comme en Suède, le roi profite de la sécularisation des biens ecclésiastiques et restreint les pouvoirs de la noblesse. En Hollande, la Réforme aide à résister victorieusement à l'Espagne et les Hollandais lui sont redevables de leur puissance et de leur prospérité[2]. En Angleterre, tantôt favorisée, tantôt combattue par le gouvernement, la Réforme a été la cause de troubles civils à la faveur desquels le peuple a acquis des libertés de plus en plus étendues. Tous les colons protestants qui, pour échapper aux persécutions, avaient fui en Amérique, « eurent le loisir de réfléchir sur l'origine et les droits des sociétés, sur les devoirs respectifs des gouvernements et des peuples[3] ». Républicains, d'une grande simplicité de mœurs, amis de la paix évangélique, ils conquirent l'estime des Français envoyés à leur secours et qui revinrent dans leur patrie imbus de leurs idées politiques.

Enfin, Genève, « point imperceptible sur la carte physique de l'Europe, est d'une très grande importance sur celle de l'Europe morale[4] ». Villers a toujours eu une prédilection marquée pour les petits Etats; il nous montre cette démocratie, « née de la Réformation, remplie de lumières, de patriotisme et d'activité »; il parle de ses institutions, des hommes illustres qu'elle a produits et qui ont eu « autant de part au sort et à la culture de l'Europe que plusieurs grandes monarchies[5] », Genève est, selon lui, l'exemple-type de l'immense avantage que présentent, pour l'humanité, les Etats de peu d'étendue. [6]

Si, à ces pays favorisés, on compare l'Espagne et l'Italie, on est attristé par le spectacle de l'ignorance dans laquelle vivent les habitants de ces deux contrées. En Pologne, le protestan-

[1] p. 151. Il est permis de mettre là un point d'interrogation. Luther fut, nous le savons, un ami très froid de la liberté politique. Villers juge de sa réforme comme un disciple du XVIII[e] siècle, un partisan des lumières.

[2] p. 170. [3] p. 185. — [4] p. 163. — [5] p. 165.

[6] On verra dans un prochain chapitre avec quel zèle et parfois même quelle imprudence, Villers défendit la liberté des petits Etats allemands et, surtout, celle des villes hanséatiques.

tisme fut battu en brèche par les jésuites; la Russie, la Prusse et l'Autriche, profitant de ces luttes, s'ingèrent dans les affaires du pays · il en résulte le partage de la Pologne.

Parmi les pays catholiques, c'est à la France que Villers consacre l'étude la plus approfondie. Il constate — tout en le regrettant — que ce pays est resté foncièrement catholique. Si François Ier s'était laissé gagner à la Réforme, que de maux eussent été épargnés! Nombreux étaient ceux qui avaient répondu à l'appel de Calvin; « la nation était trop éclairée, trop vive pour que les nouvelles idées ne fissent pas de rapides progrès [1] » et le peuple eût été facilement entraîné par l'exemple du roi. Au lieu de cela, la France se voit réduite à jouer le « rôle malheureux, contradictoire et pénible à soutenir de protectrice au dehors de la Réforme et de son ennemie au dedans [2] ». Cependant, l'unité du royaume sortit des luttes du XVIe siècle; on sait tout le mal que lui fit Louis XIV en voulant la consolider par un acte d'intolérance. La Révolution elle-même est une des dernières secousses de la Réforme, et les principes républicains que certains écrivains puisèrent chez les Anglais ou que les Français rapportèrent de la Pennsylvanie furent un de ses agents les plus actifs. Peut-être la Révolution ne se fût-elle pas produite si les rois avaient suivi l'exemple du bon Henri IV. Ce prince est le héros de Villers qui admire son esprit de tolérance. Il avait compris que l'ennemi n'était pas le protestantisme, mais la puissance toujours croissante de l'Autriche qui menaçait la paix et l'équilibre de l'Europe. Après avoir rendu à la France sa prospérité, il se préparait à attaquer l'Autriche lorsqu'il fut assassiné. « La guerre de Trente ans, ou eût été prévenue par lui, ou eût été plus tôt terminée [3] » Quel progrès pour les lumières si les vues de ce grand politique eussent été adoptées par ses successeurs!

Au point de vue de la politique générale de l'Europe, Villers signale, comme un grand bienfait de la Réforme, la création de ce qu'on a appelé l'équilibre européen, qui ne fut, dans le « principe, que l'opposition du parti catholique et du parti réformé [4] ». On se déshabitue de la politique à l'italienne, on se rend compte que la force réelle d'un pays à sa source « dans la prospérité de l'État, dans le commerce, dans le bon esprit public, dans le dévouement des citoyens envers le gouvernement [5] ». On sent la nécessité de protéger le faible « contre le puissant qui le deviendrait trop en s'agrandissant ». « Surveillance et bienveillance au dehors; au dedans le développement de toutes les forces par une bonne administration [6] », telle

[1] p. 190. — [2] p. 220. — [3] p. 223. — [4] p. 214. — [5] p. 216. — [6] p. 217.

est la formule en laquelle Villers résume la politique européenne à partir de la Réforme. On peut donc affirmer que la fermentation excitée en Europe par les opinions religieuses « y a suscité un nouvel ordre de choses plus heureux pour l'humanité et s'est fait ressentir jusque dans les Deux-Mondes [1] ».

Cette première partie était intéressante par la nouveauté du point de vue adopté par l'auteur; mais la deuxième partie est, sans contredit, la plus neuve et la plus approfondie, celle aussi qui eut le plus de retentissement.

Villers débute par un exposé des tendances tout à fait opposées de la Réforme et du catholicisme. La première, « fille des lumières renaissantes [2] », ne peut être que favorable à leurs progrès; elle est essentiellement savante. C'est de la science qu'elle a reçu son impulsion, « elle n'a pu se maintenir que par la science; le savoir est une affaire d'état chez les peuples réformés [3] ». L'esprit du catholicisme « est diamétralement opposé au progrès des lumières [4] ». Le protestantisme dit: « Examine et ne te soumets qu'à ta conviction [5] »; l'Eglise romaine dit: « Soumets-toi à l'autorité sans examen [6];» cette maxime du moyen âge est encore la sienne, pour autant qu'il est possible, dans notre siècle, « de retenir les esprits sur certains objets dans une entière stupidité [7] ».

C'est ainsi que le midi de l'Allemagne, l'Espagne, les Deux-Siciles, l'Irlande, sont bien en arrière des pays du Nord. « Les hommes supérieurs et à la hauteur de leur siècle » y sont « rares [8] »; on tient sous clef, dans les bibliothèques publiques, Rousseau, Voltaire, Helvétius, Diderot, etc.; des règlements interdisent la lecture des livres écrits par les *hérétiques* ou les *esprits forts*; on ne les communique « qu'à ceux qui s'engagent à les réfuter [9] ». La peur de toute idée libérale a fait inventer « l'attirail immense de censures, de prohibitions [10] » qui, de Rome, a pénétré en Espagne, en Autriche et même en France, « le pays le plus éclairé de tous les pays catholiques... où même régnait une demi-réforme sous le titre de libertés gallicanes [11]. » Ce serait « une histoire très intéressante, si elle était philosophiquement écrite, que celle de tous les livres juridiquement condamnés. On en verrait beaucoup de flétris pour avoir osé dire ce que tout honnête homme doit se faire gloire de penser. » [12]

[1] p. 230. — [2] p. 233. — [3] p. 280. — [4] p. 231.

[5] C'est bien là, en dernière analyse, le principe directeur du protestantisme, mais encore est-il un peu exagéré d'en parler à propos de Luther, qui prit l'attitude que l'on sait à l'égard de Karlstadt, Zwingli et d'autres.

[6] p. 242. — [7] p. 240. — [8] p. 237. — [9] p. 240. — [10] p. 135. — [11] p. 238. — [12] p. 239.

L'honneur de la Réformation est d'avoir brisé « toutes ces chaînes imposées à l'esprit humain » et renversé « toutes les barrières qui s'opposaient à la libre communication des pensées[1] ». Par son essence même, elle a influé « non seulement sur la liberté de penser si précieuse à l'homme », mais encore sur « la base de sa liberté civile[2] » et sur la façon de traiter les sciences exactes, religieuses ou philosophiques, parce que le principe d'examen provoque la lumière, tandis que « celui de soumission aveugle est le fauteur des ténèbres[3] ».

Rien d'étonnant dès lors, que les grandes questions civiles se soient posées et aient pu être discutées « pour la première fois dans les temps modernes[4] » ; on comprend aussi quels progrès immenses a faits la science de la législation « plongée auparavant dans une barbarie scolastique égale à celle qui régnait dans la théologie[5] ». C'est de ce moment que l'on voit les esprits se tourner « vers les sciences qui tiennent à l'économie et à l'administration des Etats[6] ». L'agriculture et l'économie de ses branches diverses[7], même les sciences mathématiques et la science militaire qui en est une dépendance ont recueilli les bienfaits de la Réformation, l'esprit philosophique et le goût des recherches ayant hâté leur développement.[8]

La théologie protestante repose sur « l'usage illimité de la raison[9] ». Pour combattre efficacement le catholicisme, les protestants furent contraints « de s'enfoncer dans toutes les profondeurs de la critique, tant par rapport aux idiomes dans lesquels étaient écrits les originaux des livres saints que par rapport aux diverses branches de l'histoire sacrée, de l'histoire ecclésiastique ». La Réforme ouvrit ainsi des voies inexplorées à l'étude de l'orientalisme, des antiquités sacrées (qui sont intimement liées avec les antiquités profanes de l'Orient) et enfin celles des langues qui en sont la clef nécessaire[10] ». Ces études ont été poussées si loin en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, que la connaissance du grec y est peut-être plus commune que celle du latin dans la plupart des pays catholiques; même, l'étude des langues est devenue si générale qu'« un protestant de la classe cultivée entend d'ordinaire deux ou trois langues européennes, outre la sienne[11] ».

Les nations catholiques « se traînent à la remorque » parce que Rome « craint plus ces études qu'elle ne les encourage » ; elle y voit des « armes dangereuses » à manier[12].

Cette ardeur aux recherches linguistiques et critiques a fait, des savants du Nord, des érudits de première valeur et,

[1] p. 241. [2] p. 234-235. [3] p. 243. [4] p. 271. [5] p. 274. — [6] p. 275. — [7] p. 276. [8] p. 288-289. [9] p. 256. [10] p. 246. - [11] p. 249. — [12] p. 249.

grâce à eux, les manuscrits précieux conservés dans les monastères ont été recherchés, déchiffrés, comparés.

La philosophie reprend une nouvelle vigueur. L'esprit philosophique est trop étroitement lié aux spéculations mystiques, aux idées sur Dieu, la vie future, la morale, pour qu'une révolution religieuse n'exerce pas sur lui une influence considérable [1]. On réétudie Aristote et l'on s'aperçoit qu'il a été mal interprété dans les siècles précédents; on découvre Platon, on commente les doctrines de l'ancienne et de la nouvelle Académie, de l'école stoïque et de l'épicurienne. Tandis que chez les catholiques la philosophie est regardée « comme une sorte de perturbatrice du repos public ou, si l'on veut, de l'apathie publique, ce qui, aux yeux de bien des gens, revient à peu près au même [2] », dans les pays protestants, au contraire, commence une période vraiment philosophique « durant laquelle l'intérêt pour les vérités d'un ordre supérieur, pour la discussion des plus hautes règles de la logique, de la métaphysique et de la morale » acquiert une activité « qu'on ne lui avait pas vue depuis bien des siècles [3] ». Les Hollandais, les Anglais, les Suisses, les Allemands du Nord se vouèrent avec succès à la philosophie [4]. Londres, Halle et Genève « furent les écoles où les Français puisèrent leur doctrine. Locke et Hume, Wolf et Bonnet devinrent nos maîtres... leurs ouvrages, fruit du sol protestant, devinrent nos ouvrages classiques et fondamentaux en philosophie. » [5]

L'esprit philosophique, depuis une vingtaine d'années, se réveille en Allemagne « plus puissamment que jamais et avec une profondeur et une énergie qu'il n'avait jamais eues depuis les beaux temps de la Grèce. C'est à l'immortel Kant qu'il doit ce nouvel essor. Kant a posé des principes, est arrivé à des résultats inébranlables qui resteront à jamais comme des points cardinaux de la pensée, comme des phares brillants dans l'obscurité des recherches métaphysiques » [6]. Si une telle philosophie a excité de ce côté-ci du Rhin un si grand enthousiasme, tandis qu'elle soulevait une si vive opposition en France, c'est peut-être parce qu'ici « on pense librement sur les objets d'une religion épurée » et que « les idées les plus nobles sur la haute destination de l'homme » y sont « universellement répandues ». [7]

En effet, l'influence de la Réformation sur l'étude de la morale « n'a pas été moins décisive que sur celle des autres

[1] p. 261. — [2] p. 266. — [3] p. 264.

[4] Bacon, Cherbury, Descartes, Spinosa, Pascal, Malebranche, Locke, Leibnitz, Wolf, Bayle, Berkeley, Hume, Bonnet.

[5] p. 267. — [6] p. 267. — [7] p. 268.

branches de la philosophie ». La morale est devenue, pour les ministres du culte protestant, « la partie la plus essentielle et presque unique de leurs enseignements devant le peuple, l'inépuisable texte de leurs discours [1]. » On ne saurait rien imaginer « de plus pur, de plus religieux, de plus sévère, de plus stoïque que la doctrine morale des écoles les plus célèbres de l'Allemagne, tant celle de Kant que celle de Jacobi [2] ». La Réforme a exercé une influence manifeste sur les mœurs; en même temps que, chez les nations protestantes, la religion était rendue plus austère et plus intellectuelle, les mœurs devenaient « plus sévères et meilleures que celles des nations catholiques [3] »; l'on comprend que les littératures qui les doivent refléter se distinguent chez les peuples du Nord par l'austérité et l'élévation des sentiments.

Des progrès aussi sensibles dans les domaines philosophique, scientifique et littéraire amenèrent de notables changements dans l'instruction. « Luther fut le premier qui sentit le besoin d'une réforme dans cette partie et qui travailla efficacement à l'opérer [4] » Après lui, l'Allemagne s'enrichit d'un grand nombre de gymnases, de lycées, d'écoles et surtout, « de plus de vingt universités dont les trois quarts protestantes. L'Angleterre en fonda trois et la Hollande cinq [5] ». Celles de la Suisse, de la Suède et du Danemark furent célèbres. Les pays catholiques, l'Italie, l'Espagne et la France, en créèrent dix-sept, mais il y a « plus de vraie lumière dans une seule université telle que Gœttingue, Halle ou Iéna, que dans les huit universités espagnoles ».

Pour ne pas se laisser trop distancer, les catholiques sentirent le besoin de réformer leur système d'instruction et confièrent cette tâche aux jésuites. Sans la Réformation, la célèbre société n'eût peut-être jamais vu le jour. Les jésuites sont, certes, supérieurs aux franciscains et aux dominicains et ont rendu de grands services à certaines parties de la littérature; mais comme ils travaillaient dans le but de faire « servir la raison elle-même et les lumières acquises à consolider un système ennemi de la raison et des lumières [6] », qu'ils retenaient, à dessein, dans l'obscurité des parties importantes de la science, qu'ils en hérissaient d'épines les avenues à tel point « qu'on n'était pas tenté de s'y engager », l'instruction donnée dans leurs écoles, très brillante, d'un côté, n'en était pas moins « une instruction partielle, incomplète et qui mettait l'esprit sur une fausse voie [7] ». Aussi, leur Ordre, « produit naturel du temps où il est né », n'est plus, pour le temps présent, qu' « une plante

[1] p. 270. — [2] p. 268. — [3] p. 299. — [4] p. 280. — [5] p. 281. — [6] p. 346. — [7] p. 343.

étrangère et superflue qui se desséchera faute de nourriture [1] »; les jésuites doivent faire « place aux enfants du nouveau siècle. » Déjà, au XVII[e] siècle, ils s'étaient fait de mortels ennemis dans la personne des jansénistes; ceux-ci « composèrent des grammaires, des livres d'éducation et de piété, des traités de logique, de morale, d'histoire, d'érudition [2] » qui rendirent « aux sciences et à notre littérature » des services inappréciables. Et Villers termine cette revue des progrès nés de la Réforme par ces mots: « Sans Réformation, point de jésuites, et sans jésuites, point de jansénistes ni de Port-Royal! » [3]

On peut donc conclure que, soit par son action directe, soit par ses réactions, « la commotion religieuse opérée par Luther entraîna les nations européennes en avant dans la carrière des connaissances de la culture intellectuelle [4]. » Dans certains domaines, il y eut, sans doute, des déficits; il n'est pas douteux qu'elle « n'ait été défavorable aux beaux-arts et n'en ait considérablement restreint l'exercice [5] » en rompant le lien qui les unissait à la religion. Mais, là encore, il faut constater que l'esprit réfléchi des protestants les a poussés, sinon à créer des œuvres d'art, du moins à « en traiter la théorie avec plus de profondeur »; à observer, à rechercher « les principes qui guident à leur insu les grands artistes [6] »; à fonder « la partie rationnelle de la critique littéraire » devenue science sous le nom d'esthétique [7]. Si les protestants ont laissé aux catholiques « l'instinct de l'art », ils en peuvent revendiquer « l'intelligence ». [8]

On accuse la Réformation d'avoir « momentanément fait rétrograder le règne de la lumière et la culture des sciences [9] » par les guerres qu'elle a suscitées. Certes, depuis l'époque des grandes invasions, « aucun événement n'avait encore provoqué en Europe des ravages aussi longs et aussi universels que la guerre allumée au foyer de la Réformation [10] »; mais, lorsque les luttes furent apaisées, on a retrouvé, « dans la meilleure

[1] p. 116.

[2] p. 350. Rappelons les noms de Lancelot, Arnaud, Tillemont, Nicole, Pascal, Sacy.

[3] p. 352. — [4] p. 361.

[5] p. 304. Villers ne le reconnaît que parce que Heeren ne cesse de le lui répéter. (Voir lettres des 2 et 14 janvier 1803.)

[6] p. 306. — [7] p. 302.

[8] Les noms de Kant, Lessing, Schiller, Hemsterhuys, Burke et Gœthe le prouvent assez. p. 307.

[9] p. 309. — [10] p. 312.

direction, dans la nouvelle activité, la liberté qu'elle avait donnée à l'esprit humain », les bienfaits solides dont on lui était redevable. Et pourquoi rejeter sur elle seule la responsabilité de ces longues guerres? La Réforme « n'était autre chose, dans son principe, que l'acte par lequel la raison se déclarait elle-même émancipée et affranchie du joug de l'autorité arbitraire [1] », « une suite naturelle et indispensable de la renaissance des lumières », et c'est parce qu'elle satisfaisait aux besoins du siècle qu'elle se propagea avec une telle rapidité. « Ce qui n'était qu'un pressentiment, qu'une idée vague, isolée dans une foule de têtes, prit une consistance, une direction fixe, parut au dehors, se communiqua d'individus en individus, et une chaîne continue lia toutes les têtes pensantes [2]. » C'est là « le mode naturel de conjuration tacite qui préside à toutes les réformations ».

Si les querelles religieuses furent fréquentes au début, les polémiques, amères et violentes, ne faudrait-il pas en rechercher la cause dans le fait que « les premiers réformateurs étaient des théologiens catholiques élevés dans le sein de l'Eglise romaine et qui en avaient apporté dans leur nouvelle doctrine la pointilleuse irritabilité [3] ?» Le véritable esprit du protestantisme « qui n'est autre que celui de l'Evangile » et le véritable esprit « de la science et de la philosophie qui n'est autre que celui de l'humanité [4] » ont déjà apaisé et apaiseront toujours plus cette ardeur querelleuse. Mieux vaut encore « disputer sur la religion que de s'accorder paisiblement à n'en point avoir ». [5]

Le bien qu'a produit la Réformation « est un résultat de l'esprit qui fait son essence, l'esprit de tolérance; les maux qu'elle a occasionnés dépendent pour la plupart des incidents dont elle fut accompagnée, de la résistance qu'on lui opposa, des motifs étrangers qu'on lui adjoignit [6] ». C'est parce que dans les pays protestants, les catholiques peuvent vivre « tranquilles et tolérés [7] » qu'il n'y a pas de raison pour qu'on ne leur conserve « le libre exercice de leur culte [8] »; c'est parce que cet esprit de tolérance n'a jamais été et ne peut pas être celui du catholicisme, que Villers laisse entendre clairement au Premier Consul que s'il veut rétablir en France une « religion tolérante [9] », ce n'est pas le catholicisme, mais la religion réformée qui doit jouir de la protection du gouvernement. Telles sont les

[1] p. 313. [2] p. 367. [3] p. 319. [4] p. 320. [5] p. 318. — [6] p. 233. — [7] p. 239. p. 191. [8] p. 199.

idées développées dans cet *Essai sur l'influence de la Réformation.*

Le mémoire terminé, Villers quitte Lubeck le 15 mars 1803 [1]. Il avait promis à Reinhard de venir à Hambourg lui remettre son manuscrit; il retrouverait là Jacobi, Poel et quelques autres amis dont l'agréable société le reposerait. Reinhard expédie l'ouvrage qui portait cette devise: « Omnia probate » [2]. Accusant réception de l'envoi, Dacier mandait à Reinhard que sur les sept mémoires envoyés, cinq venaient d'Allemagne.

Nous connaissons les sentiments de l'Institut sur la question religieuse; nous savons quelle approbation rencontrèrent auprès de ses collègues les critiques portées contre Chateaubriand par l'abbé Morellet dans ses *Observations sur Atala.* On trouvait la sensiblerie du jeune écrivain tout à fait intolérable, on n'entendait rien à son pathos; non pas que l'on fût insensible à toute émotion, mais, comme le disait l'abbé Morellet, on ne pleurait « qu'à bon escient et pour de bonnes raisons » et, si l'on s'attendrissait, l'on savait du moins « pourquoi ». Tout le fatras de « beauté poétique » du *Génie du christianisme* était bien inutile pour prouver « la vérité » de la religion. Du reste, les allusions aux « sages » — c'est ainsi que sont ironiquement désignés les philosophes — abondent dans le *Génie*, et les membres de l'Institut se sentant visés, Ginguené se fait leur porte-parole dans la *Décade philosophique* [3]. Il reproche à Chateaubriand de les accuser « d'avoir assis leur bonheur, leurs devoirs et ceux des autres, sur des bases qu'ils jugent plus solides, moins mobiles et plus universelles que des opinions religieuses ». C'est justement en cela, dit Ginguené, qu'ils ont raison, « ... dans tout Etat civilisé, dans toute grande association politique, la question est de savoir si, sans s'inquiéter de ce qui regarde la croyance qui est une affaire entre Dieu et les hommes, on ne gagnerait pas infiniment à poser sur de tels fondements l'édifice de la morale qui est l'affaire des hommes entre eux. » Il s'irrite contre cet « aveugle et passionné jeune homme » qui, aux

[1] D'après un calendrier qui se trouve dans les manuscrits de Hambourg, nous voyons que Villers commença la seconde partie de son *Essai* dans les premiers jours de février; le 28 du même mois il le terminait: c'est dire avec quelle assiduité il y travailla. C'est dans le courant du même mois, qu'il recevait de Heeren la nouvelle que la seconde classe de l'Institut — celle qui avait ouvert le concours — était supprimée et qu'on devait réorganiser l'Institut. Cela le tourmenta quelque temps, car il craignait qu'il ne fût pas donné suite au concours. (Heeren à Villers, 13 février 1803.)

[2] Parole de saint Paul. L'ouvrage fut expédié le 1er germinal.

[3] Trois articles: nos 27, 28 et 29 de l'an X.

« vers républicains de Corneille » préfère les « institutions guerroyantes » de la chevalerie, pour laquelle il éprouve une « incurable » admiration et qui finit « par considérer comme une passion le christianisme lui-même ». Ginguené et ses collègues ne comprennent rien au succès d'un livre qui leur semble si déraisonnable [1] ; aussi, lorsqu'il s'est agi de décerner les prix décennaux, passa-t-on sous silence Chateaubriand et son *Génie* [2]. On en veut à cet écrivain d'avoir aidé à réintégrer une religion aussi intolérante, d'avoir rassemblé, comme dit l'abbé de Pradt, un « museum religieux dans lequel le plaisir entrait, pour ainsi dire, par les sens, comme il entre par les yeux dans un salon de peinture ».[3]

Dès lors, nous pouvons prévoir la décision que prendra le

[1] Ils ne sont pas les seuls! M. Lemaître, armateur à Dieppe, écrivait à Villers le 17 juillet 1806: « Ce livre m'a appris que le grand nombre des éditions n'est pas toujours une règle certaine pour apprécier le mérite d'un ouvrage. Celui-ci en a beaucoup; néanmoins je n'ai jamais pu en achever la lecture. La doctrine que l'auteur y expose m'a paru si fort contraster avec celle de Jésus-Christ que le livre m'est tombé des mains...» Haffner, professeur à Strasbourg, dit: « L'ouvrage de M. de Chateaubriand a fait trop de bruit pour qu'il n'ait pas dû exciter mon attention. Il aurait dû l'intituler Génie du catholicisme, car c'est une méprise assez singulière et presque impardonnable d'envisager et de faire passer comme génie et esprit du christianisme, des dogmes, des rites, des superstitions absolument étrangères à la doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres, de confondre avec le christianisme tout ce qui, par le laps des temps, s'est introduit dans le sein de la société chrétienne et a contribué à altérer la simplicité et la pureté primitive de la foi. M. de Chateaubriand s'attache surtout à prouver que le christianisme est poétique, qu'il est favorable aux arts, etc. C'est bien là de quoi il s'agit lorsqu'il est question des vérités les plus grandes et les plus importantes, et qu'est-ce que cela prouverait, si le christianisme était beaucoup moins favorable aux arts que les religions du paganisme? A mon avis, cela ne pourrait pas lui faire le moindre tort. On pourrait même poser en principe que plus une religion est favorable aux poètes et aux artistes, plus aussi elle est une religion imparfaite, car une pareille religion parlera de préférence aux sens et à l'imagination, tandis que la religion véritable étant toute morale et spirituelle, doit s'adresser principalement à l'entendement et au cœur. Ce n'est pas sur les choses visibles, mais sur les invisibles qu'elle doit porter notre attention. Cela pourrait former un bel argument contre le catholicisme dont la pompe et les cérémonies absorbent les trois quarts et demi de l'attention des fidèles. Une apologie du christianisme qui nous dit: Voyez donc toutes ces processions, ces confréries, ces litanies, etc., comme cela est touchant, etc., est bonne pour des enfants... »

[2] Il est vrai qu'on ne parla pas davantage de Mme de Staël et de son livre *De la littérature*, mais la raison est tout autre. Qui eût osé montrer la plus légère sympathie pour cette femme qu'exécrait Napoléon?

[3] Cet « épicurien » à l'imagination catholique, dira Sainte-Beuve, a le don d'horripiler les membres de l'Institut. (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, Sainte-Beuve, tome I, p. 343.)

jury [1] chargé de couronner le meilleur mémoire sur l'influence de la Réformation. Pour répondre aux attaques de Chateaubriand, de Fontanes et du parti catholique tout entier, il donnera le prix à une apologie, sinon brillante, du moins enthousiaste et savante de la Réformation et de la philosophie. Il ne laissera pas échapper cette occasion de prendre une éclatante revanche et de montrer combien l'alliance que Bonaparte avait conclue avec le pape était peu approuvée des intellectuels. Cette décision prouvera au chef de l'Etat que, dans la pensée de l'Institut, le protestantisme seul est capable d'assurer la liberté politique et la liberté de conscience qui permettront aux sciences et aux lettres de progresser et de rendre à la France l'hégémonie intellectuelle en Europe. Nous trouvons la confirmation de cette idée dans le rapport sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne [2]: « On se rappelle, dit Ginguené, que c'est au jugement de cette classe qu'il (l'Essai de Villers [3]) remporta le prix proposé, dans l'ancienne forme de l'Institut, par la Classe des sciences morales et politiques. Et l'ancienne classe et la nouvelle doivent se féliciter du brillant et utile effet de ce concours, qui a ramené les esprits sur des questions favorables au progrès des lumières et de la raison, but le plus honorable qu'une compagnie littéraire puisse se proposer dans ses travaux. » [4]

Villers n'avait pas osé espérer un pareil succès; au moment d'envoyer son mémoire, il manifestait la crainte que les « circonstances » ne lui permissent pas d'obtenir le prix; il entendait

[1] Le jury était composé de MM. Levesque, Gerrau-Combre (sénateur), Toulongeon, Bitaubé, Camus-Pastoret. Le bureau, c'est-à-dire, Silvestre de Sacy, président, Laporte-Dutheil, vice-président, s'adjoignit à la commission. Le secrétaire perpétuel, M. Dacier, retenu au Tribunat, ne put assister à la séance. Tels sont ceux qui accordent à Villers les honneurs du concours. Nous serons loin d'éprouver l'étonnement de Benj. Constant qui, après lecture du mémoire, note dans son journal: « Ce qui est inexplicable, c'est que l'Institut l'ait couronné, car c'est l'ouvrage le plus hostile contre le catholicisme qui se soit peut-être jamais publié. » (*Journal intime.*)

[2] Rapport du 1er juillet 1808.

[3] Villers avait dédié à l'Institut (Classe d'histoire et de littérature ancienne) la IIIe édition de l'*Essai sur l'influence de la Réformation.*

[4] On lit dans la *Décade philosophique* du 12 octobre 1804, à propos de la mise en vente du discours de M. Leuliette, professeur de littérature à l'Ecole centrale de Seine-et-Oise: « En proposant l'importante question qui fait l'objet de ce discours, l'Institut national a fait assez voir par sa manière même de l'énoncer, qu'il admettait comme une vérité établie l'influence de la Réformation sur les lumières et sur le sort des nations européennes, et qu'il ne demandait aux concurrents que d'en déterminer avec précision tous les détails. »

par là, non pas une disposition de l'Institut favorable au catholicisme, mais bien plutôt l'antipathie qui régnait en France, aussi bien à l'Institut que dans les milieux gouvernementaux, contre les idées allemandes. Heeren l'entretenait dans cette crainte: « Vous avez raison, mon ami, vous devez vous cacher. En faisant l'éloge des Allemands, même en les citant, on vous devinerait et cela suffirait pour vous faire perdre le prix. Vous connaissez mieux que moi le goût dominant à Paris. »[1] Reinhard, plus optimiste, est certain que la voix du « vieux réformateur » ne se perdra pas dans le désert, bien au contraire, elle sera entendue des « nouveaux convertis[2] ». Il voyait juste en escomptant un succès, mais il avait tort de croire que les nouveaux convertis en feraient les frais. En effet, la réaction catholique est si forte qu'il ne reste plus aux partisans des théories du XVIII[e] siècle, pour se défendre contre elle, que le protestantisme, et encore, comme le remarque Benj. Constant, « en voilant le libre examen ».[3]

Le 12 ventôse, an XII (3 mars 1805), Silvestre de Sacy informe Villers que son ouvrage a obtenu le prix. Tous les amis sont enchantés; Dacier, Grégoire même, accourent pour complimenter le lauréat. Fauriel, qui passe quatre fois chez lui sans le trouver, lui écrit[4]: « J'avais besoin de vous féliciter du succès et de la justice que vous venez d'obtenir à l'Institut.... Il n'y a pas de moment où ce succès ne fût honorable et utile, mais dans le moment actuel, tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la raison et de la moralité humaine, outre la reconnaissance que mérite un grand service, vous en doivent encore beaucoup pour l'à-propos de ce service. »[5]

Le vendredi 2 germinal, an XII (23 mars 1805), la Classe d'histoire et de littérature ancienne décernait à Villers le prix en séance publique et donnait deux mentions honorables, l'une à M. Maleville, l'autre à M. Leuliette.

[1] Heeren à Villers, Gœttingue, le 14 janvier 1803.

[2] Isler, p. 340.

[3] *Journal intime*, p. 66.

[4] Paris, 18 ventôse, an XII (9 mars 1805).

[5] Fauriel continuait:

« Permettez-moi de me compter au nombre des personnes pour lesquelles le plaisir de connaître un ouvrage inspiré par de nobles motifs et digne de ces motifs, sera augmenté par le plaisir d'en connaître et d'en aimer l'auteur. J'en serais charmé, quand il en sera temps, d'en faire un extrait aussi long que le permettraient les bornes de nos journaux les plus étendus, et j'aurais quelque droit à ce travail, s'il suffisait pour cela d'étudier avec attention et avec affection votre ouvrage et de désirer vivement de faire partager les sentiments de reconnaissance, d'estime et d'intérêt avec lesquels je suis persuadé d'avance que je le lirai. »

Sur les sept mémoires soumis à l'examen de l'Institut, un seul, celui de Maleville, envisageait la question au point de vue catholique; il était bien difficile de refuser une mention à son auteur, fils d'un jurisconsulte éminent et représentant du parti en faveur. M. Maleville soutenait que la Réformation avait arrêté « les progrès des sciences et des arts », et s'était ingénié à « réfuter » tous ceux qui prétendaient qu'il était résulté quelque bien de la révolution religieuse du XVI^e^ siècle.

L'Institut se hâte de corriger cette condescendance presque forcée en accordant une seconde mention à un discours de tendance philosophique, conçu dans un esprit encore plus libéral que celui de Villers; peut-être même son auteur, M. Leuliette, aurait-il eu le prix s'il avait développé davantage son mémoire et s'il avait eu une connaissance plus approfondie des événements [1]. Dans un résumé rapide et bien écrit, il retraçait « les résultats sensibles de l'importante révolution » religieuse et parlait avec éloge de la philosophie qui avait rendu aux esprits assez de largeur pour qu'il fût possible d'étudier avec impartialité ce grand mouvement et permis à la première des institutions littéraires, « malgré les efforts d'une secte qui travaille à faire rétrograder l'esprit humain », d'en proposer l'étude. Il blâmait « ces défenseurs religieux du XI^e^ siècle » qui « ne condamnent que les plaisirs de l'intelligence et sont très favorables aux plaisirs des sens ». Il n'avait pas assez de mépris pour ces « apostats de l'ancienne philosophie, athées avec d'Alembert, sceptiques avec Voltaire, n'ayant point d'opinion qui leur soit propre, cherchant une réputation de coterie », auprès desquels « les poètes les plus obscènes trouvent grâce et protection », tandis que « la moindre observation philosophique est un attentat inexcusable ». Ce discours est une attaque contre le parti catholique qui « viole les lois sociales » en insultant à la doctrine réformée, « base de la croyance de huit millions de Français ». [2]

Villers fait immédiatement imprimer son mémoire; le volume fit sensation et provoqua des discussions parfois très acrimonieuses. Notons les critiques auxquelles il donna lieu.

[1] M. Leuliette reconnaît dans la Préface de son ouvrage que la langue allemande lui est inconnue, et bien qu'il eût depuis longtemps sur Luther une opinion des plus favorables, il n'avait « point fait de ses écrits et de ses travaux une étude particulière ».

[2] Des sept mémoires (dont un en allemand) remis à l'Institut, cinq ont été publiés, ceux de Villers, de Maleville, de Leuliette, de M. Ponce, tous quatre à Paris; celui de M. Descôtes, ministre de l'Eglise française réformée de Kirchheim-Polanden, à Gœttingue.

Otto [1] ministre de France à Munich, homme fort instruit et d'un rare désintéressement, prétend que jamais ouvrage n'a fait sur lui « une impression plus profonde et plus agréable, qu'il devait faire époque dans un siècle où l'on a tant déraisonné sur ce qu'il y a de plus raisonnable au monde, l'influence de la religion sur les affections morales, le bonheur, la dignité et même la propreté des peuples, cette propreté qui semble être le symbole de la pureté de l'âme ». « Vous avez, dit-il[2], rassemblé dans un petit volume les matériaux d'une bibliothèque et j'applaudis du fond de mon cœur à l'intention que vous avez de leur donner un plus grand développement dans une Histoire générale. Dès lors le métal brut des mines allemandes sera façonné par la main habile d'un artiste français et vous aurez rendu un double service à vos compatriotes. » Il est heureux, dans un moment où l'on soutient le contraire, que Villers ait prouvé que « la philosophie et la religion ne sont rien moins qu'incompatibles » et déclare que les déclamations de tout un parti contre la philosophie « sont aussi absurdes que l'étaient celles des écrivains du dernier siècle contre le christianisme ».

Malgré « la cruelle circonstance dans laquelle » Benj. Constant se trouve « par le malheur d'une personne » qu'il « chérit tendrement[3] », il ne veut pas tarder plus longtemps à exprimer « le triple plaisir » qu'il a eu, « celui de lire cet écrit si sage, si ferme et si plein de connaissance, celui de penser que l'Institut a osé être juste, celui enfin de voir » que Villers ne l'avait pas oublié. Voici ce que nous trouvons dans son *Journal intime* [4] « J'ai lu un discours de Villers sur la Réformation. Il est excellent, sauf le style qui est souvent commun et quelquefois incorrect et étranger, ce qui vient du séjour de Villers en Allemagne. Mais il est plein de faits, de connaissances, d'idées. Et tout y est présenté avec brièveté, clarté et force. »

Dans toute l'Europe intellectuelle, on sut gré à l'Institut d'avoir osé exprimer si franchement son opinion. La *Gazette d'Iena* disait en 1804: « Honneur et gloire à l'Institut national de France qui a proposé un tel sujet de prix! Honneur et gloire à la Classe qui, en 1804, à couronné un tel ouvrage! » [5]

[1] Louis-Guillaume Otto, comte de Mosloy.

[2] Lettre du 2 messidor an XII (21 juin 1804).

[3] Genève, 6 prairial an XII (26 mai 1804). Il venait d'annoncer à Mme de Staël la mort de M. Necker.

[4] p. 25.

[5] *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, par Bégin.

Heeren, qui a suivi avec tant de sollicitude le travail de Villers, écrit à celui-ci : « J'avais déjà reçu cette nouvelle par les gazettes et même par une lettre de Silvestre de Sacy, quand elle me fut confirmée par la vôtre. Certes, l'Institut en vous accordant le prix s'est honoré lui-même en donnant un grand exemple qu'une société doit s'élever au-dessus de tous les préjugés. » [1]

Enfin, Oelsner, un Allemand établi en France, déclarait que le livre de Villers deviendrait « un vaste centre d'action d'où jaillira la lumière », qu'il ferait époque, « non seulement en France, mais en Europe » ; il reconnaissait toutefois que ses « énoncés aussi vrais et aussi justes qu'ils sont hardis », lui susciteraient de nombreux adversaires.

En France, toutes les familles protestantes lisent l'ouvrage avec attention. Les orthodoxes ne sont pas toujours d'accord avec l'auteur, mais ils admirent cet éloquent plaidoyer en faveur de leur religion et espèrent qu'il exercera sur les événements une influence favorable au protestantisme. La correspondance échangée entre M. Lemaître [2] et Villers nous fournit d'utiles indications sur l'opinion des milieux protestants français. M. Lemaître a été très vivement intéressé par la IIe partie de l'*Essai*, traitant du progrès des lumières ; il est si émerveillé des « profondes connaissances des théologiens protestants de l'Allemagne dans l'exégèse et l'hermeneutique » qu'il demande à Villers si les ouvrages dont il parle sont traduits en français. Telle est l'origine de cette correspondance dans laquelle nous voyons un armateur français donner à l'ancien étudiant de Gœttingue plus d'une indication précieuse [3] pour la réédition de son livre. Comme beaucoup de protestants, M. Lemaître est choqué des éloges accordés par l'auteur à certains écrivains du XVIIIe siè-

[1] Heeren à Villers, le 28 avril 1804.

[2] M. Lemaître, qui habite Dieppe, est le descendant d'une vieille famille protestante. Armateur de profession, il consacre ses loisirs aux lettres et aux sciences, surtout à l'étude de la religion et de l'histoire religieuse. Il suit les progrès de la théologie allemande autant que le lui permet son ignorance de la langue. Il ne connaissait pas Villers, mais admirait beaucoup l'*Essai* sur la Réformation. Il écrit à l'auteur tout le bien qu'il pense de son livre et lui demande, en même temps, si les œuvres de Sunler, Plank, Henke, Spittler, Thym et Paulus ont été traduites en français. Profondément croyant, il tient cependant la liberté d'examen pour un droit sacré, il la veut pour chacun et ne croit pas que les controverses et les subtilités théologiques puissent nuire à la paix de l'âme et à la foi. (Voir sur François-Joseph Lemaître une très intéressante notice parue dans la *Revue chrétienne*, tome VI, 1897.)

[3] C'est ainsi que la note sur Erasme parue dans la troisième édition est écrite sous son inspiration.

cle, Helvétius, Diderot, Rousseau, Voltaire, Bayle, entre autres [1] ; Villers devrait aussi se dispenser de citer, dans la prochaine édition, Juste Lipse, Jurieu, Bolingbroke. Villers ne peut se résoudre à tant de suppressions ; s'il fait à son conseiller le sacrifice d'Helvétius et de Diderot, il maintient les autres. « Ces mêmes hommes qui sont tombés dans de très funestes erreurs, ont beaucoup de côtés estimables et je n'ai pas cru devoir les condamner si sévèrement. » [2]

D'autres parmi les protestants, des jeunes gens surtout, ont pour l'ouvrage une admiration moins mélangée. Ils ont horreur des cérémonies brillantes du catholicisme, « des froids argumentateurs qui, couverts du manteau auguste de la philosophie, ne répandent le doute sur toutes les opinions que pour... asservir aux leurs », et « des doctrines licencieuses » qui sont à l'ordre du jour. La lecture de l'*Essai* leur « inspire une ardeur nouvelle pour l'étude de la science de l'homme ». « Ils admirent l'homme courageux qui, dans la situation actuelle, disait ce que le XVIII[e] siècle eût pu produire, en montrant ce que le XVI[e] avait préparé. » Ils ressentent une « grande confiance » pour Villers qui « à une époque de station et même, sous plus d'un rapport, de rétrogradation, consolait le philanthrope du présent en lui faisant entrevoir pour ses descendants un avenir d'illustration et de bonheur [3] ». Ce fut pour Villers un beau jour que celui où il eut conscience qu'il avait gagné la jeunesse à sa cause.

Passons maintenant en revue les critiques des journaux.

Le 26 germinal, an XII [4], paraît dans le *Publiciste* une analyse assez bien faite de l'ouvrage. Comme Villers, l'auteur admet que la Réformation a donné « l'essor à la liberté de penser » et familiarisé les esprits avec « des idées plus libérales ». Il constate que cette liberté, « loin d'être gênée par les souverains protestants les plus absolus, a été au contraire favorisée par eux » ; ils n'ont pas craint que « les supériorités de lumière, d'industrie et d'activité que leurs peuples ont si incontestablement sur la plupart des pays catholiques » ne fussent nuisibles à leur

[1] Il mettrait à leur place Turretin, Ch. Bonnet, Reinhard, Abbadie, Denis et Jacques Godefroi, Jean-Gottlieb Heineccius, Basnage, Saurin, Lapiacette, etc., qui « ont développé la doctrine du Sauveur dont ils ont fait briller la divinité en faisant voir sa beauté dans l'Evangile lui-même, sans l'offusquer par les commentaires plus ou moins ténébreux des conciles et des docteurs. »

[2] Lettre du 12 novembre 1807.

[3] Henri Romécourt, 17 nivôse, an XIII (7 janvier 1805).

[4] 16 avril 1804.

puissance. L'auteur fait quelques restrictions touchant la forme de l'ouvrage; il regrette que Villers ait oublié que « les gens de lettres doivent rendre l'instruction populaire et ne pas craindre de paraître superficiels parce qu'ils auront voulu être facilement compris ». Il blâme l'emploi des mots *exégèse* et *archéologie*. Pourquoi ne pas dire: explication et science des antiquités? Si les Allemands aiment « ce luxe érudit », M. de Villers aurait dû se rappeler « que le génie de la langue et de la littérature françaises est de dégager les idées de tout cet appareil de mots savants qui n'y ajoutent rien et qui, en effarouchant les lecteurs ordinaires, empêche les bons livres d'être goûtés par eux ». Il trouve enfin que l'ouvrage contient « trop d'idées, trop de faits, trop de détails ».

Quoique bien disposés en faveur de Villers, les rédacteurs du *Publiciste* ne crurent pas pouvoir se rallier tout à fait à cet article élogieux et ajoutèrent cette note qui en dit long sur la crainte que l'on avait de se prononcer trop ouvertement: « Nous déclarons que nous n'adoptons pas toutes les opinions qui sont énoncées et indiquées dans cet extrait dont l'auteur n'est pas attaché à la communion catholique. »

Dès que son livre fut imprimé, Villers en adressa un exemplaire à Fauriel afin que celui-ci en rendît compte, selon sa promesse[1]. L'enthousiasme que marquait la première lettre de Fauriel s'est apaisé à la lecture du livre; ce philosophe ne partage pas toutes les opinions de son ami et entrevoit la question d'un point de vue beaucoup plus scientifique; il n'éprouve pas, pour la doctrine de Luther, cette sympathie religieuse qu'a ressentie Villers. Fauriel reste philosophe pur, tandis que Villers a subi d'une façon indéniable l'influence de Jacobi et de son cercle. Fauriel admire le plan de l'ouvrage, la façon précise avec laquelle l'auteur a voulu délimiter la question, mais Villers lui semble s'être écarté parfois « de la règle qu'il s'est prescrite à lui-même » et l'exactitude historique en souffre. Cependant, le différend porte sur une question plus fondamentale.

Villers, se souvenant des principes qu'il avait émis dans son *Essai sur la philosophie de Kant*, distingue dans la religion « l'esprit » et « les formes », « organes » de cet esprit[2]. Pour

[1] Sainte-Beuve parle assez longuement des relations de Villers et de Fauriel dans son tome IV des *Portraits contemporains*, p. 172 à 177.

[2] « L'amélioration que, sans cesse, l'homme ambitionne pour ses institutions, tant politiques que religieuses, consiste à les rapprocher et à les maintenir le plus près qu'il lui est possible de l'esprit particulier qui fait leur essence. Les formes extérieures, dont elles sont revêtues, ne sont jamais tellement convenables à leur esprit qu'elles en permettent le jeu et l'accom-

lui, la corruption de la religion a comme causes, la prééminence des « formes », « un agrégat monstrueux,... une surcharge d'éléments étrangers » qui étouffent « l'esprit inaltérable, éternel » de la religion. Fauriel était bien d'accord avec Villers sur ce point; ennemi des grossières superstitions, il s'était, au début de son article, élevé avec indignation contre ceux qui, au commencement du XIXe siècle, « nouveaux Tetzels », les défendaient encore et voulaient les faire revivre; mais, à son avis, Villers n'entrevoyait qu'un côté de la question, car, si la superstition

plissement tout entier. Il n'arrive que trop souvent que les rouages embarrassés de la machine suspendent et rendent irrégulière l'action du premier ressort. Ce qui soumet toutes les institutions humaines à cette duplicité discordante, est la nature même de l'homme, lequel est un composé d'un esprit et d'un corps étroitement unis. Contenue et comme entravée par les organes corporels qui lui sont donnés pour sa manifestation, l'intelligence ne peut librement déployer l'exercice de sa pensée, ni la produire aussi éthérée qu'elle l'a conçue. Il faut que cette pensée, pour agir et se rendre perceptible au dehors, s'allie à un corps à qui elle donne son empreinte, et qui a cours au lieu d'elle. De là vient, par exemple, l'extrême importance du langage, relativement à la faculté de penser, et comme il est vrai, en ce sens, que sans langage, nous serions inhabiles à combiner nos idées. Ainsi, toute institution à l'usage de l'homme, doit être munie d'un corps, d'une forme physique et sensible. L'esprit de toutes les religions, sans doute, est originairement le même, ainsi que celui de tous les gouvernements. L'un consiste à reconnaître, comme lois imposées par Dieu même, les lois morales et les règles de devoirs qui sont gravées dans tous les cœurs humains; l'autre, à assurer à tous les membres de la société l'exercice de leurs droits naturels Mais que serait-ce qu'une religion, que serait-ce qu'un gouvernement qui s'en tiendrait à cette simple pensée, qui ne serait qu'un pur esprit? — Ce ne serait point une machine organisée et capable d'action dans le monde de l'homme; ce ne serait point une institution humaine. Pour le devenir, il lui faut une forme extérieure, des organes, une consistance visible et matérielle. Cependant, l'esprit inaltérable, éternel, qui forme l'âme de ces institutions, demeure toujours ce qu'il a été, toujours semblable à lui-même. Il n'en est pas ainsi des corps, de la forme extérieure. Celle-ci, soumise à l'influence du monde physique, des passions humaines, variable, périssable, se modifie au gré du hasard et des événements. A mesure que sa configuration change, que ses organes se roidissent, s'épaississent, se surchargent, l'esprit oppressé et contraint perd son action et sa direction primitives: quelquefois étouffé sous un agrégat monstrueux, il cesse tout à fait de se manifester: le fantôme n'a plus de vie, plus de souplesse; il n'a plus que la roideur et la pesanteur de la mort. Ainsi, l'esprit si pur et si sublime du christianisme, à qui ne convenait qu'une forme aussi pure et aussi simple que lui, fut successivement étouffé pendant une longue suite de siècles, jusqu'au XVIe, par une continuelle surcharge d'éléments étrangers, qui avaient dénaturé son action et en avaient peu à peu fait un corps informe, d'où sortaient tous les maux que les erreurs et les passions peuvent produire. Ainsi l'histoire, dépositaire d'une funeste expérience, nous fait voir que presque toujours les constitutions politiques, établies pour maintenir le droit naturel parmi les peuples, dégénèrent à la longue et finissent par s'embarrasser d'une masse ennemie et de la liberté et du salut public. Pour cela, s'est établi assez généralement parmi ceux qui réfléchissent sur le sort des nations, cette opinion, toujours confirmée par l'événe-

existe, son opposé, la *mysticité*, se manifeste aussi, et toutes deux, bien que d'une manière différente, dénaturent la religion. Fauriel posait à Villers cette série de questions: « Les dogmes extravagants, les fables ridicules, n'appartiennent-ils pas à l'esprit plus qu'à la forme d'une religion ? ou du moins, ne peuvent-ils pas agir sur cet esprit et le corrompre sans le secours d'aucune forme extérieure; et dès lors, n'y a-t-il pas lieu à la réformation dans un cas inverse à celui admis exclusivement par l'auteur? Un système religieux ne peut-il pas être très absurde avec des formes extérieures très simples? L'attachement exclusif au matériel des religions caractérise-t-il exactement la superstition et peut-il y avoir superstition sans l'influence des opinions, des idées et des sentiments? La mysticité que le C. Villers regarde comme l'opposé de la superstition est-elle autre chose que la superstition raffinée des imaginations vives auxquelles manque le contre-poids du jugement? »

ment, qu'un gouvernement démocratique dans le principe, se transforme successivement et tôt ou tard en oligarchie et finit par dégénérer en despotisme. Et voilà d'où naît à certaines époques le besoin généralement senti par toutes les âmes droites et désintéressées, de réformations dans les grands établissements humains. La forme extérieure n'est en général que trop racalcitrante, à l'esprit. Qu'est-ce, lorsque, n'ayant plus nulle harmonie avec lui, elle le contraint, l'oppresse, le paralyse? Il faut à la fin qu'il éclate, qu'il s'échappe d'un corps, lequel ne lui offre plus les organes qui doivent seconder son développement. Les hommes qui tous, plus ou moins, trouvent en eux-mêmes la notion claire et le type de cet esprit, s'irritent contre l'orgueilleux et nuisible colosse, le brisent dans leur indignation, s'efforcent de recueillir la flamme sainte qui y était cachée; légère et vacillante, ils ne peuvent la saisir; il faut qu'ils la renferment de nouveau dans un vase, ouvrage de leurs mains, qu'ils l'unissent à une nouvelle forme sensible. Ainsi, après avoir détruit le vieil édifice de la communion romaine, il fallut aux chrétiens séparés d'elle la confession d'Augsbourg, et d'autres semblables codes; après la destruction de la monarchie en France, il fallut fixer l'esprit du gouvernement et celui des droits naturels de l'homme dans les formes positives d'une nouvelle constitution. » *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, p. 24 à 29, édit. de l'an XII, 1804. Nous lisons quelques pages plus loin: « Remarquons encore que la forme extérieure des institutions religieuses étant la partie de ces institutions qui correspond immédiatement aux sens de l'homme, et qui par là se marie à ses passions ; au contraire, que l'esprit qui anime ces institutions étant ce qui correspond directement avec son intelligence, il en résulte : 1° que plus une société est composée d'hommes ignorants, sensuels et dévoués à la matière, plus il faudra à cette société de pratiques extérieures, de préceptes purement cérémoniels dans son culte: et l'attachement passionné, qui naît par les sens pour un tel culte, peut se porter à un accès où il brave toutes les atteintes, même de la raison la plus convaincante. Et 2°, que plus une réunion d'hommes est éclairée, plus les facultés intellectuelles y sont cultivées par préférence aux sens, plus l'esprit et ses autres institutions est resté pur, moins aussi elle pourra souffrir la surcharge dans la constitution de son culte, et plus elle se montrera disposée à une réformation dans cette partie. » (op. cit., p. 32-33.)

On reconnaît, à ce questionnaire serré, le disciple des philosophes du XVIIIe siècle. Fauriel reproche encore à Villers d'être allé beaucoup trop loin en admettant que l'existence des Etats-Unis d'Amérique était « une suite immédiate » de la Réformation. Puis, le tableau qu'il a tracé de Genève, « avec une sorte de prédilection », présente « quelques rapprochements un peu forcés et quelques observations où l'auteur paraît s'être écarté de la sévérité de l'histoire[1] ». Villers aurait dû aussi accorder plus d'attention à la rivalité des sectes protestantes entre elles et avec le papisme; il serait arrivé à cette conclusion, que « l'idée de la tolérance religieuse est née en Europe d'un sentiment vague de l'injustice de la domination légale d'une religion sur une autre et de l'observation journalière et positive des inconvénients politiques d'une pareille domination ».

Dans les « Conjectures » qui terminent la Ire partie, pour mieux faire sentir tous les bienfaits nés de la Réforme, Villers esquisse une histoire de l'Europe, telle qu'elle aurait pu se dérouler si cet événement n'avait pas eu lieu. Selon lui, l'empereur et le pape eussent continué leurs disputes jusqu'à ce qu'ils se fussent mis d'accord pour faire de la sainte inquisition l'instrument de l'asservissement des peuples; ils eussent « entretenu encore pour quelques siècles sur le sol européen la superstition, l'esclavage politique et l'esclavage de la pensée[2] ». Seule, la Réformation « pouvait mettre une digue à ce torrent » et atteindre à la fois « les deux ambitieux qui aspiraient à donner des fers à l'Europe ». — Fauriel croit que la question était susceptible d'une solution contraire. Certes, les abus de pouvoir auraient continué, comme par le passé, mais ils auraient cédé à la longue devant « un degré de plus d'instruction et de lumière, degré que... nul obstacle ne pouvait empêcher ». On aurait ainsi passé sans secousse, du siècle des ténèbres et de l'injustice au siècle des lumières et de la philosophie. Ce changement aurait été plus lent, mais on aurait évité les guerres de religion, les plus cruelles de toutes, les plus désastreuses au point de vue de l'avancement des « lumières ».[3]

[1] Qu'aurait dit Fauriel de voir, quelques années plus tard, l'un des premiers historiens, Michelet, intituler un des plus vibrants chapitres de son *Histoire de France*, « L'Europe, sauvée par Genève. » ?

[2] p. 93.

[3] Tous les rédacteurs de la *Décade* n'étaient pas aussi certains que Fauriel que la superstition se fût dissipée d'elle-même devant les « lumières ». Dans le numéro du 12 octobre 1804, on lit ce passage: « ... il faut remarquer que depuis plus d'un siècle avant Luther, les meilleurs esprits travaillaient de toutes leurs forces à réformer les abus de l'Eglise par des moyens doux et pacifiques; qu'ils n'étaient parvenus à rien et, qu'au con-

Villers ne s'attendait pas à une critique aussi serrée de la part de Fauriel et pensait être mieux soutenu par la *Décade*. N'est-il pas déjà en butte aux attaques violentes du *Mercure*, du *Journal des Débats* et de toutes les gazettes du parti catholique? Quand la réaction s'affiche si ouvertement, est-il nécessaire qu'un ami « des lumières » joigne ses critiques à celles du clan adverse?[1]. Qu'y a-t-il à reprendre au chapitre réservé à Genève? Villers, se gardant bien de juger le protestantisme au point de vue théologique, n'a envisagé le rôle de cette ville qu'au point de vue historique et, il est indéniable que le mouvement de réforme parti de Genève a été l'un des plus grands mouvements d'émancipation spirituelle et morale, religieuse et sociale qui se soit produit dans le monde; Villers l'estimait plus important, parce que plus général, que celui de la Révolution. A ce titre, tous ceux qui désirent ardemment l'affranchissement de la conscience et de la science ne doivent-ils pas, sans restriction, admirer l'œuvre de la Réforme, celle de Calvin comme celle de Luther? Avant la Révolution, la Réforme a sauvé la liberté en Europe; c'est d'elle qu'est venu cet élan qui a poussé toujours plus en avant, toujours plus haut, les nations protestantes et les a mises à la tête de la civilisation.

Fauriel prétend que la liberté religieuse est une conséquence des injustices des religions d'Etat et parle de l'intolérance des sectes protestantes. Certes, les hommes sont intolérants et, au début, de violentes querelles entre les différentes sectes ont éclaté, mais elles se sont apaisées à mesure que l'on a mieux pénétré le « véritable esprit de la Réforme » dont l'essence même est la tolérance universelle. Quelle erreur de penser que les « lumières » eussent pu, par leur seule force, vaincre la puissance de l'empereur et du pape ligués pour asservir leurs sujets! Le mécontentement n'aurait cessé de grandir sous l'oppression continue de Rome, mais il n'en serait résulté que des

traire, le mal empirait; que trois conciles assemblés presque coup sur coup à Pise, à Constance et à Bâle pour opérer légalement la réforme tant désirée, avaient été tour à tour également frappés de nullité. Après tant d'infructueux essais, il devait paraître assez évident que les mesures de lenteur et de temporisation étaient insuffisantes. »

[1] Tout récemment, un discours un peu libéral de l'évêque de Coutances avait mis le feu aux poudres et donné naissance à de violentes diatribes dans les journaux ultramontains. (Voir *Journal des Débats* du 24 janvier 1804.) N'avait-on pas vu encore la dévote Mme de Genlis, fervente admiratrice du siècle de Louis XIV, proclamer dans la *Duchesse de la Vallière*, roman si apprécié par la bonne compagnie, que la révocation de l'édit de Nantes était une mesure conforme aux principes de la morale et de la politique?

soulèvements partiels. Un événement d'intérêt général, assez puissant pour émouvoir profondément les consciences, était seul capable de briser cette chaîne d'esclavage; il fallait qu'un tel événement se produisît pour grouper les mécontents et les conduire à l'assaut de la Rome papale. Les « lumières » n'eussent rien fait à elles seules; leurs partisans sont trop amis de la paix, témoin Erasme.

Enclin à voir dans les critiques une intention malveillante, Villers ne cache pas l'impression pénible que lui causent les restrictions de son ami. Celui-ci l'apprend et, comme il devait publier un second article sur le même sujet dans le numéro suivant de la *Décade*, il renonce à le faire paraître, malgré les instances qui lui sont faites et en informe Villers.[1]

Villers répondit à la lettre de Fauriel:

« Ce n'est point de votre bienveillance et de l'amitié personnelle que vous m'accordez, mon cher Fauriel, que j'ai jamais

[1] Il écrit à Villers le 17 floréal, an XII:

« J'ai appris, mon cher Villers, que vous étiez mécontent, sinon de ce que j'ai dit de votre ouvrage, du moins, de mes dispositions à votre égard. J'en ai (été) affligé et surpris. Il y a dans votre livre des choses très bonnes et très utiles qui en font aimer et estimer l'auteur; je les ai louées sincèrement et sérieusement. J'ai cru y voir aussi des inexactitudes de faits et de raisonnement; je les ai indiquées, ce me semble, avec beaucoup de modération et de réserve. Il est vrai que, comme plusieurs autres personnes qui d'ailleurs vous rendent justice et dont le suffrage vous paraîtrait moins indifférent si vous les connaissiez davantage, j'ai été blessé de quelques traits d'une partialité qui me semble peu philosophique. Je m'en suis expliqué plus franchement avec vous-même qu'avec personne autre; et cette conduite, s'il m'était permis de la juger par mon sentiment, ne me paraîtrait qu'un témoignage d'intérêt et d'estime pour vous. Si je trouvais votre projet de faire connaître à la France tout ce qui tient à la littérature et au génie de l'Allemagne moins intéressant et moins digne des travaux et du zèle d'un homme de talent, je vous assure que je me serais montré beaucoup plus indifférent pour tout ce que j'imagine pouvoir en diminuer le mérite et le succès. Si je n'avais eu ni estime, ni amitié pour vous, j'aurais gardé froidement pour moi ou pour les autres ce que je vous ai exprimé à vous-même. Je n'ai voulu ni vous déplaire, ni vous blesser, et si, contre mon intention, cela m'est arrivé, je vous en témoigne sincèrement mes regrets. Quoique pressé par d'autres travaux, j'avais commencé un deuxième extrait que M. Amaury-Duval attendait probablement pour le prochain numéro de la *Décade*. Le ton de la critique y eût été plus prononcé que dans le premier, mais il m eût été également dicté par un sentiment dont j'étais loin de prévoir que vous auriez à vous plaindre. Puisque je me suis trompé, je n'ai plus aucun motif pour continuer et j'en ai plusieurs de me taire. Je vous aurait beaucoup d'obligations si vous voulez en prévenir M. Amaury.

Acceptez mes excuses et mes regrets d'avoir si mal rempli votre attente. Et soyez sûr que malgré toutes les apparences, je ne cesserai jamais de vous rendre justice et d'avoir pour vous une affection dont il m'eût été doux que vous ne doutassiez pas, mais qui est indépendante de votre manière de me juger. »

douté; mais j'avoue que j'ai été affecté, dans l'explication que nous eûmes chez vous, un matin, de vous voir m'accuser avec une très grande vivacité de déprécier gratuitement la France, de relever outre mesure l'Allemagne, etc. Ce n'est pas, comme vous le dites, une *partialité peu philosophique* qui me fait incliner pour la *culture morale et intellectuelle* de l'Allemagne protestante; c'est, j'ose le dire, un sentiment de préférence très motivé, fondé sur dix ans d'études et d'observations. Si vous connaissiez mieux les bases de ma conviction, si nous avions vécu davantage ensemble, vous y trouveriez peut-être quelque chose de plus noble et de plus raisonnable que ce qu'on a coutume de désigner par l'odieux nom de partialité [1] Convenez qu'il a dû être pénible pour moi de les voir ainsi méconnaître par vous, que j'avais vu plus capable que personne de les apprécier.

Quant à l'extrait que vous avez commencé de mon ouvrage dans la *Décade* et dont je suis très loin d'être mécontent, je vous prie sincèrement de vouloir bien le continuer. Je vous ai fait une observation sur le *code prussien* [2] au sujet duquel vous aviez pris le change, une autre au sujet de l'orientalisme des théolog(iens) protest(ants) sur lequel vous preniez aussi le change [3],

[1] Dans la Préface de sa IIIe édition, revenant sur les critiques plus impartiales de son ami Fauriel, Villers écrit, p. XIV: « Je puis dire que quatre années d'examen ont renforcé ma conviction, que j'avais jugé très modérément de l'esprit et des suites de la Réformation. »

[2] Voir lettre de Villers à Mme de Staël, 1er octobre 1802. Villers admire beaucoup ce code.

[3] Il y avait eu, en effet, une discussion fort vive entre Fauriel et Villers à propos de ce que ce dernier avait dit de l'orientalisme dans son *Essai*. Le jeudi 22 germinal, an XII, Villers adressait à Fauriel cette lettre: « Je relis, tout souffrant que je suis aujourd'hui matin *(sic)*, ce que j'ai dit de l'*orientalisme* cultivé par les protestants et je vois clairement que vous avez compris autre chose et plus que je n'ai voulu dire. Je n'ai pas écrit un mot qui ait trait aux antiquités, ni à la littérature de l'Inde ou de la Chine ou de la Tartarie, ni qui pût faire penser que j'en avais voulu parler. Pas un mot non plus qui ait trait à l'orientalisme moderne [voir en effet *Essais*, page 246, Ire édition]. Il n'y est question d'ailleurs que des antiquités orientales en tant qu'antiquités sacrées.... Il me suffit que dans le genre de connaissances dont j'ai parlé, les protestants soient bien décidément les plus forts et même les seuls forts et que cette force provienne de leur mode d'études religieuses. Dévoiler, par la plus savante critique, les secrets de l'histoire, de la chronologie, de la culture de l'État politique, moral, religieux des peuples et des lieux où s'est passé *(sic)* la scène des événements de l'ancien Test(ament). Voilà la tâche qu'ils ont remplie et qui est un peu plus intéressante que vous ne semblez le croire. Vous en penseriez, sans nul doute, autrement, si vous aviez, par exemple, sous les yeux l'*Introduction à l'Etude de l'Anc. Test. (sic)* par *Michaelis* de Gœttingue, ou les travaux d'*Eichhorn* sur le même objet, ou les dix volumes de la *Biblioth. orientale (sic)* de celui-ci, ou que vous eussiez assisté à

mais que cela ne change rien au reste de votre travail. Vous m'avez dit, il est vrai, en termes fort clairs, que vous croyez beaucoup moins que moi à l'influence de la Réformation. J'y croyais aussi beaucoup moins quand j'ai commencé à l'étudier sérieusement, et j'imagine qu'alors j'aurais nié et traité de chimère ce qu'on m'aurait dit à ce sujet. Ce n'est qu'en y regardant de très près et en remontant à toutes les sources que s'est découverte à mes yeux toute la fertilité de ce grand événement qui a occupé presque exclusivement les cabinets et les têtes pensantes de l'Europe entière depuis 1520 jusqu'en 1648. Il se fait de la besogne pendant 128 ans d'activité; mais deux ou trois siècles après, on le perd de vue. Adieu. Ne pensez pas qu'il y ait rien de changé dans mon attachement et mon estime pour vous.» [1] (Mardi 18 floréal, an XII.) [2]

Villers ne se laisse pas convaincre par les arguments de Fauriel, puisque son *Rapport à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* [3] a pour premier but de démontrer aux Français d'une manière irréfutable que « la théologie protestante et la manière dont elle est enseignée [4] est

un cours de critique sur *Jérémie* par le vieux *Schurr (sic)* de Tubingen, etc.» Et huit jours après, intervenant de la part d'Amaury Duval pour que Fauriel envoyât son premier article à l'impression, Villers ajoutait: « Que ce que je vous ai écrit l'autre jour sur l'orientalisme *biblique* ne vous arrête et ne vous gêne nullement. Ne changez même rien à ce que vous avez dit, si telle est toujours votre conviction. Je ne serais pas fâché de voir la discussion s'ouvrir sur cette matière, il s'ensuivrait une explication qui donnerait lieu, à moi ou à d'autres, de dire bien des choses que je n'ai pas dites et de détailler au long les titres des orientalistes protestants. . . » Mais pendant ces huit jours Fauriel avait réfléchi et tint compte des observations de Villers, puisqu'il ne critique ni ce qu'avait dit celui-ci de « l'orientalisme théologique », ni ce qu'il avait avancé sur le *code prussien*.

[1] Le second article de la *Décade* n'est pas de Fauriel; Sainte-Beuve ne sait à qui l'attribuer. Il est du reste sans intérêt et écrit par un homme qui n'aime pas l'Allemagne. Ce critique prend Villers à partie pour avoir prétendu que les Allemands avaient créé une science qu'on appelle l'esthétique. Elle existe bien avant Lessaing *(sic)* et Kant, si l'on veut bien se rappeler que « les Bouhours, les Rollin l'ont professée, et Boileau lui-même n'est-il pas. . . le plus habile maître d'esthétique que l'on puisse trouver ». On reproche à Villers sa prédilection pour l'Allemagne et on conclut en disant que ce dernier a eu une idée malheureuse en imitant les auteurs allemands et que son ouvrage serait plus méritant s'il était plus « resserré ».

[2] Nous citons d'après le texte original conservé parmi les papiers de Fauriel à la Bibliothèque de l'Institut. Nous réintégrons quelques mots supprimés par Sainte-Beuve.

[3] Publié en 1809.

[4] En Allemagne.

un des plus fermes appuis de l'archéologie, de la philosophie et de l'histoire qui fleurissent à son aide. » [1]

Ces dissentiments au sujet de la Réforme et de ses conséquences ne diminuent en rien l'estime que ressentaient l'un pour l'autre Villers et Fauriel. Que ce dernier, ami de Destutt de Tracy et de Cabanis, ait une tendance plus prononcée à l'idéologie : que Villers, grand admirateur de Jacobi et de Herder, soit plus porté vers la religion, tous deux ont à défendre des intérêts communs : ceux de la liberté de pensée et de la liberté de conscience ; aussi le ton de leurs discussions se ressent-il des sentiments élevés qui les animent. Regrettons que tous les journalistes qui ont pris part aux débats d'une question si importante, n'aient pas cru devoir observer cette correction et se soient, en général, laissé entraîner à de mesquines personnalités ou à de violentes injures.

Outré du succès imprévu du livre de Villers, le parti catholique se laisse aller aux emportements d'une colère sans frein. Le *Journal des Débats*, le *Mercure* et autres gazettes bien pensantes, publient de fulgurantes attaques contre l'Institut, Villers et son ouvrage. [2]

Le *Journal de Paris* [3], bien que ne partageant pas l'opinion de Villers, essaye de se montrer impartial. Il reconnaît que seul le tribunal de la postérité pourra se prononcer sans parti-pris ; l'auteur a « froissé, heurté, renversé » trop d'intérêts. Le sujet vaste et compliqué exigeait « des connaissances bien étendues et des méditations bien profondes. » M. Villers s'est senti la force de l'entreprendre, « son sentiment ne l'a point trompé, preuve en est le jugement de l'Institut qui ne peut qu'ajouter à l'éclat de son triomphe ». Mais les reproches que fait Villers au catholicisme piquent au vif le rédacteur : « Pouvons-nous lire de sang-froid tout ce que *les déserteurs de notre Eglise* [4] ont imaginé, souvent après coup, pour motiver leur défection ? Serons-nous jamais assez bons catholiques pour supporter la part qui nous revient dans les accusations intentées au catholicisme ? Enfin souffrirons-nous patiemment qu'on nous répète sans cesse que

[1] p. 8.

[2] Quant aux Allemands établis à Paris, ils se montraient très étonnés de l'accueil fait à l'*Essai sur l'influence de la Réformation*. Le fait est que les Français ne comprenaient rien à ce « mélange indéfinissable de rationalisme et de foi, de hardiesse scientifique et de réserve sincère » (Sainte-Beuve. P. C. tome IV), qui caractérisait la méthode des théologiens allemands et que Villers essayait d'expliquer avec tant de sympathie

[3] 15 prairial, an XII (4 juin 1804).

[4] C'est nous qui soulignons.

cette foi dont nous devons être fiers obscurcit la raison, rétrécit l'intelligence, amortit l'énergie.... et mille compliments de ce genre; en sorte que, si vous suiviez sans vous arrêter toutes les conséquences nées et à naître des principes établis par les auteurs et les partisans de la Réforme, vous trouverez en dernière analyse que les catholiques finiront tôt ou tard par être des crétins, et les réformés des génies...»

Dans un second article [1], on admire « l'étendue des vues » et « la netteté des connaissances » de Villers tout en lui reprochant pour les avantages, qui sont un soi-disant résultat de la Réforme, un enthousiasme qui fausse ses appréciations et exagère le peu de bien qu'il a pu découvrir. La Réforme a rendu « aux esprits leur énergie », dit-il; à quoi bon, si c'est « un ferment dangereux », cause de bien des horreurs. L'article se termine par ces mots significatifs: « En général, les grandes révolutions valent mieux sur le papier que sur le terrain, elles ne sont bonnes que quand elles ne sont plus; malheur à qui les commence, honneur à qui les finit! » Cet article a son importance si l'on considère que le *Journal de Paris* était l'une des feuilles par lesquelles le gouvernement faisait officieusement connaître son opinion.

Le *Journal des Débats* est loin d'être aussi modéré. Un de ses rédacteurs [2], affectant un ton léger et sarcastique, prétend que Villers a manqué son but, que cet « homme extraordinaire habite dans les nuages, voit... tout de travers ». Il s'en prend surtout à la tendance philosophique et étrangère de l'ouvrage, aux louanges que l'auteur accorde aux métaphysiciens de l'Allemagne moderne; on peut aisément leur ressembler; il ne faut, pour cela, « qu'une extrême facilité à rêver ». Certes, ce livre n'aurait pas mérité de retenir plus longtemps l'attention si M. P. de Laverne ne s'était cru obligé de répondre à M. Villers par une lettre de 88 pages, récemment publiée. M. de Laverne avait fort bien fait de prouver — chose aisée, d'ailleurs — que la Réforme n'avait été la source d'aucune nouvelle lumière; mais, était-il nécessaire qu'il se fît « kantiste, martiniste », qu'il parlât de la « grande unité, de la société éthique, de l'homme universel... sans oublier la perfectibilité ». Pourquoi, sous l'injurieuse dénomination de sectes, réunir les catholiques aux protestants, pourquoi parler de la religion chrétienne comme d'une institution politique, d'un moyen employé par la Providence « pour amener le genre humain » à l'on ne sait « quelle perfection dont il n'est pas susceptible »? « Elle est le grand

[1] 16 prairial, an XII (5 juin 1804).

[2] L'abbé Boulogne. Cf. lettre de Riccius, 29 messidor, an XII (18 juillet 1804).

moyen, le moyen unique, c'est à elle que tout se rapporte, à elle que tout se termine. Voilà le langage du vrai chrétien, c'est celui du simple fidèle; c'est encore celui de Bossuet. Elle est une institution divine et le culte le plus parfait que les hommes puissent rendre à la Divinité. » C'est dire qu'elle n'est susceptible d'aucun changement, d'aucune perfection, qu'elle est la perfection même. Et l'abbé Boulogne de conclure: « Monsieur, ne nous défendez pas, ou défendez-nous à notre manière. Il n'y a pas de milieu: ou vous êtes philosophe, ou vous êtes chrétien. »

Quelle était donc la thèse soutenue par P. de Laverne [1] pour qu'il encourût ainsi les foudres des abbés des *Débats*? La voici: L'Unité est la grande loi du monde; le Christ l'a prêchée et a ordonné à saint Pierre de fonder une Eglise une et universelle dont la vaste hiérarchie aboutît à l'Etre suprême. La Réforme est vicieuse dans le fond pour avoir enfreint la loi qui oblige les chrétiens à travailler à l'unité de la famille humaine, pour avoir jeté l'esprit de l'homme dans le vague et, par là, « détourné journellement cet être malheureux de sa véritable destination », pour avoir fait germer des « semences presque interminables de haine et de chicane entre les peuples », pour avoir introduit un esprit d'indépendance, source des systèmes les plus fous qui conduisent les hommes à l'indifférence. Elle a étouffé les plus nobles sentiments en n'étant pas favorable aux beaux-arts.... et a retardé la marche des sciences. Il eût fallu « se borner à épurer l'Eglise de Jésus-Christ et à réduire à leurs véritables fonctions les successeurs de saint Pierre ». Jusqu'ici, comme on le voit, les arguments de P. de Laverne sont empruntés à l'*Histoire universelle* et aux *Variations des Eglises protestantes* de Bossuet. Mais voici qui lui est personnel: En fondant sa société éthique, Kant lui donnait nécessairement un chef pour la diriger et la soutenir; donc Kant est bien plutôt de tendance catholique; il en est de même de la « nouvelle philosophie du nord de l'Allemagne née des lumières répandues dans ces contrées..., opposée dans son esprit à celui qui a guidé les opérations des réformateurs [2] ». L'abbé de Boulogne, non pas qu'il connût Kant,

[1] Il est l'auteur de la traduction d'un ouvrage de Kant publiée dans le *Conservateur* de Fr. de Neufchâteau sous le pseudonyme de Phil. Huldiger.

[2] Villers répondit à ce passage en disant: « L'unité synthétique de la philosophie de *Kant* ne doit pas s'entendre de l'unité numérique ni de l'unité physique d'une personne ou d'un chef, ainsi que M. de Laverne affecte de le penser. L'unité religieuse que veut *Kant*, celle que recherche l'entendement et qui n'a rien de commun avec les sens, n'est autre que l'unité d'adoration, de charité, de morale; enfin l'unité de l'évangile pour tous les chrétiens, nullement celle de la cour de Rome... »

mais bien parce qu'il ne voulait pas admettre que le catholicisme eût quelque attache avec la philosophie, et qui plus est, une philosophie allemande, pousse les hauts cris.

P. de Laverne, atterré des insinuations de l'abbé, se hâte de s'excuser [1]. C'est que, pour qui était en place, il était dangereux d'être convaincu d'athéisme ou d'idéologie!

Mais, à la faveur de ces vives polémiques, grâce aussi à la curiosité causée par le verdict de l'Institut et à l'enthousiasme que suscita le livre chez les protestants, la première édition de l'*Essai sur la Réformation* fut rapidement épuisée; Villers n'eut même pas le temps de revoir son ouvrage pour la deuxième édition, il se contenta de faire disparaître un certain nombre de fautes grossières qui s'étaient glissées dans la première et d'ajouter un passage tiré de Maclaire [2] pour défendre Luther contre la calomnie que l'on avait accréditée au sujet de la pureté de ses intentions lors de sa rupture avec Rome. Il joignit aussi, en appendice, une *histoire abrégée de l'Eglise jusqu'à la Réformation.*

Que devaient penser de ce livre Bonaparte et son entourage? Depuis 1800, le Premier Consul, qui tenait à être mis sans retard au courant de toutes les publications, avait chargé son bibliothécaire [3] d'analyser avec le plus grand soin tout ce que les journaux contenaient d'important et « pouvant influer sur l'esprit public surtout par rapport à la religion, à la philosophie et aux opinions politiques [4] »; plus tard, le même travail dut se faire pour les brochures, les pièces de théâtre, affiches, annonces, etc., et chaque jour, Ripault devait rendre compte des résultats de son enquête. Ainsi, rien n'échappait à l'œil vigilant de Bonaparte.

Après les traités de Lunéville et d'Amiens, le Premier Consul ayant mis de l'ordre dans les affaires intérieures de la France, songeait à s'emparer du pouvoir absolu et à rétablir, à son profit, l'empire d'Occident. Les intrigues se succèdent au sein du Sénat et du Tribunat, et Bonaparte, enfin nommé empereur sous le nom de Napoléon Ier, est sacré, par le pape, le 2 décembre 1804, — huit mois après la fameuse séance de l'Institut dans laquelle avait été couronné l'ouvrage de Villers.

[1] Lettre insérée dans le *Journal des Débats* du 12 thermidor.

[2] Passage que lui avait indiqué F. Lemaître.

[3] Louis-Madeleine Ripault. En 1804 il fut congédié à cause de ses idées libérales et remplacé par l'abbé italien Denina.

[4] *Correspondance de Napoléon Ier*, volume VII. Paris, 4 thermidor, an IX (23 juillet 1801).

La paix d'Amiens fut bientôt troublée par suite des empiètements continuels de Bonaparte, d'une part, de l'autre parce que les Anglais appuyaient en France la contre-révolution; les hostilités recommencent dès la fin de 1803. Napoléon méditait une descente en Angleterre; le ridicule et piteux avortement du camp de Boulogne mit fin à ce projet; en même temps, les Anglais détruisaient la marine française. L'empereur prenait une éclatante revanche de ces revers en écrasant la troisième coalition et entrait à Vienne en vainqueur. Mais l'Angleterre, soutien des idées libérales, pierre d'achoppement de tous ses projets, demeurait invincible.

Pendant toutes ces négociations pour restaurer le pouvoir absolu, on est autorisé à penser que l'affirmation d'idées libérales ne devait guère trouver un accueil favorable auprès du gouvernement [1]; ce n'était pas le moment de parler de liberté politique ou religieuse. C'est dans cette période cependant que parut la première édition de l'*Essai* où l'on proclame que la culture de l'esprit humain n'a été et ne peut être qu'une suite ininterrompue de révolutions; où l'on réclame la première place pour la religion protestante, tout en ne cachant pas que les « purs réformés » sont républicains et que « cet esprit est étroitement lié à celui du protestantisme [2] »; où l'on dit que « la volonté d'être libre dans les matières de conscience est la même que la volonté d'être libre en matière civile [3] », où l'on rappelle enfin que, sous Louis XIII et jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, les parlements, dans lesquels les huguenots étaient assez nombreux, s'étaient « montrés récalcitrants » et « animés d'un certain esprit de républicanisme et d'opposition contre la cour ». [4]

On peut juger de la colère des gouvernants en lisant les passages dans lesquels Villers vantait la précieuse liberté dont jouissaient les Anglais, les Etats d'Amérique, les nations germaniques en général; ceux où il parlait de l'équilibre européen, de la nécessité que les Etats faibles fussent protégés contre les puissants; ceux où il blâmait « l'égoïsme exclusif », cause des

[1] On ne pouvait pas plus tolérer cela que le discours de Carnot s'élevant contre le rétablissement d'une monarchie. Fiévée, qui était très au courant des projets de la cour, disait que l'on voulait rétrograder bien au-delà de 89. Et si Napoléon dut remplacer, dans les discours, la formule « mon peuple » par « le peuple français », il en fut vivement courroucé.

[2] p. 118.

[3] p. 129; voir aussi p. 134.

[4] p. 197.

guerres des siècles passés, et faisait entendre trop clairement que, depuis que la Réformation a aboli le machiavélisme en politique pour faire régner des idées larges et libérales, des vues plus universelles, « l'élévation démesurée » d'une puissance ne pouvait « que resserrer le lien qui unit les autres entre elles » et partager l'Europe en deux camps ennemis.[1]

Quelle maladresse de se plaindre, en ce moment, de la parcimonie avec laquelle on traite l'instruction publique et de déplorer qu'on engloutisse tant d'argent dans les préparatifs de guerre!

Quelle naïveté de vouloir prouver à Bonaparte que l'étude et la science sont les seuls moyens de perfectionner et d'ennoblir les peuples et de les conduire au bonheur, alors qu'il pensait qu'« un peu de latin et des mathématiques », c'était tout ce qu'on avait « besoin de savoir dans les lycées[2] » ! A cet homme qui reconnaissait à la seule expérience de la vie le pouvoir de former les caractères et qui ne voyait le bonheur du peuple que dans l'activité pratique et la recherche du bien-être matériel, quelle erreur de proposer l'amoindrissement des programmes des sciences naturelles et mathématiques au profit des études historiques, littéraires et philosophiques qui seraient seules capables de former le jugement et de donner aux jeunes gens l'indépendance de caractère! Quelle ironie de lui demander de renoncer à former des ingénieurs, des hommes de guerre, des chimistes, des commerçants, pour créer des savants dont l'esprit « scrutateur et raisonneur » ne serait occupé que de questions métaphysiques! Enfin, Villers ne vantait-il pas la liberté de la presse, telle qu'elle existait en Angleterre[3] et en Allemagne, alors que le Premier Consul voyait dans cette liberté la ruine du respect dû au gouvernement et à la loi, le retour aux errements révolutionnaires; ne parlait-il pas en termes fort vifs de la censure à laquelle étaient soumis les livres en Espagne et en Italie, en Autriche et dans l'Allemagne du Sud, et ne déclarait-il pas indigne ce « système d'étouffement[4] » au moment où Bonaparte cherchait à le rétablir en France?

La réédition de l'ouvrage ravive les polémiques. Après avoir

[1] p. 214 à 217 passim.

[2] *Dix années d'exil*, de Mme de Staël, note p. 76, édit. par P. Gautier. Lorsque, en l'an XI, le conseiller d'Etat Fourcroy, Directeur général de l'Instruction publique, avait présenté le programme des études, Bonaparte le lui fit reprendre vingt-trois fois, sous prétexte qu'il était trop chargé.

[3] p. 279.

[4] p. 238-240.

déclaré par la plume de l'un de ses rédacteurs, l'abbé Féletz,[1] que l'*Essai* est une « dissertation assommante » que personne ne lit, le *Journal des Débats* n'en publie pas moins six longs articles de M. Jondot[2]. On sait que ce journal, organe du parti ultra-catholique, jouit d'une certaine influence, à ce moment surtout, où le pape se prépare à venir couronner l'empereur.

Si M. Jondot se décide à rouvrir le débat sur ce sujet, c'est, dit-il, qu'il voudrait relever et réfuter les « nombreuses erreurs » contenues dans le livre. Il engage l'auteur à suivre un cours d'histoire pour mettre au point sa dissertation. L'ignorance seule a pu lui faire écrire que les Anglais, les Bourguignons et les Francs étaient sortis de la Saxe, pays qu'il faudrait considérer comme la pépinière de l'Europe. Il méconnaît l'influence des Grecs sur la Renaissance et « ses regards sont tout entiers concentrés en Allemagne » lorsqu'il trace le tableau de cette époque. « Comment un corps aussi distingué par ses lumières que l'Institut a-t-il pu entendre de sang-froid la lecture de semblables inepties et laisser dire que les Italiens restèrent, pour la vraie civilisation, en arrière des autres nations. » C'est, chez M. Villers, obstination pure que cette opposition de la Saxe à l'Italie et cette prétention d'en faire le berceau des sciences parce qu'elle a été le berceau du protestantisme; on sait assez dans quel état de barbarie se trouvait l'Allemagne à cette époque. L'ignorance et le parti-pris qui apparaissent si clairement dans les jugements que Voltaire a portés sur l'Allemagne et les Allemands nous font sourire, mais il est éminemment comique d'entendre M. Jondot, professeur d'histoire à l'Ecole militaire de Fontainebleau, proclamer très sérieusement, parce qu'il se trouve une fois du même avis que Voltaire, que la déclaration de ce philosophe « casse le jugement de l'Institut ». C'est, pour un bon dévot, accorder bien de la valeur à l'opinion du patriarche de Ferney!

Les Allemands ont de bons ouvrages de morale! Rien d'étonnant à cela, dit M. Jondot, ils se sont mis à l'école des anciens philosophes et, surtout, des classiques français. Il est certain que les savants de Germanie « ont avancé les progrès de la pédagogique », mais les beaux-arts ne valent-ils pas toute l'idéologie allemande que l'auteur de la dissertation nomme la *haute culture de l'entendement*? Vraiment, il montre « une pré-

[1] Plus zélé à défendre la religion catholique que savant dans l'histoire du XVI^e^ siècle, l'abbé Féletz allait jusqu'à confondre Hiéronyme de Prague avec Jean Ziska.

[2] Voir *Journal des Débats* des 4, 5, 6, 7, 8 et 9 fructidor, an XII.

dilection frappante pour tous ces esprits ténébreux qui se perdent dans le labyrinthe de leurs pensées ».

Nous avons vu que la polémique à propos de Kant s'était réveillée en 1804; sans doute, les idées émises par Villers dans son *Essai*, les allusions qu'il fait à Kant et à sa philosophie en sont la cause. Bonne occasion pour M. Jondot de donner son opinion sur ce sujet. « Le kantisme que M. Villers considère comme le nec plus ultra de la raison humaine, n'est-il pas un vrai jargon de métaphysique méprisé par les hommes sensés, et n'est-ce pas pour l'Allemagne un vrai commencement d'ignorance et de barbarisme? » — Il n'ignore pas quelle réponse la plupart des Français feront à cette question.

Villers a laissé quelque peu dans l'ombre la figure de Luther pour ne s'occuper que de la Réforme; M. Jondot en profite pour tracer le portrait du réformateur, et c'est encore Voltaire qui, avec Mézeray, lui en fournit les éléments.

Plus M. Jondot avance dans l'analyse de la dissertation, plus il exhale son courroux. « L'histoire est méconnue », la logique « peu observée », même, « l'honneur français est outragé » dans cet ouvrage, et c'est parce qu'il aime son pays que le critique s'élève avec tant de force contre un écrit « où l'on exalte outre mesure la Saxe, Genève, la liberté anglaise, comme si la nation française n'avait pas des titres plus réels, sous le rapport des sciences et des lettres, à l'estime de toutes les nations. » Il suit Villers à la trace, met en relief toutes ses maladresses. [1]

[1] Remarquons l'antipathie de M. Jondot pour Genève qui n'est, à ses yeux, que la cité de Calvin, la Rome protestante, le nid des idées républicaines qui firent, selon lui, tant de mal à la France. Elle éclate dans le passage suivant que nous nous permettons de citer tout au long, la question nous touchant de près.

« Ce qui me révolte le plus, c'est l'enthousiasme de l'auteur pour une ville (voir ce que dit Villers, *Essai*, page 165), maintenant simple chef-lieu d'un département français; Genève toute seule est plus louée que la France entière. Le sang bouillonne dans mes veines, la vérité m'échappe par tous mes pores quand je lis cette phrase odieuse. Oui, un étranger seul a pu tracer ces lignes et l'Institut aurait dû se soulever d'indignation contre celui qui les a tracées... Notre patience est incalculable d'entendre débiter de pareilles sottises. Si les juges avaient fait bien attention à ce passage, ils eussent rejeté l'ouvrage de l'auteur au lieu de lui décerner le prix. La Russie sauvage pouvait réclamer le secours de Genève pour se civiliser et s'éclairer, mais la France, à l'époque de la Réformation, n'était point barbare. Le patriotisme! Les Français ont-ils jamais eu besoin de l'influence de Genève pour être patriotes? O Dieu! est-il permis que les vainqueurs de l'Europe, riches de la plus abondante moisson de gloire, que leurs ancêtres mêmes soient outragés à ce point? Genève n'a que trop songé à éteindre le feu sacré du patriotisme dans tous les cœurs. Une seule fois, durant les guerres civiles, protestants et catholiques oubliant Genève rede-

Il ne se gêne nullement de dire qu'il serait d'un intérêt bien entendu de prier Villers de repasser la frontière et, d'accord avec Fontanes, il lui dénie la qualité de citoyen français.

Enfin, cet ouvrage, d'une érudition que « le moindre barbouilleur de papier » pourrait facilement acquérir « en quatre ou cinq séances à la Bibliothèque nationale » est écrit dans un style barbare, hérissé de mots « gothiquement » bizarres, « de termes mathématiques, physiques, métaphysiques, allemands, français et grecs »; cela le rend moins nuisible; pour qu'il devînt dangereux, il faudrait qu'on voulût bien le traduire « du haut-allemand en français. » — Pourquoi donc, Monsieur Jondot, vous donner tant de mal pour réfuter un ouvrage si obscur?

Il est certain que la partie la moins défendable du livre est le style. Nous avons vu avec quelle rapidité Villers l'avait rédigé: un grand nombre de germanismes, suite naturelle du long séjour de l'auteur en Allemagne, s'y étaient glissés: mais, comme le disait, dans le *Publiciste*, un ami de Villers, ces incorrections étaient-elles suffisantes pour nuire à « la richesse des pensées, la chaleur, la verve du style » qui étaient des « mérites suffisants » pour les faire pardonner.

Villers ne crut pouvoir laisser sans réponse certaines attaques personnelles, certaines insinuations dangereuses. Il fait paraître, dans le *Publiciste* [1] un article sous ce titre: « *Sur une critique en six chapitres* ornée d'injures, de dénonciations et de tout ce qui pouvait la rendre intéressante et remarquable [2] ». Pour montrer qu'il accorde peu d'importance aux critiques de M. Jondot, il débute sur un ton plaisant et pose cette question: « Quand une tête et un livre viennent à se heurter et que cela sonne creux, à qui en est la faute, de la tête ou du livre? » Plus

vinrent un instant Français, marchèrent sous les mêmes étendards, et la ville de Calais fut reprise sur les Anglais.

Qu'est devenue notre fierté? Je ne cesserai de le répéter, pourquoi souffrir qu'un inconnu vienne des bords de l'Elbe, parmi les savants les plus distingués de l'Europe, soumettre les ancêtres de la nation française à l'influence d'une petite république étrangère?... Non, jamais, non, les Français n'eurent besoin de Genève pour le patriotisme, pour l'activité et encore moins pour les lumières. La ville de Dijon, elle seule, a produit plus de grands hommes que tout l'Etat démocratique de Genève... »

(*Journal des Débats*, 26 août 1804.)

[1] 11 fructidor, an XII (30 août 1804).

[2] Lavallée avait pris la défense de Villers dans le *Journal des Défenseurs*, numéro du 9 fructidor. Les amis de Villers auraient désiré qu'il ne s'abaissât pas à répondre lui-même, parce que, disait le *Citoyen français* du 12 fructidor, « c'était faire trop d'honneur » à M. Jondot.

loin, il dit: « Il a dû être assez piquant pour l'imagination exaltée de M. Jondot de se placer en idée dans un des plateaux de la balance, l'Institut national dans l'autre, et de voir qu'il l'emportait en gravité sur tout ce corps illustre. » Mais ces sarcasmes assez inoffensifs font bientôt place aux mots amers, aux fâcheuses amplifications; Villers est touché plus profondément qu'il ne veut le paraître et s'efforce de démontrer l'ignorance avec laquelle M. Jondot, l'un des hommes les mieux renseignés de son parti, juge l'Allemagne, Genève et les événements historiques des deux derniers siècles.

Laissons de côté l'insignifiante réponse de M. Jondot [1]; elle ne mit pas fin à la venimeuse polémique des *Débats* qui, le 7 septembre, inséraient une soi-disant lettre d'un bourgeois de Lubeck à M. Villers où nous relevons ce qui suit: « Vous avez, Monsieur, répondu à toutes les espérances que nous avions conçues de vous lorsque vous vous fîtes recevoir, il y a quelques années, bourgeois de Lubeck. Vous avez été à la fois l'apôtre et le martyr de la secte de Kant: l'apôtre, puisque vous avez publié son système; le martyr, puisque vous n'en avez recueilli que du ridicule. Vous venez de faire l'apologie de Luther..., vous regardez la Révolution comme un *corollaire* de cette doctrine, et Robespierre était sans doute le Messie annoncé par la religion de Luther. Les prophéties se sont heureusement accomplies...» Le lendemain, nouvelle lettre du même genre dans laquelle on critiquait impitoyablement le style de Villers et où l'on rappelait certaines injures de Luther et de Calvin contre les papes. [2]

Ces insinuations étaient d'autant plus perfides qu'à ce moment, le gouvernement n'eût pas hésité un instant à se débarrasser d'un étranger qui eût montré quelque velléité d'émouvoir l'opinion. Villers se hâte donc d'affirmer, dans le *Publiciste*, qu'il n'a pas l'honneur d' « être bourgeois de la ville libre de Lubeck », mais qu'il a celui d' « être citoyen français » et qu'il n'a jamais appartenu « sous d'aucuns titres à d'autres pays » qu'au sien. On peut juger, par cet épisode, de l'âpreté de la lutte entre les deux partis.

Le parti catholique se préparait à profiter de la présence du Saint-Père à Paris pour arracher au gouvernement des concessions nouvelles. On réédite le *Génie du Christianisme* on en donne même une édition abrégée qui puisse être mise entre

[1] *Journal des Débats*, 31 août 1804.

[2] Le premier article est signé R...erg, bourgeois de Lubeck; le deuxième, Dunker, bourgeois de Lubeck. Inutile de dire que ces lettres ne venaient pas de Lubeck.

toutes les mains; on éblouit la génération nouvelle par la majesté des cérémonies du culte catholique dont on a été privé pendant dix ans; ne faut-il pas émouvoir le cœur des femmes et des enfants, réveiller chez les vieillards le souvenir des élans religieux de leurs jeunes années pour créer dans le peuple un mouvement plus puissant que celui de 1801 ? [1] Même Suard entre en lice pour défendre le papisme accusé d'avoir aboli le goût et la littérature: « Ce n'est point la religion romaine, mais le bouleversement de l'Italie qui perdit la littérature... Il serait bien étrange que Martin Luther, qui n'excita qu'un fanatisme théologique eût eu plus de part à la renaissance des lettres que son antagoniste, Léon X, qui appela, encouragea, récompensa tous les savants et tous les artistes. » [2]

En thermidor avait paru l'*Enseignement de l'Eglise catholique sur le dogme et la morale*, ouvrage contenant de nombreux extraits de Bossuet, entre autres, « les portraits de plusieurs personnages fameux » tels que Luther, Calvin, Cromwell, tracés par cette « main habile ». L'abbé Barruel vient de faire paraître deux volumes sous ce titre: *Du pape et de ses droits religieux*. De Bonald entreprend une réfutation sérieuse de l'ouvrage de Villers et publie, en réponse à l'*Essai sur l'influence de la Réformation*, son traité de l'*Unité religieuse* qui, au dire des catholiques, est « le chef-d'œuvre d'une politique aussi profonde que chrétienne ».

Le *Mercure de France* [3] donne une nouvelle critique de l'*Essai*: condensant dans quelques pages tout le venin des attaques qui ont précédé, il prouve que ce livre est l'un des plus dangereux qui aient paru et constate qu'il « a reçu du public un accueil bien différent de celui dont l'Institut l'a honoré ». Dans ce résumé, on voit la Réformation et la doctrine de la perfectibilité dénoncées comme la cause directe des excès révolutionnaires. Approuver les théories de M. Villers, c'est tendre « à faire des *démocraties* et à morceler les Etats » — théorie blâmable à l'heure où, pour le plus grand bien de tous, la France vient d'étendre ses frontières! — Mais peut-on attendre autre chose

[1] Le *Journal de Paris* (16 messidor) parle du miracle des hosties sanglantes; le *Magasin encyclopédique* rappelle que M. de Chateaubriand n'a « pas peu contribué au triomphe de la vérité sur le scepticisme... » « Le libertin et l'incrédule ont été surpris de leur émotion; ils demandaient des preuves, ils ont été touchés et ils ont senti leur cœur démentir les errements de leur esprit. »

[2] *Publiciste*, 9 messidor, an XII (28 juin 1804).

[3] L'article, paru dans le *Mercure* du 14 fructidor (31 août 1804), est de Charles Duval.

d'un « philosophe du XVIII[e] siècle », d'un homme « qui n'étudie l'histoire que pour y trouver de quoi nourrir sa haine contre l'unité du pouvoir, cette grande pensée du christianisme », d'un homme qui regarde « comme des chefs-d'œuvre les confédérations anarchiques de la Grèce, et les cantons suisses, et les Provinces-Unies, et la République de Genève, et tous ces gouvernements que les passions populaires ont bâtis sur le sable ». Et les abbés du *Journal des Débats*, et les très orthodoxes rédacteurs du *Mercure* sonnent l'alarme sur le nouveau péril, l'alliance des protestants, des philosophes et des jansénistes.[1]

En ce moment, entouré d'une nombreuse suite, le pape traverse la France à petites journées pour venir couronner l'empereur. Sa présence soulève un enthousiasme indescriptible. Mais, autant le parti catholique exultait, autant le parti adverse était rempli de crainte. Qu'allait-il résulter des entretiens du pape et de l'empereur? Toutefois, le groupe protestant ne laisse pas passer sans réponse les injures des *Débats* et du *Mercure*. Les amis de Villers, les adversaires de la réaction publient quelques articles dans le *Citoyen français*[2]. Riccius, Berr, un Lorrain, Lemaire, rédacteur du journal[3] et d'autres, combattent aux côtés de Villers; même la *Décade*[4] et le *Journal des Défenseurs*[5]

[1] Nous ne parlerons pas de la *Lettre sur la littérature actuelle*, par E. H., qui parut dans le fascicule de juillet-septembre des *Archives littéraires de l'Europe*, ni de la réponse de Villers dans le fascicule suivant; ces deux lettres sont une preuve de l'extension que prenait le débat.

[2] Voir *Citoyen français* des 8, 11, 12 et 31 fructidor, an XII.

[3] Lemaire insère chaque jour, sous la rubrique « Chronologie » une demi-colonne sur les massacres de la Saint-Barthélemy, sur les cruautés de la sainte Inquisition, sur les jésuites, démontrant que la papauté et toutes ses institutions ne poursuivent d'autre but que d'établir le règne de l'ignorance et de la superstition. — Riccius écrit à Villers: „Wenn die Heuchler auf aller Art den Gang der Aufklärung verhindern wollen, warum sollen dann nicht ehrliche Männer die Sprache des Rechtes, und der Wahrheit führen." Dans les articles de Jondot, les mots ignorance, imbécilité, ineptie, mauvaise foi, adressés à Villers, se trouvent constamment sous sa plume. Berr y répond en traçant de son ami le portrait suivant: « Ceux qui connaissent d'une manière particulière M. Villers, ceux qui savent que, malgré le mérite de ses ouvrages, il s'en faut de beaucoup que ce soient là ses titres principaux à la considération, ceux qui n'ignorent pas que ses connaissances profondes dans les langues modernes (connaissance utile trop rare parmi nous) et des vues grandes et libérales, font à juste titre espérer des services bien plus grands, ceux-là, dis-je, l'entendront tranquillement accuser d'ignorance.... »

[4] La *Décade* du 12 octobre 1804 relève les « indécentes clameurs » d'une « clique de gens obscurs » qui ont recueilli dans leurs articles « toute l'aigreur et toute l'intolérance des anciennes controverses. »

[5] Lavallée, grand-croix de la Légion d'honneur, rompt dans ce journal une lance en faveur de Villers.

prennent part à la polémique: des personnages officiels [1] n'ont pas craint, non plus, de tenir tête au parti catholique, mais ils n'osent plus maintenant intervenir dans la lutte.

L'opinion s'émeut de cette dispute. Quelques Genevois font paraître dans le *Publiciste* des lettres dans lesquelles ils soulignent « les intentions perfides et malveillantes » des gazetiers des *Débats* « qui tirent de la poussière des siècles passés les fatras d'une théologie sanguinaire ». Le 13 ventôse, an XII, le *Publiciste* avait déjà dénoncé nettement l'esprit réactionnaire du parti catholique dans un article intitulé: « Le Mercure d'Allemagne à son frère le Mercure de France ». Il rappelait que « plusieurs millions de Français » étaient protestants et que c'était faire œuvre néfaste que de les « rendre suspects à leur gouvernement et odieux à leurs concitoyens ». Que le *Mercure de France* déblatère contre la littérature allemande et la philosophie, cela ne prouvera que son ignorance, mais qu'il ne rallume pas la « torche de l'Inquisition »! C'est folie de prétendre qu'un protestant est un révolutionnaire: il suffit d'observer ce qui se passe dans l'Allemagne protestante pour voir que les trônes des princes sont restés debout et que les sujets n'ont point « démenti la fidélité dont leur religion leur fait une loi d'autant plus respectée qu'elle ne peut jamais se trouver en conflit avec les bulles et les anathèmes d'une autorité rivale ». Un chef religieux étranger qui s'arroge le droit de donner ou d'ôter les couronnes, de délier les sujets du serment de fidélité, qui voue à la damnation éternelle les princes qui ne sont pas de « sa secte » ou qui refusent de lui obéir, n'est-il pas une cause plus certaine de troubles et de perturbations? — Enfin, l'on publie un recueil des jugements favorables que les contemporains catholiques de Luther portaient sur lui.

L'empereur s'irrite d'une polémique si vive et si longue sur des sujets aussi dangereux, lui qui voulait qu'on ne s'occupât de l'Eglise « que dans les sermons » et que l'on fît le plus profond silence sur la politique et la philosophie, lui qui, dans les moindres allusions, voyait « des provocations » capables « de troubler le repos public ». Il décide de couper court à ce débat et charge le ministre Fouché d'examiner la question. Fouché remet à l'empereur une note dont voici les points principaux:

« La direction donnée aux journaux a produit sur la plupart d'entre eux un effet avantageux aux vues de Sa Majesté et au bien de son gouvernement. Il n'en reste que trois qui conser-

[1] M. Monnier, préfet d'Ille-et-Vilaine, dans un discours à l'occasion de l'inauguration d'un lycée à Rennes, le 16 novembre 1803.

vent encore les couleurs de parti: le *Citoyen français*, le *Journal des Débats* et le *Mercure*.

Le premier est sans esprit et presque sans abonnés. On vient de lui faire changer son titre [1] et supprimer son article de chronologie [2]. Le *Mercure* contient quelquefois des articles où l'on remarque du talent; mais ils sont généralement dictés par la passion et dans un sens contraire aux intentions du gouvernement.

Le *Journal des Débats*, toujours fidèle à son plan, prêche avec une persévérance audacieuse l'intolérance et la proscription de tous les hommes de la Révolution. Les bons articles qu'on y lit depuis quelque temps y ont été insérés par ordre. Il faut observer que ce journal n'est pas l'ouvrage d'un individu, mais de plusieurs écrivains animés du même esprit et dirigés par les mêmes principes.

Le *Citoyen français* [3] voudrait exciter le fanatisme de la philosophie. Les deux autres voudraient réveiller le fanatisme de la religion. Le premier pourrait créer des Brutus. Les autres pourraient aiguiser les poignards des Jacques Clément. » [4]

[1] Il prit le titre de *Courrier français* qui rappelait moins la période révolutionnaire et dut insérer un article de l'abbé Geoffroy, ainsi que nous l'apprend une lettre de Riccius à Villers.

[2] Les articles « Chronologie » avaient profondément irrité Napoléon. Il écrit à Fouché: « Ce détestable journal paraît vouloir ne se vautrer que dans le sang. Voilà huit jours de suite qu'il ne nous entretient que de la Saint-Barthélemy.... Mon intention est qu'on y mette un terme.... Défendez qu'on emploie ce style dégoûtant et bas de la Terreur... Que sous aucun prétexte il ne se mêle de religion... » (*Correspondance de Napoléon*, tome IX, 13 fructidor, an XII, 31 août 1803.)

[3] Voici la lettre de Riccius à Villers: „Wer kann jetzt noch wertgeschätzter Freund! in diesem Lande über die guten Folgen der Reformation, über die päpstliche Gewalt schreiben, ohne Ahndung zu fürchten, vorzüglich wenn der Schriftsteller ein Ausländer ist?... Der Polizeiminister habe ihm (Lemaire) durch einen Freund sagen lassen, der Kaiser wäre unzufrieden über seine chronologischen Artikel, er, Redacteur wolle sein Etablissement voräussern, denn er habe geduldet, dass man ihm verboten habe über verschiedene Gegenstände zu schreiben, es wäre ihm unmöglich ferner auf allerhöchsten Befehl im sehr klaren Sinn abgefasste Artikel in sein Journal einzurücken..." (Paris, den 19. fructidor, an XII.)

[4] Welschinger, op. cit. p. 87-88. Pour cette fois il n'est pas question du *Publiciste*. A ce moment, la censure ne s'en tenait encore qu'aux journaux et aux libelles. Le Premier Consul mandait à Régnier, grand juge, ministre de la justice à Bruxelles (le 9 thermidor, an XI (23 juillet 1803): « Dans les mesures ordonnées par la police pour les ouvrages qui s'impriment, les ouvrages littéraires et les grands ouvrages ne doivent pas être compris... » Il répétait le lendemain au second Consul, Cambacérès: « Il n'y a aucune espèce de doute, Citoyen Consul, que tous les ouvrages des sociétés litté-

La polémique active engagée à la suite de la décision de l'Institut proclamant Villers lauréat du concours avait divisé en deux camps les gens de lettres. Le premier, ayant à sa tête le *Mercure de France*, attaquait vivement tout ce qui venait d'Allemagne ne voyant dans ce pays, en grande partie protestant, qu'un centre de désorganisation révolutionnaire, d'irréligion et de dépravation morale. L'autre camp, représenté par Stapfer, Guizot, Laharpe, Degérando, C. Jordan, auxquels nous pouvons joindre Fauriel, Grégoire, Suard et Dacier, estimait au contraire que l'introduction des idées germaniques en France ne pouvait être que bienfaisante. La lutte se poursuivait au sein même de l'Institut; toutefois, dans ce corps, les partisans des idées libérales, l'emportaient, surtout parmi les membres de la Classe d'histoire et de littérature ancienne.

Ils ne se préoccupent guère des vives attaques que leur a valu leur choix et ne tiennent pas mieux compte de la neutralité que l'on prétend imposer en haut lieu dans le conflit qui s'est engagé entre les partisans du pape et ses adversaires. La Classe d'histoire et de littérature ancienne, ayant à choisir [1] trois correspondants étrangers, accorde cette distinction recherchée au Sicilien Scrofani, au savant orientaliste Schnurrer, professeur de théologie à l'université de Tubingue, et à Ch. Villers, « auteur de l'*Essai sur la Réformation* et de quelques autres écrits [2] ». Cette dernière nomination n'était-elle pas un défi jeté à l'adversaire? A vrai dire, Villers, qui tenait beaucoup aux honneurs, ne s'était épargné aucune démarche pour atteindre ce but, ainsi que nous le prouve une lettre de Ginguené. [3]

raires, des sciences, d'art et même les gros ouvrages ne sont pas compris dans cette mesure de surveillance, et je ne puis que me plaindre de la police de donner lieu à des réclamations de cette espèce. » Ainsi, il ne s'inquiétait pas de l'ouvrage de Villers, couronné par la première société savante de France. En outre, il n'ignorait pas que le nombre des libéraux était considérable à l'Institut et il tenait à les ménager, ayant assez à faire, en ce moment, à s'occuper de l'état des esprits dans les départements de l'ouest et à préparer les projets de l'établissement d'un camp à Boulogne. D'autre part, Villers était soutenu par des personnages importants: Montalivet, Lavallée, etc. Voir aussi *Correspondance de Napoléon*, lettres nº 8118, 8457.

[1] L'élection se fit dans la séance du 27 fructidor, an XII (13 septembre 1804.)

[2] Le *Citoyen français* témoigne une grande joie à la suite de cette nomination et publie, le 30 fructidor, an XII, un article qui commence comme suit: « Pends-toi, brave Jondot! »

[3] « Je ne viens plus, Monsieur, qu'assez rarement à l'Institut, je quitte le moins que je puis mon ermitage. J'y retourne et c'était avec le dessein de n'en plus sortir avant la fin de cette année; mais puisqu'il y a

Villers se sent maintenant soutenu et encouragé; il a avec lui tout le parti philosophique reconquis par son dernier ouvrage[1]; aussi supporte-t-il moins encore qu'auparavant les critiques de ses ennemis. Le *Mercure* s'étant livré à de cruelles personnalités sur son compte à l'occasion de sa nomination, l'ancien officier d'artillerie, pour donner un exemple « à la bande vendue au despotisme des moines et de la police », provoque en duel Charles de Caban[2], signataire de l'article injurieux qui avait paru le 12 octobre. Cet entrefilet déplut particulièrement à Fouché, et comme, quelques jours après, Fiévée publiait, sur l'ancien préfet Barthélemi Bailly, de scandaleuses observations, l'empereur, alors dans le Luxembourg, donna à son ministre l'ordre d'informer les rédacteurs que si ces attaques continuaient, on supprimerait le journal. Il est certain que la campagne menée par les *Débats* et le *Mercure* exerçait dans toute la France une influence néfaste[3]. Pour remettre les choses au point, les *Débats*, par ordre de la police, durent insérer un article de Lacretelle [4]. Mais, comme le remarque très judicieusement Stapfer, de tels « antidotes » n'avaient que peu d'effet malgré toute l'action bienfaisante que leur prêtait Napoléon. [5]

Villers riposte aux attaques du *Mercure* par un article publié dans le *Publiciste* et intitulé: *Quatrième lettre de M. le baron*

vendredi prochain quelque chose à faire pour l'avantage de notre classe, j'y viendrai, soyez sûr. Je regarde en effet comme très avantageux pour elle de renforcer autant qu'elle le pourra le nombre des amis et des défenseurs de la raison parmi ses correspondants comme parmi ses membres; et le soufflet à donner aux champions de l'erreur doit être un attrait de plus pour ceux de la vérité. Comptez donc sur moi, Monsieur, et sur le plaisir que j'aurai toujours à saisir les occasions de vous rendre justice et de vous donner des témoignages de mon attachement et de ma très haute considération. » (Ginguené à Villers, 22 fructidor, an XII.)

[1] Dans ses *Souvenirs*, le duc de Broglie, racontant une réunion à laquelle il assista dans le salon des Suard, dit : « J'y vis les restes de la société du XVIII[e] siècle, l'abbé Morellet, Garat, Daunou, Ginguené, plusieurs autres dont le nom m'échappe, M. Villers arrivant d'Allemagne et *inaugurant la philosophie de Kant* au très grand scandale de ses auditeurs ... » (2[e] édition 1886, vol. I, p. 45.)

[2] Le duel n'eut pas lieu, M. de Caban ayant prétendu qu'il n'était pour rien dans l'article et que son nom avait été mis là à son insu.

[3] Lettre de Stapfer à Usteri, 14 octobre 1804.

[4] Lettre d'un prêtre catholique à un protestant. Altona.

[5] B. Constant, ayant lu les articles du *Mercure*, redoutait les suites de pareilles violences et se demandait si l'on allait rétrograder « de quatre siècles ». Ce qui le chagrine surtout, « c'est que cette fureur contre le protestantisme met la question sur un mauvais terrain. » (*Journal intime*, p. 66.)

B. R. N. à un de ses amis en Allemagne, traduite d'un journal allemand. Nous le retrouvons là tel qu'il s'est montré en 1801 : imprudent, exclusif, ombrageux, partial et détruisant la justesse de ses réflexions par l'exagération du style : « Comment, sans manquer de respect à un ami que j'honore, lui peindre ma surprise mêlée de gaieté que m'a fait éprouver la question qu'il m'adresse en ces mots : « Les têtes sont-elles bien échauffées à Paris sur la doctrine de Kant ?... On ne connaît ici de Kant que son nom et la redoutable obscurité de son système ; le nom d'aucun de ses disciples si fameux parmi nous n'y est même parvenu. Les guerres civiles des écoles d'Allemagne peuvent durer encore longtemps avant qu'il ne nous arrive de France des auxiliaires ou des conciliateurs. Nous parviendrons plutôt à occuper de nos débats les paysans de Saxe que les beaux esprits de la plus dédaigneuse des capitales. » Et Villers continue en distinguant dans le public intellectuel de Paris, deux classes : ceux qui se piquent de penser, « minorité discrète et paresseuse parce qu'elle est découragée » ; ceux qui se piquent de sentir, ce sont les plus nombreux. Les philosophes du XVIII^e^ siècle, voulant mettre la philosophie à la mode, l'ont rendue frivole, légère, mondaine ; mal leur en a pris : le premier attrait passé, on se dégoûte de la philosophie et, du même coup, des sciences. On en est arrivé à tel point que « l'inventeur d'un beau pas cause, à Paris, la même agitation que l'inventeur d'un système de philosophie en Allemagne ». La paresse est, selon lui, le grand défaut des Français. « Il y a vingt ans que l'esprit était occupé à dissimuler la paresse, aujourd'hui on l'emploie à la justifier. Je remarque que dans les disputes littéraires du XVIII^e^ siècle on eut moins recours aux livres qu'aux pamphlets pour soutenir le combat. Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Le pamphlet lui-même est devenu une armure trop lourde, on lui a substitué les articles de journaux ; mais, que dis-je ? un article de journal promet encore une discussion trop solennelle : on a inventé les feuilletons. Tout système de morale, de critique et de métaphysique qui ne peut passer par cette porte étroite ne pénètre point dans le monde. » Et cela frappe d'autant plus Villers qu'il était habitué, en Allemagne, aux discussions de copieux ouvrages scientifiques et philosophiques ; c'est à cela que les Allemands sont redevables de leur esprit juste, de leur tempérament calme, de leurs vues larges et exemptes de préjugés. Il constate que la publication des ouvrages de philosophie de Degérando, de Tracy et d'autres ne contredit en rien ce qu'il avance : le genre de succès que ces ouvrages ont obtenu confirme au contraire son opinion. Mais qu'importe après tout si ces études difficiles n'attirent pas l'attention d'un public frivole, pourvu que « la philosophie répare elle-même les abus que l'on a faits de son nom, et que la morale ébranlée soit vengée par elle-même ! »

Bien que nous connaissions la tendance germanophile de quelques-uns des rédacteurs, l'insertion de cet article dans le *Publiciste* nous prouve l'importance qu'avait acquise Villers; il est certain que, si l'on avait pu en refuser la publication, ou, du moins, atténuer sensiblement certains reproches, on n'eût pas manqué de le faire. Mais on n'aurait osé traiter de la sorte le nouveau membre correspondant de l'Institut, qui jouissait d'une considération telle que la Société académique des sciences de Paris lui décernait quelques jours plus tard le titre de membre associé correspondant.[1]

La lutte des libéraux contre l'impérialisme et le parti catholique devient de plus en plus vive; de part et d'autre on s'engage à fond; articles de journaux, menées politiques dans l'entourage de l'empereur, tout est mis en œuvre. Les catholiques comptent profiter de la présence de Charles de Dalberg, venu à Paris pour assister aux fêtes du couronnement pour tenter de mettre plus complètement l'Eglise d'Allemagne sous l'influence prépondérante de Rome. Ils se faisaient quelque peu illusion, car l'archichancelier de l'Empire n'était nullement disposé à se laisser serrer de trop près par Pie VII. Villers, qui était plus qu'eux au courant des intentions de Dalberg, résolut de battre en brèche les espérances exagérées des ultramontains. A cet effet, il fait insérer dans le *Publiciste* du 7 décembre 1804, une *notice littéraire sur S. A. S. M. l'électeur archichancelier de l'Empire*; il y vante fort les ouvrages philosophiques, scientifiques ou littéraires de ce prélat: « Il n'est aucun de ces ouvrages où on ne reconnaisse à la fois l'écrivain poli et le savant, le penseur exercé, l'observateur profond du monde et des hommes, enfin, surtout, l'ami de ses semblables. Il appartient comme philosophe à l'école de Kant dont il a su étudier et apprécier le génie. » Cette dernière phrase était des plus audacieuses; si les détails que donnait Villers sur l'activité littéraire de Ch. de Dalberg étaient susceptibles de recevoir un accueil peu favorable dans un certain parti, il était autrement risqué de faire du primat d'Allemagne un philosophe et surtout un sectateur du métaphysicien prussien; ce coup droit devait porter la déroute dans le camp catholique[2]. Riccius ne se sent pas de joie: « Quelle nouvelle pour les défenseurs de la foi de la rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois et pour les courtisans qui, comme le Président du Corps législatif, disent que le repos est le meilleur état des hommes. »[3]

[1] Villers n'avait été rayé de la liste des émigrés que par décret du 15 fructidor, an XII (2 septembre 1804).

[2] Villers ne signa pas cet article.

[3] Lettre de Riccius à Villers, 17 frimaire, an XIII (8 décembre 1804).

Sa hardiesse met Villers en faveur dans le clan philosophique. Mme Condorcet, Bitaubé, Lavallée [1], le général Saint-Laurent, etc., l'invitent fréquemment; il est fort répandu dans les cercles littéraires, scientifiques et artistiques, voit intimement Cuvier, Houdon. Il pénètre même dans le monde de la cour, il est reçu chez Mme Fanny de Beauharnais, tante de l'empereur et voit souvent le ministre Montalivet. Quelque peu grisé par ces succès, il pousse l'audace jusqu'à s'attaquer directement au gouvernement.

Depuis qu'il était à même de suivre de près les menées de Napoléon et de ses subordonnés pour restreindre de plus en plus la liberté sous toutes ses formes, l'admiration que Villers avait vouée au Premier Consul avait reçu une forte atteinte. C'était pour lui une amère déception que de voir celui qui avait fait tant de promesses aux savants et aux hommes de lettres, s'ingénier à arrêter par tous les moyens possibles la diffusion des lumières.

Il eut bientôt l'occasion de juger publiquement la façon dont le gouvernement entendait l'éducation du peuple. *Les Souvenirs de Paris* de Kotzebue, dans lesquels l'auteur retraçait ce qu'il avait observé dans les rues de la capitale, recevaient dans la presse un accueil plutôt malveillant. Villers entre en lice pour défendre Kotzebue qu'il admirait beaucoup, et surtout, pour flageller la licence tolérée dans les rues de Paris. Il avait été vivement choqué de la vente de pamphlets et chansons obscènes sur la voie publique; pendant tout l'hiver de l'année 1801, on distribuait dans les rues de la capitale une feuille intitulée *Catéchisme poissard*. Villers, oubliant que jadis il avait composé des chansons grivoises, ne pouvait comprendre qu'un gouvernement soucieux de la culture morale du peuple, laissât courir ouvertement de tels écrits tandis qu'il créait de si grandes difficultés à ceux qui auraient voulu, pour le bien de la nation, publier un journal littéraire. Il fit paraître dans le *Publiciste* du 7 ventôse, an XIII, un article intitulé: *Sur ce qui se passe dans les rues de Paris*, et le signa en toutes lettres: Villers, membre correspondant de l'Institut national.

En voici un fragment: « Toutes les classes du peuple les achètent et les lisent; les enfants s'en amusent et jouent avec l'horrible corruption qui y règne. Que dirait un étranger, un observateur, à l'aspect de cette nourriture intellectuelle qu'on distribue à si grande profusion au peuple de Paris? Que dirait-il de cette nation de qui on vante la délicatesse, l'élégance, le sens

[1] Chef du bureau des titres de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

exquis pour tout ce qui est beau? Certes, c'est une admirable chose que la liberté de la presse et nous devons chérir un gouvernement qui nous la garantit. Mais il faut en convenir, elle outrepasse grandement les bornes quand elle se prête à répandre de tels poisons et de telles infamies, plus propres à abrutir les âmes, à en chasser toute modestie, qu'à réjouir les hommes même les plus vils. Que les parents, les instituteurs veillent à ce que ces méprisables pamphlets ne tombent pas entre les mains de ceux qui leur sont soumis. Je les dénonce, non à l'autorité qui peut avoir des raisons de tolérer ce qu'elle est bien loin d'approuver, mais à l'indignation des honnêtes gens, tribunal auquel tout écrivain courageux doit traîner les lâches ennemis de la morale et de la pudeur publiques, tout aussi bien que ceux des lumières et de la raison, qui font, plus qu'on ne pense, cause commune avec les premiers. Honteuse alliance qui, pour n'être pas notoire, n'en est pas moins certaine. »

Au moment où la puissance de Napoléon ne connaissait plus de bornes, où le maître devant qui tout devait plier suivait d'un regard attentif tout ce qui s'imprimait, cet article où le gouvernement se trouvait directement pris à partie et accusé d'aider à la dissolution sociale, ne pouvait passer inaperçu. Villers fut invité à se rendre chez M. Lagarde, chef de bureau de la Division de la Liberté de la Presse. Que se passa-t-il dans cette entrevue? Nous l'ignorons, mais il est à supposer que le titre de membre correspondant de l'Institut, dont Villers aimait à se parer, ne lui fut pas d'un grand secours en cette circonstance; il dut sentir, une fois de plus, qu'il était inutile de réclamer des réformes que l'empereur ne jugeait pas nécessaires.

Qu'il était loin le temps où Bonaparte, reçu membre de l'Institut, écrivait au C. Camus [1]: « ... Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne. » Certes, les sentiments de l'empereur n'étaient plus les mêmes! Villers, de plus en plus déçu, ressent pour Napoléon une antipathie qui va grandissant chaque jour. Il nous reste de ce changement d'attitude un document qui ne manque pas d'intérêt.

Lorsque, après la victoire d'Austerlitz, l'empereur rentra dans sa capitale, Arnaud [2] fut chargé de le complimenter au nom

[1] *Moniteur*, 9 nivôse, an VI, nº 99.

[2] Président de l'Institut.

de l'Institut. Il le fit dans une harangue si outrageusement flatteuse que Villers, rentré chez lui, refit le discours. Voici les parties intéressantes de cette harangue restée manuscrite: « ... Vous revenez au milieu de nous plus puissant que jamais; la nation a donc le droit d'attendre que vous ferez plus que jamais pour elle. Ce n'est plus de s'agrandir qu'elle a besoin, c'est de se cultiver, de se perfectionner, de redevenir vraiment religieuse, morale et instruite, de ne rester sur aucun point en arrière d'aucune nation contemporaine, de mériter l'estime de toutes après avoir mérité leur admiration. Le Corps au nom duquel je vous parle et qu'on peut regarder comme le Sénat de la république des lettres françaises n'est point votre créature; vous l'avez trouvé établi, il a été créé par le vœu national au sortir de la barbarie révolutionnaire, son existence est devenue un des articles constitutionnels de la Charte des Français; c'était assez dire que la culture des intelligences leur semblait une partie essentiellement intégrante de la civilisation. Vous suivrez cette impulsion. Aux écoles destinées pour l'enfance et qui attendent encore de meilleurs principes, vous adjoindrez des écoles faites pour des hommes, et où la pensée ne craindra pas de s'élever à la plus haute sublimité. La mère des universités de l'Europe, celle de Paris, attend de vous son rétablissement et une organisation supérieure à l'ancienne; trente provinces en demandent autant. Quand vous aurez fondé et doté ce grand atelier de l'instruction publique, vous le protégerez à l'extérieur et vous le laisserez libre à l'intérieur. Rien ne doit contraindre la pensée, j'ajouterai, rien ne peut la contraindre. Celui qui en veut entraver la marche ne recueille aux yeux de la postérité que la honte due à sa tentative. Les innombrables armées, les machines destructives de la guerre qui ruinent les villes et les empires ne sauraient détruire une seule vérité, un seul livre, une seule page écrite par le génie. L'opinion, cette forme positive de la pensée du genre humain, détermine à la longue la destinée des peuples et de leurs chefs. — C'est elle qui a détrôné les Bourbons, c'est elle qui vous a placé où vous êtes; respectez-la et songez que ses infaillibles organes sont les gens éclairés et penseurs. Fermez l'oreille aux insinuations perfides de ceux qui voudraient vous faire apercevoir un danger pour l'autorité dans le progrès de la philosophie et dans l'universalité des lumières. Le seul danger est dans l'ignorance où l'on retient la multitude, dans l'ambition des grands, dans les passions aveugles. Ce sont leurs explosions qui élèvent sur l'océan des temps ces tourbillons furieux qui bouleversent et ensanglantent les trônes: tandis que l'action des sciences et des arts, semblable à celle de l'harmonie, ne produit dans l'atmosphère humaine que de douces et bienfaisantes vibrations qui ne sauraient ployer ni déplacer un fétu.

La lumière purifie l'air en le traversant, la foudre orageuse y apporte seule le trouble et la destruction. C'est d'après ce que vous avez fait pour élever l'esprit de votre nation et pour le triomphe des idées que l'histoire vous assignera un rang. Nous, ou nos pareils, nous serons vos irrécusables et irrévocables juges. »

Voilà, selon Villers, ce que le représentant de l'Institut aurait dû dire à l'empereur. Satisfaction platonique, car il devait prudemment garder pour lui une proclamation si peu en harmonie avec l'état des esprits.[1]

La vivacité des discussions, la tournure que prenaient peu à peu les événements entraînaient donc Villers vers la politique active. Remarquons toutefois qu'il ne perd pas de vue le but qu'il s'était prescrit: expliquer l'Allemagne aux Français. Après son *Essai sur la Réformation*, il conçoit le projet d'une *Bibliothèque germanique* dont nous parlerons dans la suite. Il convient auparavant de dire quelques mots du succès qu'obtint l'ouvrage de Villers soit en Europe, soit en France, où les circonstances allaient lui devenir un peu plus favorables.

Si le livre a déjà eu deux éditions malgré tous les obstacles qui s'opposaient à son succès en France, on peut juger de l'accueil favorable qui lui sera fait dans les pays protestants. Bégin nous dit: « L'Europe se l'arrache comme un présent commun à toutes les nations civilisées[2]. » L'ouvrage fut, en effet, traduit en allemand, en anglais, en hollandais et en suédois. Stapfer a pu dire sans exagération que c'est, non à l'esprit de parti ou de secte qu'il faut attribuer l'accueil réservé par l'Europe savante à ce mémoire, mais au mérite même du livre qui fut réédité plusieurs fois en allemand et en anglais.[3]

[1] Décembre 1805.

[2] *Biographie de la Moselle*, article Villers.

[3] L'éditeur hollandais, D. Ewik, joint des notes à son édition. Un pasteur allemand, M. Plieth, donne un abrégé de l'ouvrage, tandis que M. Stampel le traduit in extenso et que le Dr Johann Rosenmuller, superintendant à Leipzig, écrit pour cette édition un discours liminaire (chez Conrad Heinrichs, Leipzig, 1805). Rosenmuller s'attache surtout à démontrer la fausseté des critiques de M. de Laverne et lui reproche de ne bien connaître ni Kant, ni Saint-Martin, ni l'histoire exacte de la Réformation. Il termine par ce vœu: „Ich schliesse diese Vorrede mit dem herzlichen Wunsch, dass dieses vortreffliche Werk zur Beförderung christlicher Toleranz recht viel beitragen und dass auch die gegenwärtige treue und wohlgerathene Uebersetzung viele deutsche Leser finden kann." — La même année parut une nouvelle traduction en allemand, celle de K.-Fr. Cramer, à Paris. Le célèbre Henke, professeur de théologie à l'université de Helmstedt, prépara, à la demande de Villers, une introduction et des notes historiques qui font, de cette édition, la plus importante et la meilleure de toutes. (Hambourg, 1805, chez Hoffmann, traduite, comme la précédente

L'université de Gœttingue tint à consacrer officiellement la renommée de Villers et la haute valeur qu'elle accordait à l'*Essai sur la Réformation* en conférant, le 27 septembre 1805, à celui qui, neuf ans auparavant, avait été son élève, le grade de docteur honoris causa.[1]

En France, l'attitude politique qu'allait prendre l'empereur à l'égard du pape devait aider au succès de l'ouvrage et en assurer le débit. Sitôt après le couronnement, les rapports entre Napoléon et le souverain pontife se tendent. L'empereur entendait avoir le pape sous ses ordres. Les deux puissances devaient fatalement se heurter. La dissolution de la société des « adorateurs de Jésus » et de « toute autre congrégation ou association formée sous prétexte de religion et non autorisée [2] » marque la première étape de ce conflit qui ne devait pas tarder à s'aggraver, ce qui rendait l'espoir aux libéraux[3]. En février 1808, Rome fut occupée par l'armée impériale et Napoléon fut excommunié le 10 juin 1809.

Si en 1801 et même en 1804, écrire contre le catholicisme pouvait vous exposer aux rigueurs de la loi, il n'en est plus de même par la suite. De 1805 à 1808, plus tard encore, grâce à une plus grande tolérance, on publie quelques ouvrages sur le protestantisme et le catholicisme; on entrevoit la possibilité d'une union entre les deux confessions. Il est vrai que, la plupart du temps, on conclut à une impossibilité pratique, chaque parti rejetant sur l'autre l'accusation d'intransigeance.[4]

sur la deuxième édition française.) — Dans les années 1804 et 1805, l'attention des Allemands est de nouveau attirée sur Luther, à qui l'on veut ériger un monument; cela contribua aussi, sans doute, au succès du livre de Villers, succès si durable qu'en 1818, à l'occasion du troisième centenaire de l'Eglise chrétienne évangélique, parut une quatrième édition, traduite par les soins du Dr Fetzer et pourvue, comme les précédentes, d'amples notes complémentaires. (Chez J. Maerken, 1818, Reutlingen.) — En Angleterre, deux traductions, celle de B. Lambert et celle de James Mill, indiquent assez que l'*Essai* trouva de l'autre côté de la Manche un public sympathique.

[1] Il était dit en toutes lettres dans le diplôme que c'est en raison de l'incorruptible amour de la vérité avec lequel Villers a raconté les services de Luther que ce titre a été accordé.

[2] Décret du 3 messidor, an XII.

[3] Deux semaines plus tôt avait paru un autre décret assez favorable aux protestants. Toutefois, il y a lieu de ne pas éprouver une joie trop exubérante. Voir le *Courrier du Bas-Rhin* du 13 nivôse, an XIII.

[4] Le 17 brumaire, an XIII, l'archevêque de Besançon publie une lettre pour engager les protestants à se réunir à l'Eglise catholique. Thomas Du Fossé, membre du Consistoire de l'Eglise réformée de Rouen, répond par plusieurs brochures. Hafner, professeur de théologie à l'université de Strasbourg, écrit, sous le voile de l'anonyme, *Ein Wort zur Vereinigung*.

Entraîné par le mouvement, Villers s'enthousiasme pour ce projet de réunion qui ramènerait la paix dans les consciences pour le plus grand bien des lumières. Mais il entend que le catholicisme fasse de grandes concessions et qu'il accepte la nouvelle science exégétique telle qu'elle s'est développée dans le Nord. Il a l'intention de faire paraître une suite de *Lettres* [1], qu'il espère publier « au commencement de l'hiver prochain [2]. » La faillite de son libraire, Heinrichs, vient contrecarrer ses projets [3]. Peu à peu, il en vient à douter de l'utilité de soutenir la Réunion, toutes les tentatives faites jusqu'ici ayant échoué par le fait de l'intolérance catholique. L'attaque de Lubeck par les Français le rejette pour un temps dans la vie politique. Vers la fin de 1807, il revient à son projet de « Lettres.... adressées fictivement à plusieurs amis et autres personnes »; mais en 1809, il y renonce définitivement, car la question est tout à fait tombée dans l'oubli [4]. Il préfère se consacrer à un autre travail dont il a conçu le projet le lendemain même de la séance où il fut couronné; il ne s'agit de rien moins que d'écrire « une *Vie* étendue de *Luther* en y joignant l'*histoire de son temps* [5] ». Cette

[1] Lettres adressées: à M. de Beaufort (Lettre d'introduction); — à M. l'archevêque de Besançon (pour démontrer qu'il est impossible aux protestants de reculer et de revenir aux dogmes catholiques); — à M. Stapfer (sur les points de réunion); — à M. Fr. Lemaître (sur la hiérarchie romaine, sa ressemblance avec celle des religions thibétaines, sur les vêtements sacerdotaux, les gestes des prêtres et des fidèles, les marches et processions; il aurait aussi rappelé les empiètements de la papauté sur le pouvoir civil); — à M. de Chateaubriand; — à S. A. S. le prince-primat; — à M. Rabaud; — à M. Louis de Joubert (il aurait tracé un parallèle entre les théories de M. de Bonald et celles du pape Hildebrand). — Il aurait fait l'histoire des tentatives de réunion.

[2] Lettre de Villers à Fr. Lemaître, 8 mai 1806.

[3] Il dut abandonner plusieurs ouvrages, entre autres, la traduction de l'*Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*, en deux volumes, de M. Thym et la troisième édition de son *Essai sur l'influence de la Réformation*, qui sera remise à plus tard.

[4] En publiant des Lettres sur la Réunion qu'il aurait traitée au point de vue historique et philosophique, montrant tous les avantages qu'aurait eus pour le progrès de l'esprit humain l'abandon de la théologie moyenâgeuse et réactionnaire des catholiques, il aurait encore pu défendre les idées qu'il avait déjà exposées dans l'*Essai sur Kant* et l'*Essai sur la Réformation*, mais une participation aussi directe aux débats religieux l'aurait écarté de la tâche qu'il s'était imposée: donner à ses concitoyens une idée d'ensemble de la littérature allemande.

[5] « Combien longtemps n'avons-nous pas flotté dans l'incertitude sur les vues du gouvernement au sujet de la réunion des cultes? Et ne voyons-nous pas aujourd'hui que, non seulement cette idée est tout à fait oubliée, mais qu'elle n'a peut-être jamais existé que dans l'imagination de M. de Beaufort et Cie.... Je vois que je serais la voix qui crie dans le désert si

entreprise, qui devait l'occuper jusqu'à sa mort, ne put être menée à bonne fin.. Il était pourtant si certain de l'achever pour la fin de 1808 qu'il le faisait annoncer en 1807 dans le *Magasin encyclopédique* [1]. En attendant, il donne en 1810, dans l'*Almanach des protestants* [2], un *précis historique de la vie de Martin Luther*, qui n'est autre chose que la traduction de l'exquise biographie en latin que Mélanchton avait écrite peu après la mort de son ami. Cet ouvrage, inconnu en France, devait lui servir à « sonder le goût du public » et à préparer les voies à la Vie de Luther. Il écrivait à son ami Lemaître: « Vous verrez, Monsieur, que cet essai ne sera ni encouragé ni même aperçu [3]. » Villers ajoute à sa traduction un certain nombre de notes destinées à venir en aide aux lecteurs français, moins au courant que les Allemands des événements de la Réforme.

Entre temps, il publie la troisième édition [4] de son *Essai sur la Réformation*, qu'il dédie à la Classe d'histoire et de littérature de l'Institut, sans l'avoir préalablement consultée. Cuvier est quelque peu interloqué de cette audace et se demande quel

je publiais un pareil ouvrage maintenant. En général, très peu de gens en France s'intéressent vraiment à ces sortes de discussions, parce qu'il y a, en effet, infiniment peu de religion. L'essentiel est de faire *qu'il y ait des chrétiens*, des chrétiens essentiellement dignes de ce nom, et alors, ils se réuniront d'eux-mêmes. Mais, à l'exception d'un petit nombre en France, et surtout de nos bons frères réformés, tout le reste est complètement irréligieux. » (Lettre de Villers à Fr. Lemaître, avril 1810.)

« Lettre de Villers à Fr. Lemaître, 26 vendémiaire, an XIII.

[1] Tome IV, p. 419. Cette histoire devait être assez volumineuse. Treuttel et Wurtz qui avait fait à Villers des offres pour l'édition de l'ouvrage et la traduction en allemand qu'ils proposaient de confier à Hafner, parlaient de trois volumes. A la suite et pour la compléter, Villers aurait ajouté les biographies de Mélanchton, de Calvin et de Zwingli. (Lettre du 28 décembre 1807.)

[2] Grâce à l'*Almanach*, qui pénétrait dans toutes les familles protestantes, surtout celles du midi de la France, la traduction de Villers obtint un succès considérable, mais elle en eut plus encore en Allemagne où le Dr Zimmermann la retraduisit en allemand et la publia à Hambourg.

[3] 18 avril 1810.

[4] Edité chez Treuttel et Wurtz, à Paris, 1808. On voit avec quelle facilité Napoléon laisse maintenant publier des écrits sur la religion. Il disait, le 28 août 1808: « Un censeur n'oserait prononcer sur ces matières métaphysiques. Il faudrait donc soumettre ces écrits à une assemblée de théologiens et alors on aurait à craindre que cette assemblée, prétendant la religion intéressée dans des écrits qui n'ont réellement rien de commun avec elle, n'étouffât la manifestation de vérités utiles.... Qu'on laisse donc écrire librement sur la religion, pourvu qu'on n'abuse pas de cette liberté pour écrire contre l'Etat. » (Welschinger, p. 26, 27.) C'était là le résultat des dissentiments qui allaient toujours s'accentuant entre le pape et l'empereur.

accueil sera fait à cette dédicace, aussi est-ce avec un vrai soulagement qu'il écrit le 10 août 1808 à Villers: « Votre dédicace à la Classe.... a réussi au-delà de toutes les espérances, elle m'en a paru très flattée... »

Stapfer trouvait que cet *Essai* « est un des livres les plus riches en idées, les plus lumineux et les plus utiles qui aient été publiés depuis vingt ans » et prétendait que c'eût été un ouvrage classique [1] si le style n'avait laissé à désirer. Il voulut bien préparer, pour cette édition qui devait être définitive, une table alphabétique pour faire ressortir davantage les expressions les plus frappantes de vérité et les plus piquantes de nouveauté qu'il contient [2]», publication qui se présentait sous les meilleures auspices, puisque malgré le désarroi dans lequel se trouvait la librairie à ce moment, l'éditeur consentait à tirer à deux mille exemplaires, non sans manifester quelque inquiétude au sujet de certains passages [3]. Ces craintes étaient vaines, car avec le « *bon* agrément du gouvernement », M. de Beaufort venait de publier une brochure [4] dont le but était « d'abattre la la monarchie papale spirituelle et d'en porter la couronne sur la tête du chef temporel ».

La troisième édition de l'*Essai* diffère peu des précédentes. Villers ne fit presque aucun usage des notes que les savants traducteurs anglais et allemands avaient jointes à leur traduction, non plus que des indications que lui avaient fournies les amis de la cause protestante [5]; il réservait ces renseignements pour l'histoire de Luther. Dans la préface, il rappelle, non sans amertume, les éloquentes pages dans lesquelles Bossuet et Arnauld attaquaient le protestantisme et conclut par cette réflexion: « On ne réfute point en France quiconque parle bien, et la

[1] C'est aussi l'avis de Koch: « Votre ouvrage est et restera *classique*; ce sera le manuel qu'on consultera toutes les fois qu'il s'agira de comparer l'état social actuel avec celui où l'Europe à gémi sous le joug de la hiérarchie romaine. » (Strasbourg, 14 août 1808.)

[2] Lettre de Stapfer à Treuttel et Wurtz.

[3] Stapfer, en écrivant cette « table analytique et raisonnée des matières », trouvant là un moyen de livrer un dernier combat aux idées réactionnaires, s'ingénie à y « concentrer » — ainsi que dans celle qu'il dresse pour le livre de Heeren — « tout le venin libéral de ces deux hérétiques. » (Lettre de Stapfer à Laharpe, 31 août 1808.) Treuttel et Wurtz, craignant de réveiller les haines, auraient préféré « des expressions modérées tant que possible ». (Lettre à Stapfer, 22 février 1808.)

[4] 25 décembre 1807.

[5] Lemaître et d'autres.

puissance du beau style y triomphe de tout[1]. Il espère pourtant que son livre, écrit dans des « vues cosmopolites », aidera à rétablir la vérité.

A cette édition il adjoignit une notice sur l'ouvrage de Leulictte qui avait été réédité et, chose plus intéressante, le plan d'un travail que Herder avait établi avec l'espérance de prendre part au concours de l'Institut; la mort l'en avait empêché.[2]

On n'avait osé présenter à Napoléon les deux premières éditions de l'ouvrage; il en fut autrement pour la troisième; Barbier, bibliothécaire de l'empereur, lui remit à son retour de Bayonne « cet excellent *Essai sur la Réformation*... un des livres modernes qui font le plus penser[3] ». Barbier informait Treuttel et Wurtz que S. M. avait mis le livre à part en demandant « bien des renseignements sur cet ouvrage et sur son auteur[4] ». Les journaux, toujours anxieux de ne pas heurter l'opinion du maître, avaient attendu ce moment pour parler de la nouvelle édition. Du reste, l'empereur se montrait de plus en plus bienveillant envers les protestants, auxquels il accordait de nouveaux privilèges.[5]

Le célèbre ouvrage de William Roscoë, *Vie et Pontificat de Léon X*, paru en Angleterre en 1805, avait eu quelque vogue en France, mais certains historiens protestants étaient d'avis que l'auteur, en parlant de la Réforme, ne présentait pas les faits d'une manière toujours exacte et ne rendait pas aux réformateurs la justice qui leur était due. Aussi, l'intérêt de la polémique créa-t-il un véritable succès à la troisième édition de l'*Essai* et Didot en donna une quatrième édition stéréotypée (1808).

Des savants de la Suisse, de l'Allemagne du Sud et de Strasbourg qui se rencontrèrent dans les villes d'eaux de la Forêt Noire pendant l'été (1808), accueillirent ce livre avec enthousiasme, ainsi qu'en témoignent les déclarations de Blessig. Haf-

[1] Voir p. 115. Villers s'étonnait que les Français, s'en tenant aux affirmations de Bossuet et d'Arnauld, aient ignoré les réfutations de Claude, Laplacette, Burnet, Turretin, Lenfant et d'autres.

[2] Ce plan avait été communiqué à Villers par G. Muller, professeur à Schaffhouse, qui publiait en ce moment les manuscrits de Herder.

[3] Barbier à Villers, 24 mai 1808.

[4] Treuttel et Wurtz à Villers, 12 octobre 1808.

[5] Par décret signé à Nantes, l'empereur accordait à la « communion protestante de la confession d'Augsbourg, qui se trouve à Paris et aux environs dans les deux départements circonvoisins, une église consistoriale avec deux ministres, au traitement de 3000 francs chacun. » (Treuttel et Würtz à Villers, 12 octobre 1808.)

ner et Koch. Ils attendent avec d'autant plus d'impatience la *Vie de Luther*, à laquelle travaille Villers, qu'ils estiment que Roscoë et Beausobre n'ont pas « traité avec assez de justice cet homme courageux ».[1]

Mais les tribulations politiques, la maladie, empêchèrent Villers de mener à bien cette œuvre, qui devait être comme le couronnement de sa carrière littéraire. « Si mon ouvrage n'est pas digne de mon héros, le but de ma vie est manqué! » écrivait-il à son ami Stapfer en 1808.

Il nous reste à parler du très intéressant essai que fit Villers en fondant à Paris une *Bibliothèque germanique*, journal qui devait renseigner les Français sur la littérature, les arts et la philosophie allemandes, et avait pour mission de transformer en idées justes des préjugés séculaires et d'amener, par cela même, un rapprochement entre les deux peuples.[2]

L'idée n'était pas neuve; depuis quatre-vingts ans, les progrès du cosmopolitisme littéraire avaient fait naître plusieurs journaux analogues.

Le *Journal encyclopédique*[3], qui fut l'un des recueils périodiques les plus importants du XVIII[e] siècle, devait « rassembler chaque quinzaine tout ce qui se passait en Europe de plus intéressant dans les sciences et dans les arts ». L'*Esprit des journaux français et étrangers*, qui parut avec quelques interruptions de 1722 à 1828, donnait assez souvent des articles traduits de journaux anglais et allemands. L'abbé Prévost, Grimm, Fréron et quelques autres, parmi lesquels Arnaud et Suard, fondèrent en 1754 le *Journal étranger*, destiné à réunir « dans une feuille écrite en français, c'est-à-dire dans une langue universelle, les connaissances, les découvertes et les chefs-d'œuvre de tous les artistes, de tous les savants du monde en tous genres et dans toutes les langues vivantes, et de faire ainsi participer la France et l'Europe à tant de trésors ignorés, perdus pour la plu-

[1] Koch à Villers, Strasbourg, 14 août 1808. — Disons encore, pour montrer que le succès de l'ouvrage de Villers fut loin d'être éphémère, qu'un certain A. Maldes en donna en 1851, à Strasbourg et Paris, une cinquième édition, revue et augmentée de notes et du précis historique de la Vie de Martin Luther.

[2] « .... J'ai encore entrepris tant d'autres choses, comme de faire connaître à la France l'ensemble de la *littérature allemande*, de lui expliquer la philosophie de Kant, etc.... que je ne sais où prendre le temps nécessaire à de si vastes desseins. » (Villers à Lemaître, 26 vendémiaire, an XIII.)

[3] 1756 à 1793, il parut à Liège, puis à Bouillon.

part, parce que peu de personnes sont capables de lire dans l'original les excellents ouvrages que produisent journellement les différentes parties de l'Europe, et qu'il est très difficile de rassembler ces nombreuses productions [1] ». Il ne faut pas oublier la *Bibliothèque germanique* publiée à Berlin de 1720 à 1740, par les soins de J. Lenfant, Beausobre, etc., qui avaient pris à tâche de rendre compte d'un grand nombre d'ouvrages importants imprimés en Allemagne et demeurés à peu près inconnus à l'étranger. Cette revue prit plus tard le nom de *Journal littéraire de l'Allemagne, de la Suisse et du Nord* [2] puis de *Nouvelle bibliothèque germanique.*

A côté de ces importantes revues, l'ouvrage de Hatin en mentionne plusieurs autres moins connues: la *Gazette littéraire* rédigée par Arnaud et Suard, les *Nouvelles de la république des lettres et des arts*, les *Cinq années littéraires* de Pierre Clément, la *Bibliothèque du Nord* par Rossel, toutes rédigées dans les mêmes principes, car, ainsi que le dit le *Journal étranger:* « Nous devons à tout ce qui est étranger la même justice, il faut nous mettre au point de vue où ils sont pour juger de la manière dont ils vivent [3]. » Mais, malgré la bonne volonté des rédacteurs, tous finissent par en revenir purement et simplement à la littérature française et aux habitudes d'esprit qu'ils avaient pris à tâche de combattre.

Pendant les années de troubles de la période révolutionnaire, toutes les préoccupations littéraires passent à l'arrière-plan; ces journaux périclitent au profit des feuilles politiques et, jusqu'en 1795, on ne trouve guère de revues consacrées à la littérature, surtout à la littérature étrangère. Cette disette valut au *Magasin encyclopédique*, fondé par Millin en 1795, d'être accueilli avec quelque faveur. Vers 1796, l'horizon politique s'étant rasséréné, Millin nouait des relations avec divers correspondants étrangers et, dans la préface de son septième volume, attirait l'attention du public sur le fait que plusieurs savants d'Allemagne avaient accepté de participer à la rédaction du *Journal encyclopédique*, « qui par son étendue et sa variété peut tenir lieu de plusieurs autres ». Nous verrons ce qu'il advint, pendant l'époque impériale, de ces succès du début.

Nous aurions encore à signaler le *Spectateur du Nord*, mais nous savons assez comment Baudus, son rédacteur en chef,

[1] Il parut jusqu'en 1765.

[2] Le *Journal littéraire*, etc., parut à La Haye, de 1741 à 1759.

[3] Janvier 1760.

avait vite abandonné son projet d'être l'introducteur, en France, des idées germaniques. La déception qu'en eut Villers fut profonde et, dès 1798, il était préoccupé de l'idée de fonder un journal qui fût, plus réellement que le *Spectateur*, une revue germanique; il s'en ouvre à son ami Collignon. Celui-ci serait tout acquis au projet et se met à la disposition de Villers, mais il lui semble que Lubeck est bien éloigné de Metz où serait imprimé le journal et il invite Villers et ses collaborateurs à se rapprocher; du reste, ce n'est là qu'un échange de vues, le projet vaut la peine d'être mûri. Un peu plus tard [1], revenant sur ce sujet, il essaye de définir ce qu'il appelle « le journal des journaux de l'Allemagne ». Il va sans dire qu'on ne s'occuperait que de littérature et de beaux-arts: « Je ne serais pas d'avis qu'il y eût un seul article de politique; ce journal devant être répandu en France comme en Allemagne, ce qui plairait dans un pays pourrait ne pas plaire dans l'autre. » Il en a parlé à plusieurs personnes qui trouvent « cette idée admirable et qui ne regrettaient de ne pas savoir l'allemand qu'à raison qu'ils ne pouvaient lire les différentes productions qui paraissent journellement dans cette langue ». Aussi pressait-il Villers de réaliser « ce charmant rêve ». Il ne lui écrit pas de lettres qu'il ne revienne sur cette question. « Tâchez donc d'organiser bien vite ce travail. J'en ai de mon côté le meilleur augure et quoique je n'en porte pas encore le nombre des souscripteurs à 2000, ni le produit à 720,000 florins, cela peut y atteindre par la suite, et n'en eussions-nous que le tiers la première année, ce ne serait pas une mauvaise affaire. Chargez-vous seulement des coopérations et du manuscrit, moi je prends à mon compte l'argent comptant et fais voguer la galère [2]. » On ne pouvait faire de meilleures propositions!

A voir l'orientation nouvelle du *Spectateur*, Villers songe sans plus attendre à réaliser son projet de *Bibliothèque germanique* [3]. Dès février 1799, il en parle à plusieurs reprises à Baudus, lui demandant même de lui désigner des savants et des hommes de lettres qui pourraient collaborer au nouveau journal. Comme on le pense, Baudus n'est pas très disposé à l'encourager: « Je ne connais certainement pas plus que vous les émigrés maniant la plume qui pourront être comptés pour une

[1] 30 pluviôse.

[2] 27 thermidor.

[3] Collignon l'assurait, le 29 fructidor an VII, que les circonstances ne pouvaient en aucune façon « l'étouffer dès sa naissance », parce qu'il n'en dépendait pas. Une telle affirmation avait un certain poids, venant de l'éditeur.

entreprise comme la vôtre. Dans la partie des sciences je ne saurais vous en indiquer un seul. » Et pour le détourner de ce projet, il lui propose de transformer tout simplement le *Spectateur du Nord* lorsque la paix sera signée. « La politique devenant alors insignifiante, nous l'aurions retranchée en entier du *Spectateur* et nous aurions voué ce journal aux sciences et aux lettres; j'aurais pu travailler à la partie littéraire, les sciences et les arts sont très peu mon fait, je ne me chargerais pas du plus léger article. » Ainsi, dans le plan de Baudus, la partie philosophique et scientifique, à laquelle tenait Villers, lui aurait été complètement réservée. Celui-ci accepterait à condition que l'on consacrât quatre ou cinq feuilles de chaque cahier du *Spectateur* à l'esprit des journaux allemands et que l'on se bornât, pour la littérature de la France et de l'Angleterre, à ne jeter qu'un rapide coup d'œil de temps à autre. Mais Baudus trouve trop large la part faite à l'Allemagne, et Villers, qui ne se fie guère à ses promesses, n'en continue pas moins à rechercher des collaborateurs pour le nouveau journal. Ne voulant pas quitter Lubeck pour le moment, il renonce à le faire imprimer chez son ami Collignon et s'entend avec Fauche, imprimeur du *Spectateur* à Brunswick. Dans son article sur la littérature allemande (octobre 1799), Villers glissait la note suivante, dont Baudus n'osa refuser l'insertion : « L'auteur de cet article a formé depuis longtemps une entreprise qui subviendrait à cette ignorance (des nations du Sud et de l'Occident à l'égard des littératures des peuples du Nord) et ouvrirait un canal de communications par où les richesses littéraires de l'Allemagne s'écouleraient avec choix au sein de la France, entreprise qui servirait de lien aux savants des deux pays. Ce serait un écrit périodique sous le titre d'*encyclopédie* ou de *bibliothèque allemande* ou d'*esprit des journaux de l'Allemagne*, ou tout autre. Une association de plusieurs hommes instruits, sachant lire l'allemand et écrire le français, le rédigerait en commun. Chacun se chargerait, suivant son genre d'étude, de l'une des sous-divisions: géographie et hydrographie, astronomie, physique, chimie, minéralogie, botanique, antiquités, philosophie, belles-lettres, etc. La politique serait tout à fait bannie de cet ouvrage, la mine étant assez riche d'ailleurs, et l'on peut dire, inépuisable. Un libraire s'est déjà engagé à faire toutes les avances et tous les frais. Si quelqu'un de nos compatriotes, muni des connaissances requises, avait quelque ouverture à faire à ce sujet, il pourrait les adresser au *Spectateur du Nord.* »

La note ne passa pas inaperçue. Villers reçut diverses

offres[1] et de précieux encouragements. M. J. Monod, par exemple, lui témoigne, de Copenhague, tout le plaisir que lui a causé l'annonce du *Spectateur* et tient à joindre ses vœux « à ceux de toutes les personnes qui désireraient pouvoir connaître la littérature allemande sans l'immense travail de lire ou seulement parcourir les différents journaux en cette langue. » [2]

Villers s'est adressé à un Monsieur Langer, pour le prier de lui trouver à Wolfenbuttel des collaborateurs français ou allemands: mais il ne s'en trouve aucun ni parmi les émigrés, ni parmi les Allemands.

Collignon de son côté continue à presser vivement Villers

[1] Il y en eut parfois de ridicules, entre autres, celle de M. Jacomasse, émigré de fraîche date, peu au courant de la langue allemande et des coutumes du pays. M. Jacomasse s'occuperait volontiers « de psychologie et de métaphysique, pourvu qu'elle ne prît pas un vol trop élevé et restât toujours en vue de terre, de logique et de grammaire, d'esthétique en général, et, en particulier, de poésie, d'éloquence, de musique, d'architecture, d'art des jardins, d'histoire et de politique ». C'eût été, avouons-le, un collaborateur d'une science aussi universelle que superficielle. Aussi Villers lui répond, le 17 décembre 1799: «.... je prendrai la liberté, Monsieur, de vous inviter à vous familiariser avec la littérature des Allemands. On n'a encore rien fait quand on n'a appris que leur langue; c'est dans leur esprit, dans leur *faire*, dans leur procédé, dans leurs principes qu'il faut entrer pour les entendre; c'est cet esprit qu'il s'agit surtout de bien dévoiler à nos lecteurs pour leur faire prendre goût aux lettres allemandes. Les livres ne sont pas toujours des guides certains pour un étranger, c'est dans le commerce et l'intimité des savants du pays qu'on apprend à les mieux connaître. Si vous avez l'occasion de vous lier avec quelques-uns d'entre eux, ne la laissez pas échapper... Quant à la psychologie et à la métaphysique auxquelles vous vous offrez de travailler, Monsieur, nous nous trouvons en concurrence, et je me suis réservé de longue main tout ce qui appartient à la philosophie. La métaphysique, en particulier, a pris une face si nouvelle en Allemagne que, pour quiconque n'y est pas très particulièrement initié, il est impossible d'en rendre un compte satisfaisant. Et cependant le public sera en droit d'attendre de nous, puisque nous annonçons un ouvrage entièrement allemand, que nous le mettions au fait de la nouvelle philosophie qui y fait tant de sensation depuis plus de quinze années. Nous nous expliquerons aussi en temps et lieu sur la politique qu'il ne faut pas confondre avec l'économie politique, la statistique, la caméralistique, etc...»

[2] M. Monod désirait depuis longtemps voir un journal destiné à faire connaître aux Français la littérature allemande; il avait essayé, mais en vain, d'engager quelques hommes de mérite demeurant en Allemagne à s'associer dans ce but. Le succès dont jouit la *Bibliothèque britannique* n'est-il pas un garant de ce qu'on pourrait attendre d'une *Bibliothèque germanique*? d'autant que la littérature allemande est plus riche que celle des Anglais. Il conçoit le plan de ce nouveau journal sur le modèle de la *Bibliothèque britannique*, quitte à supprimer la partie agricole. L'embarras ne serait pas, en tout cas, dans le peu d'abondance des matières, mais dans le choix qu'il en faudrait faire pour n'être pas trop volumineux.

de se mettre à l'œuvre et de quitter Lubeck. Il n'est pas d'avis qu'on prenne comme plan celui de la *Bibliothèque britannique* et qu'on donne des traductions complètes d'ouvrages allemands. Mais, telle n'est pas l'intention de Villers, tel n'est pas non plus le procédé de la *Bibliothèque britannique* de Genève, qui ne fait qu'une analyse succincte des nouveautés, analyse suffisante pour donner une connaissance exacte du mouvement de la littérature anglaise. Mais Villers, tout occupé de la philosophie de Kant, ajourne jusqu'en 1801 la réalisation de son projet.

En France toutefois, il semble que l'on se préoccupe de fonder un journal de ce genre. Le 1er frimaire, an IX, paraît le prospectus des *Notices littéraires ou esprit des journaux littéraires.* Nous y relevons ce qui suit: « La littérature française, autrefois si florissante, semble frappée aujourd'hui d'une sorte de stérilité; elle a donc besoin d'être vivifiée, ou si l'on veut, alimentée par celle des nations étrangères. La connaissance de leurs ouvrages peut faire renaître l'émulation et par là, une salutaire activité ramènera bientôt les beaux jours de cette même littérature dont l'état prospère avait tant influé sur celui des manufactures et du commerce de la France. » — Cette dernière considération devait, sans doute, dans l'esprit des éditeurs, attirer l'attention sur ce journal consacré presque exclusivement à la littérature étrangère et qui serait comme la continuation de la *Gazette littéraire de l'Europe.*[1] Les rédacteurs n'entendent parler que des ouvrages qui paraissent en Angleterre, en Allemagne et dans le Nord; même, au début, leur intention est de s'en tenir plus particulièrement aux Allemands: « Nos laborieux voisins ont dans leur langue des écrits périodiques très estimés dont nous ferons un fréquent usage; en nous indiquant le jugement du public, ils guideront le nôtre. Le plus ou moins de succès qu'aura eu un ouvrage pourra engager de le traduire en français, ce qui relèvera plusieurs de nos presses abandonnées faute de travail.... Quelques-uns de ces ouvrages sont, à la vérité, annoncés dans les journaux, mais c'est si rarement et d'une manière si incomplète, et si tard, que cela même nous a donné l'idée de publier ce journal. Des gens éclairés et ceux qui veulent s'instruire nous ont encouragés... Si l'exécution répond à nos vues.... il en résultera encore un avantage inappréciable, celui de multiplier les rapports qu'il doit y avoir entre toutes les parties de la république des lettres. »

On était en fait si peu curieux en France de littérature étrangère, que le journal ne put se maintenir que quelques

[1] Rédigée par Arnaud et Suard.

mois [1]. Est-il nécessaire de rappeler aussi l'insuccès du *Conservateur* de Fr. de Neufchâteau.[2]

Enfin, vers le même temps, un troisième essai est fait à Paris et les journaux [3] de l'époque mentionnent l'apparition d'une nouvelle *Bibliothèque germanique* dont l'objet principal sera de « faire connaître en France les richesses de la littérature allemande » et d'aider par cette « communication de lumières »

[1] Certes, l'ignorance des Français au sujet de la littérature allemande est flagrante, même parmi les savants. En voici un exemple. Le nom de Lessing est connu en France depuis près de vingt ans et nombre d'articles littéraires ont été écrits sur cet auteur; on a même traduit plusieurs de ses œuvres. En 1801, paraît un volume intitulé *Fables nouvelles suivies de quelques poésies*, par Mme Joliveau. Lalande, un ami de l'auteur, dans une notice élogieuse (*Moniteur* du 11 janvier 1801), cite la fable de *Jupiter et la brebis*, fable « remarquable à tous égards », en fait admirer la naïveté, la douce morale. « L'esprit seul, dit-il, ne produit rien de tel; c'est sans doute de l'âme d'une femme qu'émane un tel morceau; ce n'est qu'en France, le seul pays qui ait des maîtres en ce genre, à montrer » qu'on rencontre de tels chefs-d'œuvre. Le plaisant est que cette fable a été traduite de Lessing. Mme Joliveau s'est contentée de supprimer à la fin un trait dans la vraie manière antique: « Jupiter bénit la bonne brebis qui, depuis cet instant, oublia de se plaindre. » Il est vrai qu'Esope a traité le même sujet (fable 119); il se peut qu'il ait été la source commune à laquelle auraient puisé et Lessing et Mme Joliveau; cependant, cela ne paraît guère probable et, en tout cas, la fable de Lessing ne semble pas avoir été connue en France.

[2] Fr. de Neufchâteau avait aussi fondé une Bibliothèque germanique. (Voir, préface du *Conservateur*.)

[3] On lit dans le *Publiciste* du 24 nivôse, an IX: « ... Des écrivains français, juges éclairés mais sévères, blessés de la préférence que quelques admirateurs de la littérature germanique semblaient vouloir lui donner sur la littérature française, n'ont vu dans cette admiration que l'amour de la nouveauté et non celui de la perfection; mais peut-être que leur zèle pour les principes du goût et pour la gloire nationale les a emportés au-delà des bornes de la justice et de la vérité. Nous pourrons revenir une autre fois sur le caractère et les richesses de la littérature allemande, nous nous contenterons de dire qu'il est difficile et peut-être inconvenant de prononcer sur les ouvrages et le goût d'une nation dont on n'entend pas très bien la langue. » Le *Publiciste* recommande la lecture de ce journal à tous ceux qui ne savent pas l'allemand et veulent cependant avoir des connaissances et des idées sur une « nation laborieuse qui ne le cède à aucune autre dans les sciences naturelles et exactes, dans la statistique, dans l'éducation classique et dans l'analyse des beautés des arts, et qui possède dans toutes les parties des belles-lettres des ouvrages, sinon parfaits, au moins recommandables sous plusieurs rapports. » Dans le *Mercure de France*, fructidor, an VIII, nº 5, Fontanes, répondant à Villers « sur quelques reproches faits à la langue française... » et comparant la façon dont celui-ci entend l'introduction des idées germaniques en France à celle des rédacteurs de la *Bibliothèque germanique*, dit: « Il (le C. Labaume) sentira mieux que personne que c'est mal servir une littérature naissante et dont

au développement des deux nations. C'est sous une forme nouvelle, la réapparition des *Notices littéraires* dont nous venons de parler. Pour augmenter l'intérêt de cette revue, les rédacteurs, la chanoinesse de Polier, le C. A. Labaume et le C. de Maismieux y adjoignaient une *Bibliographie universelle*, suite de courtes notices sur tous les nouveaux ouvrages qui se publiaient en Europe. Cette *Bibliothèque* devait paraître tous les mois et former un volume de 236 pages environ [1]. Elle fut accueillie très favorablement par le *Magasin encyclopédique* qui la recommandait à « ceux qui aiment à comparer le génie et le goût dominant dans chaque nation et l'état des arts qu'elles cultivent ». Remarquons aussi que l'apparition de cette revue coïncidait à peu près avec la publication de *La Littérature*, ce qui aurait pu attirer sur elle l'attention éveillée par le livre de Mme de Staël et les discussions littéraires auxquelles il donna lieu. Malgré ces circonstances favorables, malgré l'appui du *Magasin encyclopédique*, du *Publiciste* et du *Mercure*, la *Bibliothèque germanique* ne put se soutenir, faute d'abonnés. Ce n'est pas parce que, sur l'un des petits théâtres de Paris, la *Mort d'Adam* de Klopstock obtenait un certain succès qu'il faudrait se faire illusion sur la sympathie et l'intérêt que le monde littéraire éprouvait pour la littérature allemande. On connaît à ce sujet l'opinion de Humboldt, un témoin oculaire; quant à Baggesen, il estimait que « le seul moyen d'introduire en France le goût allemand était de s'adresser aux dernières classes du peuple moins gâtées par le goût de convention qui dominait en France ». Jacobi était sceptique et s'étonnait que cette pièce fût si souvent

le mérite est encore contesté, que de prodiguer à tous les auteurs allemands les mêmes formules d'éloges et des cris d'admiration.... Les panégyristes de la littérature allemande doivent donc être plus modérés dans leurs jugements. » En nivôse an IX, il ajoute en parlant des trois fondateurs du journal : « Les amis des lettres leur sauront gré de l'importation qu'ils se proposent de faire en France des richesses étrangères, et particulièrement de la littérature allemande. On peut espérer, d'après leur nouvelle préface, qu'une critique judicieuse, un goût pur et sévère préviendront tous les dangers de cette importation. En effet, on lisait dans le prospectus : « On reprocherait avec raison aux auteurs de la *Bibliothèque germanique* un excès d'engouement qui toucherait de bien près à la démence si, donnant une admiration exclusive aux productions de la littérature allemande, ils prétendaient les offrir à leurs compatriotes comme devant faire oublier les chefs-d'œuvre dont la littérature française s'honore à juste titre. »

[1] F. Cramer était aussi attaché au journal en qualité de rédacteur; à l'en croire même il en aurait été l'organisateur (voir *Individualitäten aus und über Paris*, von C. F. Cramer und seinen Freunden, Amsterdam und Paris, 1806, zweites Heft, page 19).

représentée à Paris, alors qu'en Allemagne il n'était venu à aucun directeur de théâtre l'idée de la monter.[1]

Dans son précédent séjour à Paris (1801), Villers avait pu se convaincre de l'inutilité de fonder une Bibliothèque germanique; il y aurait fallu trop de ménagements, de réticences, le public étant encore convaincu que seul ce qui est français a de la valeur. Cependant, il parle de ses projets à ceux qu'il croit capables de s'y intéresser, mais il ne reçoit que de vagues encouragements et n'insiste pas.[2]

Jusqu'en 1803, malgré les rappels de Collignon, il n'y revint plus. Pendant ce temps, une nouvelle *Bibliothèque germanique*, fondée par M. de Salis, était née et morte; cela n'empêchait pas Collignon de prédire le succès à son ami. Il est cependant d'avis que l'on donne au journal un autre titre, puisque celui de *Bibliothèque germanique* laisse le public indifférent.

En 1804, Villers, de nouveau à Paris, voit paraître les *Archives littéraires*, cette revue dont Vanderbourg parlait à Jacobi deux ans auparavant. Ses principaux rédacteurs sont Degérando, Vanderbourg, Suard et, occasionnellement, Stapfer et Villers. Mais les trois premiers tiennent trop à ménager le public français, à ne pas dégager assez ce qui, dans le pays des Kant, des Gœthe, des Schiller, pourrait servir à revivifier la pensée française engourdie sous le despotisme de l'empereur ; d'autre part, les *Archives* acceptent des articles peu favorables à la philosophie

[1] Cependant, on ne renonça pas à la création d'un journal destiné à faire connaître l'Allemagne littéraire aux Français et de nouvelles tentatives sont faites en 1801 auprès de Vanderbourg. « Vanderbourg m'écrit qu'un libraire de Strasbourg établi à Paris songe à publier un *Mercure littéraire de l'Europe* et voudrait le charger en chef de (la) littérature allemande. M. de Humboldt et son ami Schweighäuser ont recommandé Vanderbourg pour cet objet. Cependant, m'écrit-il, ce projet n'est encore qu'un projet. La première raison, c'est qu'une *Bibliothèque germanique* qui a déjà paru ici sous deux formes différentes, n'a pu obtenir *plus de 60* souscripteurs. En conséquence, on veut non seulement donner plus d'étendue à l'ouvrage, mais le soutenir par le nom d'un littérateur français déjà connu. C'est à Suard qu'on s'est adressé pour lui confier la rédaction principale. Sans refuser absolument, Suard hésite; en attendant, il offre ses conseils, dicte le plan de l'ouvrage... J'ai vu cet homme célèbre et je crois ne lui avoir pas plu, car j'ai osé le contredire.... Il m'a paru lui-même un peu lourd dans la conversation, un peu pédant, un peu vain, et je l'ai trouvé de plus fidèle à l'excès aux préjugés français contre la philosophie allemande. » Lettre de Jacobi à Villers, 26 mars 1801.

[2] « Je ne puis qu'applaudir, Citoyen, au projet que vous avez formé et je me repose sur votre zèle et votre talent pour le mettre à exécution. Vous avez deux motifs bien puissants d'encouragement, votre propre instruction et la reconnaissance nationale. » Le Consul Lebrun à Villers, 3 brumaire, an X.

allemande, même, des attaques directes contre l'*Essai sur la Réformation*. Villers quitte les *Archives* après quelques mois de coopération et se décide à publier avec son ami Stapfer des *Mélanges de littérature étrangère*[1].

Le succès des *Archives littéraires* l'encourage à revenir à son ancien projet; la renommée que lui a valu son *Essai sur l'influence de la Réformation* lui facilitera les débuts. Il en parle à ses amis, à Stapfer, à B. Constant, à Cuvier, au baron de Dalberg, alors à Paris, et tous l'encouragent: la fondation d'une revue germanique sérieuse leur paraît le seul moyen d'aider efficacement à la propagation des idées libérales. Le prince-primat avait promis sa collaboration et avait chargé Ph.-A. Stapfer de la direction du futur journal[2]; celui-ci avait trouvé aussi des collaborateurs parmi les membres de l'Institut. Cette revue devait être, non seulement un journal littéraire, mais une protestation contre la réaction et l'oppression impérialiste: dans tous les domaines, on voulait opposer, aux tracasseries du gouvernement impérial, la liberté de recherche et de pensée dont l'Allemagne donnait l'exemple. Outre Villers, qui devint l'un des plus zélés défenseurs de l'entreprise, Stapfer[3] s'adjoignit

[1] „Mein Antheil an den *Archives* hat sich bis dato auf einige sehr unbedeutende Notizen beschränkt. Uebrigens ist mein Name von den Herausgebern auf das Titelblatt gesetzt worden, ohne dass ich mich zur Mitarbeit förmlich anheischig gemacht hätte. Auch ist der Geschmack und die ganze Ansicht von Degérando und Vanderbourg, welche die vorzüglichsten Redactoren sind, nicht die meinige. Ich harmonire unendlich mehr mit Villers, mit welchem ich in der That, allein ohne uns an eine Zeit zubinden, gemeinschaftlich «*Mélanges de littérature étrangère*» herauszugeben eingewilliget habe. Unser Zweck ist, dem französischen Publikum wo möglich, eine Idee von dem charakteristischen Verdienst der Deutschen in Behandlung der Culturgeschichte, der alten klassischen Litteratur, der Theorie der Aesthetik und der spekulativen Philosophie in ihren Anwendungen auf die grossen Interessen der Menschheit zu geben. Unsere Absich ist rein kosmopolitisch, und weder finanzielle Spekulation, noch Begierde zu glänzen. Allein eben weil wir nur eine Humanitätszwecke im Auge haben, so dürfte unsre Sammlung die Aufmerksamkeit der Franzosen entweder gar nicht oder auf eine unsern Wünschen wenig entsprechende Art auf sich ziehen." Lettre de Stapfer à Usteri, le 14 octobre 1804.

[2] Lettre de Stapfer à Usteri, le 5 mars 1805.

[3] „Die dritte Klasse des National Instituts auf seinen Vorschlag (du Prince-primat), die erste auf Laplace's und die vierte auf Lebreton's Bericht hin, hatten Cuvier, Burkhardt, Lasteyrie und mich aufgefordert, uns als propriétaires rédacteurs in die vier Hauptfächer: 1. der naturhistorischen und physikalischen, 2. der mathematischen, 3. der agronomischen und 4. der philosophisch-philologisch-historischen und politischen Wissenschaften zu theilen." Lettre de Stapfer à Usteri, 5 mars 1805.

Laplace, Lebreton, Cuvier, Burkhard, Lasteyrie et le physicien Coquebert de Montbret. [1]

Parmi les écrivains allemands, Cramer et Riccius lui sont tout acquis, cela va sans dire, mais il fait une conquête autrement importante dans la personne de Fr. Schlegel[2], alors à Paris où il est occupé à la composition d'un ouvrage sur les Hindous et le sanscrit.

Il était naturel que les Allemands établis à Paris fussent favorables à une entreprise qui s'annonçait sous de tels auspices: aussi les offres de collaboration affluent-elles. Toutefois, ils ne sont pas tous d'un optimisme exagéré. M. S. Schöll, imprimeur à Paris, écrivait à son ami Weyland[3]: « Votre archichancelier a planté une idée fixe dans les têtes des savants d'ici, elles en sont tournées: La source de toute sagesse et de toute érudition ne doit couler qu'en Allemagne; d'elle cependant, il faut qu'un ruisseau soit détourné sur Paris. Depuis quatre semaines, l'Institut national ne s'occupe de rien moins que du projet de mettre sur pied un journal de littérature allemande. On me tourmente à ce sujet, mais jusqu'ici, j'ai résisté à toutes les demandes pressantes que l'on m'adresse pour que j'y prenne part. Si l'Empereur, qui s'intéresse personnellement à l'affaire, ne me souscrit pas 200 exemplaires qui me permettraient de couvrir les frais, je me refuse à être le Don Quichotte de la littérature allemande dont, une fois pour toutes, les bons et les mauvais côtés ne conviennent nullement à ce sol. Tu ne peux, toutefois, pas t'imaginer quel enthousiasme momentané s'est emparé de ces gens, de ceux surtout qui savent un peu d'allemand. » [4]

[1] Le *Publiciste* annonce ce projet de *Bibliothèque germanique* dans son numéro du 23 janvier 1805.

[2] Schlegel, qui voulait demander à Villers d'annoncer cet ouvrage dans son journal, ne l'ayant pas trouvé chez lui, lui écrit le 3 pluviôse, an XIII: „Ich möchte gern von Ihnen etwas näheres über die *Bibliothèque germanique* wissen. Vermuthlich werden Sie doch starken Antheil daran nehmen und dann habe auch ich die besten Hoffnungen davon..." L'article demandé parut, ce dont Schlegel fut très reconnaissant. Villers en profite pour lui demander sa collaboration à la *Bibliothèque germanique* et Schlegel promet son concours à condition que Villers soit le principal rédacteur. Il s'engage en ce cas à fournir non seulement des traductions, mais des ouvrages originaux sur la philosophie. — Lettre du 11 pluviôse, an XIII.

[3] Weyland, le 7 février 1805, recopiait le passage pour son ami Böttiger.

[4] L'original se trouve dans la *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte*, Weimar 1896, p. 350.

Villers voudrait grouper toute l'opposition libérale : B. Constant, Hochet, Barante, Piscatory, Degérando et Jordan avec lesquels il est en relations. Ces velléités de résistance qui se manifestent jusqu'au sein de l'Institut éveillent l'attention du gouvernement. On ne tarde pas, en haut lieu, à donner des signes de mécontentement et la tolérance officielle du début fait place à l'hostilité [1]. Alors, les rangs des partisans d'une *Bibliothèque germanique* s'éclaircissent; Laplace se retire le premier; Cuvier, déjà brisé par la mort de son fils, ne s'intéresse plus au journal; Coquebert se souvient à propos qu'il est le directeur général des Octrois du Rhin; Burkhard, un Allemand naturalisé Français, prétend ne pas être assez maître de la langue. C'est une débandade générale, il ne reste plus que Lasteyrie, Villers et Stapfer; encore la crainte du courroux impérial les empêche-t-elle d'aller trop loin. Usteri, le Prince-primat [2] doivent remplacer les collaborateurs qui se dérobent, mais l'entreprise paraît bien compromise.

Cependant, le 1er mai, Villers engage Stapfer à tout préparer pour lancer le fascicule d'épreuve au moment opportun. On dresse un « Etat alphabétique des personnes qui pourraient travailler à un journal qui aurait pour but de faire connaître en France la *littérature allemande* ». Cette liste ne comprend pas moins de 86 noms de personnes disséminées en France, en Suisse, en Allemagne et dans le Nord [3] et se termine par ces mots: « Arrêté à Paris le 1er mai 1805 entre deux amis et coopérateurs à un seul et grand but, le perfectionnement de la pensée et de la morale. — Sig. Stapfer, Villers. » Certes, on avait

[1] Voir rapports d'Esménard.

[2] „Es könnte sich aber fügen, dass dieser teutonischen Luftbreitung durch allerhöchsten Wink ein Ziel gesteckt wurde. Schon sind einige Worte über die deutsche Litteratur aus hohem Munde gefallen." Stapfer à Usteri.

[3] Dalberg, gagné à cette idée de rapprochement des deux grandes nations avait déclaré à l'Institut qu'en France il était un commissaire, mais en Allemagne un commissionnaire de la troisième Classe.

[4] Entre autres : Ancillon à Berlin, Baggesen, Berr à Paris, Blessig de Strasbourg, Bonstetten à Genève, B. Constant, Cramer, Degérando à Paris, Dorsch à Quimper, Fauriel à Paris, Görres à Coblenz, Grégoire, Hafner de Strasbourg, Louis de Joubert, bibliothécaire de la ville de Metz, Camille Jordan à Lyon, Ith de Berne, Koch de Paris, Laverne à Paris, Ad. Leroy, ministre plénipotentiaire à Strasbourg, Monod, pasteur à Copenhague, Oelsner à Paris, Silvestre de Sacy, Fr. Schlegel, de Cologne, Schweighäuser de Strasbourg, Sevelinge, du Ministère de l'Intérieur à Paris, Suard, Mme de Staël à Genève (pour la littérature), Usteri à Zurich, Vanderbourg à Paris, Wagner, directeur du gymnase de Berne, Weiss de Paris, etc.

fait, dans cette liste, des concessions à l'esprit français [1]. Le journal devait porter ce titre: « *Bibliothèque germanique* ou analyse des principaux ouvrages publiés en Allemagne pour les sciences, les arts utiles et les belles-lettres; rédigé sous les auspices de l'Institut national de France par MM. Burkhard, Cuvier, Coquebert, Lasteyrie, Stapfer, Villers. »

Benj. Constant, pour remplir sa promesse de collaboration, soumettait à Villers cinq titres d'articles qu'il s'engageait à écrire à la première réquisition, pourvu qu'on le prévînt quinze jours à l'avance [2]. Il s'agissait de simples esquisses, car, en ce moment, fort occupé de son grand ouvrage: *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, il n'avait ni le temps, ni l'intention de les approfondir. « Aucun de ces morceaux ne peut servir d'introduction ni de tableau de la littérature allemande; on ne peut les admettre que comme des réflexions individuelles, très incomplètes, mais dont quelques-unes peuvent être intéressantes [3]. » Il faisait une condition de ce que sa collaboration resterait anonyme.

On avait dû s'associer Degérando, devenu un personnage d'une certaine importance. Nous savons ce que Stapfer et Villers pensaient de lui, en tant qu'introducteur des idées allemandes en France, et ce n'avait certes pas été sans beaucoup d'hésitation que les deux amis avaient sollicité son concours. L'opinion de B. Constant n'était pas plus favorable: il notait dans son *Journal intime*, après une visite qu'il avait faite à Degérando: « C'est bien véritablement un esprit français, vif, perçant, gai, circonscrit dans les idées habituelles de sa nation, les saisissant très bien, mais insusceptible de saisir de même les idées des littératures et des philosophies étrangères. »

[1] On aurait réclamé la coopération de Bitaubé, du chevalier de Boufflers, de Cabanis, de l'abbé Denina, bibliothécaire de l'empereur. Suard, Toulongeon, Ramond, Langlès, Granvelle, Feuillet, eussent représenté l'Institut et l'Académie française.

[2] Voici les titres: 1° Quelques idées sur l'influence de Frédéric II et de Joseph II sur la littérature allemande. — 2° Coup d'œil sur la marche de la théologie allemande dans le XVIII[e] siècle. — 3° De la perfectibilité de l'espèce humaine, comme introduction à l'extrait des idées sur la philosophie de l'histoire de Herder. — 4° Des prolégomènes de Wolf sur Homère, ou recherches sur l'auteur ou les auteurs des poésies homériques. — 5° De l'usage des chœurs dans la tragédie, à l'occasion de la *Fiancée de Messine*, par Schiller.

[3] Il ajoutait: « Ce sera un débouché pour une foule d'idées qui encombrent mon ouvrage et qu'il serait dommage de ne pas publier, parce qu'elles ont de la valeur. » B. Constant à Villers. (Voir encore *Journal intime*, page 94.)

Villers se démenait beaucoup pour assurer la réussite du journal. Son zèle, son enthousiasme faisaient sourire Constant, qui doutait du succès. La nation française lui semblait la moins susceptible de recevoir des idées nouvelles. La littérature se meurait dans la routine et l'imitation; le clan puissant du *Journal des Débats* luttait contre toute ingérance étrangère, même au théâtre. A la suite des représentations de *Macbeth*, ce journal insérait un article fulminant contre l'anglomanie et la philosophie, les accusant de tous les excès révolutionnaires.

La *Bibliothèque germanique* ne vit pas le jour. Peu après que Stapfer et Villers eurent établi la liste de leurs collaborateurs éventuels, Lasteyrie adressait à Villers ce billet de mauvais augure: « Cuvier vient de me répondre que son prospectus ne peut être prêt que d'ici à quelques jours, qu'il a parlé à Burkhardt et Delombre qui ne veulent point entendre parler de ce journal et que nous ne pouvons nous rassembler que lorsque Laplace aura parlé au ministre ainsi qu'il lui a promis. » Si Cuvier et Laplace prennent facilement leur parti de l'échec, il n'en est pas de même de Villers et de ses amis.[1]

La sympathie que l'Empereur avait montrée au début pour ce journal n'était que feinte et n'avait d'autre but que de flatter l'archichancelier. Celui-ci se rendait du reste compte du peu de sincérité des sentiments qu'on lui témoignait et fut peu satisfait de son séjour à Paris. Après son départ, Napoléon trouva inutile de déguiser plus longtemps sa pensée et le 11 mars 1805, le jeune Bertuch écrivait à Böttiger: « D'après de récentes lettres reçues de Paris, il est clair que le projet d'une *Bibliothèque germanique* n'a été qu'une bulle de savon. Tant que l'archichancelier Dalberg était là, Bonaparte promit de souscrire à lui seul pour 100 exemplaires; dès que Dalberg fut parti, Bonaparte déclara qu'on n'avait pas besoin de la littérature allemande et que, du reste, les Allemands ne peuvent s'occuper de rien, même de chimie et de physique, sans y mêler la politique, la liberté et la révolution. »[2]

Voici qui nous aidera à préciser la façon dont l'empereur entendait le journalisme. Le *Bulletin de l'Europe* venait de passer

[1] Nous citerons parmi eux le Genevois Pictet qui, venu à Paris pour s'occuper de science et de magnétisme, s'était bientôt rattaché au groupe libéral. Pictet écrivait à Villers: « J'éprouve un vif regret du non succès de la *Bibliothèque germanique*. Je crains bien que ce ne soit encore une illibéralité qui lui donne la mort... »

[2] Voir Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte, Weimar 1896, p. 352, 193 et 194.

entre les mains de nouveaux rédacteurs [1] et paraissait le 3 germinal an XIII [2] avec cet avis: « Le journal a changé de rédacteurs, les hommes de lettres qui sont aujourd'hui chargés de ce travail défendirent autrefois dans un ouvrage périodique assez connu [3] l'ancienne religion des Français, la morale publique et les principes sur lesquels repose nécessairement la prospérité d'un grand empire. On se rappellera peut-être qu'au milieu des factions anarchiques qui déchiraient l'Etat, à la porte des temples encore profanés, ils invoquèrent hautement le culte, les lois et la forme du gouvernement qui nous ont enfin rendu le repos. Le souvenir des suffrages qui leur furent prodigués dans ces temps orageux, les engage à reprendre la plume, heureux de voir leur première opinion justifiée par les événements et résolus de ne pas écrire une ligne qui puisse ramener les haines éteintes et les partis étouffés. »

Malgré de si belles promesses, Napoléon ne vit pas ce journal de bon œil et mandait à Fouché le 17 avril: « Le *Bulletin de l'Europe* est animé d'un mauvais esprit.... j'entends que les journaux servent le gouvernement et non contre...» Et il détachait Esménard de la rédaction. [4]

Donc, en haut lieu, on ne voulait pas d'un journal qui prônerait sans cesse l'Allemagne, cette nation vaincue, foyer d'idées libérales intolérables [5]. Cet essai de *Bibliothèque germanique* ayant échoué — ce ne fut pas le dernier [6]. — Villers ne renoncera

[1] Parmi lesquels il faut citer Michaud et Esménard.

[2] 24 mars 1805.

[3] Allusion à la *Quotidienne*.

[4] *La censure sous l'Empire*, Welschinger, p. 62. L'empereur, en philosophie, était de l'avis de Mme de Genlis, à savoir qu'il faut éviter de troubler les sots, la grosse masse, et « vivre uniquement pour jouir parce que le seul bien réel est le plaisir, que la vie est courte et que tout meurt avec nous ». C'était aussi l'avis de la majorité des Français, et l'on comprend combien ce matérialisme devait exaspérer Villers qui, depuis longtemps, l'avait abandonné pour une conception toute morale de la vie.

[5] Consulter *Correspondance de Napoléon*, nos 8611, 8623, 8767.

[6] Le 5 juillet 1808, Fr. de Neufchâteau écrivait dans le *Moniteur:* « Une bibliothèque germanique bien faite serait extrêmement utile et nous apprendrions à mieux apprécier les savants allemands qui valent au moins les Anglais, du moins sous le rapport des grands travaux d'économie politique. » Même sous cette forme réduite, le projet ne fut pas accepté, et, en 1808 comme en 1805, on put se convaincre que le vent n'était pas favorable aux bibliothèques germaniques. — Au même moment, un projet semblable est ébauché par M. Emmerick, de Strasbourg; il en parle à Villers (Lettre du 14 octobre), lui demandant d'écrire un article. Le projet en resta là,

pas à faire tout ce qui dépendra de lui pour « imprimer une direction plus noble au travail des esprits..., introduire plus de spiritualité et de désintéressement dans le mode de culture adopté par les Français. » Voilà ce qu'il s'est « prescrit comme tâche et comme devoir ». N'a-t-il pas déjà exposé ses idées dans son *Essai sur l'Influence de la Réformation*, dans ses articles du *Publiciste*, de la *Décade* et du *Citoyen français*; n'a-t-il pas fait tous ses efforts pour créer, soit dans le monde officiel, soit dans les cercles littéraires et à l'Institut un courant d'opinion favorable au renouvellement des esprits?

Cette fois, il s'était cru au but. Renoncer à l'action efficace et renouvelée d'un journal lui fut particulièrement pénible. On en retrouve le témoignage dans une lettre écrite cinq ans plus tard à son ami Stapfer: « ... Où sont-ils ces jours où, appuyés des plus illustres suffrages, réunis aux hommes les plus capables, nous préparions dans la capitale du nouvel empire, l'entreprise, jugée si nécessaire, d'une *Bibliothèque germanique*? Quatre ans se sont écoulés; et je ne sais quel mauvais génie nous a constamment traversés. Le même, peut-être, qui creuse entre l'esprit des deux nations un abîme qui semble devenir tous les jours plus infranchissable. J'avais dès longtemps conçu le projet de jeter un pont sur cet abîme. Mais après tant d'efforts et de tentatives dans tous les sens et sous toutes les formes, je ne sais encore si j'ai réussi à asseoir la base d'une seule de mes piles; je ne sais même si l'abîme n'est pas sans

malgré toutes les démarches tentées pour le faire aboutir. Le 13 août 1808, Blessig, professeur à Strasbourg, faisant allusion à la visite que Villers lui avait faite trois ans auparavant, lui disait: « Cette visite même... me rappelle entre autres que vous avez bien voulu appuyer de votre suffrage le projet de rédiger dans cette ville limitrophe un Journal français de la littérature allemande. M. Degérando et plusieurs autres littérateurs distingués sont du même avis. Mais ceux d'entre mes collègues qui sont le plus faits pour donner du crédit à telle entreprise, n'y sont pas trop portés, surchargés comme ils le sont de travaux de tous genres. Nous sommes d'ailleurs tous déjà sur l'âge, mais pourvu que MM. Schweighäuser, Koch, Hafner se mettent à la tête et se chargent, dans les commencements du moins, de la direction, le projet se réalisera et réussira. D'autres, dans la vigueur de l'âge, et nous en comptons plusieurs sur cette ligne, concourront d'abord et succéderont dans la suite. Je vous aurais bien des obligations si dans une de vos lettres à l'un de ces estimables savants, vous trouviez bon de recommander fortement cette entreprise littéraire comme appuyée et fécondée par vous, enfin comme une idée venant de vous et appuyée par d'autres littérateurs de vos amis en France et en Allemagne. »

Koch, écrivant de Strasbourg à un ami, le 1er mars 1813, avouait dans sa lettre: « ... Le Journal de littérature germanique, dont M. de Villers vous a parlé n'est pas exécutable chez nous parce que nous sommes trop bien instruits que le gouvernement le repousse. »

fond et s'il ne dévore pas sans fruit tout ce qu'on y lance pour le combler.... »[1]

C'est l'indifférence du public qui l'avait surtout affligé. Si l'Allemagne manquait de centre littéraire, à proprement parler, on y trouvait, en revanche, un public nombreux et cultivé qui lit et pense; en France, rien de pareil, le public fait défaut, les journaux sont unanimes à le reconnaître[2]; il n'y a pas d'opinion publique et on n'accorde quelque intérêt aux idées qu'autant que celles-ci peuvent conduire à la fortune.

Les guerres incessantes de la République et de l'Empire avaient porté un coup sensible à la littérature et, par suite, au commerce de librairie, et Heinrichs à ce moment même était déclaré en faillite; on prévoyait que d'autres maisons, même des plus solides, auraient le même sort. Seuls, les récits des prouesses militaires intéressaient le public. Une sorte de fatigue semblait s'être appesantie même sur l'élite intellectuelle de la capitale. Tandis qu'en Allemagne on comptait, en 1802, plus de deux cents journaux, sans parler des gazettes populaires (chaque ville presque possédant la sienne), on n'avait en France que quatorze journaux politiques et vingt-trois littéraires. Le dégoût de tout travail approfondi se faisait sentir même au sein de l'Institut.[3]

[1] Lettre-dédicace de son *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne.*

[2] « Les circonstances ont tellement éloigné les gens qui se convenaient, tellement éloigné ceux qui ne pouvaient se convenir, que les rapports de société sont devenus purement extérieurs; on se voit sans se communiquer, on dîne avec l'un, on joue avec l'autre, on chasse avec un troisième, on ne cause avec personne. Les opinions se forment partiellement sans les secours que fournissent le contact des idées et l'échange des lumières... » (*Publiciste*, 30 germinal, an XIII. — *Archives littéraires.*)

[3] Ainsi, en nivôse, an XII, l'Académie ayant proposé en concours l'éloge de Boileau, ne délivrait que deux mentions honorables; l'une était attribuée à Dumarsais. « L'excessive longueur de cet éloge et les détails scientifiques et superflus dont il a paru surchargé ont empêché qu'il n'obtînt le prix », disait le rapporteur. Et il ajoutait: « Un prix destiné à être décerné dans une assemblée publique pour servir d'encouragement aux gens de lettres ne doit être accordé qu'à un ouvrage susceptible d'être lu dans cette assemblée et d'y être écouté avec intérêt ; par conséquent l'étendue doit en être proportionnée à la durée de la séance et au degré d'attention qu'on a droit d'attendre d'une réunion nombreuse de personnes de tous les états; il faut surtout s'interdire les détails scientifiques qui ne sont pas indispensables et qui peuvent ne pas être à la portée de ceux qui les écoutent... » Les journaux s'empressèrent de publier cette remarque. (*Publiciste*, 8 nivôse, an XII.) — A cette même séance (6 nivôse, an XII), Parny proclamait en termes fleuris l'influence aimable qu'avait exercée le beau sexe sur les mœurs, les arts, la littérature, le caractère même du peuple français — ce qui donnait à Villers l'occasion de protester de nouveau contre l'influence prédominante des salons.

Après la mort de Klopstock [1], Dacier, secrétaire perpétuel de l'Institut, devant préparer une notice historique sur la vie et les ouvrages du poète, s'était adressé à quelques-uns des amis de cet écrivain, entre autres à Villers, pour obtenir des renseignements. Son travail fut présenté dans la séance du 1er germinal, an XIII [2]. Si nous en croyons Arnaud, cet éloge plut beaucoup par l'élégance du style et la justesse des observations; toutefois, le lendemain de la séance, il écrivait à Villers: « Je lui reprocherai cependant quelques longueurs; la patience du public, les moyens physiques du lecteur ne lui permettaient pas de parler plus d'une demi-heure. Toute lecture académique qui excède ce terme finit par fatiguer; c'est ce que l'expérience a prouvé journellement. »

Ces caractères d'apathie du public, de relâchement des travaux de l'Institut, de découragement chez ses amis, Villers les avait notés [3] en les illustrant de faits en vue d'une *Lettre à Bouterweck*, où il eût, une fois de plus, développé l'antithèse entre la frivolité de ses compatriotes et le sérieux des savants d'Allemagne, mais il y renonça pour s'appliquer, dès son retour à Lubeck, à de nouveaux travaux.

[1] 1803. [2] 1805.

[3] On pourrait parfois, et avec raison, accuser Villers de regarder l'Allemagne avec des yeux trop favorables; qu'il nous soit permis de rappeler ici certaines appréciations de son ami Constant, lequel pêche plutôt par le défaut contraire et se sent plus porté à la critique qu'à l'admiration. Le 10 mars 1804, Constant écrivait à Hochet, en parlant de l'Allemagne: « ... Il y a dans tous les esprits une fermentation prodigieuse, non pas sur la politique dont notre Révolution les a détachés, mais sur la philosophie, les arts, la religion, la littérature. » Il estimait que le peuple allemand était le plus impartial, le moins sensible aux préjugés, aux conventions; que les gens de lettres, à l'abri de l'influence des cours et dans l'impossibilité d'arriver aux emplois, approfondissaient davantage les études auxquelles ils se livraient. Et il ne pensait pas que l'exactitude scientifique rendît les Allemands aussi lourds d'esprit qu'on voulait bien le dire en France: « Gœthe est un homme d'une grande finesse d'esprit, quelquefois, de beaucoup de grâce, toujours d'une nouveauté étonnante dans les idées et d'une précision parfaite dans les expressions, même en français. »

CHAPITRE VI

Villers en Allemagne de 1806 à 1810.

Etat d'âme de Villers à son retour. — *Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour* (1806). — Les événements politiques détournent Villers de ses occupations habituelles. — Relations de la France avec les Villes hanséatiques. — Ecrasement de la Prusse, prise de Lubeck. — *Lettre à M^me^ F. de Beauharnais* (1807). — Villers traduit un opuscule de Reimarus contre le blocus continental : *Le Commerce* (1808) et l'*Essai sur l'influence des Croisades* de Heeren. — *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* (1809). — *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'instruction publique en Allemagne* (1809). — Villers revient à ses études de littérature comparée et espère prendre part au concours ouvert par l'Académie de Dijon sur cette question : *La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères ?* (1808). — Les Allemands désirent que Villers assume tout entier le rôle d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne. — Gœthe, Reinhard, Guizot, Stapfer l'en pressent.

En février 1805, après un séjour de plus d'un an en France, Villers songe à revenir en Allemagne. Malgré la bienveillance avec laquelle il a été accueilli, malgré son rôle en vue dans les luttes littéraires et politiques, la vie fiévreuse de Paris, les attaques violentes auxquelles il a été en butte, lui font éprouver un besoin de plus en plus vif de reprendre son existence studieuse et calme. Quelques-uns de ses amis, entre autres Görres, Collignon le rappellent avec instances. Ayant fait une riche moisson de documents sur la littérature, la philosophie, les mœurs, l'esprit de la nation française, il pourra, dans de nouveaux ouvrages, mettre en opposition le génie des deux peuples qu'il connaît si bien. [1]

[1] C'est par des tableaux d'ensemble et non par des traductions que Villers veut faire mieux connaître l'Allemagne aux Français. « . . . J'ai tant de travaux commencés, tant d'autres en vue et auxquels je tiens beaucoup, qu'il m'est impossible de songer à autre chose. Mon goût et mes études me portent plus vers la *Philosophie* et la *Littérature* que vers l'*histoire* et la *controverse théologique*. J'ai ma *Philosophie de Kant* à continuer et à éclairer. J'ai des *Mélanges de littérature allemande* à publier, dans lesquels

Une note qu'il inscrit au dos d'une lettre de Görres nous révèle ses dispositions au moment de quitter Paris :

« Non, mon spirituel ami, gardez-vous de me croire mort et victime de la putréfaction universelle qui m'environne ici. Au milieu de ce tumultueux néant, parmi la foule des castrati intellectuels qui sont réduits aux facultés inférieures des *sens* et de l'*entendement* le plus étroit, je me promène silencieusement, plein de vie intérieure, plein d'agitation et de douleur. J'observe, je soupire et je forme des projets (hélas ! vains, peut-être) pour l'avenir. Quand, dans cette immense catacombe je rencontre un *vivant*, mes yeux chargés d'indignation se fixent, puis s'élèvent vers le ciel et semblent se demander quels sont les remèdes à tant de maux, à une épidémie morale qui, pour comble de misère, est devenue la santé et la vie de tout ce peuple dégradé ! S'il n'était que malade, on pourrait le médicamenter — mais il est vivant et sain d'une fausse vie et d'une fausse santé. Il vit de la vie des sens et est sain de la santé des brutes. » [1]

Voilà qui nous est un gage de la sincérité de Villers ; il s'est donné la tâche de lutter contre le matérialisme et l'apathie intellectuelle de la plupart de ses compatriotes, il ne reculera pas ; ni l'insuccès, ni l'opposition moqueuse, ni les efforts du gouvernement pour l'obliger à se taire ne le décourageront. Dans sa profonde admiration pour l'Allemagne, les défauts qu'il reproche aux Français prennent à ses yeux des proportions exagérées ; toutefois, si le ton de ses critiques est souvent doctoral et parfois ampoulé, il faut reconnaître qu'elles ont un fond de vérité et qu'il n'est pas seul à les faire. « Point de public, point d'intérêt pour les idées, beaucoup pour les places et les profits du moment, un essoufflement continuel dans tous ceux qui courent après la fortune, une indifférence parfaite dans ceux qui n'ont pas besoin de courir après, ... voilà Paris », dit B. Constant [2]. On rencontre les mêmes plaintes chez Stapfer et chez Gallet [3].

je tâcherai de donner une idée de l'ensemble de cette littérature, encore si méconnue dans ce bon pays de France !... » (Villers à Lemaître, avril 1805.) Et au moment du départ, le 1er prairial, Villers renouvelle ses promesses à Lemaître : « Je vais travailler en Allemagne à l'œuvre que j'ai entreprise de jeter ici quelques semences généreuses dans les âmes en fait de religion et de philosophie. Puissé-je continuer à mériter votre estime et celle des Français qui pensent comme vous. »

[1] Villers avait d'abord écrit « pourceaux ».

[2] Lettre de B. Constant à la comtesse de Nassau, février 1805.

[3] Voir « La première promenade d'un solitaire provincial depuis le faubourg Saint-Honoré jusqu'au Palais du Tribunat », Paris, an X, p. 41.

Pendant son voyage en Allemagne, Constant, bon observateur, écrivait[1]: « Ici, tous les hommes de lettres, quoique sans esprit, ont cela de supérieur à la classe qui fait leur pendant en France, qu'ils sont très instruits et ont des idées très libérales. ..... En quittant l'hospitalier territoire de Weimar, je vais rentrer dans un monde où je ne rencontrerai plus cette bienveillance dont j'ai contracté l'habitude. Je ne trouverai plus dans les esprits l'impartialité et l'amour du vrai qui m'ont été si agréables et si utiles en Allemagne. » Aussi forme-t-il le projet d'y venir passer tous les hivers: « Il y a plus de fond dans cette nation que dans la nôtre », ajoute-t-il plus tard.

Constant apercevait donc les défauts de la nation française, mais son indifférence sceptique se satisfaisait à les noter et il n'ambitionnait pas d'y remédier. Villers prenait les choses beaucoup plus au tragique: « Pour moi, en mon particulier, je ne me découragerai jamais et ferai tout ce que mes forces et les vingt-quatre heures qui nous sont accordées chaque jour par Dieu, me permettront... », écrivait-il à son ami Lemaître le 8 mai 1806, peu après son retour à Lubeck. Et, sans tarder, il va se mettre à l'œuvre.

A propos d'un projet de *Taschenbuch* pour l'année 1807, il écrit son petit ouvrage: *Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour* [2]. Il y développe cette idée de Jean-Paul, son auteur favori: „Die grössten Dichter waren die Keuschesten. Welches Volk gab denn bisher die frechsten Gedichte? Gerade das, welchem beinahe gar keine andere glücken, das Gallische." [3]

La thèse de Villers est, en effet, celle-ci: dans la manière de traiter l'amour comme sujet poétique, les artistes français et allemands diffèrent essentiellement les uns des autres. « Les premiers ont confié, la plupart, à leur creuset poétique des éléments pris dans le règne sensuel et matériel de l'amour, de l'attrait passionné des plaisirs de la jouissance. Les autres, au contraire, ont choisi presque constamment les leurs dans ce que l'amour a de plus saint, de plus idéal, de plus mystique. » Qu'en est-il résulté? Chez les Français, la poésie éroti-

[1] *Journal intime*, p. 16-17.

[2] Il existe en français beaucoup de traités et dissertations sur l'amour, depuis le *Triomphe de l'amour honnête*, par M. Gillet, conseiller du roi, en 1642, jusqu'à la *Métaphysique de l'amour*, par la marquise de Lambert, en 1729, et à l'opuscule de M. de Boufflers; toutefois, l'ouvrage de Villers, conçu dans un tout autre esprit, ne fait double emploi avec aucun d'eux; c'est, en quelque sorte, une étude de littérature comparée.

[3] *Vorschule der Aesthätik*, III, p. 108.

que exprime « la volupté..., le désir sous mille formes variées plus ou moins décentes »; qu'elle soit passionnée ou tragique, langoureuse ou badine et gracieuse, ou, comme « chez les poètes les plus purs », empreinte « d'innocence, de dévouement, de tendresse », elle ne s'élève presque jamais et n'a « rien de divin à révéler ». Son langage est « borné, fade et matériel ».[1]

Chez les poètes germains, au contraire, l'amour n'a rien de sensuel; son but unique est d'enthousiasmer, de diviniser le cœur dont il s'empare. « Le poète érotique allemand intéresse à son amour la nature sensible et le monde invisible; l'harmonie des sphères, le firmament, la terre, les eaux, tous les êtres animés célèbrent avec lui la solennité de son sentiment; c'est surtout en lui-même qu'il trouve une richesse de nuances, une source inépuisable d'affection délicate, vague, mystique. » Et charmé des vastes horizons que lui a découverts la poésie lyrique allemande, Villers s'écrie: « Termes ravissants de Sehnsucht, d'Ahndung, de Schwärmerei, vous n'existez pas dans l'idiome du poète français! on n'invente pas de mots pour ce qu'on ne connaît pas! »

Les Français ignorent ce qu'est la vraie poésie lyrique; leurs odes, leurs épopées atteignent rarement à une grande élévation. Les Allemands ont, dans ce genre, des pièces d'une haute inspiration. Chez les Français, la poésie lyrique est surtout descriptive ou didactique, et ce qu'ils « aiment avec une si tendre préférence n'est point du tout de la poésie ». Si Haller, Zachariae, Jacobi, Schlegel, Burger, Voss, Baggesen, Hoelty, Kleist, Gerstenberg, Claudius, Gœthe, Schiller, Novalis, Reinhard, Tieck, Klopstock, Gleim et tant d'autres forment une cohorte de poètes remarquables, que peut-on leur opposer en France? Quinault, Fontenelle, Moncrif, Chaulieu, Bernard, Saint-Lambert, Dorat, Bernis, Parny, Boufflers, Marmontel, etc., chez qui l'on ne voit que « passion, volupté ou faiblesse »! Avec Jean-Jacques Rousseau, les influences anglaise et allemande « ont provoqué çà et là quelques étincelles d'un beau feu; de belles âmes ont ressenti l'irritation de cette électricité, mais le goût général a repris le dessus ». Et, pour ne parler que de la pudeur dans l'expression de l'amour, « que dirons-nous de l'effroyable nombre de ces écrits licencieux qui déshonorent la langue et la littérature des Français et dont le cynisme révoltant dépasse les bornes mêmes du libertinage le plus honteux? Quelle dégoûtante catégorie depuis l'*Aloysia* jusqu'à la *Justine*. » Cette « profondeur de corruption » n'existe pas dans la poésie allemande.

[1] Ce sont toujours « des charmes, des flammes, des ardeurs, des langueurs, des yeux vainqueurs, des traits, des attraits, des blessures, des soupirs, des désirs, des plaisirs, les grâces, les ris, les jeux et autres babioles. »

Villers pose comme principe que la littérature est une manifestation de l'esprit national. La différence de tempérament entre les Français et les Allemands se montre aussi bien dans l'histoire, dans la philosophie, dans la religion, que dans la vie même des deux peuples; le penchant de l'un le porte vers la *réalité*, l'autre est plus enclin à l'*idéalité*. Il s'efforce de faire comprendre à ses compatriotes quel avantage il y aurait pour eux à modifier leur manière d'être pour ressembler à ces Germains réservés, sérieux, réfléchis, l'esprit toujours tendu vers un idéal de beauté et de bonté et, à cause de cela, plus dignes d'être à la tête des nations civilisées par l'attention qu'ils donnent à tout ce qui peut développer le cœur et l'intelligence.

Quand Villers portait de tels jugements, la littérature française se mourait d'épuisement et la nation, grisée par ses victoires, fatiguée de discussions philosophiques et religieuses, s'abandonnait avec prédilection à des jouissances où l'esprit avait peu de part. Les Allemands, au contraire, assistaient à un épanouissement merveilleux de la littérature et de la pensée philosophique; ils n'étaient préoccupés que de l'avancement des sciences, de la morale et des lettres, négligeant volontiers — et jusqu'à l'exagération — les intérêts de la vie pratique. Il faut se replacer à l'époque pour réduire à leur portée véritable les jugements de notre Aristarque. Les Français avaient une tendance à considérer le monde « comme un grand réservoir de jouissances » où chacun puise selon ses forces et son génie; la recherche des richesses était pour eux l'essentiel. Les sciences mathématiques primaient à leurs yeux toutes les autres. L'histoire et le climat avaient prédisposé l'Allemand à d'autres ambitions. Il préférait « les jouissances exclusives de l'homme intérieur, de la pensée solitaire — les trésors du monde intellectuel [1] »; il s'attachait à l'étude des sciences spéculatives, à la solution des énigmes de la nature, sans souci d'en tirer profit.

Mais à quel misérable public s'adresse-t-il? Il ne lit pas, les libraires font faillite les uns après les autres et cela empêche la réalisation de bien des projets de Villers. Il écrit à Lemaître:

« La catastrophe de mon libraire Heinrichs me gêne prodigieusement dans mes projets.... Tous les libraires tombent, ce n'est pas leur faute. Les meilleurs livres ne s'achètent pas. C'est notre pitoyable public français du XIXe siècle qui s'oppose à tout. Vous me parlez, Monsieur, de l'avantage qu'il y aurait pour la cause de la raison à traduire plusieurs ouvrages remarquables de l'allemand. Sans doute qu'il y en a une foule dans tous les genres, de sciences, d'histoire, de belles-lettres, de philosophie, de religion, qui feraient un bien inappréciable à notre nation s'ils étaient compris, lus et étudiés par elle. Mais en France, on ne veut rien lire, rien étu-

[1] *Coup d'œil sur les Universités.*

dier, rien comprendre; aucun libraire ne fait une entreprise pour un public de cent personnes tout au plus parmi trente millions d'âmes! Il faut bien, au fait, qu'il retire ses frais, il faut que l'auteur et l'imprimeur vivent. Qu'attendre d'un pays qui n'a pas *un seul*, non pas un seul vrai journal littéraire? Tandis que la pauvre Allemagne en possède et en entretient vingt de cette espèce, parmi lesquels il y en a sept ou huit de la plus excellente facture? Un pays où l'infâme journal de Geoffroy fait une fortune si affligeante, où il a 18500 abonnés! c'est-à-dire plus que tous les autres journaux ensemble!.... Oui, je vous le répète, deux choses me paralysent dans l'exécution des nombreux et *salutaires* projets que je pourrai avoir d'enrichir notre littérature de produits allemands: 1° le manque d'un *public* qui y prenne part et, par conséquent, de libraires qui entreprennent; 2° le manque de *coopérateurs*. Car il y a trop peu de Français qui sachent à la fois bien lire l'allemand et bien écrire leur langue. Et de ce petit nombre, à peine y en a-t-il un ou deux pour se prêter à ce qui est bon et moralement utile.... »[1]

Pour soutenir la thèse de la supériorité littéraire de l'Allemagne, Villers avait choisi l'exemple le plus facile: l'opposition entre la poésie lyrique allemande, si riche et si diverse, et la poésie lyrique française qui, à dire vrai, n'existait pas encore. Ses arguments eussent paru moins frappants s'il s'était attaché à opposer la philosophie, ou même l'histoire dans les deux nations.[2]

B. Constant, — qu'il nous soit permis de le rappeler ici, car peu nombreux sont les Français qui, sous l'Empire, pouvaient juger avec impartialité et en connaissance de cause la littérature des deux pays, — B. Constant, en 1804, fait, sur la poésie allemande, plusieurs remarques que nous pouvons rapprocher de celles de Villers. Après une entrevue avec Schiller, il écrit: « C'est un homme de beaucoup d'esprit sur son art, mais presque uniquement poète. Il est vrai que les poésies fugitives des Allemands sont d'un tout autre genre et d'une tout autre profondeur que les nôtres. » Ayant lu quelques poésies de

[1] Lettre de Villers à Lemaître, 19 mai 1806. Elle est signée: Villers, de l'Institut national de France. — Seize mois plus tard, Villers écrit à Lemaître, au sujet de l'*Eglise* de Thym, qu'il avait eu l'idée de traduire: « Je voudrais avoir à mes ordres une fabrique de traduction, quelques jeunes gens qui travaillassent d'après mes indications, mais je suis trop isolé... »

[2] Les auteurs de la *Biographie moderne* avaient, à l'article Villers, prétendu que celui-ci avait quitté Paris en 1805, « fatigué de l'admiration qu'il y voyait prodiguer à Racine ». Cette absurde imputation nous prouve combien on en voulait à Villers de sa prédilection pour la littérature et la nouvelle poétique allemandes. Nous savons qu'il eut toujours une réelle passion pour Racine et, déjà en 1800, il avait vivement engagé Overbeck à traduire *Britannicus*; à peine revenu en Allemagne, en 1806, il l'aida de ses conseils et, en 1809, usa de toute son influence sur Iffland pour que celui-ci consentît à jouer la pièce.

Gœthe à Mme Necker de Saussure, il note: « Quelle difficulté de faire entrer la poésie allemande dans une tête accoutumée à la poésie française! La poésie française a toujours un but autre que les beautés poétiques. C'est de la morale, ou de l'utilité, ou de l'expérience, de la finesse ou du persiflage, en un mot, toujours de la réflexion. En somme, la poésie n'y existe jamais que comme véhicule ou comme moyen. Il n'y a pas ce vague, cet abandon à des sensations non réfléchies, ces descriptions si naturelles, tellement commandées par l'impression que l'auteur ne paraît pas s'apercevoir de ce qu'il écrit. Voilà ce qui fait le caractère de la poésie allemande et ce qui (depuis que je la connais) me paraît être le caractère essentiel de la véritable poésie.

Le Français et l'Anglais vous disent: Voyez comme je décris les objets. L'Allemand: Voyez comme les objets me frappent. L'un se regarde et se peint, l'autre regarde et peint la nature. Il résulte de là que les gens habitués à chercher dans la poésie autre chose que la poésie ne trouvent pas dans la poésie allemande ce qu'ils cherchent. Et comme un mathématicien disait d'Iphigénie: Qu'est-ce que cela prouve? les étrangers, eux, disent de la poésie allemande: Où cela mène-t-il?[1] » — Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard les jugements des deux amis.

C'est du 23 au 29 mai 1806, peu après son retour à Lubeck, que Villers avait écrit son petit traité qui ne comprend guère qu'une quarantaine de pages. Il parut dans l'*Almanach* de Reinhard. Bien préparé à parler d'un tel sujet, l'auteur rédige ce morceau d'une haleine et presque sans ratures. On comprend que, dans le feu de la composition, quelques phrases aient dépassé sa pensée, mais on peut s'étonner qu'en corrigeant les épreuves, il n'y ait apporté aucune atténuation; ce sont des Allemands qui furent obligés de le rappeler au respect des convenances et de lui faire entendre qu'un livre dédié à S. M. la Reine Caroline de Bavière ne pouvait contenir des paroles blessantes à l'adresse des Français. Son intention première avait été de terminer par cette épigramme de Baggesen:[2]

„Denken willst du es lehren, das Volk der Franzosen, o Villers!
Wie der erhabenste Geist aller Teutonen gedacht.
Soll das Unmöglichste glücken, Unmögliches muss dann vorangehn:
Lehr es empfinden zuerst, wie der gemeinste Teuton!"

[1] B. Constant. *Journal intime*, p. 35-36.

[2] Elle fut adressée par Baggesen à Villers au moment où celui-ci tenta d'introduire en France la philosophie de Kant.

[3] Traduction: « Tu veux, ô Villers, enseigner aux Français à penser comme a pensé l'esprit le plus élevé des Teutons. Pour qu'un semblable miracle réussisse, il faut qu'un autre le précède: apprends-leur à sentir tout d'abord comme sent le dernier des Teutons. »

Jacobi, à qui il avait communiqué la première épreuve, lui demanda de « faire un carton pour le dernier feuillet ».[1]

L'*Essai* fut vivement pris à partie en France. Lachevardière[2], alors à Hambourg, rappelant les noms de J.-B. Rousseau, de Lefranc de Pompignan, de Malherbe, de Racan, de Lebrun-Pindare, qui s'étaient distingués dans le genre noble de l'ode, s'efforce de démontrer qu'il n'y a pas de peuple qui ait autant que les Français le sentiment de la délicatesse et de l'honneur — ce dont Villers, du reste, n'avait pas parlé.

En Allemagne, l'effet produit est tout autre. Villers avait fort avantageusement parlé de Schiller et de Gœthe, il avait beaucoup loué le *Werther* et le *Torquato Tasso*; Gœthe lui en exprime tous ses remerciements[3]. Le baron de Voght est enchanté du parallèle, si flatteur pour la nation allemande. Il a fait plusieurs séjours en France et se sent apte à juger de la valeur de l'ouvrage; il exprime sa joie et celle de plusieurs autres « bons juges » de voir que, si les Français ont conquis le monde, les Allemands ont su, par leur caractère, mériter l'estime de Villers.[4]

On doit accorder quelque attention à ce petit ouvrage. Partial sans doute et parfois irréfléchi, il n'en est pas moins un premier essai de littérature comparée. Villers a cherché à caractériser dans un genre déterminé le génie de deux peuples. Il ouvre une voie nouvelle et Mme de Staël puisera dans ces pages bien des idées que nous retrouverons dans son livre *De l'Allemagne*.

Villers s'était remis à l'étude de Kant et traçait le plan de son grand ouvrage sur Luther. Entre temps, il traduisait le discours prononcé par Henke à la fête anniversaire du couronnement de l'empereur, le 2 décembre 1806. Il avait promis à son maître et ami Eichhorn de traduire en français son *Histoire littéraire*, mais il passe ce travail à Stapfer. Il encourageait Heeren à concourir pour le prix d'histoire que devait, l'année suivante, décerner l'Institut, promettant d'habiller son travail à

[1] Comment Reinhard, qui savait à quel point Villers pouvait se montrer maladroit et impolitique en certaines occasions, avait-il laissé passer ces insultes à la nation française?

[2] Lettre de Lachevardière à Villers, Hambourg, 22 août 1806.

[3] Le 11 novembre 1806, après la défaite d'Iéna, Gœthe écrit à Villers: „... Ihren kleinen Aufsatz, habe ich mit Vergnügen und Beschämung gelesen, wobei es mir ein nicht geringer Trost war zu sehen, dass dasjenige was man geleistet hat, für etwas gehalten wird, in einem Augenblicke, wo man kaum Hoffnung fassen kann, etwas weiter zu leisten..."

[4] Voir Isler, p. 303, lettre du baron de Voght.

la française. Enfin, il s'était engagé à faire pour l'Institut un rapport sur les belles-lettres allemandes. Mais les événements politiques allaient le détourner des travaux littéraires.

En lutte contre la quatrième coalition, Napoléon venait d'abattre la puissance de la Prusse; le contre-coup de la défaite d'Iéna se fit sentir jusque dans les villes hanséatiques.

Pendant les quinze dernières années, la situation politique des trois villes libres avait été particulièrement délicate; les guerres qui avaient suivi la Révolution n'avaient pas toujours respecté leur neutralité.

Par intérêt d'abord, par inclination aussi, elles désiraient rester en bonne intelligence avec le gouvernement français. Sous pavillon neutre, elles ravitaillèrent plusieurs fois la France, au grand avantage de leur commerce; mais le roi de Hanovre et le roi de Prusse leur intimèrent l'ordre d'avoir à cesser toute relation avec la République; elles furent obligées de céder. De là naquirent mille vexations aux représentants de la France dans les trois villes, vexations suivies de représailles, car on était d'avis que les villes hanséatiques, surtout Hambourg, enrichies par une guerre dans laquelle il leur avait « si bien réussi de n'être ni neutres, ni ennemies », eussent pu obtempérer avec moins de docilité aux injonctions de la Prusse. Les riches magasins hanséatiques étaient un objet de convoitise pour leurs voisins. En l'an IV déjà, Hambourg avait craint de tomber dans les mains de la Prusse, Brême dans celles du Hanovre, Lubeck dans celles du Danemark; leur territoire était constamment envahi.

La France, toujours victorieuse, avait avancé ses frontières jusqu'au Rhin. Reinhard, son représentant à Hambourg, conseillait de ne pas laisser anéantir l'indépendance des trois villes; il était, en effet, de bonne politique de maintenir dans leur intégrité ces Etats tampons qui, d'eux-mêmes, se tournaient vers la France pour implorer sa protection. Le gouvernement de la République comprit bien vite qu'il pourrait tirer bon parti de la situation. C'est sur ces entrefaites que Bonaparte devint Premier Consul. La brutalité avec laquelle il régla l'affaire Chapeaurouge devait apprendre aux trois villes la façon dont il entendait les protéger. Toutefois, par le traité de Lunéville, Bonaparte leur faisait assurer presque tous les avantages qu'elles revendiquaient depuis plusieurs années; bien plus, le 19 floréal, an IX, il faisait annoncer « que la France protégerait les villes hanséatiques et impériales et ne souffrirait pas qu'elles devinssent la propriété d'aucun prince ». Il fallut cependant attendre jusqu'en 1803 pour que toutes les difficultés fussent réglées et

que leur indépendance fût confirmée par la conférence de Ratisbonne.

Mais les choses n'en restent pas là. L'Angleterre ne s'étant pas conformée aux clauses du traité d'Amiens, Bonaparte donne, en 1803, l'ordre d'envahir le Hanovre, de s'emparer des embouchures de l'Elbe et du Weser et de s'y établir afin d'empêcher l'entrée des marchandises anglaises; c'est le début de la guerre économique que le Premier Consul déclarera à son irréconciliable ennemie.

Mortier avait trouvé les finances du Hanovre en très mauvais état, le pays était pauvre, les charges de l'occupation militaires lourdes; il lui fallait de l'argent; il fit pression sur les villes libres pour qu'elles consentissent à prêter quelques millions; elles le firent à contre-cœur, car la solvabilité du Hanovre était des plus problématiques. Elles commencent à s'apercevoir que la France, devenue leur puissante voisine, se montre par son avidité non moins redoutable que le Danemark et la Prusse; c'est la première cause d'un refroidissement dans les relations.

D'autre part, les émigrés continuent à trouver dans les villes libres un refuge commode et à ourdir impunément des menées contre la France et Bonaparte. Les Anglais, de leur côté, conservaient quelque influence à Hambourg et soudoyaient des gens chargés d'imprimer et de répandre des pamphlets injurieux contre le Premier Consul. Des dissensions continuelles naissent de cet état de choses et la situation devient très tendue. Dans un moment de colère, Napoléon donne l'ordre d'enlever Rumbold ministre d'Angleterre, et viole ainsi la neutralité de Hambourg. Le meurtre du duc d'Enghien cause une recrudescence d'agitation dans le clan des émigrés. L'empereur décide de les chasser des villes libres et charge Bourrienne de cette mission

Par le traité de Schœnbrunn, en décembre 1805, le Hanovre devait revenir à la Prusse. Napoléon avait alors formé « la Confédération du Rhin » à laquelle le roi de Prusse opposa « la Confédération du Nord » et il presse vivement les trois villes d'y entrer. Hambourg, Brême et Lubeck, craignant une attaque de Frédéric-Guillaume, se tournent de nouveau vers Napoléon; sur son ordre, Bourrienne propose, comme prix de la protection sollicitée, le paiement immédiat d'une somme de six millions, plus une taxe annuelle de deux millions. Cet accord fut conclu en octobre 1806, mais il ne devait pas être de longue durée. Les plans de l'empereur s'étaient modifiés. La Prusse venait d'être brisée pour longtemps et Napoléon méditait le fameux

blocus continental destiné à frapper au cœur la puissance de l'Angleterre. Si, en 1803, il était bon de maintenir l'indépendance des villes hanséatiques, il en était tout autrement aujourd'hui où l'empereur voulait fermer avec plus de rigueur que jamais les voies fluviales qu'elles commandent; leur annexion s'imposait donc à bref délai.

Remarquons toutefois que la première atteinte portée à la liberté des trois villes est due plutôt au hasard; l'attaque de Lubeck n'avait nullement été prévue par Napoléon et fut le résultat d'une maladresse de Blücher.

Le 14 octobre 1806, après les batailles d'Iéna et d'Auerstaedt, les deux armées prussiennes en complète déroute s'étaient dispersées dans toutes les directions; Blücher se retire vers le nord. A la fin d'octobre, il traverse en six jours le Mecklembourg, poursuivi par les corps d'armée de Murat, de Bernadotte et de Soult. Le 5 novembre, au matin, il est aux portes de Lubeck. Serré de près par les trois généraux, il se trouve acculé entre le Holstein et la mer; ne voulant pas pénétrer sur territoire danois, il force l'entrée de Lubeck malgré les protestations du Sénat et entre dans la ville suivi d'une multitude de chariots remplis de blessés, de troupes de toutes sortes qu'il fallait héberger et ravitailler et qui ne laissèrent pas que de commettre de graves désordres. Blücher met aussitôt la ville en état de défense. Le lendemain, l'armée française assiégeait Lubeck. A trois heures de l'après-midi, les Français entraient en vainqueurs dans la place. Pendant le combat, Blücher avait réussi à sortir de la ville avec une partie de ses troupes et s'était dirigé sur Schwartau, où les Français le battirent le lendemain et l'obligèrent à capituler.

Les habitants de Lubeck ne cachent pas leur joie de se voir délivrés des Prussiens par les troupes d'une puissance alliée, mais ils sont vite et cruellement déçus. Dans chaque quartier se déroulent des scènes de pillage, de viol, de meurtre; les soldats avaient fait main-basse sur les vins et les eaux-de-vie emmagasinés chez les négociants: sous l'empire d'une ivresse bestiale, ils massacrent un grand nombre d'habitants. Les sénateurs mêmes ne sont pas à l'abri d'un coup de force dans la salle des séances où ils siègent en permanence.

Villers, rempli d'indignation à la vue de telles atrocités, veut épargner à ses amis Rodde les horreurs du pillage; vêtu de son uniforme de capitaine de cavalerie, muni de la cocarde nationale, il se tient, sabre en main, sur le seuil de leur maison, l'une des plus somptueuses et, par cela même, l'une des plus exposées à la cupidité des pillards. Peu après, le prince de Ponte-

Corvo y établit son quartier-général et met ainsi les Rodde à l'abri des fureurs de la soldatesque. Grâce à la bienveillance de Bernadotte Villers est autorisé à porter le titre de secrétaire particulier du prince, titre qui lui permet de mettre un frein au pillage et de servir d'intermédiaire entre le Sénat et l'état-major. Le lendemain, les scènes de désordre reprennent de plus belle: de nouvelles troupes étant arrivées, elles veulent aussi leur part de butin. Les trois corps d'armée étaient indépendants les uns des autres et il n'y avait aucune entente entre les chefs; il en résultait, dit Villers, « une sorte d'anarchie ». Dans la nuit du 7 au 8, il adresse à Bernadotte une supplique pour le conjurer de mettre fin aux scènes de violence: « Monseigneur, qu'il soit permis à un Français que V. A. a daigné accueillir avec estime et bonté, d'élever sa voix vers vous pour vous supplier de mettre un terme aux effroyables malheurs d'une ville amie et protégée de la France, d'une ville que notre auguste empereur a assurée encore naguère de sa faveur et de sa protection spéciale, d'une ville remplie jusqu'à ce jour de religion et de moralité, dont la paisible industrie est nécessaire à toutes les nations, à la nôtre surtout dont elle vivifie le commerce dans le Nord, et qui a si peu mérité enfin l'épouvantable sort qui vient de la frapper. » Après le récit des horreurs qui se passent dans les parties de la ville éloignées du quartier général, il ajoute: « Je me jette donc aux pieds de V. A. S. pour la supplier, non pas de réparer des maux irréparables, mais de prévenir ceux qui peuvent encore arriver, que chaque minute voit naître. Je n'ai pas la présomption de vouloir éclairer sa sagesse, mais, sans doute qu'une proclamation solennelle, faite et publiée en son nom, ou même au nom commun des trois maréchaux, produirait un effet salutaire, une proclamation dans laquelle on dirait aux soldats que l'ennemi étant entièrement réduit et fait prisonnier, la paix étant de retour sur ce territoire ami de la France, tout excès y doit cesser sur-le-champ et l'empire des lois les plus sévères renaître. Que la terreur cesse, du moins pour l'avenir, que l'honneur du nom français reparaisse avec l'ordre et que tant d'infortunés recommencent à porter paisiblement le fardeau du malheur qui vient de les frapper durant deux des plus affreuses journées qu'ait à compter l'histoire des temps modernes ! »

Cette lettre eut pour conséquence la proclamation d'un ordre du jour plaçant les habitants de la ville et de son territoire « sous la sauvegarde de S. M. l'Empereur et Roi » et rappelant aux troupes du 1er corps « que la ville de Lubeck, quoique prise de vive force, ne doit pas être considérée comme une ville ennemie et que le soldat français, bien loin de se conduire en

vainqueur farouche, doit être sensible et humain après la victoire ». Le même jour (9 novembre), Villers était chargé par le Sénat d'écrire une relation des événements qui devait être transmise à Bourrienne, ainsi qu'une lettre le priant de faire parvenir à l'empereur une supplique[1]. Nous y lisons ce qui suit:

« Ce sera la main de la Providence qui relèvera une cité antique et fidèle, l'alliée et les intérêts de la France, la compagne de son commerce... Nous ajouterons seulement notre conviction morale, celle de tous les hommes qui ont vu et savent juger, que l'occupation de vive force de notre paisible cité à qui V. M. avait assuré une neutralité inviolable est l'œuvre, en effet, des ressentiments de la Prusse envers nous de nous être refusés à toute relation de protection ou de confédération avec elle.[2] »

Cette supplique se terminait par une demande de subside. Elle était signée par les bourgmestres et les sénateurs.

La situation de la ville est lamentable; il faut à tout prix trouver des moyens de subsistance pour les troupes qui occupent son territoire, satisfaire aux réquisitions de toutes sortes et l'on doit recourir au Holstein pour se procurer les vivres et le fourrage nécessaires. Villers estime à douze millions les pertes subies par Lubeck. Le prince de Ponte-Corvo, touché des malheurs de la ville, voudrait lui venir en aide et prie Villers de le mettre au courant de la situation. Tout le territoire de Lubeck, répond celui-ci[3] est « saigné à blanc », le crédit même est ébranlé et le désordre règne dans les affaires; la neutralité de la ville a été violée, il importe que celle du pavillon reste intacte. Comme les soldats français ont occasionné « un grand mal accidentel », il semblerait équitable que « Napoléon le Grand » consentît à réparer le malheur par une indemnité « digne de lui, de sa gloire, de sa grande âme. Il ne s'agit pas de peser et de compenser avec scrupule, il faut que le dédommagement surpasse le dommage, il faut que la postérité qui regardera à cette place n'y aperçoive qu'un monceau de bien-

[1] Supplique rédigée par Villers. Bourrienne répondait à ce propos: « Oui, votre lettre est envoyable et sera envoyée, mais écrite dans le calme et non au milieu du tumulte des armes, du carnage; vous m'avez bien jugé, je me serais bien gardé de faire parvenir celle que vous m'avez écrite avec tant d'aigreur et de colère. Pouvez-vous douter que l'empereur ne s'occupe de votre ville infortunée? tout le monde lui en parlera, tout le monde lui peindra ses malheurs; pourra-t-il ne pas y être sensible?... »

[2] Cette supposition n'est pas exacte et semble avoir été faite pour se concilier les faveurs de Napoléon.

[3] Villers au Prince de Ponte-Corvo, 15 novembre 1806.

faits et qu'elle y reconnaisse la providence de notre siècle, la main du plus glorieux prince. » Pour parler net, Villers désirerait que l'on allouât à la ville une indemnité de plusieurs millions que l'on aurait puisés dans le trésor du roi de Prusse, l'auteur responsable de tous les maux qui ont accablé Lubeck; en outre, l'empereur aurait accordé un agrandissement de territoire aux dépens des terres du grand Chapitre; à ces conditions, la ville, si florissante au temps de la Hanse, aurait pu être sauvée de la ruine.[1]

Le 23 novembre, nouvelle lettre de Villers au prince de Ponte-Corvo. Après avoir habilement rappelé la belle conduite du prince lors de l'assaut, il plaide une fois encore la cause de Lubeck, demandant qu'on lui rendît sa liberté et sa neutralité, qu'on lui accordât une indemnité, etc., étayant sa requête de plusieurs documents.

Relevons dans Bégin ces quelques lignes qui nous peignent l'état d'exaltation dans lequel Villers se trouvait à cette époque: « Villers écrivit à sa famille une lettre chaleureuse mais emphatique, où on lisait cette phrase: « J'ai la tête, le cœur et les oreilles détraqués... Les nerfs de Mme de Rodde sont en danse... Le prince de Ponte-Corvo est dans une telle admiration de mon courage, de mon dévouement, qu'il me fait mander à toute heure de la nuit pour conférer avec moi sur les moyens de sauver Lubeck... Il m'est arrivé de courir chez le prince en bonnet de nuit; il m'a reçu en savates; je lui ai parlé fortement et librement; voilà ce que c'est que d'avoir un nom comme homme de lettres et d'être membre de l'Académie...[2] » L'on n'était pas,

[1] La lettre se termine ainsi: « V. A. dont j'ai l'honneur d'exécuter les ordres bienfaisants et qui a vu mon zèle, a aussi voulu que je lui découvrisse le secret de mes vœux; j'ai peut-être eu le bonheur d'être utile en quelque chose, de sauver aussi çà et là des Français des excès dont ils auraient rougi le lendemain. Mon nom d'ailleurs n'est pas sans quelque poids parmi les Allemands du Nord; ils me regardent comme le représentant de leurs opinions littéraires et morales envers la grande nation à laquelle j'appartiens. Une grâce d'éclat qui me serait accordée les flatterait, je pense; ils s'en attribueraient une partie. Si donc S. M. daigne manifester l'étoile légionnaire par votre intercession, je me sentirai à double titre honoré de la porter. » Dans le brouillon conservé à Hambourg, on a collé une bande de papier sur ce dernier paragraphe; nous ignorons s'il figure dans la copie envoyée à Bernadotte, mais la chose n'aurait rien d'impossible. Si, pendant les terribles journées qui avaient causé la ruine de Lubeck, Villers s'était dépensé sans compter pour venir au secours des malheureux, le danger écarté, il estime que les décorations échoient souvent à des gens moins méritants que lui et n'aurait pas été fâché que l'empereur voulût bien reconnaître publiquement les services qu'il avait rendus à la cause française et aux intérêts d'une ville alliée. La récompense sollicitée ne fut pas accordée.

[2] Bégin, op. cit., p. 52.

à Metz, à l'unisson de tels sentiments et l'on répondit à cette épître un peu ridicule par une lettre où la sympathie se nuançait d'ironie.

Le 12 novembre, le Sénat de Lubeck avait envoyé au quartier général, à Berlin, des délégués munis d'une lettre d'introduction de Bernadotte auprès de l'empereur. Ils avaient pour mission de « supplier le vainqueur des Prussiens de respecter l'indépendance d'une cité qui leur avait donné un asile si involontaire [1]. » Napoléon les reçut « avec une affabilité et même une bonhomie tout admirables ». Il leur a parlé plus d'un quart d'heure, seuls à seuls, de leurs malheurs, des moyens de les adoucir et dit entre autres paroles remarquables: « La bonne ville de Lubeck a beaucoup souffert, j'en suis affligé et prends sur mon âme une partie de ses maux [2]. » Cela ne l'avait pas empêché d'envoyer au maréchal Mortier, commandant en chef de l'armée du Nord, l'ordre d'occuper les trois villes libres. L'intérêt qu'il manifestait aux délégués était donc plus feint que réel; s'en rendirent-ils compte? Peut-être, car ils se bornèrent à demander qu'on n'entretînt dans la ville qu'une compagnie pour la garde des hôpitaux — ce que Bernadotte avait déjà accordé — Villers est très mécontent du résultat de l'entrevue. Aux paroles si nettes de l'empereur, les envoyés eussent dû répondre en ces termes: « Puisque notre infortune a touché la grande âme de V. M., elle est déjà réparée; la toute-puissance est en sa main, qu'elle veuille, qu'elle ordonne! » Dans une relation des faits qu'il adresse au prince de Ponte-Corvo, il s'écrie: « Vous conviendrez que ce n'est pas là être entreprenant! » Il prie le prince d'obtenir pour lui, après avoir pris connaissance « des dispositions du maître », l'autorisation « d'envoyer *directement* un mémoire » à Napoléon, afin de parler d'une façon « plus efficace » en faveur de Lubeck.

Lubeck se trouvait dans une si grande détresse que, sans attendre le résultat de l'entrevue de Berlin, son gouvernement avait réclamé le secours des deux autres Etats libres. [3]

Si Villers avait encore conservé quelques illusions au sujet des intentions de Napoléon à l'égard des villes hanséatiques, il devait être bien vite détrompé. Selon l'expression un peu crue mais juste de Bourrienne, l'empereur les considérait comme des vaches à lait bonnes à traire. Le 9 novembre, Hambourg

[1] *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, par Georges Servières, p. 90.

[2] Lettre de Villers au prince de Ponte-Corvo, 27 novembre.

[3] Brême fit une collecte en faveur de Lubeck.

est occupée par huit à dix mille hommes; les scellés sont apposés sur toutes les marchandises et sur la banque; il lui est donc impossible de venir en aide à Lubeck. Le 19, c'est le tour de Brême dont les troupes sont désarmées. Dans les trois ports, l'embargo est mis sur tous les navires. Les 24, 25 et 27 novembre, le décret sur le blocus continental est publié dans les gazettes de Lubeck, Hambourg et Brême. C'en est donc fait de la liberté des trois villes et Villers comprend enfin que, à en juger par la sévérité excessive avec laquelle Napoléon use de représailles envers les Anglais, « toute représentation tendant à obtenir un commerce libre serait mal venue et mettrait fin à tout espoir de succès »; l'empereur tournerait le dos aux députés qui oseraient en parler, puisqu'il n'avait pas même écouté les doléances des villes maritimes françaises: « *Delenda Carthago*! voilà le grand principe; tout ce qui pourrait le moins du monde être en contradiction avec les mesures de représailles par lesquelles on espère atteindre ces insulaires serait regardé comme complicité avec eux. » Il prépare cependant la minute d'un mémoire qui sera remis à l'empereur par quelques négociants, se bornant à demander qu'on veuille bien ne pas confisquer les marchandises qui appartiennent aux commerçants des villes libres.

Bientôt, toutes les mesures sont prises pour l'occupation complète des trois villes et des ports par les Français; quant aux réclamations des sénats, on y répond par de bonnes paroles et des promesses [1]. La liberté de Brême, Hambourg et Lubeck, bien que sans cesse proclamée [2] pendant l'année 1806, était, de

[1] Le consul Lachevardière, venu à Lubeck pour se rendre compte de l'état de la ville, s'en retourne sans avoir rien pu faire : « Mon cher et estimable cosmopolite, ... Je n'ai fait, je n'ai pu faire de bien positif, mais j'ai empêché beaucoup de mal. Je désire que vous et les gens honnêtes de votre cité en soient convaincus et je serai bien payé de mes efforts. . . . » Lachevardière à Villers.

[1] Dans le *Moniteur* du 27 septembre, n° 270, on trouve une lettre de Napoléon à S. M. le roi de Bavière où il est fait mention des armements que la Prusse préparait dans le but d'obliger la Hesse, la Saxe et les villes hanséatiques à « contracter des liens que ces dernières puissances paraissent ne pas vouloir former. » C'est une allusion aux efforts que tentait la Prusse pour amener Hambourg, Brême et Lubeck à entrer dans la Confédération du Nord. L'empereur ajoutait: « La Prusse voudrait-elle nous obliger nous-même à nous départir de la déclaration que nous avons faite que les villes hanséatiques ne pourraient entrer dans aucune confédération particulière, déclaration fondée sur l'intérêt du commerce de la France et du midi de l'Allemagne et sur ce que l'Angleterre nous a fait connaître que tout changement dans la position présente des villes hanséatiques serait un obstacle de plus à la paix générale. » Dans une note de Talleyrand à lord Londerdale, 25 septembre 1806, il est dit: « L'indépendance des villes han-

fait, anéantie; les villes se trouvaient dans un véritable état de sujétion, étaient soumises à mille vexations. L'adjonction à l'Empire des trois Etats réputés très riches devait faciliter l'exécution du fameux décret sur le blocus continental. Mais, se demandait Villers, s'il n'est pas possible de laisser aux trois villes la liberté dont elles avaient joui jusqu'à présent, pourquoi ne faisait-on rien pour les sauver de la ruine qui les menaçait, pourquoi cherchait-on à les y précipiter? « Renverser et détruire les habitations de citoyens paisibles, c'est un crime qui se répare avec du temps et de l'argent », lisait-on dans le 16e bulletin de la Grande Armée; et dans le suivant, à propos de la Hesse, on trouvait ceci: « Les *alliés* de la France *prospéreront* et s'agrandiront, ses *ennemis* seront *confondus* et détrônés. » Lubeck avait-elle jamais été l'ennemie de la France? n'était-elle pas plutôt l'alliée du commerce français? Et que devenait cette déclaration si nette du ministre des relations extérieures au chef de l'Etat[1]: « D'après les maximes que la guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'Etat à Etat dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, non pas même comme membres ou sujets de l'Etat, mais uniquement comme ses défenseurs, le droit des gens ne permet pas que le droit de guerre et le droit de conquête qui en dérive s'étende aux citoyens paisibles et sans armes, aux habitations et aux propriétés privées, aux marchandises du commerce, aux magasins qui les renferment, aux chariots qui les transportent, aux bâtiments non armés qui les voiturent sur les rivières ou sur les mers, en un mot à la personne et aux biens des particuliers[2]. » N'était-il pas constaté dans le bulletin[3] de la Grande Armée que la ville de

séatiques doit être maintenue pour toujours; la garantie de cette indépendance est une condition sine qua non de la paix. » — Le *Moniteur* du 26 août dit que la France, la Russie et l'Angleterre agissent « d'accord pour que les villes restent indépendantes sous la protection de toute l'Europe ». — Tout récemment encore, le 3 octobre, dans le premier rapport qu'adressait le ministre des relations extérieures à S. M. l'E. et R., on relevait ceci: « V. M. a déclaré que les villes hanséatiques devaient rester indépendantes et isolées de toute confédération. » — On attribuait la guerre qui venait d'éclater avec la Prusse au fait que l'intérêt personnel poussait le roi de Prusse à asservir la Saxe et les villes hanséatiques. En effet, M. de Knobesdorf avait envoyé de Metz au ministre des relations extérieures une note par laquelle son royal maître demandait à l'Empereur que la France ne mît désormais aucun obstacle à la formation de la ligue du Nord qui embrasserait sans aucune exception tous les Etats non nommés dans l'acte fondamental de la Confédération du Rhin. Cette note fut publiée dans le *Moniteur* du 15 octobre.

[1] Rapport du 20 novembre.

[2] Publié dans le *Moniteur* du 5 décembre.

[3] 29me bulletin.

Lubeck avait « considérablement souffert », que ses rues, ses places avaient été le théâtre de scènes de carnage? Pourquoi ne lui appliquait-on pas les maximes publiées à son de trompe dans les rapports des ministres ou les bulletins qui paraissaient dans le journal officiel? Enfin, le *Moniteur* du 26 décembre 1806 ne contenait-il pas le passage suivant[1]: « S. M. a désapprouvé la levée des contributions frappées sur les Etats de Saxe-Gotha et de Saxe-Meiningen et a ordonné de restituer ce qui a été perçu, les princes n'ayant point été en guerre avec la France et n'ayant point fourni de contingents à la Prusse ne devaient pas être sujets à des contributions de guerre. » Il n'y avait aucune différence entre la situation de ces deux Etats et celle des villes hanséatiques; pas plus qu'eux, elles n'avaient été en guerre avec la France et n'avaient fourni des soldats à la Prusse. Villers ne pouvait comprendre qu'elles fussent traitées différemment. Comment faire entendre à Napoléon la voix de l'équité? Il y aurait un moyen: s'adresser directement à l'empereur, lui rappeler le désastre dont Lubeck a été le théâtre et s'en remettre à sa justice; mais ce moyen serait-il efficace?[2]

La nouvelle de la catastrophe de Lubeck s'était rapidement répandue en France. Mme de Beauharnais, tante de l'impératrice, en eut connaissance. Elle s'était beaucoup intéressée à Villers et à la famille Rodde pendant leur séjour à Paris en 1804 et 1805; aussi, vivement émue, prie-t-elle M. de Courchamps de demander quelques détails à Villers et d'offrir ses services à Mme de Rodde si elle peut « être bonne à quelque chose auprès du gouvernement ». En outre, M. de Courchamps se fait fort d'obtenir l'intervention du roi et de la reine de Hollande dans le cas où M. de Rodde aurait quelque réclamation à présenter. L'occasion cherchée s'offre donc d'elle-même; c'est par la tante de l'empereur que Villers lui fera tenir le récit qu'il médite d'écrire; à la lettre obligeante de M. de Courchamps, il s'empresse de répondre pour remercier Mme de Beauharnais et la prévenir qu'elle recevra bientôt une longue relation de l'événement.

[1] 42me bulletin de la Grande Armée.

[2] « . . . Quel motif pourrait-on faire valoir auprès de Napoléon pour l'engager à se dessaisir des avantages qu'il trouve dans la possession de ces villes? Serait-ce des motifs de générosité, ou bien ceux d'avantages plus éloignés mais plus durables que lui procurerait une influence moins directe par le rétablissement de leur commerce ou les ressources pécuniaires toujours renaissantes qu'elles pourraient lui offrir? Vous le connaissez trop pour le croire. La réponse aux députés de Hambourg: « Vous serez ruinés, dites-vous, tant mieux, vous ne ferez plus les affaires de l'Angleterre », vous donne la mesure de ses vues politiques et de sa générosité pour les faibles...» (Peter Poel à Villers, 4 janvier 1807.)

Le 15 décembre 1806, Villers se met à l'œuvre et, ayant achevé son travail le 12 février suivant, le fait immédiatement parvenir à Mme de Beauharnais, en la priant de remettre cette lettre circulaire [1] à l'empereur, à l'impératrice, à la reine de Hollande, au prince-primat et, en général, à tous ceux à qui il conviendrait de la faire lire. Cet écrit aurait dû demeurer secret [2] et n'être imprimé qu'à un petit nombre d'exemplaires. Villers avait préparé pour le public une brochure intitulée *Combat de Lubeck*, qu'il estimait devoir plus tard fournir « une ligne ou deux à l'histoire ». [3]

Encore tout ému des scènes épouvantables qui s'étaient déroulées sous ses yeux, plein de pitié pour les malheureux habitants d'une ville mise à sac par ses alliés, sans qu'elle eût en quoi que ce soit mérité pareil traitement, indigné de voir de justes requêtes demeurer sans réponse, Villers n'a pas écrit d'ouvrage plus éloquent, plus vibrant que cette *Lettre* de 89 pages *à Mme de Beauharnais*. Voici, pris au hasard, un passage qui nous donnera un exemple de la vivacité et de l'énergie avec lesquelles il sut retracer le terrible spectacle auquel il avait assisté:

« ..... Dès qu'il fut connu que le maréchal Bernadotte logeait chez M. de Rodde, la porte fut assiégée par une foule empressée de femmes en pleurs, d'hommes pâles et en désordre qui invoquaient du secours. Je suivais au hasard les premiers qui m'entraînaient. Je n'avais ni assez d'oreilles, ni assez de voix pour toutes ces personnes connues et inconnues qui m'imploraient, qui me tiraient, qui me déchiraient les habits (et le cœur!) pour que j'aille à leur aide. Quelle nuit! La plupart des maisons ouvertes, remplies de flambeaux, de tumulte, d'allants et de venants, quelques-unes fermées d'où partaient des sons confus et même le bruit de l'explosion d'armes à

[1] Cet écrit parut sous le titre: « *Lettre à Mme la comtesse Fanny de Beauharnais*, contenant un récit des événements qui se sont passés à Lubeck dans les journées du jeudi 6 novembre 1806 et les suivantes ». Amsterdam, 1807.

[2] « ..... une pièce tout à fait vouée au secret que Mme de B. m'a chargé expressément de communiquer de sa part à V. A. et dont elle veut faire le plus noble usage envers l'empereur en faveur de la plus malheureuse des villes allemandes », écrit Villers à Dalberg en lui envoyant un exemplaire.

[3] « C'est une page d'histoire. . . ., l'auteur a su en peu de mots raconter un grand événement et dire des vérités fortes », dit Lachevardière en parlant de cet écrit publié sous le voile de l'anonyme. Il pensait bien que beaucoup seraient mécontents de cette relation, mais, « quand on fait des malheureux, il faut bien écouter la plainte ». De fait, « une république fondée depuis tant de siècles », qui avait contribué « à civiliser le Nord et à former par son commerce une alliance, un échange de jouissances et de besoins entre toutes les nations », voyait d'un coup ses avantages et prérogatives anéantis pour longtemps peut-être.

feu. Je marchai ainsi au milieu des larmes, des coups qui enfonçaient les portes, des cris de désespoir, des hurlements féroces, des vitres qui se précipitaient, des meubles qu'on fracassait; au milieu de troupes à cheval et à pied qui se croisaient, des trains d'artillerie et des chariots sur un pavé couvert d'une boue infecte délayée de sang, trébuchant dans des cadavres d'hommes et de chevaux dont les rues étaient jonchées et sur lesquels je tombai une fois, ce qui me remplit d'une horreur inexprimable. Je me relevai et cherchai à ressaisir mon chapeau parmi tant d'objets de dégoût, quand j'entendis venir du bout de la rue un régiment qui avançait au son de sa musique. Cette musique militaire fort brillante jouait un air vif et gai; je ne puis vous peindre, Madame, l'impression foudroyante et tout à fait inattendue que fit sur moi cette musique. Le contraste déchirant qui devait monter jusqu'au ciel de ces accents de joie avec les lugubres éclats de la douleur, sembla se concentrer tout entier dans mon être et menacer de le dissoudre comme on voit un verre frémir et se casser au son d'un cor. J'étais immobile, je ne voyais plus. Quand je revins à moi, je sentis mes yeux humides; une de mes mains était engagée dans mes cheveux qu'elle s'efforçait machinalement d'arracher; je n'en pouvais plus et il me fallut employer toutes mes forces pour ne pas retomber sur ce même pavé d'où je venais de me relever. En cet état, je pleurais abondamment en m'écriant, sans savoir ce que je disais: « Oh! ils font de la musique, les cruels, les cruels! ils font de la musique! » Ce moment est, je crois, le plus horrible que j'aie trouvé de ma vie; vous m'en croirez, Madame, vous qui savez sentir, qui savez quelle est la sévère signification des larmes d'un homme qui ne pleure pas facilement. . . . »

On peut juger par ce tableau de l'émotion profonde et sincère dont Villers était encore animé quand, plus d'un mois après les événements, il en entreprenait le récit. Il décrivait aussi fidèlement que possible ce qu'il avait vu. Si, disait-il quelque temps après, les couleurs sont un peu sombres, c'est que les scènes de violence dont il avait été témoin « lui avaient mis dans l'âme une douleur inexprimable ». Ses phrases les plus véhémentes ne lui sont pas dictées par les cruautés d'une soldatesque avinée; il s'indigne surtout de voir que l'on cherche à diminuer l'importance de la catastrophe en la présentant comme un résultat inévitable et ordinaire de la guerre. Au mépris du droit des gens, on a traité comme ennemis des alliés, des protégés de la France, et quand, s'entretenant avec des soldats « jeunes gens bons et honnêtes », Villers cherche à leur démontrer l'indignité d'une telle conduite, il les trouve convaincus que Lubeck leur appartient avec tout ce qu'elle contient et ne comprennent pas de quoi se plaignent les habitants.

Il se sent « l'âme bourrelée et navrée » de tout ce qu'il a vu. L'opposition entre cette population calme et vertueuse, et

ces troupes avides qui se répandent sur le pays pour le dévaster, le ruiner pour longtemps, frappe vivement son imagination; tout ce qu'il a vu lui semble comme une révélation de la supériorité de l'idéal allemand sur les brutalités de la force armée. S'il a tout fait pour sauver du désastre les habitants de Lubeck, c'est pour préserver « l'honneur français » d'une tache ineffaçable.

« Jugez de ce que moi, Français, à qui l'honneur français est précieux, qui aime les hommes en général, qui aime et vénère beaucoup l'Allemagne, je devais souffrir d'afflictions et d'humiliations diverses, de quelle indignation profonde je devais être saisi! Moi qui voudrais que la gloire de ma patrie fût si pure, qui voudrais voir tous mes contemporains bénir ses victoires, et être assuré que la postérité fera de même! Depuis 1793, rien d'aussi odieux n'était venu s'offrir à mon âme ni à mes yeux. Ah! pourquoi ces tableaux déchirants ne sont-ils pas présentés aux chefs des nations policées chaque fois qu'ils s'apprêtent à ébranler la terre, à en bannir la paix! »

L'impression causée par cette *Lettre* fut différente, selon les milieux. Chez Mme de Beauharnais, on la lut en petit comité [1]. L'émotion produite y est forte; on pleure à l'ouïe de « l'horrible et admirable récit ». De Courchamps en fait une copie qu'il relit sans cesse et prête à ses amis; c'est, selon lui, la plus belle et la meilleure chose du siècle, il ne peut s'en rassasier. L'abbé de Boulogne et l'évêque d'Ar... deviennent des admirateurs de Villers: c'est dire son succès! Mme de Beauharnais promet de remettre la supplique à Napoléon à son retour d'Allemagne; une autre façon de la lui faire tenir serait dangereuse. M. de Courchamps mande à Villers [2]: « Mme de B. vous prie d'envoyer votre récit à toute la terre plutôt qu'au quartier général de la Grande Armée; il ne manquerait pas de se trouver là *mille diables intéressés* à vous démentir. »

Le Prince-primat de la Confédération du Rhin fera tout ce qui dépend de lui pour intéresser l'empereur au sort de cette bonne ville hanséatique, quoique, à son avis, Lubeck ne pourrait mieux faire que de s'adresser directement à S. M. Si Napoléon autorisait les trois villes à faire partie de la Confédération du Rhin, ce serait, selon Dalberg, la meilleure solution. Villers le désire ardemment et insiste auprès de lui pour que son ministre parle en ce sens à l'empereur.

[1] Il y avait la princesse de Rohan, mère de Mme d'Enghien, l'abbé de Comnène, M. de Veminac, M. de Courchamps.

[2] 22 février. M. de Courchamps à Villers.

Le prince de Ponte-Corvo qui venait d'être investi du commandement militaire des villes hanséatiques, reçut un exemplaire de la lettre. Un des envoyés des villes chargés de lui présenter les hommages des Sénats, le lui avait remis. Bernadotte fut peu satisfait; il trouvait cette lettre exagérée, et l'envoyé écrit en confidence à Villers qu'il a « été frappé de son contenu [1] ». Bernadotte accuse cependant réception de l'exemplaire par une lettre pleine de bonhomie dans laquelle l'homme d'action juge avec une condescendance quelque peu ironique cet opuscule composé par un savant de cabinet. « J'y ai reconnu toute la naïveté de vos pensées. Cet écrit fait honneur à votre âme et prouve l'affection que vous portez à une ville qui est pour vous comme une seconde patrie. *Mais vous avez bien fait de ne pas rendre cette lettre trop publique* [2], car vous avez traité le sujet en poète et en philosophe et vous savez que la philosophie ne s'accorde pas toujours avec le metier des armes. *Quelques-uns de nos guerriers auraient pu se plaindre de votre sévérité* et, malgré que vous ayez quitté l'épée pour monter au Parnasse, ils auraient exigé peut-être que leur ancien camarade conservât, même au service des Muses, un peu de ce vieil esprit de corps [3]. » Le prince reconnaît que Villers a rendu justice à ses efforts et à ceux des autres commandants pour diminuer « les calamités aussi inséparables de la guerre que la guerre l'est malheureusement de l'espèce humaine ». Le changement d'attitude que l'on remarque chez Bernadotte entre ces deux dates: 10 mai et 19 août s'explique par le fait que la *Lettre à Mme F. de B.* vient d'être publiée par un journal d'Amsterdam et qu'un tirage à part était, en outre, destiné à la vente. Il craint que les éloges que lui a décernés Villers n'éveillent la susceptibilité de l'empereur et garde quelque temps de l'humeur contre l'auteur. [4]

Le maréchal Brune avait vu de près les exactions commises dans les villes du Nord et avait tout fait pour les empêcher; aussi accueillit-il cet écrit avec plus d'indulgence et, pour témoigner à Villers [5] la confiance qu'il lui inspirait, il le charge, le 11

[1] 19 août.

[2] C'est nous qui soulignons.

[3] Lettre du 10 mai 1807.

[4] Bernadotte ne garda cependant pas longtemps rancune à Villers, puisque, peu de temps après la paix de Tilsit, Gentil, un de ses officiers, écrivait: « S. A. m'a chargé de vous remercier de votre bon souvenir.... Le voisinage lui fait espérer que d'un jour à l'autre, quelque circonstance vous amènera à Hambourg... »

[5] Brune avait conçu pour Villers une estime toute spéciale et, par lui, était devenu un ami du poète et sénateur Owerbeck.

avril 1807, d'accompagner à Ratzebourg le colonel Guillemet qui partait en mission secrète.

Napoléon fut très froissé de la divulgation d'un récit qui, au lieu de glorifier les belles victoires remportées sur la Prusse, donnait des renseignements exagérés sur les pertes qu'avait subies Lubeck et sur l'indiscipline des troupes françaises après l'assaut.

Est-ce par suite d'une indiscrétion que la *Lettre à M^me^ F. de B.* fut publiée et mise en vente, ou s'agit-il d'une manœuvre de Villers qui, voyant que les efforts tentés en faveur de Lubeck n'avaient eu aucun résultat appréciable, essayait de faire pression sur l'empereur en en appelant à l'opinion publique? Cette dernière supposition n'a rien d'improbable [1]; Villers qui croyait à la toute-puissance de la vérité et de la morale, a bien pu penser que si toute l'Europe était convaincue du droit de Lubeck à obtenir satisfaction, une telle clameur s'élèverait en faveur de la ville que force serait de rendre justice aux lésés. Il fallait avoir vécu dix ans en Allemagne et n'avoir saisi en rien les intentions de l'empereur pour se tromper si naïvement. « Napoléon le Grand, le Juste, le Magnanime » en fut fort irrité. Bégin raconte qu'il éclata, selon son habitude, demandant « de quel droit un idéologue allemand se mêlait de lui donner des conseils, qu'il le ferait conduire à Villorde s'il disait encore un mot, que Lubeck avait injustement souffert, mais qu'il en serait de même chaque fois qu'un petit Etat voudrait conserver des droits de souveraineté sans avoir la force de se faire respecter, etc. [2] » Montalivet, Grégoire et les autres amis qui s'entremirent eurent toutes les peines du monde à apaiser la colère impériale.

Dans la *Biographie de la Moselle*, Bégin dit que Villers s'attendait aux inimitiés puissantes que soulèverait la *Lettre à*

[1] Dans le *Conservateur*, journal littéraire, scientifique et artistique qui s'imprimait à Amsterdam et où parut la première fois cette *Lettre à M^me^ F. de B.*, on lit (vol. II, n^os^ 1 et 2, cahier 4, 1807): « .... L'auteur en fit imprimer d'abord à ses frais et pour un but tout particulier un très petit nombre d'exemplaires qui devaient simplement tenir lieu de copies manuscrites. Mais cet écrit ayant déjà percé çà et là, et son auteur voyant combien il était douteux qu'il en pût prévenir la publication subreptice, a bien voulu céder à notre désir et nous permettre de l'imprimer après en avoir retranché quelques localités qui ne pouvaient avoir nul intérêt pour le public... Les éditeurs du *Conservateur* soigneront de ce mémoire une édition à part que M. de Villers a bien voulu enrichir encore de plusieurs notes intéressantes, ainsi qu'une traduction allemande. On trouvera dès le 15^e^ de mai des exemplaires chez, etc... »

[2] Bégin, op. cit., p. 52-53.

Mme F. de B., mais qu'il n'eût point voulu, au prix même de son repos, rester silencieux au milieu de l'abattement général.» Bégin est probablement dans l'erreur: certes, Villers était assez noble et courageux, surtout, assez convaincu, pour oser dire toute sa pensée; mais, s'il avait prévu quelles seraient les suites de cette publication, il se serait abstenu, car il aimait trop Lubeck pour vouloir, par un zèle intempestif, nuire à sa ville bien aimée.

La lettre avait pénétré en France, en Allemagne; partout les journaux accusèrent l'auteur d'exagération; la clameur fut telle qu'à Lubeck la censure dut en interdire la vente aux libraires; à Hambourg, le syndic Curtius défendit qu'on en parlât dans les journaux pour le moment. A Paris, dans le courant de juin, on fit saisir tous les exemplaires; il en fut plus tard de même à Amsterdam, où, jusque-là, la publication, soit en français, soit en hollandais, s'était faite sans empêchement.

Jamais manœuvre plus maladroite que cette saisie tardive, car plusieurs milliers d'exemplaires avaient déjà été vendus un peu partout. Si le gouvernement s'était borné à discuter les opinions de l'auteur et à démontrer qu'il avait exagéré et faussé les faits, on eût peut-être jeté le doute dans les esprits, tandis que cette saisie sanctionnait purement et simplement les affirmations de Villers; d'autre part, on donnait à son opuscule l'attrait du fruit défendu. Cette mesure ne fit donc qu'accroître son succès.

Il s'en préparait une édition en hollandais, il en parut une en allemand. Au commencement de 1808, une troisième édition, quelque peu améliorée, publiée sous les auspices du Bureau des Arts et de l'Industrie, paraissait avec un post-scriptum de Villers au Lecteur. Nous y relevons ce qui suit: « L'auteur de cet écrit a fidèlement peint ce qu'il a vu; ce n'est pas à une nation aussi généreuse et aussi riche de gloire qu'est la sienne que la vérité sur un simple fait peut sembler déplacée... D'ailleurs, après avoir relu sa lettre à tête reposée, celui qui l'a écrite n'y peut découvrir d'exagération et sa conscience ne lui offre pas un mot qu'il doive rétracter. » Puis il en appelle aux bulletins de la Grande Armée et autres documents officiels. N'a-t-on pas tout récemment menacé Kœnigsberg de lui faire subir le sort de Lubeck si elle opposait la moindre résistance? On se borne à envisager ce triste événement à un point de vue purement matériel ; il en est un autre auquel se place Villers; de celui-là les faits prennent une tout autre importance: « L'homme est un être essentiellement moral et c'est par leur aspect moral que tous les événements qui le concernent sont

jugés et sentis; c'est là ce qui constitue le vrai caractère de l'humanité et qui l'élève au-dessus du reste de la création animale. Le même événement nous affecte bien différemment selon qu'il a dû ou qu'il n'a pas dû arriver. Nous sommes doués d'un sens exquis (quand il n'a pas été émoussé par de mauvais principes ou une mauvaise éducation), lequel nous fait discerner le juste et l'injuste; d'un organe divin qui éclaire notre âme et qui, tout comme notre œil distingue la lumière des ténèbres, distingue *ce qui doit être de ce qui ne doit pas être*. Ce qui peut et doit arriver suivant l'ordre et la justice, quelque malheureux qu'il soit, se supporte avec dévouement et courage; ce qui ne doit pas arriver, ce qui blesse tout ordre moral et toute équité saisit l'âme d'amertume et d'indignation. On sent que le caractère sacré de l'homme est flétri, foulé aux pieds. Ce n'est pas tant la destruction d'un individu qui afflige et révolte que la destruction d'un principe et d'un sentiment. Enfin l'homme ne peut se résigner à ce qui est injuste, à ce qui ne doit pas être: c'est là son essence. On admire la mort de 300 Spartiates aux Thermopyles, on exècre celle d'un Phocion, d'un Calas, d'un Malesherbes. » [1]

Montesquieu disait [2] que l'augmentation des troupes est une « maladie nouvelle... nécessairement contagieuse » et propre

[1] Nous tenons à citer ce fragment d'une lettre de Villers à son ami Lemaître (24 décembre 1806): « .... Survint l'épouvantable catastrophe de la bonne ville que j'habite, qui m'a rejeté dans la vie active d'abord et m'a préparé de la besogne encore pour quelque temps... Ma santé dont vous voulez bien vous informer, n'a nullement souffert de ce choc. Plût au ciel que tout se soit aussi bien passé ici! Mais il y a eu des horreurs commises. Une bataille livrée dans les rues, les places et les maisons; une ville pillée et saccagée trois jours de suite, par trois grands corps d'armée, qui y fondaient de tous les points cardinaux; une ville paisible, neutre, amie de la France, dont on dévaste les maisons, tue un bon nombre d'habitants, déshonore des malheureuses qui en expirent!... une ville où deux jours auparavant on ne se doutait pas que le feu de la guerre pût jamais parvenir! Ce peu de mots suffiront pour vous faire soupçonner le genre des horreurs au milieu desquelles j'ai passé ces trois funestes jours et les sentiments qui m'agitaient. Il paraît cependant qu'on a beaucoup trop exagéré dans les relations que vous en avez vues ce que je puis avoir fait pour sauver quelques infortunés de la fureur des soldats. Muni d'un chapeau à cocarde, un sabre sous le bras, un manteau bleu sur les épaules, quelques jurements à la bouche, je passai facilement pour un officier de l'armée, j'imposai à des pillards qui n'y regardaient pas de si près — mais qui cependant ont tiré sur plusieurs de leurs officiers. — Ce premier moment passé, je devins naturellement l'interprète et l'intermédiaire entre les chefs de l'armée française et notre sénat, à qui la connaissance de tant de nouveaux objets manquait. Il n'y a rien de plus simple et de plus rigoureusement *de devoir* que ce que j'ai fait... »

[2] *Esprit des lois*, livre XIII, ch. XVII.

à amener « la ruine commune ». Villers qui a vu de près les horreurs de la guerre s'écrie: « Il importe donc plus que jamais et par tous les moyens d'adoucir les mœurs des guerriers. » Montrer aux soldats ce qui fait la gloire de la patrie, ce qui est indigne du noble métier des armes, tel est le devoir de tous les hommes qui pensent; Villers n'y a jamais failli. C'est parce que « les philosophes, les publicistes, les historiens se sont élevés de toutes leurs forces » contre les horreurs des guerres passées que des changements ont été apportés dans la manière dont on combat de nos jours; « tous ont prêté leur voix à la raison contre les passions, contre la force aveugle et sans frein »; ils sont les créateurs du droit des gens.

Remarquons que si Villers exposait, dans cette lettre, les grands principes de justice, de clémence, de paix, il restait muet sur les succès foudroyants remportés par les Français en 1806; bien plus, leur gloire se trouvait ternie par la description amplifiée, disait-on, des suites néfastes d'un assaut, chose inévitable en temps de guerre. Napoléon haïssait tous ces « raisonnailleurs » prêts à juger de tout et qui mettent « du sentimentalisme » jusque dans la politique. Il faut, dans un Etat militaire, une obéissance passive au chef suprême; l'individu n'est rien, c'est le bataillon, l'armée qui compte. Que faire de ces gens à l'esprit critique qui, avant que d'exposer leur vie, veulent se rendre compte si la cause pour laquelle ils combattent est bonne. Cette liberté de penser ronge à la racine l'enthousiasme, l'élan, le fanatisme nécessaire aux grandes conquêtes; elle entame la confiance et la foi de la nation dans l'étoile de l'empereur. Aussi ne pardonnera-t-il[1] pas à Villers son intervention intempestive et l'on comprendra qu'il lui ait refusé la croix . Villers en conçut du dépit.

Mais rien n'égale sa surprise en constatant que jusqu'alors il s'était totalement mépris sur le caractère de Napoléon. Il vient de voir l'empereur renier en fait ce qu'avait proclamé, en plusieurs circonstances, Bonaparte, Premier Consul, membre de l'Institut. Au dédain du souverain, qui le traite d'idéologue, il répond courageusement que la gloire des armes est de beaucoup inférieure à celle de la civilisation et que la force de la pensée finira par vaincre la force militaire. Devant cette

[1] « ... J'ai eu aussi quelque persécution personnelle à souffrir à l'occasion de cette lettre sur le sac de Lubeck qui a été publiée à Amsterdam et traduite dans toutes les langues. Nos héros ont été fort en colère de voir ainsi leurs hauts faits mis au jour et il s'en est peu fallu que je ne fusse arrêté. Le trouble extérieur et intérieur que tout cela m'a causé, m'a détourné de mes travaux favoris... » (Villers à Lemaître, 4 sept. 1807.)

Allemagne, patrie de la science et des lettres, foulée aux pieds[1] par des vainqueurs orgueilleux et barbares, il proclame que « les armées françaises ont vaincu les armées germaines parce qu'elles sont plus fortes. Par la même raison, l'esprit germain finira par vaincre l'esprit français. Je crois déjà apercevoir quelques symptômes de cette issue des choses. La Providence a ses voies! »[2]

Malgré l'insuccès de ses nombreuses démarches, Villers continue à défendre les intérêts des villes hanséatiques, surtout ceux de Lubeck, la plus éprouvée des trois, avec une ténacité digne d'éloges. L'argent manquant dans le trésor de l'empire, le matériel de guerre faisant défaut, Napoléon songe à lever de nouvelles contributions. Après avoir fait saisir les marchandises anglaises qui se trouvaient dans les magasins des négociants et représentaient une somme de seize à vingt millions, l'empereur n'imagine rien de mieux que de les revendre à ceux à qui elles avaient été prises. En décembre 1807, la ville de Lubeck recevait l'ordre de livrer quinze mille capotes de drap représentant une valeur de seize mille louis. Villers écrit à Daru, intendant général de la Grande Armée: « Je n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement de vous, mais je suis français, je suis, comme vous, ami des lettres et des lumières, je vous suis enfin quelque chose puisque j'appartiens aussi à l'Institut national... » Il lui expose combien cette nouvelle obligation imposée à Lubeck est dure après tous les malheurs qui ont déjà fondu sur cette ville neutre et amie de la France; il lui rappelle les paroles bienveillantes prononcées par Napoléon lors de l'entrevue de Berlin, ajoutant: « L'empereur porte le monde entier dans sa tête; il oublie un détail, et vous savez, Monsieur, ce que c'est qu'une de ses intentions qui n'est pas rédigée en *décret*; cependant elle n'en reste pas moins vrai une volonté de son cœur et de sa justice et il vous appartiendrait... d'en être l'interprète et le ministre[3]. » Il termine cette première lettre en énumérant tout ce qu'a déjà dû livrer Lubeck et le prie

[1] « Je suis un peu attaqué de mélancolie de voir ce Nord de l'Allemagne que je chérissais comme la paisible patrie de la religion, de la philosophie, de l'étude et de la plus pure humanité, ravagé, épuisé, bouleversé, couvert de troupes, changeant de domination et d'assiette. » (Villers à Lemaître, 4 sept. 1807.) — « Mögen Sie die Ehrensäule, die Ihnen das arme Deutschland schuldig ist, so stückweise von jedem erhalten und gütig annehmen. » (Wolf à Villers, 21 avril 1807.)

[2] *Preussische Jahrbücher* 1871, vol. XXVII, p. 301.

[3] 30 décembre 1806.

de plaider la cause de la malheureuse cité. Et, voulant se concilier la faveur de l'intendant général, il publie dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung*[1] un article sur la traduction en vers des œuvres d'Horace par Daru.[2]

Il sollicite également l'appui du maréchal Brune dont il a gagné la sympathie par sa vivacité et la franchise de son caractère. « Vous demanderez de quoi je me mêle, lui écrit-il le 26 mars. Hélas! Monseigneur, pourquoi m'avez-vous laissé voir dans votre âme que j'y trouverai toujours des auxiliaires pour tout ce qui est juste et bon! Vous demandez peut-être quel intérêt m'y porte? Pas d'autre sinon que je suis un *kantien* et que l'unique loi pratique des kantiens est de faire le bien de toutes leurs forces, sans égard, sans attente de rien, sans but collatéral, soit qu'il les doive conduire aux honneurs ou à l'échafaud, soit que la reconnaissance ou l'ingratitude les attende... »

Daru n'ayant pas encore répondu le 21 janvier, Villers devient plus pressant et écrit qu'il y « va de l'honneur du nom français, de la gloire personnelle de notre chef à ménager une ville amie saccagée par nos troupes ». Que pouvait faire Daru? Il a reçu de Napoléon des ordres précis et sévères. Sans doute, il déplore le malheur survenu à Lubeck, mais, convient-il d'imputer à toute une nation les excès de quelques individus? Quant à la commande des capotes, elle ne peut être diminuée: « Vous comprenez facilement combien ces effets étaient nécessaires et le sont encore[3]. Cette demande était formulée d'après un ordre exprès de l'empereur, et il m'a été, par conséquent, impossible de la rétracter. *Je n'ai pu qu'éviter d'en faire d'autres* à une ville qui mérite tout l'intérêt qu'elle vous inspire et que vous n'aurez pas de peine à faire partager.[4]

Villers a le sentiment que la mauvaise volonté contre laquelle il lutte depuis plusieurs semaines vient de si haut qu'il doit renoncer à la vaincre jamais; l'amertume qu'il ressent contre Napoléon s'en accroît d'autant. Il remercie Daru au nom du Sénat et au sien de la générosité dont il a fait preuve envers Lubeck; il est fier que la main d'un Français ait adouci des

[1] N° 288, année 1806.

[2] 1804.

[3] 18 avril 1807.

[4] En effet, à cette même époque, de nouvelles demandes étaient envoyées à Brème et à Hambourg, et Lubeck ne fut pas mise à réquisition.

maux causés par des mains françaises; il est heureux de voir ainsi s'affaiblir la tache faite à la gloire et à l'orgueil national de sa patrie. Enfin, pour montrer à l'intendant général que la ville mérite bien tout l'intérêt qu'il lui a témoigné, Villers lui envoie [1] un exemplaire de sa *Lettre à M^me^ F. de B.* et lui annonce qu'on en a adressé un de Paris à l'empereur [2]. Daru semble avoir été plutôt incommodé de ce présent et répond: « En la lisant, on voudrait accuser le talent et la sensibilité de l'auteur de quelques exagérations, si tous les faits n'étaient narrés avec ce ton de vérité qui touche et qui persuade et qu'aucun art ne peut imiter. » Il laisse espérer que l'empereur se montrera clément, bien qu'en sa qualité d'intendant de l'armée il ne partage guère cet espoir. Les événements devaient lui donner raison. [3]

Villers cherche à oublier ses déboires en se remettant à ses travaux littéraires. Il annonçait déjà son intention à la fin de sa *Lettre à M^me^ F. de B.*:

« Quant à moi, tiré quelques instants de ma solitude et de mes livres par ce terrible ébranlement, ayant acquis quelque expérience nouvelle, et de la plus excessive dépravation et de la plus haute noblesse du cœur humain, je vais reprendre la vie contemplative et isolée qu'exige mon genre d'études, sans autre ambition que de voir la paix, la religion épurée, la culture des lettres régner sur l'Europe... »

La même année [4], il traduit un opuscule de Raimarus: *Doléances des peuples du continent au sujet de l'interruption du commerce*, puis un ouvrage de Heeren: *Essai sur l'influence des Croisades*, qui avait été présenté à l'un des concours de l'Institut et avait obtenu le prix.

[1] Le 20 mai 1807. Le même jour, il en adresse un exemplaire à Talleyrand en l'accompagnant d'une lettre de M^me^ de Rodde.

[2] On peut se figurer l'impression que produisit cet écrit à l'état-major de la Grande Armée.

[3] En effet, le 20 septembre, Daru adressait, au nom de l'empereur, des observations à Bourrienne au sujet de la lenteur avec laquelle étaient conduites les négociations pour le paiement de l'indemnité de près de 2 millions imposée à Lubeck. Le 6 octobre suivant, un accord étant enfin intervenu, Napoléon écrivait directement au ministre des finances: « Je n'approuve point le traité de Bourrienne avec Lubeck à cause du terme de trois ans...; exigez le paiement dans l'année. » Force fut de s'incliner devant une volonté aussi brutalement exprimée. (*L'Allemagne française*, Georges Servières, p. 109.)

[4] 1808

Au moment de quitter Paris, il avait pris congé de l'Institut par la lettre suivante [1]: « Je m'apprête à retourner en Allemagne, j'y porterai le souvenir des bontés de la Classe et des distinctions dont elle m'a honoré, avec le désir de m'en rendre vraiment digne. C'est avec un zèle bien sincère que je remplirai l'engagement que j'ai pris envers la Classe, quand elle a daigné m'associer à ses travaux, de rendre un compte annuel des ouvrages allemands les plus essentiels parmi ceux qui traitent des objets dont elle s'occupe spécialement. Trop heureux de contribuer pour ma part aux moyens de communication entre les savants des deux pays et de trouver une occasion de témoigner ainsi à la Classe ma respectueuse gratitude... » Le même jour, Dacier répondait à Villers et prenait acte de sa promesse au nom de la Classe d'histoire et de littérature ancienne.

Revenu au calme de sa vie d'étude, la première pensée de Villers fut de tenir cette promesse et d'écrire son *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* [2]. C'est une apologie de la science allemande dans laquelle l'auteur passe en revue plus de trois cents écrits publiés pendant les dernières années sur les méthodes d'études classiques de littérature ancienne (grecque, latine, hébraïque), de littérature orientale, d'archéologie et de mythologie, de géographie, d'histoire de la religion, d'histoire littéraire, en un mot, de toutes les sciences qui, de près ou de loin, pouvaient intéresser la Classe de littérature ancienne. Villers n'a pas eu de peine à démontrer l'importance et la valeur des travaux des savants allemands dans ce vaste domaine. Le fait que tous ces écrits ont paru dans le cours des années les plus sombres que traversait alors le peuple allemand ne prouve-t-il pas l'amour de l'étude, le zèle infatigable pour la recherche de la vérité qui caractérisent la race germanique? Une telle constatation, faite par l'auteur de la *Lettre à Mme F. de B.* au moment où, en France, on essayait par tous les moyens possibles, mais sans succès, d'arracher la littérature au marasme dans lequel elle était plongée, ne laisse-t-elle pas deviner le jugement sévère que portera tout honnête homme contre l'ambition démesurée du conquérant qui menace la civilisation?

[1] Lettre datée du 6 floréal, an XIII, adressée à De La Porte Dutheil, alors président de la Classe d'histoire et de littérature ancienne. Villers faisait en même temps hommage à cette classe d'une publication des savants allemands Heyne et Tischbein: *Figure d'Homère*, dont il donnait le texte français, et de son opuscule sur *la liberté civile* qui, disait-il, dans le cours des troubles révolutionnaires, lui avait valu quelques persécutions.

[2] Amsterdam et Paris, 1809.

Dans le compte-rendu qu'il présente à l'empereur en février 1808[1], Dacier n'était-il pas contraint à cet aveu que relève Villers dans son ouvrage sur les *Universités allemandes*[2]: « C'est avec un sentiment pénible que nous sommes forcés de faire apercevoir à V. M. que plusieurs branches de la littérature sont menacées d'un *anéantissement prochain* et presque total. La *philologie* qui est la base de toute bonne littérature et sur laquelle repose la certitude de l'histoire, ne trouve presque plus personne pour la cultiver. Les savants dont les travaux fertilisent encore chaque jour son domaine, restes pour la plupart d'une génération qui va disparaître, ne voient croître autour d'eux qu'un trop petit nombre d'hommes qui puissent les remplacer; et cette lumière publique propre à encourager et à juger leurs travaux, diminue sensiblement de clarté et son foyer se rétrécit tous les jours de plus en plus. »

Quel contraste avec l'état des sciences philologiques en Allemagne où cette branche des lettres est en surproduction. « Combien ne mérite pas d'estime l'esprit d'une nation qui a une telle tendance et donne de telles bases à sa culture? » s'écrie Villers. L'Allemagne des Schiller, des Gœthe, des Kant, des Jacobi, a dû plier devant la France; c'est une injustice du sort; la raison se refuse à admettre qu'un pays supérieur à un autre par la pensée lui soit soumis. Vaincue par la force brutale, elle vaincra à son tour par la seule force de sa civilisation. Telle est l'idée qui ressort de cet ouvrage.

Ce rapport de 150 pages fut écrit dans les derniers mois de l'année 1808. Villers le dédie à son ami Ph.-A. Stapfer qui connaît « les trésors de la haute littérature des deux nations ».

« Prenez sous vos auspices ce petit tableau d'un des périodes fugitifs de la littérature allemande, de cette littérature qui marche constamment et rapidement, qui change souvent d'objet et de physionomie, mais, avançant toujours sur une même ligne, guidée par un même principe, l'explication profonde de toutes les vérités, le perfectionnement sévère et religieux de la littérature.... »

Répondant à l'appel de l'Institut, Villers a, cette fois, l'espoir que sa voix sera entendue, que ses idées seront comprises et qu'il parviendra à convaincre, sinon tous ses compatriotes, du moins ses confrères, les « sages ».

[1] Rapport de la IIIe Classe de l'Institut à l'Empereur et au Conseil d'Etat, 19 février 1808.

[2] p. 85, 86.

Dans l'introduction, Villers reprend des idées qu'il a déjà développées pour expliquer les circonstances locales, les tendances qui déterminent le but et comme le « faire » des savants allemands. La nation germanique — on peut le reconnaître sans être taxé de préjugés — a toujours tenu un rang honorable dans la culture des lettres. Les littérateurs allemands ont plus de penchant pour le genre d'étude qui forme les attributs de la Classe d'histoire et de littérature ancienne que les Français qui s'adonnent plus volontiers aux autres genres littéraires, et, dans les sciences, aux mathématiques; les premiers n'en ont pas moins contribué pour une large part aux progrès des lumières.

Il admet que l'Europe est habitée par deux races distinctes, séparées par les Alpes et le Rhin: ce sont, au sud et à l'ouest, la race gallique; au nord et à l'est, la race germanique dont le domaine s'étend depuis l'Adriatique, le Rhin et la mer du Nord jusqu'aux provinces allemandes de l'empire russe et qui comprend, en outre, le Danemark, la Suède, la Norvège et la Hongrie. La littérature « se ressent en général du caractère... plus calme, plus patient, plus méditatif, plus enclin à se soumettre à l'empire des idées » de la race qui habite ce vaste territoire, tandis que le caractère gallique, d'un tour plus vif, « est plus disposé à embrasser l'empire des réalités ».

Le lettré allemand a une conscience littéraire et une droiture extrêmes qui donnent un grand prix à ses travaux d'érudit; il ne travaille ni pour une cour, ni pour un clan littéraire qui imposent trop souvent leurs préjugés, leurs modes et leurs goûts. Il aime généralement la science et la vérité pour l'intérêt le plus pur de la science et de la vérité en elles-mêmes. » Son public, composé des diverses nations qui forment le groupe germanique, comprend «un très grand nombre d'hommes... qui ont fait d'excellentes études ». C'est donc par ses pairs qu'il est jugé, et il l'est avec sévérité et justice: c'est là une des causes de sa probité scientifique et de la valeur des travaux qu'il publie dans tous les domaines. Jouissant d'une grande indépendance à l'égard du public, pouvant se plonger à loisir dans ses méditations, il s'assimile avec plus de facilité l'esprit des peuples étrangers. Sa haute culture scientifique est encore due à « l'obligation que se sont faite les peuples protestants (qui doivent être regardés comme les plus instruits entre les peuples germaniques et comme ceux dont vient l'impulsion en fait de savoir).... de pénétrer à fond le sens des livres sacrés, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. » C'est grâce à la théologie protestante que l'archéologie, la philologie, l'histoire ancienne, l'histoire des religions et la philosophie ont fleuri.

Eloignés des cours et plus rapprochés d'une vie « plus populaire », les savants allemands ont donné à la littérature des « formes plutôt républicaines que monarchiques » ; il n'est aucune prépondérance possible d'un cercle littéraire ou d'une ville sur les autres, puisque littérateurs et savants vivent disséminés dans toutes les bourgades du pays, et l'on peut dire que « les quatre classes de l'Institut national d'Allemagne sont répandues dans toute la nation ».

Villers distribue ensuite en autant de chapitres qu'il y a de branches littéraires les noms des auteurs les plus importants parmi ceux qui ont publié des ouvrages de 1805 à 1808. Il fait ressortir le grand nombre de livres qui paraissent, sans souci des guerres qui épuisent la nation et semblent devoir détourner les esprits des études paisibles. Cependant il s'est borné, dans son rapport, à un seul domaine de la littérature: « Que serait-ce si j'avais eu à parler de la philosophie, de la législation, des belles-lettres, des arts mécaniques, des sciences exactes et naturelles! » Il eût fallu y consacrer plusieurs volumes. « Dans la noble émulation de lumières qui a lieu entre les principales nations de l'Europe,.... l'Allemagne, en compensant tout, ne cède la palme à aucune. »

Il termine par quelques réflexions sur le développement considérable qu'ont pris en Allemagne les journaux scientifiques et il émet le vœu que l'essai tenté à plusieurs reprises de fonder un journal littéraire qui servît d'intermédiaire entre les deux nations, se réalise enfin.

« Les vraies lumières et les vues libérales ne peuvent que gagner à ce commerce suivi de nation à nation, *à ce commerce presque céleste des esprits où gain et perte est profit puisqu'on y acquiert toujours des idées vraies et qu'on n'y perd jamais que des idées fausses*, belles paroles de M. Garat dans le discours qu'il adressa naguère à l'empereur au nom de l'Institut. Nous sommes parvenus à l'époque où la grande famille européenne doit s'efforcer plus que jamais de faire disparaître les barrières qui la divisent en peuplades rivales ou ennemies, où toute la somme de lumières et d'idées, tout ce qui peut être utile, perfectionner et ennoblir l'homme et l'état social, doit être mis en commun et regardé comme le patrimoine de tous. »

Ce tableau trouva le meilleur accueil auprès des membres de l'Institut. Dacier en accuse réception par ces lignes: « J'ai bien du regret que ce grand travail n'ait pas été fait à l'époque où nous avons été obligés de présenter à S. M. l'Empereur le rapport qu'il nous avait demandé. Il nous aurait épargné beaucoup de recherches et encore un bien plus grand nombre

d'omissions auxquelles il est maintenant impossible de remédier. » [1]

L'évêque Grégoire félicite Villers tout en regrettant que celui-ci accepte aussi facilement la nouvelle exégèse destinée à saper les fondements de l'Eglise.

Le professeur Koch de Strasbourg remercie Villers d'avoir une fois encore établi les services éclatants que la nation allemande a rendus et continue à rendre aux sciences et à la bonne littérature: « Il n'y a pas si longtemps que nos Français étaient presque généralement dans la persuasion qu'ils tenaient, pour ainsi dire, la science exclusive et que la littérature allemande, très peu signifiante à leurs yeux, ne leur présentait aucune ressource ». Professeur de droit et publiciste très versé dans les lettres anciennes, Koch ne voyait pas sans tristesse que les sciences mathématiques, physiques et naturelles fussent seules appréciées. « Tout ce qui tient à l'érudition est mésestimé et la haute opinion qu'on a de la littérature nationale fait négliger l'étude de la belle antiquité. Des hommes éclairés en gémissent et regardent cette tendance générale comme une preuve évidente de la dépravation du bon goût. » [2]

Millin ne laisse pas échapper cette occasion d'écrire un article élogieux [3]. L'estimable auteur de cet ouvrage « est mon ami et je me glorifie de ce titre parce qu'il est honorable d'être aimé de ceux qui, comme lui, attachent leur nom à des actions libérales et bienfaisantes. M. Ch. Villers a la vivacité d'un Français et la profondeur d'un Allemand; son âme expansive paraît multiplier les forces de son corps pour contribuer à tout ce qui peut étendre la civilisation et rendre l'homme plus sensible et plus heureux. On le trouve toujours s'il faut répandre des idées nouvelles ou s'il y a quelque bien à opérer. »

Guizot fit insérer dans le *Publiciste* deux articles [4] sur ce même ouvrage. Le premier nous présente un tableau attristant de

[1] Dacier à Villers, 27 juillet 1809.

[2] Dacier écrivait à Koch: « Quelle différence entre la France et l'Allemagne relativement à la bonne et solide littérature. Le rapport de M. Villers est véritablement humiliant pour nous; mais le zèle est éteint, les études sont faibles et abandonnées, l'érudition est passée de mode et les meilleurs ouvrages en ce genre trouvent à peine quelques lecteurs. On estime ou l'on mésestime sur parole et d'ailleurs, il n'y a plus chez nous de considération que pour les sciences et pour les ouvrages littéraires qui nous amusent! »

[3] *Magasin encyclopédique* 1809, tome 5, p. 46 et suivantes.

[4] Voir *Publiciste* des 25 et 29 août 1809.

l'indifférence croissante qui se manifeste en France à l'égard des questions littéraires ou philosophiques. Que faire en cette occurrence? L'homme de lettres doit-il flatter les goûts du public? Certes non, son devoir consiste à dire ce qu'il croit « utile et vrai, sans le voiler et sans le farder »; à ce prix, la nation acquerra cet amour de la vérité que seules développent les qualités morales et intellectuelles. Dans son exorde, Guizot rappelle aux Français que « la simplicité, la moralité, la solidité et la profondeur » ne sont pas leurs qualités caractéristiques, qu'elles manquent au contraire à la littérature française considérée dans son ensemble; « elles ne forment pas sa physionomie, à ne parler que de la littérature et de l'histoire, études qui les exigent impérieusement. Quel grand philosophe avons-nous produit depuis Descartes? Lequel de nos historiens peut prétendre au premier rang? » ajoute-t-il. Il blâme l'importance exagérée que l'on accorde à des qualités purement extérieures, à l'élégance du style. L'écrivain a donc comme premier devoir de dévoiler les plaies dont la nation doit chercher à se guérir; il doit dire la vérité tout entière; « c'est la seule voix qui puisse finir par se faire entendre; sans crédit à sa naissance, elle en acquiert chaque jour. » Le public se rebute d'abord de cette franchise, mais l'effet se produit tôt ou tard.

Passant à l'examen du *Rapport à l'Institut*, Guizot abonde dans le même sens que Villers; lui aussi émet le vœu que les préjugés nationaux disparaissent enfin: « La crainte du ridicule ne se cacherait plus sous le masque d'un orgueilleux dédain; les fatigues et les ennuis d'une étude longue, laborieuse, cesseraient d'effrayer une délicatesse exagérée; de petits goûts ne prévaudraient plus sur tout ce qui paraîtrait bon et solide; les lumières voyageraient plus sûrement et plus rapidement que les richesses. Mais, de puissantes barrières s'opposent à l'empire d'un sentiment si désintéressé; les unes ont leur cause dans la nature humaine, les autres, dans l'état particulier des peuples; une génération élevée et vieillie dans les souvenirs de la gloire que lui ont transmise ses ancêtres se résout avec peine à perdre quelque chose de ce dépôt précieux; fût-elle incapable de l'accroître, elle veut le conserver; plus jalouse du passé que de l'avenir, elle pardonne difficilement à ceux qui veulent relever les torts de l'un pour les épargner à l'autre; ce sentiment, plus patriotique que raisonnable, pèse sur l'esprit humain et en arrête les progrès. La grande muraille n'a pas défendu la Chine des invasions des Tartares, mais elle a empêché les lumières d'y pénétrer et d'y exercer leur bienfaisante influence. »

Comme Villers, Stapfer et B. Constant, Guizot est d'avis que les Allemands sont, de toutes les nations européennes, celle qui

a laissé les avenues les plus libres à tout ce qui venait du dehors: « Ils se dévouent à l'étude avec l'idée sublime qu'ils travaillent, non pour une capitale, non pour un certain nombre de lecteurs, mais pour le monde. La vérité est le but de leurs efforts; c'est au genre humain qu'ils veulent la dire. De là vient ce caractère d'étendue et d'utilité qu'ils portent dans toutes leurs recherches, de là, l'intérêt marqué qu'ont pour eux les études dont l'objet vraiment général doit amener des résultats importants pour tous les hommes. » Ils consacrent leurs efforts à la philosophie, à l'histoire, à la théologie, à l'étude de l'antiquité, sciences qui contribuent au progrès du genre humain, au lieu de se borner à la littérature proprement dite, à la tragédie, à la comédie. On peut donc dire que « la nation allemande est une nation vraiment étrangère à tout égoïsme littéraire, vraiment cosmopolite dans ses travaux..., que les Allemands sont les missionnaires des lumières et de la vérité: tâche noble et difficile qui rapporte moins qu'elle ne coûte, qui honore le caractère et prouve le bon esprit de la nation qui l'entreprend.... Certes, ce n'est pas une nation à dédaigner que celle qui renferme dans son sein une foule d'hommes préoccupés d'un si noble projet et puisant dans son importance seule, dans sa difficulté même, sinon la force d'atteindre à leur but, du moins celle d'y tendre toute leur vie. »

Il eût été difficile à Villers de rencontrer en France un meilleur interprète de sa pensée [1]. Mais les articles du *Publiciste*, pas plus que les essais de Villers, de Constant, de Stapfer, de Fauriel et de Mme de Staël, ne modifièrent le goût littéraire du premier Empire.

En Hollande, le succès du *Rapport à l'Institut* avait été si considérable que le professeur Tydemann avait eu, non seulement l'intention de le traduire, mais de faire, pour la littérature hollandaise [2] ce que Villers avait fait pour la littérature allemande. S'il ne put réaliser ces deux projets, la faute en est moins à lui qu'aux circonstances. Le *Schouwburg*, le seul journal littéraire de Hollande, était interdit par la censure en 1810.

Nous ne parlerons pas de l'Allemagne; tous y étaient de l'opinion de Heeren, qui estimait que, par cet ouvrage, Villers

[1] Le *Moniteur* du 3 septembre 1809 donne l'introduction presque en entier, cite à la fin la table des chapitres et promet pour un prochain numéro un extrait des parties principales de l'ouvrage. L'article promis n'a pas paru.

[2] Villers n'avait touché qu'en passant à la littérature hollandaise: voir son *Rapport*, p. 8.

ajoutait « un nouveau laurier dans la couronne civique [1] » que lui devait sa patrie.

Un tel succès n'allait pas sans attirer sur l'auteur des distinctions flatteuses. Plusieurs sociétés littéraires briguèrent l'honneur de compter Villers parmi leurs membres. La Société des sciences naturelles de Moscou [2] dont le frère de Villers était l'un des secrétaires, la Société des recherches utiles [3] du département de la Sarre [4], la Société littéraire de Ratzebourg [5] lui décernaient toutes trois un diplôme de membre honoraire. L'Académie des Sciences de Munich lui conférait le même titre [6]. Dans sa lettre d'envoi [7], M. Schlichtegroll faisant allusion au *Coup d'œil sur les Universités* qui venait de paraître et aux précédents travaux de Villers, disait: « ... Tout cœur allemand doit se sentir pénétré du plus grand respect pour l'homme noble qui défend la cause de la science et notre nation avec une telle sagesse et une telle énergie... »[8]

Villers répond que son seul mérite est d'avoir *reconnu* la nation allemande, d'avoir conçu pour sa culture une estime *fondée* et un sentiment de préférence qu'il espère faire partager à ses compatriotes. Il pense « avoir par là, quelque jour, bien mérité de l'humanité en transplantant de meilleurs principes là où ils manquent et peuvent produire d'heureux résultats. [9] » Donc, il ne désespérait nullement des Français; à condition qu'ils acceptassent les bons *principes*, ils lui paraissaient aussi capables que les Allemands de faire progresser la morale et les sciences et de marcher en tête des nations civilisées.

Cependant, le plaisir que goûta Villers à la réception de

[1] Lettre du 9 février 1809.

[2] 21 janvier 1806.

[3] 19 août 1809.

[4] La patrie de Villers.

[5] 13 avril 1808.

[6] Le diplôme fut décerné dans la séance du 5 avril, mais l'envoi en fut retardé.

[7] 16 octobre 1808.

[8] C'est l'opinion générale en Allemagne; nous ne pourrions la trouver mieux exprimée que dans le numéro du 22 mai 1809 de l'*Allgemeine Litteratur Zeitung*.

[9] La lettre se termine par l'annonce de la publication de son *Rapport à l'Institut*: « Voyez avec indulgence cette esquisse qui n'est qu'un catalogue, sans doute incomplet, des travaux de nos lettrés allemands. Mais il importait, dans ce moment, d'alléguer des faits et d'imposer à un certain parti par un appareil de titres un peu frappant. »

ce diplôme n'a pas été complet. On en a la preuve dans la lettre suivante qu'il adresse à son ami Jacobi, le 12 novembre 1808:

« .... Quand je considère les hommes distingués de l'Allemagne que vous m'avez donnés pour contrères..., je reconnais en vérité que c'est un honneur trop grand et dont je suis trop peu digne. Mais quand je me considère comme Français et que j'examine où les autres de ma caste sont placés, je me vois fraternellement à côté de *Vand...* [1] et, au-dessus de ma tête, bien loin là-haut, je vois planer *Degérando* — je ne sais comment arranger tout cela — près de *Creuzen* et au-dessous de Degérando!

Je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité!

Entre nous, je ne me donnerais pas pour ce doucereux Degérando qui est devenu, il est vrai — par une petite faveur, membre de l'Institut, mais je l'aurais été beaucoup plus tôt que lui si j'avais voulu, en 1804, déclarer que je consentais à fixer mon domicile à Paris, seule condition qu'on m'imposait et qu'exige la loi. Et ce cher Vanderbourg avec lequel je suis classé, qui n'a de sa vie rien produit et ne produira rien; qui, dans les *Archives littéraires*, a pointillé sans fin et d'un ton de jésuite sur les Allemands, tandis que moi, méprisant patrie, fortune, emplois, distinctions, je me voue tout entier et franchement aux fonctions d'une cause que je crois noble et bonne; que je m'expose pour elle à la haine, aux persécutions et, tête levée, à plus d'un danger personnel. Voilà donc ce que je gagne dans l'estime de mes amis par mes travaux et ma conduite; le rang qu'ils m'assignent, c'est auprès de *V.* et fort au-dessous de D.! Il est en Allemagne des voix qui m'élèvent davantage; ces bons Göttingiens m'ont fait de leur propre mouvement et unanimement membre ordinaire de leur Société royale [2], le simple correspondant que j'étais! Bien des gens ont parlé de *couronne civique* à me donner, de *médailles* à frapper en mon honneur. Tout cela, il est trop vrai, peut tourner une tête et renfler un peu trop l'orgueil humain. Il est bon, chrétiennement parlant, d'avoir un ami qui vienne vous remettre à votre place et vous avertir de ce que vous êtes.

Memento, homo, quia pulvis es.

Vous voyez donc, cher maître, que l'honneur que vous m'avez alloué, envisagé du côté absolu, me satisfait sans réserve et ne me cause quelque hésitation que par son côté relatif... Agréez, cher maître et président, la salutation cordiale d'un simple légionnaire de votre légion d'honneur.

VILLERS.

P.-S. Vous avez donc aussi mis parmi les membres non résidents ce castrat de la philosophie moderne qui chante beaucoup et souvent bien, mais dont la virtuosité ne touche personne. Vous aurez beau faire, il manquera toujours quelque chose à ce membre-là! »

[1] Vanderbourg.

[2] Le diplôme est daté du 19 novembre 1808.

Pendant que Villers écrivait son *Rapport à l'Institut*, de graves événements se préparaient dans le nouveau royaume de Westphalie. Le roi prenait, au sujet de l'instruction publique, certaines décisions qui menaçaient de modifier profondément la constitution des universités et des hautes écoles. On voulait, dans tous les domaines, introduire dans l'Allemagne française les modes et façons de l'administration impériale; l'instruction publique ne devait pas échapper à cette transformation. Les Allemands qui, à juste titre, avaient une haute opinion de l'organisation de l'enseignement dans leur pays [1], ne voyaient pas sans anxiété s'élaborer les projets du gouvernement de Cassel.

En fondant le royaume de Westphalie, le but de Napoléon avait été d'en faire comme une marche militaire destinée à la protection de l'empire. L'armée devait donc absorber la plus grande partie des revenus du nouvel Etat. Les finances étaient dans le plus grand désarroi. On cherche à faire de tous côtés le plus d'économies possible; en premier lieu, on songe à supprimer quelques-unes des cinq universités du royaume et à diminuer les ressources de celles qu'on laisserait subsister.

Ce fut, dans le monde savant, un moment d'angoisse et d'indignation bien compréhensibles. Détruire les universités, n'était-ce pas porter atteinte à la dernière propriété nationale, à la culture nationale elle-même?

Jean de Muller, alors ministre de l'instruction publique, fit tout ce qui dépendait de lui pour essayer de parer le coup et provoquer au sein du peuple et dans les sphères ministérielles un courant favorable au maintien des universités. Pour y réussir, il pensait que le moyen le plus efficace serait de faire paraître quelques pages dans lesquelles on mettrait en lumière les services que rendaient ces établissements à la littérature et aux humanités, de telle manière qu'une sorte de honte publique rejaillirait sur ceux qui voudraient y porter une main sacrilège. [2]

Encouragés par Muller à défendre les intérêts des universités, les professeurs se trouvaient assez embarrassés. Si l'un

[1] Les Allemands tenaient les écoles de France en très petite estime. (Voir, dans Isler, la Lettre que Jacobi écrivait à Villers le 22 janvier 1806.) Le ministre de l'Intérieur Chaptal disait dans un rapport à l'appui d'un projet de loi sur l'instruction publique: « L'éducation est presque nulle partout, la génération qui vient de toucher à sa vingtième année est irrévocablement sacrifiée à l'ignorance et les tribunaux, les magistrats, n'offrent que des élèves des anciennes universités. »

[2] C'est dans ce sens que J. de Muller écrit à Heeren le 6 mars.

d'eux rédigeait l'ouvrage que réclamait le ministre, on ne manquerait pas de remarquer qu'il était trop intéressé à leur maintien et sa voix n'aurait pas d'écho. D'autre part, écrire en allemand, c'était se condamner à ne pas être lu, surtout de ceux même qu'il importait le plus de convaincre. Il fallait donc trouver un défenseur qui ne fût pas un Allemand, et qui n'appartînt pas à l'Université[1].

Qui mieux que Villers était digne de remplir cette tâche? Ancien élève de Heeren, de Schlœtzer, de Heyne, d'Eichhorn, n'était-il pas demeuré leur ami? Il conservait pour l'université de Gœttingue, dont il avait été quelque dix ans plus tôt l'un des étudiants les plus zélés, une reconnaissance filiale; de plus, il était membre de la Société royale de Gœttingue, dont les attaches avec l'université sont si étroites que des transformations touchant l'une ne pourraient manquer d'avoir une certaine répercussion sur l'autre.

C'est donc à Villers qu'échoit le périlleux honneur de défendre les universités menacées; tous ses amis comptent sur lui. Leur attente ne sera pas trompée. Abandonnant les travaux qui l'occupaient alors[2], il se met à l'œuvre et quatre semaines lui suffisent pour écrire et publier un plaidoyer de plus de cent pages.

Vers le milieu de mars, il soumet à ses amis de Gœttingue le plan général de l'ouvrage, c'est dans ses grandes lignes celui qui fut définitivement adopté. Cette esquisse leur paraît si bonne et les circonstances deviennent si pressantes que Heeren et Heyne forment le projet de la faire imprimer sans délai comme annonce de l'ouvrage, de la faire distribuer et même, de la présenter au roi en sollicitant la permission de lui dédier l'ouvrage. Villers, qui avait rédigé ce plan très à la hâte, aurait désiré le revoir avant qu'il fût livré à l'imprimeur; pour vaincre ses scrupules d'écrivain, Heeren lui dit: « Dans votre esquisse se trouvent toutes les grandes idées; cela suffit pour les hommes d'affaires qui lisent rarement un livre, mais bien une annonce de quelques pages décorées de votre nom; vous pou-

[1] Voir *Zeitgenossen*. Leipzig und Altenburg, bei Brockhaus, 1818, Bd. II, p. 62. — Vers la fin de février, Muller avait écrit à Heeren qu'il serait de la plus grande importance que, dans ce moment décisif, une habile plume française assumât la tâche d'éclairer les ministres sur la question des Universités. Heeren proposa Villers. Le 6 mars, Muller se déclara d'accord.

[2] Préparation de son *Rapport à l'Institut*; traduction de l'*Essai sur l'influence des Croisades* de Heeren. A ce moment, la santé de Villers est fort ébranlée, mais il passe par-dessus tous les obstacles pour défendre sa chère « Georgia Augusta ».

vez donc être sûr d'être lu des ministres, peut-être du roi lui-même. De plus, cette annonce excite l'attention publique; votre livre sera *dévoré*, je vous en réponds, par toute l'Allemagne et ne pourra manquer de faire sensation en France. Enfin vous serez moins pressé de le faire imprimer, le retard de quelques semaines ne pourra nuire à la chose que vous défendez.... il n'y a rien à risquer pour votre renommée littéraire et nous aurons obtenu le grand but d'ouvrir les yeux aux ministres quand il est temps encore. »

Le plan est donc approuvé dans ses grandes lignes. Heeren et Eichhorn ne présentent d'observations que sur un ou deux points secondaires.

Heeren, d'accord avec Villers qui veut que les universités servent à *former* l'homme, trouve que c'est là trop borner leur rôle. Il convient aussi de les considérer comme des écoles qui préparent le citoyen pour le service de l'Etat. Il prie son ami d'insister sur trois points:

1° Une université est l'ensemble des instituts créés pour toutes les sciences; cette réunion en un même lieu de tout ce qui intéresse le développement de l'esprit humain est le plus grand avantage et, pour ainsi dire, le principe vital des universités. « Toute séparation en écoles spéciales serait pour elles la sentence de mort. » Or, cette union de toutes les branches d'études est contraire à l'esprit des décrets de 1806 et 1808 sur l'université impériale, dans laquelle les diverses facultés, indépendantes les unes des autres, sont souvent distribuées dans des villes différentes, ce qui crée le système des écoles spéciales.

2° L'existence des universités doit être assurée par des fonds spéciaux, mais leur prospérité dépend avant tout de la liberté complète que l'on doit laisser aux professeurs dans leur enseignement, leurs écrits. Or, dans le système napoléonien, l'université doit réaliser le type de l'Etat chef d'école: unité de doctrine, unité d'action, monopole de l'enseignement, tel est l'idéal de Napoléon; le but de l'université est de « servir de support moral à l'Etat [1] ». Il en résulte que « les préceptes de la religion catholique, la fidélité à l'empereur et à la monarchie impériale, dépositaires du bonheur des peuples et à la dynastie napoléonienne, conservatrice de l'unité de la France et de toutes les idées libérales proclamées par la Constitution » sont à la base des doctrines enseignées. Les professeurs sont soumis « aux statuts du corps enseignant qui ont pour objet l'uniformité de l'instruction et qui tendent à former pour l'Etat des citoyens

[1] Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, vol. IX, p. 251.

attachés à leur religion, à leur prince, à leur patrie et à leur famille ».

3° Enfin, les universités contribuent pour une grande part à l'accroissement des sciences ; elle sont nécessaires à une nation qui ne possède pas, comme la France, l'avantage d'avoir une *grande capitale*, centre de toute la culture littéraire.

L'intention de Villers était d'accorder une grande place à la défense des privilèges dont avaient joui jusqu'alors les universités allemandes. Heeren recommande à son ami d'user de circonspection à ce sujet, car il sait que l'on prépare toute une série de réformes; on prétend, à la cour de Cassel, que les universités forment un « status in statu ».[1]

Eichhorn fait également part à Villers des réflexions que lui a suggérées la lecture de son esquisse. Il lui recommande surtout d'insister sur ce que doit être un professeur d'université s'il veut remplir sa tâche en conscience, de montrer ce qu'on doit attendre de lui comme *savant*, comme *maître*, comme *inventeur* et comme *écrivain*. Il encourage Villers à traiter à fond la question de la juridiction des universités, contrairement à ce qu'aurait désiré Heeren.[2]

Le travail qu'entreprend Villers lui fournira l'occasion d'entrer en relations directes avec J. de Muller[3], auquel il adresse,

[1] « En parlant des privilèges des universités, je crois qu'il serait bon de distinguer entre ceux qui sont essentiels à leur prospérité et ceux qui sont accidentels ou même contraires à leur nature, comme les privilèges purement politiques, par exemple: le droit d'assister aux Etats du Pays. » Il ne voit pas sans tristesse l'intention du roi de supprimer la juridiction dont l'université jouissait sur les étudiants: « On veut bien lui laisser la *discipline*, mais qu'est-ce que la discipline sans pouvoir public? »

[2] Heeren et Eichhorn ne sont pas les seuls à s'intéresser à la défense des Universités et à fournir à Villers des documents. J. Beckmann lui envoie trois grandes pages de notes; le conseiller von Martens, auteur d'un petit ouvrage, demeuré manuscrit, sur le même sujet, le lui communique bien volontiers, ainsi que quelques pages intitulées: « Opinion sur la manière dont à l'avenir les causes civiles et disciplinaires des étudiants pourraient être jugées », un « Mémoire sur la nature des biens provenant des anciens couvents sécularisés administrés par les bailliages » et un « Tableau de l'administration générale de l'université de Gœttingue ». Ces diverses pièces se trouvent encore dans les papiers de Villers conservés à Hambourg. Ce ne sont pas les matériaux qui manqueront à Villers, et tous sont puisés à bonne source.

[3] Villers était, depuis quelques années en correspondance avec le professeur G. Muller de Schaffhouse, mais il ne connaissait pas encore J. de Muller, son frère, dont il admirait cependant beaucoup les écrits. C'est, croyons-nous, à la suite de la publication de l'*Essai sur la Réformation* que G. Muller était entré en relations avec Villers.

avec son esquisse, une longue lettre dont nous extrayons ce qui suit: « ... Mes amis de Gœttingue ont désiré que je prisse publiquement la parole dans une occasion importante qui les regarde et qui concerne la base de la meilleure culture intellectuelle de l'Europe, celle de l'Allemagne. Vous-même, Monsieur, croyez qu'il est urgent de jeter à ce sujet quelques traits de lumière dans les esprits français, afin de prévenir, s'il est possible, de funestes améliorations. Je m'empresse de répondre de mon mieux à cet honorable appel qui est si fort selon les vœux de mon cœur. Ci-joint, un plan conçu à la hâte de ce que je veux exposer. Si vous trouvez à y changer, à y modifier, à y ajouter, daignez me l'indiquer..... Je n'ai jamais dédié et sûrement, dans aucune autre occasion, je ne dédierai de livre à un grand de la terre, mais quant au but général que nous avons en vue, je crois qu'il serait avantageux que je puisse dédier l'écrit en question au roi de Westphalie. Cette personnalité lui ferait avoir plus d'égard aux motifs exposés et leur donnerait auprès des autres plus de poids. Pouvez-vous, Monsieur, m'en obtenir la permission? je vous en saurai beaucoup de gré au nom de la chose en elle-même et au mien. »

Villers priait Muller de remettre au roi un exemplaire de la IIe édition de son *Essai sur l'influence de la Réformation.* Souverain d'un pays protestant l'un des plus éclairés de l'Allemagne, Jérôme ne pourrait s'offenser de l'hommage qui lui serait fait d'un ouvrage historique couronné par l'Institut de France; s'il le recevait avec quelque faveur, il serait d'autant plus facile au ministre d'obtenir l'autorisation sollicitée.

Le 2 avril, Muller s'était déjà acquitté de sa mission, mais, bien qu'il espérât que le roi accepterait la dédicace de l'ouvrage sur les Universités, il n'avait pas encore reçu d'ordre à ce sujet. Quant à l'esquisse, Muller ne peut s'empêcher de l'admirer; le plan, les idées, tout lui semble excellent.

L'enthousiaste et bon Muller, dont le tempérament a plus d'une analogie avec celui de Villers, éprouvait pour cet ardent champion de la vérité une sincère admiration [1]. Rares étaient à

[1] « Il me semble, écrivait-il à Villers, que nous sommes faits pour ne plus nous devenir étrangers. » Le 6 mai 1808, les relations étant devenues plus intimes, Muller s'expliquait plus expressément: « Ce que vous me dites de vos seules passions dominantes de l'amitié et des lettres est exactement la base de mon propre caractère... Je ne puis vous exprimer combien je suis charmé de me trouver avec vous; c'est un ami qui sente tout et avec qui je puisse m'entretenir sans crainte d'être mésentendu qu'il me fallait; c'est un présent du ciel, je l'accepte avec respect; je vous aime et vous admire, et si je vous voyais jamais dévier, je serais le premier à vous le dire: vous ferez de même. »

cette époque les hommes qui, au mépris de leurs intérêts, se dévouaient pour le triomphe d'une idée; Villers était un de ceux-là, et Muller le louait de son zèle désintéressé: « .... Sans ces généreux efforts, les vérités les plus constatées tomberaient dans un oubli total; on ne travaille plus, on ne trouve plus digne d'examen les points de vue les plus essentiels pour fixer des maximes solides.... Je prends le plus tendre intérêt à votre entreprise; puissé-je dans la moindre partie en être le promoteur! » [1]

Huit jours plus tard, ayant reçu le premier chapitre, Muller écrit: « Je pose les dix-huit premières feuilles de votre bel ouvrage; j'en suis enchanté. C'est un chef-d'œuvre; jamais il n'y en eut de plus excellent ni venu plus à propos sur ces grands objets... Que ne puis-je le colporter par toute l'Europe! Ce que je désire surtout, c'est qu'il trouve un grand public à Paris et qu'il réforme l'opinion sur nos Instituts. La nation allemande, la république des lettres, l'humanité, Monsieur, vous en auront une reconnaissance éternelle. » [2]

Mais la question de la dédicace reste toujours pendante; avant de rien décider, le roi veut que Muller lise le livre et lui en fasse un rapport. Connaissant la susceptibilité de Villers, Muller lui écrit: « A vous parler vrai, je ne voudrais pas qu'une considération passagère vous gênât dans une composition aussi importante. Faites pour tous les temps et pour tous les pays, écrivez sans penser à autre chose, seulement en observant quelque délicatesse quand ces institutions se trouvent dans un conflit trop manifeste avec la *nouvelle* université. ... Il sera dédié ou non, cet excellent livre, suivant les circonstances. Ce n'est pas qu'il y ait des vérités à dissimuler au roi de Westphalie; il aime à les entendre, mais il peut ne pas convenir d'adresser publiquement telle ou telle chose à un roi qui a des relations diverses. En un mot, faites et laissez-moi faire. » Et Muller fit si bien que, le 3 mai, il était chargé de transmettre à Villers les remerciements de S. M. pour l'*Essai sur la Réformation* et de lui dire l'estime particulière et l'intérêt que portait le roi Jérôme aux travaux de l'auteur; le 6 juin, il lui annonçait que la dédicace avait enfin été agréée par le roi. Il était temps. Villers commençait à s'émouvoir du retard; offensé des réflexions de Muller, il était sur le point de renoncer à faire imprimer l'ouvrage.

[1] J. de Muller à Villers, 21 avril 1808.

[2] Il semble que Villers ait peu compté sur un succès probable en France, car il écrivait à Collignon une lettre telle que Muller, en ayant eu connaissance, lui demandait s'il avait vraiment des renseignements de première source et s'il était vrai que l'on voulût en France « la ruine imminente de ces universités ».

Le roi semblait d'ailleurs bien disposé en faveur des universités. Dans le voyage qu'il entreprit à la fin de mai pour visiter les villes universitaires de son royaume, il avait, en plusieurs occasions, affirmé qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour assurer leur maintien. Muller, de son côté, adressait au roi rapports sur rapports pour l'entretenir dans ces bonnes dispositions. Mais, Jérôme n'était pas le seul à régner, il importait, avant tout, de convaincre l'empereur [1]. Puis des rivalités dangereuses semblaient diviser le ministère. Le comte Siméon, ministre de l'intérieur, n'était nullement convaincu de la nécessité qu'il y avait à maintenir dans leur forme actuelle les universités du royaume. Chargé par Napoléon d'organiser en Westphalie l'administration de la justice, Siméon ne prisait guère la juridiction indépendante dont jouissaient les universités; en plusieurs occasions il avait foulé aux pieds leurs prérogatives, sans même prévenir son collègue ou le pro-recteur. L'émoi avait été très grand dans le monde professoral et Muller avait été profondément blessé de ces attaques où il croyait discerner une intention arrêtée de battre en brèche son autorité. En cela, il exagérait; Siméon, imbu du principe d'autorité absolue de l'Etat au point de vue juridique, réclamait l'abolition d'un certain nombre de privilèges universitaires. Or, comme le disait Heeren, ces privilèges, autrefois très utiles, ne l'étaient plus au même degré et leur abolition ne touchait en rien à la constitution intime des universités. [2]

L'idée principale du *Coup d'œil* se trouve exposée dans la dédicace: Si Napoléon a dû tout relever en France parce que la Révolution avait tout détruit, il n'en est pas de même en Westphalie « où, depuis trois siècles, la sagesse de plusieurs gou-

[1] C'est ce dont Muller avait l'intuition quand, dans sa lettre du 6 mai, il disait à Villers: « Le roi est plein de la plus excellente volonté; l'empereur une fois convaincu que dans son empire immense il y a cette diversité de mœurs qu'avec un art admirable il a si bien ménagée dans l'Acte de médiation des Suisses, sentira que nos établissements germaniques tiennent à nos localités, à notre caractère, et il continuera de les protéger. » Aussi voudrait-il mettre ce livre d'or entre les mains des souverains et des ministres de qui dépendent les restes les plus précieux de la culture européenne. « Je sais qu'on ne lit plus, excepté des journaux, et qu'il n'y a de beaux livres que les ouvrages de luxe », ajoutait-il.

[2] Villers avait eu l'intention d'intituler son ouvrage: *Coup d'œil sur les Universités;* Muller le prie d'ajouter « d'*Allemagne* », car, sans cette adjonction, « paraissant vouloir traiter des universités en général et en théorie, on paraîtrait faire la critique de celle dont ici nous ne voulions pas parler ». Le *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante*, en particulier du royaume de Westphalie, par Charles Villers, correspondant de l'Institut national de France, de la Société royale des Sciences de Gœttingue, etc., parut en 1808, chez Collignon, à l'Imprimerie royale de Cassel.

vernements d'Allemagne a fait de louables et consolants efforts pour le perfectionnement des grands instituts d'instruction qui se trouvent réunis dans le royaume... » Ils datent tous du XVIe siècle et de la Réforme et il y aura plus à conserver et à perfectionner dans ce domaine de l'instruction qu'à créer et à transformer.

L'ouvrage est divisé en trois chapitres. Le premier est plus particulièrement consacré à donner une idée du caractère du peuple allemand. [1]

« En effet, c'est un tissu si compliqué que celui des mœurs, des idées et de tout le système intellectuel d'une nation qu'en ne le considérant qu'au dehors et à la surface, il est absolument impossible d'en démêler la construction et d'y rien reconnaître [2] » Ce n'est que par un examen minutieux et impartial, par une étude approfondie de l'histoire de ce peuple que l'on se rend compte de l'influence du milieu et des circonstances dans la formation de sa « physionomie morale » ; il faut pénétrer ses principes, ses pensées dominantes, le mécanisme complet de sa religion, de son éducation nationale, de sa littérature. C'est de la réunion de tant de causes et d'éléments divers que résulte pour la nation « un *caractère* général qui s'est profondément empreint dans toutes les âmes, un *respect* qui s'est appliqué à toutes les formes et toutes les institutions, un *point de vue moral* d'où chaque chose est jugée, sentie et reçoit son degré d'estime ». S'il y a une différence sensible entre les Allemands du Nord et ceux du Sud, elle est encore bien plus forte entre les premiers et les Français. « Il sera dangereux de porter des jugements trop hâtifs sur la nation qu'on n'aura pas suffisamment observée, surtout s'il y a pour elle quelque différence peu avantageuse dans les dehors auxquels on s'arrête volontiers. Un tel jugement favorise la paresse de l'esprit et s'oppose à tout examen ultérieur. »

L'Allemagne est, pour les Français, une sorte d'*orient* où tout leur est étranger, inintelligible, aussi bien dans la pensée que dans l'expression. Cette idée, que Villers a développée à maintes reprises dans ses précédents écrits, a lieu d'être rappelée au moment où la Westphalie a pour roi Jérôme Bonaparte, ce souverain qui, non seulement, ignore la langue de ses

[1] « .... Je vous avoue aussi que c'est le premier chapitre qui m'a le plus fait de plaisir en l'écrivant, et que c'est pour lui que le reste de l'ouvrage a été fait, ne devant lui servir que comme de preuve et d'exemple....» (Villers à Lemaître, 20 janvier 1809.)

[2] p. 2.

sujets — bien que l'allemand soit décrété langue officielle, — mais cherche par tous les moyens à faire prédominer l'emploi du français. Ne veut-on pas aussi introduire d'un coup et presque sans modifications toutes les institutions françaises dans un Etat où, plus que partout ailleurs, le peuple se montre réfractaire à toute immixtion étrangère? On ne pouvait faire fausse route plus complètement[1]. Il ne peut être indifférent à deux peuples, dont les intérêts sont aussi étroitement liés que ceux des Français et des Allemands en Westphalie, de se connaître réciproquement.

Pour les y aider, Villers retrace l'opposition de caractère des deux nations, opposition qu'il a déjà signalée ailleurs. Il démontre comment des deux peuples si différents d'esprit, de mœurs, se sont formé des institutions qui conviennent à leur état spécial. Tout d'abord, il peut résulter de leur rapprochement une mésentente, des antipathies, même un mépris réciproque; mais ces sentiments sont ceux des ignorants; les gens instruits s'élèvent au-dessus de ces divergences « à une hauteur d'où l'on juge en homme toutes les choses humaines. » L'homme éclairé se rend compte « que les institutions d'un peuple ne peuvent toujours convenir à l'autre, car il n'y a de bonnes institutions chez un peuple que celles qui se modèlent sur sa vie ». L'Allemand, « calme et simple », est doué d'un esprit cultivé, d'une réflexion profonde, fermement attaché aux principes du juste, de l'honnête, à ses devoirs de citoyen; il a une certaine « disposition religieuse qui adoucit l'âme »; passionné pour les études sérieuses et abstraites, il est peu fait pour la société, il aime la vie de famille; son « flegme » tend à le rendre plus sédentaire encore. N'étant pas distrait par de vains plaisirs, il passe son temps à lire et à s'instruire.

« La France possède dans plusieurs genres des génies de premier ordre, des savants et des lettrés qui honoreraient tous les pays; mais il faudrait bien peu connaître l'Allemagne pour ne pas avouer que l'instruction solide y est beaucoup plus répandue que partout ailleurs et que, proportion gardée, on y rencontre un plus grand nombre d'hommes éclairés » dont « l'humanité » peut « se glorifier ».

L'Allemagne doit incontestablement cette situation à la Réformation qui fut « la réintégration de la raison humaine dans ses droits, l'appel de la science contre l'ignorance au tribunal

[1] Reinhard ne dit-il pas, dans une dépêche adressée de Cassel à l'empereur: « Que l'on passe aux Allemands leur flegme, leur vanité, leur langue, leur littérature; dès que les Westphaliens s'apercevront qu'on les respecte en tant qu'Allemands, leurs cœurs seront gagnés. »

des rois et des peuples ». C'est ainsi que la science y est devenue le *palladium* des droits de la nation; beaucoup d'écoles furent créées dans tous les degrés et l'on modifia profondément les universités pour leur permettre de « favoriser l'accroissement des sciences dans leur nouvel état ». La science, la religion, la philosophie s'unissent pour le développement moral de l'homme; les sciences spéculatives sont enseignées avec le même soin que les sciences réelles, historiques et expérimentales. Il en résulte que, dans ce pays où il n'existe pas de grande capitale, les universités servent de foyer propagateur des lumières; elles sont « l'orgueil de la nation, l'objet des soins et de la protection des hommes d'Etat. »

Le second chapitre donne une idée générale des divers genres d'établissements d'instruction publique en Allemagne. Villers parle des écoles populaires où « l'instruction préparatoire est dispensée à tous par l'Etat ». On en a créé pour les gens de la ville et pour ceux de la campagne, avec des programmes appropriés à la situation des futurs citoyens, bourgeois ou paysans.

Les *gymnases*, écoles du second degré, correspondent aux « lycées » de France, mais « l'enseignement y est plus fort » et la renommée des maîtres distingués qui les dirigent s'étend parfois très loin.

Viennent ensuite les universités, placées au sommet de l'édifice. Tous ceux qui peuvent les fréquenter ne manquent pas de le faire. « Un Allemand qui n'a pas mis cette dernière main à son éducation littéraire, qui n'a pas suivi durant quelques semestres les cours d'une ou de plusieurs facultés, ne passe jamais pour un homme instruit. »[1]

Tandis que les universités de France, d'Italie, d'Espagne tombent peu à peu dans la décrépitude, celles d'Allemagne, marchant « presque toutes d'amendements en amendements », servent toujours plus au progrès des lumières; elles sont les écoles de toutes les nations civilisées[2]; les professeurs y ensei-

[1] « Le terme d'études, ajoute-t-il, est même uniquement réservé dans le langage à ce dernier degré d'instruction. *il a étudié* ou *il a fait ses études* signifie: *il a accompli ses années d'université;* autrement on dit d'un homme: *il n'a fait que son temps d'école, il n'a pas fait d'études.* L'enfant et l'adolescent dans le gymnase a le titre d'*écolier*, le jeune homme dans les universités prend celui d'*étudiant* dont il s'honore et qu'il a seul le droit de porter. »

[2] Villers se sert assez habilement, en l'appliquant à toutes les universités, de ce que, naguère, l'empereur avait dit de l'une d'elles: elle « n'appartenait point à tel Etat particulier, point à l'Allemagne, mais à l'Europe entière. »

gnent avec liberté et émulation. Ce sont, en général, des savants, des écrivains distingués, « des hommes qui parlent à des hommes », leur révélant les plus hautes connaissances qu'il soit donné à l'humanité d'acquérir. L'université forme un corps à part, ayant ses lois, son organisation; « son chef suprême est le chef de l'Etat, le Prince ».

Dans le troisième et dernier chapitre, Villers étudie la situation des universités de la Westphalie et nous en montre le fonctionnement. Elles sont, dit-il, « susceptibles de perfectionnement », mais, telles qu'elles sont, il n'hésite pas à les placer « au-dessus de tout ce que l'Europe et le monde entier offrent d'instituts pour l'enseignement des hautes sciences », à l'exception de l'Ecole parisienne réservée à l'étude des sciences mathématiques et physiques. « Des nations entières, 80 millions d'Européens, ont les yeux fixés sur les grandes universités de Westphalie et attendent quel sera leur sort », s'écrie-t-il. — C'était assez habilement présenter la question et flatter l'amour-propre du roi. — Mais si l'on veut qu'elles continuent à prospérer, on n'y parviendra qu'en « leur conservant les fonds, la liberté d'enseignement et la considération dont elles ont toujours joui, plutôt même en les élevant qu'en les rabaissant sur aucun point ». Et, si l'état des finances du royaume l'exige absolument, qu'on supprime les universités d'Helmstedt et de Rinteln, mais qu'on maintienne dans leur intégrité celles de Gœttingue, Halle et Marbourg.

En terminant, Villers résume ainsi les idées principales de son ouvrage:

« Les peuples civilisés se partagent les divers genres de gloire et cultivent à l'envi les diverses puissances de l'intelligence humaine: l'Italie, les beaux-arts; l'Angleterre, les arts mécaniques, la politique et le commerce; l'heureuse France, les hautes sciences qui donnent à l'homme comme l'empire et l'usufruit de la nature, avec ce que les arts ont de plus brillant pour embellir la vie et la semer de jouissances; l'Allemagne enfin, la profonde érudition, la profonde pensée et les sciences qui tendent à l'ennoblissement de l'homme intérieur. Il convient, en obéissant à cette indication de la Providence, de laisser chacun ce qu'il est et de l'encourager sur la ligne où l'impulsion de sa nature l'a porté. »

La conclusion ne pouvait être plus juste et plus simplement exprimée. N'était-il pas nécessaire de rappeler une fois encore à qui était trop porté à l'oublier, le droit imprescriptible de chaque peuple à conserver ses institutions? [1]

[1] Muller écrit à ce sujet à Villers le 6 mai 1808: « Ce que vous dites contre la manie des niveleurs qui ne veulent qu'un mode pour tous est la sagesse même. »

Tel est ce livre, commandé par les circonstances, écrit à la hâte, et, cependant, si curieux et si intéressant à maints égards. On y trouve, pour la première fois, traité d'aussi ample et sérieuse façon ce qui concerne l'instruction publique en général. L'auteur tend à prouver que ce qui a maintenu à un si haut degré l'instruction supérieure en Allemagne, c'est que les études y sont à la fois encyclopédiques et patriotiques. « Les diverses facultés se donnent la main dans le système général de l'enseignement, c'est par là où surtout la forme des universités qui embrassent tout le cycle de l'enseignement nous paraît préférable à celui des *écoles spéciales* ou des facultés séparées qui en tiennent lieu en France. »[1]

Le volume se termine par un tableau général des cours qui pourraient se donner en un semestre dans une université.

Toute l'Allemagne attendait impatiemment que le livre parût. Les professeurs Kreuzer et Görres à Heidelberg, les savants de Gœttingue, de Helmstedt, de Halle, dévoraient d'avance, selon l'expression de Muller [2], cet éloquent plaidoyer en faveur des universités. Le succès fut encore plus grand que ne s'y attendait l'auteur et l'ouvrage fut traduit trois fois en allemand. Si les universités de Helmstedt et de Rinteln ne furent pas sauvées, l'émotion que produisit dans le monde savant l'écrit de Villers fut pour beaucoup dans le maintien des trois universités les plus importantes du royaume [3], on ne toucha ni à Gœttingue, ni à Halle, ni à Marbourg.

[1] Fin du deuxième chapitre.

[2] J. v. Muller, en renvoyant à Collignon les dernières pages du manuscrit, lui écrivait: « .... c'est un des plus excellents ouvrages que j'aie lus, un ouvrage qu'il convient de répandre dans toute l'Europe, un chef-d'œuvre. »

[3] Muller ne s'était pas trompé en écrivant à son ami que « la voix publique » saurait faire pression sans qu'il fût nécessaire d'attirer l'attention des hommes d'Etat par d'autres moyens. Il ne se passait pas de jour que Muller ne fût abreuvé de chagrins et d'ennuis à cause de ces universités. La situation financière du royaume n'était guère florissante; de plus, quelques échauffourées d'étudiants à Gœttingue et ailleurs, provoquées par les manœuvres impolitiques du gouvernement, surtout la petite révolution fomentée par Dörnberg, avaient fait naître chez le roi Jérôme une certaine irritation contre la jeunesse universitaire. A la suite de ce dernier événement, Muller fut en butte aux reproches les plus acerbes de la part du roi; il en fut si affecté qu'il rentra chez lui malade de la fièvre et mourut quelques jours plus tard. Peu après la mort de son frère, G. Muller écrit à Villers: „Schon zu meiner Bruderzeit gab es am Westph. Hofe immer eine Partei dagegen von dem ich in seinen Papieren genugsam Spuren finde. Ihr trefflicher *Essai sur les Universités* mag wohl einige Gutmeinende bekehrt haben; aber andere blieben in ihrer Unwissenheit. Selbst von höchsten Orte musste mein Bruder, vierzehn Tage vor seinem

Sur la proposition de Muller, Villers est nommé membre de la Société royale des Sciences de Gœttingue dans la séance du 17 juillet 1808, en reconnaissance des services très distingués qu'il avait rendus à la science allemande et, en particulier, à l'université de Gœttingue. Les Allemands saluent en lui « l'ami dans le danger extrême ». Muller écrivait à Villers, le 25 août: « Ce qui m'arrache des larmes de tendresse et de reconnaissance nationale, c'est quand je vois les Allemands dans vos ouvrages rappelés au sentiment, à l'estime de leur vrai mérite dont ils semblent ne pas oser s'apercevoir. Ce que vous m'écrivez là-dessus dans votre dernière lettre est du sens le plus exquis.... votre pensée est grande, lumineuse..... »

Répondant à l'envoi d'un exemplaire du *Coup d'œil*, le ministre de la guerre du royaume de Westphalie mandait à Villers que le roi semblait avoir des vues « entièrement conformes » à celles exprimées dans l'ouvrage; le nombre des universités sera peut-être diminué, mais il ne sera pas touché aux grandes, sinon pour les perfectionner. Ce livre est, selon lui, l'ouvrage d'un bon citoyen de la Westphalie en même temps que d'un savant distingué. Si l'on veut attirer les étudiants, il faut conserver aux universités « une juridiction paternelle » — le ministre entend par là conserver une partie de l'autonomie dont elles avaient joui jusqu'alors à l'égard du pouvoir judiciaire. [1]

L'avocat Dohm, à Dresde, remerciait « le défenseur de la plus belle des causes » de l'envoi de son livre. Grand admira-

Tode, vor dem versammelten Hofe die *Worte hören*: "Die Gelehrten machen nur Thorheiten, es sollen nur *Soldaten*, *Ignoranten* im Lande sein; da lasse sich am besten regieren!" Bien qu'échappées dans un moment de colère, ces paroles sont une précieuse indication de l'état d'esprit de Jérôme Bonaparte; elles sont à leur place sur les lèvres du frère de l'empereur.

[1] La lettre débutait ainsi: « Nous avons le bonheur d'être le pays le plus éclairé de l'Allemagne. Une seule université célèbre, celle de Leipzig, n'est pas dans notre royaume et si jamais cette réunion pouvait avoir lieu par des événements politiques, il serait beau, il serait même très avantageux à la Westphalie de devenir l'*Attique* du Nord. » Mentionnons, sans trop nous y arrêter, la traduction que fit de l'ouvrage F. H. Hagena, collaborateur au gymnase ducal d'Oldenbourg. Cette traduction hâtive, médiocre, lourde, parut à Lübeck, chez Niemann en 1808. En somme, il était inutile de traduire cet ouvrage, Villers l'avait écrit avant tout pour les Français.

L'*Allgemeine Litteratur Zeitung* disait : „Eine so reife Auffassung der deutschen Bildungsanstalten hat schwerlich je ein Ausländer gegeben; er spricht darin von ihnen so unterrichtet, so bestimmt, so genau, als ein Einheimischer, es irgend nur vermöchte. Seine Ansichten und Urtheile verdienen desto grösserer Aufmerksamkeit da er gar nicht in den Verdacht kommen kann, dass ihn dabei ein Castengeist geleitet habe..." N° 116, 18 mai 1809.

teur du code Napoléon, il avait vu plus d'une de ses opinions rectifiées par Villers; cependant, les universités allemandes sont encore susceptibles d'être améliorées; certains abus doivent disparaître, entre autres « la juridiction particulière [1] accordée aux universités selon les idées et même selon les temps de leur fondation et la liberté illimitée laissée aux jeunes gens, tant par rapport à leurs études qu'à leur conduite morale ». Il concluait en ces termes: « L'unité de l'exercice de la justice est un des plus grands avantages de la constitution française. Toute exception à cette règle est un pas rétrograde. Il ne faut pas faire renaître l'idée bizarre que c'est un *privilège*, une *exemption* d'avoir un autre juge que ses concitoyens. » On devait s'efforcer de trouver un moyen terme entre « la liberté trop étendue » dont jouissent les universités allemandes et « l'état trop serré » qui caractérise les écoles supérieures en France. A part ces restrictions, Dohm est d'accord avec Villers.[2]

Le professeur Dräseke accepte sans aucune réserve les opinions de Villers, à qui il écrit le 15 août: « Chaque Allemand, s'il sait estimer et sa nation et lui-même, prendra avec ravissement connaissance de vos principes, se sentira honoré par vos aperçus et verra en vous le *médiateur* envoyé par le Ciel pour s'entremettre entre les deux peuples qui bordent le Rhin... C'est ainsi que vous m'êtes déjà apparu en 1803 dans votre *Appel aux Français*. C'est ainsi que vous vous êtes partout montré, et cette fois encore. En vérité, si les deux peuples se rapprochent, commencent à s'estimer et apprennent à tirer profit l'un de l'autre, si, surtout, le peuple allemand commence à sentir et à saisir ce qui aurait dû l'enthousiasmer, c'est à vous, tout particulièrement, que nous en sommes redevables. C'est votre belle, votre plus grande œuvre.... »

Nous trouvons dans le *Moniteur westphalien*, organe du gouvernement, une série d'articles consacrés à l'ouvrage de Villers [3]. Les trois premiers sont plutôt élogieux, bien qu'on y sente une certaine contrainte et qu'ils semblent faits sous la pression de l'opinion publique. On lit dans le quatrième, au sujet de la tabelle des cours qui termine le volume: « Après ce tableau matériel de l'université de Gœttingue, l'auteur a placé le tableau

[1] Dohm ne pouvait admettre que « l'homme qui instruit les jeunes gens et dont la subsistance est en grande partie dépendante de la faveur de ses élèves » pût être leur juge.

[2] Dohm n'est pas le seul qui pense ainsi en Allemagne. La juridiction laissée aux établissements d'instruction supérieure est très sérieusement attaquée dans le *Gemälde des Preussischen Staats* de Buchholz.

[3] 23 et 25 juin; 2 et 26 juillet 1808.

schématique d'un semestre d'une université en Allemagne: on pourra juger en l'examinant avec soin si elle a été à présent en Allemagne d'une utilité reconnue *pour les gouvernements* et par conséquent pour les élèves, et si elle n'est pas plutôt une carrière ouverte à des *maîtres déjà instruits*, qu'à des *étudiants qui ont besoin d'apprendre*. Cette série de toutes les connaissances humaines peut légitimer le choix et le nombre des professeurs, mais elle doit produire *beaucoup de demi-savants, qui est la pire espèce des gens qui savent.* » On trouve exagérées certaines prétentions de Villers; on aurait dû ne voir dans son tableau qu'un plan idéal dont il conviendrait de s'approcher le plus possible, mais qu'il n'était pas nécessaire de réaliser tout de suite et sans tenir compte des circonstances. Le *Coup d'œil* était non seulement une défense des universités, mais encore un exposé des améliorations à réaliser; c'est ce que dans les milieux officiels on s'appliquait à ne pas comprendre. Trouvant inutile de donner de plus amples explications, Villers note en marge de l'article cette sentence arabe: « Parce qu'on ne peut trop embrasser, il ne faut pas tout négliger; car quelques fragments de connaissances valent mieux qu'une totale ignorance. » [1]

L'Allemagne entière est reconnaissante à Villers de son intervention efficace en faveur des universités [2]. Brandis [3] estime cependant que son ami a poussé l'éloge trop loin. Toutes les universités ne sont pas comparables à Gœttingue. Combien les plus petites d'entre elles sont loin de répondre au tableau qu'en a tracé Villers! Mal dotées, ne pouvant accorder que de maigres traitements à des professeurs de second ordre, elles font plus de

[1] Le gouvernement n'ose pourtant pas trop heurter de front l'opinion publique et le ministre Siméon à l'ouverture du parlement (7 juillet 1808) laisse entendre, dans le passage de son discours réservé à l'Instruction publique, que 6 universités avec 140 professeurs, émargeant au budget pour une somme de 600,000 francs — un million avec les collèges — c'est une charge bien lourde pour un pays pauvre. « Ne serait-il pas possible avec moins d'universités et en concentrant davantage ces grands foyers de lumière.... d'obtenir avec moins de dépenses et moins de luxe, d'enseignement tout ce dont on jouit et peut-être mieux encore ? » Il se hâte d'ajouter: « Cette question n'est pas du moment présent, il suffit de l'indiquer à l'opinion publique et à l'examen des bons esprits. Le gouvernement ne fera rien dans cette matière si importante sans les avoir consultés. Mais il peut affirmer dès aujourd'hui qu'il sera toujours un protecteur zélé des sciences et de ceux qui les enseignent et qui les cultivent. »

[2] *Götting. Gelehrt. Anz.* du 22 août 1808, n° 135. N'oublions pas que la même année, en avril ou mai, Schleiermacher avait publié: *Gelegentliche Gedanken über Universitäten in deutschen Sinne.*

[3] Joachim-Dietrich Brandis, Dr en médecine, professeur à Kiel, avait fait en 1797 la connaissance de Villers.

mal que de bien; c'est à elles, dit Brandis, que l'on doit la foule d'écrits médiocres, de journaux sans valeur qui inondent l'Allemagne. Il suffirait de maintenir et développer quelques grandes académies comme celles de Gœttingue et Halle, qui sont « les piliers de la culture allemande » et de créer de nouvelles écoles secondaires où les jeunes gens pourraient recevoir une instruction scientifique, tout en restant sous la surveillance de leurs parents. Sinon, il faudra recourir aux écoles privées que Brandis déclare très inférieures aux écoles publiques. Il eût désiré enfin que Villers développât davantage la seconde partie de l'ouvrage.

Reinhard, que l'on ne peut taxer d'indifférence à l'égard des universités dont il a défendu la cause dans plusieurs rapports adressés au ministre de l'Extérieur à Paris, ne peut s'empêcher de sourire du zèle d'apôtre « que met le bon Villers à compter avec une inlassable probité les raisons pour lesquelles les universités allemandes ne valent rien [1] ». Ce n'était là, du reste, qu'une boutade, sans être toujours satisfait des tendances des universitaires de Gœttingue, Reinhard n'en appréciait pas moins les services qu'avait rendus Villers. [2]

En France, c'est à Strasbourg que l'ouvrage a le plus de retentissement, ce qui est compréhensible, puisque cette ville universitaire a, jusqu'à la Révolution, servi de terrain neutre aux civilisations latine et germanique. Le professeur Haffner souhaite que les idées justes et généreuses émises dans le chapitre d'introduction soient méditées en France comme elles méritent de l'être. Les circonstances ne permettent pas, toutefois, de se livrer à un optimisme exagéré; le 18 septembre, a été promulgué le fameux décret réglant l'organisation de l'université impériale; il n'y a aucune résistance possible contre la volonté fermement arrêtée de briser tout individualisme, sous quelque forme qu'il se présente. On connaît la force de la routine et des vieilles idées en France. « Quand elles ont jeté une fois dans une tête de profondes racines, quand elles y ont pris surtout une forme systématique et qu'à force de s'y conformer on s'est accoutumé à les regarder comme des principes indubitables, il est bien difficile que d'autres qui leur sont entièrement opposées trouvent encore quelque accès. Elles ressemblent à

[1] Lettre de Reinhard à Gœthe, 9 août 1808.

[2] Villers étant sur le point d'accepter une place de précepteur auprès d'un prince de Lippe, Reinhard lui écrit le 31 décembre 1808: « Vous avez choisi une carrière qui n'admet point d'entraves. Vous n'appartenez plus à un seul lieu mais à deux nations; vous êtes et vous devez rester l'homme libre par excellence: voilà l'idée que je me fais de votre vocation. »

des balles qu'une main forte aurait lancées contre une table de marbre et qui en rejaillissent sans y laisser aucune trace d'impression. » Haffner en parlait par expérience, lui qui avait, en 1792, publié un petit ouvrage intitulé : *De l'éducation littéraire ou Essai sur l'organisation d'un établissement pour les hautes sciences.* [1]

Le professeur Blessig [2] ne sait comment exprimer le charme et l'intérêt qu'il a trouvés dans cet ouvrage « rempli de richesses, de rapprochements, de vues et de résultats qui fournissent aux littérateurs comme aux gouvernements des données et des impulsions qui ne peuvent que tourner au progrès des lumières et de la marche scientifique de l'Europe entière ». Et il ajoute : « L'Europe vous écoutera tout autrement que si un auteur allemand ou protestant eût entrepris le même travail. Ce riche fonds présente bien des parties, tant principales que subsidiaires, qui, par plus d'une raison, n'auraient jamais pu être traitées par un autre écrivain comme elles l'ont été par vous. Nous le sentons tous et nous vous remercions du fond de nos cœurs. »

A Paris, les journaux s'occupent aussi du *Coup d'œil sur les universités.* Dans le *Magasin encyclopédique* [3], Millin en donne une analyse élogieuse et très complète. « Cet ouvrage est d'un style précis, fort de raisonnements et de preuves; il est semé d'anecdotes piquantes, de traits intéressants et curieux. Il fait honneur à l'esprit, au savoir et surtout au cœur de M. Charles de Villers, qui a déjà employé un beau talent à défendre de belles causes et qui est toujours prêt à écrire toutes les fois qu'il est question de servir la raison, la justice et l'humanité. »

Millin avait déjà entretenu ses lecteurs des universités allemandes. En 1796, il avait publié le tableau des cours de l'université de Gœttingue [4]; l'année suivante il y avait ajouté les programmes des cours de celles d'Upsal, Iéna et Pavie, et concluait de leur comparaison qu'il serait à désirer que la République pût offrir à ses jeunes citoyens des établissements où l'instruction

[1] Le professeur Koch avait aussi demandé à l'assemblée législative la création d'un établissement où l'on aurait réuni les études de diverses branches de littérature, que l'on aurait doté et auquel on eût accordé une juridiction privilégiée; en un mot, un établissement d'instruction publique ayant quelque analogie avec une université allemande; mais sa voix n'avait pas été entendue.

[2] Professeur à Strasbourg.

[3] *Magasin encyclopédique*, 1808, vol. VI, p. 80.

[4] Tableau que lui avait communiqué son ami Oberlin. 1796, vol. VIII, p. 192

fût aussi étendue et approfondie [1]. En 1798, il parlait du nombre des étudiants qui fréquentent les universités allemandes, donnait quelques brèves indications sur la juridiction qu'exerce le recteur et terminait par ces mots: « Puissent les professeurs de nos écoles centrales et spéciales avoir bientôt des auditoires aussi nombreux que les ont les professeurs de l'Allemagne [2]. » L'année suivante, il donnait des renseignements sur la bibliothèque de Gœttingue [3], sur les disputes philosophiques de Schelling et de la cour de Saxe [4]. Enfin, en 1802, il analysait longuement un ouvrage de Brandis: *Ueber den gegenwärtigen Zustand der Universität Göttingen*. Au moment où l'on se préoccupait en France de la réorganisation de l'instruction publique, Millin tenait à faire connaître à ses concitoyens les idées qui avaient cours en Allemagne sur cet important sujet. Brandis proposait déjà plusieurs des idées que Villers développera plus tard [5]. Mais tous ces articles, même la notice assez complète de Brandis, sont restés sans action sur l'opinion des législateurs.

Le *Publiciste* consacre à l'analyse du *Coup d'œil sur les universités d'Allemagne* deux articles dus à la plume de Guizot [6]. Le premier commente et explique le chapitre I de l'ouvrage « modèle de cette impartialité philanthropique qui ne cherche partout que le bien à maintenir et à faire et de cette sagacité qui s'élève au-dessus des préjugés nationaux pour découvrir sûrement la place qu'occupent les hommes et les choses dans l'économie de l'univers ». Il parle, dans le second article, de l'organisation de l'instruction publique en Allemagne et renvoie, pour plus de renseignements, à l'ouvrage de Villers dont il recommande vivement la lecture à ceux qui s'intéressent à ces questions: « Je ne doute pas que ceux qui se donneront la peine de réfléchir sur cette matière ne trouvent, dans le petit ouvrage dont je viens de parler, le plus vif intérêt; ce ne sont pas là de ces productions frivoles et éphé-

[1] 1797, vol. XVII, p. 128; voir encore 1799, vol. XXX, p. 240-245; 1800, vol. XXXI, p. 117-120; 1806, tome IV, p. 284 à 287.

[2] 1798, vol. XXI, p. 254.

[3] 1799, vol. XXIV, p. 255; article inspiré de celui de Villers dans le *Spectateur du Nord*.

[4] id., p. 384-385.

[5] Cet ouvrage fut publié à Hanovre. Millin en rend compte dans le vol. 46, année 1802, p. 373 à 387.

[6] Les deux articles sont du 27 décembre 1808 et du 1er janvier 1809. Précepteur des enfants de Stapfer, Guizot avait subi l'influence de ce dernier et pouvait être compté au nombre très restreint de ceux qui s'intéressaient aux choses d'Allemagne.

mères, dont le parfum s'évapore en un moment, mais plutôt de ces aliments savoureux dont le mérite se fait encore plus connaître par leur salutaire influence sur notre santé que par la manière dont ils flattent notre goût. Montrerons-nous moins de reconnaissance à ceux qui veillent sur notre santé morale qu'à ceux qui soignent celle de notre corps? »

Pas plus que ceux de Millin, ces conseils n'avaient chance d'être entendus. On savait que sous la signature R. se cachait Guizot dont les *opinions germaniques* entachaient le jugement et le goût; en outre, le *Publiciste* devenait suspect au point qu'il allait être bientôt mis au nombre des journaux à supprimer; ajoutons à cela l'indifférence générale en matière de littérature et de philosophie[1]. Toute l'attention publique allait aux *Trois Règnes* de Jacques Delille, le poète acclamé[2]. L'Allemagne étant vaincue, on croyait avoir étouffé ces velléités d'indépendance philosophique qui se manifestaient surtout chez les écrivains de race germanique. La manie de la centralisation régnait. Comment espérer qu'on voudrait s'instruire par l'exemple des universités allemandes?

Cependant, à y regarder de près, la pensée de Villers, c'est que les hautes écoles de France devraient imiter celles d'Allemagne. On était si peu de son avis en France que, l'université de Strasbourg, organisée de la même façon que celles de

[1] Le 25 août 1809, à propos du *Coup d'œil sur la littérature ancienne en Allemagne* par Villers, Guizot reconnaissait non sans tristesse que « le public s'est retiré de ce monde où les écrivains le haranguaient par leurs ouvrages; le talent le plus distingué peut à peine l'y rappeler un moment... un puissant génie pourra seul nous tirer de cet état de stagnation. Nous avons besoin d'une gloire qui jette un éclat assez vif pour forcer nos yeux appesantis à se rouvrir, comme le grand jour réveille enfin les plus paresseux. Notre attention dirigée sur d'autres objets ne peut revenir aux nobles occupations de l'esprit qu'à la voix de ces écrivains d'élite destinés à remplir de leur nom le monde et l'avenir. En attendant cette heureuse apparition, ceux qui travaillent ont peu de succès à espérer; si la gloire est le but de leurs efforts, ils l'obtiendront difficilement de lecteurs qui ne se soucient pas d'examiner leurs titres; si le désir de faire le bien les anime, ils s'apercevront bientôt que la léthargie est le mal le plus difficile à guérir.»

[2] Stapfer écrivait à ce propos à Laharpe: « Que dites-vous de cette science à l'eau de rose? Il est remarquable qu'en littérature il ne paraisse aucun ouvrage dont le plan soit fortement conçu. Rien n'annonce davantage la décadence des esprits et la triste vérité que l'homme a été châtré dans ses plus nobles facultés. » (Lettre du 3 octobre 1808.) Stapfer, qui avait lu le livre de Villers avec beaucoup de plaisir, trouvait que l'introduction expliquait parfaitement « les causes qui ont empêché et empêcheront peut-être toujours les Français de goûter les productions de l'esprit et, surtout, de l'âme teutonique ».

Gœttingue et de Halle, fut soumise, tout comme les autres, au fameux décret impérial de 1808. Haffner s'en plaint amèrement.[1]

Que Villers ait eu en vue aussi bien la France que l'Allemagne, c'est une preuve de plus qu'il aimait fidèlement sa patrie. Les Français s'en seraient-ils si mal trouvés de retenir ses conseils et de chercher à les mettre en pratique? Un demi-siècle plus tard, Renan écrira: « Que dire de notre éducation universitaire réduite à une pure discipline extérieure? Rien pour l'âme et pour la culture morale. Est-il étonnant, du reste, que Napoléon ait conçu un collège comme une caserne ou un régiment? Notre système d'éducation, sans que nous nous en doutions, est encore trait pour trait celle des jésuites: idée que l'on style l'homme par le dehors, oubli profond de l'âme qui vivifie, machinisme intellectuel. » On se plaignait « du dépérissement de l'esprit scientifique » du quasi dédain que l'on avait pour tout ce qui est enseignement supérieur. Et Renan voyait la cause de cette décadence dans le fait que la France ne possédait rien d'analogue aux universités allemandes. Il y a la Sorbonne, le collège de France; mais tous deux sont autre chose que des universités. « En face d'un public dont la plus grande partie veut être *intéressée*, il faut des aperçus, des vues ingénieuses bien plus qu'une discussion savante. Ces aperçus sont... le but principal qu'il faut se proposer dans la recherche; mais quelle que soit l'excellence avec laquelle ils sont proposés, n'est-il pas vrai que les cours qui attirent à juste titre un grand nombre d'auditeurs et qui exercent la plus puissante influence sur la culture des esprits ne contribuent qu'assez peu à répandre l'esprit scientifique? On croit entendre un écho de la voix de Villers. Que souhaite-t-il lui-même, sinon cette diffusion « de l'esprit scientifique », ce désir de recherche sérieuse du vrai dans tous les domaines? Du reste, les cours des Heyne, des Eichhorn, des Schlötzer ne manquaient pas d'aperçus généraux; de plus, ces professeurs enseignaient à leurs élèves une méthode de travail serrée, consciencieuse, vraiment scientifique. Au gymnase, l'élève est encore trop jeune pour s'y assouplir; aussi ceux qui ne jugent la science que d'après leurs souvenirs de gymnase, la jugent-ils à un point de vue défavorable et avec les préventions que l'on sait. Ce sont eux

[1] Le 20 avril 1811, Haffner écrivait à Villers: « Vous n'ignorez pas, sans doute, tous les changements qui, depuis deux ans, sont arrivés chez nous en fait de librairie et d'établissements littéraires... Votre ouvrage a eu aussi peu de succès que le mien. Vox clamantis in deserto! L'université impériale ressemble beaucoup dans son organisation à l'ancienne hiérarchie et il paraît qu'on veut peu à peu enchaîner et encaserner les esprits comme cela se pratique déjà depuis longtemps avec les corps. Le grand maître et son état-major prononcent des oracles infaillibles... »

qui déconsidèrent les savants et jettent sur leurs travaux dont ils ne comprennent ni le sens, ni la portée générale, ce ridicule qui, en France, est le coup de mort. C'est contre cet esprit que Villers eût voulu réagir, c'est pour le modifier qu'il préconisait en France l'établissement d'institutions semblables aux universités allemandes. On ne l'a pas écouté en 1808, mais la troisième République a enfin réparé les fautes du régime impérial. [1]

L'ouvrage sur les universités rend le nom de Villers très populaire en Allemagne; déjà connu de beaucoup de savants, il l'est maintenant du grand public. Des personnages célèbres lui font hommage de leurs ouvrages[2]. En Hollande l'effet produit n'est pas moins considérable. On sait que, au moment où le gouvernement du Grand Pensionnaire Schimmelpenninck fut renversé au profit du troisième frère de Napoléon, le pays possédait plusieurs universités florissantes. Si, dans l'esprit de l'Empereur, la Westphalie devait jouer le rôle d'une marche militaire, la Hollande, destinée à surveiller attentivement les mouvements de l'Angleterre, devenait une sorte d'Etat douanier. Louis-Bonaparte comprenant que les lois imposées par Napoléon seraient, à bref délai, un arrêt de mort pour la prospérité de son royaume, fit

[1] En Allemagne aussi, certaines objections étaient présentées contre les conclusions de Villers. Voir la lettre que Grimm lui écrit, le 15 octobre 1810. (Isler, op. cit.)

[2] C'est ainsi qu'Almendingen, juge au tribunal suprême du duché de Nassau, lui dédie les premiers cahiers d'une feuille périodique: *Ansichten über die Einführung des Kodex Napoléon in den Staaten des Rheinbundes*, destinée à préparer la population de ces Etats à recevoir le code napcléonien. Il disait avoir trouvé dans les œuvres de Villers certains tempéraments qui permettraient d'opérer la réorganisation de l'Allemagne sur cette nouvelle base. « .... La France littéraire s'honore des productions de votre plume. Vous avez étudié, approfondi, apprécié la littérature de la nation à laquelle je me fais gloire d'appartenir. Vous avez fait connaître à votre patrie les richesses intellectuelles que cette littérature renferme et que, jusqu'ici, on n'avait su estimer en France que sur parole. Vos ouvrages sur la *Philosophie de Kant* et sur la *Réformation de Luther* sont lumineux et profondément pensés. Ils ont fait tomber d'anciens préjugés, ils ont immortalisé votre nom dans les annales de la philosophie. Tout récemment, votre ouvrage sur les *Universités d'Allemagne* a rendu justice à des institutions littéraires qui ont si puissamment influé sur les progrès de l'esprit humain. Nous touchons peut-être à l'époque où un vainqueur généreux va changer l'organisation intérieure de l'Allemagne.... On vous sera redevable de ce bienfait immense. Vous aurez essentiellement contribué à l'opérer. Que votre modestie ne s'offense point d'un éloge auquel la flatterie n'a point de part. Je ne fais que répéter ce que la voix publique, ce que tous les hommes instruits et éclairés de l'Allemagne ont reconnu unanimement. » Et il appelle Villers « le bienfaiteur de sa patrie », parce qu'il a essayé de montrer aux Français ce qu'il y avait de bon à garder en Allemagne. (Lettre du 31 octobre 1808.)

tout ce qu'il put pour en adoucir la rigueur. Malheureusement, l'empereur veillait; il coupa court aux velléités d'indépendance du roi vis-à-vis du pouvoir central et calma sa « bonhomie » hors de saison. Peu lui importait que les Hollandais fussent mécontents d'être régis à la française; ce qu'il lui fallait, c'étaient des soldats pour la guerre d'Espagne et de l'argent pour remplir ses coffres. On comprend que ces exigences, venant s'ajouter à la stagnation des affaires, devaient empêcher le gouvernement de consacrer à l'instruction publique les sommes nécessaires et l'existence des universités hollandaises était sérieusement mise en péril par la pénurie du budget.

Le roi s'était, tout d'abord, déclaré le protecteur des arts et des sciences; en 1807, il avait accordé à l'université de Leyde le titre d'*Université royale de Hollande* et y avait créé une chaire d'*économie politique et de statistique*, enseignement qui manquait dans presque toutes les autres. Peu après, il nomma une commission chargée d'étudier l'organisation des hautes écoles et de rechercher les moyens d'encourager les sciences. Son idée était de fonder un Institut national dont la Société des Sciences de Harlem eût fourni les premiers éléments. La commission, très favorable à la cause des universités, avait obtenu du roi qu'il décrétât *que toutes les universités existantes* (il y en avait cinq) *seraient conservées*. Le rapport concluait non seulement au maintien des universités, mais en outre à l'augmentation des crédits affectés à ces établissements afin de permettre d'en compléter les enseignements. Contre toute attente, au commencement de l'année 1808, ce rapport fut nettement désapprouvé par le roi.

D'où venait cette volte-face dans ses dispositions? Les uns croyaient au mécontentement des catholiques peu favorisés par la nouvelle organisation des universités, d'autres émettaient l'opinion que les prérogatives de l'université dite royale ne semblaient pas suffisamment marquées; enfin, on alléguait l'état déplorable des finances. La vérité était que, sur injonction venue de Paris, on ne trouvait pas le plan proposé suffisamment « à la française ». Le roi charge alors Mollerus, ministre de l'Intérieur, de lui présenter un nouveau plan de transformation embrassant tous les établissements d'instruction publique, depuis les écoles destinées aux enfants jusqu'aux universités. Mais on a le sentiment que rien de bon ne sortira de tout cela[1] et que le

[1] En effet, H. G. Tydemann, professeur de droit à l'université de Franeker, écrit à Villers le 31 mars 1808 : « .... Mais vous voyez que l'université impériale de France vient d'être organisée. Il me semble que tout l'enseignement des sciences dans les pays affiliés à la France sera bientôt modelé sur celui de la métropole et qu'il faudra s'attendre à la même

temps n'est pas éloigné où l'influence française s'exercera d'une façon directe sur les universités des pays alliés [1]. De commission en commission, les projets, rapports et discussions se succèdent jusqu'à la fin de 1810 sans amener de résultat définitif. On annonce enfin l'arrivée des commissaires de l'université impériale, parmi lesquels figurent Noël, un littérateur distingué, et le savant Cuvier qui charme tout le monde par son amabilité. Leur rapport conclut à la suppression de plusieurs des académies, entre autres celle de Franeker, jadis célèbre et qui, dit le recteur Tydemann, « avait toujours bien mérité de l'enseignement et de la patrie ». La mesure fut exécutée d'assez brutale façon; avant même que la nouvelle organisation fût complète, les professeurs étaient informés que plusieurs académies avaient cessé d'exister et que leurs chaires étaient supprimées[2]. Le despotisme impérial ne ménageait même plus les apparences.

Bien qu'il eût dès lors conscience du triomphe des principes égoïstes de l'empereur et de son entourage, Villers n'en continue pas moins d'exhorter ses compatriotes à une morale plus élevée.

A propos d'une lettre de Jacobi et de son roman de Waldemar, il entame une lutte contre la philosophie matérialiste. Il fait imprimer cette lettre[3] en y joignant une courte préface, vrai manifeste contre cette philosophie.

forme monarchique et au même esprit monacal qui semblent devoir assurer le gouvernement de toutes les volontés des races futures et mettre les principes mêmes et toute la vérité à sa merci. »

[1] Sur le point de fermer sa lettre, le 2 avril, Tydemann faisait part à Villers des nouvelles qu'il venait de recevoir d'Utrecht; des bruits inquiétants couraient et l'on n'espérait plus guère que le maintien de l'université royale de Leyde.

[2] Les commissaires impériaux n'avaient pas voulu supprimer les traitements des professeurs. Cuvier, qui avait recueilli auprès de Villers des renseignements sur l'organisation de l'enseignement public dans les départements allemands, estimait qu'il conviendrait de faire comme en Westphalie, et d'accorder, aux professeurs dont les postes étaient supprimés, des chaires dans les autres universités ou de leur assurer, leur vie durant, une partie de leur traitement. Il semblait que telle avait été l'idée première de l'empereur: par l'art. 50 du règlement général sur l'organisation des Départements de Hollande (12 oct. 1810), il confirmait tout ce qui existait relativement à l'instruction publique. Un peu plus tard, on changea d'avis.

[3] Cette lettre, qui lui fut communiquée par un ami commun, était relative à un ancien débat entre l'auteur de *Waldemar* (roman traduit par Vanderbourg en 1787), et Grouvelle, ministre de France à la cour de Danemark, homme estimable et aux mœurs douces, mais professant les doctrines en vogue dans la France du XVIII[e] siècle; Jacobi donnait son opinion sur l'*Epître à ma sœur* dans laquelle Grouvelle critiquait les théories du philosophe.

« Les principaux personnages de ce roman, tant par leur conduite que par leurs discours, établissent que les lois de la morale et de la vertu sont gravées primitivement par une main puissante dans le cœur et dans la raison de l'homme et que celui-ci doit leur obéir aveuglément sans considération d'autres motifs de bonheur ou de convenance de quelque nature qu'ils soient. Ces principes irréfragables mais sévères déplurent à M. Grouvelle... nourri de la doctrine d'un autre philosophe qui a eu et a encore tant de disciples en France; école suivant laquelle rien n'est inné dans l'homme, toutes nos connaissances et nos sentiments viennent des impressions extérieures et les lois de la morale sont fondées sur l'expérience, sur l'intérêt réciproque des individus ou, tout au plus, sur le plaisir et le bonheur qui résultent de l'exercice de la vertu. »

Il publie ensuite un *Fragment supplémentaire* au morceau *sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour.* On se rappellera que ce travail, publié en 1806, avait donné lieu à beaucoup de critiques en France; les uns avaient crié au scandale, d'autres avaient reproché à l'auteur d'avoir mal jugé l'amour chez les deux nations, sans réfléchir que Villers n'avait parlé de l'amour qu'en tant que matière poétique [1]. Le *Fragment supplémentaire* devait apporter de nouvelles preuves à sa thèse. Il les emprunte à des dissertations parues dans les journaux allemands [2] et à des citations de divers auteurs français [3]. Il rappelle que, dans son *Histoire des Contes* (1804, 2 vol.), Gudin, après avoir parlé de Gessner et de Wieland dit: « Telle est en général la teinte allemande: partout elle indique un peuple bon, pieux et superstitieux.... En général, quand un Italien nous fait un conte, il y insère des traits licencieux ... un Espagnol met dans les siens de la forfanterie, des

[1] Il ne faisait que développer une idée dont il était depuis longtemps intimement convaincu, qu'il avait déjà partiellement exposée dans ses articles du *Spectateur du Nord* et énoncée d'une façon plus précise dans son *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther.* (Voir, partie II, article Belles-Lettres.)

[2] Il relit la collection des Minnesänger publiée en 1759 par Bodmer, — dans la préface on loue les sentiments délicats, « das feine Betragen », des poètes à l'égard des femmes; — l'*histoire de la littérature comique* de Flögel (1784-1787); un article de Meiners sur la nature des peuples germains et celtes (*Magasin historique de Göttingen*, 1791); les poésies de Kleist; *der Liebe und Ehe geweihte Gedichte* de Mohns; *Ueber Liebe und Ehre* d'Otto Thiess; *Character teutschen Dichter und Prosaisten* de Küttner — où il est dit que l'amour est le souffle de Dieu; enfin les œuvres de Jean Paul, son auteur favori.

[3] Mézeray; Fleury (*Du choix de la méthode des études*, 1706, art. 9, p. 57); Legrand d'Aussé (*Recueil de fabliaux et contes du XII^e^ et du XIII^e^ siècle*, préface).

combats, des enlèvements, de la générosité; un Français, de l'esprit et de la galanterie; un Anglais, de la politique ou de la critique, et un Allemand, l'éloge de la nature, une effusion de reconnaissance pour l'Etre éternel qui l'a créé. » Il recherche ce que l'abbé Millot a dit de la licence et des désordres du temps de la chevalerie dans son *Histoire littéraire des troubadours* [1], ce qu'a écrit Laharpe sur la manière dont les poètes sont amoureux [2]; il relit l'*Esprit des lois* [3].

« Que l'on compare tous les *chansonniers français* avec l'*antologie lyrique allemande* qu'a publiée naguère M. Matthison, et les critiques seront peut-être un peu honteux du résultat de l'épreuve. Que l'on compare le petit poème allemand des *quatre parties du jour* de M. Zacharie et celui qu'a fait sous le même titre le cardinal de Bernis ! quelle angélique pureté chez le poète luthérien! quelle licencieuse volupté chez le prélat catholique!... »

Il en appelle à un témoignage plus récent encore et, citant *Corinne* [4], il fait remarquer que le contraste que Mme de Staël relève entre les poésies italienne et anglaise s'applique parfaitement aux littératures française et allemande. Il retient enfin l'aveu auquel est obligé l'abbé de Lévizac dans la préface du *Cours de littérature française* qui vient d'être publié.[5]

Du reste, est-il le premier qui ait médit des Français? Bien d'autres avant lui ont vertement relevé leurs défauts, témoin Voltaire dans son commentaire historique: « Quelle suite infernale d'horribles assassinats parmi nous depuis la boucherie des

[1] 1774, p. 37, 38, 54, 68. Grimm écrivait à Villers en parlant des Minnesänger und alte deutsche Sänger: « Unter 150 sind 145 keusch und rein in Wort und Gedanken », et il regrettait de ne pouvoir reconnaître le même mérite aux « chanterres » de la vieille France.

[2] *Cours de Littérature*, vol. II, p. 201.

[3] Livre 33, chap. 22, « Des mœurs relatives aux combats »; chap. 23, « Grandeur et décadence des Romains ».

[4] Tome 1, p. 276.

[5] « Nous avons été fâché que l'épicurisme qui fait le fond des pièces érotiques nous ait empêché d'en insérer un grand nombre, mais le respect que nous devons aux mœurs nous a fait rejeter toutes celles qui pouvaient les blesser, quelles qu'en soient du reste la finesse, la grâce et la délicatesse. Malgré les retranchements que nous avons faits, nous craignons que quelques personnes ne trouvent que nous n'avons pas été assez difficile; mais comme il ne nous a pas été possible d'exclure totalement ce genre, on doit nous savoir quelque gré de n'avoir rien inséré qui blesse les mœurs en ne recueillant que des pièces qui ne sont qu'un jeu d'esprit, une saillie de gaieté passagère ou de ces galanteries quotidiennes aux mœurs françaises.»

Templiers jusqu'à la mort du chevalier de La Barre! On croit lire l'histoire de sauvages, on frémit un moment et on va à l'Opéra. » Et Mme du Deffand, et le chevalier Walpole dans leurs lettres de janvier 1766 à propos du supplice de Lally-Tollendal; et Chamfort qui dit: « Un Français est un tigre bien élevé et d'esprit qui sait faire patte de velours, mettre des bas de soie et aller à l'Opéra », et qui note cette remarque: « Il est bien en France quelques hommes, mais, en général, on n'y trouve guère que des Français [1]. » Villers s'étonne que tous les traits lancés par ces auteurs célèbres aient passé inaperçus tandis qu'on s'en prend à lui avec tant d'acharnement pour quelques critiques parfaitement justifiées.

Son esquisse deviendrait aisément un tableau très complet [2]; il suffirait de « multiplier les exemples et les citations » et de « dire tout ce qu'un lecteur instruit et qui pense peut se dire à lui-même. » Villers se contente de tracer le plan général et de poser les idées importantes; il laisse à un autre le soin de reprendre ce travail et d'en faire une comparaison complète sur la nature et l'esprit des poésies française et allemande.

Pour rendre sa pensée plus claire, il dresse un tableau qui prouve que si la France est riche en écrits licencieux, on n'en voit guère qui s'élèvent aux sublimes hauteurs de la grande littérature. En Allemagne, au contraire, on chercherait en vain ces productions d'inspiration vulgaire.

Nous avons trouvé dans les papiers de Villers deux listes d'ouvrages français dont on annonçait la prochaine publication. La première, datée de 1775, porte cette mention de sa main: « A opposer aux titres d'almanachs allemands [3]. » Au haut de la seconde, nomenclature de 58 ouvrages [4] nous relevons ces mots:

[1] Frédéric-le-Grand lui-même écrivait dans son *Histoire de mon temps*, tome II, ch. VIII, p. 9: « En France... les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement... » Voir également sa *Lettre à d'Alembert*, 22 novembre 1758; voir encore Helvétius, *De l'esprit*, ch. 20 et 22.

[2] Beaucoup des amis de Villers le pressent à ce sujet. Voir entre autres la lettre que Jacob Grimm lui écrit le 15 octobre 1810. (Isler, op.cit.)

[3] Il en a souligné les titres suivants: *Les charmes de la volupté*; *Le prix de la gaieté; La jouissance du sentiment;* etc., en tout, seize volumes du même genre.

[4] Nous y trouvons: *L'Académie des dames*, 3 vol.; *Mémoires de Saturnin, portier des chartreux*, 2 vol.; *La philosophie dans le boudoir*, 2 vol.; *Thérèse philosophe*, 2 vol.; *Justine ou les malheurs de la vertu*, 4 vol.; *Libertin de qualité*, un gros vol.; *Nouvelle Justine*, 4 gros vol.; *Histoire de Juliette, pour faire suite à celle de Justine*, 6 gros vol., belle édition.

ÉCHELLE

DE LA POÉSIE FRANÇAISE		DE LA POÉSIE ALLEMANDE
Rien.	Ciel empyrée. — Domaine de l'ange.	Klopstock. — Schiller. Gœthe. — Herder. — Hœlty. Baggesen. — Voss. — Stolberg. Anzer, etc.
Corneille. — Racine. Lachaussée. — St-Lambert. Legouvé. — Florian.		Kleist. — Gœcking. Hagedorn. — Dusch. Lessing. — Gessner.
Foule des érotiques tels que, Dorat. — Bertin, etc.	Terre. — Domaine de l'homme.	Foule correspondante d'érotiques allemands tels que Wieland, etc. qui ont imité les Français et les Italiens.
La Fontaine. — Crébillon fils. Vergier.		Rost. — Thummel.
Grécourt, etc.	Marais, vieux, lieux bas — Domaine de la bête.	Heinse qui a traduit quelque chose de Grécourt.
Foule d'érotiques licencieux tels qu'aucune littérature n'en offre l'exemple ; et enfin, les Piron. — Bussi. — Robbé. l'auteur de *Justine*, etc.		Rien.

« Monument singulier de corruption ». Si l'on considère que, même les œuvres de Grécourt, de Lafontaine, de Voisenon, etc., ont été jugées trop sérieuses pour figurer dans cette dernière liste, on comprendra la sévérité de Villers pour la littérature licencieuse du XVIII[e] siècle.[1]

Même chez les critiques littéraires d'un certain renom, les préjugés du XVIII[e] siècle règnent encore sous l'Empire: c'est ce qui inspire à Villers ses remarques les plus acerbes. Plus il se butte à cette admiration exagérée pour l'esprit de société, le bel esprit gracieux, frivole et libertin, plus il s'irrite et devient amer. Mais il ne frappe pas plus fort que Voltaire qui, dans son *Discours aux welsches*, s'écrie: « Dès qu'une découverte illustre une nation, vous la combattez, et même très longtemps.... vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obstination. » Beaumarchais ne dit-il pas[2]: « Français, dont l'inquiète légèreté fait, au premier mot qu'on écrit, pourvu qu'il soit âpre et sanglant, une foule de déchaînés de la plus douce nation du monde! public inconcevable! Athéniens légers et cruels

[1] L'abbé d'Espiarde de la Borde n'a-t-il pas dit, dans l'*Esprit des Nations*, tome I, p. 53, 54, 55 et suivantes:

« L'art de la France consiste à orner les petites choses mieux qu'aucune nation du monde... Généralement le Français a bonne grâce, et sa légèreté l'empêche de prendre dès l'enfance un pli trop marqué.... L'apogée de l'esprit français, c'est la légèreté dans les propos de la société... Ils ont fait de cette légèreté si vantée la vertu de tous les états et de tous les âges.... L'homme léger est le héros de la société française. Son talent est de parcourir mille objets différents dans un moment, évitant comme le poison de la vie l'air et les apparences de la réflexion. Il doit écrire légèrement sur toutes sortes de matières après avoir pensé de même. On ne lui demande qu'une vivacité aimable qui s'éloigne surtout du ridicule du bon sens et de la vertu. »

En maints passages de ses écrits, Carraccioli corrobore ce qu'avance d'Espiarde de la Borde, mais il est, plus que ce dernier, un admirateur du genre français. C'est ainsi qu'il dit: « ...Je sais que toute la science ne vaut pas un grain d'esprit et qu'il est fâcheux qu'en Allemagne on ne connaisse d'hommes d'esprit que les hommes savants. » Au sujet des recherches scientifiques, il dit encore: « La France, bien plus éclairée sur cet article, aime mieux une marchande de modes qui travaille de goût, une comédienne qui perfectionne l'art de déclamer, un vernisseur qui imagine un nouveau vernis, un cuisinier qui trouve une nouvelle sauce, un petit maître qui invente un joli mot, que toutes les découvertes des savantasses d'Allemagne et d'Italie, dont les recherches vont se perdre dans l'étude des lois et des antiquités. »

A son exemple, Dussault dit dans le *Journal de l'Empire*, à propos des lettres russes de M. D... de Selves: « ... En général, l'auteur n'en a pas usé assez libéralement envers son voyageur et ses autres personnages; il ne leur a pas donné assez d'esprit. Un Français n'en a-t-il pas toujours plus qu'il n'en faut pour en prêter aux étrangers? »

[2] Mémoire de l'affaire Goëtz.

qui vous livrez comme des enfants au premier brigand qui vous parle! »

C'est à cette affectation de légèreté que Villers attribue tous les malheurs de la révolution et le dégoût moral qui l'a précédée et suivie. [1]

Dans un autre petit tableau inédit, il traçait un parallèle entre « les quatre résultats ou grandes colonnes angulaires de la culture française et de la culture allemande [2] ». Le parti-pris de Villers en faveur des Allemands l'entraîne à des exagérations dans les deux sens et à des généralisations par trop hâtives; mais il démontre de façon péremptoire le contraste qu'il a cru saisir entre les points extrêmes du caractère des deux nations.

Depuis si longtemps, il prêche dans le désert! il croit posséder le remède qui rendrait à la conscience française une vigueur nouvelle et il ne peut comprendre qu'on s'obstine à n'en pas user. Il s'étonne que quelques années n'aient pas suffi pour faire une âme nouvelle à ses compatriotes et transformer leurs habitudes d'esprit: il ne voit pas que tout, dans les circonstances politiques, vient en aide à la tradition. Ce qui l'irrite le plus, c'est de se voir attaqué et traité d'antipatriote par ces Français, dont il ne veut que le bien. Tout ce qu'il dit n'a-t-il pas été déjà dit et redit par d'autres? et ne prouve-t-il pas par des exemples nombreux que le moment est venu d'écouter ces voix, de suivre ces conseils? [3]

[1] Nous trouvons dans le *Mercure de France*, 22 brumaire, an XI, dans un article sur l'*Esprit de l'histoire* que venait de publier Antoine Ferrand, ce passage: « L'histoire n'est jamais plus intéressante à écrire et à méditer qu'après une révolution, ces grandes commotions qui mettent à découvert les fondements de la société, rendent le passé plus distinct et plus instructif. Malheur aux peuples qu'il faut, après ces bouleversements, bercer avec des livres licencieux et des romans! ils ne sentent pas que tous leurs maux sont venus de leur ignorance! »

. . . . . .

[2] **Culture française :**

Salon	Cuisine	Bordel	Moulin à poudre
(Conversation de Delille).	— *(Almanach des gourmands).*	— *(Justine).*	— *(Ecole polytechnique).*

Culture allemande :

Famille	Eglise	Auditoire	Arsenal
—	—	—	—

(Mai 1809).

. . . . . .

[3] Geoffroy semble être d'accord avec Villers quand il écrit dans le *Journal de l'Empire* du 12 février 1810 à propos d'un triolet de la tragédie *Omasis* qu'il vient de citer: « Ce triolet est souillé d'idées libertines que je suis bien loin d'approuver, mais que la licence de notre poésie légère a

Villers s'exaspère de l'inutilité de ses efforts et met comme un point d'honneur à continuer la lutte. Voici qu'une nouvelle occasion se présente. En 1808, l'Académie de Dijon avait proposé comme sujet de concours cette question: *La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères?* [1] Certes, Villers est bien armé pour entrer en lice, mais, outre qu'il a des travaux plus pressants (défense des universités, rapport à l'Institut), il a souffert de violents maux de tête et d'une maladie nerveuse pendant le printemps et l'été. On doit lui tenir compte de cet état de nervosité qui ne fera, dès lors, qu'empirer, si l'on veut apprécier sa conduite avec justice.

Villers avait cru un moment que l'échéance du concours serait retardée, car la question principale complétée par les questions suivantes: « *Trouve-t-on des preuves de cette légèreté dans le caractère et les mœurs des Français? — Appliquer ces considérations aux Français des siècles passés et, par un examen*

toujours tolérées. » Dans le même journal, on lisait le 15 juillet 1813, au sujet de l'*Ecole des Maris*. « C'est particulièrement en France et plus que chez toute autre nation de l'Europe que tout ce qui a rapport à la foi conjugale, tout ce qui tient au lien le plus sacré, est devenu le sujet banal de toutes les pointes, de tous les sarcasmes, de toutes les mauvaises plaisanteries des faiseurs de contes, d'épigrammes, de comédies, de chansons, de vaudevilles, d'opérettes comiques. On formerait une bibliothèque de lazzi de toutes les facéties, farces et parades sur les maris trompés et sur les femmes infidèles. » — Görres écrivait à Villers, en mai 1810, après lui avoir raconté un mythe ancien : „Ich erstaune, wenn ich das eben Gesagte bedenke, wie Sie ein geborner Franzose aus der Art geschlagen, dass man Ihnen eine solche Stelle sagen und wie ich ein Adoptirter noch so wenig gutte Sitte angenommen, dass ich dergleichen schreiben kann. Sie können sicher darauf zählen, dass ich nach 30jährigem Aufenthalt in Paris nicht den zehnten Theil Gallizismen angenommen haben werde, als Sie durch vieljährige Verbannung dans le Nord verloren haben."

[1] Il était facile de voir dans quel sens on désirait que la question fût résolue. Le journal *Miszellen für die neue Weltkunde*, en l'annonçant dans le numéro du 22 juin 1808, disait: „Die Akademie von Dijon hat unter andern eine Preisfrage für das Jahr 1808 ausgestellt auf deren redliche Beantwortung mehr als Eine Neugier gespannt sein mag. Sie klingt an sich schon sehr naïv..." Le correspondant parisien du *Morgenblatt für gebildete Stände*, parlant de la distribution du prix (9 janvier 1810), ajoutait: „Warum aber mag wohl der wackere Villers diese Frage nicht beantwortet haben er der gewiss am besten die Parallele zwischen den Franzosen und andere Nationen zu ziehen gewusst und etwas gründlicheres geliefert haben würde? Sollte etwa sein Stillschweigen bedeutungsvoll genug sein?" Pris si directement à partie, Villers répondit dans le numéro du 16 mai 1810 du même journal (voir aussi *Journal de Lubeck* du 1er mars 1810): „... Ihr Correspondant scheint mir also den Beruf dazu einigermassen einzuräumen. Allerdings ward ich als ich kunde von der Aufgabe bekam, von ihr stark electrisirt und dachte die Gelegenheit nicht vorüberzulassen, lange in mir im Verborgenen gebrûteten Wahrheiten ans Tageslicht zu befördern." Nous savons qu'il ne put donner suite à sa résolution.

comparatif, leur opposer sous ces différents rapports les Français du siècle présent. » — exigeait de longues et minutieuses recherches, une connaissance approfondie de la littérature française et de celle des peuples voisins. Afin de s'en assurer, il avait adressé, le 1er novembre 1808, sous le couvert de l'anonyme, au secrétaire de l'Académie, une lettre qu'il le priait de communiquer à ses collègues : il attirait leur attention sur l'amplitude de la question et les nombreuses difficultés qu'elle soulevait. Cette lettre fut-elle simplement mise au panier? Le fait est que le délai ne fut pas prolongé. Quelque temps après, le prix était décerné à un certain Lemoine, pour une apologie de la nation française [1]. L'on

[1] Lachapelle fait l'éloge du travail de Lemoine dans le *Moniteur* du 23 septembre 1809; voici une courte citation qui nous montre comment, dans le journal officiel, on envisageait la question : « .... On nous accuse d'être un peuple léger. Cependant, la nation française a tenu plus que toute autre au Dieu de ses pères, elle a su défendre avec plus de constance ses libertés religieuses si opiniâtrement attaquées. Où les nouvelles doctrines trouvèrent-elles le plus facile accès dans les esprits? chez les autres peuples de l'Europe.... »

Heeren écrivait à Villers en 1809 : « Je serais charmé de voir l'ouvrage de M. Lemoine. Sur 165 pages, on peut dire beaucoup de choses excellentes ; pourtant elles ne suffiront pas pour esquisser le sujet... » Voici les idées importantes du travail de M. Lemoine : Tous les peuples de l'Europe ont « un grand fond de mobilité et d'inquiétude ». Ce caractère domine chez les Français qui « lient en quelque sorte le Nord au Midi » et unissent à la vivacité des nations méridionales l'énergie des peuples septentrionaux. Ceux qui accusent les Français de légèreté n'ont observé que la population de la capitale et, dans celle-là, la classe des gens riches, le monde de la cour et des lettres. La frivolité est le défaut de la classe supérieure de la société, non de la classe inférieure « confondue trop souvent avec la première et qui forme le corps de la nation. » Si tout chez les grands « paraissait dans une affreuse confusion, la nation voyait ces désordres d'un œil triste et les hommes sages pressentaient dès lors que les esprits étaient mûrs pour un ordre de choses plus noble, plus grand, plus raisonnable ». Par ci par là, quelques attaques assez maladroites contre les voisins de l'Est. — C'est un livre fait à la hâte et sans grande solidité de fond. Lemoine le sentait si bien que lorsqu'il en publia une deuxième édition, il y ajouta de « nouveaux développements » destinés à réfuter tant bien que mal les accusations et assertions de l'honorable M. de Villers. Cette édition parut chez Treuttel et Würtz en mars 1815. Qu'il nous soit permis d'en citer deux passages qui montrent combien, même après la publication de l'*Allemagne* de Mme de Staël, la majorité des gens de lettres comprenaient peu les mœurs de leurs collègues d'outre-Rhin. On lit page 160 : « On n'est pas léger en France, pour avoir su plutôt qu'en Allemagne, préférer au genre gothique le style pur des Grecs, et la raison n'est pas plus dans la tristesse britannique, que la légèreté dans l'élégance et la grâce qui nous distinguent. » Dans les pages 174 et 175, la mauvaise humeur de Lemoine contre les productions littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre s'accentue : « Les Anglais vantent leur *Clarisse*, et les Allemands *Werther*. Mais comment préférer les romans anglais à notre *Héloïse*, à *Mathilde*, et surtout à la *Princesse de Clèves*? Comment supporter un roman aussi affligeant que celui de *Werther* qui, montrant au lecteur l'em-

s'attendait si bien, toutefois, à voir Villers prendre part au concours, que l'étonnement fut général lorsqu'on apprit qu'il s'était abstenu; par la voie des journaux on le pria d'expliquer son attitude: c'est alors qu'il publia, dans le *Morgenblatt* du 9 janvier 1810, la lettre qu'il avait adressée naguère à l'Académie de Dijon; nous y trouvons un plan détaillé de la manière dont il aurait traité le sujet.

Après avoir examiné les griefs que relevaient contre les Français les nations étrangères, il aurait attiré l'attention sur le fait que ces mêmes reproches leur ont été fréquemment adressés par les meilleurs de nos écrivains. Cela posé, il aurait analysé ce qu'on entend par « légèreté », pour pouvoir dissocier les éléments divers qui la composent et étudier leurs « racines dans l'esprit de l'homme et des nations. On trouverait, en la considérant du côté de la moralité des actions qui en résultent, qu'elle doit être distinguée fort soigneusement de la *frivolité*, que l'on peut aussi reprocher à notre nation avec quelque apparence de justice ». La légèreté semble plutôt une qualité négative, « un oubli, une omission des motifs, des considérations qui, si on les faisait sérieusement, devraient détourner de faire quelque chose ou engager à faire telle autre. Un homme à qui ses passions, son intérêt, son goût ou son caprice du moment font désirer d'atteindre un certain but, se précipite vers ce but.... sans s'inquiéter si les pas qu'il doit faire pour y parvenir sont possibles, séants ou convenables, s'ils sont dans l'ordre, s'ils sont rigoureu-

pire irrésistible d'une passion sans frein, doit propager la folie du suicide au lieu de la guérir? et n'y a-t-il pas, sous ce point de vue, beaucoup d'inconsidération dans cette composition imaginaire? » Enfin, pages 186 et 187: « J'ai décidément cherché une nation qui, pour la force des émotions et l'intérêt de la scène, parût l'emporter sur la nôtre: et soudain l'Espagne m'a vanté ses imbroglios; l'Italie, sa scène disparate; l'Angleterre Shakespeare avec ses apparitions, ses fantômes; l'Allemagne, les brigands, les tribunaux secrets, les supplices de Scyller *(sic)* et cette longue suite d'assassinats, d'infanticides, le *dies irae*, et toutes les erreurs vraiment diaboliques de Gœthe. Mais ces compositions, tout admirables qu'elles paraissent à nos détracteurs, ne prouvent qu'un fait suivant nous: c'est que la plupart des nations rivales, malgré leur prétention à l'originalité comme à la profondeur, ne sont pas encore sorties de l'esprit et des mœurs du moyen âge...» Le livre de Mme de Staël ne fait que confirmer ses opinions antérieures! Tel est l'homme dont l'Académie de Dijon consacra l'étroitesse nationaliste. On comprendra que le livre de Lemoine ait rencontré en Allemagne une critique sévère et des juges qui démolirent de fond en comble son argumentation. (Voir les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, nº 41, 11 mars 1816, p. 405 et suivantes.) Lemoine est, en effet, rarement clair et bien renseigné. Sa documentation est souvent nulle ou superficielle: il s'est fait en hâte et sans s'y être suffisamment préparé, l'avocat d'un parti: il ne lui a pas été possible de traiter son sujet à fond et d'une manière objective, ni même d'une façon un peu neuve.

sement conformes aux lois éternelles du juste et de l'injuste; enfin, il suffit pour lui que le but soit atteint! selon ce dicton favori, *que le but justifie les moyens;* cet homme, dis-je, agit avec légèreté. Et certes, on est fort léger, on franchit lestement tous les obstacles quand on a jeté loin de soi cet importun fardeau des réflexions, des considérations, des appréhensions timorées, des si et des mais qui rendent les gens réfléchis et scrupuleux si lourds et si lents dans leur marche. La frivolité, au contraire, est un goût positif; c'est le goût exagéré des bagatelles, des petites choses, de la paresse, des modes, des danses, par exemple. » Villers constate que ce goût est devenu une habitude chez les Français depuis que les femmes règnent dans la bonne société; c'est à leur influence qu'il attribue ce penchant caractéristique à donner une importance extrême à des riens, à rechercher, par contre, le côté ridicule des choses sérieuses, à faire de l'esprit avant tout et à propos de tout.

Puis seraient venues un certain nombre de considérations sur l'individualité des diverses races humaines, sur ce qui leur donne des caractères distinctifs et particuliers. Villers aurait fait un petit « traité de l'unité et de la diversité de l'espèce humaine ». Reprenant ensuite le côté historique de la question, il aurait fixé avec précision le moment où s'est formée la nation française, le mot nation étant pris dans le sens moderne. Il ne croit pas que l'on trouve « de manifestation claire et positive de ce caractère avant François Ier qui fut un Français par excellence... »

Ces bases posées, Villers aurait recherché à travers les siècles à laquelle des races qui ont composé cette nation (Celtes, Gaulois, Romains, Germains) appartient cet élément mobile d'où procèdent la légèreté et la frivolité [1] Le résultat de ses recherches l'eût conduit à reconnaître que cet élément provient surtout de la « nation gallique » et que ces caractères devinrent inhérents à la nation française lorsque cette race eut entièrement absorbé les autres. Il eût naturellement circonscrit ses observations à la littérature et aux beaux-arts, car les sciences se traitent partout de la même manière; ce qui est vraiment national dans le caractère d'un peuple se révèle dans les manifestations artistiques, dramatiques, lyriques, philosophiques ou religieuses de sa pensée.

Touchant la comparaison entre les Français de jadis et ceux d'aujourd'hui, nous avons le regret de constater que Villers aurait sacrifié à la mode du jour en célébrant le « héros placé

[1] Villers a tenté d'exécuter une partie du plan ainsi tracé dans l'introduction qu'il écrivit en 1811 pour une édition du livre de *l'Allemagne* de Mme de Staël.

à la tête d'un gouvernement brillant et qui a caché par une immensité de gloire l'immensité de honte de toutes les années qui ont précédé sa venue ». Ici éclate la supériorité de Mme de Staël qui n'eût jamais voulu acheter un succès littéraire au prix d'éloges décernés à celui qu'elle regardait comme le fléau de la France — et Villers, nous le savons, pensait comme elle.

Kotzebue, qui avait lu et relu cet article, estimait qu'il était du devoir de Villers de reprendre la question pour la traiter à fond.[1] Et l'opinion de Kotzebue n'était pas à dédaigner, car, jusqu'ici, il n'avait eu pour Villers qu'une admiration assez froide [2]; il s'était d'abord défié de ce Français qui voulait à toute force se mettre dans les bonnes grâces des Allemands et il avait ressenti quelque dépit en le voyant se poser en commentateur de Kant alors que lui, Kotzebue, s'était, trois semaines durant, cassé la tête sur la *Critique de la raison pure* sans arriver à y comprendre grand'chose. Mais il avait enfin reconnu le mérite de cet ami de l'Allemagne, qui n'avait d'autre ambition que de servir d'intermédiaire entre les deux peuples.

Ce rôle semble si bien lui être naturellement dévolu que Gœthe, alors tout préoccupé du sort de sa théorie des couleurs, sollicite son intervention pour introduire cette théorie en France[3]

Ce n'est pas la première fois que les bons offices de Reinhard sont mis à contribution à ce sujet[4]. Villers fut très flatté

[1] „Ja, est ist ein Gegenstand des Philosophen würdig, der den Einfluss von Luthers Reformation so trefflich entwickelte. In der That, Sie sollten die Aufgabe noch jetzt lösen, denn Sie sind der Einzige der es vermag und was kummert Sie der Preis von Dijon wenn ganz Europa Ihnen den Preis zuertraut?..." Lettre du 6 juillet 1810.

[2] „Ich gestehe zwar dass ich damals mir eine gewisse kalte Bewunderung für Sie hatte, als für einen nicht deutschen Mann, dem es gelungen war ein ..... Heiligthum einzudringen."

[3] Il écrit au ministre Reinhard, leur ami commun: „Können Sie mir gelegentlich sagen, ob Villers mit meiner chromatischen Arbeit sich befreunden mag. Er ist eine wichtige Person durch seinen Standpunkt zwischen den Franzosen und Deutschen, und es wäre mir bedeutend zu erfahren, wie er die Sache nimmt, da er wie eine Art von Janusbifrons herüber und inhüber sieht." (22 juillet 1810.) Gœthe ajoutait: „Was Frankreich selbst betrifft, daran denke ich, aufrichtig zu sagen, nicht. Etwas Unfreundliches von dorther lässt sich immer erwarten etwas Freundliches würde überraschen."

[4] Le 30 juin 1807, Reinhard expose à Villers dans ses grandes lignes la théorie des couleurs et lui envoie même certains fragments traduits de l'ouvrage de Gœthe, insistant pour que « l'apôtre des réformes de la métaphysique et du christianisme » devienne aussi celui « de la chromatologie ». Pris dans l'engrenage de la politique, Villers ne peut alors s'occuper de la question; il promet toutefois de l'étudier et de préparer le terrain par des

de voir son « apostolat » reconnu par Gœthe, « l'un de ces princes de l'humanité qui donnent l'impulsion à tout un siècle ». [1]

De France aussi, c'est à lui que l'on a recours. En 1811, F. Guizot, voulant fonder avec Mlle de Meulan *Les annales de l'éducation*, s'adresse à Villers qui fait, « de la propagation des bonnes choses », son *devoir* et son *état* pour le prier de présenter à l'Allemagne ce nouveau journal. « Je tâcherai d'accréditer en France beaucoup d'idées saines, de bonnes méthodes, d'utiles découvertes que nos chers compatriotes ignoreraient toujours si l'on ne prenait la trompette pour les crier aux quatre coins des rues. » Guizot voudrait que Villers l'aidât de ses conseils pour tout ce qui aurait rapport à l'instruction et à l'éducation allemandes, car il met « le plus grand prix à être bien rensei-

articles dans le *Conservateur d'Amsterdam*. Il s'en occupe, en effet, en 1810, lors d'une visite qu'il fait à Reinhard, mais pas de manière à contenter Gœthe: „Janus Bifrons ist schon auf einem schlimmen Wege!" s'écrie celui-ci le 7 octobre. Il eût voulu se rencontrer avec Villers et le convertir lui-même; les circonstances ne s'y prêtent pas. Cependant, Villers, à ses moments perdus, s'occupa pour son compte de cette théorie des couleurs; il l'étudia avec B. Constant en 1812 et 1813, sans parvenir à aucune conclusion. (Voir lettre de B. Constant à Villers, 26 octobre 1813.)

[1] Villers adresse à Gœthe la lettre suivante: „Der *Bifrons* aus dem Vogesischen Gebürge, an den *Pythier*, in Weimar. Wahrlich, ist der schöne Nahme, aus zeitigen Verhältnissen entlehnt, und auf Raumverhältnisse angewandt, nicht ganz unpassend, und sehr ehrenvoll! — Doch muss ich noch hinzumerken, dass der Vogesische *Bifrons*, indem er nach teutoburgischen Gefilden hinsieht, ein jugendlich frommes Gesicht zeigt, wie es sich einem Lehrlinge ziemt, dessen Ausdruck, Andacht, Ehrfurcht und Wissgier ist, da sein anderes, nach Westen gekehrtes, ein grämlich, altkluges Gesicht ist, voll Runzeln und Ekel, und das sich selbst gern vernichten wollte, ein wahres Selbstmörder Gesicht! — Sein Mund ist verschlossen gegen Teutoburgien hin; Augen und Ohren desto weiter aufgesperrt; gegen Gallien hingegen ist das alte Maul in continuirlicher Bewegung und mit Schimpf und Spott beschäftigt, so mehr dem Donner des Zornes ähnlich, als einen brüderlichen Mahnen. Unterdes, mag sich denn der *Pythier* denken, wie das arme, zwischen beiden Gesichtern einfach liegendes Gehirn, das mit Empfangen, verdauen, brüten, emittiren unaufhörlich beschäftigt ist, bei der rythmischschlagenden Vorrichtung, seiner doppelten Funktion oft gezerrt und contrahirt wird. Was den *Janus* betrifft, den aus Lyon, Paris, und den ich, der geographischen Lage nach, den *Capitolinen* heissen kann, der ist kein blosser Bifrons, sondern wohl ein *Multifrons*, der nach gar vielen Gegenden sich umsieht. — Und noch ist zu merken, dass alle seine Gesichter lächlend und süss, zur Eintracht und liebevollen Syncretismus einladend. — Nur gegen den Bifrons hat er einmal mit allen seinen Gesichtern eine hässliche Fratze gezogen. Es dauerte aber nicht lange, und wurde bald wieder ganz honigmild. — Aus allen den Munden rund herum wie aus denen des neuen Brunnens auf dem Königsplatz zu Cassel, fliessen hübsche, sanfte, immer fein grammatikalisch richtig geführte gefügte Worte, und Periödeleyen nach decenter gallischer Art, die keine menschliche Seele beleidigen können; und alles so klar und durchsichtig, dass man bald gewahr wird, es ist püres, klares Wasser, das jeder trinken,

gné » sur cette matière. Nous savons que Guizot, grâce à Stapfer, était fort au courant de la littérature et de la philosophie germaniques. Aussi terminait-il sa lettre par ces mots: « Je me vante de m'être formé à l'école de Lessing. » [1]

Ainsi, des deux côtés du Rhin, Villers était considéré, du moins par un certain groupe, comme le *Janus bifrons*, le drogman chargé de mettre en contact les deux grandes nations.[2]

verdauen kann ohne Noth, und niemals einen Rausch veranlassen wird, welches letztere denn die Leute in einem philosophirenden *Janus* sehr hoch preisen und loben. Der lehrbegierige, eifrige — etwas zornige — Bifrons, verbeugt sich tief gegen den Pythier in Tübingen. — So den 3. Aug. 10. V. Uebrigens werde ich mich bemühen, die Hohe Lehre der Colorisation zu fassen, welche mir abhängig scheint: 1° von der Natur des Lichtes; 2° von der colorirten Gegenstände, und 3° von der eigenen Kraft und Beschaffenheit unseres Seheorgans. (*Gœthes-Jahrbuch*, vol. XX, p. 115-117.) — Malgré ses promesses, Villers ne présente pas l'œuvre de Gœthe au public français. Reinhard mande à Gœthe le 23 août 1810, en envoyant la lettre de Villers: „.... Hier der Brief von Janus Bifrons, der Ihnen die lächelnde Seite zukehrt und deutsch schreibt. Im Grunde liegt die Farbenlehre zu sehr aus seinem Wege. Ich werde nicht ruhen bis er Ihr Werk gelesen hat und dann wollen wir sehen..." En effet, la théorie de Gœthe n'intéresse que la science et ne peut modifier en rien les opinions morales et intellectuelles des Français; c'est pourquoi Villers s'y attache moins qu'à d'autres œuvres et réserve cette étude à une autre époque: « Il me faudra conquérir le temps nécessaire sur mes mille et un projets qui remplissent mon avenir et même qui le débordent. . . », écrit-il à Reinhard à la fin de 1807.

[1] Lettre de Guizot à Villers, 26 mars 1811.

[2] G. Muller écrivait à Villers, le 7 janvier 1808: „.... Mit Ihren Schriften — zur Vollendung der angefangenen wünsche ich Ihnen von ganzen Seele glück ! — deren Tendanz so rein patriotisch, deren Ideen so wahr, so richtig, so edel sind, bereiten Sie mit vielem Erfolg eine bessere Opinion. Sie werden Wiederstand finden, aber das Wahre und Gute wird gewiss siegen....."

CHAPITRE VII

"De l'Allemagne"

Reprise des relations entre Mme de Staël et Villers. — Quand elle écrit l'« Allemagne », elle a lu la plupart de ses ouvrages. — Vues personnelles de Mme de Staël. — Ce qu'elle doit à Villers. — Elle n'a pas avoué toute sa dette. — Introduction de Villers au livre *de l'Allemagne*. (Edition de 1814).

Le temps, les préoccupations de toutes sortes avaient apaisé peu à peu les dissentiments qui s'étaient élevés entre Mme de Staël et Villers pendant leur entrevue à Metz et qui étaient venus assombrir leur naissante amitié.

Pourquoi Villers n'aurait-il pas cherché à reprendre ses relations avec cette femme célèbre qui, mettant à profit son voyage en Allemagne, allait, en notant ses impressions sur ce pays, s'engager dans la voie qu'il suivait lui-même depuis si longtemps; aussi, dès son retour à Lubeck, eut-il soin de lui faire tenir tous les ouvrages qu'il publiait. La réconciliation fut d'ailleurs facilitée par la grande bonté de Mme de Staël; personne plus qu'elle ne savait mieux pardonner les offenses et ne se souvenir que des services rendus.

En mai 1810 [1] l'échange de lettres recommença à l'occasion d'un article de Villers sur Mme de Staël [2]. Elle mande à Villers: « .... J'ai lu votre petit écrit sur la différente manière de sentir

[1] Pendant sept ans, il y eut interruption dans leur correspondance, mais des amis communs s'entremirent: Constant, Jacobi. Celui-ci, en 1808, s'était fait pendant cinq jours le cicerone de Mme de Staël, alors à Munich, et écrivait à Villers, le 20 janvier: « Elle m'a parlé de vous avec une profonde amitié; vous lui plaisez et vous lui conviendriez parfaitement. »

[2] Elle avait eu connaissance de cet article par l'intermédiaire de Hess, neveu de Meister.

l'amour en France et en Allemagne, et je l'ai trouvé ravissant d'esprit et d'âme, il m'a attendrie en me rappelant combien j'avais raison de vous désirer pour ami. J'ai lu et consulté vos autres écrits, je les cite.... » Elle est à Chaumont, à quarante lieues de Paris, et songe à partir pour l'Amérique; elle insiste pour que Villers revienne en France: « Vous viendriez me voir avant mon grand départ. N'est-il pas vrai que vous serez où j'irai? Si vous étiez ici, je vous lirais mon livre (elle venait de mettre le point final à son ouvrage *De l'Allemagne*), je vous laisserais y changer tout ce que vous voudriez. Si vous étiez ici, je me mettrais à vous aimer de nouveau... » Elle a conservé une entière confiance dans le savoir de Villers et n'a pas oublié que c'est lui qui, le premier de tous les Français, l'a mise à même de mieux voir et de mieux comprendre les choses d'Allemagne.

En août, de retour à Coppet, elle lui rappelle les orages qui attristèrent leur rencontre à Metz. C'est le même abandon que par le passé: « Tous vos amis de Paris sont ici, Benjamin, Hochet, Prosper Barante, nous parlons sans cesse de vous, et moi que vous avez cruellement traitée, à qui vous n'avez pas écrit lorsque mon cœur s'est brisé pour toujours, moi, je suis parmi vos amis celle encore qui vous aime le plus.... Je vous ai aimé parce que je vous estime et vous admire; je plains votre conduite envers moi, mais je ne puis ni ne veux vous en accuser. » Les malheurs, les deuils, l'exil donnent cependant à sa parole quelque chose d'attristé et de plus intime.

Bien loin de songer à faire un séjour à Paris, Villers se préparait à passer quelques mois à Gœttingue. C'est pendant ce temps que le général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police, faisait saisir chez le libraire Nicole et détruire complètement l'ouvrage de Mme de Staël dont, avec la permission de la censure, on avait déjà tiré cinq mille exemplaires [1]. Le 3 octobre, Savary, en accordant à l'auteur de *l'Allemagne* les huit jours qu'elle sollicitait pour mettre ordre à ses affaires avant de quitter la France, lui écrivait cavalièrement: « Votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point. »

Ne pouvant se décider à s'embarquer pour l'Amérique, le 6, elle partait pour Coppet, et comptant Villers au nombre des amis dont la sympathie lui est nécessaire en cette période de tristesse et de profond découragement, elle lui écrit le 21 octobre pour le mettre au courant de ses tribulations:

[1] Le tirage des deux premiers volumes était complètement terminé, celui du troisième n'était que commencé.

« J'ai l'idée, Monsieur, que vous vous intéressez à ce qui m'arrive, quoique je n'aie pas eu de vos nouvelles en réponse à la lettre que je vous écrivis cet été; je ne me lasse pas de croire à la sympathie de nos cœurs. J'avais soumis mon livre à la censure et M. Portalis, qui n'est cependant pas un homme facile, m'avait donné son assentiment, lorsque M. le général Savary, duc de Ravigo, a envoyé ses grenadiers tout à travers de ma métaphysique, de ma poésie, et les mouchards de la police demandaient s'il n'y avait pas un chapitre *contre l'acceptation des places*. Enfin, c'était la plus incroyable scène du monde. M. Savary a dit que mon ouvrage était *anti-français*, que j'admirais trop les Allemands et les Anglais; enfin (c'était, je crois, la raison la plus saillante) que je ne parlais ni de l'empereur, ni des généraux français. Mon ouvrage étant tout à fait étranger au moment présent, je ne comprenais pas bien la place qu'ils pouvaient y jouer. On m'a fait demander mon manuscrit. Enfin, six années d'études et de travaux devaient être détruits en un instant. Je ne sais ce qui arrivera pour la suite, mais comme le continent entier est français, je ne vois pas bien où, de longtemps, je pourrai publier mon livre. Comme j'y avais parlé de vous avec un sentiment vrai, avec un souvenir ineffaçable de l'impression que vous m'avez faite, je me plais à vous le dire. »[1]

En terminant, elle le priait instamment de lui donner de ses nouvelles et ajoutait: « Sachez-moi quelque gré de conserver depuis sept ans une image si présente de votre supériorité et de votre charme. »

Ainsi qu'elle le dit, « le continent entier est français ». Obligée de quitter Coppet, elle fuit à travers l'Europe pour échapper à la persécution dont elle est l'objet.

« Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez », disait le duc de Rovigo dans sa lettre du 3 octobre. Et Savary n'était que le fidèle écho de Napoléon qui, ayant parcouru le livre *De l'Allemagne* avec une irritation croissante, s'était laissé aller à jeter au feu l'un des tomes[2] de cet ouvrage. Ce besoin de n'entendre louer que la France, ce dédain contre tout ce qui n'est pas français, cette haine sans cesse grandissante pour ceux qui prétendent reconnaître et proclamer les mérites littéraires, philosophiques ou politiques des nations étrangères sont, en 1810, à leur paroxysme.

[1] Comparer cette lettre avec la préface de *l'Allemagne* et le chap. Ier, IIe partie de *Dix années d'exil*, écrit à Coppet (été 1811). Le jour avant, le 20, Mme de Staël avait écrit à la grande-duchesse Louise de Weimar avec laquelle elle était en relations suivies depuis 1804; certes, la lettre qu'elle lui adresse est moins complète et moins vivante que celle qu'elle a envoyée à Villers.

[2] P. Gautier. *Mme de Staël et Napoléon*, p. 250.

On regarde comme dangereux pour la sûreté de l'empire des gens tels que Mme de Staël et ses amis; le gouvernement entend se protéger contre ceux qui « partagent les intrigues de cette dame[1] ». En elle, comme en Villers, on frappe l'*esprit critique*, cet esprit que l'on eût voulu exterminer et que l'on ne pardonne pas chez certains raisonneurs. Ridicules chez l'empereur, ces sentiments deviennent odieux chez les subordonnés qui, pour flatter le maître, se montrent encore plus intransigeants que lui et multiplient à l'envi les mesures de rigueur[2]. Que l'on éloigne l'Allemand Schlegel pour le punir de sa propagande anti-française, passe encore; mais c'est Matthieu de Montmorency, c'est Mme Récamier, qui sont l'un après l'autre frappés pour avoir montré de la sympathie à leur amie; l'exil ou l'internement menace tous les intimes de Mme de Staël. Nous avons vu aussi que c'est au début de 1811 que, pour le même délit qui chassait de France Mme de Staël, Villers eut maille à partir avec la police de Davoust.[3]

Il va sans dire que pendant sa course hâtive à travers l'Autriche et la Russie, Mme de Staël ne peut continuer avec Villers cet échange de lettres auquel elle attachait tant de prix; mais elle est loin de l'oublier, elle sait que B. Constant est auprès de lui et quand, en novembre 1812, elle peut enfin se reposer quelque temps à Stockholm, elle se hâte de donner son adresse à Villers et la choisit comme intermédiaire pour faire parvenir à B. Constant certaines lettres que d'autres personnes eussent eu trop d'intérêt à intercepter.

Benjamin possédait une copie d'un fragment important de ce fameux ouvrage sur *l'Allemagne*, anéanti trois ans auparavant par la police. Il le prête à Villers; celui-ci, désireux de

[1] *La censure sous l'Empire*, Welschinger, p. 358.

[2] Villers écrivait, le 2 novembre 1808, à son ami l'éditeur Brockhaus, à Amsterdam: « ... J'ai au reste des nouvelles particulières qui m'apprennent que je suis assez bien dans l'esprit du maître, si d'autres subalternes me haïssent. Je suis excommunié, il est vrai, mais seulement par les cardinaux, non par le pape... »

[3] Villers dit, dans son *introduction* à *l'Allemagne*, p. XXXIV, que, dans tous ses ouvrages, depuis les articles parus dans le *Spectateur du Nord* jusqu'au *compte-rendu* adressé à l'Institut, il a essayé de montrer les tendances dominantes, les divergences et les oppositions des caractères allemand et français, oppositions telles « qu'il paraît que tout moyen de s'entendre est impossible ». Mais on n'a pas voulu comprendre le but de ses efforts et il se plaint amèrement que, depuis 1808, « les baïonnettes lui aient fermé la bouche ». L'auteur de *Dix années d'exil* disait: « A 50 lieues de la Suisse, la frontière est hérissée de maisons d'arrêt, de villes servant de prison, et l'on ne voit partout que des individus contraints par la volonté d'un seul homme, des conscrits du malheur qui sont tous enchaînés loin des lieux où ils voudraient vivre. » (Edition P. Gautier, p. 176).

témoigner son bon vouloir et son admiration, se hâte de préparer, pour les *Göttingische Anzeigen*, une recension élogieuse de l'ouvrage.

Toute trace des dissentiments de 1803 a dès maintenant disparu; aussi, lorsque Villers sera chassé de l'université de Gœttingue, ne se fera-t-il aucun scrupule de recourir à l'influence de son amie pour obtenir le retrait de l'arrêt qui l'aura frappé. Mme de Staël n'épargnera aucune peine pour lui venir en aide. Dans les premiers mois de 1814, apprenant que, malgré les ordres qu'elle a donnés, son ouvrage n'a pas encore été réimprimé en Allemagne, c'est à Villers qu'elle s'adressera, et c'est lui qu'elle priera d'employer son crédit pour que cette réimpression soit faite sans délai. Elle lui envoie un exemplaire de l'édition de Londres, regrettant qu'il ne l'ait pas eu entre les mains au moment où il écrivait son article. « Les feuilles de Benjamin ne sont qu'un brouillon. » Elle exige qu'il lui fasse savoir en détail ce qu'il pense de l'ouvrage, qu'il lui signale les fautes qu'elle a commises et l'opinion que l'on a du livre en Allemagne.

Le jugement de Villers l'intéresse donc au premier chef. N'est-ce pas en partie d'après ses conversations et ses écrits qu'elle a formé son opinion personnelle? Par deux fois, dans son livre, elle reconnaît loyalement ce qu'elle doit à Villers. Parlant des universités allemandes, elle dit: « On peut en voir une esquisse dans l'ouvrage que M. de Villers vient de publier sur ce sujet. On trouve toujours M. de Villers à la tête de toutes les opinions nobles et généreuses; il me semble appelé, par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études, à représenter la France en Allemagne et l'Allemagne en France[1]. » Faisant allusion au *Compte rendu* adressé à l'Institut, elle dit dans le Chapitre réservé à l'étude de l'influence de la nouvelle philosophie sur la littérature et les arts: « On peut voir, dans un dernier écrit de M. Ch. de Villers, que j'ai nommé avec la haute estime qu'il mérite, quels travaux immenses l'on publie chaque année en Allemagne sur les auteurs classiques. » Il n'y a aucune banalité dans ces éloges; Mme de Staël apprécie à leur valeur les travaux de Villers et approuve la direction qu'il leur a donnée pendant toute sa vie. Ces marques d'estime le flattent; elles lui semblent toutefois, non seulement méritées, mais dues, et il lui eût été pénible de ne pas trouver dans l'ouvrage de Mme de Staël ce témoignage public rendu à ses intentions. Dans l'article[2]

[1] *De l'Allemagne*, Ire partie, ch. XVIII, sur les Universités allemandes.

[2] Article publié au début de 1811 dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*.

qu'il consacrait à cette œuvre, Villers affirmait hautement que c'était lui [1] qui avait indiqué la route à Mme de Staël et marquait ainsi sa priorité dans le mouvement d'idées qui allait naître de cet important ouvrage sur l'Allemagne. Il admirait l'œuvre et l'auteur, tout en s'étonnant pourtant que des matières aussi complexes et délicates fussent traitées si hâtivement, tandis que lui qui depuis vingt ans, en avait fait l'objet spécial de ses études, hésitait à tracer ce vaste tableau d'ensemble. Il aurait eu, sans doute, plus d'une retouche à y faire.

Il est certain que Mme de Staël n'avait pas adopté sans y rien changer toutes les vues de Villers. Si elle avait su conserver sa personnalité et sa liberté de jugement même à l'égard de Schlegel, son compagnon de voyages et de travail pendant huit ans, elle n'avait pas davantage complètement subi l'influence de Villers, bien qu'elle lui empruntât des directions générales; elle ne partageait pas tous ses partis-pris littéraires en faveur de l'Allemagne. Elle avait trop conscience de sa propre valeur pour qu'il en fût autrement. N'oublions pas, du reste, qu'elle a vu l'Allemagne [2], qu'elle y a séjourné en deux fois et que sa renommée lui ouvrant toutes les portes, tous les cénacles, la mettait en relations avec les hommes les plus distingués. Elle était habile à diriger la conversation sur les sujets qui l'intéressaient et ne manquait pas d'en relever les passages saillants. A Weimar elle étudie assidûment la philosophie et la poésie allemandes [3]:

[1] „Diese Hauptzüge der Deutschen Gelehrten Republik hat *Rec.* schon vor fünfzehn Jahren 1799 (im *Spectateur du Nord*, Hamburg im October und Novemberheft: *Considérations sur l'état actuel de la Littérature allemande*, par un Français) im Umrisse geschildert. Es sei ihm erlaubt hier zu bemerken, indem er sich der strengen Anonymität dadurch entäussert, dass er schon damals mit dem Plan umging, ein unfassendes Werk über Deutschlands Litteratur für Frankreich zu verfertigen und dass er sogar dachte, es bald zu Stande bringen zu können. Je näher er aber zu rücken glaubte, je weiter dehnte sich sein Horizont aus; sein Ziel schien ihm weiter hinaus zu weichen, und die Unternehmung ward ihm täglich bedenklicher und schwieriger. Er wagte unterdess einige partielle Darstellungen in besondern Fächern, und ihre Unvollkommenheiten machten ihn noch zaghafter, und hielten ihn noch mehr ab von der Bearbeitung des unabsehbaren Feldes. Hier findet er einen Theil seiner projectirten Arbeit leicht und anmuthsvoll in Erfüllung gebracht. Was der Mann brütend und schwerfällig einer langen Forschung noch unterwerfen wollte, um es mühsam und fest zu begründen, das hat die geistvolle, nicht um so viele Nebendinge bekümmerte Frau mit rascher Hand geschickt aufgeführt..."

[2] Mme de Staël visita Weimar et Berlin (de novembre 1803 à mai 1804) dans son premier voyage, puis Munich et Vienne quelques années plus tard (de décembre 1807 à juin 1808, dans son deuxième voyage en Allemagne.

[3] Elle met toute son attention à traduire des pièces de Gœthe, entre autres *la Bayadère* et *l'Epouse de Corinthe*. Elle soumet ses essais au poète. *Gœthes Jahrbuch*, V, p. 117, 118, lettre de Mme de Staël à

elle se sent si bien dans son élément que, écrivant le 31 mars 1803 à la duchesse, elle disait: « J'avais un peu de temps considéré Weimar comme ma patrie. » Elle éprouve enfin ce sentiment d'admiration que Villers avait voulu faire naître en elle pour ces « richesses intellectuelles ».[1]

Aussi, et quoi qu'on en ait dit, y a-t-il dans son livre beaucoup d'elle-même et n'est-ce la diminuer en rien que de signaler les emprunts qu'elle a faits à ses amis et initiateurs.

C'est dans la première partie de *l'Allemagne* qu'elle a mis le plus d'observation personnelle; c'est là, en effet, qu'elle a consigné les souvenirs de ses voyages: « Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le Nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes.... Cette frontière du Rhin est solennelle; on craint en la passant de s'entendre prononcer ce mot terrible: Vous êtes hors de France! [2] » Ce sentiment de tristesse fut si fort qu'elle y revient en plusieurs fois [3]. Les campagnes désertes, les maisons noircies par la fumée, les églises gothiques, « seuls monuments remarquables en Allemagne » lui « semblent préparées pour les contes de sorcières ou de revenants [4] ». Un sentiment de calme qui contraste étrangement avec l'agitation de sa vie, se dégage de toutes ces impressions et, pour la première fois, s'impose à son esprit la vision que « l'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre. » [5]

Gœthe.) « Le bon Wieland » est le seul représentant de la philosophie du XVIII[e] siècle qui l'intéresse peu. — « Je suis très frappée de celle du XIX[e] quand Schiller et Gœthe me la développent », écrit-elle à Jacobi le 1[er] janvier 1804. Mais c'est avec ce dernier qu'elle désirerait s'en entretenir. Le 11 mars nouvelle lettre à Jacobi. Elle s'est mise à l'étude de la philosophie de Gœthe et de celle de Schelling. «Mais si je vous vois,— j'ai tout —; si, pendant votre séjour à Paris, la littérature et la philosophie allemandes m'avaient été connues comme elles me le sont à présent, j'aurais puisé des trésors dans votre conversation. Mais ne faut-il pas d'ailleurs s'éloigner de la France pour généraliser quelques idées. Tout y est fait et l'idéalisme y paraît moins vraisemblable que partout ailleurs...»

[1] « J'appris à lire l'allemand, j'écoutai Gœthe et Wieland...., je compris l'âme et le génie de Schiller.... et je passai là trois mois pendant lesquels l'étude de la littérature allemande donnait à mon esprit tout le mouvement dont il a besoin pour ne pas me dévorer moi-même. » *Dix années d'exil*, p. 107, 108. (Voir encore *Gœthes Jahrbuch*, V, p. 117, 118 et 124, 125.)

[2] *De l'Allemagne*, I[re] partie, ch. XIII.

[3] Voir encore op. cit., I[re] partie, ch. I.

[4] Chap. XIII, 1[re] partie.

[5] Livre II, ch. I.

Ce sont bien là, à sept années de distance, les sentiments pénibles qui avaient accablé l'exilée de 1803, alors qu'elle continuait sur Forbach et Francfort sa « triste route » et que, « aux voix, aux accents, aux tournures », elle sentait que la France disparaissait.

Retenue à Francfort par la maladie de sa fille, elle avait écrit à Villers [1]: « Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout: c'est un concert dans une chambre enfumée. » Voici ce que devient, dans *l'Allemagne*, le souvenir de cette scène:

« Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs savent presque tous la musique; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée de tabac et d'entendre tout à coup, non seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin.... Les peuples naturellement musiciens reçoivent par l'harmonie des sensations et des idées que leur situation rétrécie et leurs occupations vulgaires ne leur permettraient pas de connaître autrement. » [2]

Elle dit dans la même lettre: « Je conçois comment nous avons cru les Allemands affectés, quoiqu'ils semblent naturels: c'est un si singulier contraste que l'élévation des pensées et la vulgarité des formes qu'on est tenté de croire que c'est le commun qui est le naturel. » Nous retrouvons ces observations développées dans le chapitre sur les mœurs des Allemands [3]:

[1] Lettre du 9 novembre 1803.

[2] Livre I, ch. II. Depuis son entrevue avec Villers, Mme de Staël avait eu l'intention d'écrire une relation de son voyage: « Si je conserve quelque émulation, si je retrouve quelque intérêt au perfectionnement de moi-même, je reviendrai dans deux ou trois mois avec un ouvrage sur tout cela que je ferai imprimer chez Collignon. Je me plais à mettre le nom de votre libraire sur mes ouvrages. » (Lettre du 9 novembre 1803.) Certes, elle était loin de prévoir que cet ouvrage ne paraîtrait que dix ans plus tard! Le 15 décembre 1803, elle lui mandait: « J'avais commencé un Journal de mon voyage avec une analyse philosophique et littéraire de l'Allemagne où je parlais beaucoup de vous: je voulais la faire imprimer chez Collignon, à Metz, mais tout cela est renversé. » A propos de ce Journal, elle écrivait à sa cousine, Mme Necker de Saussure, le 11 janvier 1804, en parlant de Gœthe, Schiller et Wieland: « Il n'est pas question, surtout dans une langue étrangère, d'avoir des conversations de jeux de phrases, mais ils ne sortent jamais de chez moi que je n'écrive des pensées nouvelles et je suis sûre que j'intéresserai mon père et vous, cet été, par mon Journal. » *Dix années d'exil*, appendice.

[3] Ire partie, ch. II.

« On est frappé sans cesse en Allemagne du contraste qui existe entre les sentiments et les habitudes, entre les talents et les goûts. La civilisation et la nature semblent ne s'être pas encore bien amalgamées ensemble; quelquefois des hommes très vrais sont affectés dans leurs expressions et dans leur physionomie comme s'ils avaient quelque chose à cacher; quelquefois, au contraire, la douceur de l'âme n'empêche pas la rudesse dans les manières: souvent même cette opposition va plus loin encore et la faiblesse de caractère se fait voir à travers un langage et des formes dures. »

La première, elle a saisi chez les Allemands ce contraste entre des habitudes vulgaires et un certain idéalisme de pensée. Villers n'a pas paru frappé de cette « atmosphère lourde et chaude » des salles d'auberges où, attablés devant une cruche de bière, perdus dans « la fumée de tabac », ils aiment à philosopher ou à s'abandonner au rêve, bercés par le son du clavecin. Villers eût-il trouvé le portrait ressemblant et n'eût-il rien retouché à ce croquis hâtif, qui est presque une caricature et que Mme de Staël crayonne pendant une halte sur la route de Metz à Francfort? Souvenons-nous du tableau que Villers traçait d'une réunion à Gœttingue, en 1797.

Elle a remarqué aussi[1], non sans quelque ironie, que les Allemands attendent patiemment à la fin d'un acte pour applaudir, « comme on solde un compte ». « C'est singulier de savoir ainsi faire crédit à son enthousiasme », ajoute-t-elle. « .... rien ne dérange l'imperturbable sérieux des Allemands », dit-elle au chapitre de l'Art dramatique, « c'est toujours dans son ensemble qu'ils jugent une pièce de théâtre, et ils attendent, pour la blâmer comme pour l'applaudir, qu'elle soit finie ». Il convient de relever le ton moins ironique de la même remarque dans *l'Allemagne*: Mme de Staël s'étonne bien encore de cette retenue des Allemands à donner carrière à leurs sentiments, elle qui s'abandonne si volontiers à ses impressions, mais elle comprend mieux tout ce qu'il y a de sérieux dans ce calme d'esprit avec lequel ils ont l'habitude d'émettre tous leurs jugements, et si elle le raille en 1803, elle l'admire en 1810, parce qu'elle s'est rendu compte que cette manière d'être tient au caractère de probité et de loyauté qui distingue les peuples germaniques.

Si, dans le chapitre intitulé *la Saxe*[2], elle écrit: « Les ouvriers de toutes les classes, les tailleurs de pierre même, se reposent de leurs travaux un livre à la main... J'ai vu des aubergistes, des commis de barrière qui connaissaient la littérature française » — c'est que, lors de ses deux voyages en Allemagne, elle a rencontré souvent des gens qui lui parlaient de ses

[1] Lettre du 9 novembre 1803.
[2] Livre I, ch. XIV.

ouvrages, et que le commis de barrière d'une petite ville de la frontière saxonne lui déclara qu'il mourrait content maintenant qu'il l'avait vue.

Vivement frappée de la séparation des Classes, elle écrivait, en 1804, à Mme Necker-de Saussure : « Les deux sociétés, celle des savants et de la cour, sont complètement séparées, et il en résulte que les savants d'Allemagne ne savent pas causer et les hommes du monde, pas du tout penser. » Dans une lettre adressée de Berlin à Jacobi, le 11 mars 1804, elle est plus catégorique encore : « La République littéraire d'Allemagne est vraiment une chose étonnante, mais il me semble que la noblesse est bien peu cultivée; il y a des penseurs sous terre et des grenadiers dessus... » En 1810, elle reviendra très longuement sur cette idée.

Parlant de Gœthe, Schiller et Wieland, elle écrit à Villers : « Certainement, des hommes plus distingués ne se trouvent nulle part, mais ils sont beaucoup plus sévères sur tout que vous ne me le disiez et nous sommes très près de nous entendre sur tous les points[1]. » Dans le cours de ses voyages, elle a donc su voir, écouter et noter ses impressions dans toute leur fraîcheur.

Reprenons en détail le portrait physique et moral que Mme de Staël trace des Allemands, nous nous rendrons mieux compte de ce qu'elle doit à Villers. Si les emprunts directs sont peu nombreux, les idées générales qu'elle a trouvées dans les ouvrages de ce Français qui avait vécu près de vingt ans en Allemagne, l'ont aidée à mieux classer ses propres souvenirs. Les monographies de Villers, si riches de faits et d'idées, lui ont permis de vérifier ses observations personnelles et l'ont dirigée dans ses enquêtes sur l'influence qu'ont exercée la science, la religion et la philosophie en Allemagne.

Ce qui distingue les Allemands, c'est la fidélité et la sincérité; ces deux qualités sont le trait fondamental de leur caractère et Mme de Staël loue sans restriction la bonhomie, la loyauté, la bonne foi allemande. « Ils ne manquent presque jamais à leur parole et la tromperie leur est étrangère[2] ». « Ils sont vertueux, intègres, comme hommes privés, comme pères de famille, comme administrateurs...[3] » Ils sont justes, persévérants et se distinguent par « l'énergie de leur conviction intérieure[4] ». Ce qui les rend sympathiques, c'est « une certaine poésie de l'âme[5] », leur imaginaiton, la profondeur de leur « vie intime ».

[1] Lettre du 28 décembre 1803. Weimar.

[2] Ire partie, ch. II.

[3] IIIe partie, ch. XI.

[4] IVe partie, ch. II.

[5] Ire partie, ch. II.

Comme Villers, Mme de Staël accusera certains traits caractéristiques et ce n'est pas sans arrière-pensée qu'elle formulera la remarque suivante: « On peut le dire à la gloire de la nation allemande, elle a presque l'incapacité de cette souplesse hardie qui fait plier toutes les vérités pour tous les intérêts et sacrifie tous les engagements à tous les calculs.[1] » — ou celle-ci: « L'espèce d'impartialité, luxe de la justice qui caractérise les Allemands, les rend beaucoup plus susceptibles de s'enflammer pour les pensées abstraites que pour les intérêts de la vie[2] » — ou encore elle expliquera longuement pourquoi ils s'intéressent à la vérité pour la vérité elle-même, « sans penser au parti que les hommes peuvent en tirer » et que, s'ils « se plaisent dans l'idéal » plus que dans la réalité, c'est « parce qu'il n'y a rien dans l'état actuel des choses qui parle à leur imagination[3] ». Niera-t-on qu'elle ait l'intention de porter indirectement un jugement sur les Français quand elle dit: « Les Allemands ont besoin de dédaigner pour devenir plus forts, il y a trop de bonhomie dans leur caractère comme dans leur esprit; ce sont les seuls hommes, peut-être, auxquels on pourrait conseiller l'orgueil comme un moyen de devenir meilleurs[4]. » Mais elle sait que, pour de tels propos, les Français ont l'oreille dure; aussi hausse-t-elle un peu la voix.

Mme de Staël, comme Ch. de Villers, s'occupe de la littérature et de la philosophie allemandes, non pour la littérature et la philosophie seules, mais pour marquer certains déficits chez les Français. Tous veulent guérir les maladies morales qu'ils ont constatées et infuser à la nation un sang plus pur. Mme de Staël s'y est prise avec infiniment plus d'adresse et de délicatesse que Villers; c'est l'un des éléments de sa supériorité. Ses intentions se précisent après l'entrevue de Metz, pendant son premier séjour en Allemagne (1803)[5] et ce sont elles qui la poussent à recueillir une foule de matériaux. Jusqu'au moment où elle mettra à exécution son projet d'écrire sur l'Allemagne (1809-1810), elle étudiera les œuvres des principaux écrivains, elle lira et relira les livres de Villers sur Kant, Luther, les Universités, la Poésie allemande, les Lettres classiques en Allemagne. Elle reçoit à Coppet et interroge nombre de personnages importants de ce pays, elle passe près de six années en compagnie de Wilhelm Schlegel. Elle peut donc juger en connaissance

[1] Ire partie, ch. II.

[2] id.

[3] IIme partie, ch. II.

[4] IIIme partie, ch. XX.

[5] Elle écrit à Villers: « Il faut absolument que nous tâchions, vous et moi, de conclure un traité entre leurs pensées et nos manières. »

de cause cette Allemagne encore si méprisée; alors s'affirme en elle la conviction que les Français ne sauraient mieux faire que de lier connaissance avec la pensée des Gœthe, des Schiller, des Herder, des Kant et des Jean Paul.

« Lorsque j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle où se manifestaient les lumières les plus frappantes sur tout ce que je sentais auparavant d'une manière confuse », dit-elle[1]. Nous avons tout lieu de penser que c'est en 1803, alors que Villers lui développait avec éloquence tous les avantages qu'elle aurait à connaître l'Allemagne, alors que ses premiers entretiens avec Gœthe, Schiller et Wieland venaient confirmer les paroles de Villers, que cette conviction s'empare de son esprit. Elle sait assez d'allemand pour lire dans l'original les difficiles romans de Jean Paul. Un monde nouveau et très vaste se révèle alors à sa pensée, elle prend vraiment conscience de la valeur intellectuelle et morale de l'Allemagne.[2]

En premier lieu, elle est frappée par le caractère sérieux du peuple, qui se manifeste en tout, même dans la conversation[3]. Certes, voilà qui différait des habitudes de Paris, où l'on n'avait d'autre souci que de briller. Elle remarque que « ... les tragédies et le roman ont beaucoup plus d'importance en Allemagne que dans aucun autre pays. On y fait tout sérieusement, et lire tel ouvrage ou voir telle pièce influe sur le sort de la vie[4] ». Ce n'est pas sans admiration qu'elle ajoutait: « Il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout en Allemagne que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation[5]. » Aussi, après Villers, proclamait-elle que « dans un pays sérieux et vrai, il y a toujours de la justice et du bonheur[6] ».

[1] IIme partie, ch. XXXI.

[2] Arrivée à Berlin après son séjour à Weimar (1803), elle écrivait à sa cousine, Mme Necker-de Saussure: « ... il faut que vous sachiez l'allemand, pour que nous parlions et que nous lisions ensemble cet été. » Son fils, qui l'accompagnait dans ce voyage, l'a appris, elle en est très heureuse, cela lui « sera vraiment utile au reste de sa vie », écrit-elle à Joseph Bonaparte « Il faut que vous croyiez, mon cher Joseph, qu'il y a des beautés inconnues dans la littérature allemande: mon dessein est d'en traduire quelques-unes et de peindre le mieux que je pourrai ce pays-ci. » *Mémoires de Joseph Bonaparte*, tome X, p. 425. Comme Villers, elle rêve de revenir en France avec « un butin tout à fait différent de celui que nos généraux y rapportent ». *Annales Gœthiennes*, 1887.

[3] Ce que recherchent avant tous les Allemands, c'est un « résultat sérieux », Ire partie, ch. XI.

[4] IIme partie, ch. XVII.

[5] IIme partie, ch. VIII.

[6] Ire partie, ch. II.

Souvenons-nous de l'étonnante transformation qu'avait subie Villers après une année passée à l'université de Gœttingue (1797). Au milieu de ses épreuves il avait conservé toutes les façons de voir et de juger de ses compatriotes; spirituel, alerte dans la conversation, il lui plaisait de passer d'un sujet à l'autre avec une légèreté et une grâce dignes d'un Lesay-Marnésia; toute profondeur lui eût paru pédanterie. Mais arrivé en Allemagne, il ne retrouve plus rien des succès de Metz et de Boulay; d'autres choses toutefois frappent son attention; les écailles lui tombent des yeux; la conviction lui vient qu'il n'a pas vécu jusqu'alors parce qu'il n'a pas pensé et, brûlant ce qu'il avait adoré, avec une ardeur toute juvénile, il entreprend d'explorer et de connaître à fond le nouvel horizon intellectuel qui vient de lui être révélé. Sans doute, il y avait dans le fringant officier de Besançon les germes de qualités sérieuses; sous l'influence du marquis de Puységur, il s'était pris de passion pour les sciences occultes, les mathématiques et la psychologie, mais il avait fallu un séjour prolongé en Allemagne, il avait fallu surtout les écrits de Kant, ses relations avec les savants de Gœttingue, pour amener l'éclosion de ces germes.

Nous pensons qu'une évolution semblable, mais plus lente et moins complète se fit chez Mme de Staël; plus lente et moins complète, disons-nous, parce que des liens nombreux rattachaient « Delphine » à Paris, à la France, qu'elle ne quitte d'ailleurs qu'à trente-sept ans[1]. Villers, d'autre part, n'était qu'un provincial, il avait passé sa vie à Besançon, Metz et Boulay, tandis qu'elle avait été l'une des femmes les plus en vue de la capitale[2].

Villers se fait de l'Allemagne une seconde patrie; Mme de Staël emporte partout avec elle le souvenir attristé de la France dont elle ne se débarrasse jamais; sa façon toute parisienne de concevoir la vie fait qu'elle est loin de se plier aussi facilement que Villers aux mœurs et aux habitudes intellectuelles de la nation voisine: elle la juge d'un œil plus critique. Puis, ses séjours en Allemagne ont été courts; elle n'a pas eu le temps de subir au même degré que son ami l'influence du milieu; ce qu'il y a de français dans son tempérament se heurte aux dé-

[1] En novembre 1802, elle répondait à Villers, qui la pressait de venir en Allemagne: « J'ai peut-être plus que vous de l'indignation contre tout ce qui se montre en France, et si nous causions au lieu d'écrire, je vous satisferais au moins. Mais je suis née dans ce pays, j'y ai passé ma vie, je suis encore assez jeune pour avoir besoin d'être bien aimée; à trente-deux ans, les souvenirs troubleraient les espérances, quand il serait vrai qu'on aurait encore assez de vivacité d'âme pour en concevoir. »

[2] Paris était tout pour elle, et plus les circonstances et la haine du Premier Consul l'en voulaient éloigner, plus elle se persuadait que là, seulement, elle pouvait vivre heureuse.

faults des Allemands, ou même à certaines façons très différentes qu'ils ont de concevoir les choses. Certains de ses jugements s'en ressentent; elle n'a pas toujours rendu à ces braves Germains toute la justice qu'ils méritaient, bien que parfois elle les ait flattés.

Quoi qu'il en soit, Mme de Staël s'éprend d'un vif sentiment pour l'Allemagne; malgré tous ses regrets de ne pas vivre en France, elle sait qu'elle n'y eût pas trouvé un bonheur sans mélange; ses compatriotes sont égoïstes et sans élan d'âme, tandis que les Allemands ont une conception morale de la vie plus en rapport avec l'idéal qu'elle s'en est formé. Aussi la sympathie qu'elle éprouve est-elle réelle et perce-t-elle jusque dans ses critiques.

Quelle est sa conception du bonheur? Le vrai bonheur ne se trouve pas dans les jouissances que procurent la fortune ou une situation en vue; il est dans l'élévation des sentiments, et l'on peut dire que, de tous les sentiments, l'enthousiasme est celui qui donne le plus de bonheur. « C'est le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine dans toutes les situations où le sort peut nous placer. » [1]

En France, l'asservissement aux jouissances purement matérielles arrête tout élan de l'âme; or, « tout ce qui tend à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante, il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral. » [2]

Ici encore, on peut constater l'identité des conceptions morales de Mme de Staël et de Villers. Si l'on désigne sous le nom de bonheur les jouissances que la fortune peut procurer, ce n'est pas « le bonheur, mais le perfectionnement » qu'il faut rechercher [3]. Mme de Staël insiste tout spécialement sur ce point: « Tout doit être apprécié d'après le perfectionnement moral de l'homme. » [4]

Où pouvait-elle trouver une doctrine qui mît dans toute sa lumière la loi morale? Certes, pas en France, où les philosophes rapportaient tout aux sensations et aboutissaient à une doctrine « avilissante [5] »: « la morale fondée sur l'intérêt [6] ». Croyant à la doctrine de la spiritualité de l'âme, elle déclare que les preuves ne s'en peuvent trouver dans « l'empire des sens » auquel « le monde invisible ne saurait être soumis ».

La métaphysique anglaise ne la satisfait pas davantage, car si les Anglais ont, avec une rare sagacité, examiné la marche et la direction des idées et de nos facultés, ils ne sont pas remontés

[1] IV, ch. XII. — [2] III, ch. I. — [3] III, ch. XIV. — [4] III, ch. I. — [5] III, ch. III. — [6] III, ch. II.

à la source, ce qu'ils auraient dû faire « afin de se rendre compte de la nature et de l'indépendance de la volonté dans l'homme [1] ». C'est donc en Allemagne qu'elle trouvera ce qu'elle cherche.

Il faut « professer le culte de la raison sur la terre afin que, non seulement les hommes de notre temps, mais ceux des siècles futurs en ressentent l'influence [2] ». Cela est possible, bien que souvent les faits semblent démontrer le contraire — parce que l' « homme a reçu du ciel, pour se décider, le sentiment du devoir [3] ». Cette doctrine philosophique du devoir, si nécessaire au progrès de l'humanité, se trouve exposée avec force dans les écrits de Kant. Ce philosophe cherche à démontrer que le *sentiment du devoir* « est la condition nécessaire de notre être moral ». Il a eu « le grand mérite... de relever la dignité morale » de l'homme « en donnant pour base à tout ce qu'il y a de beau dans le cœur une théorie fortement raisonnée [4] ». Il a fait de la conscience le « principe inné de notre existence morale, et le sentiment du juste et de l'injuste est, selon lui, la loi primitive du cœur comme l'espace et le temps, celle de l'intelligence [5] ». L'âme est « un seul foyer où toutes les facultés sont d'accord entre elles ». Cette doctrine enchante Mme de Staël, comme elle a enthousiasmé Villers quand Gerstenberg la lui exposait. [6]

Après Villers [7], elle affirme que le système de Kant « occupe depuis vingt ans toutes les têtes pensantes de l'Europe [8] ». De même que lui, elle considère la métaphysique du maître de Kœnigsberg comme la seule capable de lutter contre le matérialisme et de l'anéantir [9]. Aussi consacre-t-elle la gloire de Kant

[1] III, ch. II. — [2] III, ch. XIII. — [3] III, ch. XIV. — [4] III, ch. IV. — [5] III, ch. VI.

[6] Mme de Staël admet que « l'âme agit par elle-même, qu'il faut puiser en soi pour y trouver la vérité et que cette vérité ne peut être saisie qu'à l'aide d'une méditation profonde, puisqu'elle n'est pas dans le cercle des expériences terrestres ». IIIme partie, ch. IV.

[7] Ainsi, c'est d'après lui qu'elle fait honneur à Kant d'avoir prévu la découverte d'Uranus longtemps avant qu'Herschell y eût songé; c'est très probablement d'après lui qu'elle écrit: « Son traité sur la nature de l'entendement humain, intitulé *Critique de la raison pure*, parut il y a plus de trente ans et cet ouvrage fut quelque temps inconnu; mais lorsque, enfin, on découvrit les trésors d'idées qu'il renferme, il produisit une telle sensation en Allemagne que presque tout ce qui s'est fait depuis lors en littérature comme en philosophie vient de l'impulsion donnée par cet ouvrage.

[8] Si l'ouvrage de Villers et celui que Degérando publia ensuite ont influencé Mme de Staël lorsqu'elle rédigea son chapitre sur Kant, nous savons que c'est Robinson, un Anglais, qui, à Weimar (1803-1804), lui exposa en détail la doctrine du philosophe allemand.

[9] Elle écrit: « La partie polémique des ouvrages de Kant, celle dans laquelle il attaque la philosophie matérialiste, serait à elle seule un chef-d'œuvre.

par des éloges que nous avons rarement entendus jusqu'alors en France [1] Elle éprouve « un respect profond » pour cet homme de génie dont la doctrine avait « pour but de retremper les âmes [2] ». C'est, au dire de Mme de Staël, à quoi tendent tous les systèmes philosophiques allemands.

Opposant, dans son chapitre Ier, les peuples latins aux peuples de race germanique, elle remarque que si les premiers s'entendent « mieux aux plaisirs et aux intérêts terrestres », les autres se distinguent par leur « penchant pour les idées abstraites », y ajoutant une certaine « empreinte de mélancolie ». Elle reprenait ainsi l'idée neuve et générale qu'elle avait développée dans son livre *De la Littérature*. Mais elle va plus loin maintenant et caractérise ainsi la nation allemande: elle « peut être considérée comme la nation métaphysique par excellence [3] ». Chacun s'y distingue par une « tendance » prononcée « vers la réflexion » et un jugement personnel dans les questions philosophiques.

On ne sera donc pas étonné de découvrir chez cette nation d'un caractère sérieux, mélancolique, et d'une tournure d'esprit portée à la métaphysique, un penchant marqué vers la religion. C'est un trait que se hâte de relever Mme de Staël et sur lequel elle appuie intentionnellement. En Allemagne, la philosophie a quelque chose de respectueux: la science et la métaphysique n'ont pas banni la religion. Ce respect de la philosophie pour la religion tient à ce fait d'ordre général — signalé déjà par Villers — que, chez tous les peuples du Nord se manifeste à un haut degré « une tendance vers le spiritualisme [4] », tendance qu'on peut remarquer même avant l'introduction du christianisme et au milieu des violences des passions guerrières.[5]

« La religion est le véritable fondement d'une morale [6] », dit Mme de Staël, et voici la définition qu'elle donne du christianisme: c'est « la révélation des lois morales de l'homme et de

[1] « On ne saurait se lasser d'admirer les écrits de Kant dans lesquels la suprême loi du devoir est consacrée. Quelle chaleur vraie, quelle éloquence animée dans un sujet où d'ordinaire il ne s'agit que de réprimer! » III, ch. XIV.

[2] III, ch. XVI.

[3] III, ch. VII.

[4] III, ch. II.

[5] « Les nations germaniques croient aux miracles de l'âme » et sont « tout naturellement religieuses ». IV, ch. I. — A en croire Schiller, en décembre 1803, Mme de Staël était loin d'en être arrivée à ces conceptions philosophiques. Voir sa lettre à Gœthe du 21 déc.

[6] III, ch. XIV.

l'univers [1]. Sous l'action de l'épreuve, son penchant à l'idéalisme l'incline vers le sentiment religieux qui procure, dit-elle, « une paix intérieure pleine de vie [2] ». Sa religion est plutôt un élan d'enthousiasme mystique, un besoin de confiance de l'âme envers son Créateur. Ce sentiment la domine toujours plus à mesure qu'elle avance dans la vie. C'est un degré de parenté de plus qu'elle a avec Villers. Celui-ci n'a-t-il pas abandonné le culte catholique, trop formel à ses yeux, pour se lancer dans la philosophie, puis, sous l'influence de Jacobi et de son groupe, tourner au protestantisme, s'éprendre de la doctrine de Luther et, vers la fin de sa vie, écrire un catéchisme?

Mme de Staël se plaît à relier la philosophie à la religion et à marquer la constance du sentiment religieux chez ce peuple philosophe: « La religion vit en Allemagne au fond des cœurs [3]. »

A l'exemple de Villers, Mme de Staël défend Kant contre l'accusation d'irréligion qu'on lui a faite si souvent: « Il serait injuste de soupçonner la piété sincère de Kant [4] », dit-elle; ceux qui l'accusent l'ont mal compris. Elle lui sait gré d'avoir mis le sentiment religieux hors des atteintes de la raison. Libre arbitre, conscience, Dieu! « il faut y croire parce qu'on les sent: tout argument sera toujours d'un ordre inférieur à ce fait. [5]

En analysant l'ouvrage que publie Villers en 1801, nous avons noté qu'il nous avait montré un Kant plus religieux que ne l'était en réalité le philosophe. Mme de Staël en fait autant; dans le chapitre qu'elle a réservé au fondateur du criticisme, elle s'écrie: « Il faut une philosophie de croyance, d'orthodoxie, une philosophie qui confirme par la raison ce que le sentiment religieux nous révèle [6]. » Cependant, elle a une vague idée que la religion de Kant pourrait bien ne pas être suffisante et regrette que le philosophe ait écarté « la religion des motifs de la morale [7] »; elle lui eût permis de résoudre avec une évidence égale pour tous bien des questions. « Ce n'est jamais que par le sentiment qu'on arrive à l'unanimité d'opinion parmi les hommes [8]. » Et, bien que son admiration pour Kant ne soit diminuée en rien, elle donne la préférence à Jacobi dont la philosophie lui convient mieux [9] d'autant que celui-ci, comme Kant, a discuté et com-

[1] IV, ch. II. — [2] IV, ch. V. — [3] I, ch. II. — [4] III, ch. VI. — [5] III, ch. VI. — [6] III, ch. VI. — [7] III, ch. XV. — [8] III, ch. XV.

[9] « La doctrine morale de Kant peut être en effet considérée comme trop sèche parce qu'il ne donne pas assez d'influence à la religion. » III, ch. XVI. — Ce n'est que depuis 1804 qu'elle avait évolué, puisque le 31 mars de cette année elle écrit à Jacobi: « Je vous avoue que jusqu'à présent je m'arrête à Kant et je lui trouve une heureuse conciliation du réalisme et de l'idéalisme qui maintient la liberté en soi et les rapports avec les autres. » On la sent encore sous l'influence de Villers et de Robinson.

battu les systèmes de morale que professent les écrivains français. Elle reconnaît pourtant que la sèche et rude dialectique de Kant ne fut pas inutile. Pour lutter contre la morale de l'égoïsme, « armée de l'ironie dédaigneuse », les moyens des moralistes de l'ancienne école, « pour la plupart religieux et sensibles », ne suffisaient plus; il fallait que la nouvelle école eût à sa disposition « une doctrine plus sévère, plus énergique, plus serrée dans ses arguments pour triompher de la dépravation du siècle ». [1]

La dépravation du siècle! voilà le grand mot lâché! C'est contre elle que, par tous les moyens possibles, Mme de Staël veut lutter. A son avis, les meilleures armes se trouvent dans une connaissance plus intime de la philosophie, de la littérature, des mœurs allemandes. Là encore, l'analogie est évidente entre les deux écrivains.

Certes, les événements, l'expérience ont aidé Mme de Staël à se dégager, à s'éloigner de plus en plus de la philosophie qu'elle professait à ses débuts; mais si, à propos de l'Allemagne, elle s'arrête avec une telle insistance sur les doctrines opposées à celles des idéologues français, si elle montre un souci toujours plus grand des œuvres qui tendent à accroître le degré de moralité, serait-il exagéré de prétendre y voir une influence directe exercée par Villers?

La religion de Mme de Staël n'a rien de dogmatique. « Il y a de la religion dans tout ce qui nous cause une émotion désintéressée; la poésie, l'amour, la nature et la divinité se réunissent en notre cœur, quelques efforts qu'on fasse pour les séparer... [2] », dit-elle. C'est un besoin intime, un sentiment qui se mêle à tous les autres sentiments; c'est la meilleure partie de ce qu'elle appelle l'enthousiasme, c'est « l'émotion pleine de trouble et de pureté [3] » que nous fait éprouver le beau idéal.

Non seulement elle constate que les peuples du Nord sont plus idéalistes et religieux que les autres, mais elle ajoute: « De toutes les nations, celle qui a le plus de penchant au mysticisme, c'est la nation allemande [4]. » Cette observation lui est tout à fait personnelle. Le mysticisme « n'est qu'une manière plus intime de sentir et de concevoir le christianisme [5] »; c'est, en quelque sorte, la religion de l'enthousiasme.

Les Allemands sont « plus portés à l'enthousiasme qu'au fanatisme [6] ». Certes, les discussions théologiques sont fréquentes, preuve d'une foi religieuse vivace, mais « elles ne sortent pas de ce monde idéal où règne une paix sublime ».

[1] III, ch. XX. — [2] II, ch. XVIII. — [3] IV, ch. I. — [4] IV, ch. V. — [5] IV, ch. V. — [6] IV, ch. I.

Mme de Staël, comme Villers, fait honneur de cette tolérance religieuse à l'influence exercée par Kant: « Depuis que les écrits de Kant ont fortement influé sur les esprits, il s'est établi dans la manière de concevoir la religion une liberté et une grandeur qui n'exigent ni ne rejettent aucune forme de culte en particulier, mais qui font des choses célestes le principe dominant de l'existence. » [1]

Il serait faux de dire que l'Allemagne ait rendu Mme de Staël religieuse. Optimiste, idéaliste, enthousiaste, elle avait en elle les germes religieux qui devaient se développer plus tard sous l'action du malheur. La persécution à laquelle elle fut en butte sous l'Empire, ses relations avec Jacobi, Schlegel, Villers, Mme de Krüdner ont accéléré sans doute l'évolution, mais, encore une fois, tout cela n'a pu que mettre en valeur ce qui existait à l'état latent [2]. Ramenée aux idées religieuses par l'adversité en même temps que par les études philosophiques auxquelles elle s'intéressa toujours, elle n'en reste pas moins partisan fidèle de la doctrine de la perfectibilité. Sa raison n'est nullement à l'étroit dans la religion qu'elle conçoit comme une consécration du monde à Dieu [3]. Ce n'est qu'en Allemagne qu'elle a pu observer « la réunion d'une foi vive avec l'esprit d'examen ». [4]

Si le protestantisme lui semble la seule vraie religion, la seule possible à notre époque, c'est qu'elle est aussi la seule qui marche d'accord avec le progrès des lumières. Ce n'est pas en un, mais en dix endroits de son livre qu'elle proclame que « le droit d'examiner ce qu'on doit croire est le fondement du protestantisme [5] ». Peu importe que cette grande idée n'ait pas été

[1] IV, ch. I.

[2] C'est parce qu'elle avait cette tournure d'esprit religieuse que Mme de Staël se rendit compte du rôle et de la valeur de la religion en Allemagne: ce fut un nouveau lien de sympathie entre la pensée allemande et la sienne. C'est déjà ce qui l'avait rapprochée de Rousseau. Comme lui, elle avait à un haut degré ce sentiment religieux qui subsiste, alors même que les dogmes sont tombés. Elle est religieuse par le cœur, par la conscience. Elle a retrouvé en Allemagne ce qu'elle ne trouvait pas en France, malgré les efforts du Pape et de l'Empereur: « une conscience religieuse ».

[3] La religion, dit-elle, « se sert de toutes nos facultés pour célébrer les rites saints du merveilleux univers ». (IV, ch. I.) « La religion n'est rien si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie. »

[4] IV, ch. II. « Les moralistes allemands ont relevé le sentiment et l'enthousiasme des dédains d'une raison tyrannique qui comptait comme richesse tout ce qu'elle avait anéanti et mettait sur le lit de Procuste l'homme et la nature, afin d'en retrancher ce que la philosophie matérialiste ne pouvait comprendre. »

[5] id. Examine et ne te soumets qu'à ta conviction: c'est en cette maxime que se résume le protestantisme, pour Villers.

comprise par les premiers réformateurs; elle est née de leur œuvre même et s'est affirmée de plus en plus comme l'essence de la Réforme. « Le protestantisme devait donc suivre le développement et le progrès des lumières, tandis que le catholicisme se vantait d'être immuable au milieu des vagues du temps [1]. » Notons, là encore, la parenté d'idées entre Mme de Staël et son ami Villers. Si ce dernier, dans son *Essai* sur Luther, a prouvé avec éloquence les bienfaits de la Réforme, c'est qu'il avait vu, dans le mouvement religieux du XVIme siècle, toutes les sciences libérées du joug des dogmes et des prêtres.

Si Mme de Staël affirme avec plus de ménagements que lui la supériorité indiscutable du protestantisme, sa conviction est tout aussi forte, mais elle cherche, pour les mêmes idées, une forme plus adoucie, afin de ne pas heurter trop vivement l'opinion en France. Lisons attentivement *l'Allemagne*, nous verrons ressortir très nettement cette pensée: les pays protestants sont en tête de la civilisation; cela est vrai tout particulièrement de l'Allemagne du Nord [2]. N'est-ce pas la thèse que Villers défendit toute sa vie?

Pour les lumières, la philosophie, l'instruction, elle met l'Allemagne du Nord au premier rang et attribue cette supériorité marquée à l'influence d'une religion éclairée qui a jeté des racines profondes dans tous les cœurs. Ces affirmations si catégoriques lui ont été suggérées par les écrits de Villers: c'est très certainement de lui qu'elle s'inspire lorsqu'elle dit: « Tout le nord de l'Allemagne est rempli d'universités les plus savantes de l'Europe. Dans aucun pays, pas même en Angleterre, il n'y a autant de moyens de s'instruire et de perfectionner ses facultés [3] ». Elle affirme sans hésiter « que les universités protestantes sont incontestablement supérieures aux universités catholiques » et que « toute la gloire de l'Allemagne tient à ces institutions [4] ». Si « l'Allemagne du Midi est à beaucoup d'égards tout autre que celle du Nord [5] », cela vient de ce que le sud est catholique. Elle ne cesse de stigmatiser la médiocrité de vie de

[1] IV ch. II. Elle fait gloire à Luther d'avoir « rappelé la religion sur le terrain de la pensée ».

[2] « Ce qu'il importe d'affirmer avant tout, dit-elle dans le chapitre *Du protestantisme*, c'est que si le nord de l'Allemagne est le pays où les questions théologiques ont été le plus agitées, c'est en même temps celui où les sentiments religieux sont le plus universels; le caractère national en est empreint et le génie des arts et de la littérature y puise toute son inspiration. Enfin, parmi les gens du peuple, la religion a dans le nord de l'Allemagne, un caractère idéal et doux qui surprend singulièrement dans un pays dont on est accoutumé à croire les mœurs très rudes. » IV, ch. II.

[3] I, ch. XVIII. — [4] I, ch. XVIII. — [5] I, ch. II.

l'Allemagne du Sud, où rien ne favorise les travaux des *hommes supérieurs*, où la censure empêche les idées de pénétrer, où l'on ne songe qu'au bien-être physique, aux plaisirs; et, hardiment, elle proclame que « dans aucun pays de la terre », il n'existe autant d'instruction « qu'en Saxe et dans le nord de l'Allemagne », parce que « c'est là qu'est né le protestantisme, et l'esprit d'examen s'y est soutenu depuis ce temps avec vigueur [1] ». Toutes ces remarques ont été faites par Villers.

Certes, Mme de Staël est tolérante; si elle n'y eût été portée par la bonté de son cœur, la largeur de vues de ses doctrines philosophiques eût incliné son esprit vers la tolérance religieuse. Peu lui importait que l'on fût catholique ou protestant, à condition que l'on fût bon [2]. Elle reconnaît qu'il y a chez les catholiques « une piété sincère, tranquille et charitable [3] »; elle admet même que le catholicisme est en Allemagne plus tolérant que partout ailleurs; ce n'est donc pas en tant que religion qu'elle l'attaque, mais elle signale l'influence néfaste qu'il exerce sur le développement de l'esprit humain.

Le catholicisme affecte à l'égard des *lumières* « un certain genre de réserve qui éteint presque tout moyen de se distinguer dans la carrière de l'imagination et de la pensée »; les pratiques du culte catholique ont un caractère païen, étranger à la religion [4]. Toutefois, la tolérance de Mme de Staël n'ira pas jusqu'à excuser les Stolberg, les Frédéric Schlegel qui sont revenus au catholicisme; c'est pour eux qu'elle dira: « Le petit nombre de personnes qui ont abjuré le protestantisme n'ont fait que renouveler des haines [5]. »

La religion de Mme de Staël ne nuit donc en rien à la curiosité scientifique et philosophique de son esprit; Dieu, la religion, sont pour elle la lumière qui éclaire l'univers et le rend

[1] I, ch. XIV.

[2] Elle était sur ce point de l'avis de Madame Elisabeth, qui écrivait: « Qu'importe que nos prières diffèrent par l'expression; ne s'adressent-elles pas au même Dieu et Père? »

[3] Liv. IV, ch. IV. « Il se peut qu'un jour un cri d'union s'élève et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale; mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent doivent se respecter mutuellement » Villers, annotant ce passage, disait que cette tolérance n'est pas « insouciante et dédaigneuse »; c'est « un respect continuel devant lequel toutes les dénominations de catholique et de protestant ne peuvent jamais être que secondaires ».

[4] Voir II, ch. XXIV.

[5] Liv. IV, ch. IV.

intelligible [1]. Aussi, ce dont elle loue le plus Lessing, un protestant, et « l'un des esprits les plus vigoureux de l'Allemagne », c'est de n'avoir cessé d'attaquer avec toute la force de sa logique cette maxime si communément répétée : qu'il y a des vérités dangereuses ». [2]

Maintenant, elle a trouvé un pays où les lumières marchent d'accord avec la religion et nos nombreuses citations établissent qu'une part revient à Villers dans cette heureuse découverte. Il serait naturel qu'elle consacrât la partie la plus considérable de son livre à la littérature, aux beaux-arts, à la philosophie allemande. Ces manifestations essentielles de la vie d'un peuple, ont besoin d'être présentées avec détail à ses compatriotes pour qu'ils aient conscience du rôle prépondérant qu'elles exercent sur les mœurs et le développement intellectuel de toutes les classes du peuple allemand.

Si l'homme a « la responsabilité de ses actions » — et de cela Mme de Staël ne doute pas — qu'y a-t-il pour lui de plus important... que de savoir? [3] L'auteur de *l'Allemagne* va nous démontrer que, pour tout ce qui concerne les sciences, la philosophie et les lettres, c'est vers le nord de l'Allemagne qu'il faut désormais tourner les regards. Ceci nous ramène au Rapport de Villers à l'Institut. C'est cette contrée que l'on peut, que l'on doit « considérer comme la patrie de la pensée [4] ». Qui tente toutes les routes nouvelles, tous les moyens pour faire progresser les lumières, sinon les Allemands? Ils sont « les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain [5] ». Comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini? Les savants, les hommes de lettres sont « à beaucoup d'égards la réunion la plus respectable que le monde éclairé puisse offrir... [6] » Depuis quelques années il circule dans ce pays une « quantité d'idées neuves sur les sujets littéraires et philosophiques [7] : on y trouvera des trésors d'idées et de connaissances que le reste des nations de l'Europe n'épuisera pas de longtemps [8] ». La situation politique du pays favorise encore le développement intellectuel [9]. Comme il n'y a pas

[1] IV, ch. II. « Il faut bien mal connaître le christianisme pour recommander à ceux qui veulent y croire, l'ignorance, le secret et les ténèbres. Ouvrez les portes du temple; appelez à votre secours le génie, les beaux-arts, les sciences, la philosophie, rassemblez-les dans un même foyer pour honorer et comprendre l'Auteur de la création; et si l'amour a dit que le nom de ce qu'on aime semble gravé sur les feuilles de chaque fleur, comment l'empreinte de Dieu ne serait-elle pas dans toutes les idées qui se rallient à la chaîne éternelle! »

[2] IV, ch. II. — [3] III, ch. I.

[4] Observations générales.

[5] II, ch. II. — [6] II, ch. XXX. — [7] III, ch. VIII. — [8] II, ch. XXXI. — [9] I, ch. II.

en Allemagne de capitale qui monopolise à son profit les forces de la nation [1], ces forces se trouvent disséminées sur tout le territoire et le peuple entier en tire parti: « On ne saurait s'imaginer en France à quel point les lumières sont répandues en Allemagne [2]. »

On se souvient de l'*Appel* que Villers avait lancé aux Français lors de la première invasion du Hanovre; il y donnait des détails circonstanciés sur les ressources littéraires et scientifiques de toutes les villes du royaume; il avait complété ces renseignements dans les livres qu'il publia depuis, les étendant à tout le nord de l'Allemagne. C'est là, certainement que Mme de Staël a puisé les idées qu'elle résume magistralement dans le chapitre intitulé *la Saxe*.[3]

La littérature allemande, celle du moins qui est digne d'intérêt, « n'existe guère dans toute son originalité qu'à dater de quarante à cinquante ans [4] »; elle est remarquable « d'originalité et d'énergie [5] », ce qui peut être une conséquence de l'*isolement* et de l'*indépendance* dans lesquels elle a vécu relativement à celle des autres peuples. Si, pour trouver dans le plus intime de son être « la religion, l'amour et la pensée », l'homme doit se replier toujours plus sur lui-même, l'on peut d'ores et déjà prévoir que ce sont les Allemands qui posséderont la littérature la plus personnelle et la plus profonde. En effet, « le caractère distinctif de la littérature allemande est de rapporter tout à l'existence intérieure, et comme c'est là le mystère des mystères, une curiosité sans bornes s'y attache [6]. » Chacun étant habitué, après une sérieuse étude préalable, à juger tout à son point de vue personnel, « même les écrivains du second et du troisième ordre ont encore des connaissances assez approfondies pour être chefs ailleurs [7] ». La nature du climat, tout comme la situation politique et le manque de centralisation, font « qu'il n'est point de pays qui ait plus besoin... de s'occuper de littérature [8] ». Les critiques français sont donc mal renseignés et commettent une réelle erreur quand ils affirment que la littérature des peuples germaniques « est encore dans

[1] I, ch. II et II, ch. XVI. Pour mieux faire ressortir sa pensée, Mme de Staël dit: « En France, l'on ne s'intéresse qu'à Paris et l'on a raison, car c'est toute la France; et qui n'aurait vécu qu'en province, n'aurait pas la moindre idée de ce qui caractérise cet illustre pays. » I, ch. XIV.

[2] id.

[3] I, ch. XIV. « On peut juger par la quantité d'ouvrages qui se vendent à Leipzig, combien les livres allemands ont de lecteurs; les ouvriers de toutes les classes, les tailleurs de pierre même, se reposent de leurs travaux un livre à la main, etc.

[4] II, ch. I. [5] II, ch. III. — [6] II, ch. XXXI. [7] III, ch. VII. [8] I, ch. V.

l'enfance de l'art[1] » ; elle a, au contraire, un caractère bien à elle, et, pour cette raison même, l'on peut prétendre qu'elle fait « époque dans l'histoire des beaux-arts[2] ».

En Allemagne, la littérature n'est pas une branche isolée; elle est en relation intime avec la philosophie, les sciences et la religion. Comment en serait-il autrement si le souci principal des Allemands est la recherche et l'expression de la vérité, s'ils sont guidés par l'enthousiasme, « qualité vraiment distinctive de la nation allemande. »[3]

La philosophie allemande n'est pas négative; elle est donc « plus favorable qu'aucune autre à l'étendue de l'esprit, car, rapportant tout au foyer de l'âme et considérant le monde lui-même comme régi par des lois dont le type est en nous, elle ne saurait admettre le préjugé qui destine chaque homme d'une manière exclusive à telle ou telle branche d'étude[4] ». Et, c'est un fait que, rarement, les hommes supérieurs de ce pays se bornent à une seule carrière: Gœthe, Schelling et F. Schlegel sont autant d'exemples du contraire.

Il est nécessaire de posséder des connaissances universelles; c'est là un trait général qui caractérise l'Allemagne. Cet esprit d'universalité se remarque chez les philosophes et les littérateurs, même chez les savants[5]. C'est cette profondeur et cette étendue du savoir qui donnent « aux écrivains de la nouvelle école littéraire.... du *grandiose* dans la manière de concevoir les beaux-arts[6] ».

« La philosophie idéaliste, le christianisme mystique et la vraie poésie ont, à beaucoup d'égards, le même but et la même source. Ces philosophes, ces chrétiens et ces poètes se réunissent tous dans un commun désir. Ils voudraient substituer au factice de la société, non l'ignorance des temps barbares, mais une culture intellectuelle qui ramène à la simplicité par la perfection même des lumières; ils voudraient enfin faire des hommes énergiques et réfléchis, sincères et généreux de tous ces caractères sans élévation, de tous ces esprits sans idées, de tous ces moqueurs sans gaieté, de tous ces épicuriens sans imagination qu'on appelle l'espèce humaine, faute de mieux. »[7]

A la suite de Villers, Mme de Staël a découvert en Allemagne cette force qu'elle nomme l'enthousiasme, force qui exerce son action aussi bien sur l'homme moral que sur l'homme intellectuel et qui « est, par son universalité même, très favorable à la

[1] II, ch. XI. — [2] II, ch. XII. — [3] IV, ch. XI. — [4] III, ch. VIII. — [5] III, ch. X. [6] II, ch. XXV.

[7] IV, ch. V. Ce passage est l'un de ceux que Villers a recopiés complètement, d'après le manuscrit que B. Constant lui prêta.

pensée et à l'imagination[1] ». Une des plus grandes concessions que l'auteur de *la Littérature* ait faites à l'auteur de l'*Allemagne*, c'est, avons-nous vu, de reconnaître que l'esprit de société dont les Allemands sont presque dénués, est contraire à l'individualisme, et de déclarer que parce que l'*esprit de société* n'exerce sur eux presque aucune influence, il leur a été permis d'occuper la première place parmi les peuples civilisés. Comme Villers, elle est amenée à cet aveu: « Le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude[2]. » Cette liberté de dire toute sa pensée sans crainte du ridicule est fort du goût de Mme de Staël, qui écrit à sa cousine[3]: « J'ai acquis en Allemagne peut-être une assez mauvaise chose, quoique assez naturelle: c'est la confiance d'avouer mes bizarreries; car tout ce qui écrit quatre lignes en a tant ici que je puis bien me prononcer. » En 1804, elle appelle cet individualisme des *bizarreries* ou des *excentricités*, mais plus tard, après avoir mieux pénétré son importance dans le développement de l'esprit humain, elle en parlera avec plus de respect.

L'individualisme se trahit partout; la langue allemande en porte les traces; il y a plusieurs dialectes. Chaque écrivain n'est préoccupé que de donner à sa pensée l'expression la plus adéquate; à l'encontre des écrivains français, il lui est indifférent que le lecteur ait de la peine à le comprendre; il sait que celui-ci ne se rebutera pas et cherchera à pénétrer le sens de ce qu'il lit. L'écrivain allemand se préoccupe donc avant tout d'exprimer ce qu'il sent et n'est retenu par aucun souci des convenances de société; il use de la façon la plus complète de toute son *indépendance*. L'avantage de ce style se remarque en poésie à « la variété et à la beauté des épithètes[4] ».

La langue allemande est peu connue en France[5]; on doit cependant la compter au nombre des langues anciennes: c'est une langue-mère[6], une langue « aussi primitive et d'une constitution presque aussi savante que le grec[7] ». C'est sans doute à cause des difficultés qui embarrassent les débutants que si peu de Français l'étudient; leur préjugé national les incite à croire que les œuvres littéraires de leurs voisins sont bien inférieures aux leurs, de sorte qu'ils n'ont aucun intérêt à surmonter ces

[1] IV, ch. XI. — [2] I, ch. I.

[3] Weimar, janv. 1804, lettre adressée à Mme Necker-de Saussure.

[4] II, ch. IX. — [5] II, ch. I.

[6] Voir dans le *Spectateur du Nord* l'article de Villers sur la langue allemande.

[7] II, ch. IX.

premières difficultés. C'est une profonde erreur; née à l'époque où la littérature française exerçait en Europe une hégémonie incontestable, cette opinion ne se justifie plus de nos jours. On croit volontiers, en France, avoir atteint les bornes de la perfection littéraire et n'avoir plus rien de neuf à découvrir; il faut revenir de cette erreur. Les Français doivent-ils se louer d'être confinés depuis un siècle et demi dans la littérature classique, c'est-à-dire « imitée des Grecs et des Romains? [1] » Non, car la littérature française est sur le point d'en mourir; elle se *pétrifie* [2]. Les lois qui la régissent sont vieillies et désormais hors de saison, car elles nuisent au progrès et empêchent, bien plus qu'elles ne l'aident, la production de nouveaux chefs-d'œuvre.

Ce qu'on appelle le *goût* est fixe en France; il ne l'est pas encore en Allemagne où il « change à chaque nouvelle production des hommes de talent. Tout est progressif, tout marche et le point stationnaire de perfection n'est point encore atteint [3] ». Est-ce un mal? La question n'est posée que pour la forme. Mme de Staël n'y répond pas par un *non* aussi catégorique que le fait Villers, probablement, afin de ne pas heurter de front les susceptibilités littéraires de ses compatriotes. C'est cependant bien cette réponse négative qui se devine à la lecture de son livre. Ne le laisse-t-elle pas entrevoir lorsqu'elle ajoute: « Chez toutes les nations où l'on s'est flatté d'y être parvenu, l'on a vu presque immédiatement après commencer la décadence, et les imitateurs succéder aux écrivains classiques comme pour dégoûter d'eux [4]. »

Il faut relire le chapitre *Du goût* pour mesurer combien elle s'est éloignée des idées toutes faites de sa jeunesse. Elles faussaient encore son jugement lors de la publication de son livre *De la littérature;* plus tard, en 1802 et 1803, nous l'avons vue se révolter lorsque Villers lui affirmait que ce que l'on appelle le bon goût n'existe pas, du moins, comme l'entendent les Français et que chaque peuple, chaque race a le sien qui est en relation intime avec sa civilisation, sa sensibilité; que c'est une erreur de croire que le bon goût puisse être monopolisé par une seule nation. Elle accepte enfin ces théories qui lui semblaient si hardies autrefois, mais avec quelque hésitation, puisqu'elle cherche à mettre en balance la valeur des deux

[1] II, ch. XI.

[2] « Les conceptions hardies sont très rares en France », dit Mme de Staël, « l'on y aime en littérature à travailler en sûreté », ajoute-t-elle ironiquement.

[3] II, ch. XI.

[4] II, ch. XII.

doctrines littéraires et termine le chapitre par ces mots: « *Si l'on osait le dire* [1], peut-être trouverait-on qu'en France il y a maintenant trop de freins pour des coursiers si peu fougueux, et qu'en Allemagne, beaucoup d'indépendance littéraire ne produit pas encore des résultats assez brillants. » [2]

Elle propose d'établir un *traité de paix* « entre les façons de juger artistes et mondaines des Allemands et des Français »; elle en indique les règles générales:

« Les Français devraient s'abstenir de condamner même une faute de convenance si elle avait pour excuse une pensée forte ou un sentiment vrai. Les Allemands devraient s'interdire tout ce qui offense le goût naturel, tout ce qui retrace des images que les sensations repoussent: aucune théorie philosophique, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne peut aller contre les répugnances des sensations, comme aucune poétique des convenances ne saurait empêcher les émotions involontaires. » [3]

Elle ne parle plus du *bon goût*, ni même du goût, mais du *goût naturel*; Villers, depuis 1803, a fait une véritable conquête. Elle déclare maintenant que « *le goût en poésie tient à la nature et doit être créateur comme elle*; les principes de ce goût sont donc tout autres que ceux qui dépendent des relations de la société ». Bien mieux, elle pose ce principe vraiment large: « Il faut en littérature tout le goût qui est conciliable avec le génie: car si l'important dans l'état social c'est le repos, l'important dans la littérature, au contraire, c'est l'intérêt, le mouvement, l'émotion, dont le goût à lui tout seul est souvent l'ennemi. » [4]

Les règles du goût, fixes et rigides, sont donc, pour les esprits créateurs, des entraves plus que des guides. Si ces règles sont devenues tyranniques, c'est qu'on les a confondues avec les *convenances* de société. « S'il ne faut transporter dans les arts que l'imitation de la bonne compagnie, les Français seuls en sont vraiment capables; mais plus de latitude dans la composition est nécessaire pour remuer fortement l'imagination et l'âme [5]. » On ne peut faire entendre avec plus de finesse

[1] Il convient de remarquer cette tournure de phrase dont Mme de Staël fait presque constamment usage dans son livre *De l'Allemagne*, lorsqu'elle est amenée à prononcer un jugement sur la valeur réciproque des littératures; cela tranche avec les affirmations trop catégoriques dont Villers affectait l'emploi dans ses écrits.

[2] II, ch. XIV.

[3] Id. C'est dans ce sens qu'il faut entendre cette phrase qui termine le chapitre sur la comédie (II, ch. XXVI): « Ce sera presque toujours un chef-d'œuvre qu'une invention étrangère arrangée par un Français. »

[4] II, ch. XIV et XXIII.

[5] Les lecteurs ont en France le scrupule ridicule de ne pas vouloir « s'amuser aux dépens de leur conscience littéraire », dit-elle.

qu'on ne saurait enseigner le bon goût dans les arts comme le bon ton en société[1] »; l'un est négatif, l'autre, créateur. Elle dit fort spirituellement à propos de l'art dramatique: « Les règles ne seront que l'itinéraire du génie, elles nous apprennent seulement que Corneille, Racine et Voltaire ont passé par là: mais, si l'on arrive au but, pourquoi chicaner sur la route? et le but n'est-il pas d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant? »[2] C'est de ce point de vue qu'elle considère désormais les règles, non seulement de l'art dramatique, mais de tous les genres littéraires.

La voilà maintenant émancipée des principes littéraires du XVIIIme siècle, elle rompt complètement avec la poétique des Marmontel et des Voltaire, dont elle ne s'éloignait guère encore en 1800.

Parfois, dit-elle, une nation « se place en aristocratie du bon goût vis-à-vis des autres »; cela pouvait être un bien auparavant; désormais, ce sera un mal, surtout si c'est la France qui se pose en arbitre du goût, puisqu'elle est incapable de produire de nouveaux chefs-d'œuvre, tant qu'elle n'aura pas rajeuni ses doctrines littéraires. En Allemagne, « il n'y a de goût fixe sur rien, tout est indépendant, tout est individuel. L'on juge d'un ouvrage par l'impression qu'on en reçoit et jamais par les règles, puisqu'il n'y en a point de généralement admises: chaque auteur est libre de se créer une sphère nouvelle. »[3]

Il faut placer ici, pour lui donner toute sa valeur, le passage suivant du premier chapitre de l'ouvrage:

« Il est impossible que les écrivains allemands, les hommes les plus instruits et les plus méditatifs de l'Europe, ne méritent pas qu'on accorde un moment d'attention à leur littérature et à leur philosophie. On oppose à l'une qu'elle n'est pas de bon goût et à l'autre qu'elle est pleine de folie. *Il se pourrait qu'une littérature ne fût pas conforme à notre législation du bon goût et qu'elle contînt des idées nouvelles dont nous pussions nous enrichir en les modifiant à notre manière.* C'est ainsi que les Grecs nous ont valu Racine, et Shakespeare, plusieurs des tragédies de Voltaire. La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse; et comme l'élégance de la société nous préservera toujours de certaines fautes, il nous importe surtout de retrouver la source des grandes beautés. »[4]

L'importance de ces déclarations n'avait pas échappé à Villers; les idées, qui étaient siennes, s'y trouvaient exposées avec une concision, un bonheur d'expression et une force qu'il n'é-

[1] II. ch. XIV. — [2] II. ch. XV. — [3] II. ch. I.

[4] Observations générales.

tait jamais arrivé à leur donner; aussi recopie-t-il le passage en entier.

D'où viennent les différences essentielles que l'on remarque entre les littératures française et germanique? Les causes en sont multiples et tiennent au *climat*, à la *race* et aux *circonstances historiques*. L'Europe compte « trois grandes races différentes: la race latine, la race germanique et la race esclavonne [1] » Mme de Staël ne s'occupe pas de cette dernière, tard venue dans la civilisation; ses écrivains sont encore trop imbus de l'esprit d'imitation. Tout son effort tend à caractériser les deux autres races, les seules importantes pour le moment; elle prend la nation française comme type de la race latine, la nation allemande comme type de la race germanique.

Si les goûts, les penchants, la philosophie d'un peuple se reflètent surtout dans sa littérature, si celle-ci est le produit national par excellence, on conçoit que les littératures de deux peuples aussi différents soient dissemblables dans leurs traits même les plus essentiels. « Il n'y a donc dans l'Europe littéraire que deux grandes divisions très marquées: la littérature imitée des anciens, et celle qui doit sa naissance à l'esprit du moyen âge; la littérature qui, dans son origine, a reçu du paganisme sa couleur et son charme et la littérature dont l'impulsion et le développement appartiennent à une religion essentiellement spiritualiste [2]. » Mme de Staël donne à ces deux conceptions littéraires des noms qui, depuis, ont fait fortune: l'une est *classique*, l'autre, *romantique*.

« Le nom de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne. On prend quelquefois le mot « classique » comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception en considérant la poésie classique comme celle des anciens et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde: celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi. » [3]

Voilà l'idée fondamentale du livre de Mme de Staël, en même temps que la première définition claire du romantisme: voilà enfin l'expression lumineuse d'une pensée que Villers

[1] Observations générales. — [2] id.
[3] II, ch. XI.

avait développée dans plusieurs de ses ouvrages, et tout récemment reprise dans le *Magasin encyclopédique*.[1]

D'autres, sans doute, avant Mme de Staël, avaient employé ce terme de « romantique »; on le trouve chez Rousseau, Marmontel, Ducis, mais chacun d'eux lui donnait un sens quelque peu différent, et c'est bien Mme de Staël qui le choisit pour désigner le mouvement d'idées qui devait renouveler la littérature française. Mais, ici encore, elle n'arrivait qu'après Villers, qui venait de donner au mot *romantique* son sens moderne et fécond, puisqu'il désignait par là une inspiration poétique nationale, opposée au genre dit classique.

Ainsi, le romantisme, c'est la littérature nationale, non plus celle qui s'inspire de l'antiquité, mais celle qui est née du contact avec la pensée et l'art du moyen âge. On trouverait déjà quelques germes de cette théorie dans le livre *De la littérature*, qui voulait démontrer la supériorité des littératures modernes sur les anciennes; toutefois, les arguments qu'elle donnait en 1800 étaient vagues; la théorie paraissait trop simpliste et développée comme un théorème bien plus qu'analysée d'une manière probante; trop de réticences affaiblissaient ses vues neuves; telle celle-ci, par exemple: les littératures modernes doivent être chrétiennes parce que, qu'on le veuille ou non, la pensée moderne, les mœurs actuelles sont imprégnées du christianisme, et la littérature française, en voulant rester païenne, par imitation, se condamne à dépérir. Quelle précision acquiert cette idée dans *l'Allemagne*! Il ne suffit plus maintenant qu'une littérature soit moderne pour mériter de retenir l'attention de Mme de Staël, il faut encore qu'elle repose sur une doctrine littéraire moderne, qu'elle soit nationale et puise à des sources nationales, qu'elle brise le joug des règles étroites et mal comprises, qu'elle fasse preuve de vitalité et se développe, qu'elle ne soit pas superficielle et frivole, mais qu'elle révèle la pensée même de la nation; à ces conditions, elle sera supérieure aux littératures anciennes.

Chrétienne et nationale, telle doit donc être la littérature romantique. Ses sources fécondes seront dans le moyen âge, car « la chevalerie est pour les modernes ce que les temps héroïques étaient pour les anciens; tous les nobles souvenirs des nations européennes s'y rattachent[2] ». Ce qu'il importe maintenant « dans le silence actuel du talent, c'est de détruire

[1] Comme Villers, elle établit en outre une distinction entre le Nord et le Midi. « La philosophie spéculative a toujours trouvé beaucoup de partisans parmi les nations germaniques et la philosophie expérimentale parmi les nations latines. » (III, ch. V.)

[2] I, ch. IV.

le mépris qu'on a voulu jeter sur toutes les conceptions du moyen âge », car s'il ne convient pas de les adopter toutes, *rien ne nuit davantage au dévoloppement du génie que de considérer comme barbare* quoi que ce soit d'original ». [1]

Pour qu'une littérature soit vivante, il faut qu'on la sente née d'un enthousiasme — nous savons ce que Mme de Staël entend par l'enthousiasme — cet élan des sentiments nobles et généreux qui caractérise toute grande époque de l'histoire. Au moyen âge, alors que commencent à se former les nationalités modernes, apparaît un genre d'enthousiasme propre à élever les caractères et les cœurs: *le culte de l'honneur*. La vraie antiquité pour nous sera donc le moyen âge, cette époque jusqu'alors méprisée, parce que mal connue, où l'on retrouvera en germe les grands sentiments qui nous intéressent; et, tandis que « la littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée », « la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore ». [2]

Trancher la question de prééminence entre les anciens et les modernes n'est plus l'objet de Mme de Staël comme en 1800. Les théories littéraires des anciens, nées de leur genre de vie et des circonstances historiques, leur convenaient parfaitement, preuve en soient les chefs-d'œuvre des littératures antiques; ce qui ne convient pas, c'est leur adaptation à notre vie moderne. Aujourd'hui l'on sent autrement qu'il y a quinze ou vingt siècles; c'est dire que de nos jours, l'éclosion des livres et des œuvres d'art obéit à d'autres lois. Ni supérieures, ni inférieures à celles des anciens, ces lois sont autres et correspondent à nos idées modernes. La sensibilité, le tempérament des anciens sont trop différents des nôtres pour que les formes de leur art puissent convenir à l'expression de nos pensées et de nos sentiments. « Jamais un écrivain de nos jours ne pourra parvenir à composer de la poésie antique. Il vaudrait donc mieux que notre religion et nos mœurs créassent une poésie moderne, belle aussi par sa propre nature comme celle des anciens [3]. » Et, du coup, elle renverse ces antiques règles du soi-disant bon goût; il lui semble infiniment meilleur pour notre littérature « que sa poétique soit fondée sur des idées philosophiques, même un peu abstraites, que sur de simples règles extérieures; car ces règles ne sont que des barrières pour empêcher les enfants de tomber. » [4]

La vraie caractéristique des modernes, c'est une sensibilité presque inconnue aux anciens: « La poésie des anciens est plus

[1] III, ch. XXXII. — [2] II, ch. XI. — [3] II, ch. XXV. — [4] III, ch. IX.

pure comme art, celle des modernes fait verser plus de larmes[1]. » Seules notre histoire et nos croyances peuvent émouvoir cette sensibilité. Mme de Staël est ainsi amenée à prononcer ces mots vraiment prophétiques:[2]

« La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau; elle exprime notre religion, elle rappelle notre histoire; son origine est ancienne, mais non antique. »[3]

Homère, Virgile, Horace ne peuvent plus être nos maîtres; lisons-les moins, lisons plutôt nos troubadours.[4]

La littérature allemande, voilà le plus puissant argument à l'appui de cette thèse; rien de plus vivant, de plus profond, souvent même de plus beau que cette littérature à l'heure actuelle. Pourquoi? Tout d'abord, parce que « l'Allemagne... ne fut point atteinte par la fatuité, l'immoralité et l'incrédulité qui, depuis la Régence, avaient altéré le caractère des Français »; parce que « la féodalité conservait encore chez les Allemands des maximes de chevalerie »; enfin, comme il faut aux nations de l'enthousiasme « pour ne pas se corrompre et se dissoudre », parce qu'ils en ont trouvé dans leur admiration pour les poètes germaniques du moyen âge, parce que « tout ce qui tient à la chevalerie ancienne remue le cœur des Allemands[5] ». Cela ne veut pas dire qu'ils dédaignent les anciens; ils les apprécient même mieux que nous, mais ils ne les imitent pas aussi servilement[6]. Ils connaissent les anciens comme ils connaissent toutes choses, parce qu'ils sont universels[7] mais ils n'en restent pas moins eux-mêmes. Ils n'ont pas réduit la littérature à être un élégant badinage, une distraction superficielle, ils en ont fait l'expression de la vérité. Il est donc néces-

[1] II, ch. XI. Il est impossible à l'heure actuelle de « s'en tenir aux chefs-d'œuvre anciens »; c'est « un excellent régime pour le goût, mais non pour le talent »; pour exciter celui-ci, il faudrait des impressions inattendues, il faudrait « porter dans les arts une jeunesse d'âme qui cherchât des plaisirs nouveaux. » (II, ch. XVIII.)

[2] II, ch. XXXI.

[3] II, ch. XI.

[4] « Les Allemands avaient aussi leurs chanteurs d'amour (Minnesinger), mais rien ne peut être comparé à nos trouvères et à nos troubadours, et c'était peut-être à cette source que nous devions puiser une littérature vraiment nationale. » (I, ch. IV.)

[5] II, ch. XXI.

[6] Voir III, ch. IX.

[7] C'est ce que Villers veut prouver dans son rapport à l'Institut.

saire que les Français se mettent à l'étude du génie allemand et le meilleur moyen de le pénétrer est d'apprendre la langue allemande. « En apprenant la prosodie d'une langue, on entre plus intimement dans l'esprit de la nation qui la parle que par quelque genre d'étude que ce puisse être.[1] » Les Anglais nous ont dépassés dans cette voie, et la littérature allemande « est beaucoup plus connue en Angleterre qu'en France[2] ». Etudions les œuvres des autres nations « pour exciter des idées nouvelles »; il faut faire tout ce que nous pourrons pour échapper à la *stérilité* dont *notre littérature est menacée.*[3]

C'est en Allemagne que l'on trouve le plus souvent réunis « l'imagination et le recueillement contemplatif »; aussi, y rencontrons-nous plus que dans toute autre nation la vraie *poésie lyrique*, celle qui exprime les sentiments de l'âme. Pour concevoir la beauté de cette poésie, il faut « errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste et considérer l'univers entier comme un symbole des émotions de l'âme[4] ». Les poètes allemands sont des hommes de génie, ils nous émeuvent[5]. « Il n'y a pas aujourd'hui de poésie plus frappante et plus variée[6] » Les œuvres des Gœthe, des Schiller, des Bürger, etc., ont « un caractère vraiment national[7] »; elles vivront[8]. « On croit sentir » dans leurs écrits « une jeunesse nouvelle, celle qui naît du noble choix qu'on peut faire après avoir tout connu. »[9]

A considérer le nombre et l'importance des chefs-d'œuvre romantiques, « la plus illustre des nations germaniques est la nation anglaise », dit Mme de Staël; et pourtant, c'est la nation allemande qu'elle donne en exemple aux Français, sans doute, parce que les voisins d'outre-Rhin sont moins connus de ses compatriotes que ceux d'outre-Manche, mais aussi parce que, malgré toute son admiration pour les Anglais, elle leur préfère

[1] II, ch. IX. — [2] II, ch. II. — [3] II ch. XV. — [4] II, ch. X.

[5] « Le génie se sent, comme l'amour, par la profondeur même de l'émotion dont il pénètre celui qui en est doué. » (II, ch. X.) La nature parle au vrai poète; chez les poètes allemands « ces miracles de la sympathie entre l'homme et les éléments » sont constants. (II, ch. XIII.)

[6] II, ch. IX.

[7] II, ch. XIII.

[8] « La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous: *la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts*, elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir: le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme le plus puissant et le plus terrible de tous. » (II, ch. XI.)

[9] III, ch. IX.

les Allemands, dont la tournure d'esprit poétique, la sensibilité mystique lui plaisent mieux que le caractère froid et pratique des Anglais. C'est dans les richesses inexplorées de leur littérature moderne que sont, pour longtemps encore, « les sources primitives de l'imagination et de la pensée ».[1]

La marche entraînante et vraiment magnifique de sa démonstration assure à Mme de Staël la première place parmi ceux qui se sont plu à proclamer le cosmopolitisme.

« Il faut, à notre époque, dit-elle, que les nations se servent de guides les unes aux autres : à vouloir se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter, elles se feraient un tort réel[2]. Le grand avantage qu'on peut retirer de la littérature allemande, c'est le mouvement d'émulation qu'elle donne ; mais il ne faut y chercher qu'une inspiration : il serait tout aussi nuisible d'imiter servilement les Allemands que les anciens[3], ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse traduire en français les chefs-d'œuvre des littérateurs allemands.

Les Allemands sont eux-mêmes d'excellents traducteurs. La flexibilité de leur langue leur permet de serrer de près le texte original et d'en rendre la saveur étrangère. Cette communion intime avec les œuvres d'art des autres nations leur a donné cette universalité que Mme de Staël estime à si haut prix, ce qui ne les empêche pas de produire eux-mêmes des œuvres originales. Adoptons cette manière large de s'inspirer des littératures étrangères, n'élevons pas autour de la France « une muraille de Chine pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer[4]. » S'isoler serait reculer, surtout à l'égard de l'Allemagne car, de toute nécessité, « il faut, dit-elle, dans nos temps modernes avoir l'esprit européen ».[5]

Nul ne peut nier que ce portrait de l'Allemagne philoso-

[1] II, ch. XI. Elle ne se lasse pas de répéter que « les Français gagneraient plus... à concevoir le génie allemand que les Allemands à se soumettre au bon goût français. » (II, ch. I ; ils peuvent en retirer un grand bénéfice, car « les Allemands, accoutumés à réfléchir profondément et solitairement pénètrent si avant dans la vérité qu'il faut être... un ignorant ou un fat pour dédaigner aucun de leurs écrits avant de s'en être longtemps occupé. » (III, ch. VIII.)

[2] II, ch. XXXI.

[3] « Il faut y chercher des forces pour composer soi-même plutôt que des ouvrages tout faits qu'on puisse transporter ailleurs. » (II, ch. XXVIII.)

[4] Observations générales.

[5] II, ch. XXVIII.

phique et littéraire ne soit des plus flatteurs [1]. Les Allemands sont les premiers à le reconnaître. Tout comme Villers, Mme de Staël poursuit un but déterminé, elle veut démontrer aux Français la valeur morale de la doctrine de la perfectibilité et la supériorité de l'idéal spiritualiste sur le matérialisme. Cette intention constante explique bien des pensées et éclaire plus d'une des comparaisons que nous rencontrons sous la plume des deux écrivains. Si l'on propose un modèle à quelqu'un, ne faut-il pas provoquer son admiration pour exciter en lui le désir de l'imiter? Il est donc nécessaire de placer le modèle dans le jour le plus heureux. Elle le pouvait sans peine puisque, dans ses courts séjours en terre allemande, elle n'eut de relations qu'avec les hommes les plus réputés par leur caractère et leur savoir [2]. Mais surtout, sa conviction s'était nourrie de celle de Villers et affermie au contact de tant d'esprits gagnés par lui à la cause de la supériorité intellectuelle et morale des Allemands.

Mme de Staël n'a rien avancé, en effet, qui n'ait été dit auparavant par son ami Villers; elle a condensé dans un seul ouvrage ce qu'il avait détaillé en plusieurs; elle l'a dit avec plus d'éclat, de force et d'habileté persuasive. Nous connaissons les raisons pour lesquelles Villers laissait dans l'ombre certains points faibles de la nation allemande. Mme de Staël s'inspira si bien des ouvrages de son ami qu'elle l'a suivi jusque dans ses erreurs. Il avait dit, dans son *Essai sur la Réformation*: « Sans doute qu'ils (les Allemands) ont eu et ont encore d'estimables artistes, mais non de sorte à l'emporter sur ceux de l'Italie, ni même à les contrebalancer. Leur mérite réel dans les arts et qui procède de leur esprit réfléchi, scrutateur, c'est d'en traiter la théorie avec plus de profondeur, d'observer, de rechercher les principes qui guident à leur insu les grands artistes [3] »; affirmations qui se ressentent encore des préjugés du XVIIIme siècle où l'on ignorait presque tout des productions de l'art dans cette « nation rude et âpre chez laquelle le froid climat éteignait le

[1] Ce qui lui faisait voir l'Allemagne sous des couleurs si brillantes, c'est que, non seulement elle y découvrait des richesses inexploitées, mais aussi que l'accueil qu'elle y reçut fut vraiment enthousiaste; elle en est profondément touchée. Voir sa Lettre du 31 janvier 1804 à Mme Necker-de Saussure et *Dix années d'exil*, Gautier, appendice.

[2] Elle n'y a connu que des officiers distingués ou des hommes de lettres de premier ordre: « Les trois hommes de lettres Gœthe, Schiller et Wieland ont plus d'esprit ingénieux, profond, en littérature et en philosophie qu'aucun homme à moi connu; leur conversation est toute en idées », écrit-elle en 1804 à sa cousine, Mme N. de Saussure.

[3] Partie II, section II, ch. Beaux-Arts.

feu du génie, ternissait les grâces de l'esprit, tenait le germe de la politesse dans l'engourdissement et l'empêchait d'éclore [1]. Villers qui ne connaissait aucune des belles collections de Munich, de Berlin ou de Dresde, pouvait être en partie excusable de s'en être tenu, pour ce qui touchait aux arts plastiques à des jugements d'emprunt, encore reconnaissait-il chez les Allemands des théoriciens de premier ordre dans presque tous les arts! Mais, Mme de Staël qui avait visité ces musées et ces collections célèbres, qui avait entendu les concerts réputés de la chapelle royale de Dresde ou de la Thomaskirche à Leipzig, n'en écrit pas moins: « Les Allemands, en général, conçoivent mieux l'art qu'ils ne le mettent en pratique [2]. » Et plus loin, elle dit d'une façon plus incisive encore: « Sous tous les rapports, les Allemands sont plus forts dans la théorie que dans la pratique, et le Nord est si peu favorable aux arts qui frappent les yeux qu'on dirait que l'esprit de réflexion lui a été donné seulement pour qu'il servît de spectateur au Midi... Je ne ferai qu'une objection à leur génie comme musiciens; ils mettent trop d'esprit dans leurs ouvrages, ils réfléchissent trop à ce qu'ils font. Il faut dans les beaux-arts plus d'instinct que de pensée. »

Voici un second exemple, plus frappant encore. Dans son opuscule sur la *Poésie érotique comparée*, Villers avait, rappelons-le, dressé un petit tableau en trois étages. Son avis était que les poètes français ne réussissaient pas à s'élever dans les hauteurs sublimes du « ciel et de l'empyrée » à côté des poètes allemands, il prétendait en revanche qu'aucun auteur allemand ne s'était jamais aventuré dans ces genres vulgaires, dans le « domaine de la bête » où se complaisaient un grand nombre d'auteurs français. Villers ne pouvait ignorer que la licence a compté aussi ses poètes en Allemagne: Bürger, Wieland. Sa faveur trop partiale a encouragé l'erreur généreuse de Mme de Staël. Elle affirme que dans tous les genres littéraires, en Allemagne, se remarquent la noblesse de sentiment, la pudeur des races sérieuses du Nord. Il y avait de fortes ombres à ce

[1] Anot et Malfilâtre, cité par Klaus Weidenkaff. On disait encore: « Il serait inutile de prouver fort au long qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands peintres ni de grands poètes. Par exemple, tout le monde sait qu'il n'est sorti des extrémités du Nord que des poètes sauvages, des versificateurs grossiers et de froids coloristes. La peinture et la poésie ne se sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande; on n'a guère vu, même dans cette province, qu'une peinture morfondue. » (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, Paris 1719, Vol. II, sect. XIII, réfl. I.)

[2] Partie II, ch. XXXII, voir tout ce premier paragraphe.

tableau; citons à côté de Bürger et de Wieland, tous leurs imitateurs et plusieurs disciples de l'école romantique allemande.[1]

Si nous avons relevé trait pour trait le tableau que Mme de Staël a tracé de la vie intellectuelle et morale du peuple allemand, si nous nous sommes fait un devoir de signaler sa ressemblance avec celui que Villers nous avait présenté, c'est que, pendant plus d'un demi-siècle — et malgré toutes les rectifications que quelques-uns y voulurent apporter — c'est d'après *l'Allemagne* de Mme de Staël que furent établis tous les jugements sur le pays d'outre-Rhin et ses habitants. Et puisque Villers est pour beaucoup dans la façon dont nous apparaît l'Allemagne à travers le livre de Mme de Staël, on doit justement reconnaître en lui non seulement le précurseur, mais le premier guide de cette femme illustre; elle a d'ailleurs parfois jugé mieux que lui le caractère allemand. Moins aveuglée, moins germanisée que lui, elle a souvent très vivement reproché aux Allemands des défauts que Villers avait passés sous silence; bien qu'elle ait frappé une belle médaille, elle n'en dissimule pas le revers. Il faut, pour ne diminuer en rien l'originalité de Mme de Staël, insister sur ce dernier point. Elle est tout d'abord étonnée de cette considération exagérée qu'ont les Allemands pour ce qui est étranger, en politique comme en littérature. Ils n'ont « pas assez de préjugés nationaux[2] »; cette abdication de soi-même est un grand défaut. Chaque peuple doit avoir des idées, « des habitudes et des mœurs nationales très décidées[3] », car, « la gloire et même l'agrément de chaque

[1] Laissons de côté la *Stella* de Gœthe où Bettina von Arnim voulait voir un plaidoyer en faveur de la bigamie. Nous ne pouvons passer sous silence les romans de F. M. Klinger, ou les pièces de théâtre de M. R. Lenz, ou encore les œuvres de J. W. Heinse, qui sont d'un sensualisme outré, d'un épicurisme violent. C'est à l'apparition de *Ardinghello*, roman de Heinse, que Gœthe écrivit ce distique:

„Gerne hört man dir zu, wenn du mit Worten Musik machst,
Mischest du nur nicht sogleich hündische Liebe darein."

Enfin, F. Schlegel, bien connu de Mme de Staël, avait écrit sa *Lucinde* et auparavant son *William Lovel*, dans lequel nous relevons cette phrase: „Das Leben ist nichts wenn man es nicht auf die sinnlichroheste Art geniesst..." Tout n'était donc pas si idéalement pur et noble en Allemagne, quoi qu'en disent Mme de Staël et Villers.

[2] I, ch. II.

[3] Ce passage allait trop à l'encontre des idées gouvernementales pour qu'on le laissât subsister; aussi la censure en exigea-t-elle la suppression.

pays consistent toujours dans le caractère et l'esprit national [1] ». Dès 1797, Villers avait fait la même constatation. [2]

Les Allemands, dit-elle, ne pourraient *sans se gâter entièrement* « faire qu'une ville d'Allemagne devînt Paris [3] » ; à chercher à devenir aimables et légers comme les Français, ils se nuiraient et cela ne leur réussirait pas. « Les cultures factices ne prospèrent jamais [4] » « Le triomphe de l'Allemagne, c'est une université et non un salon à la française », écrit-elle de Berlin à sa cousine [5]. « L'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme [6]. » Il est donc nécessaire « qu'un prince allemand encourage tout ce qui est allemand [7] ». Le tort de Frédéric le Grand fut d'être à la fois un Français et un Allemand [8] ; il « a fait un mal véritable à son pays en professant du mépris pour le génie des Allemands... il n'a pas du tout deviné ce que sont les Allemands en littérature et en philosophie ». Son œuvre n'a été utile que toutes les fois qu'elle concourait à développer un des côtés du génie de son peuple.

C'est à ce même point de vue qu'elle se place pour juger Wieland, et son verdict peut paraître sévère : « Il n'était pas avantageux à son pays que ses écrits eussent des imitateurs : l'originalité nationale vaut mieux... » C'est au nom de cette originalité qu'elle rend hommage à Lessing et à Klopstock. Lessing critiqua l'admiration de ses compatriotes pour Cor-

[1] I, ch. IX.

[2] Il leur avait démontré en plusieurs fois (1797, 1803, 1806 et 1808) la nécessité de redevenir eux-mêmes. Il avait été compris par quelques hommes éclairés qui le remercièrent sincèrement des efforts qu'il tentait pour rendre à la nation le courage de croire en sa propre valeur.

[3] I, ch. XI.

[4] I, ch. XVI.

[5] Mme Necker-de Saussure, 1804.

[6] De Berlin, elle écrit le 13 mars 1804 à la grande-duchesse de Weimar : « Ah ! Weimar ! Weimar ! Tous ces essais dans le genre français me paraissent si loin du véritable mérite des Allemands ! Ce n'est pas une imitation de Paris, c'est une manière d'être originale que j'aime à trouver hors de France. » (*Coppet et Weimar*, p. 55.) Nous retrouvons dans *l'Allemagne* cette même pensée sous une forme plus générale : « Les Français hommes d'esprit, lorsqu'ils voyagent, n'aiment point à rencontrer, parmi les étrangers, l'esprit français et recherchent surtout les hommes qui réunissent l'originalité nationale à l'originalité individuelle. » (Partie I, ch. II.)

[7] I. ch XVI.

[8] I. ch XVI.

neille et Voltaire [1], donna une impulsion nouvelle à la littérature de son pays et fut le créateur du théâtre national [2]; enfin, on osa se dire Allemand en Allemagne et les droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction [3]». Quant à Klopstock, ce qui lui « fait un grand honneur... ce sont ses efforts pour ranimer le patriotisme chez les Allemands [4]». Avec la *Messiade* commence « l'époque de la poésie en Allemagne ».

Villers avait aussi reproché aux Allemands leur esprit d'imitation, mais, tandis que, dès 1808, témoin de la fermentation politique qui commence à agiter les esprits, il met une sourdine à ses critiques, Mme de Staël, moins bien informée, déclare que les Allemands ne sont pas vraiment une nation si pour eux, « penser et agir ne doivent avoir aucun rapport ensemble ». [5]

Mme de Staël estime qu'il manque aux Allemands « l'amour de la liberté [6] ». Ils ont le tort de se désintéresser trop de la politique [7] certes, ils sont gens de valeur; mais, pour être ce qu'on peut appeler une *forte tête*, il faut unir « le goût et l'habitude de la méditation à la pratique des affaires [8] ». Ils se

[1] « Ce qui importe à l'histoire de la littérature, c'est qu'un Allemand ait eu le courage de critiquer un grand écrivain français et de plaisanter avec esprit le prince des moqueurs, Voltaire lui-même. » (II, ch. VI.)

[2] II, ch. XVI.

[3] II, ch. VI.

[4] II, ch. XII. Rappelons ici que trente ans plus tard V. Cousin (*Revue des Deux-Mondes*, février 1840), parlant de la rénovation de l'Allemagne, mettait sur le même rang, pour y avoir contribué, Kant et Klopstock. « Klopstock, disait-il, homme de province, simple et grave, chrétien et Allemand au XVIIIe siècle, trouva dans son âme des chants inspirés qui, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, furent accueillis comme l'aurore d'une poésie vraiment nationale. »

[5] I, ch. XIV. — Elle l'avait déjà dit en 1800, sur la foi de Villers. Voir Ancillon dans la préface de ses *Mélanges de littérature* (pages V et VI, et vol. II, page 183).

[6] Il est vrai que la *probité* est telle qu'en raison même de l'observation stricte des lois, ce pays jouit d'une *indépendance* qui rend « les Allemands indifférents à la liberté ». Toutefois cette indépendance est nuisible à la sévère énergie du caractère et, si les Allemands veulent se relever au point de vue politique, ils devront s'abandonner « à l'impulsion libérale qui a succédé dans l'Europe à la chevalerie ». (I, ch. IV).

[7] Mme de Staël se plaît, dans la préface de son livre, à faire amende honorable de ce reproche. En effet, les derniers événements ne montrent-ils pas que les Allemands s'en sont corrigés.

[8] III, ch. II.

montrent « peu capables de réussir dans tout ce qui exige de l'adresse et de l'habileté: tout les inquiète, tout les embarrasse, et ils ont autant besoin de méthode dans les actions que d'indépendance dans les idées [1] ». S'ils ont beaucoup d'universalité en littérature et en philosophie, ils n'en ont « nullement dans les affaires [2] ». Ils sont trop accoutumés à obéir: « c'est régularité chez eux que l'obéissance »; ils sont trop scrupuleux dans l'exécution des ordres qu'on leur donne [3] et oublient que « ce qu'il y a de moins philosophique au monde », c'est « le respect pour la force et l'attendrissement de la peur qui change ce respect en admiration [4] ». *Les hommes éclairés* abandonnent trop volontiers « aux puissants de la terre le réel de la vie [5] ». L'Allemagne peut s'enorgueillir de *ses lumières*, mais elle n'est au premier rang ni pour la guerre, ni pour les arts, ni pour la liberté politique [6]. — Si Mme de Staël revient si souvent sur ce point, c'est pour avoir l'occasion de dire leur fait à ces barbares policés qui « n'estiment que l'habileté dans les affaires de ce monde et ne s'instruisent que juste ce qu'il faut pour se jouer par quelques phrases du recueillement de toute une vie ». [7]

Elle ne cherche pas à « dissimuler [8] » les déficits de la vie sociale, comme ces distinctions trop tranchées entre les classes, qui font que « les nobles ont trop peu d'idées et les gens de lettres, trop peu l'habitude des affaires [9] ». Dans toutes les classes du peuple, on remarque une *inertie*, une *lenteur* dans l'action auxquelles on a de la peine à s'accoutumer [10]. Cela provient évidemment de « l'importance qu'on met à tout » dans ce pays; cette manière de traiter les plus petites choses avec les mêmes scrupules que les grandes « prête à la plaisanterie [11] ». La gravité que les Allemands apportent jusque dans les salutations et les actes les plus ordinaires de la vie est presque

[1] I, ch. II. — [2] I, ch. XIII.

[3] Cela vient de l'organisation même du service militaire. Mme de Staël écrit le 11 janvier 1804 à sa cousine: « Quant aux hommes, il n'y en a point que les hommes de lettres; tous les autres sont des caporaux qui ne fument point en société, mais voilà toute la différence pour eux de la garnison au palais. » *Dix années d'exil*, appendice, édit. Gautier.

[4] III, ch. XI.

[5] I, ch. II.

[6] IV, ch. IV. — [7] III, ch. XXI. — [8] I, ch. XIII.

[9] Si ces derniers manquent de grâce, les gens du monde, surtout dans l'Allemagne du Sud, « acquièrent rarement de l'instruction ». (I, ch. VIII.)

[10] I, ch. II. — [11] I, ch. XIV.

ridicule. Dans les relations de société, ils font preuve d'une susceptibilité exagérée, se montrent souvent opiniâtres, rudes, parfois mesquins pour des choses sans importance[1].

La partie élogieuse du portrait était si fouillée que ces quelques demi-teintes ne lui donnaient que plus de relief, un plus grand air d'impartialité. Il lui arrivait parfois, sur des points secondaires, de proposer les Français en modèle aux Allemands. C'était un artifice qui lui permettait d'exprimer plus complètement sa pensée au sujet des nations latines, en particulier des Français.[2]

Villers avait accusé ses compatriotes d'être vaniteux, légers, superficiels, d'aimer la littérature immorale, de se confiner dans une philosophie matérialiste et vulgaire, de n'avoir pour les femmes qu'une politesse raffinée, mais pas de véritable respect, de ne rien priser de ce qui est sérieux, de dénigrer tout ce qu'ils ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre. Nous retrouvons ces mêmes reproches sous la plume de Mme de Staël; ils y abondent; lisons plutôt: « Ce qui manque en France en tous genres, c'est le sentiment et l'habitude du respect, et l'on y passe bien vite de l'examen qui peut éclairer à l'ironie qui réduit tout en poussière.[3] » On y affecte un *scepticisme moqueur* qui a pour base cette « métaphysique qui attribue toutes nos idées à nos sensations[4] ». On n'a de penchant que pour les *jouissances matérielles*; on « tourne en ridicule les grandes pensées »; on se vante de cette *incapacité d'attention* si nuisible au sérieux du caractère et qui conduit à la frivolité. Notre pauvre nature est souvent égoïste et vulgaire, nous devons nous en affliger; s'en vanter serait insensé; c'est cependant ce que font les Français. L'incrédulité, l'égoïsme, l'ironie méchante qui, comme une lèpre, s'attache à tout ce qui est beau pour le ronger, voilà les sources de la *dégradation morale* en France,

[1] I, ch. XI.

Si nous mettons en parallèle ces quelques défauts avec les qualités remarquables dont Mme de Staël s'est plu à parer les Allemands, ils nous paraîtront de peu d'importance; à peine font-ils une ombre légère à ce brillant tableau; parfois même, elle les donne comme les corollaires de ces qualités. Ainsi, cet excès de susceptibilité tient le plus souvent « à la vérité des affections » (III, ch. XVIII), à la sensibilité si particulière aux Allemands. Si la vie de société était plus intense, ces défauts disparaîtraient; mais, mieux vaut cela, car on sait quels graves inconvénients résultent de la vie factice créée par les relations mondaines; il est préférable d'avoir l'esprit un peu plus lourd plutôt que de manquer de cœur.

[2] « Les Français et les Allemands sont aux deux extrémités de la chaîne morale », dit-elle au commencement de son livre, et ce n'est certes pas à ses compatriotes qu'elle donnait la meilleure place.

[3] III, ch. III. [4] III, ch. IV.

sans oublier cette ignorance dédaigneuse qui cherche à tourner en ridicule les travaux et les méditations des hommes éclairés », etc., etc.

Sans ambages, elle déclare que « la direction de la littérature et de la philosophie n'a pas été bonne en France dans la dernière partie du XVIIIme siècle »; elle ajoute: « La direction de l'ignorance, si l'on peut s'exprimer ainsi, est encore plus redoutable[1]. » De cette philosophie sont nés les ouvrages licencieux si nombreux à cette époque. Ceux qui les ont lus « attesteront que les auteurs de ces coupables écrits... en appellent tous à l'influence du physique sur le moral..., développent sous toutes les formes la doctrine qui détruit le libre arbitre et la conscience[2]. » En Allemagne, « il n'y a point eu... des écrits licencieux qui circulent dans toutes les classes et détruisaient le sentiment chez les gens du monde et la moralité chez les gens du peuple[3]. » En France, on s'est repu de ces livres remplis de *plaisanteries immorales* et de *principes égoïstes*; « ils amusent le vulgaire et sont toujours connus de lui[4] ». Il existe bien une censure, mais « les lois prohibitives n'ont tout leur effet que contre les ouvrages philosophiques qui élèvent l'âme et étendent les idées[5] ». Le meilleur moyen de combattre l'influence de cette perversion littéraire serait, au contraire, de laisser pénétrer les lumières à flot. C'est aussi ce moyen que préconisait Villers.

Comme nous le voyons, Mme de Staël ne ménage pas les Français; ses intentions critiques percent parfois jusque dans le titre des chapitres[6]. Pas une de ces allusions n'échappe aux

[1] III, ch. XXI. « L'ignorance au milieu des raffinements de la société est le plus odieux de tous les mélanges. » Voir la fin du chapitre.

[2] III, ch. III.

[3] I, ch. IV.

[4] Nous avons vu, note I, page 382, ce qu'il faut penser de cette affirmation.

[5] I. ch. VI.

[6] Elle intitule l'un d'eux « De la sottise dédaigneuse et de la médiocrité bienveillante »; un autre « Du persiflage introduit par un certain genre de philosophie »; un autre « De la morale fondée sur l'intérêt personnel »; un autre enfin « De l'ignorance et de la frivolité d'esprit dans leurs rapports avec la morale ». Mais ces allusions allaient devenir un des attraits du livre. Mme de Staël déclarait la guerre à Napoléon et à ses admirateurs; elle combattait à mots couverts sa façon de concevoir le gouvernement. Napoléon tombé et banni, on prendrait plaisir à ces fines allusions, à ces attaques; on s'attacherait en même temps à la peinture de l'Allemagne, qui ressortait brillamment par opposition à celle de la France, et l'on se pénétrerait presque involontairement de l'idée mère de l'ouvrage, savoir que l'Allemagne est la patrie de la pensée et du sentiment et que l'idée et le sentiment sont ce qui importe le plus en ce monde.

censeurs de 1810 [1] qui dénoncent le *mauvais esprit* de l'auteur; il « perce de toutes parts [2] ». De fait, plus elle avance dans son ouvrage, plus les reproches qu'elle adresse aux Français sont vifs et incisifs; au début, elle les présente avec quelque ménagement, elle les enveloppe de flatteries; elle dit: « Les Français sont les plus habiles diplomates de l'Europe », ils sont les hommes du monde les plus brillants, ils ont la sagacité, la mesure, la convenance de l'esprit de société [3], etc. Mais, quand elle quitte les rapports sociaux pour aller au fond des choses, elle atteint le caractère essentiel des deux peuples, elle met en présence leurs idées morales et philosophiques. Dans ce dernier domaine, tous les éloges sont pour les Allemands, tout le blâme pour les Français.

Cependant, ces traits frappent sans faire de trop profondes blessures, ils pénètrent sans déchirer; Mme de Staël a beaucoup d'esprit, les mots heureux abondent dans *l'Allemagne*; ils lui ménagent le pardon des Français. Cette femme du monde a le talent de se faire écouter de ceux mêmes qui ne voulaient pas l'entendre; tandis que Villers, malgré son zèle et son savoir, indispose par ses aigres boutades et sa mauvaise humeur ceux mêmes qui étaient prêts à apprendre à son école.

L'une des premières éditions de *l'Allemagne* publiées sur le continent [4] est un témoin des relations littéraires qui unissent Ch. de Villers et Mme de Staël. Elle est, en effet, précédée d'une Introduction [5] de Villers, et se termine par la réédition de l'article [6] en allemand publié par lui dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* en 1813.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler de ces deux travaux qui occupèrent Villers vers la fin de sa vie. Il y a exposé, et cette fois d'une façon assez brillante, les idées principales de ses ouvrages antérieurs, celles qu'il aurait voulu faire prévaloir en France; rappelons-les à son exemple.

Depuis que l'idéal classique a triomphé, l'on ne s'intéresse,

[1] « Mme de Staël, déclaraient-ils, s'efforce de représenter la France comme gémissant sous un régime qui tend à dérober à la nation la connaissance de l'esprit du siècle. »

[2] Welschinger, op. cit., p. 350-353 passim.

[3] I, ch. XI.

[4] Paris et Leipzig, 1814, chez F. A. Brockhaus, 4 volumes.

[5] 38 pages.

[6] 20 pages.

dans l'étude du genre humain, qu'à ce qu'il y a de général, de commun à tous les temps et dans tous les pays [1]. Mais, la connaissance de ces traits généraux ne suffit pas. Il ne faut pas, comme on l'a fait trop longtemps, négliger « les différences dans les qualités secondaires », différences « qui se manifestent dans l'esprit et le caractère des nations ». En effet, chaque peuple a « un fond de couleur nationale indélébile », un caractère qui lui est particulier, « une manière de sentir et de voir, un certain mode de facultés qui distinguent cette race... de toutes les autres, si grande que puisse être d'ailleurs, dans son propre sein, la différence des caractères et des génies individuels ». Il en résulte que chaque peuple a « sa manière d'être particulière, sa manière d'envisager les choses, de penser, d'agir, qui correspond à son génie et qui en est la manifestation ». Cela apparaîtra dans son *histoire* et surtout dans sa *littérature*, expression de sa pensée. [2]

Il n'y a pas en Europe de peuples plus divergents de tendances et d'opinions que les Allemands et les Français. Mme de Staël les plaçait aux deux extrémités de la *chaîne morale*; Villers, ce qui, d'une façon moins claire, représente la même idée, les met « aux deux extrémités de la ligne intellectuelle qu'il est donné aux hommes de parcourir ».

« L'homme, dit Villers, est l'étincelle divine renfermée dans le limon. » Chez le Français contemporain, où l'élément matériel domine, la pénétration des deux éléments est plus intime; de là « l'extrême mobilité... de toute la masse..., la vivacité de ses communications avec le monde extérieur, la perfection exquise de ses sens ». Chez l'Allemand, « le mélange est moins complet », mais celui-ci a reçu « une étincelle surabondante » qui forme dans « l'intérieur de l'être un foyer pur... qui illumine le lieu le plus profond du sanctuaire intellectuel ». Il en résulte des qualités différentes:

[1] « Assurément le genre humain offre aussi dans son intégrité de grands traits communs, des affections, des passions, des qualités universelles qui constituent l'humanité dans chaque individu. Le rayon divin que le Créateur a placé dans tous a imprimé à tous la même tendance vers le bien et leur a donné un entendement et une raison qui reconnaissent les mêmes lois. »

[2] « Un peuple se peint dans ces deux tableaux, celui de son histoire et celui de sa littérature; et quiconque s'en occupe philosophiquement doit principalement avoir en vue de faire ressortir avec évidence leur rapport intime avec le génie de ce peuple. En traitant de sa littérature, par exemple (puisqu'il en est ici question), le problème à résoudre doit toujours être d'expliquer la littérature par la nation, et la nation par sa littérature. »

l'Allemand aura « moins de mobilité, de vivacité extérieure, il sera moins puissamment attiré et porté à jouir de ce qui touche les sens; mais il aura une force intérieure de méditation qui lui assurera un autre cycle d'action et de jouissance, et une irritabilité intellectuelle plus vive. Le but extérieur sera tout pour le Français.... L'Allemand, au contraire, moins âpre pour le but extérieur, sera à chaque pas rappelé vers la région interne .... et s'arrêtera chaque fois qu'il croira que le but extérieur ne peut être atteint qu'aux dépens de la lumière interne et de ce qu'elle prescrit. »

Cette comparaison des traits distinctifs des deux nations fournit à Villers l'occasion de défendre les Allemands contre le reproche de lenteur et de circonspection que leur adressent Mme de Staël et, en général, tous les Français. Pour que l'Allemand « ait une volonté forte et sans réserve, il faut qu'il soit convaincu de la justice de la chose qu'il entreprend », il faut donc qu'il soumette tout à un examen scrupuleux. C'est parce que les Français sont plus attirés vers les objets extérieurs que leur religion est plus sensuelle, tandis que les Allemands, « dont les sens sont moins irritables », seront plus indifférents « à la pompe des cérémonies ». Si le culte de l'Eglise romaine convient aux Français, la simplicité du culte protestant s'accorde mieux avec la tendance « mystique » de l'Allemand.

Même divergence en ce qui concerne l'esprit poétique des deux nations. L'amour, chez les Français, « est le plus souvent furtif et sensuel, même quand il s'y montre avec pureté »; chez les poètes germains, « il ne descend presque jamais jusqu'aux sens, il est plus grave, plus moral. » Et il conclut par une de ces abstractions chères aux penseurs allemands: chez le Français domine l'*extériorité*, chez l'Allemand, l'*intériorité*.

Villers passe à une brève esquisse de la formation de la nation française; il la montre issue du mélange des descendants gallo-romains et des Germains, leurs vainqueurs; ceux-ci formèrent la noblesse du pays. « La masse gauloise étant en quantité très supérieure à la race germanique en général, elle gagna bientôt le dessus, neutralisa et enfin s'assimila tout à fait l'élément germanique qu'elle avait absorbé. » Ce n'est guère qu'à partir du règne de François Ier que l'on peut véritablement parler d'une nation française; les événements qui ont précédé cette époque portent l'empreinte, ou du génie germanique, ou du génie gallique, selon que la noblesse ou le corps de la nation a influé sur eux. Ainsi, la chevalerie, « cette religion de l'honneur, était de fondation germanique »; c'est parmi la noblesse de France « qu'il s'est conservé le plus longtemps quelque trace de l'origine franque et germanique, un caractère plus loyal et plus chevaleresque, plus désintéressé, plus attaché aux vieux usages ». Mais l'influence gallique ayant enfin prédominé, de

la chevalerie si austère à son principe, on ne conserva que « des fêtes, des écussons, de la vanité et de la galanterie ».

Après que la noblesse française eut subi cette altération, la noblesse allemande voulut l'imiter et « se sépara peu à peu par les mœurs, le langage et l'esprit du reste de la nation », mais il ne s'ensuit nullement que l'esprit français devînt pour cela dominant en Allemagne. Plus ces deux esprits se rapprochent, plus leur antipathie se manifeste ». Les Allemands rejetèrent bientôt « cette nourriture étrangère »; une nouvelle période commença pour eux et la littérature nationale prit naissance.

Tandis qu'en France il s'est développé parallèlement deux mouvements littéraires, celui du *monde* et celui de l'*école*, en Allemagne, les deux littératures « s'amalgament et se pénètrent dans une intimité assez parfaite » pour le plus grand bien du développement harmonique des esprits. A constater des différences aussi considérables, on comprend qu'il est impossible à une nation « de devenir une autre et de revêtir une existence étrangère »; ce serait d'ailleurs peu désirable; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille ignorer ce qui se passe et se fait dans tous les domaines au-delà de nos frontières [1]. Les nations doivent contribuer à leur perfectionnement réciproque; « c'est donc un devoir que de parler quand on croit avoir aperçu la vérité sur quelque point, autre part que chez soi ». On peut ne pas être compris dès l'abord, mais « la vérité doit produire tôt ou tard son effet; c'est une force bien active et presque irrésistible. »

L'*observateur impartial* qui se sera élevé assez haut pour prononcer en connaissance de cause son jugement sur la culture intellectuelle de l'Allemagne et de la France

« ne pourra s'empêcher d'avouer que la première est préférable à plusieurs égards, qu'elle a plus de profondeur et de rectitude, qu'elle embrasse et développe mieux et avec plus d'harmonie l'ensemble des facultés les plus graves de l'homme intérieur; que la poésie... y a un vol plus élevé; que la philosophie y est une alliée fidèle de la religion, tandis qu'en France, par la plus insigne bizarrerie, l'une et l'autre affectent entre elles une position hostile; que cette même philosophie, en Allemagne, prête aux autres sciences, à la physique, à l'érudition, à l'histoire des vues hardies, belles, consolantes, qui donnent à ces sciences une vie et une inspiration nouvelles. »

« C'est donc bien mériter de la cause générale de l'esprit humain que de révéler aux Français les trésors de l'Allemagne intellectuelle, sa nature, ses points de vue, ses méthodes, sa manière de sentir et de penser. »

[1] « Il n'est peut-être pas impossible qu'au moyen de la révélation de quelques grands faits moraux, de l'introduction de quelques idées puissantes, on ne parvienne à opérer quelque modification salutaire, à rectifier quelques vues pernicieuses. »

On pourrait croire que Mme de Staël a embelli le tableau, dit Villers, mais ceux qui connaissent l'Allemagne savent qu'il n'en est rien; on peut n'être pas d'accord avec elle sur certains détails [1], « l'effet total est d'une justesse achevée ». Et il termine cette *Introduction* par des vœux à la nation qui secouait enfin le joug étranger et essayait de recouvrer son indépendance et celle de l'Europe. Que ne peut-on espérer de l'Allemagne quand elle aura tiré profit de tous les efforts qu'elle fait à l'heure actuelle, « que son esprit sera devenu plus libre encore, sa marche plus ferme, ses regards plus assurés; que l'influence d'une aussi glorieuse révolution aura produit les résultats qu'on doit en attendre?... Puissent l'assouplissement et l'indolence ne pas succéder à l'action et rendre vaine cette espérance qui pour être réalisée ne demande que la ferme volonté qu'elle le soit! Mais, s'il fallait qu'elle s'évanouît et qu'un si beau moment fût perdu, alors s'accomplirait le funeste oracle de la Sibylle qui condamne les modestes Germains à tourner sans cesse dans le dédale des théories sans arriver jamais à la région des réalités et de la pratique qui convient à la vie. »

Depuis longtemps, les nouvelles éditions de *l'Allemagne* ne sont plus précédées de l'*Introduction* de Charles de Villers, ni terminées par son article des *Annales de Gœttingue*, qui encadraient, pour ainsi dire, l'œuvre de Mme de Staël; ils sont déjà supprimés dans la grande édition de 1821. N'est-ce pas comme un présage du sort réservé aux œuvres de Villers?

Mme de Staël a, par deux fois, rappelé dans son ouvrage le nom de son ami et indiqué d'une façon plutôt vague et géné-

[1] Il y avait, en effet, deux points sur lesquels Villers différait d'opinion: la Ire partie du livre qui traite des mœurs des Allemands, et la IIIme où elle expose leurs doctrines philosophiques. Voici ce que Villers écrivait dans la *Gazette littéraire de Gœttingue*: „Mit der eigentlichen Philosophie einerseits und mit den häusslichen Sitten der Nation auf der andern Seite, hat es ihr nicht so völlig gelingen wollen. Beides erklärt sich leicht. Um das Gähren und Wogen der philosophischen Speculation im Deutschland seit etwa drei Decennien, recht zu würdigen und darstellend zu characterisiren, muss man, möchte Rec. behaupten, nicht nur ein ernstes Studium daraus gemacht, sondern diese Periode selbst mit durchlebt haben, so dass sie im eigenen Geiste von ihren ersten Anfängen an sich entwickelte. Ueberdies enthält diese grosse philosophische Evolution zu viel Männliches, um selbst von dem höchsten weiblichen Verstande, auch nur historisch, vollkommen gefasst zu werden. — Was die prunklosen einfachen häusslichen Sitten der Deutschen betrifft, so war wiederum die berühmte Verfasserin vielleicht durch lange Gewohnheit zu sehr befangen, um die Bedeutung, die Beziehung jener Sitten, und ihren innigen Zusammenhang mit dem gesammten innern und äussern Leben der Nation einzusehen; und aus sich selbst, nicht in Vergleichung mit der fremden Erscheinung anderer Sitten, wie es ihr meistens geschieht, zu schätzen."

rale ce qu'elle devait aux conseils et aux œuvres de Villers. Elle n'a pas avoué toute sa dette [1]; non seulement ses idées générales sur l'Allemagne sont devenues plus claires et plus précises au contact de Villers, mais elle lui a des obligations même pour cette partie de son livre qui est la plus personnelle, celle où elle juge les œuvres littéraires. C'est Villers, en effet, qui la guida dans le choix de quelques-uns des morceaux dont elle voulait donner des traductions pour démontrer aux Français l'élévation, la dignité, l'originalité de la poésie allemande.[2]

On peut d'ailleurs rechercher sans crainte ce qui, dans ce livre, appartient à Schlegel [3], à Constant, à Sismondi, à Degérando, à Villers, à d'autres encore; la gloire de Mme de Staël n'en sera pas diminuée. On ne défend pas avec autant de chaleur, d'éloquence et de conviction les idées qu'on n'a pas faites siennes; Mme de Staël n'est pas seulement un écho; ce qu'elle dit, elle le pense, bien qu'elle ne soit pas seule à le penser; ses amis n'ont fait que la révéler à elle-même. Pascal ne disait-il pas: « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. »

Si Villers, par son tempérament, par ses idées, par la tournure générale de son esprit, est de tous les amis de Mme de Staël celui qui a le plus d'analogie avec elle [4], on admettra — et nous espérons l'avoir montré — qu'il exerça sur sa pensée une indéniable influence. Il eut cet honneur de lui avoir le premier

[1] Sans doute eût-elle été plus explicite si elle avait publié son livre en 1804, comme elle en avait eu d'abord l'intention.

[2] Voici ce qu'on lit dans l'une des quelques feuilles où se trouvent copiés de la main de Villers les passages de l'*Allemagne* qui lui avaient semblé le plus caractéristiques. Au chapitre XXVIII de la IIe partie figure cette note: « Trois épisodes de Jean Paul, le dernier, du Christ mort, de ma traduction un peu retouchée. » Ce morceau porte dans l'ouvrage de Mme de Staël ce titre: « Un songe ».

[3] Il convient de rapporter ce que dit le poète danois Oelenschlaeger, qui se trouvait à Coppet lorsque, en 1808 et 1809, Mme de Staël était uniquement occupée de la rédaction de son ouvrage: « Elle écrivait alors son livre sur l'Allemagne et nous en lisait chaque jour une partie. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans cet ouvrage et de s'être complètement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux, elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence sur elle, mais très souvent elle différait d'opinion avec lui et elle lui reprochait sa partialité... » (*Coppet et Weimar*, p. 162-163.)

[4] Mme de Staël, Villers et B. Constant appartiennent à ce fameux groupe des idéologues pour qui le bonheur n'existe que dans le développement moral et intellectuel de l'homme; c'est pourquoi, à des degrés divers, ils admirent la nation allemande chez laquelle il leur semble que dominent le cœur et l'intelligence.

prouvé qu'on ne compromet pas sa propre originalité à embrasser pour la mieux saisir et se l'assimiler l'originalité des autres.

Elle a réussi où Villers avait échoué, mais l'activité qu'il a déployée n'a pas été infructueuse; nous serons donc loin de nous rallier à cette affirmation de lady Blennerhasset[1] concernant Mme de Staël: « Jamais encore un étranger n'avait observé et décrit l'Allemagne d'une façon à la fois si perspicace et si bienveillante, si exempte de préjugés et si sympathique[2] »; Villers l'avait essayé avant elle et, sans ses écrits, sans les relations amicales qui s'établirent entre eux dès 1802 et qui, quoique affaiblies pendant un certain temps, résistèrent à tous les orages, peut-être que Mme de Staël n'eût pas songé à nous donner sur l'Allemagne un ouvrage qui, à lui seul, a plus fait que beaucoup d'autres pour dissiper l'indifférence où les Français étaient retombés pour tout ce qui était étranger à leur langue et à leur littérature.

[1] *Madame de Staël et son temps.*

[2] Tome III, p. 486.

CHAPITRE VIII

Dernières années de Charles de Villers

Villers est appelé à prendre part aux Conférences de Hambourg 1809. — Le blocus continental, cause de la ruine de la famille Rodde (1810). — Ecrit de Villers à ce sujet. — Les villes hanséatiques sont réunies à la France (1810); discours de Villers et poursuites de Davoust. — Villers est nommé, en 1811, professeur à l'université de Gœttingue. — L'inimitié de Davoust l'oblige à un nouveau voyage en France. — Activité de Villers en 1812. — Bataille de Leipzig. — Changement de gouvernement en Westphalie. — Villers chassé de l'université. — Ses démarches pour y être réintégré. — Sa maladie, sa mort. — Conclusion.

L'horizon politique de l'Allemagne, celui des villes hanséatiques surtout, va s'assombrissant de plus en plus: Villers, arraché à ses travaux purement littéraires, se jette dans la mêlée. Le 18 octobre 1809, il écrit dans la *Lübeckische Anzeige* [1]:

« .... L'effroyable tumulte des armes qui de l'embouchure du Danube et de l'Escaut répandait la crainte jusqu'aux colonnes d'Hercule, l'attente anxieuse de ce qu'amènerait le sort inexorable, la désolation de tant de contrées, l'incendie de tant de villes allemandes, l'insurrection de peuples entiers, l'interruption insupportable de toutes les relations commerciales, enfin les pertes sensibles que coup sur coup éprouva la savante patrie dans ces derniers temps, tout cela étouffa dans les cœurs jusqu'au moindre goût des paisibles jouissances des beaux-arts. »

Il souffre au physique et au moral de la tournure que prennent les événements: « Je péris lentement de tout ce que je vois se faire autour de moi; je péris de la maladie qui tue l'Allemagne et de la honte d'être né le compatriote des pillards et des oppresseurs », écrit-il à Stapfer vers la fin de 1809. Il avait, en effet, de graves raisons pour être si vivement troublé. Les campagnes de 1809 venaient d'anéantir l'Autriche; la Prusse, vaincue depuis plus de deux ans, était dans l'impossibilité de résister

[1] A propos des représentations théâtrales d'Iffland à Lubeck.

aux volontés de l'empereur; l'opposition des pays germaniques semblait brisée pour longtemps. Voulant faire appliquer dans toute sa rigueur le blocus continental, l'empereur anéantit le peu d'indépendance dont jouissaient encore les villes hanséatiques. Le 26 septembre 1809, il écrit de Schœnbrunn en ce sens au ministre Champagny et donne à Reinhard l'ordre de partir pour Hambourg afin de conduire les négociations [1]. Ce dernier était chargé de préparer un projet d'incorporation des villes hanséatiques à la Confédération du Rhin; elles devaient prendre, avec les armoiries de l'empire, le titre de villes impériales; l'empereur se réservait le rôle de protecteur avec autorité sur la police et la direction des affaires. [2]

Le 19 octobre 1809, Reinhard arrivait à Hambourg, accompagné des délégués de Brême. Il écrit aussitôt à Villers: « Je ne suis pas, à la vérité, venu pour vous, mais il importe que vous veniez, pour vous et pour moi, et cela importe d'autant plus que, dans une lettre, je ne saurais vous en expliquer ni même en indiquer le motif.... C'est l'estime, c'est la confiance que vous m'avez inspirés qui ne me permettent pas même de croire à la possibilité d'un refus lorsque vous saurez qu'il est question de coopérer à un grand bien. » La lettre se terminait par ce post-scriptum: « Connaissez-vous un ouvrage où se trouverait un précis de la constitution de Lubeck, ce précis manque dans ma bibliothèque et dans mes papiers; j'ai des raisons pour essayer de remplir cette lacune. Ce précis est dans votre tête, je le sais; ainsi, venez, c'est votre cœur qui vous y engagera. » [3]

L'infatigable défenseur des libertés des villes hanséatiques ne se fit pas prier et fut un des plus actifs parmi ceux qui prirent part aux négociations.

Il y eut trois conférences [4]. Dans la première [5], Reinhard lut le projet qu'il avait élaboré de concert avec Bourrienne; dans la seconde, qui se réunit le 2 novembre chez Reinhard, on discuta le projet et de nombreuses contre-propositions

[1] Napoléon n'avait pas confiance en Bourrienne sur lequel couraient des bruits permettant de douter de sa fidélité; aussi, tout en l'adjoignant à Reinhard, c'est à ce dernier qu'il confie la direction des négociations.

[2] *L'Allemagne française*, par Georges Servières, p. 172-173.

[3] Ces conférences n'avaient aucun caractère officiel, ce qui permettait à Reinhard de s'adjoindre tous ceux qui lui paraissaient au courant de la situation, bien que quelques-uns d'entre eux, Villers et L. von Hess entre autres, n'eussent pas de situation officielle.

[4] Voir *Graf Reinhard*, par Wilhelm Lang, ch. XVI.

[5] 31 octobre 1809.

furent présentées. Reinhard les écouta avec bienveillance et promit, si on lui adressait un mémoire, de le faire parvenir à l'empereur avec le projet. Toutefois, cette bienveillance ne pouvait engager le délégué impérial.

Il se montrait bien disposé en faveur des représentants des villes (parmi lesquels se trouvaient son beau-père, le célèbre Reimarus [1], et bon nombre de ses amis), mais sa position était très délicate; Allemand d'origine, ayant longtemps habité les villes hanséatiques, il se voyait voué au rôle ingrat de détruire des Etats qui avaient derrière eux plusieurs siècles d'une existence florissante [2]. Cette contradiction entre sa situation officielle et ses préférences personnelles l'entraîne parfois à des inconséquences qui furent remarquées par le chargé d'affaires du Danemark, J.-G. Rist, si elles échappèrent aux Allemands.

La situation de Villers est tout autre et lui permet de se ranger franchement du côté de ceux qui demandent le plus de liberté possible pour les villes hanséatiques, et sa grande connaissance de leurs besoins confère à ses avis beaucoup d'autorité. Une lettre que Villers adresse le 20 novembre 1809 [3] au prince-primat de la Confédération du Rhin nous fera connaître les opinions qu'il défendit dans ces conférences.

Il constate qu'actuellement, aux deux extrémités de l'Europe, les Etats se sont groupés en deux masses: au sud, la Confédération rhénane, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la France, qui forment l'empire de Napoléon; au nord-est, les Etats septentrionaux. Les villes hanséatiques aident au grand trafic commercial qui s'est développé entre les deux groupes et servent à la fois d'entrepôts, de banques de change. Situées à la limite hydrographique (mer du Nord, mer Baltique) qui les sépare, elles commandent à des fleuves importants, pénétrant très avant dans l'intérieur du continent, et forment des Etats indépendants entièrement voués au commerce; leurs institutions, protectrices du négoce, attirent la confiance des commerçants et le crédit indispensable aux transactions. Puisqu'il est impossible de leur conserver leur ancienne indépendance, ne pourrait-on les rattacher à la Confédération du Rhin afin que, jouissant de la plus grande liberté possible, « elles demeurent entrepôt

[1] Il représentait la ville de Hambourg.

[2] Voir rapport du 3 frimaire, an VI, G. Servières, op. cit., p. 174, note 2.

[3] Après la fin des conférences, Villers s'adresse à Dalberg, parce qu'il le sait bien disposé en faveur des trois villes et souhaite le voir plaider leur cause auprès de l'empereur.

et centre de gravité du commerce européen ? La Confédération et l'Empire y trouveront leur avantage par une augmentation de force continentale et une soustraction faite à celle de l'Angleterre ». Mais il est nécessaire, pour atteindre ce but, de leur assurer la neutralité « dans toutes les guerres ».

Le résultat des conférences de Hambourg fut presque nul; l'empereur déclara « le projet de traité... assez raisonnable ». Toutefois, l'important pour lui était, non de traiter, mais de pouvoir « faire exécuter exactement » ses « ordres contre les Anglais en cas de guerre maritime ».[1]

Du reste, des événements d'une bien autre importance retenaient en ce moment l'attention de l'empereur: son mariage avec une archiduchesse d'Autriche, la paix de Presbourg, la situation de l'Espagne. L'Autriche venait d'être écrasée; bien que frémissante, la Prusse restait vaincue et humiliée; la Suède et la Russie étaient devenues des alliées: c'était la domination universelle; Napoléon veut en profiter pour fermer plus complètement l'Europe aux produits anglais. « Il fallut que tout se soumît, les alliés comme les ennemis, le chef de l'Eglise comme les rois, les frères de Napoléon comme les étrangers. »[2]

Au milieu de telles entreprises, que pouvaient valoir les réclamations et les vœux des citoyens des villes hanséatiques! Impatientes de connaître le résultat des conférences et de savoir si l'on avait tenu compte des observations de leurs représentants, ces villes ne cessaient de faire entendre leurs doléances. Reinhard était d'avis qu'il valait mieux ne pas trop élever la voix, ne pas attirer l'attention et s'en remettre à l'empereur. Reimarus qui, volontiers, se faisait le porte-parole des trois villes, ne tint pas compte de ces conseils et publia *Klagen der Völker des Continents von Europa die Handelssperre betreffend*, ce qui lui valut de nouvelles exhortations de son gendre à la patience.

Villers, encore plus impatient que Reimarus, s'empresse de traduire cet opuscule. Publiées en allemand, les *Doléances* pouvaient attirer bien des ennuis à leur auteur et nuire à la cause des trois villes; traduites en français, leur effet sera plus désastreux encore. Cette fois, Reinhard se fâche et, répondant à Villers qui le pressait au sujet de la situation des villes, il lui écrit: « Toujours le même silence sur ce que vous voudriez savoir concernant vos bonnes villes! Mais n'y aurait-il pas un

[1] 24 décembre 1809; lettre de Napoléon.

[2] Lavisse et Rambaud, op. cit., vol. IX, p. 177.

peu de la faute de l'auteur des doléances et de son traducteur? Ce que vous faisiez là, je vous le répète, n'était pas de ce monde, et n'était pas dans la convenance; croyiez-vous dire des choses qu'on ignorait? Mais on savait tout cela *et on le discutait*; et voilà pourquoi vous avez mal fait... En général, croyez-moi, en se mettant en avant dans des matières de cette nature, on ne fait que nuire, et la bonne intention n'absout pas toujours [1]. » La brochure fut saisie en France le 20 janvier 1810. [2]

Ce manque de tact politique frappait tous ceux qui étaient en relations avec Villers, et les graves erreurs qu'il lui fit commettre mirent souvent à une rude épreuve la patience de ses meilleurs amis [3]. N'oublions pas, cependant, que ce zèle parfois maladroit, était déployé au profit des opprimés et que Villers n'avait aucun souci de son intérêt personnel. Il appelle tous ceux qu'il peut au secours des malheureuses républiques. Il n'écrivait pas une lettre à l'archichancelier Dalberg sans les recommander à sa bienveillance et sans le prier d'user de son influence pour les faire admettre dans la Confédération du Rhin. Ses sollicitations ne demeurèrent pas infructueuses.

Villers renoue aussi ses relations avec Montalivet, devenu ministre de l'Intérieur; il n'hésite pas à implorer son appui dans ces circonstances difficiles [4] et donne aux représentants des trois villes, envoyés en mission à Paris à la fin de 1809, des lettres de recommandation à son adresse. Le bon accueil de Montalivet enchanta Groning et Owerbeck. Le sénateur

[1] Il lui avait écrit le 8 décembre 1809, à propos du mémoire complémentaire que celui-ci avait envoyé: « Vos idées supplémentaires à votre mémoire sont fort bonnes; il est dommage qu'elles prouvent un peu trop. »

[2] Welschinger, p. 159-161.

[3] A la fin d'une lettre de Reinhard à Oelsner, où il était question de Villers, Guhrauer écrivait: « Je crains son extrême bonhomie et son inexpérience. Du reste, il se conduit avec prudence.... », comme si c'était là un fait extraordinaire et digne de remarque (voir aussi Isler, p. 368). On trouve dans la lettre de Reinhard à Gœthe (9 août 1808) ces amusantes réflexions touchant Villers: „Neulich schrieb er mir voll Erstaunen, dass seine Geschichte der Lübeckischen Occupation, ihm so viel Verdruss zugezogen hätte, und dass selbst B(ernadotte, den er doch gelobt hätte, auf ihn böse wäre. Und so führt mich der arme Villers, der immer geschäftigt alle Fensterladen aufsperrt zum foramen exiguum dessen Sie in Ihren Briefen erwähnen...“

[4] Montalivet tenait Villers en très haute estime. Villers profitait de ces bonnes dispositions pour lui faire tenir la traduction des doléances de Reimarus. Le 12 décembre, dans son discours d'ouverture à l'Assemblée législative, Montalivet affirmait que l'indépendance des trois villes serait maintenue: indépendance relative, cependant, si l'on en croit les inquiétudes que manifestaient les sénateurs.

Schmidt, transmettant ces nouvelles à Villers, ajoutait: « Il nous veut certainement du bien! »

Du reste, n'était-ce pas Villers qui, lors des conférences de Hambourg, avait présenté les rapports les plus étudiés, qui s'était montré le plus tenace dans la revendication des libertés hanséatiques [1] ? A son avis, les Allemands manquaient de confiance en eux-mêmes.[2]

Si l'admiration et la reconnaissance des citoyens des villes libres pour Villers était grande, leur confiance était plus grande encore; on ne traitait pas de question politique de quelque importance sans avoir requis son avis. Voulant reconnaître publiquement ses services, le sénat de la ville de Brême décernait à Villers la bourgeoisie d'honneur[3] dans sa séance du 22 décembre 1809. Cet hommage causa une joie profonde à

[1] Reinhard disait: « C'est à vous que nous devons d'avoir pu compléter notre travail, et dans cette circonstance, comme en tant d'autres, vous avez été le digne intermédiaire entre la France et l'Allemagne. Un dévouement aussi généreux que le vôtre ne restera pas sans récompense et vous la trouverez dans le succès de vos efforts comparés à la justice et à la vérité. »

[2] Reinhard pense de même. Parlant du sénateur Owerbeck, délégué à Cassel par la ville de Lubeck, il écrit à Villers le 8 décembre 1809: « Celuici m'a remis son mémoire sur le commerce traduit en français; et puis quelques timides indications touchant le territoire, le tout avec beaucoup de réserve. On accepterait; mais on ne demande rien — eh! mon Dieu! vous êtes de petits enfants; prenez si papa vous donne. » L'empereur avait eu l'intention, comme compensation à l'indépendance qui leur était enlevée, d'accorder aux trois villes quelque augmentation de territoire.

[3] Voici le texte de cet acte: „Wir Burgmeister und Rath der freien Hansestadt Bremen, urkunden und bezeugen hierdurch, dass wir, in Rücksicht der ausgezeichneten Verdienste des *Herrn Carl von Villers* um die deutsche Litteratur in freimüthiger Bekämpfung vieler Vorurteile des Auslandes gegen die Eigenthümlichkeiten der deutschen Nation; besonders aber wegen der von demselben, durch wiedrholte, aus eigenem Antrieb übernommene Bemühungen, thätig bewiesene Anhänglichkeit an dem Wohl der freien Hansestädte überhaupt, als auch unsrer Stadt insbesondere, es uns zu einem besonderen Vergnügen rechnen gedachtem *Herrn Carl von Villers* das hiesige grosse altstädtische Bürgerrecht mit der Handlungsfreiheit zum Zeichen unserer Verbindlichkeit und ausgezeichneten Hochschätzung hiedurch zu überreichen. Denselben auch, so lange es ihm nicht gefallen sollte sich hier häuslich niederzulassen, nicht nur von der Abstattung des Bürgereides, und von Entrichtung der hiesigen bürgerlichen Abgaben, sondern auch von Erlegung des Abschosses bei künftiger unverhofften Entsagung dieses Bürgerrechts zu dispensiren. Im Urkunde dessen ist von unserem Präsidierenden Herrn Burgmeister eigenhändig unterschrieben und mit unserem Satdtinsiegel besiegelt worden. So geschehen Bremen in der Versammlung des Senats, am 22sten Dezember 1809. C. A. Heinecken, Präsident.

Ce diplôme fut envoyé à Villers dans une boîte d'or avec ces quelques mots du sénateur Schmidt: „Der Senat ist überzeugt, dass eine auf gegenseitige Achtung begründete Befreundung zweier jetzt in so naher Verbindung

Villers. Il répond au Sénat, le 18 janvier 1810: « .... en faisant même entièrement abstraction de mon peu de valeur et de moi, j'avoue qu'il est beau, noble et consolant de nos jours, de voir le Sénat d'une république allemande diriger son regard avec intérêt et bonté sur un particulier obscur qui lui est tout à fait étranger, le revêtir d'illustration, l'inscrire au nombre de ses citoyens, parce qu'on croit apercevoir en lui quelque esprit de justice et d'humanité, parce qu'il a le courage de rendre tout haut hommage à la vérité et au génie qui caractérise la race germanique au milieu des autres nations de l'Europe. »

Mais Villers comptait sans les tracasseries du pouvoir impérial. Bourrienne lui signifiait par écrit qu'en acceptant ce diplôme, il perdait sa qualité de Français et qu'il ne pouvait le féliciter d'échanger le titre de citoyen de la première nation du monde contre celui de citoyen de Brême. Reinhard semblait donner raison à Bourrienne, et écrit, le 8 février 1810. « .... Il va vous causer de nouveaux embarras. Pour moi, je ne crois pas plus que B.[1] que vous puissiez accepter sans déroger à vos droits de citoyen français; mais consultez M. de Montalivet. La question peut se discuter sans doute, mais, en acceptant sans précaution, vous vous nuiriez, et peut-être à la chose. »[2]

Ces préoccupations à peine écartées, Villers part pour Gœttingue, accompagnant Mme de Rodde, appelée à recueillir la succession de son père, le professeur Schlœtzer[3], mort l'année précédente. Ils comptaient passer quelques mois à Gœttingue et à Cassel; c'est là qu'ils apprirent la catastrophe aussi désas-

stehenden Nation nur auf dem Wege glücklich erreicht werden könne, welchen die Tendenz Ihrer vortrefflichen Schriften zu Tage legt, und er hat geglaubt, sich nicht bloss des Beifalls seiner Mitbürger zu erfreuen, sondern zugleich den Wunsch des gebildeten deutschen Publikums auszusprechen, wenn er Sie auffordert, Sich als beiden Nationen angehörig zu betrachten." (Brême, 10 janvier 1810.)

[1] Bourrienne et non Buchholzer ou Bernadotte, comme le présume Isler, l'éditeur de ces lettres.

[2] „Quellen zur Schweizergeschichte", vol. XI, p. 323. — Montalivet, consulté, répond le 25 février que cette question est du ressort de S. Ex. le grand-juge, auquel il transmet la demande en la recommandant. Le 17 mars, il ajoute que le grand-juge lui fait savoir que c'est à S. M. elle-même qu'il faut s'adresser, que toutefois, la demande semble admissible pour autant que Villers ne jouirait pas des droits de citoyen de Brême. En effet, d'après l'art. 17 du Code civil, la qualité de Français se perdait par la naturalisation acquise en pays étranger.

[3] Schlötzer avait souvent recommandé à Villers de veiller aux intérêts de sa fille et de ses petits-enfants.

treuse qu'imprévue qui venait de frapper la maison de commerce de M. de Rodde. Cette nouvelle fit hâter les affaires du partage. Ils rentrèrent à Lubeck au commencement d'octobre.

La ruine de la maison de Rodde, autrefois si florissante, était due aux entraves sans cesse renouvelées que la France mettait au commerce des villes hanséatiques [1]. Dans ce désastre, Villers voyait sombrer, en vertu d'une vieille prescription du code lubeckois, et la fortune personnelle de Mme de Rodde, et le modeste héritage qu'elle venait de recueillir [2]; cela lui parut d'une injustice si flagrante qu'il voulut se rendre compte lui-même des effets de cette loi. Il se mit avec ardeur à étudier le Code et ses commentateurs et crut reconnaître que la spoliation qui se préparait ne reposait que sur une erreur d'interprétation. Il résolut d'éclairer sans retard l'opinion des juges et, ayant demandé l'avis de juristes distingués, il écrivit deux mémoires, l'un *sur la question de savoir si la femme d'un failli est tenue de payer les dettes de son mari, d'après le droit de Lubeck* (1811), l'autre sur *la nature de la communauté des biens entre époux, suivant le droit de Lubeck* (1811). Ces mémoires, remarquables par « la solidité et la sagacité des raisonnements », le firent considérer comme un jurisconsulte habile [3] ». Grâce à lui, Mme de Rodde fut sauvée de la ruine; c'est ainsi qu'il paya une deuxième fois la dette de l'amitié.[4]

Au milieu de tous ces chagrins, une joie très vive lui était cependant réservée. Le *Moniteur westphalien* publiait un décret royal du 6 janvier 1811, qui nommait « le sieur de Villers, membre correspondant de l'Institut national de France,

[1] Stapfer ayant reçu de Villers la nouvelle de la faillite, écrivait à Laharpe, le 9 octobre 1810: « Il paraît que c'est le contre-coup des souffrances du Nord et des contributions énormes dont les biens-fonds de M. de Rodde ont été frappés, qui a en grande partie amené cette catastrophe. » La maison de Rodde, l'une des mieux cotées de la place de Lubeck, faisait beaucoup d'affaires avec Paris; aussi la nouvelle de la faillite y eut-elle un grand et pénible retentissement, et l'on prétendait que les grands commerçants de Paris avaient demandé au ministre de la police l'arrestation d'un certain Heckcher, accusé d'avoir donné sur la place « de faux renseignements sur la fortune de M. R. »

[2] Les créanciers de Lubeck avaient intenté une action auprès du tribunal de Gœttingue pour se saisir de l'héritage. Villers écrit au ministre de la Justice, Siméon, pour arrêter la saisie. Mme de Rodde s'adresse de son côté au roi de Westphalie.

[3] Paroles de Stapfer.

[4] N'était-ce pas grâce à l'influence et aux conseils de Mme de Rodde qu'il devait d'être devenu l'un des hommes de lettres français les plus considérés en Allemagne?

professeur ordinaire en philosophie à l'université de Gœttingue et secrétaire correspondant de la Société royale de la même ville [1] ». Quoique, au point de vue pécuniaire, cette situation fût moins avantageuse que celle de conservateur des hypothèques à Lubeck, qu'il avait eu l'intention de postuler [2], il n'hésita pas à l'accepter. Personne ne fut plus content de cette décision que Reinhard, qui ne voyait pas sans crainte Villers demeurer dans les villes hanséatiques. « Je suis bien heureux, mon cher Villers, de voir que vous préférez le trône littéraire où vous venez d'être appelé à toutes les autres grandeurs de ce monde.... Si G(œttingue) vous convient, vous convenez encore davantage à G. et c'est à nous à vous remercier. » [3]

Un coup aussi stupéfiant qu'inattendu allait frapper les malheureuses cités; nous voulons parler du senatus-consulte du 13 décembre 1810 qui, en dépossédant Louis Bonaparte du trône de Hollande pour transformer le royaume en un département français, annexait en même temps à l'empire « le Lauenbourg et les pays situés entre la mer du Nord et une ligne tirée depuis le confluent de la Lippe dans le Rhin jusqu'à Haltren, de Haltren à l'Ems au-dessus de Telget et de l'Ems, au confluent de la Werra dans le Weser, et de Stolzenau sur le Weser à l'Elbe, au-dessus du confluent de la Stecknitz ». Les

[1] Dans le numéro du 9 janvier 1811; voir l'article dans le *Moniteur de France*, 16 janvier, et dans *Gött. Gel. Anz.*, 9 février.

[2] Pendant son séjour à Cassel (1810), Villers avait charmé la cour et le monde officiel par son esprit et ses vastes connaissances; il avait été présenté au roi. On aurait voulu l'attacher à la rédaction du *Moniteur westphalien;* réflexion faite, il avait refusé de devenir l'un des rédacteurs officiels. Le tout puissant Bercagny, chef de la police, et le baron de Leist, directeur de l'Instruction publique, s'étaient pris d'amitié pour cet homme aimable et bon. Peut-être Villers aura-t-il cherché à tirer parti de dispositions si favorables pour obtenir une place de professeur. Les mauvaises nouvelles qui lui étaient parvenues de Lubeck ne lui avaient pas permis d'attendre le résultat de ses premières démarches, mais il laissait à Cassel des gens tout disposés à l'obliger. Le 27 décembre, le baron de Leist l'informait qu'il avait proposé au ministre de l'Intérieur sa nomination en qualité de professeur ordinaire dans la faculté de philosophie avec appointements de 3000 francs. Bien qu'il n'eût pas encore de réponse officielle, le baron savait que le ministre accueillait cette proposition « avec beaucoup de plaisir » et ajoutait: « Le roi est déjà préparé par moi et par M. Bercagny qui s'intéresse vivement pour vous. Celui-ci m'a même promis de vous donner annuellement 1200 francs en cas que vous vouliez travailler pour le *Moniteur*. Etant intimement convaincu que votre nomination est de la plus haute importance pour notre Georgia-Augusta, je me gratule d'avoir servi comme organe dans votre affaire que je regarde comme presque terminée... » Elle n'était pas loin de l'être, en effet, puisque la nomination porte la date du 6 janvier 1811.

[3] Lettre du 20 janvier 1811.

villes hanséatiques se trouvaient englobées dans ce vaste territoire. L'empereur motivait cet abus de pouvoir en alléguant que « de nouvelles garanties » lui étaient devenues nécessaires et qu'il fallait à tout prix fermer au commerce anglais l'accès de l'Escaut, du Rhin, de la Meuse, de l'Ems, du Weser, de l'Elbe et des ports situés sur ces fleuves.

On comprend la surprise de Villers qui, moins que tout autre, s'attendait à la suppression pure et simple des trois petites républiques. D'un trait de plume se trouvaient anéanties les vieilles institutions dont il admirait la sagesse; elles étaient remplacées par les nouveautés du Code français! Le 18 décembre, les sénats faisaient place à une commission dont le président fut d'abord le comte de Chaban, gouverneur général, puis, à partir du 9 février 1811, le prince d'Eckmühl. Ce dernier, en prenant possession de son commandement, disait dans une proclamation: « Votre indépendance n'était qu'idéale, le moindre incident qui venait troubler la paix de l'Europe la compromettait. Pour conserver votre commerce, vous étiez assujettis à d'énormes sacrifices exigés par la cupidité. Voilà le tableau du passé[1]. » On imagine sans peine les promesses qui suivent cet exposé de l'ancien état de choses. Mais les Allemands ne se laissaient pas prendre aux mots et l'indignation fut générale, bien qu'elle ne se manifestât pas encore ouvertement.

Villers, il va sans dire, ne se faisait aucune illusion; déjà, les restrictions imposées en France, soit à la liberté de la presse, soit à la liberté de réunion, s'implantaient dans les pays annexés. Le premier moment de stupeur passé, il reprend bien vite le dessus, et comme il est l'homme le moins prudent, le moins politique, il faut qu'il dise sa façon de penser au sujet des derniers événements, qu'il fasse partager ses craintes, ses espoirs aussi, à ses amis de Lubeck.

Vers la fin de l'année, il avait consenti, sur les instances du sénateur Hach et du pasteur Petersen à prendre une part active aux travaux de la « Gesellschaft zur Beförderung gemeinnütziger Thätigkeit » dont il était membre, mais aux séances de laquelle il avait cessé d'assister depuis 1806. Le 4 décembre, quelques jours avant la publication du senatus-consulte, il avait entretenu ses collègues de « la nature du commerce de la Baltique avec les contrées méridionales de l'Europe auxquelles les villes hanséatiques servent d'entrepôt principal ». Dans ce discours, il développa les idées qu'il avait déjà exposées dans son précédent mémoire à Reinhard, énumérant les avantages commerciaux que Lubeck pouvait tirer de sa situation géographi-

[1] Georges Servières, op. cit., p. 231.

que, de son indépendance et de ses institutions. C'était toucher à un sujet brûlant et dont tout autre que lui se fût abstenu, surtout au moment où aucune solution n'avait encore été donnée à la situation précaire des villes libres. [1]

Mais, la réunion étant proclamée, Villers, qui venait de vanter l'indépendance laissée aux trois villes, dut préparer un nouveau travail pour exposer la situation actuelle. Il le fit imprimer à 250 exemplaires et il distribua ce discours intitulé: *Lübecks Aussichten bei der neuen Ordnung der Dinge* [2], aux membres de la société. Il exprime d'abord sa tristesse de voir subitement disparaître tout ce qui avait fait la prospérité de cette belle cité. [3]

Certes, Villers prédisait que Lubeck deviendrait un grand port, mais cette perspective, assez aléatoire et plutôt lointaine, ne pouvait compenser les désavantages nombreux qui résulteraient de la nouvelle organisation. Il terminait par ces mots: « Du reste, ces aperçus sur l'avenir de Lubeck ont un fondement solide. Que ces paroles d'adieu que j'adresse à ses habitants soient, pour ceux d'entre eux maintenant découragés et désespérés, une consolation. La réalisation d'une telle prophétie me serait une joie bien pure si, de loin, je tournais vers une ville qui me fut si chère, des yeux peut-être aussi peu sereins que maintenant. »

Malgré quelques louanges de convention à l'adresse des Français, ce morceau respire une sympathie si profonde pour les villes atteintes non seulement dans leur richesse et leur commerce, mais aussi dans leur indépendance, dans leur existence

[1] Il dit plus tard, à ce sujet, dans « l'exposé » de sa conduite, envoyé le 23 janvier 1811, au prince d'Eckmühl: « Alors, personne ne pouvait prévoir sa prochaine réunion (celle de Lubeck) et tant que S. M. I. jugeait à propos de laisser aux trois villes leur indépendance, il était de mon devoir d'y croire et de la faire considérer comme un bienfait de S. M. » On ne peut imaginer plus piètre défense d'un acte maladroit!

[2] Ce discours est daté du 25 décembre 1810.

[3] „Schmerzhaft ist es durchaus, eine eigene mit Kraft und Anstrengungen von den Vätern gestiftete, von den Nachkommen mit Ausdauer und Aufopferung behauptete Existenz auf ewig vernichtet zu sehen. Ehre diesem zarten Vaterlandsgefühl, dieser Liebe zum bisherigen Leben mit Brüdern und engverbundenen Mitbürgern! Wäre der, welcher diese Zeilen wiederschreibt bei der grossen Massregel zu Rate gezogen, vielleicht hätte er sie nicht oder wenigstens nicht in ihrem ganzen Umfange gebilligt? — Allein sie ist getroffen! Eine neue Welt bildet sich. Was gewesen ist, ist nicht mehr, und wird durch neues ersetzt. Fügen muss sich jeder! Männlich muss er sich fassen, umsehen, orientieren, in die neue Lage hineindenken und die Zukunft zu enthüllen suchen."

même, que des Français ne pouvaient que se sentir blessés de voir de tels sentiments exprimés par un des leurs, et, s'il était dangereux de prononcer ce discours, il l'était bien davantage encore de le publier, même à un petit nombre d'exemplaires. Villers avait-il donc oublié les suites désastreuses de sa *Lettre à Mme F. de Beauharnais* et ne savait-il pas que des pièces de ce genre, toutes d'actualité, demeurent rarement secrètes ? N'était-il pas de la dernière imprudence de laisser, aux mains de ses ennemis, de telles armes contre lui au moment où toutes les ambitions se faisaient jour? Rien n'était, en effet, plus aisé que de desservir Villers auprès du nouveau gouvernement et trop de personnes étaient intéressées à écarter un concurrent éventuel. Nul n'ignorait que, pendant les dernières années, il avait été le conseiller des trois Sénats et qu'il avait pris une part active aux événements politiques.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en droit de supposer que ce fut un des nombreux ennemis que s'était faits Villers en affichant ses sentiments germanophiles, qui mit sous les yeux du prince d'Eckmühl, dès son arrivée à Hambourg, ce document compromettant. Il va sans dire que ce discours ne pouvait être du goût de Davoust qui, après l'avoir parcouru, y relevait « beaucoup d'inconséquences ».[1]

Voyant le succès de leur manœuvre, ceux dont le but était de détruire à jamais l'influence politique de Villers ne s'en tinrent pas là et s'empressèrent de communiquer au prince la fameuse *Lettre à Mme F. de Beauharnais*. Elle avait eu tant de retentissement en 1806 que les amis de Villers s'en étaient émus et avaient craint qu'il n'en résultât pour lui que des désagréments. Ces appréhensions, qui ne furent que trop justifiées alors, devaient l'être de nouveau et d'une façon plus cruelle. Le baron Saulnier[2] dit dans son rapport que le prince d'Eckmühl ayant lu la lettre, « y reconnut un mauvais esprit et ayant appris que M. Ch. Villers s'était fait le champion de la littérature allemande, qu'il n'accordait de mérite qu'à ce qui émanait de cette nation, S. Ex. donna l'ordre de faire la visite des papiers de M. Villers, de l'arrêter si l'on y trouvait quelque correspon-

[1] L'une des phrases qui le choquaient plus particulièrement était celle où Villers disait que s'il avait été consulté au sujet de l'annexion, il n'eût point approuvé le projet, du moins dans son entier. Une telle prétention de la part d'un homme qui n'avait aucune situation officielle pouvait froisser celui qui, quelque temps après, écrira à Napoléon: « Je transmets mes idées, mais je cesse d'en avoir lorsque V. M. m'a donné des ordres. » (4 décembre 1812.)

[2] Grand prévôt de la Grande Armée. Le rapport est du 6 mars 1811.

dance criminelle et de se contenter de lui notifier d'avoir à quitter le territoire si on n'y trouvait que des méchancetés. » [1]

L'ordre fut exécuté le 19 février 1811. Ce jour-là, M. Charlot, chef d'escadron de la gendarmerie, accompagné d'un chef de bataillon du 30me régiment d'infanterie et d'un adjudant, se présentait au numéro 650 de la Breitstrasse. Ils trouvèrent l'inculpé « infirme et maladif dans son cabinet donnant sur la cour.... occupé à des matières de jurisprudence ». Dans le cours des perquisitions, Charlot s'empara de plusieurs dizaines d'exemplaires du combat de Lubeck et de tous ceux que Villers possédait encore de son discours sur l'annexion des villes hanséatiques; il en extrait des passages « pour fixer l'opinion de S. Ex. tant sur ce député que sur les vues de l'ancien Sénat de Brême ». Il s'empare aussi de quatre lettres du sénateur Meyer ayant trait à la réunion et qui lui paraissent fort compromettantes [2] La dernière[3] surtout fit la plus mauvaise impression.

[1] Bien que les journaux aient fait courir le bruit de l'arrestation de Villers, cette nouvelle est inexacte. Il était retenu chez lui par la maladie et aucune raison ne pouvait motiver son arrestation, les « projets funestes et dangereux » que Davoust s'attendait à trouver dans les papiers perquisitionnés n'existant pas.

[2] Il relève dans la première (19 décembre 1810) le passage suivant: „... Könnte ich doch nur eine Stunde mit und bei dir sein, mein Theuerster, um über die furchtbare Begebenheit, die wie ein betäubender Donner auch die wenigen am Ruder unsers Staats, die bei allen bisherigen Stürmen noch Besinnung behielten, niedergeworfen hat zu reden. Denn schriftliche Mittheilungen sind in diesem Augenblicke bedenklich und konnten uns beide compromettieren. Lass sie uns daher über diesen Punkt vermeiden oder doch so stellen, dass sie vor fremden Augen uns nicht gefährden." Villers ne pouvait ajouter foi à cette nouvelle et avait répondu à Meyer que le le coup aurait pu être paré. Le lendemain, nouvelle lettre de Meyer: „... Aber, bester Villers, glaubst du bei *ruhiger* Ueberlegung, wirklich, dass irgend ein Mensch diesen Schlag hätte *abwenden* können. Dass du oder wer sonst ein Gott es gekonnt hättest. Nein, nein! *Diesen* Menschen überredet man nicht des Bessern. Es müsste denn der Corps der Pariser Banquiers sein. Und wirklich sagte man dass diese zusammengetreten waren auf die Nachricht vom 11ten und ihm ein *Donnerwort* zugerufen hätten, das ihn wohl nicht zum Retract bringt aber doch dahin vielleicht, *sanfter* aufzutreten; die nächsten Tage müssen die Entscheidung bringen." Meyer croyait donc voir un certain changement se manifester dans les intentions de Napoléon. Il venait de recevoir, du duc de Cadore, un message rédigé en termes plus mesurés et qui devait être lu devant l'assemblée des bourgeois de Hambourg. Mais « ces rayons d'une espérance adoucissante » s'obscurcirent soudain et, le 29 décembre, Meyer, désespéré, s'écriait: „Das alles ist *fatum inevitabile!* Wir sollen elend sein und werden es sein."

[3] La dernière lettre, datée du 4 janvier, était adressée à Mme de Rodde. Meyer, à la pensée que son fils serait enrôlé dans la Grande Armée et devrait peut-être combattre contre des Allemands, ne se contenait plus et exprimait en phrases amères sa tristesse de patriote.

Les lettres du sénateur Schmidt de Brême sont aussi retenues; on y trouve des preuves nombreuses de l'activité politique de Villers pendant cette période [1]. On saisit également une lettre du baron de Leist [2], directeur de l'Instruction publique du royaume de Westphalie, dans laquelle on relève ce passage: « En vous rendant à Hambourg, je vous supplie d'y abréger votre séjour autant que possible et de ne pas vous mêler publiquement dans les affaires politiques, car le roi en pourrait être fâché. » Ces paroles éveillèrent des soupçons touchant l'activité de ce Français par trop germanisé et nuisirent beaucoup à Villers dans l'esprit de Davoust.[3]

Mais Charlot fait une trouvaille plus compromettante encore: il découvre dans les papiers de rebut 78 numéros d'un journal intitulé *Erhebungen, eine Schrift für das Vaterland*, journal dont les tendances nationalistes ne pouvaient plaire à des

[1] Si l'on en juge par les lettres de Schmidt, « la nouvelle de la réunion des trois villes fait le plus grand déplaisir » (rapport du baron Saulnier). On est tout d'abord décidé à Brême à n'accepter aucune fonction publique dans la nouvelle organisation; plus tard, changeant d'opinion, on estime qu'il vaut mieux obtenir le plus d'emplois possibles. Villers est consulté sur tous ces points par l'intermédiaire du sénateur Schmidt. Comme on le juge capable d'intervenir en faveur des villes, on lui adresse nombre de matériaux pour qu'il rédige des mémoires et, pour stimuler son zèle, on lui fait un don de cent louis. Le baron Saulnier constate que « ces lettres et ces écrits démontrent que .... le commerce voudrait régir les Etats... », ce qui, en qualité de soldat, lui semble le pire des moyens de gouvernement. Dès que l'annexion avait été déclarée, les trois villes avaient décidé que leurs députés se tiendraient à la disposition de la commission nommée par l'empereur pour gouverner les nouveaux départements. On eût été heureux d'avoir parmi les représentants des trois cités Villers qui pouvait s'exprimer avec aisance dans chacune des deux langues. Il aurait répondu à cet appel si des douleurs rhumatismales aiguës ne l'avaient retenu chez lui et si les travaux de jurisprudence qu'il avait entrepris pour sauver de la ruine totale ses amis de Rodde, n'avaient absorbé la plus grande partie de son temps. Tout cela l'empêcha de rédiger en français les mémoires que les représentants des villes voulaient présenter à la commission impériale. Voulant cependant tenter quelque chose en faveur des trois villes, il adresse le 25 décembre à son ami le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, un mémoire sur le canal que l'on projetait d'établir entre l'Elbe et la Trave pour augmenter et faciliter le commerce de cette région.

[2] Cassel, 26 janvier 1811. — Villers, malade au moment où il reçut la nouvelle de sa nomination en qualité de professeur à l'université de Gœttingue, avait demandé l'autorisation de ne se rendre dans cette ville qu'à Pâques prochain, pour prêter serment devant le corps des professeurs ordinaires.

[3] Cette fois, Villers s'était contenté d'envoyer au comte de Montalivet des notes confidentielles sur les députés que les trois villes envoyaient à Paris.

Français [1]. Il va sans dire que, bien que Villers affirmât à Charlot qu'il n'avait jamais lu cette feuille et ajoutât qu'un homme de lettres est souvent dans le cas de recevoir maints journaux et ouvrages périodiques qui lui sont adressés, il avait au contraire montré beaucoup d'intérêt pour un journal dont les idées lui étaient tout à fait sympathiques.[2]

Ayant examiné et fait traduire tous ces documents, Charlot revenait le lendemain faire signer à Villers le procès-verbal de la saisie. Comme on n'avait pas trouvé de pièces assez compromettantes [3] pour motiver son arrestation; que, d'autre part, il avait produit pour sa défense des lettres du comte de Montalivet [4] et de Lacépède, grand-chancelier et ministre d'Etat, dans lesquelles on exprimait l'espoir qu'il recevrait bientôt la décora-

[1] Journal rédigé à Lubeck en 1809 par Hermann; la publication de cette feuille commença à la fin de 1808 à raison d'un numéro par semaine. Voici le programme de ce journal: „Die Tendenz der Zeitung ist Erhebung der deutschen Nation zu dem Gefühle ihres Werthes und ihrer Kraft, Erwärmung derselben und Steigerung ihres innern Lebens durch Religiosität, Kräftigung des schwachen Muthes durch Mittheilung höherer Lebensansichten, Befreiung von den Sklavenfesseln einer fremden, seit einem Jahrhunderte Verderben wirkenden Bildung und Zurückrufung zu dem freien fröhlichen Regen der Ursprunglichkeit, Zerstörung des staatsbürgerlichen Indifferentismus und Belebung der Vaterlandsliebe, Sicherung und Festhaltung alles dessen was Deutschheit bisher Grosses und Herrliches darbot, sowie Säuberung derselben von allen kleinlichen Verderblichen und Unwürdigen, Verschmelzung der einzelnen deutschen Völkerinteresse zur Nationalität und Aufbewahrung alles Nationalen, was die Verhandlungen und Begebenheiten an Vaterlande auszeichnet für Mitwelt und Nachwelt." N'est-ce pas là l'exposé de l'idéal que Villers proposait aux Allemands dans ses ouvrages?

[2] Le numéro 17 contenait sous ce titre „Ein Wort über das Eigenthümliche der deutschen Gelehrsamkeit", la traduction du chapitre d'introduction du *rapport* de Villers *à l'Institut national de France*. On trouvait, du reste, dans ce journal, un certain nombre d'articles intéressants. Il va sans dire que, dans cette feuille de combat, les questions politiques étaient au premier plan. Les deux derniers numéros sont consacrés à un discours prononcé par Hermann, probablement à Lubeck, et dans lequel les Français sont assez malmenés; il a pour titre: „Der Drück der Zeit". C'est cet article qui avait décidé Charlot à s'emparer de la collection entière. On lit dans le rapport du grand-prévôt Saulnier : « Le journal allemand intitulé *Erhebungen*.... est un des écrits périodiques dans lequel on a le plus ostensiblement prêché à cette époque la croisade contre les Français en cherchant à soulever contre eux toute la nation allemande.... Il paraît qu'un grand nombre de savants allemands coopèrent à alimenter cette feuille; on peut juger par là de leurs bonnes intentions pour nous... »

[3] Villers avait eu le temps de brûler un certain nombre de lettres de Conrad Henke. Voir *Conrad Henke*, h.g.g. v. K. Bollmann und W. Wolff, Helmstedt, 1816, p. 156.

[4] Lettre datée du 17 novembre 1809.

tion de la Légion d'honneur. Charlot dut se contenter de signifier à Villers d'avoir « à quitter le territoire du gouvernement aussitôt que sa santé le lui permettra, attendu que le prince-gouverneur pense qu'il ne doit point souffrir dans les pays occupés par les troupes françaises un individu qui a si calomnieusement insulté le militaire français ». Villers dut déclarer par écrit qu'il se conformerait à cet ordre. Pour plus de sûreté, Charlot invitait le commandant de la place de Lubeck à y « tenir sérieusement la main »; en même temps, il donnait au directeur des postes l'ordre d'arrêter la correspondance destinée à Villers et de l'envoyer au prince d'Eckmühl.

C'est ainsi que les derniers jours de Villers à Lubeck furent troublés à la fois par la maladie et par des mesures administratives qu'il considérait comme infamantes.

Le 19 février au soir, il avait écrit au maréchal Davoust: « ... Mes papiers ont été vérifiés, et j'ose me flatter, Monseigneur, qu'on n'y aura rien trouvé qui ne prouve que je suis un bon Français et un ami paisible des Muses. » Cette défense, croyons-nous, est absolument sincère. Qui lit avec attention les écrits que publia Villers depuis son arrivée en Allemagne, se convainc qu'il n'a poursuivi qu'un but: améliorer sous tous les rapports la culture française. Le lecteur superficiel, ou celui qui est trop intimement persuadé de la supériorité de la civilisation française, pourra se buter aux nombreux passages où l'auteur montre à nu, étale, pour ainsi dire, les plaies de ses compatriotes. Qu'un soldat de la Grande Armée, un général couvert des lauriers de la victoire se méprennent sur ses intentions, il n'y a pas là de quoi étonner [1]. Souvenons-nous de ces mots du duc de Rovigo annonçant à Mme de Staël la destruction de l'ouvrage *De l'Allemagne*: « Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. »[2] Mais si d'autres se sont laissé tromper, volontairement

[1] Le baron Saulnier termine son rapport d'une façon qui, mieux que toute autre chose, nous permettra de nous rendre compte du jugement qu'on portait sur Villers dans l'entourage de l'empereur: « ... On ne peut se refuser à conclure que M. Villers ne soit un homme d'esprit, mais il ne détruit pas les mauvaises impressions qu'ont laissées contre lui ses écrits de circonstance, ses opinions et sa partialité connue en faveur des Allemands. Je pense qu'il est bien mieux parmi eux qu'avec nous, qu'il n'est point politique de le laisser résider dans une des villes hanséatiques dont il a été pendant plusieurs années le conseil et le faiseur. Je pense, au reste, que quelque part qu'il aille, malgré ses protestations actuelles, il ne sera jamais l'ami des Français. »

[2] Si cet ouvrage pouvait faire naître dans l'esprit de ces Messieurs de l'état-major un jugement si hautain et si dédaigneux, que ne devaient-ils pas penser de la *Lettre à Mme F. de B.* et de toute l'activité littéraire de Villers.

ou non, nous n'en sommes pas moins certains de la sincérité de Villers quand il affirme son amour pour la France, sa patrie. C'est pourquoi nous comprenons le sentiment d'amertume, le désespoir qu'il ressent à la suite de ces inqualifiables procédés; on a voulu flétrir non seulement son activité politique, mais aussi les théories littéraires et philosophiques qu'il défendait avec tant d'ardeur depuis plus de dix ans.

« Ce que je pense, je le dis tout haut, et dans tout ce que je pense ou j'écris, il n'y a rien que je ne puisse avouer avec honneur. » Voilà qui est absolument vrai, en dépit d'une certaine forfanterie et de beaucoup de maladresses. Puisqu'il prétendait exercer une influence, il aurait dû savoir que si l'on peut tout dire, encore faut-il choisir le moment et aussi la façon de le faire.

Affaibli par ses douleurs rhumatismales, désolé des malheurs qui venaient d'accabler la famille de Rodde, en proie à un abattement bien compréhensible, il est prêt à faire amende honorable et écrit au prince d'Eckmühl: « Ma lettre à Mme de Beauharnais, Monseigneur, est un vieux péché dont je me suis déjà assez repenti, elle n'était pas faite pour devenir publique[1]. » Pour expliquer le discours sur l'annexion, publié à Noël, il prétend ne l'avoir écrit que « dans la meilleure intention de faire chérir aux Lubeckois leur réunion au grand empire » et ajoute: « J'ai appris avec joie qu'il n'avait point tout à fait manqué ce but. »

Certes, ce ton trop humilié nous choque après tant de véhémente indignation. Pour un ancien officier, titre dont il se pare encore volontiers, c'est pousser bien loin la soumission et, involontairement, il nous revient à l'esprit qu'une autre personne, placée quatre mois auparavant dans une situation presque identique, n'a pas consenti à courber si bas la tête. Ne donnons, cependant, pas plus d'importance qu'il ne convient à ce moment de défaillance dont la cause réside en grande partie dans l'état de faiblesse où se trouvait alors Villers.

Du reste, cette attitude ne fléchit nullement le prince d'Eckmühl qui, le 7 mars, transmet tout le dossier de l'affaire au duc de Rovigo avec cette lettre:

[1] Voici le jugement du baron Saulnier sur ce document: « Il y a singulièrement maltraité l'armée française; les faits qu'il rapporte, fussent-ils vrais, il aurait dû comme militaire et comme Français, les laisser ensevelis dans l'oubli et il s'est plu à en faire ressortir toute l'horreur. Il y donne aussi en passant quelques leçons aux souverains, il n'a bien traité dans ce pamphlet que S. A. le prince de Ponte-Corvo et le Ier corps d'armée. S. A. lui en a fait des remerciements dans une lettre, sous la date du 10 mai 1807. » (Rapport au prince d'Eckmühl, 6 mars 1811.

« Informé qu'un sieur de Villers était consulté par tous les gouvernements des villes hanséatiques et exerçait une grande influence sur les esprits, faisait l'important et se disait en relations avec de grands personnages, j'ai fait prendre des renseignements sur cet individu.

Pour me donner une idée sur cet homme, on m'a communiqué une lettre imprimée dont il est l'auteur et qui est le libelle le plus virulent qu'on puisse écrire sur les troupes françaises. Un autre écrit de lui, qu'il avait fait également imprimer, sur la réunion des villes hanséatiques, m'a donné la conviction que le portrait qu'on m'avait fait de cet individu était fondé; j'ai donné des ordres pour qu'on examinât ses papiers; le rapport ci-joint et les pièces qui l'accompagnent instruiront V. E. du résultat de cet examen.

Le sieur Villers a reçu l'ordre, aussitôt que sa santé le lui permettra, de quitter le territoire des trois Départements dont le commandement m'est confié. »[1]

Villers ne s'attardera pas volontiers à Lubeck; outre que la vie n'y est plus tenable pour lui, tous les changements introduits par le nouveau régime le remplissent d'amertume et de regret. De plus, il voit avorter une tentative littéraire à laquelle il s'intéressait vivement, puisque, en plusieurs occasions, il avait essayé d'en mener à bien une semblable. Nous voulons parler du journal[2] qu'essayaient de fonder en 1810 Brockhaus et

[1] Pour essayer d'atténuer l'impression que feraient à Hambourg les pièces qu'emportait Charlot, pièces qui n'avaient pas toujours été scrupuleusement traduites, Villers avait envoyé, le 23 février, au comte de Chaban un mémoire justificatif auquel il avait joint quelques lettres de personnages célèbres ou haut placés tels que Daru, Montalivet, Bernadotte. Il priait le comte de Chaban de les remettre au prince d'Eckmühl en les recommandant à toute son attention: « Accoutumé à l'estime, la manière dont on m'a traité pèse cruellement sur mon cœur... », ajoutait-il. La lettre de Bernadotte était celle du 10 mai 1807, dont nous avons parlé en son temps; elle était très élogieuse pour Villers, malgré de légers reproches présentés sur un ton de bienveillance quelque peu ironique. Le prince d'Eckmühl s'empresse de saisir cette occasion d'attirer l'attention du duc de Rovigo sur les sentiments exprimés par Bernadotte.

[2] Le titre de ce journal aurait été: *Vaterländisches Museum*. Villers avait déjà cherché des collaborateurs et s'était adressé à Tydemann. Il en parle aussi à Stapfer et à Guizot. « M. Perthes, réuni à quelques amis des lumières et, en particulier, du génie germanique, a conçu le plan d'un nouveau journal auquel coopèrent tous les hommes de lettres de quelque distinction en Allemagne. Les rédacteurs désirent pouvoir insérer de temps à autre dans leur journal un aperçu historique de ce qui se passe de plus remarquable dans le monde littéraire français. Ils m'ont donc formellement chargé d'inviter à ce travail MM. *Stapfer* et *Guizot* (le morceau que vient de publier ce dernier dans le *Mercure* sur les *Mélanges* de M. *Ancillon* les ont, ainsi que moi, singulièrement édifiés). On désire particulièrement, dans ces aperçus, de voir indiqué tout ce qui concerne un rapprochement ou un éloignement quelconque dans l'esprit littéraire des deux nations. En un mot, que ceux qui feront ces aperçus veuillent bien ne pas oublier que c'est pour l'Allemagne qu'ils écriront. » (Archives du château de Talcy.)

Perthes, journal qui eût été comme un centre de ralliement pour les gens de lettres de France et d'Allemagne.

« Le journal a pour but de recueillir tout ce qui peut faire mieux sentir à la nation allemande sa dignité morale et intellectuelle; d'attirer son attention sur ce qui lui est resté pour la consoler (si c'est possible!) de ce qu'elle a perdu; de faire ressortir ce lien commun de la pensée, du langage et de la littérature qui embrasse invisiblement toutes les divisions du vieux tronc germanique et d'empêcher enfin que les Allemands ne perdent encore par découragement et ne laissent éteindre les avantages qui en plusieurs points les élèvent encore au-dessus de leurs vainqueurs. »[1]

Sur ces entrefaites, l'annexion des Etats du nord de l'Allemagne à la France était devenue un fait accompli [2] Si les embarras financiers furent pour quelque chose dans l'insuccès de ce nouveau journal, ce qui l'arrêta net, ce furent « les entraves d'une censure sottement soupçonneuse » qui, de France, passa dans tous les territoires annexés [3]. Vers la fin de

[1] Post-scriptum de la lettre de Villers citée ci-dessus. Le but que poursuivaient Brockhaus et Perthes en fondant leur *Vaterländisches Museum* est, comme nous le voyons, la mise à exécution de l'idée fondamentale du rapport que Villers avait adressé à l'Institut en 1808.

[2] « Voilà bien, écrit Tydemann à Villers, une nouvelle *grande conception politique!* » Il avait bien quelque doute que, vu le nouvel état de choses, le journal ne pourrait durer longtemps. Il essaye de consoler Villers, qui se désespère de voir le génie allemand s'atrophier sous le joug: « Les Allemands savent déjà se dire et avec grande raison, que comme ce n'est pas le corps, mais l'homme intérieur, qui mérite le nom d'homme, ainsi ce n'est pas le domaine ni la domination politique, mais la langue, le goût, la littérature, la manière de penser et d'exister qui constituent la nation, la patrie. L'Allemagne, la Hollande ne peuvent donc cesser d'exister et ne peuvent être perdues que par elles-mêmes, en s'abandonnant elles-mêmes. » (Lettre du 29 décembre 1810.)

[3] Il ne parut que les sept premiers nos du *Vaterländisches Museum*. Dès janvier 1811, Perthes renonça à l'entreprise. G. F. Zimmermann y avait inséré la traduction allemande de l'*Erotique comparée* de Villers. Plusieurs des rédacteurs prenaient trop au sérieux leur rôle de patriotes, entre autres, N. H. Julius. Dès 1810, F. Jacobi exhortait Perthes à ne pas se laisser aller à un enthousiasme exagéré: „Was Ihren Entwurf angeht, mein liebster Perthès, so wünsche ich von Herzen, dass Sie in der Ausführung nicht die Hindernissen antreffen die ich befürchte. Es ist eine Rotte in Deutschland, welche sich die Vertilgung des deutschen Sinnes vorsetzt und ihn geradezu für aufrührerisch erklärt. Diese Rotte geniesst offenbar Aufmunterung und Unterstützung. Ueberhaupt scheint der französische Kaiser den Gelehrten, die nicht bloss Mathematiker und Physiker sind zu mistrauen, vornehmlich aber den deutschen und Protestanten. Es ist merkwürdig, dass die Herausgabe einer *Bibliothèque Germanique* zu Paris verhindert würde, da doch eine *Bibliothèque Britannique* ungehindert dort bestanden hatte... Glauben Sie nicht.... dass ich die Absicht habe, Sie von Ihren Vorhaben abzuschrecken, ich wünsche nur dass Sie mit der äussersten Vorsicht dabei zu Werke gehen..."

1811, les restrictions mises au commerce de librairie étaient si nombreuses que, même les feuilles publiées à Hambourg, Lubeck ou Gœttingue ne pouvaient pénétrer en Hollande[1]. Quant aux Départements hanséatiques, dès le 20 mars 1811, la Commission du gouvernement réduisait de quinze à six le nombre des feuilles publiques, et deux seulement avaient licence de s'occuper de politique[2]; les gazettes littéraires de Halle, Iéna et Gœttingue se voyaient interdire l'entrée des départements en raison de « leur mauvais esprit[3] ». Enfin, le cabinet noir fonctionnait à la poste et Villers apprenait par voie détournée que plusieurs lettres à lui adressées ne lui étaient pas parvenues, aussi est-il décidé à quitter Lubeck dès que l'état de sa santé le lui permettra.

Le 7 mars 1811, il se met en route pour Hanovre et Gœttingue[4].

[1] En effet, d'après un décret impérial du mois de novembre, il ne pouvait être importé aucun journal qui annonçât d'autres livres que ceux qu'indiquait le *Bulletin bibliographique* de Paris. Tout récemment, on avait créé, au ministère de la police, sous la surveillance d'Esménard, un département qui avait pour objet de surveiller tous les journaux étrangers. Il était si difficile d'obtenir, en France, l'introduction de livres venant de l'étranger, que Stapfer, qui aurait désiré faire venir de Suisse sa bibliothèque composée surtout «de vieux bouquins en langues anciennes», aurait dû payer des droits si énormes qu'il préféra renoncer à ce projet. Pour la même raison, il dut se résigner à ne pas compléter les ouvrages d'Eichhorn, dont il avait les premiers volumes. Il écrivait à Laharpe le 3 septembre 1810: « Ce pays-ci n'a jamais été propice aux lumières; la Révolution n'a fait qu'amener de nouvelles modes, d'autres formes d'arbitraire ; le fond est toujours resté le même. L'empire de la vérité ne perd rien en perdant la Fr(ance). »

[2] Servières, op. cit., p. 258. — Le 13 octobre 1811, Davoust interdit sur les territoires dont il avait le gouvernement, l'introduction de tous les journaux étrangers. Cette mesure fut immédiatement décrétée en Hollande; elle était trop conforme aux idées de l'empereur pour qu'on ne l'appliquât pas sans délai. — Le 2 août, Schmidt écrit de Brême à Villers: „... In litterarischer Hinsicht sind wir bereits mit Bann und Interdict belegt, die Sperre gegen die deutsche Cultur ist auf die strengste Weise eingetreten. Der Versteinerung process beginnt, wir sollen Chinesen werden wie die andern..." Les arrêts de la censure étaient parfois comiques; ainsi, on refusait de livrer à quelqu'un la *Louise* de Voss, ce nom étant abhorré parce qu'il était celui de la reine de Prusse. On refusait l'autorisation de publier un volume sur « l'organisation des arachnides », et comme l'auteur protestait, Cuvier le rendait attentif à ce qu'il y a de révolutionnaire dans le mot organisation; l'auteur dut le changer pour avoir le droit de publier son ouvrage. — La censure avait été introduite dans les trois villes immédiatement après l'annexion.

[3] Davoust aurait désiré que l'interdiction fût étendue aussi au royaume de Westphalie et au département de la Lippe.

[4] On lit dans les *Zeitgenossen*, article Villers, p. 64: „Villers eben damals krank eilte nach Göttingen, schon jetzt ungern gesehen und kalt empfangen von denen bei welchem die Selbsucht längst jedes edle Gefühl erstickte." — Kotzebue, qui avait appris par les journaux les malheurs qui avaient accablé son ami Villers, l'invitait à venir auprès de lui.

Ce départ ne met pas fin aux persécutions de Davoust, qui ne pouvait comprendre qu'un gouvernement allié de la France ait pu choisir comme professeur ce Français qui ne voyait de beau que l'Allemagne.

Cette nomination est, au contraire, accueillie avec le plus grand plaisir dans les cercles intellectuels allemands[1]. Quelques-uns de ses collègues le reçoivent cependant avec une certaine froideur. La renommée de Villers et son influence avaient grandi de telle sorte que, de partout, on avait recours à ses bons offices; c'est ce qui arriva dans les années 1808 à 1811 à propos de la querelle entre Jacobi et Christian Arnim von Aretin, directeur de la Bibliothèque royale. L'origine de ce grand débat fut le discours prononcé par Jacobi le 27 juillet 1808 à l'occasion de l'ouverture de l'Académie des Sciences de Munich, discours qu'il fit ensuite imprimer sous ce titre: « Ueber Geist und Zwecke gelehrter Gesellschaften[2] ». Jacobi défendait la cause de la science, de la philosophie contre les adeptes de l'utilitarisme et de l'obscurantisme et établissait, en passant, le contraste entre la culture intellectuelle du Nord de l'Allemagne et celle du Sud. Il touchait d'une main rude un point extrêmement délicat, il mit le feu aux poudres. Les critiques amères[3]

[1] Christian-Franz Hahn, juriste de renom, écrit le 31 mars, à Villers: „Nun sind Sie der deutschen Nation einverleibt, der Sie von jeher so viele Achtung erwiesen haben. Aber darum achtet man Sie wieder hoch, denn — ohne Ihnen eine Schmeichelei zu sagen, wir Deutsche schmeicheln nicht, wir reden die Wahrheit — *Ihnen liebt jeder Deutsche!* Sie haben jetzt ein Amt, worin Sie Beruf haben, der guten Sache das Wort zu reden, und in der gelehrten Welt, uns Gönner und Freunde zu verschaffen. Sie stehen in der Zahl derselben oben an, und diesen Platz müssen Sie für immer behalten. Davon gehe ich nicht ab. Ihnen hat die Vorsehung besonders ausgerüstet, uns beizustehen und uns zu unterstützen... Weigern Sie sich dessen nicht, wiederstehen Sie nicht dem Ruf Gottes. Denn, wenn die Menschheit Ihrer bedarf, so haben Sie Beruf von Gott, aufzutreten. Des Volkes Stimme ist Gottes Stimme." — Tydemann écrit de Hollande, le 27 juin 1811: « ... Ma lettre ne pouvait pas encore être à Hambourg que j'appris (et exultavit cor meum, imo ipsius humanitatis) que vous aviez accepté une chaire de philosophie à l'université de Gœttingue, la plus digne de vous recevoir, si vous pouviez une fois vous prêter à accepter un professorat, place dont, à présent, les désagréments valent bien les avantages.... Je me réjouissais en comptant le bien que vous pouviez faire dans le royaume français-allemand!!! » — Degérando félicitait Villers d'être « attaché à cette université de Gœttingue, la plus belle de l'Europe ».

[2] Voir *Œuvres complètes*, vol. VI.

[3] Gœthe, tout en louant le discours de Jacobi, désapprouvait l'amertume qu'il apportait dans le débat. „Gegen die Philister und Nützlichkeitforderer"; il ajoutait: „Sie sind Legion und man muss sie gewähren lassen, allenfalls nur sie häuseln, wie ich von Zeit zu Zeit auch gethan habe." (Lettre du 16 septembre 1807.)

qu'échangèrent Jacobi, Jacobs, Niethammer, Thiersch d'un côté et Arnim et ses partisans de l'autre, étaient plus qu'une simple querelle privée; c'était la lutte du vieux parti bavarois catholique contre les protestants et les savants étrangers appelés récemment à Munich [1]. De 1809 à 1811, une série de pamphlets et d'articles de journaux furent publiés de part et d'autre, et la république des lettres fut divisée en deux camps [2]. Villers, sollicité par Hennings [3] d'intervenir dans la querelle, prit le sage

[1] Jusqu'en 1799, la Bavière était restée le pays le plus arriéré de toute l'Allemagne au point de vue intellectuel. Les princes bavarois veillaient à ce qu'aucune communauté protestante ne s'établît dans le pays et à ce que le mouvement philosophique allemand de la fin du XVIII[e] siècle ne franchît pas leurs frontières. La crédulité du peuple était incroyable. La capitale de la Bavière était renommée pour ses nombreux couvents et les prêtres avaient la haute main sur tout. Mais à la mort de Charles-Théodore, le prince Max-Joseph, fils cadet du comte palatin Frédéric, fut appelé à lui succéder. Il avait épousé en secondes noces la princesse Caroline de Bade, qui était de la religion réformée. Dès lors tout changea de face. Le pape Pie VII eut beau, en 1804, lancer un avertissement à son fils bien-aimé, le prince palatin de Bavière, rien n'y fit. Les protestants furent autorisés à séjourner dans le pays, les mariages mixtes furent reconnus; on abolit la censure, la torture, on s'empara d'une partie des biens du clergé. Anselme Feuerbach, Niethammer, Jacobs, Thiersch, le Wurtembergeois Breyer, Hamberger de Gotha, Schlichtegrolle, furent appelés pour réformer l'instruction publique. L'Académie des Sciences, de tendance très catholique, fut transformée, et F. H. Jacobi fut appelé à remplacer comme président le comte Anton von Tarring-Seefeld. La nouvelle académie formait au milieu de la Bavière catholique une petite colonie de protestants que l'on considérait comme des étrangers et des intrus. La jalousie, la mauvaise volonté, la haine et les persécutions se déchaînèrent bientôt contre cette phalange d'hommes d'élite. Voir: *F. H. Jacobi in Verhältnissen zu seinen Zeitgenossen*, Francfort, A. B. 1848, Dr. F. Deycks, et *F. Thiersch's Leben*, h.g.g. v. H. Thiersch, 1866, Leipzig. — Christian von Aretin, chef du parti catholique, publia un pamphlet, „*Die Pläne Napoleons und seiner Gegner*, dans lequel les Allemands du Nord appelés à Munich sont dénoncés comme les ennemis de Napoléon et les partisans du roi de Prusse. Cette accusation pouvait être dangereuse si l'on songe que la Bavière était alliée à l'empereur, qui venait de l'ériger en royaume (1806). Elle l'était d'autant plus que Davoust, à la table même de Napoléon, ne se gênait pas pour qualifier Jacobi et ses amis d'hommes dangereux, et il ne fallut rien moins que l'intervention de Max-Joseph pour raccommoder les choses.

[2] Voir *F. H. Jacobis Nachlass*, hgg. von Zoeppritz, Leipzig, 1869.

[3] Le 18 mars 1810: « Que dites-vous à présent des Allemands, Monsieur, vous qui avez toujours été leur généreux défenseur. Ne les trouvez-vous pas indignes de votre protection? A-t-on jamais vu un peuple, quelque divisé qu'il soit par ses rapports politiques, se séparer par une ligne de démarcation et s'écrier : Voici les sages, voici les braves ; voilà les fous, voilà les lâches ! On peut attribuer à un esprit de liberté et d'indépendance ce conflit perpétuel des Allemands qui les a empêchés de former une nation, qui les a soulevés sans cesse contre le chef de l'empire et qui les a opposés les uns aux autres. Mais à quel démon, à quelle furie, si tant est que furie ou démon puisse manquer de sens commun à ce point,

parti de s'abstenir [1]. Bientôt, du reste, le gouvernement imposa silence aux deux factions.

Les dernières tribulations de Villers avaient aussi éveillé d'ardentes sympathies parmi ses amis de France, Stapfer, Guizot, B. Constant, Mme de Staël et leurs intimes, auxquels il faut ajouter Harding et Millin.

disons donc tout uniment à quelle bêtise, à quelle platitude faut-il attribuer cet acharnement de se vilipender, de se calomnier, de se rendre méprisables aux yeux de l'Europe et de la postérité? Voilà donc ce dernier fantôme détruit, ce caractère national des gens de lettres qu'une même langue et une même tournure d'esprit réunissaient encore en corps de nation sur les décombres mêmes de leur constitution détruite. Il est vrai que le ton d'arrogance et peu soutenu par une prééminence méritée de quelques philosophes et poètes des derniers temps ont eu plutôt le caractère d'une faction qu'un caractère national. Le bon goût en souffrait, mais cette atteinte passagère et individuelle devait-elle causer une guerre civile d'injures et d'atrocités, non contre les perturbateurs indiscrets, mais contre une partie des Allemands... Personne n'est plus capable que vous de ramener l'ordre dans les esprits égarés, de prévenir le scandale d'une désunion qui menace d'emporter trop loin les esprits de part et d'autre et de faire triompher la vérité et la raison. Je ne citerai pas les raisons pourquoi j'ose vous interpeller, elles sont palpables; je n'en alléguerai qu'une, c'est le caractère d'impartialité que personne ne peut vous refuser. Je n'ai pas besoin non plus d'exposer les motifs qui pourront vous engager à prendre la plume pour mettre un frein au désordre. Vous les trouverez en vous-même, défenseur de la littérature allemande, vous avez votre cause à soutenir; elle vous sera d'autant plus chère qu'elle concerne les intérêts de Jacobi, que nous estimons également tous les deux et qui vraiment ne mérite pas un mauvais traitement. Si vous parlez et que les clameurs ne cessent point, il faudra convertir les salles de l'Académie de Munich en petites maisons et y faire présider le gouvernement.

Agréez, ... HENNINGS. »

[1] Lettre de Ch. de Villers, Lubeck, 22 mars 1810, à Monsieur le Chambellan de Hennings: « Si quelque chose au monde peut être compté comme le *dulce laboris praemium*, c'est la bonne opinion et l'estime d'hommes tels que vous. Je suis sensible, comme je le dois, à ce que vous voulez bien me témoigner en cette occasion. Cependant, je n'ose croire que mon intervention serait aussi efficace que vous, Monsieur, semblez le penser, entre les deux partis qui sont en présence à Munich, mais qui sont en effet les représentations de deux partis plus étendus et plus considérables. Une qualité que vous m'attribuez, mais qui cependant me manque essentiellement pour que l'un et l'autre parti acceptent ma médiation, c'est l'impartialité. — Je suis évidemment partial, très partial pour la cause du protestantisme et de l'esprit *septentrional*. — Non seulement je me suis prononcé hautement là-dessus en plusieurs rencontres, mais encore j'ai eu une occasion singulière, l'an passé, de m'expliquer directement à cet égard, et avec force, envers M. le baron *d'Ar...* lui-même, le nouveau Héros — ou si vous voulez, seulement *Hérault* — du parti contraire. Je pense même que peut-être il me compromettra si les choses sont poussées plus loin. Mais on dit que le gouvernement de Bavière y a déjà mis ordre et impose silence aux deux partis. Quoi qu'il en soit, cet éclat scandaleux, que je regarde comme très honteux pour les individus qui l'ont provoqué, ne nuit en rien, selon moi, à l'ensemble de la République des lettres germaniques qui n'a rien à faire dans ce démêlé. J'avoue même

Villers quittait Lubeck, chassé de cette ville par l'un des principaux représentants du pouvoir impérial. Il avait fui une première fois devant les fureurs de la multitude déchaînée, il avait pu croire que, de ce débordement naîtrait une ère nouvelle et meilleure; les événements avaient détruit une à une toutes ses illusions. Le joug militaire, joug détesté sous lequel tout doit plier, avait succédé à la licence révolutionnaire. Et maintenant, il doit une seconde fois abandonner les territoires soumis à la France pour conserver cette liberté de penser et d'écrire à laquelle il ne veut pas renoncer.

S'il ne part pas sans regret — il avait été trop intimement mêlé à la vie politique et intellectuelle de cette cité pour qu'elle ne fût pas pour lui comme une seconde patrie —, ces regrets furent bien adoucis par la perspective de la vie nouvelle qu'il allait mener à Gœttingue et de l'influence qu'il pourrait exercer sur la jeunesse universitaire; de plus, il renouerait des relations journalières avec ses anciens maîtres et échapperait du même coup à la malveillance de Davoust et de ses acolytes.

Mais l'inimitié du prince d'Eckmühl le poursuivait jusque dans les Etats de Jérôme, son ennemi personnel: Davoust trouvait ainsi l'occasion de chercher au roi une bonne querelle dont les échos n'eussent pas manqué d'arriver aux oreilles de l'empereur. Profitant de ce qu'un journal étranger avait rapporté la nouvelle erronée de l'arrestation de Zimmermann et de Villers, Davoust faisait insérer dans la *Hamburgische neue Zeitung* [1] cette note que nous donnons dans le texte original pour lui laisser toute sa saveur: « Was die Arretierung des Herrn Villers angelangt, können wir versichern dass diese Nachricht grund falsch ist.. Es ist bekannt dass dieser *Mensch*[2] sich straf-

qu'en secret je ne suis pas fâché de le voir s'élever, persuadé que le résultat nécessaire de toute fermentation dans l'opinion publique est: que la honte devienne à la longue le partage de ceux qui ont mérité la honte, et que la raison, la vérité finissent par se montrer dans tout leur jour. Je pense entièrement comme vous, Monsieur, que la plus belle cause des deux est celle des habitants du Nord de l'Allemagne; et, entre nous, les accusations envenimées que leur fait l'auteur des pamphlets bavarois me semblent plus dangereuses que honteuses. Elles ressemblent à celles qui ont été attentées par les fanatiques de tous les temps et encore de nos jours par les jacobins de France contre les hommes de bien qui les gênaient. Voilà, Monsieur, ce que j'ai à répondre à votre honorable appel. Je vous supplie de ne pas voir trop en noir les événements de Munich et de considérer les autres côtés lumineux qu'offre l'activité intellectuelle de l'Allemagne. *La raison finira par avoir raison*, dit un ancien proverbe qui me console souvent. Veuillez....

VILLERS. »

[1] 27 avril 1811, n° 68, voir *Vermischte Nachrichten*.

[2] C'est nous qui soulignons certains termes de cet article.

bar gemacht hat durch *ausgezeignete Verläumdungen* gegen seine Landsleute, dass er sich in Lübeck und in den andern Hansestädten ein *Ansehen von Wichtigkeit* gab, dass er *Retributionen für sehr übele Rathschläge annahm*, und dass er aus Lübeck, wo selbst seine *unmoralische Lebensart* Aufsehen erregte, verwiesen ist.

In der That hat man viele Mässigung bewiesen.indem man einen Mann bloss durch *Verachtung bestrafte*, der verdient hätte für seine *Schmähungen* und seine *Libelle* den Gerichten überliefert zu werden. Man versichert dass dieser Mensch, den Platz eines Professors in einer berühmten Universität erhalten hat.

Es ist zu vermuthen, dass, wenn seine Conduite bekannt sein wird, man einen solchen Mann nicht länger die Bildung junger Leute anvertrauen werde. »

B Constant était à Lausanne et allait partir pour la Westphalie quand il apprit par les journaux ce qui arrivait à Villers. Il mande à Hochet qu'il voudrait bien apprendre, à Gœttingue, que la nouvelle qu'il vient de lire est fausse: « Elle m'a fait une peine extrême, et je suis sûr que vous l'aurez partagée [1] ». Ces lignes avaient aussi mis en révolution le monde littéraire allemand. [2]

La campagne menée par Davoust est si violente que le prorecteur de l'université de Gœttingue se voit, à la fin d'avril, obligé de protester officiellement auprès du baron de Leist

[1] Lettre à Hochet, 9 mai 1811.

[2] Lindenau, astronome à l'observatoire de Seeberg, racontait que cet article faisait le fond de toutes les conversations; comme on le savait en relations avec Villers, on le chargeait de s'informer à Gœttingue de ce qu'il y avait de vrai dans toutes ces nouvelles. Lafaux, un autre ami de Villers, lui fait part de l'opinion de Gœthe, qu'il a vu tout récemment. Lafaux écrit à Villers, le 11 septembre: « J'ai, en effet, été rendre visite en passant dans la Thuringe, aux beaux esprits qui illustrent cette contrée de notre Europe. Weimar m'a paru une nouvelle Athènes... Je n'ai pas fait mention dans ma lettre (allusion à une lettre adressée à Reinhard) de ce que Gœthe m'a dit d'un certain écrivain gallo-romain des écrits duquel il fait un grand cas et dont il m'a parlé avec abondance. Je suis arrivé à la fin de mon papier sans avoir pu mander à M. de Reinhard ce qui avait été dit d'infiniment aimable de la part du Sophocle allemand et sur la satisfaction avec laquelle il apprenait que toutes les tracasseries incitées au Gallo-romain étaient heureusement terminées. Il y a pris une grande part et il a félicité l'Allemagne de pouvoir conserver le — (illisible, probablement moyen) de communication, le truchement, comme il l'appelle, qui veut bien se charger d'apprêter pour les estomacs délicats qui se trouvent au-delà du Rhin, les productions un peu trop vigoureuses qui paraissent en-deçà de cette barrière. Il m'a répété cent fois qu'il faisait un grand cas de la plume, de l'esprit et du caractère de cet hérétique littéraire... »

et de défendre son collègue pris ainsi publiquement à partie [1]. Pas n'était besoin de cette démarche pour convaincre de Leist et la cour de Cassel de l'inanité des accusations portées contre le nouveau professeur. Mais que pouvait le roi contre le tout puissant Davoust? Le prince d'Eckmühl ne désarmait pas et donnait libre cours à sa haine, même devant les amis influents que Villers avait laissés à Hambourg. Averti par eux du danger qui le menaçait, Villers se rendit alors à Cassel pour se mettre sous la protection directe du roi et de son ami Reinhard [2]. Celui-ci, malgré tout son pouvoir, toute sa bonne volonté, voyait le moment où il ne lui serait plus possible de le défendre contre les entreprises de Davoust [3]; il eut même un instant l'idée de l'envoyer à Weimar [4], mais il y renonça bientôt et lui conseilla de se rendre à Paris et d'y plaider lui-même sa cause [5]; il lui donnait, en même temps, des recommandations pour des personnages influents. Villers était lui-même en relations avec un certain nombre de personnes haut placées, il était donc possible

[1] «.... Un homme qui honore le titre de lettré dans le sens le plus noble de ce terme, qui, suivant jusqu'à leur source les traces cachées de la vérité, a exposé au grand jour tant de choses utiles et excellentes, dont le nom ne se prononce par tout ami des sciences, non seulement en Allemagne et en France, mais dans toute l'Europe, qu'avec la plus haute estime, parce qu'il est considéré comme un ornement du monde littéraire, et qu'on n'a pu regarder sa nomination à notre Université que comme une preuve nouvelle de votre louable sollicitude pour la célébrité de cet institut; un homme, ajouterons-nous, dont la probité non équivoque est garantie par quiconque le connaît de près et qui, sans doute, jouirait d'une fortune autre et plus brillante s'il eût accepté les rétributions qui lui étaient dues justement (car avec lui, il ne peut être question d'autres) pour des soins et des travaux généreux que tout le monde connaît; un tel homme a été signalé dans les papiers publics comme étant précisément le contraire de ce que nous venons d'exposer...»

[2] Alors ambassadeur impérial.

[3] Dans les dépêches qu'il adressait à Paris, Davoust ne cessait de représenter Villers comme un homme des plus dangereux ; cette partie des dépêches resta toujours sans réponse. Toutefois, le *Moniteur* (avril), ayant publié sous la rubrique *Correspondance d'Allemagne*, un article relatif à la soi-disant arrestation de Villers, Davoust y vit une autorisation de continuer de nouvelles poursuites. Il envoya à Cassel le général Berbenègre pour réclamer l'extradition de Villers. Le roi s'y refusa. Reinhard lui-même s'entremit d'une façon si active qu'il s'acquit dès lors l'estime de Stapfer. Le roi, qui devait se rendre à Paris et craignait une attaque à main armée de Davoust pendant qu'il serait en France, autorisa Villers à venir à Paris à sa suite.

[4] Voir Lettre de Reinhard à Gœthe du 9 mai et réponse de Gœthe du 4-5 juin 1811.

[5] Il accompagnerait le roi Jérôme qui était invité aux fêtes de la naissance du roi de Rome.

d'augurer quelque succès de cette démarche. Il partit au mois de mai 1811. [1]

Ce troisième séjour à Paris fut tout entier consacré aux démarches qui devaient assurer sa sécurité future. Par l'intermédiaire de Montalivet et des personnes auxquelles Reinhard [2] l'avait recommandé, il se mit sous la protection directe de l'empereur. Il n'eut que peu de temps à donner à ses amis et à sa sœur, Mme Dalheim. Malgré tout, il restait l'intéressant et aimable Villers, celui qui, plusieurs jours durant, avait su captiver Mme de Staël; le succès de ses démarches [3] lui avait rendu son ancienne vivacité [4]. En quittant Paris, il passa quelques jours chez son ami Stapfer à Belair [5], puis il reprit le chemin de l'Allemagne.

Stapfer redoutait, pour son ami, le séjour de Gœttingue. On parlait alors de l'annexion du royaume de Westphalie à la France et Davoust, le *satrape* (ainsi qu'il l'appelait), aurait

[1] Reinhard mandait à Gœthe, le 30 mai : „Unser armer Apostel, der in Lübeck und in Göttingen der Märtyrerserone so nahe war, hat wie Paulus an den Kaiser appellirt und muss nun bereits in Paris angekommen sein. Er ist gewissermassen unter den Flügeln des Königs Jérôme gereist, der sich in dieser ganzen Angelegenheit sehr edel benommen hat Auch hoffe ich in der That, dass der Mächtigste ihn vor dem Mächtigen schützen werde."

[2] Reinhard écrivait à Oelsner, à Paris: „Ich fürchte seine ausserordentliche Gutmütigkeit, das ist der einzige Grund der mich verhindert hatte, ihm von Anfang an den Rat zu geben, den er jetzt befolgt. Theilen Sie ihm etwas von Ihrer Weisheit mit und bezeichnen Sie ihm die Personen die er in seiner Lage sehen oder vermeiden soll. Uebrigens beträgt er sich mit Klugheit; ich bin überzeugt, er wird sich gut herausziehen und in das Asyl das er gefunden hat, zurückkehren können."

[3] Maret et Montalivet intercèdent personnellement auprès de l'empereur et obtiennent de lui des déclarations très rassurantes pour Villers.

[4] „.... Der ehrliche Villers ist auch wieder zurück mit einem ganz andern Gesicht, als da ich ihn vor drei Monaten nach Paris in Exil schickte." (Reinhard à Gœthe, 5. August 1811.)

[5] Le lendemain de son départ, Stapfer écrit à Laharpe: « Il nous a fait passer une soirée délicieuse en nous faisant la lecture d'une comédie de Molière... Je n'ai jamais entendu lire dans une aussi rare perfection. Le fameux Texier lui-même ne m'a pas fait autant de plaisir. Je regrette bien que ce bon ami ait fixé son domicile en Allemagne, non seulement à cause du charme que son séjour près de nous ajouterait à notre existence, mais aussi pour des motifs de bien public. Il possède un grand nombre de qualités aimables et brillantes qui ne peuvent être appréciées là où il passe sa vie et qui augmenteraient infiniment l'efficace de sa prédication en Babylone. »

pu recommencer ses persécutions[1]. Mais Villers avait vécu trop longtemps en Allemagne pour s'acclimater de nouveau en France et se sentir à l'aise sous la main de fer de Napoléon. Aussi reprochait-il à Stapfer[2] de ne pas résister avec assez de force à l'attrait superficiel de la culture française.

A son retour il passa en Lorraine pour y visiter ses frères et sœurs établis à Nancy, Metz, Sarreguemine et Trèves. Le 6 août, il était de nouveau à Gœttingue.

L'année qui suivit fut l'une des plus heureuses de sa vie[3]. Il était devenu *persona grata* à la cour de Cassel, aussi, nombreux étaient ceux qui s'adressaient à lui et mettaient à contribution son inlassable obligeance. Il ne recherchait nullement pour lui-même une situation en vue[4]; il lui suffisait d'exercer cette influence officieuse et de se savoir écouté en haut lieu; surtout il ne voulait pas aliéner sa liberté. Peu lui importaient les honneurs, pourvu qu'il aidât à la propagation des lettres et des sciences ainsi qu'à la pénétration du génie des deux peuples.

Il publia, dans le *Moniteur westphalien*, plusieurs articles presque tous relatifs à l'université de Gœttingue; c'était encore pour rendre service à ses collègues et aux étudiants auxquels il avait voué une affection quasi paternelle qu'il prit quelque part à la rédaction du journal officiel[5]. Tout le reste de son

[1] Reinhard écrivait à Gœthe, le 5 août 1811, à la veille du retour de Villers à Gœttingue à propos de Davoust: „Indessen ist der Feind noch nicht versöhnt und es wird viele Klugheit nötig sein, um einen Rückfall zu verhüten..." Le 7 septembre, il ajoutait: „Indessen hat der Prinz (d'Eckmühl) ihm (Villers) durch Cuvier sagen lassen de ne point s'imaginer qu'il était quitte de lui et qu'il lui gardait un chien de sa chienne... "

[2] Villers engageait Stapfer à envoyer ses enfants dans une ville de la Suisse pour y suivre les cours d'un collège. Stapfer reconnaît que son ami avait raison, mais il trouvait dur de se séparer de ses enfants ou de quitter Paris pour les accompagner. Il écrivit à Laharpe: « J'ai toutefois une si grande horreur de l'idée d'une entière francisation de mes enfants que je pense qu'elle me donnera le courage *nécessaire* pour opérer le changement voulu par la raison. »

[3] Le 2 septembre 1811, Reinhard écrit à Villers: « On m'assure, en outre, que les yeux de celui qui exerce au Nord une si sinistre surveillance commencent un peu à se dessiller. »

[4] On voulait le créer conseiller d'Etat, situation très enviée alors; on eût voulu l'attacher d'une façon permanente à la rédaction du *Moniteur westphalien*, le nommer gouverneur des pages, mais il refusa tout afin de se consacrer entièrement à son enseignement.

[5] Comme le roi ne lisait guère que ce journal, Villers, par ses articles, cherchait à le renseigner sur les universités (particulièrement celle de Gœttingue), qui, dans ce temps d'infortune publique, voyaient constamment leur existence mise en danger.

temps était consacré à la préparation de ses cours ou rempli par les exigences que lui créait sa situation de secrétaire de l'Académie royale des sciences de Gœttingue.

Il commença son enseignement avec le semestre d'hiver de l'exercice 1811-1812 [1] et parla sur la culture scientifique des Allemands; dès le semestre suivant, il consacra deux ou trois heures par semaine à l'histoire de la littérature française; en outre, il dirigeait des conférences de diplomatique indiquées au programme sous le titre de *Rechtswissenschaft*. Après la bataille de Leipzig, au semestre d'hiver de 1813-1814, il donna un cours de quatre heures sur l'histoire contemporaine de l'Europe. La matière du cours de diplomatique est *assez stérile*; « il n'y a aujourd'hui rien d'applicable à dire, la diplomatie étant, comme tout, la force », déclare Constant à Hochet[2]; toutefois, Villers « y met bien de l'esprit et quelquefois mieux. » Voici le jugement que portait Constant sur le cours de littérature française donné par Villers: « Je ne crois pas que toutes ses opinions fussent reçues comme orthodoxes à Paris. Mais elles sont piquantes et bien soutenues. Il aurait pu l'intituler, Histoire de la formation et des époques successives de l'esprit et du caractère français, plutôt que, Cours de littérature. Car il développe beaucoup plus les circonstances qui ont influé sur notre caractère national, que le mérite des différents écrivains, qu'il ne cite que comme exemples[3]. » Cette constatation n'est pas pour nous étonner; Villers développait, en somme, dans ce cours, ce qu'il aurait écrit s'il avait eu le temps de prendre part au concours qu'avait proposé l'Académie de Dijon, quelques années auparavant.

Bien que très heureux de sa nomination, Villers n'avait pas débuté sans crainte dans le professorat. Il avait une si haute idée des devoirs qui incombent à un professeur d'université, il avait tant d'estime pour ses anciens maîtres devenus ses col-

[1] Voir Ulrich, p. 59.

[2] Nous devons à l'amabilité de M. Gustave Rudler et à l'obligeante bienveillance de M. Maurice de Mieulle la communication des passages que nous citons des lettres de B. Constant à Hochet. Ces passages qui concernent Villers avaient été supprimés lors de la publication de cette correspondance dans la *Revue des Revues* (1904, nos 9 et 10). C'est à Paris, en 1801, que Villers avait fait la connaissance de Hochet; il l'y avait revu avec un réel plaisir en 1804 et en 1811. Quant à Constant, il aimait beaucoup Hochet qui fut, à cette époque, l'un des meilleurs, peut-être même le meilleur de ses amis, et il en a loué à plusieurs reprises l'intégrité et la sûreté.

[3] Lettre à Hochet, 12 juin 1812. Voir encore *Revue des Deux-Mondes*, 1906, p. 555, Lettre de B. Constant à Prosper de Barante : Gœttingue, 12 juin 1811.

lègues, qu'il se sentait repris par sa timidité de jeune étudiant. Lui qui, jusqu'alors, dans tant de discussions littéraires ou scientifiques, avait traité sur un pied d'égalité les hommes les plus illustres dans les lettres et dans les sciences, et s'était même souvent montré catégorique jusqu'à la raideur, devenait hésitant et doutait de lui-même. Cette attitude d'humble disciple, dans ses relations avec les savants d'Allemagne, attitude qu'il a gardée jusqu'à sa mort, n'est pas feinte; elle a son origine dans les impressions très vives qu'il reçut dès 1797, pendant son séjour à Gœttingue, et dans l'admiration exaltée qu'il avait conçue pour Heyne, Eichhorn, Heeren, ses professeurs, et pour Jean-Paul, Kant, Herder, Gœthe et Schiller, ses auteurs préférés [1].

Et pourtant Villers était fait pour être professeur d'université. Sans posséder cette ingéniosité des aperçus et ce savoir profond qui renouvellent la face d'une science, il avait toutes les qualités d'un maître sérieux et d'un vulgarisateur attrayant: la parole aisée, les convictions solides, l'enthousiasme qui entraîne la jeunesse. Il pouvait enfin satisfaire sans arrière-pensée ce désir insatiable d'agir sur autrui, de chercher à convaincre les autres par la parole et par la plume. Si ce penchant trop prononcé donnait à presque tous ses ouvrages un je ne sais quoi de pédant qui nuisit à leur succès auprès du grand public, du moins, dans la chaire du professeur, la sincérité persuasive de sa parole a-t-elle atténué ces défauts. Sa tournure d'esprit juvénile, l'indépendance de ses jugements, son désintéressement, la bonhomie toute paternelle qu'il apportait dans ses relations avec les étudiants, enfin son admiration si réelle pour les particularités du génie allemand, le désignaient à l'attention de la jeunesse universitaire. Il s'exprimait en allemand avec autant de facilité que dans sa langue maternelle, et le charme de sa parole aussi bien que l'élégance de sa pensée attirèrent bientôt à ses cours un cercle nombreux d'étudiants qui lui étaient tout dévoués. Citons parmi ses élèves le fils de son ami Brandis, le futur historien de la philosophie grecque, le philosophe Lachmann, Lücke qui devint plus tard professeur de théologie à Gœttingue, le poète Schultze, etc.

[1] Ses amis furent parfois obligés de le rappeler au sentiment de sa propre valeur. « Il faut, lui écrivait Reinhard, le 2 septembre 1811, que dans tous les sens, vous preniez possession de votre poste. » Et quelque temps après, il ajoutait: « Avec votre crainte de n'être pas assez éloquent, vous ressemblez un peu à l'homme qui ne voulait pas entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager. Maître comme vous l'êtes de votre sujet, vous trouverez facilement les paroles, quoique d'un autre côté, je convienne que dans la situation où vous êtes et avec votre abandon toujours aimable, mais non toujours prudent, le choix des paroles ne saurait être regardé comme indifférent. »

En cette année 1812, l'activité de Villers se déploie dans tous les sens, dans le monde universitaire et dans le monde administratif.

« Ich suche die Menschen für besser zu halten, als sie sind, um mich selber besser zu machen [1] », telle est la devise de Villers; c'est pour y rester fidèle qu'il recherchait avec un zèle infatigable toute occasion de venir en aide à quiconque avait besoin de ses services; et l'on peut supposer que, pour un homme qui jouissait de la faveur du roi et de l'estime des savants, les occasions ne manquaient pas. Si quelques-uns de ses obligés lui conservèrent de la reconnaissance, il en est d'autres qui se hâtèrent d'oublier le service rendu ou qui, parvenus à leurs fins, usèrent de leur influence pour nuire à celui qui avait été leur protecteur. Mais Villers, malgré toutes les expériences des dix dernières années, a peine à croire à la malveillance. Idéaliste et optimiste par tempérament, il juge les intentions d'autrui d'après les siennes. Dans une époque aussi troublée, dans un temps où tout, fortune, honneurs, dépend du caprice d'un seul, Villers devait particulièrement devenir la proie des intrigants; sa bonne foi a été souvent surprise, et de 1806 jusqu'à sa mort, il fut en butte aux intrigues et à la jalousie de tous ceux que son influence gênait dans leurs projets. Reinhard le mit souvent en garde contre cette *aimable bonhomie* qui lui attirait bien des ennuis; il eût voulu que Villers fût plus prudent, plus politique et ne se laissât pas si aisément entraîner par ses engouements. Mais Villers était incorrigible. [2]

Nous avons vu qu'il s'efforçait d'assurer à l'université de Gœttingue la protection royale. C'était l'objet de presque tous ses articles dans le *Moniteur westphalien*. Il aurait aussi voulu gagner à la Société royale des Sciences de solides appuis, en provoquant l'élection de son ami le comte de Montalivet [3] celles de M. de Pommereul et du duc de Bassano en qualité de membres associés. Reinhard consulté estimait qu'il fallait, en premier

[1] *Zeitgenossen*, p. 67.

[2] Stapfer, Reinhard, B. Constant ne ménageaient pas leurs avertissements et leurs conseils, et essayaient en vain de le mettre sur ses gardes. Ils admiraient beaucoup le caractère de leur ami et les sentiments qui le guidaient, et ce n'était que pour lui épargner des désillusions, des ennuis de toutes sortes, qu'ils l'exhortaient à plus de prudence.

[3] Villers aurait désiré en même temps marquer sa reconnaissance au comte de Montalivet, qui s'était employé, quoique sans résultat, en faveur des villes hanséatiques. Tout récemment encore, c'était le comte qui, avec l'aide du duc de Bassano et de M. de Pommereul, avait soustrait Villers aux poursuites du prince d'Eckmühl.

lieu, pressentir ces trois personnages, quoique, disait-il, « cet air de récompense immédiatement après un service rendu que prend la nomination de MM. M. et P.[1] ne me paraisse pas entièrement convenable ». Mais Villers désirait plus encore et aurait voulu que la Société se choisît des protecteurs parmi les personnages influents de Cassel. Pour lors, Reinhard se fâche: c'est selon lui une imprudence.[2]

Imprudent, il l'a été trop souvent, mais il ne tient pas à endosser les incartades d'autrui; c'est pourquoi il proteste vivement contre la paternité qui lui est attribuée d'un article publié dans le *Moniteur westphalien* du 12 septembre 1812 et intitulé « Vision d'un fils des Gaules », article signé Ch. V. et peu favorable à la cause française[3]. Charles Viennet de Magdebourg, l'un des admirateurs de Villers, en était l'auteur.[4]

Le moment eût été mal choisi pour se laisser accuser à faux; car Villers désirait obtenir la place de recteur de l'académie ou de l'université que l'on avait l'intention d'établir à Brême. Il avait déjà sollicité l'appui de Mme de Beauharnais[5] et fait faire quelques démarches auprès du comte de Cha-

[1] MM. de Montalivet et de Pommereul avaient, à la demande de Villers, obtenu tout récemment pour les *Annales de Gœttingue* l'autorisation d'être vendues en France et dans les départements annexés.

[2] Reinhard écrit à Villers, le 26 octobre 1811: « Votre projet de prodiguer en ce moment même vos nominations pour Cassel ne me plaît nullement. Attendez. Je ne vous dis rien sur les choix que vous faites; je vous prie seulement de considérer où vous vous arrêterez après avoir rompu les digues.... En général, mon cher Villers, je vois dans ceci encore votre bonne intention qui vous a si bien réussi dans votre lettre sur Lubeck. Au nom de Dieu, tenez-vous tranquille; vous allez fourrer votre plume dans un guêpier; je ne puis m'expliquer davantage, même sur les correspondants que vous avez fait nommer. Enfin, à force de protecteurs, la société ne méritera plus d'être protégée. Souvenez-vous, au reste, que je vous écris en *ami et à vous seul*. Faites-en votre profit et n'allez pas me compromettre dans votre comité, car je ne veux absolument pas être nommé dans tout ceci. »

[3] 22 septembre 1812. A ce moment, le roi Jérôme avait déjà dû abandonner son royaume.

[4] Villers est devenu plus prudent. Le 15 novembre 1810 déjà, Reinhard notait le changement dans une lettre adressée à Gœthe: „Indessen scheint er nun auf den Apostelberuf so ziemlich Verzicht thun zu wollen."

[5] M. Cubières-Palmézieux écrit à ce sujet à Villers, le 4 septembre: « La place que vous désirez vous est due à toutes sortes de titres: c'est vous qui, l'un des premiers, nous avez fait connaître la philosophie de Kant, homme immortel qui a poursuivi la pensée jusque dans les domaines de l'imagination. C'est vous qui avez défendu Luther victorieusement contre les criailleries superstitieuses de la prêtraille catholique. Ce sont des hommes tels que vous qu'il faudrait mettre à la tête des administrations. »

ban, lorsqu'un certain M. de Grille, l'un de ceux qui le poussaient à demander ce poste de recteur avec l'idée intéressée de se faire nommer lui-même inspecteur, le prévint que MM. de Villaret et Maron et surtout MM. de Fontanes et de Chateaubriand lui étaient hostiles et qu'il ne fallait rien attendre de bon des démarches tentées auprès du comte de Chaban.

En cette même année 1812, Villers eut aussi le plaisir de voir venir à Gœttingue B. Constant, qui voulait une fois encore remanier le plan de son livre sur la Religion. La bibliothèque lui fournissait de nouveaux documents et il travaillait tant et plus: « Gœttingue est un excellent endroit pour cela, il n'y aurait pas moyen de vivre sans occupation et il faut se la créer soi-même ». Constant ne manque pourtant pas de distractions [1], mais les réunions auxquelles il assiste sont bien loin de présenter l'intérêt qu'il trouvait à celles de Coppet ou de Paris [2]. Le peuple allemand lui devient sympathique; il estime ses qualités sérieuses: c'est « une race pensante qui conserve tout ce qui a été pensé de bon et d'utile durant tous les siècles, et qui léguera ce dépôt à des temps en état d'en faire usage ». Mais, celui qu'il voit le plus volontiers et le plus souvent, c'est Villers qui lui rappelle la France par sa vivacité et le ton aimable de ses entretiens. Il avait conservé, des quelques jours passés ensemble à Metz, en 1803, plus qu'un agréable souvenir et, apprenant à Francfort, par une lettre de Hochet, que Villers était à Paris, il avait été fort désappointé. Il avait compté le voir à Gœttingue, il s'« en réjouissait de tout son cœur »; aussi est-ce « avec un plaisir extrême » qu'il reçoit la nouvelle de son retour à Gœttingue. Cependant Villers est sous la dépendance de Mme de Rodde, et Constant craint que cette dame ne mette obstacle aux entrevues des deux amis. « Je ne sais, écrivait-il de Cassel, le 16 août, à Hochet, si Mme de Rodde lui permettra de me voir autant que je le voudrais, elle m'a toujours évité à Paris et ne m'a jamais pardonné les coquetteries de notre amie [3] envers Villers. Il n'y avait pourtant pas de ma faute. » Chaque fois qu'il quitte Hardenberg ou Cassel pour Gœttingue, il ne manque pas d'aller voir Villers: « Il est toujours bon, aimable, bien pen-

[1] Il assiste à plusieurs soirées chez Mme de Rodde, chez les Blumenbach, les Stockhausen, les Münchhausen, les Seckendorf, etc.

[2] « La société qui n'est pas savante n'est pas amusante non plus; ce n'est pas en Allemagne que la frivolité est aimable. » (Lettre de Constant à sa tante.) Il écrit à Hochet: « Je regrette quelquefois amèrement la conversation de Paris. » C'était le stimulant nécessaire à l'activité de sa pensée. Bien que parfois il goûte fort le recueillement dans lequel il vit à Gœttingue, il est d'avis que « l'absence de conversation refoule les idées sur la poitrine. »

[3] Mme de Staël.

sant, et sa conduite est très noble. Mais il est souvent triste, inquiet et découragé ». Ce lui est pourtant « un grand bonheur de l'avoir ici ». Il discute avec lui du plan et des idées de l'ouvrage auquel il travaille et qui, pour le moment, l'occupe tout entier. C'est à lui qu'il a recours pour obtenir, du professeur Tœlken, une déclaration publique qui fasse connaître que ce dernier a emprunté à Constant beaucoup des idées qu'il énonce dans son cours sur l'histoire et la marche des religions anciennes [1]

L'amitié entre ces deux hommes devient très vive; Constant se sent trop étranger à ces Allemands préoccupés de la seule préparation de leurs livres; cette vie *tout intérieure* ne suffit pas à son activité; ces savants qui s'ensevelissent *dans l'étude et dans la science*, sans prendre aucune part aux événements qui bouleversent l'Europe, ne lui semblent pas vivre. « Une ville de cinq cent mille habitants peut sauter en l'air sans qu'un professeur de Gœttingue lève les yeux de dessus son livre [2] ». Aussi, bien que l'état maladif de Villers et la sujétion où le tient Mme de Rodde empêchent Constant de jouir autant qu'il le voudrait de la société de son ami, dès que Villers doit s'absenter, s'ennuie-t-il à mort et le presse-t-il de revenir [3]. « Causer avec

[1] Constant avait communiqué à Tœlken le plan des différentes parties de son ouvrage, ce professeur ayant exprimé le désir de le traduire, dans le cas où il ne serait pas possible de le publier en français; sans y entendre malice, Toelken mettait trop à profit, dans son cours, les idées de Constant, oubliant d'indiquer la source où il les puisait.

[2] Constant à Hochet, 5 octobre 1812.

[3] Villers ayant dû se rendre à Cassel au commencement d'octobre, Constant lui écrivait, le 8: « ... Je vous attends... et vous désire, car Gœttingue est terrible quand vous n'y êtes pas. Je n'ai jamais autant senti que, sans vous, je n'y serais pas resté deux jours, malgré les charmes de la bibliothèque. » Les sentiments qu'il exprime n'ont rien d'exagéré; il y revient encore, le 11 octobre 1813, lorsque, de Brunswick, il écrivait à Villers: « Je vous dois deux années paisibles et douces à Gœttingue, ce qui n'est pas peu par le temps qui court. Je dis que je vous les dois; car, sans vous, je n'y aurais pu rester deux mois; vous m'y teniez lieu de souvenir et de patrie. » Il note dans son *Journal intime*: « Ma vie à Gœttingue m'ennuie », et écrit à P. de Barante, le 7 avril 1812: « Des affaires et mon *Polythéisme* et Villers m'y retiennent; sans mes affaires, je n'aurais aucun motif raisonnable, dans l'acception commune du mot, pour y rester; sans mon *Polythéisme*, je n'y resterais pas, quelles que fussent mes affaires. Et sans Villers je n'aurais pas la force d'y rester, même pour mon ouvrage, parce que sa conversation est le seul délassement que je puisse trouver ici... » Ecrivant à ses amis de France, il porte sur Villers ce jugement, si semblable à celui de Mme de Staël: « Il est doublement aimable au fond de l'Allemagne et il est rare de rencontrer ce que nous sommes habitués à trouver à Paris en fait de gaieté et d'esprit, et Villers, qui est distingué sous ce rapport à Paris même, l'est encore bien plus parmi les érudits de Gœttingue. » Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, article Fauriel.

lui m'est un vif plaisir, déclare Constant à Hochet, le seul qui anime quelquefois une vie assez monotone. Nos opinions, nos pensées sont tellement identiques que nous avons à peine besoin de nous parler pour nous entendre. Il n'a pas une perspective qui lui convienne fort. Il n'est parvenu à se faire allemand qu'aux yeux des Français, et jamais il ne franchira la barrière qui le sépare de ceux dont il est le collègue et avec lesquels il paraît destiné à passer sa vie. » Retenons cette observation de Constant, elle sera pour nous une clef qui nous permettra de pénétrer le secret de bien des mécomptes que Villers aura à subir dans la suite.

Villers avait dû se rendre plusieurs fois à Cassel dans les trois derniers mois de l'année, il avait même été reçu par le roi qui aurait désiré le retenir auprès de lui [1] et lui proposait à nouveau de prendre la direction officielle du *Moniteur westphalien*. B. Constant qui, par les parents de sa femme, et surtout par le prince de Furstentein [2], n'était pas sans influence à la cour, se mettait volontiers au service de son ami [3] Mais Villers [4] décline les offres brillantes qui lui sont faites. Cette « oisiveté active » de la société de Cassel,[5] dans laquelle tant de gens dépensent leurs forces sans aucun profit pour le progrès des sciences lui rappelait trop des défauts si souvent reprochés

[1] Villers avait été présenté au roi le 29 juillet 1810; depuis lors, Jérôme n'avait cessé de lui témoigner de l'intérêt, soit dans son voyage à Paris en 1811, soit en l'appelant plusieurs fois auprès de lui à Cassel (avril, septembre et novembre 1812, mars 1813). En septembre 1813, Villers assiste au départ du roi et de Reinhard.

[2] Ministre de la secrétairerie d'Etat et des relations extérieures à la cour de Westphalie.

[3] « Je voudrais être là pour travailler à vos affaires que vous ne savez pas mener assez chaudement », écrit-il à Villers.

[4] C'est sans doute pour remercier B. Constant de l'intérêt qu'il lui témoignait et de celui qu'il manifestait pour les travaux de la Société royale des Sciences, qu'il engagea celle-ci à décerner à Constant, le 17 décembre 1812, le diplôme de membre correspondant.

[5] B. Constant écrivait à son ami Hochet: « Là, tout le monde est occupé de sa fortune d'une manière directe et naïve; on ne conçoit pas qu'on puisse penser, écrire, et les lettrés sont ceux qui conviennent que, quand on n'a rien à faire entre une audience et une assemblée, on peut ouvrir un livre, pourvu qu'on le referme bientôt.... Cette nature si différente me divertit comme le ferait un pays étranger, et j'éprouve quelque chose de ce que doit éprouver un voyageur dans les forêts d'Amérique. » Il y a peu de société, point de conversation, aucun intérêt, aucune confiance. « A la science près, c'est Gœttingue, avec cette privation de plus. » Il y a des dîners où l'on ne dit mot, de grandes réunions où l'on passe son temps à jouer. Certes, un tel séjour ne pouvait plaire ni à Constant, ni à Villers.

à ses compatriotes. Il craignait en outre, en s'établissant près de la cour, d'être en butte à la jalousie de tous ceux dont il pourrait gêner les intérêts particuliers, et il savait trop ce qu'il en coûtait, pour s'y exposer une seconde fois.

Dès l'année 1810, Villers avait entretenu avec Jacob Grimm, établi à Cassel, une correspondance assez active. A cette époque, Grimm avait fourni à Villers divers arguments pour répondre aux attaques dirigées contre l'*Erotique comparée;* ce dernier, de son côté, s'était efforcé d'obtenir que la Bibliothèque impériale, à Paris, prêtât à Grimm les manuscrits du *Roman de Renard* dont il avait besoin pour ses études comparées de la vieille littérature allemande et française. Ces études font le sujet de la correspondance échangée entre les deux amis de 1810 à 1813.

Le professeur Benecke de Gœttingue avait publié en 1810 les *Minnelieder*, *Ergänzung der Sammlung der Minnesinger*. Villers qui s'intéressait à la vieille poésie française et allemande adresse au *Magasin encyclopédique* [1] une critique de l'ouvrage. Cette lettre mérite de retenir notre attention, non par ce qu'il y dit de l'œuvre de Benecke, mais par les jugements qu'il porte sur la littérature des deux peuples; c'est un vrai manifeste contre le despotisme du régime impérial et la servilité de la littérature officielle.

Rappelant que ce sont les événements de la vie de chaque jour et les croyances nationales qui forment le fond des œuvres littéraires du moyen âge, Villers estime que c'eût été un bonheur pour la France de perfectionner ces germes de littérature qui avaient pris naissance dans les temps barbares:

« Une poésie formée de la sorte, soutenue par la mythologie de la religion nationale elle-même, nourrie par l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits, les héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale native, qui serait devenue la *Romantique* polie et perfectionnée dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples et eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère. »

Mais la Renaissance arrête le développement de cette littérature nationale; on n'admire plus que les Grecs et les Romains, on les imite et on se livre ainsi sans réserve à un esprit étranger qui n'a aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, nos mœurs, notre histoire. Les règles d'Aristote mal comprises, l'*épître aux Pisons*, deviennent nos codes poétiques. Notre pro-

[1] Voir tome IV du *Magasin encyclopédique*, p. 5 à 24.

pre nature se trouve ainsi soumise à des lois artificielles qui ne lui convenaient point. C'est à cela qu'il faut attribuer « cette marche incertaine, vague, ces doctrines fausses, outrées, pédantesques, ces disputes, ces contradictions et cette confusion dans notre poésie moderne et dans ses théories. »

Certes, la littérature classique est digne d'admiration; les Grecs et les Romains pouvaient nous servir de modèles, mais, était-ce une raison pour que la littérature française fût, pendant deux siècles, réduite à une sorte d'esclavage? C'est à cette imitation servile que Villers attribue l'épuisement de la littérature contemporaine. Le Dante, Shakespeare et d'autres firent de puissants mais vains efforts pour soutenir la *Romantique* — entendons par là le nationalisme littéraire. — Mais l'impulsion donnée avait été irrésistible, « les formes étaient devenues roides et étrangères, les règles bizarres et despotiques, le ton maniéré et ampoulé; une muse bâtarde, drapée, soi-disant à l'antique, était inhabile aux formes naïves et populaires du merveilleux moderne, de la piété tendre et des mœurs de nos pères ». En introduisant une poésie, une philosophie, « en un mot, un esprit tout à fait étranger » à celui du peuple, la Renaissance a été la cause de l'un des vices radicaux de la culture morale contemporaine « où tant d'idées saines et droites manquent totalement, ou bien sont faussées et dénaturées ». De là est né ce refroidissement des âmes pour la religion, pour tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, cet éloignement marqué des esprits pour le haut idéal qui est l'essence de la vraie poésie, « éloignement qui donne à notre âge un caractère si singulièrement *prosaïque*, tourné exclusivement vers le palpable et l'utile ».

Villers n'entend pas blâmer les érudits qui se sont consacrés au commentaire et à la restitution des textes anciens. N'a-t-il pas plus d'une fois loué les savants allemands d'avoir pénétré plus à fond que les Français l'esprit de la civilisation antique? Il n'est pas non plus de ceux qui se refusent à admettre des idées étrangères; ce qu'il déplore, c'est que l'engouement pour l'antiquité classique ait détourné l'attention des vieux poèmes nationaux dont les manuscrits dorment dans la poussière des bibliothèques; les savants les ont à peine utilisés pour éclaircir les faits de l'histoire du moyen âge, et les essais tentés en ce genre par Fauchet, Barbazan, les abbés Massieux et Goujet, etc., sont restés sans écho.

Il n'en est pas de même, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Suède, en Danemark et surtout en Allemagne où l'on publie sans cesse des recueils de poésies du moyen âge:

« Au milieu de l'immense et dévorante activité de la littérature allemande, il s'est même élevé une secte spirituelle qui s'est déclarée hautement pour la *Romantique* et avec d'autant plus d'autorité qu'on ne peut la soupçonner d'ignorer ou de négliger la littérature classique. Le célèbre Schiller a nommé sa tragédie de *Jeanne d'Arc* une *tragédie romantique.* »

Le moment serait venu pour la France de suivre un mouvement semblable. L'accueil qui a été fait au recueil de Clotilde de Surville, édité par Vanderbourg, prouve que « l'esprit moderne est disposé à revenir sur ses pas et à suivre ces premières traces de son développement primitif ».

Ce nouveau courant littéraire a pris naissance en Allemagne à la suite de la publication des *Minnesänger* et des grandes épopées du moyen âge; c'est là que les Allemands se sont retrouvés eux-mêmes Ces vieilles chansons d'amour des poètes germains sont supérieures à celles des troubadours provençaux en ce qu'elles sont d'un genre plus élevé, d'une morale plus pure. Bon nombre de ces manuscrits sont encore inconnus et Villers s'adresse aux savants français « dépositaires de ces trésors pour les prier avec instance de les faire connaître à M. le professeur Benecke et aux autres littérateurs allemands ». La bibliothèque vaticane, enrichie des trésors de celle d'Heidelberg, doit contenir une ample moisson de manuscrits de ce genre; Villers recommande à Degérando d'en faciliter l'accès aux hommes de lettres.[1]

Ainsi, quelques mois avant que Napoléon ait donné l'ordre de détruire le fameux livre *De l'Allemagne*, Villers envoyait au *Magasin encyclopédique* un article dans lequel étaient condensées les idées principales de l'ouvrage de Mme de Staël. Depuis longtemps, il était convaincu de l'importance et de l'originalité du mouvement littéraire qu'il avait vu se développer en Allemagne: c'était plus qu'une littérature nouvelle, c'était un monde intellectuel qui s'ouvrait. Les sentiments individuels plus profonds, plus mystérieux, vivifiés par l'idée religieuse, s'y donnaient libre carrière; c'en était fait de tout le conventionnel en usage jusqu'alors.

Ces quelques pages sont l'un des premiers et des plus clairs manifestes du romantisme, si l'on entend par ce mot l'influence

[1] Cet article fit, semble-t-il, quelques partisans. Un prêtre français nommé Ponyard approuve les idées de Villers et croit que les reproches adressés aux gens de lettres peuvent être faits aux artistes, architectes, peintres, sculpteurs, qui tous imitent les styles grec et romain. Ainsi, le sculpteur de la statue de l'empereur ne le représente-t-il pas vêtu à la romaine et ne préfère-t-il pas la toge à l'habit du sacre? *Magasin encyclopédique*, tome VIe, lettre de Ponyard à Millin.

des littératures du Nord et de la philosophie allemande sur la littérature française, la lutte contre les théories classiques des deux derniers siècles, l'affirmation de l'individualisme, le culte du moyen âge, un retour à la plus ancienne tradition nationale.

Cet article plut à Grimm qui ne lui reprochait qu'une chose; c'était de trop attirer l'attention des Français sur les manuscrits de la bibliothèque vaticane. Il craignait qu'on ne les transportât à Paris et qu'il ne s'en perdît en route, ou même, qu'arrivés à destination, on ne les entassât sans ordre dans la bibliothèque.

Comment répandre ces idées en France et amener une rénovation littéraire? C'était chose bien difficile, alors que la censure épluchait tous les livres, tous les journaux. Les *Annales littéraires de Gœttingue* s'étaient vu refuser l'entrée de la France et des départements du Nord de l'Allemagne malgré les démarches tentées par Villers. Il avait bien obtenu du comte La Valette l'accès de ce journal dans le département des Bouches de l'Elbe, mais Johannet [1] n'en continuait pas moins à appliquer l'arrêté [2] du baron de Pommereul, en vertu duquel quelques journaux seulement étaient autorisés à paraître à condition que leurs rédacteurs s'abstiendraient « de toute dissertation ou réflexion politique [3] ». Villers dut recourir à une autorité supérieure [4] pour obtenir la révocation de cet arrêté, du moins en ce qui concernait les *Annales*.

Il eût voulu l'obtenir aussi pour l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* que rédigeait à Iena son ami Schütz. La chose fut moins aisée; à Paris, les démarches traînèrent en longueur; on réclamait la traduction intégrale d'un certain nombre de numéros avant d'accorder l'autorisation; nous ne savons si elle fut enfin donnée.

On pourrait s'étonner que dans le cours de cette année, l'une des moins agitées de sa vie, Villers n'ait pas fait de publication importante ou achevé l'un des deux ouvrages [5] qu'il promettait depuis longtemps. Mais ses fonctions de secrétaire

[1] Inspecteur d'imprimerie du département.

[2] Publié le 10 mars 1812.

[3] Quatorze journaux étaient supprimés d'un trait de plume.

[4] Par l'intermédiaire de son ami Montalivet, il obtint du baron de Pommereul, successeur de Portalis à la Direction générale de la librairie et de l'imprimerie que les *Annales* aient accès en France et dans les départements annexés.

[5] Sur Kant et sur Luther.

de la Société royale des sciences absorbait une grande partie de ses loisirs; en outre, la préparation de ses cours exigeait un travail considérable; il était, de plus, fréquemment appelé à Cassel. Disons encore que, depuis 1811 sa santé déclinait rapidement; dès janvier 1812, les migraines et les accès de fièvre dont il souffrait depuis longtemps, ne lui laissent plus aucun répit. [1] Enfin son état empire encore lorsqu'il apprend les épreuves cruelles que traversait alors son frère Frédéric qu'il aimait tendrement. Emigré en Russie depuis plusieurs années, Frédéric était professeur à l'Université de Moscou et y avait acquis une belle fortune au moment de l'arrivée des Français. Comme il était resté dans la ville lors de l'entrée de ses compatriotes, force lui fut de les suivre dans leur difficile retraite à travers les steppes. Il emmenait avec lui sa femme et quatre enfants; trois moururent de froid, un seul supporta les affreuses privations de cette longue marche sur Smolensk. Villers voyait son frère dans l'obligation de recommencer, à quarante ans, « une nouvelle lutte contre la vie et la pauvreté »; le profond chagrin qu'il en éprouvait acheva de l'abattre et de détruire sa santé. Il consacrait le peu de force qui lui restait à la préparation de son cours de civilisation française, mais il n'avance qu'avec lenteur. Il espérait aussi pouvoir mettre sur pied et publier, en 1814, un ouvrage historique sur le *Développement de l'esprit français*; les événements politiques y mirent obstacle.

Après la retraite de Russie qui n'avait pas réussi à troubler la quiétude des savants de Gœttingue, on apprenait que les négociations avec l'Autriche venaient d'échouer et que, à la

[1] On lit dans son calendrier: Janvier 1812. Forte migraine, fort tourmenté de ce mal; Dieu m'en sauve le mois prochain. — Février. Dieu ne m'a guère exaucé; j'espère mieux pour le mois de mars. — 20 avril. Migraine diabolique. — 29 avril, Forte migraine. — Le 8 mai, il aurait dû donner la première leçon de son cours de littérature française; une violente migraine l'oblige à le remettre au 10; le 12, nouvelle migraine; les 24 et 25 août, une fièvre intestinale se déclare; pendant les deux dernières semaines du mois, les maux de tête ne lui laissent aucun repos. Il en va de même en 1813. Les accès sont si violents qu'il a recours à l'opium. — Le 5 juin 1813, Constant écrivait à Hochet: « .... Il y a une malédiction sur les gens que la nature avait destinés à ce qui n'est plus possible. Ils dépérissent, les uns moralement, les autres physiquement et moralement; c'est le cas de Villers... » — C'est en 1808, semble-t-il, que commencent ces migraines fréquentes. Au début de septembre, après avoir terminé son ouvrage sur *les Universités*, il souffrait à tel point qu'il alla se reposer quelques semaines à la campagne. Pendant des semaines entières il ne peut ni lire un journal, ni mettre sa correspondance à jour; il est obligé d'interrompre tout travail. Dès lors, la moindre émotion ramène les douleurs. Il était à peine de retour à Lubeck qu'il apprend la mort de son père; la grande douleur qu'il en ressent ramène les accès de fièvre. Il avait déjà été fort ébranlé, en avril 1812, par la nouvelle de la mort de sa mère.

suite de la dissolution du congrès de Prague, Metternich faisait déclarer la guerre le 10 août à minuit. Cette fois, ce n'est plus Moscou, mais Dresde, puis Leipzig qui voient le choc des armées. Tout le pays se soulève après les fatales journées de Leipzig. Le 26 septembre, Villers part pour Cassel; le 28, les Russes attaquent la ville que le roi et Reinhard quittent aussitôt; enfin, le 30, les Russes s'emparent de la capitale du royaume de Westphalie. Villers est de retour à Gœttingue où l'on organise la garde nationale; il s'y enrôle et le voilà en pleine mêlée politique, comme à Lubeck en 1806.

Le prince royal de Suède qui avait pris part à cette coalition contre Napoléon, s'approchait de Gœttingue. A la fin d'octobre, on dépêcha Villers et un autre professeur pour lui porter, à Heiligenstadt, les vœux et salutations de l'Université. Villers profite de cette rencontre avec Bernadotte pour obtenir que Gœttingue soit exemptée d'impôts de guerre et que l'université soit placée sous la protection du prince. Celui-ci vient à Gœttingue le 2 novembre et rend visite à Mme de Rodde. [1]

Les témoignages d'estime dont Villers avait été l'objet de la part du roi Jérôme avaient déjà froissé bien des susceptibilités et fait naître l'envie au sein du petit cénacle des professeurs de Gœttingue. On peut supposer que les faveurs accordées à Mme de Rodde et à Villers par Bernadotte ne durent pas éteindre ces mauvais sentiments. Plusieurs des collègues de Villers, oublieux des nombreux services qu'il avait rendus à l'université, intriguèrent auprès du nouveau gouvernement pour ébranler son crédit [2]. N'oublions pas que quelques-uns d'entre eux, lors de sa venue à Gœttingue, l'avaient déjà reçu avec froideur, ne comprenant pas que l'ont eût choisi comme professeur un homme qui n'avait pas fait d'études scientifiques approfondies. Le nouveau pouvoir s'occupa immédiatement de tout réorganiser. Ce que l'on entendait par là, B. Constant nous l'apprend, c'était « l'éloignement de toutes les formes et de tous les individus » qui avaient tenu, de près ou de loin, à l'éphémère royaume de Westphalie. Villers s'informait du sort futur des universités. Constant, alors à Hanovre, lui répondait à la fin de novembre que tout resterait provisoirement dans le *statu quo* et que l'on évitait de se prononcer sur l'université de Gœttingue avant l'arrivée du

[1] Le lendemain, après un entretien avec Bernadotte, Villers inscrit dans son calendrier: « Jour remarquable par une conversation avec le prince qui partait. » Le 7 décembre, il reçoit l'Ordre de l'Etoile-Polaire.

[2] Ce qui excitait le plus leur jalousie, c'était, comme le disait l'un d'eux, de voir un homme, qui *keine einzige Fachwissenschaft zunftmässig erlernt hatte*, obtenir de tels honneurs.

comte de Munster qui apporterait « toutes les instructions relatives à ce qui est à confirmer, à réorganiser ou à défaire [1] ». A la fin de décembre, à la suite d'un entretien avec M. d'Arnswaldt [2], Constant mandait à son ami : 1° que l'intention probable du gouvernement serait de ne rien changer au personnel de l'université ; 2° en ce qui concernait Villers, « qu'il était, d'un côté, juste, de l'autre, désirable » de le conserver « comme un des ornements de l'université ». Les ministres, entre autres Decken, étaient fort bien disposés en sa faveur ; on se souvenait, non seulement des ouvrages qu'il avait publiés, mais encore de l'*Appel* qu'il avait lancé aux officiers français lors de la première occupation du Hanovre et l'on n'oubliait pas les services qu'il avait rendus à cette partie du territoire allemand.[3]

Le duc de Cambridge et le comte de Munster, celui qui renfermait « dans sa poitrine la destinée de tout le monde [4] », arrivèrent enfin à Hanovre [5]. Le comte s'étant adressé à M. d'Arnswaldt [6] pour obtenir des renseignements sur les professeurs placés à Gœttingue depuis l'invasion, celui-ci parla de Villers dans les meilleurs termes, disant que c'était un honneur pour l'université de le posséder, qu'il était devenu une gloire nationale en Allemagne, que si l'on ne le traitait pas très bien, il y aurait un concert de blâme dans toute l'Europe [7]. Du reste, M. de Munster savait à quoi s'en tenir sur les mérites de Villers et s'en était même entretenu librement avec Constant. Ce dernier emportait, d'autre part, d'un entretien qu'il avait eu avec le duc

[1] Villers aurait désiré obtenir une augmentation de revenus pour l'université de Gœttingue ; il comptait pour cela sur les relations et l'influence de Constant. Celui-ci répondait que les professeurs pouvaient être assurés de leur confirmation, mais ne devaient pas espérer davantage, le nouveau gouvernement ayant « de très grands projets d'économie ».

[2] Le fils d'un ministre.

[3] C'est à ce moment qu'avaient paru dans le *Moniteur westphalien* les articles signés Ch. V., que Villers avait désavoués, comme nous l'avons vu. Le baron de Bremer lui écrivait, le 18 novembre : « ... J'apprécie votre mérite éclatant et... je sens la valeur de tout ce que vous avez fait pour la nation allemande et particulièrement pour l'université de Gœttingue qui m'inspire le plus vif intérêt. Je n'hésiterais pas à communiquer d'abord mes observations au prince régent si je n'étais persuadé que votre réputation n'est aussi bien établie à Londres qu'ici... »

[4] Paroles de Constant, 21 décembre 1813.

[5] Entre le 15 et le 20 décembre 1813

[6] Celui-ci, qui ne connaissait pas personnellement Villers, était l'un de ses plus chauds admirateurs.

[7] B. Constant, 19 janvier 1814.

de Cambridge au sujet de Villers, la ferme conviction que, bien que le duc n'eût pas d'influence directe sur les affaires universitaires, il n'hésiterait pas, en cas de besoin, à exprimer son opinion qui serait d'un grand poids.

Pour que l'on ne pût se tromper sur ses sentiments, Villers rédige, sur le système continental, un article dans lequel il laisse percer la joie qu'il éprouve à voir ses prédictions enfin réalisées et l'Allemagne délivrée. Il l'envoie à B. Constant en le priant d'en faire part aux personnages influents, puis de le faire publier. L'article venait à point; on commençait à s'étonner du silence que gardait Villers sur les derniers événements. La haine contre tout ce qui était français est si générale et si aveugle qu'on en arrive même à suspecter les intentions de celui qui, depuis dix-huit ans, a constamment affirmé son admiration pour l'Allemagne et qui a plus fait pour la défense des droits de cette nation que beaucoup d'Allemands eux-mêmes.

Confiant [1] dans les assurances que lui donnait Constant, il ne doutait pas de sa confirmation en qualité de professeur; son ami le pressait cependant de venir à Hanovre [2] et de s'y faire présenter au duc, mais, occupé à divers travaux littéraires et, de plus, très fatigué, Villers ne crut pas nécessaire de répondre à cet appel Pendant ce temps, ses ennemis intriguaient à l'envi pour le ruiner dans l'esprit des gouvernants. Le secrétaire de la chancellerie, Rehberg, se fit leur porte-parole à la cour; il n'eut que trop de succès. Le 17 mars 1814, la *Kasselsche Allgemeine Zeitung* [3] publiait un article des plus élogieux pour Villers [4];

[1] « J'étais dans cette confiance et rempli d'une sécurité profonde, partageant la joie qu'inspirait à tous la délivrance de l'Allemagne, sans avoir nul soupçon de ce qui se tramait contre moi dans l'ombre », écrivait-il le 2 avril. Il s'était même adressé directement au ministre, M. de Bremer, le priant de l'informer des intentions du gouvernement relativement à l'université et à ce qui le concernait personnellement et lui demandant l'autorisation de porter l'Ordre de l'Etoile-Polaire. Si Bremer ne répondit pas à la première question, c'est que, comme l'écrit Constant, rien n'était encore décidé.

[2] Il conseillait à Villers de passer à Hanovre la première semaine de février; c'est à ce moment que l'on attendait le prince royal de Suède. « Vous verriez clair dans vos affaires ici. »

[3] N° 76, p. 318.

[4] On louait son zèle éclairé pour tout ce qui est beau, noble et bon, sa connaissance approfondie de la science et de la culture allemandes, on rappelait les nombreux services qu'il avait rendus, soit lors de l'attaque de Lubeck, soit en faveur de l'université de Gœttingue, les souffrances qu'il avait endurées par amour pour les Allemands, enfin, on le désignait comme l'un des professeurs les plus dignes de respect.

quatre jours plus tard, celui-ci recevait de Decken la nouvelle officielle de sa destitution [1]. En considération des services qu'il avait rendus à la littérature allemande, on lui accordait une pension de 3000 francs, mais on lui conseillait, de la part de S. A. le prince régent, de quitter le territoire dès que les circonstances le permettraient et de retourner en France ; c'est là, assurait-on, qu'il pouvait rendre le plus de services aux universités allemandes.

Se refusant à voir, dans l'ordre qui lui avait été transmis, un arrêté définitif [2], Villers adresse au prince une requête afin d'obtenir sa nomination. Vain espoir; le 26 mars, Decken l'informe que sa requête a été écartée. Le 1er avril, on recevait à Gœttingue les arrêtés confirmant dans leurs fonctions les professeurs nommés par le roi Jérôme; il n'était pas fait mention de Villers [3]. Le lendemain, il achevait pour la troisième fois son cours de *Diplomatie.*

Pour mesurer toute l'étendue du mal dont cette injustice fut la cause, il faut se souvenir de l'état très précaire où se trouvait Villers soit au physique soit au moral. Non seulement il était malade et affaibli, mais sa situation sociale embarrassée était la source de nouveaux ennuis. Constant même la jugeait *pénible* et écrivait à Hochet: « son intérieur est triste [4] ». « Il s'ennuie mortellement sans se l'avouer. Sa vie est enchevêtrée par un devoir né du sentiment et plus fort que sa source. Sa santé est mauvaise. Ses occupations lui déplaisent, et l'empêchent de se vouer à celles qui lui plairaient davantage. Enfin c'est encore une existence à peu près finie pour la même cause que tant d'autres....[5] » Quelques mois après il confirmait ce jugement et ajoutait : « .... Depuis quelque temps, il (Villers) n'est plus reconnaissable. Souffrant, distrait, détaché de tout, sans intérêt pour ce qu'on lui dit, il a l'air de ne plus tenir à ce monde que par l'ennui qu'il en éprouve. Le malheur de son frère, qui, au reste, est retrouvé, lui a porté un coup, dont les suites ne se font remarquer qu'actuellement. Je crois que l'ar-

[1] La lettre était adressée: *An den vormaligen Königlich französischen Capitain von Villers.*

[2] Arrêté qui était le résultat d'une longue suite d'intrigues et de basses calomnies.

[3] La liste des professeurs, parmi lesquels on cherchait en vain le nom de Villers, apprit au public la décision du ministère.

[4] 29 janvier 1813.

[5] 12 mars 1812.

rivée de M. Rodde, qui est venu se mettre en tiers, contribue aussi aux désagréments de sa vie. Mais, quoi qu'il en soit, je suis tout triste de voir cette métamorphose ou plutôt ce dépérissement, et je m'en inquiète, autant que je m'en afflige. » [1]

Sur cet organisme affaibli, sur cet homme dont le ressort moral était comme brisé, un coup aussi inattendu eut une répercussion profonde. Villers fut terrassé. Le sentiment de cette injustice cruelle et imméritée donne à la plainte [2] qu'il fait parvenir au ministère une éloquence émouvante. « Une simple adresse de lettre et l'omission dans une liste, c'est en cette forme que me fut annoncé le traitement le plus inattendu et le plus douloureux que j'aie éprouvé de ma vie, sans daigner m'en donner aucun motif, sans en adoucir le coup. » Par ses travaux littéraires, par le dévouement constant dont il avait fait preuve envers la nation allemande, par les persécutions qu'il avait souffertes, il croyait avoir acquis le droit de ne plus être traité comme un étranger. N'a-t-il pas, du reste, accepté le droit de cité de l'une des villes les plus influentes de l'Allemagne? Il a quitté Lubeck pour fuir les persécutions de Davoust; Gœttingue l'attirait parce qu'il y avait déjà passé six des vingt années qu'il a vécu en Allemagne, parce qu'il y comptait beaucoup d'amis, qu'il y trouvait des ressources littéraires qu'il n'eût pas trouvées ailleurs, enfin, parce qu'il y était rattaché par des liens étroits puisqu'il était membre de la Société royale des Sciences. Lui reproche-t-on ses relations avec le précédent gouvernement? L'on doit savoir qu'il a refusé les situations brillantes et lucratives qui lui étaient offertes à Cassel et n'a usé de ces puissantes relations que pour la sauvegarde des intérêts de l'université et de ceux qui travaillaient au progrès de la science, de la philosophie et aussi, du patriotisme allemand. D'autres ont sollicité ces places et sont aujourd'hui plus blancs que la neige. Est-ce parce que le hasard l'a fait naître sous la domination française qu'il subit pareil traitement?

[1] 5 juin 1813.

[2] « Très humble représentation de Ch. de Villers, chevalier de l'Ordre royal suédois de l'Etoile-Polaire, Citoyen jouissant du *grand droit de cité* de la ville libre hanséatique de Brême, docteur en philosophie à l'université de Gœttingue (1805), membre de la Société royale des Sciences de la même ville, Correspondant de l'Institut de France et de celui de Hollande, des Académies de Prusse et de Bavière, de la Société impériale de Moscou, etc., ancien capitaine du Corps royal d'artillerie de France, professeur à l'Université de Gœttingue depuis le 5 janvier 1811 jusqu'au 1er avril 1814, né en Lorraine allemande le 4 novembre 1765. »

« Je suis né quelques mois avant la fin de notre dernier duc Stanislas après lequel nous fûmes définitivement réunis. Mais je suis naturalisé Allemand par le droit, étant bourgeois de Bremen, tandis que par le fait aussi, mon cœur est tout allemand; et il paraît qu'un Français qui devient Allemand dans son cœur est, à tout prendre, préférable à un Allemand qui devient Français. »

Le trait qui le frappe le plus profondément, c'est la mise en demeure de quitter Gœttingue à bref délai. De tous les professeurs nommés sous l'ancien régime — et ils sont nombreux — il est le seul contre lequel on ait pris une telle mesure:

« Le *consilium abeundi*... m'a pénétré d'une douleur déchirante et a tiré de mes yeux quelques larmes très amères. Moi, chassé de Gœttingue, de cette métropole des lettres d'où nul de leurs amis n'est exclu! de ce Gœttingue que j'avais choisi pour mon dernier asile, que mes écrits, ma voix, mes démarches avaient si souvent défendu contre les ennemis de la culture intellectuelle des Allemands! auquel, depuis quinze ans, j'ai cherché constamment à donner en France cette renommée conservatrice qui peut-être ne lui a pas été inutile au milieu de la génération si rude et si inculti-vée des Français actuels! Je croyais pouvoir vivre tranquille après avoir été chassé de Lubeck, mon premier asile, par le maréchal Davoust; je ne m'attendais pas, certes, à être aussi quelque jour *chassé* de Gœttingue *au nom* d'un gouvernement que je respecte. ».

On le renvoie en France; qu'ira-t-il y faire? Ses parents sont morts, la plupart de ses relations interrompues; la *culture allemande* dont il est *imprégné* le « rend encore plus étranger que vingt-deux ans d'absence ». Et s'il ne va pas en France, peut-il aller ailleurs? Partout il sera suspect, car, si on lui laisse le pain, ne lui ôte-t-on pas l'honneur? « Et, pour un honnête homme, qu'est-ce que la subsistance physique, mise en balance avec l'honneur? »

Nous avons dit qu'il avait terminé son cours de diplomatique le 2 avril le 6, dans une réunion intime, les étudiants lui exprimaient leur attachement de la façon la plus chaleureuse. Réconforté par ces témoignages d'affection, il partait le lendemain [1]

[1] Le 10 avril, Villers écrit directement au prince pour solliciter sa réintégration: « ... J'ose réclamer de V. A. R. l'honneur de la servir encore désormais comme professeur ordinaire à son université de Gœttingue. L. Ex. les dignes ministres de ses pays voudront bien donner leur aveu à cette prière. Je la fais avec la plus sincère ardeur, avec le vœu le plus respectueux, comme renfermant l'objet de toute mon ambition et de tous mes vœux. »

pour Hanovre et essayait d'obtenir une audience du prince-régent. L'entrevue eut lieu le 12 avril [1], mais le résultat en fut nul [2]. La réponse à la supplique et aux démarches parvint à Villers le 28 mai par l'intermédiaire du ministre Bremer [3]; elle était navrante; sans lui donner la raison des mesures prises contre lui, on l'informait que destitution et exil étaient maintenus. Mais Villers veut aller au fond des choses et demande à S. Ex. le baron de Bremer de ne pas lui céler ce que le gouvernement pouvait avoir de désagréable à lui communiquer: « Je n'épargnerai rien, ni ma fortune, ni ma vie, pour pénétrer ce mystère; car le *bannissement* étant une peine infamante, comme le sait V. Ex., et me voyant de tous les hommes de lettres du monde entier le seul banni de Gœttingue, V. Ex. ne pourra trouver mauvais que je persiste dans la demande respectueuse et instante d'*en connaître les motifs* afin d'être à même d'en démontrer la fausseté. Ce qui me paraît le plus clair jusqu'à présent, c'est que le cabinet ministériel n'a pas jugé à propos de donner à S. A. R. le Pr.-R. des renseignements à mon égard, tels que j'avais le droit de les attendre.

Il fallait que les ennemis de Villers se sentissent bien puissants pour se refuser à céder même à l'opinion publique. En ce moment, les journaux s'emparaient de l'affaire et parlaient sans détour de l'ignominie qu'il y avait à traiter de la sorte un homme qui avait rendu à l'Allemagne des services distingués et inoubliables. [4]

[1] Parti de Hanovre, le 14, Villers est de retour à Gœttingue le 15 avril, en proie à de violents maux de tête.

[2] Il n'est pas possible de rendre responsable des mesures qui frappèrent Villers la haine du prince-régent pour tout ce qui était français; il semble que les rapports personnels du prince avec Villers furent empreints d'une certaine cordialité. Ainsi, le 14 mai, il chargeait son aide-de-camp de remercier Villers de l'envoi d'une recension et de lui exprimer ses regrets d'être empêché par son départ pour l'Angleterre d'aller à Gœttingue.

[3] « La confiance que vous avez témoignée, écrit Bremer, ... me fait croire que vous préférerez de recevoir une nouvelle désagréable de ma main; voilà pourquoi je me suis chargé de vous dire que S. A. R. le P.-R., non seulement n'a pas jugé à propos de vous accorder la nomination que vous désirez, ce qui vous sera notifié officiellement, mais persiste dans sa détermination que le manque de bienveillance qu'Elle vous a gratifié vous engage à changer de séjour... »

[4] *Der Europeische Aufseher* publiait le 5 mai un article intitulé „Der Professor Villers in Göttingen"; nous citons entre autres choses: „... diesen trefflichen Mann, da sich um Teutschland in den Augenblicken grosser Gefahr so sehr verdient gemacht und des Teutschlands hohe wissenschaftliche Bildung weit und breit verkundet hat, hat soeben, auf der Universität *Göttingen*, wo er seit einigen Jahren als Professor der Philosophie angestellt war, seine Entlassung erhalten, weil er ein Franzose ist, und

Villers ne veut pas rester sous le coup des mesures prises contre lui, il croit son honneur engagé à en obtenir le retrait. Ce n'est pas que le séjour de Gœttingue lui soit maintenant bien agréable; depuis plusieurs mois, cette ville a perdu pour lui tout attrait [1]. S'il y reste, c'est, au dire de B. Constant, beaucoup pour Mme de Rodde [2]. Il est mécontent « du climat, du genre de vie, de son logement, de sa nourriture, de la conversation, du présent, de l'avenir », même, de sa « carrière ».

seine Stelle von dem ehemaligen *Könige von Westphalien* erhalten hat. Wäre er ein egwöhnlicher Franzose, so möchte sich ein solcher Vorfahren entschuldigen lassen, allein Villers ist ein denkender Kopf, ein kentnissreicher Gelehrter und ein um die teutschen hochverdienter Mann. Dies hätte Beachtung verdient der Unwille gegen die Franzosen darf uns nie zu Ungerechtigkeiten verleiten. Villers hat aufgehört ein Franzose zu sein und ist ein Teutscher worden, nicht bloss durch seinen langen Aufenthalt, sondern, mehr noch durch seine Denkart und durch seine grösseren Einsichten in den teutschenschaftlichen Fächern. Ein solcher Mann verdiente eine andere Behandlung wegen der hohen Achtung, welche ihm alle gebildeten Männer zollen... » L'auteur de l'article estime que la pension accordée à Villers n'est pas une réparation suffisante, et il espère que le Prince-régent répondra favorablement aux nouvelles requêtes à lui adressées. Nous savons quelle réponse y fut faite.

[1] B. Constant, son confident pendant les années 1811-1813, écrivait à P. de Barante, leur ami commun: « Villers est en tout dans une situation pénible. D'abord, il s'ennuie prodigieusement. Il s'est cru beaucoup plus Allemand qu'il ne l'est; et, comme il le dit lui-même, il était fait pour expliquer l'Allemagne aux Français, et il se trouve que c'est à présent aux Allemands qu'il explique la France. » (20 mars 1812; voir *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1907, p. 553.)

[2] « ... Son sentiment, auquel il fait tant de sacrifices et qui lui impose encore une conduite très belle, mais qui n'est plus, je crois, un plaisir de mouvement, enlace sa vie sans la remplir. » (Même lettre.) — Il disait à Hochet avec quelle maîtrise Mme de Rodde, vers la fin de 1812, savait se diriger entre son mari qui cherchait à reprendre la vie commune, et son sigisbée Villers: « Mme de Rodde s'en tire parfaitement, domine l'un, repousse l'autre et va son chemin avec brusquerie, insouciance et satisfaction.» (2 décembre 1812, lettre de B. Constant à Hochet.) — A en croire Stapfer, Villers n'aurait accepté qu'à contre-cœur la place de professeur à Göttingue, et cela, pour être mieux à portée de venir en aide à son amie, Mme de Rodde, dont le mari venait d'être complètement ruiné. (Lettre à Usteri, 28 mars 1811). Ceci nous semble pour le moins exagéré. Cependant, tous les amis de Villers se rendaient compte de la sujétion étroite où le tenait Mme de Rodde. Ainsi, en 1807, Reinhard, qui aurait désiré rencontrer Villers lors de son voyage de Dresde au Rhin, écrivait à Gœthe le 25 juillet: „... von Villers habe ich noch keine Antwort... Ob es mir möglich sein wird mit Villers zusammenzutreffen, daran zweifle ich; da wir beschlossen haben, unsern Weg nach Coblenz zu nehmen, so wird der Punkt wo wir uns Göttingen am meisten nähern etwa Erfurt und um meiner Einladung zu gefallen dreizehn Meilen zu machen, dazu steht er unter zu strenger Zucht, wie wohl ich meinem Brief einen ganzen Paragraph zugesetzt habe, um Madame Rodde zu gewinnen..." Et, deux ans après, alors que Reinhard et Gœthe auraient voulu se rencontrer avec Villers, le rendez-vous manqua

Comme toutes les requêtes qu'il avait personnellement adressées au ministère ne changeaient rien à sa situation, il a recours à l'appui de B. Constant, de Mme de Staël, du baron de Stein. Constant, « surpris, consterné et indigné » de la disgrâce de son ami, promit d'écrire à M. d'Arnswaldt [1], pour avoir l'explication de cette inconcevable iniquité »; il verra aussi le Prince Royal de Suède, le comte de Munster sur lequel il compte davantage; mais il fait surtout fond sur la réputation et la considération dont Villers jouit en Allemagne. Constant [2] cherche à montrer sous son vrai jour à son ami le coup qui l'atteint:

« Il y a un mot bien absurde dans votre lettre, cher Villers. Ils me laissent du pain, dites-vous, et ils m'ôtent l'honneur. Qui diable peut vous ôter l'honneur? Et je ne dis pas seulement l'honneur, mais la gloire! Songez donc que vous avez en Allemagne une réputation colossale et que ce n'est pas à vous, mais à eux qu'ils feraient tort. »

Stapfer joint ses efforts à ceux de Constant et de Mme de Staël [3] pour obtenir du comte de Munster que l'injuste arrêt soit rapporté. Quant à M. d'Arnswaldt, il affirme à Villers que les changements faits au corps des professeurs de Gœttingue l'ont été sans sa participation et qu'il n'a eu aucune connaissance des motifs qui ont dicté la conduite de S. A. R. le prince-régent. Ceci nous montre une fois de plus avec quelle habileté et dans quel secret les ennemis de Villers avaient préparé sa disgrâce.

Le 4 juillet 1814, le comte de Munster n'avait encore pu parler de l'affaire aux souverains, bien qu'il les eût vus plusieurs

pour les mêmes raisons, comme nous l'apprend ce passage de la lettre de Reinhard à Gœthe (19 avril 1809): « ... Villers kommt nicht, denn er kann nicht kommen; Reinaldo bleibt in den Armen seiner Armida und wir sind nicht grausam genug ihm den magischen Spiegel vorzuhalten." L'intimité de ses relations avec l'intelligente Mme de Rodde ne nuisait pas à ses travaux, et Reinhard dit: „Ist er doch selbst, in diesen Banden immer noch der Heidenapostel. Er hat uns seine neueste Schrift zugesandt, eine sehr fleissige und interessante Uebersicht dessen, was in den letzten drei Jahren Deutschland in den Fächern, die zum Gebiete der dritten Classe des Instituts gehören, geleistet hat. ... "

[1] M. d'Arnswaldt, adjoint à la curatelle de l'université.

[2] 21 avril.

[3] Le 30 avril, Mme de Staël, informée de l'événement, écrit: « Je suis très occupée de vous, mon cher Villers. ..» Elle se prépare à dire à M. de Munster ce qu'elle pense de toute l'affaire. Son opinion est que Villers ne sera pas réintégré dans sa place de professeur, « ... mais il n'est pas supportable qu'on vous éloigne de Gœttingue et je parlerai de cela avec qui vous voudrez et de toute ma force. »

fois à Londres. Il rendait pleine justice au mérite de Villers et affirmait à B. Constant que le chancelier Rehberg n'était pas l'auteur de la mesure qui atteignait son ami.[1]

Villers, de son côté, s'ingéniait à trouver les motifs de la sentence d'exil qui le frappait et avait adressé le 20 mai un nouveau mémoire au ministre; il croyait les deviner dans la publication de l'article *Traumgesicht eines der Söhne Gallicus*, qu'il avait désavoué en son temps[2]. Le 31, le conseiller privé Decken lui répondait qu'il n'avait pas été question de l'article, mais il continuait à taire les vrais motifs qui avaient dicté la décision. Ce silence obstiné, ce mauvais vouloir manifeste accablaient Villers: il se sentait innocent et on lui refusait les moyens de confondre ses calomniateurs.

L'indignation était générale, et B. Constant résume assez bien l'opinion publique dans cette phrase: « Quelque accoutumé qu'on soit aux injustices, celle-ci était trop révoltante et trop inattendue ». Il continue ses démarches pour que réparation soit faite à son ami. Il a vu le baron de Stein à Paris et l'a intéressé au sort de Villers[3]. Le baron soumet la question au roi de Prusse, à l'empereur de Russie, leur présentant cette affaire sous un jour tel que la laisser en l'état serait couvrir de honte le peuple allemand[4]; il insiste aussi auprès du comte de Munster.

[1] Le 24 avril, M. de Munster écrivait déjà à B. Constant: « Ce que vous me dites de M. de Villers me fait de la peine; j'ai l'avantage de le connaître et j'estime beaucoup ses écrits par lesquels il a fait connaître la littérature allemande aux Français.... J'ai cru faire un bon choix en proposant au roi de charger M. d'Arnswaldt de la direction de l'université. M. d'A. pensait très favorablement au sujet de M. de V. lorsque je lui en parlai à Hanovre. Je n'ignore pas qu'il existait alors des doutes sur la question s'il devait être reçu au nombre des professeurs et que ce n'était pas seulement M. Rehberg qui avait ces doutes, comme vous paraissez le croire. Depuis, j'ai quitté l'Allemagne, je n'ai aucun rapport sur cet objet, peut-être le trouverai-je à Londres. »

[2] Nous avons dit que l'article, publié dans le *Moniteur westphalien*, le 22 décembre 1812, était de Charles Viennet, secrétaire privé de M. de Bercagny.

[3] Le 6 mai, Stein conseillait à Constant de s'adresser au comte de Munster — ce qu'il avait déjà fait. — « C'est lui qui pourra être utile à l'estimable M. de V. et qui le sera certainement à ce digne homme. Je ne manquerai point d'appuyer ses intérêts de tous les moyens qui sont à ma disposition. »

[4] Dablow écrivait de Halle à Villers, le 21 septembre 1814: „... Sie haben die Veränderung Ihrer Lage vorzugsweise Stein zu verdanken, der nicht nur den Grafen Münster derbe zu Leibe gegangen ist, sondern auch drein dem Könige von Preussen und dem russischen Kaiser die Sache als eine solche vorgestellt hat, wodurch die deutsche Nation beschimpft werde..."

Sollicité par le baron de Stein, Mme de Staël, Constant et Stapfer, le comte de Munster à qui Villers avait envoyé des pièces justificatives, promettait de tout faire « pour réparer l'infamie ». Mais, au milieu des événements politiques qui bouleversent l'Europe, comment retenir l'attention des chefs sur l'aventure d'un proscrit? Comme les persécutions continuaient encore au mois de juin [1], Constant avait l'intention de faire publier sur toute l'affaire un article qui aurait paru dans le *Morning Chronicle*. Il regrettait que Villers ne fût pas venu à Paris: « Nous aurions remué ciel et terre pour vous faire rendre justice! »

Enfin, le comte de Munster obtint gain de cause, et, sur son ordre, le ministre Decken informait Villers que sa pension était élevée de trois à quatre mille francs, qu'en outre, la permission lui était accordée de résider où bon lui semblerait. C'était une compensation honorable dont il pouvait se contenter [2]. Cette réparation fut bien accueillie dans toute l'Allemagne. [3]

Mettant à profit ses loisirs forcés, Villers prépare une Introduction au livre de *l'Allemagne* dont Mme de Staël voulait faire paraître une édition chez Brockhaus. Bien qu'il ne s'occupât plus des affaires de l'université, ses ennemis étaient encore assez puissants pour troubler sa tranquillité. La *Preussische Correspondenz* avait annoncé que grâce à l'intervention du comte de Munster, la situation de Villers avait été améliorée, qu'on lui avait laissé le choix entre sa chaire et une pension, et qu'il avait préféré cette dernière [4]; cette note avait paru aussi dans le *Mercure du Rhin* et dans la *Kasselsche Allgemeine Zeitung*. Ce der-

[1] Villers et Constant accusaient Rehberg d'en être l'auteur. Le 22 juin, Constant écrivait: « Davoust a passé incognito à Paris et est allé se cacher dans sa terre. Qui aurait dit que vous trouveriez dans Rehberg un autre Davoust! »

[2] « ... Vous savez que mes tribulations ont pris une fin? Que le *Pr. Régent* a donné une chiquenaude en ma faveur à MM. les ministres de Hanovre, ce qui les a un peu surpris et émus à cause de la nouveauté! moi j'en ai eu d'autant plus de plaisir que S. A. R. a accompagné le compliment qu'il m'a fait faire à cette occasion d'une pension de 4000 francs. » (Lettre de Villers, 25 novembre 1814.)

[3] M. d'Arnswaldt lui écrit: « Maintenant que vous allez jouir de l'*otium cum dignitate*, je désire que votre santé vous permette de vous livrer à des travaux littéraires dont toute l'Allemagne vous saura gré. Je voudrais surtout pouvoir vous engager à vous occuper du cours de littérature française dont nous avons un jour causé. Vous l'envisagerez sous un point de vue bien différent de celui des littérateurs français, qui rarement s'élèvent au-dessus des idées reçues et, d'un autre côté, vous ne partagerez pas les préjugés des écrivains allemands qui, faute de la bien connaître, voudraient bien contester son mérite réel et dont les jugements par là nous paraissent souvent manquer de justice. »

[4] Nous avons vu que les choses ne se sont passées de cette manière.

nier journal reçut, le 25 novembre, un court article rectificatif dû à la plume de l'un des plus violents ennemis de Villers [1]; pour obliger le rédacteur en chef à faire paraître cette rectification, l'auteur la donne comme ayant été inspirée par le ministère. Mais cet article qui, ainsi que l'écrivait à Villers le rédacteur du journal, laissait « découvrir le bout de l'oreille », fut la dernière flèche lancée par le camp adverse. Si même nous en croyons Dablow, on n'était pas loin d'accorder à Villers une réparation complète et de lui rendre la chaire qu'il avait occupée avec tant de distinction. [2]

Les nombreuses marques de sympathie qu'il reçut de France et d'Allemagne, l'Ordre du Lys que lui décerna Louis XVIII, vinrent lui prouver qu'il n'avait rien perdu de l'estime générale. Cependant, le coup avait été trop rude, et, une fois l'excitation de la lutte passée, Villers, à bout de forces, vit sa santé décliner rapidement. Des maux de tête violents et continus, une sciatique, le font horriblement souffrir pendant les mois de décembre et janvier. Il a beaucoup vieilli; il est méconnaissable, au physique comme au moral; de gai, vif et confiant qu'il était, il devient amer, soupçonneux [3]. En vain, B. Constant et Mme de Staël l'appellent

[1] Voici la partie importante de cette note: „H. v. Villers lebt seit mehreren Jahren in Göttingen und ist von der Regierung des verschwundenen Königreichs Westphalen die sich der Herrschaft der Hannoverschen Landes bemächtigt hatte, als Professor angestellt worden. Der Prinz Regent von Gross-Brittanien fand bei seinem Wiedereintritt in die Regierung seiner deutschen Länder nicht für gut, ihm eine Lehrstelle zu verleihen, gab aber dem durch litterarischen Bemühungen berühmten Manne eine Pension von 3000 Fr. (so viel als er von der usurpatorischen Regierung als Gehalt bezogen hatte) in der Voraussetzung, dass er in sein Vaterland zurückkehren würde. Auf sein Gesuch in Göttingen zu bleiben, ward dieser zugestanden, die Anstellung als Professor abgelehnt und die Pension noch um tausend Fr. erhöht. Aus einer Stelle auf die man kein Recht hat, wird man nicht verdrängt.... Da Aüsserungen über frühere Misgriffe und persönliche Verwendung eines Ministers, sind den obigen Thatsachen so wenig angemessen und in der Fassung so unschicklich, dass H. v. Villers selbst wenn ihm der Artikel zu Gesicht gekommen wäre, unstreitig aus Dankbarkeit gegen die ihm durch Vermittlung des Hannöverschen Ministerii wiedererfahrene ausserordentliche gnaden Bezeugung wünschen müsste, den Schein zu entfernen, als ob an der Bekanntmachung Antheil gehabt haben könne." Cet article est probablement de Rehberg.

[2] Dablow écrit à Villers, le 21 septembre 1814: „.... Im engsten Vertrauen gesagt, ich weiss, dass man Sie nach Jahr und Tag auch als Professor wiedererstellen wird, und nur die Regierung für den Moment schonen will. Mündlich darüber ein mehreres."

[3] *Neue Bremer Zeitung*, nº 64, Sonntag den 5ten März 1815: „... Neid und Bosheit sind die giftigen Schlangen, die an dem Glücke und der Ehre edler Menschen nagen, und die haben auch versucht, das Leben dieses früh verklärten Mannes zu vergiften. In wie fern jene Menschen ihren schändlichen Triumph erreicht haben, wollen wir jetzt nicht erörten, wo nur des unersetzlichen Verlustes gedenken müssen."

ils à Paris; il remet à plus tard ce voyage qui, en l'arrachant à ses idées noires, lui eût sans doute été une salutaire diversion. [1]

En janvier 1815, il écrit encore la Préface de la *Confession d'Augsburg*. Il ne se déride qu'avec les étudiants qui entourent leur ancien professeur de marques de confiance et d'affection. Il consacre ses dernières forces à la publication d'un petit traité, *Constitution des trois villes libres hanséatiques*, pour répondre aux sollicitations de ses amis de Brême et de Hambourg, qui désiraient qu'une voix autorisée s'élevât en faveur des trois villes, au moment où allait s'ouvrir le congrès de Vienne [2]. Il paraît nécessaire, à cette heure où les destinées de l'Europe vont être remises en question, d'exposer la situation toute spéciale des Villes hanséatiques et de plaider le rétablissement des prérogatives dont elles jouissaient avant leur incorporation à l'empire français. Villers publie donc les constitutions des trois villes, ainsi que des Mémoires sur leur commerce, mémoires qu'il avait préparés lors des conférences tenues à Hambourg, à la fin de 1809, alors « qu'il semblait permis d'espérer que le joug qui pesait sur elle était près de s'alléger ». Puis, aux citoyens tentés de vouloir chercher des améliorations à l'ancien état de choses, il conseille la patience et le calme: « Les constitutions dans lesquelles on a vécu heureux et libre si longtemps auraient bien

[1] B. Constant lui écrit de Paris en avril 1814: « Ici je n'ai vu que des gens qui vous appellent et vous désirent, et si vous vouliez avoir une place à Paris, vous en auriez cent pour une. » Et en juin: « J'ai fait vos commissions à tous vos amis de Paris, qui tous vous saluent et voudraient vous voir parmi eux. » — Mme de Staël insiste aussi pour que Villers revienne en France: « Pourquoi ne venez-vous pas à Paris? Vous avez beau dire, c'est votre patrie.... Mais revenez en France; hélas! la France, il fallait encore que la tyrannie la livrât aux étrangers. » (30 avril.) — Ce n'est pas en France, mais en Allemagne qu'il voudrait avoir ses amis près de lui. Le 12 juin 1812, il ajoutait ces mots significatifs, à la fin d'une lettre que Constant adressait à Hochet: « ... Ces diables de 1000 francs à payer m'auraient paru durs. Je les mangerais bien plus gaiement sur les chemins pour aller vous embrasser. Je n'ai pas assez joui de vous quand je vous tenais, il y a un an, mais j'étais mécontent et chagrin alors. C'est ici, tranquille, au milieu de nos livres, avec *Benjamin*, que je voudrais vous tenir là entiers, pour huit jours seulement... »

[2] Villers résume les idées de cet opuscule dans une lettre datée du 25 novembre 1814: « ... Je n'y ai pas eu moins de trois buts. L'un, de prouver par de nouveaux arguments tirés de la nature des choses et d'une organisation nécessaire du commerce européen, de prouver, dis-je, aux puissants de la terre qu'il fallait à jamais respecter l'existence de nos villes; — 2° d'éclairer à ce sujet les *capitalistes* de l'Europe en leur indiquant le chemin de Hambourg, etc. Enfin, d'indiquer à nos braves hanséates eux-mêmes quel devait être leur cercle d'activité et la direction de leur entreprise. Je ne sais si on approuvera l'exécution. Ce dont je puis répondre, c'est que l'intention est bonne de ma part. »

pu suffire à cette régénération commerciale » que l'on désire si ardemment.

« Mais c'est une maladie de notre siècle que cette croyance à de prétendues améliorations. On attend son salut des formes extérieures, tandis qu'il faut le placer plutôt dans un bon esprit public, dans l'amour de la patrie, dans le zèle pour les fonctions qui font prospérer la chose publique. »

Si l'on tient à faire des amendements, que l'on travaille tout d'abord à établir la tolérance religieuse, à admettre aux fonctions publiques les gens de toutes les confessions; alors la Hanse continuera, comme dans les siècles passés, à être pour l'Europe une source de prospérité et de richesse.

Son dernier écrit fut donc un témoignage après tant d'autres de son attachement aux villes hanséatiques dans l'une desquelles il avait vécu tant d'années.

Le 11 février 1815, il fut terrassé par une attaque au moment où, dit-on, il lisait ces mots de son ami Jean de Muller: „Was bleibt den armen Sterblichen *wenn* « just to look about us, and to die ».” Il vécut encore quatorze jours, sans connaissance. C'est pendant ce temps — ô ironie des choses humaines! — qu'il fut appelé en qualité de professeur à l'université de Heidelberg. On ne put avoir la satisfaction de lui apprendre cette bonne nouvelle, non plus que de lui donner à lire la lettre que son ami Ersch lui écrivait de Halle: « Nous Allemands, nous sommes depuis longtemps habitués à vous honorer comme notre compatriote, comme un savant qui nous appartient et qui, dans des temps critiques, s'est montré plus allemand que maint Allemand de naissance... »

Trop tard aussi, arrivait cette lettre de Guillaume Wolff [1] de laquelle nous extrayons ce qui suit:

« .... Vous même ne sauriez nier qu'il nous fallait votre exemple pour pouvoir retenir une idée juste des Français au milieu des imprécations outrées dictées par le fanatisme et la haine nationale et prononcées trop hautement pour avoir pu vous échapper. Il est de l'intérêt de l'Allemagne que vous et tous les Français qui vous ressemblent ne commettent pas la même faute que mes compatriotes ont commise en confondant les défauts et les crimes des gouvernements et de quelques individus avec l'esprit et l'intérieur *(sic)* de toute une nation. Heureusement, vous avez donné trop de preuves d'un jugement impartial pour qu'on puisse craindre que vous

[1] Wolff retournait en même temps les lettres de Conrad Henke, son oncle, que Villers lui avait prêtées pour l'aider à préparer une monographie. — La lettre de Wolff arriva après la mort de Villers.

ne vous repentissiez des soins que vous avez eus d'exciter l'attention de la France sur ce que l'Allemagne a de digne d'être connu. Puissé-je contribuer, en vous retraçant l'image de votre ami, à renouveler en vous l'idée de rapprocher les deux nations par des ouvrages tels que vous en avez publié et de surpasser en cela les meilleurs auteurs de la France, qui n'ont que trop souvent blessé la justice à l'égard des Allemands.... »

Le 26 février, survint une nouvelle attaque; Villers mourut le même jour, à dix heures et un quart du soir. Il fut enterré le 2 mars. Ses anciens élèves, en grand nombre, « avec leurs chefs et leurs maréchaux », et plusieurs de ses collègues accompagnèrent sa dépouille mortelle. On avait mis sur le cercueil son chapeau d'officier orné de la cocarde blanche et son épée. Trois couronnes de laurier, de myrte et de chêne témoignaient de la douleur et des regrets de ses amis. Les journaux les plus importants consacrèrent à son éloge des articles dans lesquels ils rappelaient le courage parfois téméraire qu'il avait mis à défendre la vérité et le bon droit, les services éminents que son esprit cosmopolite avait rendus à la littérature allemande. Tous s'accordaient à reconnaître qu'il était resté fidèle à sa devise: „Ohne Furcht und Vorwurf."

Ce fut son ami, le pasteur Lücke, qui parla sur sa tombe, et l'Allemagne entière s'associa à cet adieu:

« La Gaule regrette en lui un fils magnanime qui, animé d'un vrai sentiment de la liberté et d'un saint amour de la patrie, par des exhortations pleines de force, appelait à une vie meilleure une race déchue, et s'efforçait de l'enthousiasmer pour tout ce qui est grand et sacré. L'Allemagne pleure en lui l'ami rare qui, si volontiers, se comptait parmi les nôtres. Epris d'équité, il avait su reconnaître ce qu'il y a d'élevé et de meilleur dans notre nation et se l'était assimilé si bien que, grâce à cette parenté d'esprit, il se faisait auprès des étrangers notre défenseur, parlant pour nous avec amour. Allemand de cœur et d'esprit, il proclamait au loin ce que peut le Germain quand il possède la force et la ferme volonté d'être Allemand. »

* * *

Villers mourut jeune; il ne put mener à chef tous les projets littéraires qu'il avait en tête. Le grand ouvrage sur l'Allemagne qu'il ambitionnait d'écrire aurait, nous en sommes convaincu, présenté des mœurs, de la philosophie et des lettres allemandes un tableau plus étudié, plus approfondi que celui de Mme de Staël. Il ne retrouvait dans *l'Allemagne* qu'une partie de ce qu'*il* avait rêvé de dire. Mais il n'eût pu rivaliser avec son auteur ni

par le talent, ni par la générosité du sentiment patriotique. Il s'en est rendu compte, sans doute, puisqu'il déclarait dans son *Introduction* à ce livre: « .... Je me suis adressé, dans quatre de mes principaux écrits, à l'école: Mme de Staël, dans celui-ci, s'est adressée au monde, qu'il importait surtout de gagner et d'éclairer. Il existait depuis longtemps, en France, surtout dans le corps littéraire, un préjugé aussi faux qu'absurde contre la littérature allemande. Il fallait toute la puissance du talent de de Mme de Staël pour espérer d'en triompher; il fallait toute l'illustration attachée à son nom pour se faire seulement écouter du public qu'elle avait en vue. » Villers avait bien auguré des heureuses modifications que ce livre *entraînant* produirait dans l'opinion publique, mais il avait aussi prévu une résistance et des luttes: « Quelques têtes pétrifiées ne le comprendront pas, mais tout ce qui a encore la souplesse et l'élasticité de la vie s'en sentira ému et convaincu. »

Il fallut, en effet, plusieurs années pour que se révélât la force agissante de *l'Allemagne* [1]. Elle avait cependant porté un coup mortel à la littérature pseudo-classique de l'Empire. Le livre survivait à son auteur; de jour en jour mieux compris, il hâtait l'éclosion du mouvement romantique.

Cependant, les œuvres de Villers tombaient dans l'oubli, pour n'en plus sortir, car toutes ses idées, tous ses jugements, ceux, du moins, qui pouvaient être acceptés en France et y provoquer des réflexions fécondes et des retours salutaires, se trouvaient exposés avec délicatesse, avec force, avec un charme persuasif dans le livre de *l'Allemagne*.

La gloire de Mme de Staël n'a fait que grandir. Qui, de nos jours, se souvient de Villers? Cet oubli nous semble immérité; et pourtant, tous les efforts tentés pour l'en faire sortir seraient vains. Comme les précurseurs, Villers était destiné à disparaître.

Aucune occasion ne lui avait échappé de rétablir et d'élargir les relations intellectuelles entre les lettrés français et allemands, et cependant, malgré son ardeur de néophyte, malgré les vues prophétiques d'un esprit déjà cosmopolite, son échec fut presque complet. Nous en avons expliqué les raisons au cours de ce volume; elles tiennent à la fois aux circonstances et au caractère de Villers. Il ne sera pas inutile d'y revenir en jetant un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre.

L'une des causes principales de l'insuccès de Villers fut sa « germanisation » aussi complète que rapide. A peine en Allemagne, il oublia presque entièrement, chose exceptionnelle, les

[1] Voir *Coppet et Weimar*, p. 261-262.

manières françaises de penser et de sentir; il les perdit si vite et si bien que, dès 1799, il les attaqua avec violence et obstination. Il n'en voyait plus que les mauvais côtés. Cette transformation a été l'œuvre d'un très petit nombre d'années; elle est déjà si apparente dans les *Lettres westphaliennes* que Mme de Staël, cependant si ouverte aux idées cosmopolites, lui écrivait après les avoir lues: « Il y a quelques mots sur lesquels nous aurions disputé à cause de mon goût français. »

Persuadé qu'il doit à l'Allemagne son renouvellement intellectuel et moral, il veut que ses expériences profitent à ses compatriotes: fort de sa conviction, il entend la leur imposer, et il pousse l'attaque avec une rudesse déplaisante et une maladresse étonnante pour un Français. Tous les avertissements que lui donnent ses amis, les ripostes parfois si dures que lui valent ses premières passes d'armes sont sans effet, il refuse avec obstination de changer de tactique. Il veut obliger ses concitoyens à faire leur *mea culpa*, à se déclarer le peuple le plus perverti de l'Europe. Certes, telle n'est pas leur opinion. Qui donc a tenu jusqu'alors le sceptre littéraire? qui exerce l'hégémonie politique, sinon les Français? Tous les peuples ne s'inclinent-ils pas devant eux? Paris n'est-elle plus la brillante capitale dont les oracles sont universellement écoutés? Que vient prêcher ce provincial égaré hors du courant et germanisé par un trop long séjour sur les bords de l'Elbe et de la Trave? On croira sans peine que les Français aient été plus disposés à le railler qu'à l'entendre.

Villers s'étonne et s'irrite de voir ses intentions si mal comprises; au lieu de mettre une sourdine à ses récriminations, il se laisse entraîner par la colère à des jugements partiaux et blessants. Ses œuvres tournent trop souvent au réquisitoire contre ses compatriotes: il ne voit d'eux que les défauts. Tandis que les Allemands se distinguent par les choses de l'esprit, les Français n'admirent que la force brutale, et Villers lance d'un ton prophétique cette menace: « L'esprit germanique vaincra l'esprit français. »

Reconnaissons qu'il a péché par emportement plus que par aveuglement [1]. Il oublie que rien n'est plus irritable que les susceptibilités nationales. Les Français, il est vrai, ne connaissaient que trop leurs qualités; ils ignoraient ou ne voulaient pas voir celles de leurs voisins de l'est. Etait-ce une raison pour imiter leur attitude et, se plaçant au point de vue opposé, fallait-il se

[1] Stapfer, César Laharpe, Sismondi, Degérando, Benj. Constant, Mme de Staël, avec plus de mesure sans doute, de tact et de nuances, pensaient-ils autrement?

montrer aussi partial qu'eux? Lui, si brillant, si souple dans la conversation, devient, sitôt qu'il tient la plume, cassant, dur, hautain, pédant même; il se couvre ainsi de ridicule auprès de ses compatriotes.

Du reste, les événements n'étaient guère favorables à la thèse qu'il soutenait. A aucun prix l'empereur ne tolérait que l'on vantât l'Allemagne; c'était la patrie de la pensée! et la pensée n'est-elle pas toujours prête à s'insurger contre la force? Napoléon exigeait l'obéissance la plus absolue. Peu porté à comprendre les beautés nuageuses des littératures et des philosophies du nord, il n'en voulait rien savoir et il entendait que les Français s'en rapportassent à ses goûts.

En effet, la littérature de l'époque impériale, celle du moins que le maître prenait plaisir à voir se développer, était cette poésie pseudo-classique, rejeton rachitique des deux derniers siècles. Quant à la philosophie, on se contentait encore de celle du XVIII[e] siècle. Villers prêchait donc des gens sourds et en avait quelque peu conscience.

Son activité politique nuit d'ailleurs beaucoup à l'influence qu'il eût voulu exercer. Il ressort de tous ses écrits, de tous ses actes, qu'il blâme l'avidité des grands Etats à s'annexer les plus faibles, sans tenir compte des intérêts des peuples, de leurs besoins économiques et sociaux, des différences de races, de mœurs, de goûts, des traditions historiques, des affinités nationales ou des limites géographiques. Mais le moment était-il bien choisi pour s'attaquer ainsi à la folie des conquêtes? Le malheur est que Villers se montre d'autant plus intransigeant qu'il voit les événements tourner contre son pays d'élection. Ses maladresses répétées ne tardèrent pas à le signaler à l'attention du pouvoir et il fut bientôt regardé par Napoléon, et plus encore par ses courtisans, comme un ennemi de la France.

Enfin, l'on tenait trop aux faveurs que dispensait l'empereur pour ne pas se conformer à son goût littéraire; on lisait alors si peu! Le parti de l'opposition comptait, il est vrai, deux écrivains qui, grâce à la magie de leur style, bravaient l'interdit et se faisaient lire quand même; mais Villers n'avait ni l'autorité ni la renommée de Chateaubriand ou de M[me] de Staël. Son style est lâche, embarrassé de germanismes, et ce défaut va s'accentuant de plus en plus; il écrit mal parce qu'il écrit vite et que ce qu'il dit lui importe plus que la manière dont il le dit; rebutés par le sujet, les lecteurs ne seraient pas gagnés par l'art de l'écrivain. Or, ne se lance-t-il pas d'emblée dans l'exposé du système philosophique le plus profondément germanique par sa nature abstraite, celui de Kant, au lieu de se borner à tracer un

tableau général et vivement coloré de la vie et de la littérature allemandes?

Admettons que cette négligence dédaigneuse de tout ce qui pourrait plaire au public et l'émouvoir, soit inhérente à la manière même dont Villers conçoit son rôle: il n'est pas littérateur et ne veut pas l'être; il serait plutôt moraliste, ou, comme il le dit volontiers, médecin des âmes; mais, dans sa hâte d'amener la guérison, il administre dès l'abord le remède le plus violent au lieu de chercher à gagner la confiance du malade, à apaiser ses craintes. Villers ne sait ni composer avec les circonstances politiques, ni faire les concessions indispensables aux goûts littéraires et philosophiques de ses compatriotes, ni surtout dominer son caractère emporté et tout d'une pièce.

Cela posé, nous ne pouvons refuser de reconnaître qu'il a souvent vu juste; il n'était pas seul, parmi ses contemporains, à penser que la France avait besoin de s'infuser des idées nouvelles, d'entrer en contact avec les autres nations. Son expérience personnelle lui avait prouvé quels nombreux avantages on aurait à aller en Allemagne s'initier à une vie nouvelle. D'autres l'avaient vaguement pressenti avant lui, mais ils l'avaient dit d'une voix timide, tandis que lui le proclame bien haut et saisit chaque occasion d'en donner la preuve. Il est beau de sa part de ne s'être laissé rebuter ni par les échecs, ni par les dures épreuves qu'il eut à subir, de n'avoir cessé de croire au succès, sinon de ses ouvrages, du moins de ses idées. Cœur loyal, esprit convaincu, il mérite la sympathie.

Plus sincèrement que tous ses compatriotes, il croyait que les littératures et les nations vivent d'échanges et que, à s'isoler, elles risquent de périr. Si, à l'heure actuelle, « les infiltrations exotiques inondent notre littérature » — qui ne semble pas s'en mal trouver, — Villers est de ceux qui ont le plus ardemment souhaité la venue de ce mouvement si particulier au XIXe siècle. S'il a échoué, c'est auprès du grand public et des littérateurs officiels, tandis qu'il a pendant plus de vingt ans entretenu une vaste correspondance avec les penseurs les plus notables de France et d'Allemagne; ses défauts ne l'empêchèrent pas d'exercer une grande influence sur quelques esprits d'élite, Benj. Constant et Mme de Staël les tout premiers. En France, comme en Allemagne et en Angleterre, on s'accordait à reconnaître l'apostolat (pour employer l'expression de Reinhard) auquel il avait consacré sa vie. Une circonstance caractéristique à retenir, c'est qu'aucun des amis de Villers, même en France, n'a jugé défavorablement son attitude; ceux qui suivirent une autre ligne de conduite ont, en toute occasion, rendu hommage à sa parfaite sincérité.

Avoir hâté et dirigé l'évolution intellectuelle de Mme de Staël, pourrait suffire à la gloire de Villers; cependant, n'envisager que ce côté de son activité, c'est rabaisser trop son rôle d'initiateur.

Malgré les insuccès répétés que nous avons notés et expliqués, il n'en reste pas moins que Villers a été un excitateur d'esprit, un vulgarisateur éloquent que l'on a pu comparer aux Bayle et aux Le Clerc. [1]

« Je me suis adressé dans quatre de mes principaux écrits à l'école », disait-il non sans fierté, et, de fait, le livre sur Kant, l'*Essai* sur Luther, le *Coup d'œil sur les Universités*, le *Compte-rendu* adressé à la IIIe classe de l'Institut et, ajoutons, son *Essai d'Erotique comparée*, sont, chacun dans leur genre, pleins d'aperçus nouveaux. Certes, Rousseau, les journalistes et les traducteurs de la seconde moitié du XVIIIe siècle avaient déjà guidé les esprits vers cette Europe germanique et septentrionale dont, cinquante ans plus tard, le prestige s'imposera au génie français; mais, dans ce monde encore inconnu, les sentiers étaient mal tracés et l'on errait à l'aventure. Tout semblait inaccoutumé, étrange, et souvent le parti-pris se mêlait aux jugements que l'on portait sur les œuvres et les idées nouvelles. C'est alors que Villers, avec une ardeur infatigable, fit succéder les brochures aux articles de journaux, et les livres aux brochures. Il éveilla, en les précisant, une foule d'idées dont on se doutait à peine avant lui. Il faisait preuve d'une telle abondance d'information, d'une dialectique parfois si vigoureuse et, toujours, d'une conviction si solide, qu'on ne pouvait ignorer ses écrits, et qu'il fallait bien, bon gré, mal gré, entrer en discussion avec lui. Sa polémique provoquait ses adversaires et parfois, momentanément du moins, arrachait les égoïstes et les indifférents à leur apathie intellectuelle.

De tous les émigrés, Chênedollé, Camille Jordan, Degérando y compris, il fut celui qui pénétra le mieux le génie intime des Allemands, et cela, de l'avis des Allemands eux-mêmes. Sa collaboration au *Spectateur du Nord* « résume toute l'activité intellectuelle des émigrés », prétend J. Texte; il serait plus juste de dire que, non seulement elle la résume, mais que, malgré les entraves de Baudus, elle l'élargit, la fait plus pénétrante, plus sympathique.

Villers était doué d'une vive intelligence et d'une faculté d'assimilation tout à fait remarquable; il eut le tort de s'y fier trop complètement; cette grande facilité l'égara, dispersa son

[1] J. Texte, article cité, p. 18.

attention sur trop de sujets divers; il ne sut pas s'en choisir un spécial, l'approfondir et y acquérir la compétence nécessaire pour s'imposer. Et c'eût été là une condition indispensable pour lui, qui prétendait s'adresser à l'*école*. D'autre part, il ne put se résoudre à demeurer assez superficiel pour le grand public et exercer sur lui une action assez forte pour qu'il pût dédaigner celle qui tout d'abord avait été l'objet de son ambition.

Il n'a pas réussi, avons-nous dit; il n'en reste pas moins que, le premier en France, Villers a attiré l'attention des lettrés sur la doctrine de Kant. L'ouvrage qu'il consacra au philosophe de Kœnigsberg fut le premier de tous les livres importants qui, dès lors, se sont succédé sur le même sujet. Pendant trois ans, son *Essai* [1] fut le centre d'une polémique active qui, malgré le dégoût que l'on ressentait pour les discussions philosophiques, donnait une secousse aux esprits trop disposés à s'endormir. Même si nous devons avouer qu'en dernière analyse, il ne résulta que peu de chose de toute cette agitation, il a eu le mérite d'envisager le premier la doctrine de Kant du point de vue dont on la considérera longtemps encore. Au détriment de la partie purement spéculative, il a surtout appuyé sur la partie morale de la doctrine; cela tient à ce qu'un système philosophique est pour lui chose secondaire. Le but qu'il se propose d'atteindre avant tout, c'est la régénération morale de ses compatriotes; ils s'enlisent dans le matérialisme, se meurent d'inanition intellectuelle. Villers avait trouvé dans le système de Kant la force qui devait rendre la vigueur à la conscience individuelle et relever le sens des responsabilités. Pour reconquérir leur place à la tête de la civilisation, les Français devaient s'en convaincre à leur tour. Mme de Staël et plusieurs autres après elle, parfois même Cousin et Taine, ont-ils dit autre chose?

Mais d'où vient cet orgueil aveugle qui pousse les Français à refuser obstinément de croire à la valeur et à la supériorité des nations étrangères? d'où vient leur impéritie à comprendre les vrais intérêts moraux du pays, sinon de leur ignorance, de leur système d'éducation: « Il est grand temps, proclame Villers, d'opérer en France une réforme intellectuelle et de hâter le développement de la moralité et de la science. » Aussi, tout en écrivant sa curieuse défense des universités westphaliennes, ne cesse-t-il, par sous-entendus, de proposer ces établissements

[1] En consultant le catalogue du British Museum, vol. 83, p. 272, je découvre sous le nº 8167, *d* 12, une seconde édition revue et augmentée 2 pt., parue à Utrecht en 1830-33 et que les biographes français ou allemands ont omis de signaler.

comme modèles et de réclamer une réforme de l'instruction publique en France. Il est, comme on l'a dit, le précurseur des nombreux écrivains que ce problème a intéressés dans le courant du XIXe siècle et son livre est « un document historique très précieux et la première étude sérieuse ». L'intérêt en est encore si réel qu'en 1883, au moment où, en France, les questions des réformes dans l'instruction publique étaient à l'ordre du jour, la *Revue internationale de l'enseignement* en publiait toutes les pages consacrées aux universités.[1]

Trois ans après l'*Essai sur Kant*, Villers publiait l'*Essai sur Luther et la Réformation.* C'était, sous une autre forme, revenir aux mêmes sujets; sous le couvert d'un nom universellement connu et, en s'attachant à la religion qui, plus que la philosophie, captive le grand public par la violence des passions qu'elle soulève, c'était démontrer la nécessité pour un peuple d'avoir une vie intellectuelle et morale sérieuse et profonde. Là encore, il donnait aux nations germaniques la préséance sur les nations latines, déployant pour le prouver une dialectique subtile, parfois même pleine d'astuce, et une verve qui ont fait de cet ouvrage le plus populaire de ceux qu'écrivit Villers. Grâce aux circonstances de sa publication, ce livre souleva des tempêtes; il avait pourtant une valeur intrinsèque qui l'élève bien au-dessus même d'un brillant pamphlet. C'est le seul ouvrage qui survécut à son auteur; non seulement on le traduisait en allemand en 1818, mais, en 1836, une édition abrégée (traduite par J. Mill) paraissait à Londres; enfin, en 1851, Maeder donnait, à Paris, une cinquième édition française; l'on peut affirmer que, de nos jours, plus d'un des chapitres de ce livre présenteraient un réel intérêt d'actualité et, s'ils étaient publiés de nouveau, trouveraient un public prêt à les applaudir.

La recherche de documents et de preuves dont Villers sentait le besoin pour convaincre ses concitoyens de leur déchéance momentanée, l'avait conduit à écrire, en 1807, cet étrange morceau: *Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour.* Il s'y montre novateur et, rompant avec l'ancienne méthode de critique littéraire, il fait de la littérature comparée. En effet, choisissant ses exemples dans les littératures française et allemande, son but n'est-il pas d'essayer de démontrer que la poésie, de même que tout art, doit être considérée comme la résultante des diverses aptitudes d'une race, d'une époque, d'un individu, et qu'elle dépend aussi de

[1] On transformait par erreur le nom de l'auteur en celui de Villiers. La réimpression comprend une partie des chapitres II et III, soit de la page 48 à la page 89 de l'original, c'est-à-dire un peu moins de la moitié.

la configuration géographique du pays, de son climat? Certes, Villers fait souvent preuve d'une partialité qui affaiblit la thèse qu'il soutient; il n'en reste cependant pas moins que, dans ce petit traité d'*Erotique comparée*, il employait une méthode qui, sous l'influence des Villemin et des Taine, a revivifié, en la transformant de fond en comble, la critique littéraire.

Causeur brillant, écrivain éloquent sinon toujours correct, ami dévoué jusqu'à l'oubli de ses intérêts personnels, caractère tenace, esprit original, Villers eût pu prétendre, si les circonstances l'avaient permis, à une influence autrement considérable que celle qui fut la sienne. Il avait su découvrir des territoires nouveaux et riches, il aurait pu y conduire la pensée française et l'y guider avec sûreté. Mais, sans plus nous arrêter à des défauts personnels qui nuisirent à son action, nous devons constater qu'il eut le malheur de venir trop tôt. La plus violente des révolutions faisait crouler des institutions vieilles de dix siècles et jetait l'Europe dans un chaos dont elle ne devait sortir qu'après de longues années. L'heure était peu propice à qui voulait devenir l'apôtre d'un rapprochement paisible entre les peuples. Dans cette tempête de passions déchaînées, cette voix se perdait avec beaucoup d'autres voix annonciatrices. Le malheureux médiateur fut broyé dans ce terrible choc des nations dont retentit le commencement du XIX^{e} siècle. La pureté des intentions, la sincérité des convictions de Villers en sont-elles moins dignes de notre sympathie? Raconter sa vie, expliquer les vues de ce semeur de germes féconds, chercher à déterminer ce qui, malgré les échecs, subsiste encore de toute une existence d'efforts inlassables, n'était que justice.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms de personnes et de journaux

Aachenholz, 31 n 1 (*), 54, 64 n 1.
Abbadie, 218 n 1.
Académie de Berlin, 101, 110 n 4, 119, 133.
Académie de Dijon, 339, 423.
Académie de Turin, 101.
Académie des Sciences de Munich, 308.
Addison, 140.
Adelung, 55.
Allgemeine Litteratur Zeitung, 97, 98 n 2, 114 n 1, 124 n 1, 128 n 1, 148 n 4, 171, 172, 175 n 1, 216, 299, 308 n 8, 322 n 1, 433.
Almanach des protestants, 251
Almendingen, 330 n 2.
Amaury-Duval, 224 n 1, 225 n 3.
Anacréon, 19, 55 n 1, 57 n 2, 148 n 1.
Ancillon, 54 n 1, 73, 133, 265 n 4, 385 n 5.
Année littéraire, 140 n 5.
M Anthoine, 3.
Mr Anthoine, 3, 180.
Anzer, 336.
Archives littéraires de l'Europe, 111 n 2, 131, 132, 134 n 1, 238 n 1, 262, 263, 270, 309.
Aretin (von), 415, 416 n 1.
Aristote, 18, 41, 58, 59, 102, 106, 207, 430.
Arnaud, 209 n 2, 246, 254, 255, 259, 271.
Arnauld, 252, 253 n 1.
Arnold (G. D.), 175.
Arnim (Bettina von) 382 n 1.
Arnswaldt, 436, 443, 445 n 3.
Aulu-Gelle, 8.

Bacon, 18, 207 n 4.
Baculard d'Arnaud, 144 n 1.
Baggesen, 261, 265 n 4, 275, 278, 336.
Baillet, 142 n 1, 155.
Baldensperger, 144 n 1.
Ballanche, 106 n 1, 154.
Barante (P. de), 265, 347, 423 n 2, 428 n 3, 442 n 1.
Barba, 135 n 1.
Barbanègre, J. 420 n 3.
Barbazan, 431.
Barbier (Anthoine Alex.), 16 n 3, 134, 253.
Bardili, 129 n 3.
Barruel (l'abbé), 44, 45, 237.
Basnage, 218 n 1.
Baudus, 20 à 66 passim, 86 n 1, 137, 154, 155, 156, 255, 256, 257, 454.
Bausen (prévôt), 14
Bayle, 18, 28, 87, 207 n 4, 218, 454.
Beaufort (M de) 250 n 1, 252.
Beauharnais (Me F. de), 245, 272, 289, 290, 292, 426.
Beaumarchais, 337.
Beaumont (Me de), 102, 103 n 1, 104 n 1, 193.
Beausobre, 254, 255.
Beck, 69 n 9
Beckmann (J.), 313 n 2.
Bégin, 1 n 2, 2, 3 n 2, 98 n 3, 107 n 2, 135 n 1, 180, 181, 182 n 3, 196, 216 n 5, 248, 285, 294, 295.
Bellay (J. du), 20.
Benecke, 430, 432.
Bercagny, 403 n 2, 444 n 2.
Berkeley, 207 n 4.
Bernadotte (Prince de Ponte Corvo), 283, 284, 285, 286, 290, 293, 401 n 1, 411 n 1, 412 n 1, 435.
Bernard, 139, 275.
Bernardin de Saint-Pierre, 109 n 3.
Bernis (F. de), 25 n 2, 275 334.
Berr, 238, 265.
Bertin, 336.
Bertuch, 267.
Bibliothèque Britannique, 258 n 2, 259, 413 n 3.

(*) Le premier chiffre indique la page, le second désigne la note où le nom se trouve cité.

Bibliothèque du Nord, 255.
Bibliothèque Française, 105.
Bibliothèque Germanique, 248, 254-271, 413 n 3.
Bitaubé, 62 n 1, 213 n 1, 245, 266 n 1.
Blennerhasset, 144 n 1, 148 n 2, 394.
Blessig, 72, 133 n 1, 253, 265 n 4, 268 n 6, 326.
Blosseville (marquis de), 2, 4 n 1.
Blücher (Général G.-L. de), 282.
Blumenbach, 43 n 1, 427 n 1.
Bodmer, 139 n 2, 333 n 2.
Boileau, 226 n 1, 270 n 3.
Bolingbroke, 140, 218.
Bonald (de), 237, 250 n 1.
Bonaparte (Napoléon), 21, 27 n 1, 34, 35, 52, 69, 104, 113, 114, 115, 126, 127 n 4, 132, 133, 134 n 2, 146 n 3, 147, 171, 173, 177, 184, 187 n 1, 193, 194, 195, 197, 198, 210, 212 n 2, 213, 230, 231, 232, 239, 240 n 2, 242, 245, 246, 249, 251 n 4, 253, 267, 268, 280, 281, 282, 284, 285, 286, 287, 289, 292, 294, 297, 298, 299, 310, 312, 316, 329, 330, 348, 358 n 2, 387 n 6, 396, 398, 406 n 1, 407 n 2, 416 n 1, 432, 435, 452.
Bonnet (Charles), 124, 125, 207, 218 n 1.
Bonstetten, 265 n 4.
Bosse, 171, 178, 181.
Bossuet, 54, 229, 237, 252, 253 n 1.
Böttiger, 264 n 3, 267.
Boufflers (chevalier de), 2, 36, 266 n 1, 274 n 2, 275.
Bouhours, 155, 226 n 1.
Boulogne (abbé), 228 n 2, 229, 292.
Bourbon, 247.
Bourrienne, 281, 284, 300 n 3, 396, 401.
Bouterweck, 71 n 1, 93, 97, 129 n 3, 157 n 5.
Brandis (J.-D.), 14, 33, 324, 325, 327.
Brandis (jurisconsulte), 14.
Bremer (baron de), 436, 437 n 1, 441.
Breyer, 416 n 1.
Brockhaus, 16 n 3, 349 n 2, 412, 413 n 1, 445
Broglie (duc de), 242 n 1.
Brun (Frédérike), 148 n 2.
Brune (maréchal), 293, 299.
Bruté de Loirelle, 138, 140 n 5.
Brutus, 145 n 3, 240.
Buchholz, 323 n 2.
Buchholzer, 401 n 1,
Bulletin de l'Institut national genevois, 123 n 2.
Bulletin de l'Europe, 267, 268.
Bulletin bibliographique, 414 n 1.
Bürger, 76 n 1, 275, 378, 381, 382.
Burke, 209 n 8.
Burkhardt, 263 n 3, 264, 265, 266, 267.
Burnet, 253 n 1.
Bussi, 336.

Caban (Ch. de), 242.
Cabanis, 128 n 2, 227, 266 n 1.
Calas, 296.
Cagliostro, 4, 7 n 1, 126 n 4.
Calvin, 204, 223, 234, 236, 237, 251 n 1.
Cambacérès, 195 n 1, 240 n 4.
Cambridge (duc de) 436, 437.
Campe, 157 n 5.
Camus, 246.
Camus-Pastoret, 213 n 1.
Carnot, 231 n 1.
Caraccioli, 337.
Caton d'Utique, 145 n 3.
Caylus (comte de), 145.
Chaban (comte de), 404, 412 n 1, 427.
Chamfort, 2, 335.
Champagny, 396
Chapeaurouge, 280
Chaptal, 117, 310 n 1.
Charlemagne, 17.
Charles-Quint, 203.
Charles-Théodore (de Bavière), 416 n 1.
Charlot, 407, 408, 409, 410, 412 n 1.
Chateaubriand, 65 n 2, 103 n 4, 160, 193, 211, 212, 213, 237 n 1, 250 n 1, 427, 452.
Chaulieu, 275.
Chaussier, 107 n 2.
Chênedollé, 21, 24 n 1, 25 n 2, 138, 149, 150 n 1, 454.
Chénier (André), 145.
Chénier (M.-J.), 195 n 4.
Cherbury, 207 n 4.
Chesterfield, 140.
Ciceron, 145 n 3.
Cinq années littéraires, 255.
Citoyen français (Le), 131, 235 n 2, 238, 240, 241, 269.
Clarke, 18.
Claude, 253 n 1.
Claudius, 275.
Clef du cabinet des souverains, 126.
Clément (Jacques), 240.
Clément (Pierre), 255.
Coiffier, 147 n 1.
Colchen (comte de), 180.
Collignon, 69, 70, 78, 119, 130 n 3, 185 n 2, 187, 256, 257, 258, 262, 272, 315 n 2, 321 n 2, 353 n 2.
Colom-Duclos, 15 n 5, 16 n 3.
Comnène (abbé de), 292 n 1.
Condillac, 28, 38 n 3, 39, 65 n 3, 88, 99 n 2, 101, 106, 108 n 3, 110, 113, 114, 120, 122, 124, 125, 133 n 1, 161.

Condorcet, 130 n 3, 140, 189, 190.
Condorcet (Mme), 245.
Conservateur, 128 n 4, 260.
Conservateur d'Amsterdam, 294 n 1, 343 n 4.
Constant (Benjamin), 3, 9, 15 n 1, 75, 77 n 1, 98 n 3, 130 n 3, 144 n 3, 166, 178, 179 n 2, 180, 181, 182, 183, 184, 195, 213 n 1, 214, 216, 242 n 5, 263 265, 266, 267, 271 n 3, 273, 274, 277, 306, 307, 344 n 4, 346 n 1, 347, 349, 350, 369 n 7, 393, 417, 423, 425 n 2, 427, 428, 429, 434, 435, 436, 437, 438, 442, 443, 444, 445, 446, 447 n 1, 451 n 1, 453.
Coquebert de Montbret, 264, 265, 266.
Corneille, 54, 212, 336, 373.
Courrier du Bas-Rhin, 249 n 3.
Courchamps (de), 289, 292.
Cousin (Victor), 136, 384 n 4, 455.
Cramer (Ch.-F.), 84 n 6, 110 n 1, 114 n 3, 140 n 5, 175, 248 n 3, 261 n 2, 264, 265 n 4.
Crébillon (fils), 336.
Creuzen, 309.
Croft, 55 n 1.
Cromwell, 34, 237.
Crowford, 42 n 1.
Cubières-Calmézieux, 426 n 5.
Curtius (syndic), 19, 295.
Cuvier, 98, 117, 127, 168 n 1, 171, 196, 197, 245, 251, 263, 264, 265, 266, 267, 332, 414 n 2, 422 n 1.

Dablincourt, 117.
Dablow, 444 n 4, 446.
Dacier, 59, 221, 213 n 1, 214, 271, 301, 302, 304, 305 n 1.
Dalambert, 131, 139, 215,
Dalberg (Charles, baron de), 42 n 2, 244, 263, 265, 267, 290 n 2, 292, 397 n 3, 339.
Dalheim (Madame), 98, 421.
Dante (Le), 431.
Daru (comte de), 298, 299, 300, 412 n 1.
Daunou, 134 n 1, 195 n 4, 242.
Davoust (Prince d'Eckmühl), 395, 405 n 1, 406, 407, 408, 410, 411, 412 n 1, 414 n 1, 415, 416 n 1, 418, 419, 420, 421, 425 n 1, 439, 440, 445 n 1.
Décade philosophique, 101, 106, 107, 211, 213 n 4, 222 n 3, 223, 224, 225, 226 n 1, 238, 269.
Decken, 436, 438, 444, 445.
Dégérando, 76 n 2, 83 n 3, 101, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 119, 120, 121 n 2, 125, 128, 129, 130, 131, 135, 154, 178, 187, 241, 243, 262, 263 n 1, 265, 266, 268 n 6, 309, 360 n 8, 393, 415 n 1, 432, 451 n 1, 454.
Deleuze, 99.
Delille (l'abbé J.), 20, 21, 22, 25 n 2, 45, 46, 55 n 1, 65 n 2, 328, 338 n 2.
Delombre, 267.
Démocrite, 18, 59.
Denina (abbé), 230 n 3, 266 n 1.
Descartes, 18, 37 n 2, 87, 102, 127, 207 n 4, 306.
Descôtes, 215 n 2.
Destutt de Tracy, 110, 121, 122, 134 n 1, 195 n 4, 227, 243.
Deutsche Rundschau, 147 n 1.
Deyverdun, 144 n 1.
Diderot, 120, 131, 139, 142, 149 n 5, 205, 218
Didot, 253.
Dohm, 322, 323 n 1.
Dorat, 138, 140 n 5, 275, 336.
Dörnberge, 321 n 3.
Dortsch, 82 n 6, 265.
Dräseke, 323.
Dreyer, 26.
Ducis, 375.
Du Deffand (Mme), 335.
Dumarsais, 270 n 3.
Dusch, 336.
Dussault, 337.
Düster, 200 n 1.
Duval (Charles), 237 n 3.

Ebeling, 175.
Edinbourgh Review, 123 1.
Eichhorn, 14, 189, 198, 200, 225 n 3, 279, 311, 312, 313, 329, 414 n 1, 424.
Eigenoss, 26.
Elisabeth (Madame), 366 n 2.
Emmerick, 268 n 6.
Enghien (duc d'), 281.
Enghien (Mme d'), 292 n 1.
Epicure, 59.
Erasme, 217 n 3.
Erhebungen, 408, 409 n 1.
Ersch, 448.
Eschenbourg, 47, 145 n 4.
Esménard, 265 n 1, 268, 414 n 1.
Esope, 260 n 1.
Espiarde de la Borde, 357.
Esprit des Journaux, 254.
Euripide, 56.
Europeische Aufseher (der), 441 n 4.
Ewers, 166 n 3.
Ewik, 248 n 3.

Fathergill, 36,
Fauche, 21, 23, 30, 86 n 1.
Fauchet, 431.
Fauriel, 158, 197, 214, 219, 220, 222, 223, 224, 225 n 1, 226, 227, 241, 265 n 4, 307.

Féletz (abbé), 233.
Fénelon, 54 n 2, 87.
Ferrand (A.) 338 n 1.
Feuerbach (A.), 416 n 1.
Fetzer, 248 n 3.
Feuillet, 266 n 1.
Feydel, 106 n 3.
Fichte, 44, 97, 108, 109, 129 n 3, 131, 133.
Fielding, 63 n 3, 140.
Fiévée, 231 n 1, 242.
Flögel, 333 n 2.
Florian, 336.
Fontanes, 20, 21, 63, 64, 65, 101 n 4, 102, 103, 104, 160, 195, 213, 235, 260 n 3, 427.
Fontenelle, 55 n 1, 275.
Fossé (T. du), 249 n 4.
Fouché, 239, 240 n 2, 242, 268.
Fourcroy, 232 n 2.
François Ier, 204, 390.
Frankreich, 109 n 5, 110 n 1.
Frédéric (comte Palatin), 416 n 1.
Frédéric-Guillaume, 281.
Frédéric II (le Grand), 67 n 1, 266 n 2, 335 n 1, 383.
Fréron, 141 n 1, 254.
Furstenstein (Prince de), 429.

Gaibel (pasteur), 19.
Galilée, 37 n 2.
Gall, 127, 128 n 1, 171, 196 n 2.
Gallet, 145 n 1, 273.
Garat, 195 n 4, 242 n 1, 304.
Gaudry, 126 n 3.
Gazette d'Altona, 21.
Gazette littéraire, 255
Gazette littéraire de l'Europe, 259.
Gellert, 46, 139, 140 n 5, 147 n 1.
Genlis (Mme de), 223 n 1, 266 n 4.
Gentil, 293 n 4.
Geoffroy (abbé), 166, 167 n 1, 171 n 1, 240 n 1, 277, 338 n 3.
Gerlach, 157 n 5, 165.
Gerrau-Combre, 213 n 1.
Gersdorf (de), 112, 113, 118.
Gerstenberg, 19, 96 n 3, 97, 105, 115 n 1, 182 n 3, 275, 360.
Gessner, 24, 46, 138, 139, 140, 147 n 1, 333, 336,
Gillet, 274 n 2.
Ginguené, 106 n 2, 121 n 4, 122, 123, 193 n 4, 211, 212, 213, 241, 242 n 1.
Gleim, 139, 275.
Godefroi, 218 n 1.
Gœckling, 336.
Goethe, 14, 20, 24 n 3, 25, 56, 60 n 1, 65, 75 n 1, 114 n 1, 127 n 5, 137, 142, 143, 144, 146 n 1, 147 n 1, 148 n 1, 155 n 1, 157, 171, 175, 177, 179, 209 n 8, 262, 271 n 3, 272, 275, 279, 302, 325 n 1, 336, 340 n 1, 343, 344 n 1, 351 n 3, 352 n 1, 353 n 2, 355, 357, 361 n 5, 369, 378, 382 n 1, 415 n 2, 419, 421 n 1, 424, 426 n 4, 442 n 2.
Görres, 265 n 4, 272, 273, 321, 338 n 3.
Göttingische gelehrte Anzeigen, 93, 96 n 3, 97 n 3, 179, 324 n 2, 340 n 1, 350, 388, 392, 403 n 1, 426 n 1, 433.
Goujet, 431.
Gouverneur (Morris), 8.
Græler, 164 n 1.
Grauvelle, 266 n 1.
Gray, 140, 148 n 1.
Grécourt, 336, 337.
Grégoire (abbé), 72, 73, 77 n 1, 82 n 6, 133 n 1, 194 n 3, 214, 241, 265 n 4, 294, 305.
Griesinger, 77.
Grille, 427.
Grimm (Jacob), 330 n 1, 334 n 1, 335 n 2, 430, 433
Grimm (Melchior), 138, 139, 140, 141, 142, 144 n 1, 149 n 5, 254.
Groning, 399.
Grouvelle, 332 n 3, 333.
Grüber, 128 n 1.
Gudin, 333.
Guhrauer, 399 n 3.
Guillemet, 294.
Guimond de la Touche, 56.
Guizot, 135 n 2, 241, 272, 305, 306, 327, 328, 344, 345, 412 n 2, 417.

Hach, 404.
Hælzeler (l'abbé), 14.
Haffner, 212 n 1, 249 n 4, 251 n 1, 253, 265 n 4, 268 n 6, 325, 326, 329.
Hagedorn, 65, 139, 140 n 5, 141 n 2, 147 n 1, 336.
Hagena, 322 n 1.
Hahnemann (C.-F.), 70 n 3.
Haller, 139, 140, 141, 275.
Hamberger, 416 n 1.
Hamburg. unparth. Correspondent, 115 n 1 128.
Hamburgische neue Zeitung, 418.
Harding, 417.
Harmonie (Société de l'), 4, 7.
Harris, 108 n 3.
Hase (Karl), 147 n 1.
Hatin, 255.
Haussonville (d'), 139 n 3.
Hazard (Paul), 46 n 2, 65, 145 n 5.
Heckeher, 402.

Heeren, 14, 97 n 1, 189, 198, 199, 200 209 n 3, 211 n 1, 214, 217, 252 n 3, 272, 279, 300, 307, 310 n 1, 311, 312, 313, 316, 340 n 1, 424.
Heine (Henri), 126 n 4.
Heinecken, 400 n 3.
Heineccius, 218 n 1.
Heinrichs, 270, 276.
Heinse (J. W.), 336, 382 n 1.
Helvetius, 28, 131, 205, 218, 335 n 1.
Hemert, 120.
Hemsterhuys, 209 n 8.
Henke, 217 n 2, 248 n 3, 279, 409 n 3, 448 n 3
Hennings, 416, 417 n 1.
Henri IV, 204.
Herder, 14, 24 n 3, 108 n 3, 160 n 1, 179, 227, 253, 266 n 2, 336, 357, 424.
Herschell, 360 n 7.
Hess (L. v.), 346 n 2, 396 n 3.
Heyne 14, 37, 199, 301 n 1, 311, 329, 424.
Hiéronyme de Prague, 233 n 1.
Hildebrand (pape), 250 n 1.
Hochet, 15 n 1, 158, 265, 271 n 3, 347, 419 n 1, 423, 427, 428, 429, 434 n 1, 438, 442 n 2, 447 n 1.
Hœlty, 275, 336.
Homère, 57, 58, 59, 62 n 1, 84 n 5, 266 n 2, 301 n 1, 377.
Hong-Ton, 36.
Horace, 19, 57 n 2, 299, 377.
Houdon, 245.
Huber, 139.
Huldiger (voir P. de Laverne).
Humboldt (G. de), 60, 77 n 1, 127 n 5, 146 n 3, 148, 155, 156, 157, 165, 179 n 2, 260, 262 n 1.
Hume, 27, 28, 74, 135, 207.

Iffland, 64, 67 n 2, 146 n 3, 277 n 2, 395 n 1.
Institut National de France, 85, 86 n 1, 101, 108, 109, 111, 113, 117, 123, 128, 146 n 1, 189, 195, 196, 198, 199, 200, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 227, 230, 233, 234, 236, 240 n 4, 241, 243, 246, 247, 263, 264, 265, 269, 271, 279, 300, 301, 302, 304, 413 n 1.
Isler, 158, 214.
Ith, 265 n 4.

Jacobi, 19, 54 n 3, 64, 68, 71, 72, 96 n 3, 105, 119 n 2, 122 n 1, 131, 160, 165, 170, 179 n 2, 182 n 3, 187 n 1, 189, 191, 208, 211, 219, 227, 261, 262, 275, 279, 302, 309, 310 n 1, 332, 346 n 1, 251 n 1, 355, 362, 364, 413 n 3, 415, 416.
Jacobs, 416.
Jacomasse, 258 n 1.
Jaubert, 21.
Jérôme (Bonaparte), 314, 315, 317, 321 n 3, 418, 420 n 3, 421 n 1, 426 n 3, 429 n 1, 438.
Johannot, 433.
Joliveau, 260 n 1.
Jondot, 233, 234, 235, 236, 238 n 3, 241 n 2.
Joseph II, 266 n 2.
Joubert, 193.
Joubert (comte Louis de), 63 n 3, 102, 103, 104, 180, 250 n 1, 265 n 4
Jordan (Camille), 76 n 2, 241, 265 n 4, 454.
Joseph (Bonaparte), 357 n 2.
Journal de l'Empire, 337 n 1, 338 n 3.
Journal de Paris, 106, 107 n 1, 131, 227, 228, 237 n 1.
Journal des Débats, 125, 126, 131, 132 n 2, 192, 195, 223, 227, 228, 229, 230 n 1, 233, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 267.
Journal des Défenseurs, 235 n 2, 238.
Journal des Etrangers, 140 n 5, 145 n 2.
Journal des Savants, 140 n 5.
Journal Encyclopédique, 140 n 5, 144 n 4, 254, 255.
Journal Etranger, 254, 255.
Jurieu, 218,
Julius (X. H.), 413 n 3.
Juste Lipse, 218.

Kæstner, 33.
Kant, 6, 14, 18, 19, 20, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 36 n 2, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 54, 65, 66, 67 - 136, 137, 150, 154, 158, 160, 161, 162, 164, 168, 171, 172, 178 n 2, 179, 181, 182 n 3, 190, 191, 192, 207, 208, 209 n 8, 226 n 1, 229, 234, 236, 242 n 1, 243, 244 248 n 3, 254 n 2, 262, 272, 278 279, 302, 343, 356 357, 358, 360, 361 n 1, 362, 363, 364, 384, 424, 426 n 5, 433 n 3, 452, 454, 455.
Kantstudien, 114 n 1.
Karlstadt, 205 n 5
Kasselsche Allgemeine Zeitung, 437, 445.
Keidel, 109 n 3.
Keil (A.), 74, 83 n 3.
Keister, 26.
Kessner, 14.
Kiesewetter, 83 n 3.
Kinker, 83 n 6, 113, 120, 121, 123, 126, 128 n 4.
Kleist, 139, 140 n 5,275, 333 n 2, 336.
Klinger (F.-A.), 382 n 1.
Klopstock, 14, 17, 19, 20, 23, 31 n 1, 33, 45, 46, 50, 65, 84 n 5, 103, 110 n 1, 139, 140, 146 n 1, 261, 271, 275, 336, 383, 384 n 4.

Knobesdorf (de), 287 n 2.
Koch, 252 n 1, 254, 265 n 4, 268 n 6, 305, 326 n 1.
Kœppen, 19, 105, 191.
Koster, 166 n 1.
Kotzebue, 64, 146 n 1, 245, 343, 414 n 4.
Kreuzer, 321.
Kritisches Journal der Philosophie, 96 n 5.
Krudner (Mme de), 166, 364.
Kuhnhardt, 166.
Küttner, 333 n 2

La Barre (chevalier de), 335.
Labaume, 260 n 3, 261.
La Bruyère, 87.
Lacépède, 409.
La Chapelle, 111 n 1, 115, 116, 340 n 1.
Lachaussée, 336.
Lachevardière, 197 n 3, 279, 287 n 1, 290 n 3.
Lachmann, 424.
Lacretelle, 242.
Lafontaine, 47, 140 n 5, 336, 337.
Lafontaine (allemand), 157 n 5.
Lagarde, 246.
Laharpe (F.-C. de), 133 n 2, 241, 328 n 2, 402 n 1, 414 n 1, 421 n 5, 422 n 2, 451 n 1.
Laharpe (J.-F. de), 20, 57-60, 102 n 1, 145, 334.
Lalande, 110 n 2, 260 n 1.
Lally-Tollendal, 25 n 2, 335.
Lambert, 248 n 3.
Lambert (marquise de), 274 n 2.
Lamothe, 59.
Lancelin, 102 n 1.
Lancelot, 209 n 2.
Lang (W.), 396 n 4.
Langer, 258.
Langlès, 266 n 1.
Laplace, 263 n 3, 264, 265, 267.
Laplacette, 218 n 1, 253 n 1.
La Pérouse, 35, 55 n 1.
Laromiguière, 134 n 1.
Laporte-Dutheil, 213 n 1.
Lasteyrie, 263 n 3, 264, 265, 266, 267.
Launagay (H.-F. de), 2.
Lavallée, 235 n 2, 240 n 4, 245.
Laverne (P. de), 81, 82, 83 n 3, 84 n 4, 228, 229, 230, 248 n 3, 265 n 4.
Lavisse, 312 n 1, 398 n 2.
Lavoisier, 43 n 1.
Lebreton, 264.
Lebrun (P. D. E.), 25 n 2, 65 n 2, 117, 279.
Lebrun (consul), 195, 262 n 2.
Leclerc, 454.
Lefranc de Pompignan, 279.
Le Fèvre, 83 n 6, 120, 121.
Legouvé, 336.
Legrand d'Aussé, 333 n 3.
Leist (baron de), 403 n 2, 408.
Leibnitz, 18, 28, 76, 80, 89, 94 n 3, 102, 105, 133, 173, 207 n 4.
Lemaire, 238.
Lenz (M. R.), 382 n 1.
Lemaître, 196 n 3, 212 n 1, 217, 230 n 2, 250 n 1, 251, 274, 277, 296 n 1, 297 n 1, 298 n 1, 317 n 1.
Lemercier, 195 n 4,
Lemoine, 340 n 1.
Lenôtre, 184.
Lenfant, 255.
Léon X (pape), 237, 253.
Lessing, 14, 24 n 3, 146 n 1, 160 n 1, 209 n 8, 226 n 1, 260 n 1, 336, 345, 367, 383.
Lesay-Marnésia, 2, 358.
Le Roy, 126, 265 n 4.
Levizac (abbé de), 334.
Leuliette, 213 n 4, 214, 215,
Levesques, 111, 113, 196, 213 n 1.
Levrault, 85.
Lezay (Adrien de), 146 n 1.
Lichtenberg, 43 n 1.
Lindenau, 419 n 2.
Locke, 18, 38 n 3, 39, 41 n 4, 65 n 3, 87, 89, 94 n 3, 99 n 2, 101, 102, 106, 107, 108 n 3, 110, 113, 117 n 3, 120, 121, 124, 125, 161, 207.
Londerdale (Lord), 287 n 1.
Louis XIII, 231
Louis XIV, 59, 63, 159, 204, 223 n 1.
Louis XVIII, 22 n 3, 446.
Louis (Bonaparte), 330, 403.
Louise (grande duchesse de Weimar), 348 n 1.
Lubeckische Anzeige, 395.
Lücke, 424.
Luginbühl, 98 n 4, 132 n 2.
Luther, 14, 179, 189, 192, 215 n 1, 219, 222 n 3, 230, 234, 236, 237, 239, 248 n 3, 249 n 1, 251, 279, 356, 362, 365, 426 n 5, 433 n 5, 454.

Maclaire, 230.
Mæder, 456.
Magazin encyclopédique, 108 n 2, 109 n 1, 112, 113 n 1, 118 n 4, 121 n 4, 127 n 2, 237 n 1, 251, 255, 261, 305 n 3, 326, 375, 430 n 1, 432.
Maine de Byran, 128.
Maintenon (Mme de), 53.
Maismieux, 261.
Malebranche, 28 n 2, 102, 207 n 4.
Malet, 134 n 2.

Maleville, 214, 215.
Malfilâtre, 381.
Malherbe, 54, 279.
Malhesherbes, 296.
Mallet, 149 n 4.
Maret (duc de Bassano), 421 n 3, 425.
Marmontel, 139, 275, 373, 375.
Maron, 427.
Martens (von), 313 n 2.
Massieux, 431.
Matthison, 334.
Max (Joseph), 416 n 1.
Meiners, 333 n 2.
Meisner, 147 n 1.
Meister (Henri), 139, 140, 143 n 1, 144, 157, 165, 346 n 2
Mélanchton, 251.
Mélanges de littérature, 384 n 5.
Menuret, 25.
Mercier (L.-S.), 65, 108, 109, 110, 125, 146 n 1, 172 n 1.
Mercure, 101, 104 n 2, 105, 128 n 1, 132 n 2, 138, 141 n 2, 195 n 2, 223, 227 237, 238, 239, 240, 241, 242, 260 n 3, 261, 338 n 1, 412 n 2.
Mercure littéraire de l'Europe, 262 n 1.
Mérian, 73.
Mesmer, 4, 6, 7 n 1.
Mesmon (de), 21.
Metschowsky, 166 n 2.
Metternich, 435.
Meulan (M^me^ de), 344.
Meusel, 59.
Meyer (chanoine), 19.
Meyer (D^r^), 175 n 1, 407 n 2.
Mézeray, 234, 333 n 3.
Michælis, 98, 108 n 3, 225 n 3.
Michaud, 135, 268.
Michelet, 222 n 1.
Michoux, 170.
Mill (James), 248 n 3, 456.
Millin, 75, 77, 79, 113, 147 n 1, 225, 326, 327, 328, 417.
Millot (abbé), 334.
Milton, 84 n 5, 140.
Mirabeau, 173.
Miszellen für die neue Weltkunde, 339 n 1.
Mohns, 333 n 2.
Molière, 3.
Mollerus, 331.
Moncey (général), 177.
Moncrif, 235.
Mongo-Park, 26.
Moniteur, 100, 101, 105, 111 n 1, 114 n 1, 115 n 1, 118 n 3, 120, 123 n 1, 146 n 1, 175, 195 n 2, 268 n 6, 287 n 1, 289, 307 n 1, 403 n 1, 420 n 3.
Moniteur westphalien, 323, 402, 403 n 2, 422, 425, 426, 429, 436 n 3, 444 n 2.
Monnier, 239 n 1.
Monod (J.), 258, 265 n 4.
Montaigne, 393.
Montalivet, 2 n 2, 240 n 4, 245, 294, 399, 401, 408 n 1, 409, 412 n 1, 421, 425, 426 n 2, 433 n 4.
Montesquieu, 12 n 1, 74 n 3, 142, 162, 193 n 1, 296.
Montmorency (M. de), 143, 349.
Morellet (abbé), 122 n 1, 139, 211, 242 n 1.
Morgenblatt für gebildete Stände, 339 n 1, 341.
Morlet, 123 n 1.
Morning Chronicle, 445.
Mortier (général), 173, 174 n 1, 281, 286.
Moultou, 141.
Monnier, 75.
Mowbodde, 108 n 3.
Muller, 72.
Muller (Jean de), 170, 310, 311 n 1, 313, 314, 315, 316 n 1, 320 n 1, 321, 322, 448.
Muller (G.), 253 n 2, 313 n 3, 321 n 3, 345 n 2.
Munster (comte de), 436, 443, 445.
Murat, 282.

Napoléon (Voir Bonaparte).
Narbonne, 143.
Necker (Mme S.), 139, 140 n 1.
Necker, 140, 142, 169, 170, 216 n 3.
Necker de Saussure (Mme), 139 n 4, 143, 178, 180 n 3, 278, 353 n 2, 355, 357 n 2, 370 n 3, 380 n 1, 383 n 5.
Neue Bremer Zeitung, 446 n 3.
Neufchâteau (F. de), 79, 80, 83, 128 n 4, 229 n 1, 260, 268 n 6.
Newton, 36 n 2, 114 n 3.
Nicolaï, 200 n 1.
Nicole, 87, 209 n 2, 347.
Niebuhr, 35.
Niethammer, 416.
Nitsch, 77.
Noël, 332.
Notices littéraires, etc., 259, 261.
Nouvelles de la république des lettres et des arts, 255.
Novalis, 275.

Oberlin, 326 n 4.
Oelenschläger, 393 n 3.
Oelsner, 109 n 3, 217, 265 n 4, 399 n 3, 421 n 2.
Ossian, 138, 143, 149.
Otto (comte de Mesloy), 216.

Ovide, 84 n 5.
Owerbeck, 19, 56, 277 n 2, 293 n 3, 399, 400 n 2.

Palissot, 2.
Paoli, 34 n 2.
Parny, 270 n 3, 275.
Pascal, 54, 207 n 4, 209 n 2, 393.
Pastoret (M^te de), 158, 186 n 2, 187 n 4.
Paul (Saint), 211 n 2.
Paulus, 198, 217 n 2.
Perrot de Montmollin, 178 n 2, 180 n 3.
Perthes, 412 n 2, 413.
Petersen, 404.
Pétrarque, 19, 148 n 1.
Peyer-Imhoff, 74 n 2.
Pfeffel, 14.
Phérécide, 59.
Philadelphia, 126 n 4.
Phocion, 496.
Picavet, 72, 73 n 2, 81, 82 n 6, 102 n 1, 106 n 2, 121 n 3.
Pichegru, 13.
Pictet (Auguste), 6 n 1, 267 n 1.
Pie VII, 194 n 3, 244, 416 n 1.
Piron, 336.
Piscatory, 265.
Plank, 217 n 2.
Platner, 24 n 3.
Plieth, 248 n 3.
Platon, 18, 59, 68, 102, 106, 207.
Plutarque, 145 n 3.
Poel (P.), 110 n 1, 211, 289 n 2.
Polier (de), 261.
Polyanthea, 14 n 2.
Pommereul (M^is de), 425, 426 n 1, 433.
Ponce, 215 n 2.
Ponçot, 107 n 2.
Ponte Corvo (voir Bernadotte).
Pontgérard, 43.
Ponyard, 432 n 1.
Pope, 140.
Portalis, 194, 348, 433 n 4.
Port-Royal, 87, 209.
Pougens, 44 n 1, 55, 85, 86 n 1, 105, 117, 137, 150, 187 n 3.
Pradt (marquis de), 21, 212.
Preussische Correspondenz, 445.
Preussische Jahrbücher, 114 n 1, 298 n 2.
Prévost, 134 n 1.
Prevost (abbé), 254.
Provence (comte de), 22 n 3.
Publiciste, 84, 107, 109 n 6, 125, 126, 131, 134 n 1, 218, 219, 235, 236, 237 n 1, 239, 240 n 4, 242, 244, 245, 260 n 3, 261, 264 n 1, 269, 270, 305, 307, 327, 328.
Puységur (marquis de), 4, 6, 7, 13, 118, 190, 358.
Pyrrhon, 18, 59.
Pythagore, 59.

Quérard, 16 n 3.
Quinault, 275.
Quotidienne, 268 n 3.

Rabaud, 250 n 1.
Rabener, 140.
Racan, 279.
Racine, 54 n 2, 56, 277 n 2, 336, 373.
Rambaud, 312 n 1, 398 n 2.
Ramdohr, 179 n 2.
Ramler, 24 n 4.
Ramond, 266 n 1.
Rathsamhausen, 76 n 2
Récamier (Mme J.), 349.
Régnier, 240 n 4.
Rehberg, 437, 444, 445 n 1.
Reichard, 128 n 1.
Reimarus, 272, 300, 397, 398, 399 n 4.
Reimarus (Mme), 157.
Reinhard, 57 n 2, 70, 73 n 1, 74 n 1, 197, 198, 211, 214, 272, 278, 280, 318 n 1, 325, 343, 344 n 1, 396, 397, 398, 400, 400 n 1, 401, 404, 419 n 2, 420, 421, 422 n 1, 424 n 1, 425, 426, 429 n 1, 422 n 2, 453.
Reinhard, 275.
Reinhold, 27, 42 n 2, 71 n 1, 72, 97, 105, 129 n 3
Renan, 329.
Revue des Deux Mondes, 384 n 4, 423 n 2
Revue des Revues, 423 n 2.
Revue internationale de l'enseignement, 456.
Revue d'histoire littéraire de la France, 145 n 5.
Revue chrétienne, 217 n 2.
Riccius, 228 n 2, 238, 240 n 1, 244, 264.
Richardson, 63 n 3, 140, 142, 143.
Richter (Jean-Paul), 14, 47, 182, 183, 184, 185, 274, 333 n 2, 357, 393 n 2, 424.
Rinker, 97, 98 n 2.
Ripault, 230.
Rist (J.-G), 397.
Ritter (Eugène), 141 n 3.
Rivarol, 21, 22, 25 n 2, 42, 43, 44.
Rivery, 140 n 5.
Robbé, 336.
Roberjot, 23.
Robinson, 360 n 8, 362 n 9.
Robespierre, 17, 34, 72, 236.
Rodde (Mme, née Dorothée Schlœzer), 15, 16 n 1, 19, 33, 135 n 1, 175, 180, 181,

182, 184, 186, 188 n 1, 198, 285, 300, 401, 402, 407 n 3, 427, 428, 435. 442 n 2.
Rodde, 19, 70, 282, 289, 290, 408 n 1, 411, 439.
Rœderer, 184.
Rohan (princesse de), 292 n 1.
Roland (ministre), 146.
Rollin, 226 n 1.
Romance de Mesmon (comte), 16 n 3.
Romécourt, 218 n 3.
Roscöe, 253, 254.
Rossel, 102 n 1, 255.
Rosenmüller, 248 n 3.
Rost, 336.
Rousseau (J.-B.) 279.
Rousseau (J.-J.), 4 n 2, 12, 35, 54 n 1 et 2. 87, 109, 140, 142, 143, 146 n 1, 148 n 1, 149 n 5, 153, 162, 168, 189, 190, 191, 205, 218, 275, 364 n 2, 375, 454.
Roux-Bordier, 123, 124, 125.
Rudler (G), 423 n 2.
Rumbold, 281.

Sacy (Silvestre de), 213 n 1, 214, 217, 265 n 4.
Sacy, 209 n 2.
Sade (marquis de), 26 n 1.
Saint-Barthélémy, 17 n 1, 228 n 3, 240 n 2,
Sainte-Beuve, 138 n 1, 140 n 2, 149 n 3, 212 n 3, 219 n 1, 226 n 1, 227 n 2. 423 n 3.
Saint-Lambert, 2, 139, 275, 336.
Saint-Laurant (général de), 245.
Saint-Martin, 248 n 3.
Saint-Pierre (l'abbé de), 12 n 1.
Salis (de), 262.
Saulnier (baron de), 406, 408, 409 n 2, 410 n 1.
Saurin, 218 n 1.
Savary (duc de Rovigo), 347, 348, 410, 411, 412 n 1.
Schelling, 89, 96, 97, 116 n 3, 127 n 5, 129 n 3, 131, 133, 327, 351 n 1, 369.
Schiller, 14, 25, 64, 75 n 1, 146 n 1, 147 n 1, 157 n 5, 171, 172, 179, 209 n 8, 262, 266 n 2, 275, 279, 302, 336, 340 n 1, 351 n 1, 352 n 1, 353 n 2, 355, 357, 361 n 5, 378, 424, 432.
Schimmelpenninck, 330.
Schlegel (Fr.), 264, 265 n 4, 366, 369, 382 n 1.
Schlegel (W.), 275, 349, 351, 356, 364, 393.
Schleiermacher, 324 n 2.
Schlötzer, 33, 34 n 2, 198, 200, 311, 329, 401.
Schlichtegroll, 308, 416 n 1.
Schmidt, 19, 400 n 3, 408, 414 n 2.
Schnurrer, 225 n 3.241.
Schöll, 264.
Schouwburg, 307.
Schultz, 171, 172, 177.
Schultze, 114 n 1, 424.
Schütz, 119 n 3, 127, 433.
Schwartzkopf, 185.
Schweighaüser, 131, 262 n 1, 265 n 4, 268 n 4.
Srofani, 241.
Secrétan, 78, 83 n 3.
Ségur (de), 195 n 1.
Sénac de Meilhan, 66.
Sénèque, 8, 59.
Servières (G.) 286 n 1, 300 n 3, 404 n 1, 414 n 1.
Sevelinge, 265 n 4.
Sévigné (M[e] de), 53.
Shakespeare, 36 n 2, 63 n 3, 140, 145, 340 n 1, 373, 431.
Sieyès, 24, 73, 74 n 1, 77 n 1, 103.
Sigaud-de-Lafond, 43 n 1.
Simeon, 316, 324 n 1, 402 n 2.
Simon (Jules), 146 n 2.
Sismondi, 393, 451 n 1.
Société des recherches utiles du D[t] de la Sarre, 308.
Société des Arts de Genève. 101.
Société des Sciences naturelles de Moscou, 308.
Société littéraire de Ratzebourg, 308.
Société Royale des Sciences de Gœttingue, 322.
Socrate, 59, 145 n 3.
Sommering, 127.
Soult (général), 282.
Sophocle, 58.
Spectateur du Nord, 15 n 3, 16 n 3, 19, 20-66, 67, 71, 86 n 1, 98 n 2, 100, 137, 138, 145 n 4, 150. 151 n 11, 154, 161, 255, 256, 257, 258, 327 n 3, 333 n 1, 349 n 3, 351 n 1. 370 n 6, 454.
Spinosa, 18, 207 n 4.
Spittler, 14, 33, 217 n 2.
Staël (M[e] de), 2, 3, 9, 16, 22 n 2, 29 n 1, 52, 54 n 1, 65 n 2, 75, 98 n 3, 100, 114 n 3, 122 n 1, 135, 136, 137-188, 193 n 4, 212 n 2. 216 n 3, 232 n 2, 265 n 4, 279, 307, 334, 340 n 1, 342 n 1, 346-394, 410, 421, 427 n 3, 428 n 3, 432, 443, 445, 446, 447 n 1, 449, 450, 451, 452. 453, 454, 455.
Staël-Holstein, (M. de), 143.
Stampel, 248 n 3
Stanislas Leczinski, 1 n 1, 440.
Stapfer (P. A.), 1 n 1, 2, 3, 7, 15, 16 n 3, 98, 104 n 2. 123, 126. 130 n 3. 132 n 2. 133, 135, 158, 161, 179 n 2, 241, 242,

248, 250 n 1, 252, 262, 263, 265, 266, 267, 269, 272, 273, 279, 302, 306, 307, 327 n 6, 328 n 2. 345, 402 n 3, 412 n 2, 414 n 1, 417, 420 n 3, 421, 422, 425 n 2, 442 n 2, 443, 445, 451 n 1.
Sterne, 140 n 4.
Stein (baron de), 443, 444, 445.
Stolberg, 19, 209 n 2, 336, 366.
Stourm (M. de), 135 n 1, 178, 181.
Suard (M^me^), 186 n 2.
Suard (l'abbé), 84 n 3, 107, 108 n 1, 122 n 1, 136 n 1, 139, 140, 142 n 2, 144 n 1, 158, 175, 187 n 4, 237, 241, 242 n 1, 254, 255, 259 n 1, 262, 265 n 4, 266 n 1.
Sünler, 217 n 2.
Süpfle, 138 n 2, 140 n 3.
Swedenborg, 102 n 1, 126 n 4.
Swift, 140.

Tableau de l'Europe, 21.
Tacite. 145 n 3.
Taine, 455, 457.
Talleyrand, 143, 287 n 1, 300 n 1.
Tarring-Seefeld, 416 n 1.
Tetzel, 220.
Texier, 421 n 5.
Texte (Joseph), 142 n 3, 145. 146 n 1, 454.
Thær, 175.
Théodore (empereur), 34 n 2.
Thiess (O), 333 n 2.
Thiersch, 416.
Thummel, 336.
Thomas, 139.
Thomson, 140, 143, 148.
Tœlken, 428.
Thurot, 134 n 1.
Thym, 217 n 2, 250 n 3, 277 n 1.
Tieck, 275.
Tillemont, 209 n 2.
Tischbein, 301 n 1.
Tissot (J.), 129 n 3.
Toulougeon, 213 n 1, 266 n 1.
Tourlet, 100, 120.
Turretin, 218 n 1, 253 n 1.
Tydemann, 307, 331 n 1, 332 n 1, 412 n 2, 413 n 2, 415 n 1.

Uklansk (E.-T. von), 16 n 3.
Usteri, 98, 104 n 2, 126, 132 n 2, 265.
Uz, 139, 147 n 1.

Vanderbourg, 105, 262, 263, 265 n 4, 309, 332 n 3. 432.
Varus, 17.
Vaterländisches Museum, 412 n 2, 413 n 1.
Vergier, 336.
Verminac (Mme de), 292 n 1.
Viennet (Ch.), 426, 444 n 2.
Villers (N. F. D.), 1.
Villers (Fr.), 484.
Villemain, 457.
Virgile, 84 n 5, 377.
Voght (baron de), 42 n 1, 279.
Voisenon, 337.
Volange, 3.
Voltaire, 28, 33, 34 n 1, 36 n 2, 54 n 2, 63 n 3, 131, 145, 162, 168, 192, 205, 215, 218, 233, 234, 334, 337, 373, 384 n 1.
Voss, 19, 62 n 1, 275, 336, 414 n 2.

Wachter, 26.
Wagner, 265 n 4.
Walpole, 335.
Weidenkaff, 142 n 1.
Weihinger, 114 n 1.
Weiss, 265 n 4.
Welschinger, 134 n 2, 146 n 3, 240 n 4, 268 n 4, 349, 388 n 2, 399 n 2.
Werner, 146 n 3.
Weyland, 264.
Wieland, 46, 76 n 1, 143 n 2, 144, 146 n 1, 147 n 1, 171, 179, 333, 336, 351 n 3, 352 n 2, 353 n 2, 355, 357, 381, 382, 383
Winckelmann, 24 n 3.
Wittembach, 182 n 1.
Wittig, 175 n 1.
Wolf, 24 n 3, 28, 76, 105, 207, 266 n 2, 298 n 1.
Wolff (G.), 448.
Wolzogen (Mme de), 157 n 5, 165, 166.

Young, 140, 143.
Yunker, 140 n 5.

Zach (de), 38.
Zachariäe, 147 n 1, 275, 334.
Zeitschrift fur vergleichende litteraturgeschichte 267 n 2.
Zeitgenossen, 311 n 1, 414 n 4, 425 n 1.
Zeller, 164 n 1.
Zimmermann, 251 n 2, 413 n 3, 418.
Ziska (Jean), 233 n 1.
Zœppritz, 105, 187 n 1.
Zwingli, 205 n 3, 251 n 1.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des ouvrages de Villers cités.

Abbadona, 45-46.
Abrégé des principes les plus nécessaires pour jouer la comédie, 3.
Ajax, fils d'Oïlée, 8.
Appel aux officiers de l'armée de Hanovre, 173-175, 185, 368.
Art des acteurs tragiques français (l'), 60.

Bibliothèque d'Alexandrie et son prétendu brûlement..., 35.

Commerce (le), 272, 300.
Confession d'Augsbourg, 447.
Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française, 60-62, 65.
Considération sur l'Etat actuel de la littérature allemande, 46-52.
Constitution des trois villes libres, 447.
Coup d'œil sur les Universités, 15 n 2, 272, 276 n 1, 308, 316-320, 321 n 3, 322, 324, 326, 327, 330 n 2, 434 n 1, 454, 456.
Cours de littérature de Laharpe, 57-60.
Critique de la raison pure, 38-41.

Député aux Etats généraux, 8.
Dialogue entre Cromwell et Robespierre, 34.
Dialogue entre l'amour et l'amitié, 57 n 2.

Ephémérides géographiques, 38 n 1.
Essai sur la réformation de Luther, 131, 190, 191 n 3, 201-211, 213 n 3, 221, 225 n 3, 227 n 2, 230, 241, 248, 249, 250 n 3, 251, 253, 263, 269, 314, 315, 330 n 2, 333 n 1, 380, 454, 456.
Essai sur l'influence des Croisades, 272, 300, 311 n 3.
Essai sur les antiquités du Nord et sur les anciennes langues septentrionales, 55.
Examen du serment civique, 8.

Fichte (article sur), 44-45.
Figures d'Homère (par Heyne et Tischbein), 301 n 1.
Frères rivaux (les), 7.

Histoire abrégée de la Corse jusqu'à la naissance de Bonaparte, 34 n 2.

Idées de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde, 30, 80.
Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France, 20, 31-33.

Introduction à l'*Allemagne*. de Mme de Staël, 349 n 3, 388-392, 450.
Iphigénie de Gœthe, 55-57.
Isulte et Lénoncourt, 7.

Jugement d'une dame allemande sur Zaïre, 33-34. 63 n 1.
Justine ou les malheurs de la vertu, 26.

Kant jugé par l'Institut et observation sur ce jugement, 110.111 n 1, 112 n 1.

Lettre à Georges Cuvier, 119 n 3, 127-128, 171.
Lettre à Mme F. de Beauharnais, 272, 290-292, 293, 294, 295, 300, 301, 406, 410 n 2.
Lettre à Mlle D. S. sur l'abus des grammaires, 1, 16.
Lettre d'un député de la Convention nationale à un général français, 57 n 2.
Lettres westphaliennes, 1, 8 n 4, 16-19, 29, 75, 168 n 1, 170, 190, 451.
Liberté (de la), 1, 3 n 1, 8-12, 22, 26 n 2, 190 n 2.
Liebe und Pflicht, 57 n 2.
Loquèle (la(, 43, 63 n 2.
Lübecks Aussichten bei der neuen Ordnung der Dinge, 405-406

Magazin encyclopédique (article de Villers sur les travaux du prof. Benecke), 375, 430-432.
Magnétiseur amoureux (le), 1, 4-7, 190 n 2.
Manuel du magnétiseur, 4.
Médée, 8.
Mélanges de littérature étrangère, 263 n 1, 272.

Nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté (La), 272, 339-343.
Nature de la communauté des biens entre époux (La), 402.
Notice littéraire sur M. Kant et sur l'état de la philosophie en Allemagne. 27-29, 80.
Notice littéraire sur S. A S. M. l'électeur archichancelier de l'Empire, 244.

Observations tirées de M. Niebuhr, 35 n 1.

Petit vocabulaire des mots français dérivés du grec, 61.
Philosophie de Kant, etc.... 36, 72, 74 n 3, 82 n 6, 86-96, 99, 100, 104, 106 n 1, 109, 117, 119 n 2, 130 n 3, 160, 162 198 n 1, 172, 201, 219, 250 n 4, 272, 330 n 2, 454, 455.
Précis historique de la vie M. Luther, 251.
Polyanthea, 14 n 2.

Quatrième lettre de M. le baron B. R. N. à un de ses amis d'Allemagne, 242-243.

Rapport à la Classe d'histoire et de littérature ancienne, 226, 270 n 1, 272, 301-304, 306, 307, 308 n 9, 310, 311 n 2, 328 n 1, 350, 377 n 7, 409 n 2, 454.
Recherches sur la dénomination allemande du soleil et de la lune, 26-27.
Regrets d'un aristocrate lors de la suppression des ordres religieux, 8, 190.

Société royale des sciences de Göttinge (notice sur la), 36-37.
Spectateur du Nord, 15 n 3.
Sur ce qui se passe dans les rues de Paris, 245.
Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour, 272, 274-279, 333-338, 381, 413 n 3, 430, 454, 456, 457.
Sur la question de savoir si la femme d'un failli est tenue de payer les dettes de son mari, 402.

Voyage de La Pérouse autour du monde, 35.
Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, 36.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

CHAPITRE I

Charles de Villers, son éducation française, ses premières années en Allemagne.

Premières études de Charles de Villers. — Sa carrière militaire. — Ses succès de salon. — Son goût pour l'art dramatique ; il écrit des comédies et des tragédies. — Il s'occupe de magnétisme : *Le magnétiseur amoureux.* — Il se jette dans le mouvement révolutionnaire et publie des pamphlets (1789-1791). — Son ouvrage *De la liberté* (1791). — Il émigre en Hollande, puis en Allemagne. — Il arrive à Gœttingue. — Il s'enthousiasme pour la culture allemande. — Sa *Lettre à M^lle D. S. sur l'abus des grammaires.* (1797). — Les *Lettres Westphaliennes* (1797). — Il s'établit à Lubeck 1

CHAPITRE II

Le "Spectateur du Nord"

But du journal, ses premiers rédacteurs. — Baudus a dès l'abord manqué aux promesses faites dans le numéro programme du *Spectateur.* — Villers devient le principal rédacteur associé. — Ses articles sur la *philosophie de Kant.* — *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne* : Villers, disciple de Joachim Dubellay. — Articles destinés à plaire au public. — Retour à Kant. — Klopstock, Delille et Villers. — *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande par un Français.* — Articles sur *Goethe* et sur le *Cours de littérature de Laharpe.* — Baudus se querelle avec Villers; Fontanes s'en mêle. — Villers quitte la rédaction du *Spectateur du Nord* ; le journal périclite et cesse bientôt de paraître 20

CHAPITRE III

Introduction de Kant en France

Villers travaille à une *Exposition de la doctrine de Kant.* — Ce que l'on connaît de Kant en France avant 1801. — Villers dédie son livre à l'*Institut National.* — Analyse. — Accueil fait à l'ouvrage en France : dans les journaux : à l'Institut. — Profondément déçu, Villers lance un pamphlet anonyme : *Kant jugé par l'Institut et observations sur ce jugement.* — Villers et Degérando. — Le Premier Consul désire être renseigné sur ce nouveau système de philosophie. — Opinions de divers personnages et de quelques cercles de province. — Villers revient en Allemagne. — Tentatives faites par Le Fèvre, Roux-Bordier, Degérando, etc., pour intéresser les Français à la doctrine de Kant. — *Lettre* de Villers *à Georges Cuvier.* — On oublie Kant ; silence complet jusqu'au moment où paraît l'*Allemagne* de M^me de Staël. 67

CHAPITRE IV

Charles de Villers et Madame de Staël

M^me^ de Staël connut les articles publiés par Villers dans le *Spectateur du Nord* et s'en inspira dans *la Littérature*. — Ce qu'elle pouvait connaître de l'Allemagne au moment où elle publia son ouvrage. — Jugement qu'en portent Villers et divers autres. — M^me^ de Staël se met à l'étude de l'allemand. — Une correspondance active s'échange entre elle et Villers. — Discussions littéraires et philosophiques ; le *goût* en littérature. — Préface de *Delphine*. — Activité littéraire de Villers dans les années 1802 et 1803. — Son deuxième voyage en France ; sa lettre à Gœthe à la veille de son départ. — M^me^ de Staël exilée. — Entrevue de Metz en octobre 1803. — Querelles et réconciliations ; reproches et brouille. 137

CHAPITRE V

Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther. Bibliothèque germanique.

Idées religieuses de Villers dans sa jeunesse. — Disciple de Rousseau et de Condorcet. — Influence de F.-H. Jacobi et du séjour à Gœttingue. — Influence de Kant et du protestantisme allemand. — Etat religieux de la France en 1804. — Concours ouvert par l'Institut en 1802. — Villers y prendra part. — Empêchements. — Herren et Eichhorn l'aident de leur mieux. — Analyse de l'*Essai sur la Réformation de Luther*. — L'Institut couronne l'ouvrage de Villers. — Succès de l'ouvrage. — Il soulève une violente dispute dans les journaux et ranime les haines entre philosophes, catholiques et protestants. Ce qu'en pense le gouvernement. — Villers enivré de ses succès oublie toute prudence et se fait tancer par la police. — Traductions de l'*Essai*, éditions françaises. — Villers profite de son séjour à Paris pour essayer de fonder une *Bibliothèque germanique*. — Retour en Allemagne 190

CHAPITRE VI

Villers en Allemagne de 1806 à 1810.

Etat d'âme de Villers à son retour. — *Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour* (1806). — Les événements politiques détournent Villers de ses occupations habituelles. — Relations de la France avec les Villes hanséatiques. — Ecrasement de la Prusse, prise de Lubeck. — *Lettre à M^me^ F. de Beauharnais* (1807). — Villers traduit un opuscule de Reimarus contre le blocus continental : *Le Commerce* (1808) et l'*Essai sur l'influence des Croisades* de Herren. — *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* (1809). — *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'instruction publique en Allemagne* (1809). — Villers revient à ses études de littérature comparée et espère prendre part au concours ouvert par l'Académie de Dijon sur cette question : *La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères ?* (1808). — Les Allemands désirent que Villers assume tout entier le rôle d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne. — Gœthe, Reinhard, Guizot, Stapfer l'en pressent 272

CHAPITRE VII

« De l'Allemagne. »

Reprise des relations entre Mme de Staël et Villers. — Quand elle écrit l' « Allemagne » elle a lu la plupart de ses ouvrages. — Vues personnelles de Mme de Staël. — Ce qu'elle doit à Villers. — Elle n'a pas avoué toute sa dette. — Introduction de Villers au livre *de l'Allemagne.* (Edition de 1814) 346

CHAPITRE VIII

Dernières années de Charles de Villers.

Villers est appelé à prendre part aux Conférences de Hambourg 1809. — Le blocus continental, cause de la ruine de la famille Rodde (1810). — Ecrits de Villers à ce sujet. — Les villes hanséatiques sont réunies à la France (1810) ; discours de Villers et poursuites de Davoust. — Villers est nommé, en 1811, professeur à l'université de Gœttingue. — L'inimitié de Davoust l'oblige à un nouveau voyage en France. — Activité de Villers en 1812. — Bataille de Leipzig. — Changement de gouvernement en Westphalie. — Villers chassé de l'université. — Ses démarches pour y être réintégré. — Sa maladie, sa mort. — Conclusion. 395

Index alphabétique des noms de personnes et de journaux. 459

Index alphabétique des ouvrages de Villers cités 469

ERRATA

Page	31	note	3	ligne	5	*lire*	: à eux que je veux parler.
»	64	»	2	»	9 et 10	»	: des deux langues.
»	70	»	3	»	8	»	: nicht fähig schien.
»	72	—	—	»	8	»	: en premier ressort.
»	96	»	4	»	4	»	: einem Auditorium.
»	97	»	2	»	2	»	: aber keinen Anhänger.
»	97	»	4	»	3	»	: der ihn in den Stand setzt.
»	109	»	3	»	5	»	: dass Kant.
»	115	»	1	»	19	»	: Vernunft.
»	148	»	7	»	4	»	: pas une vérité.
»	175	»	1	»	8	»	: d'éloges mesuré.
»	182	»	1	»	5	»	: nichts zu machen.
»	183	»	2	»	3	»	: elle s'éloigne de plus en plus.
»	199	»	1	»	3	»	: ehrwürdig.
»	223	—	—	»	13	»	: qui se soient produits dans le monde.
»	240	»	3	»	7	»	: veräussern.
»	241		—	»	16	»	: que leur a values leur choix.
»	263	»	1	»	15	»	: nur reine Humanitätszwecke.
»	286	—	—	»	11	»	: seul à seuls.
»	318	—	—	»	13	»	: comment ces deux peuples.
»	337	—	—	»	12	»	: dès qu'une découverte utile illustre.
»	339	»	1	»	10	»	: und anderen Nationen..
»	343	»	2	»	1	»	: damals nur eine.
»	344	»	1	»	18	»	: Was den andern *Janus* betrifft.
»	344	»	1	»	27 et 28	»	: richtig gefügte Worte.
»	345	»	1	»	34	»	: Thüringen.
»	356	—	—	»	26	»	: Tous deux veulent guérir.
»	409	»	2	»	8	»	: der Druck der Zeit.
»	415	»	3	»	4	»	: nur sie hänseln.
»	419	—	—	»	13	»	: einem solchen Mann.
»	420	»	3	»	7	»	: le général Barbanègre.
»	441	»	4	»	2 et 3	»	: dieser treffliche Mann, der sich.
»	444	»	4	»	3	»	: den Grafen.
»	446	»	1	»	7	»	: durch litterarische Bemühungen.
»	446	»	1	»	13	»	: Die Æusserungen über.
»	446	»	1	»	18	»	: Gnadenbezeugung.
»	447	—	—	»	19	»	: sur elles.